BnF Gallica

Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II / préf. et notes de J.W. Bienstock

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Alexandra Feodorovna (impératrice de Russie ; 1872-1918). Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II / préf. et notes de J.W. Bienstock. 1924.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

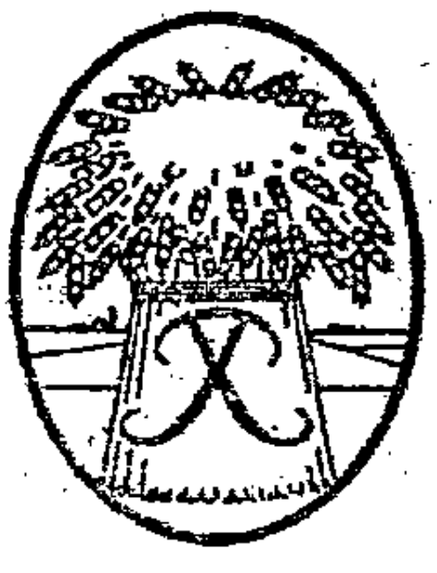
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

2e mille

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

LETTRES
DE
L'IMPÉRATRICE
ALEXANDRA FEODOROVNA
A
L'EMPEREUR NICOLAS II

Beerstecher, trad.



PAYOT, PARIS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02734040 6

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

LETTRES
DE
L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FEODOROVNA
A
L'EMPEREUR NICOLAS II

PRÉFACE ET NOTES DE J. W. BIENSTOCK

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7513 00306219 6

PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1924
Tous droits réservés.

BIBLIOTHEQUE

PREFACE

Après le meurtre de la famille impériale à Ekatérinenbourg, en juillet 1918, on recueillit, entre autres objets lui ayant appartenu, un coffret de bois noir, aux initiales N. A. (Nicolas Alexandrovitch). Ce coffret contenait des lettres de Guillaume II à Nicolas II, publiées il y a quelques années, et les lettres (quatre cents) que l'impératrice Alexandra Feodorovna lui écrivit du 26 avril 1914 au 4 mars 1917.

On pourrait s'étonner, au premier abord, de cette quantité énorme de lettres écrites par l'Impératrice, à son mari, en moins de trois ans, alors que dans les vingt années précédentes la corrrespondance du couple impérial est presque nulle. C'est que Nicolas II se séparait très rarement de l'Impératrice, tandis que, pendant la guerre, il y fut contraint la plupart du temps, et alors Alexandra Feodorovna lui écrivait presque chaque jour, ou, à défaut de lettres, lui adressait de nombreux télégrammes.

On peut dire, sans exagération, qu'il est peu de livres où l'âme humaine soit mise à nu comme dans cette correspondance de l'impératrice Alexandra Feodorovna. Elle y exprime ses moindres pensées, ses sentiments les plus intimes. Profondément religieuse, superstitieuse même comme la plus ignorante des paysannes, ambitieuse, craignant pour son mari qu'elle adore tout ce qui pourrait jeter quelque ombrage sur l'éclat de son règne, cette femme, cette Impératrice, se dresse vivante dans ses lettres, avec toute sa tendresse et toute sa passion.

C'est un livre remarquable et terrible que ce volume de corres-

pondance (1). Remarquable par la sincérité absolue qu'on y sent et qui l'apparente aux *Confessions* de Rousseau, terrible quand on songe qu'en raison de l'influence de l'Impératrice sur Nicolas II les destinées d'un Empire étaient entre les mains d'une femme subjuguée par un Raspoutine.

Ce qui ressort tout d'abord des lettres d'Alexandra Feodorovna, et la rend extrêmement sympathique, c'est son immense amour pour son mari et pour ses enfants, amour sans bornes, presque surhumain. On peut dire que toute cette longue correspondance n'est qu'un cri d'amour pour l'élu de son cœur. Cette femme de quarante-six ans, mère de cinq enfants, quand elle écrit à son mari, s'exprime comme Juliette l'aurait pu faire écrivant à Roméo :

« Mon chéri », « mon bien-aimé », « mon trésor unique », « mon soleil », « mon âme ». « Les baisers les plus tendres et les caresses de ta petite femme aimante », « mon trésor, toutes mes pensées, toutes mes prières t'accompagnent ». « Je te bénis, j'embrasse ton cher visage, ton beau cou, et tes chères petites mains avec toute l'ardeur d'un grand cœur aimant. » « Mon aimé des aimés. » « Je te bénis, je t'aime, je te désire. » « Au revoir cher Nicky. Je t'embrasse encore et encore. J'ai mal dormi. Tout le temps j'ai embrassé ton oreiller. »

Et dans sa lettre du 30 décembre 1915 :

« Au revoir, mon ange, époux de mon cœur. J'envie mes fleurs que tu as emportées avec toi. Je te serre fortement sur mon cœur. J'embrasse chaque chère petite place de ton corps, avec un tendre amour, moi, ta petite femme, pour qui tu es tout dans ce monde... Je presse tendrement mes lèvres contre les tiennes, et je tâche d'oublier tout en regardant tes yeux exquis... »

Cette femme aimante est aussi tendre quand elle parle de ses enfants, surtout de son fils, le Tsarevitch. La santé de « Baby », ses occupations, ses jeux, ses études, tiennent une place importante dans ses lettres, surtout quand l'Héritier est avec son père au Grand-Quartier. Son inquiétude maternelle pour la santé de son fils n'a d'égale que son inquiétude pour celle de son mari. Elle implore Dieu, prie jour et nuit, envoie des images saintes qui doivent les protéger de tout danger.

Dans ses lettres, l'Impératrice rend compte à Nicolas II de sa vie quotidienne, jusque dans les moindres détails. Sa correspondance donne ainsi un tableau de la vie de la Cour qu'aucun document ne pourrait remplacer. Alors que l'Empereur est aux armées, elle soigne les blessés dans les hôpitaux, et cela avec une tendresse et

(1) Nous avons cru bon de supprimer certains passages insignifiants dont la répétition dans une correspondance quotidienne risquerait de lasser le lecteur.

un dévouement admirables. Toute la journée elle travaille comme la plus humble des infirmières, tantôt elle prépare les instruments pour le chirurgien, tantôt elle fait des pansements. Elle décrit parfois àson mari les terribles opérations auxquelles elle a assisté.

La célèbre Mme Vyroubov, Ania, comme elle l'appelle, occupe une place importante dans la correspondance de l'Impératrice, d'ou leurs rapports paraissent plutôt étranges, et l'on ne peut s'expliquer l'attachement d'Alexandra Feodorovna pour sa dame d'honneur que comme une soumission au désir de Raspoutine. Le 27 octobre 1914, elle écrit à l'Empereur :

« Mon cher Nicky, je me suis couchée plus tôt, car j'étais très fatiguée. La journée a été chargée et quand les fillettes se sont retirées, à onze heures, moi aussi j'ai pris congé d'Ania. Ce matin elle n'a pas été très aimable avec moi, on peut même dire qu'elle s'est montrée grossière ; et ce soir elle est venue bien après l'heure qu'elle avait fixée, et s'est tenue avec moi d'une façon bizarre. Elle flirte énormément avec le jeune Ukrainien, mais toi, tu lui manques, elle languit après toi. Par moments, elle est excessivement gaie...

« Ce n'est pas bien de maugréer ainsi contre elle, mais tu sais comme elle peut être insupportable. Tu verras quand tu seras de retour. Elle te racontera combien terriblement elle a souffert sans toi, bien qu'elle aime beaucoup à rester seule avec son ami, lui tourner la tête, sans pour cela t'oublier un seul instant. Sois gentil et ferme et, quand tu seras de retour, ne lui permets pas de plaisanter avec toi sinon elle devient pire ensuite et il faut lui verser une douche froide. »

Mais les récriminations de l'Impératrice contre Mme Vyroubov peu à peu se font rares, puis cessent tout à fait. Au contraire, maintenant, dans beaucoup de ses lettres, elle supplie Nicolas II d'écrire à Mme Vyroubov, de lui adresser un mot de remerciement pour des journaux ou des livres qu'elle lui a envoyés. On voit qu' « Ania » prend une place importante dans la vie des souverains, et l'on apprend en même temps que c'est chez elle que, presque chaque jour, l'Impératrice se rencontre avec Raspoutine dont elle vient prendre le mot d'ordre. L'influence de Mme Vyroubov, dès lors, est telle, que même la désignation des Ministres ne se fait qu'avec son approbation. Recommandant à l'Empereur un Ministre de son choix, Alexandra Feodorovna ajoute : « Ania a causé avec lui et le trouve très bien. » Cette influence, Mme Vyroubov ne la tient du reste que de Raspoutine, dont il est fait mention dans chaque lettre et où il est appelé tantôt « Ami », tantôt « Grigori ». Et, qu'il s'agisse d'un acte politique important ou d'une décision militaire, c'est le conseil de Raspoutine qui prévaut. S'il est absent, c'est par télégramme qu'il impose à l'Impératrice sa manière de voir et celle-ci transmet

religieusement ces télégrammes à l'Empereur, quoique le plus souvent ils soient dénués de sens. Si, par les circonstances, l'Empereur est forcé de nommer à un poste quelqu'un qui ne professe pas pour Raspoutine une admiration sans bornes, aussitôt Alexandra Feodorovna lui écrit une longue lettre où elle le supplie de se défaire de « cet ennemi de toute la famille impériale qui ose ne pas aimer l'Ami de l'Empereur ». Sa colère est surtout grande contre le procureur du Saint Synode, Samarine, dont la nomination a été imposée à Nicolas II par l'assemblée de la noblesse de Moscou, et qu'elle juge trop libéral.

Mais la bête noire de l'Impératrice c'est le généralissime Nicolas Nicolaievitch, « Nicolacha », comme elle l'appelle dans ses lettres. D'abord elle ne lui pardonne pas sa haine pour Raspoutine et le télégramme envoyé au Staretz en réponse à la demande de celui-ci de venir au Grand-Quartier ; « Viens, je te ferai pendre ». De plus, la popularité dont jouissait au début de la guerre le grand-duc Nicolas Nicolaievitch, la jette dans une inquiétude mortelle. Elle craint que sa gloire n'éclipse celle de l'Empereur ; elle voit en lui un prétendant sérieux au trône des Romanov ; elle redoute une révolution de palais, « dont on parle ouvertement dans la société », ainsi qu'elle l'écrit à son mari, et dont le bénéficiaire serait le généralissime. Aussi, dans chaque lettre, insinue-t-elle à l'Empereur qu'il faut se débarrasser du grand-duc Nicolas, que Raspoutine voit en lui un danger pour la dynastie et la Patrie, et elle ne se calme que quand le but est atteint, quand l'Empereur prend lui-même le commandement des armées et envoie le généralissime au Caucase. « Hourrah ! écrit-elle, tu t'es montré un véritable autocrate ! Comme doit se réjouir l'ombre de Nicolas Ier en te regardant du haut du ciel. Tu es mon Dieu ! »

Dans toutes ses lettres, elle exhorte Nicolas II à tenir haut le drapeau de l'autocratie. Elle veut que tous tremblent devant lui. Elle écrit le 10 juin 1915 :

« Dans une période comme celle que nous traversons, il est nécessaire que ta voix fasse entendre hautement la protestation et le reproche. Les Ministres doivent apprendre à trembler devant toi. Rappelle-toi que M. Philippe et Grigori ont dit la même chose. »

Un autre homme que l'Impératrice hait non moins que le grand-duc Nicolas Nicolaievitch, c'est Goutchkov, le leader du parti octobriste. Elle se creuse la tête pour trouver un moyen de se débarrasser de lui. On dirait qu'elle pressent le rôle qu'il jouera plus tard dans l'abdication de Nicolas II. Tantôt elle conseille à l'Empereur de profiter des lois d'exception en vigueur pendant la guerre pour, tout simplement, faire incarcérer Goutchkov. Tantôt, dans un moment de rage, elle écrit qu'il faudrait pendre Goutchkov et toute sa bande. Ayant appris qu'il part en voyage pour inspecter

des usines, elle va à l'église et prie Dieu qu'un déraillement survienne et que Goutchkov en soit la seule victime...

Si l'on met en regard la correspondance de l'Impératrice et la succession des faits qui ont marqué les dernières années du règne de Nicolas II, on constate que tous les actes de celui-ci ont été dictés, suggérés par Alexandra Feodorovna et que Nicolas II, sans volonté, n'a été qu'un instrument entre ses mains. Elle tâche de jouer le rôle de la Grande Catherine, et, de même que la petite princesse d'Anhalt-Zerbst était devenue une véritable Impératrice russe préoccupée uniquement des intérêts de sa nouvelle Patrie, de même la petite princesse de Hesse, devenue l'Impératrice Alexandra Feodorovna, se voue entièrement à la cause de la Russie.

Plus encore : convertie à l'orthodoxie à l'occasion de son mariage, elle embrasse ardemment sa nouvelle religion, qu'elle pratique avec toute la ferveur et la naïveté d'une paysanne russe. Elle croit à l'action miraculeuse des icones et des reliques, et ne manque pas d'envoyer à l'Empereur et aux troupes des images saintes. Dans sa lettre du 20 juin 1915, elle recopie très sérieusement le télégramme que lui a envoyé l'évêque Varnava (le compagnon de jeunesse et de débauche de Raspoutine, qui a suivi la fortune de son ami).

« Chère Impératrice. Le 17, jour de la Saint Tikhon, le Faiseur de miracles, pendant la procession autour de l'église, dans le village de Barabinsk, soudain, dans le ciel, une croix est apparue. Nous l'avons tous vue pendant quinze minutes. Et, puisque la Sainte Eglise chante : « La croix du Tsar est le soutien du royaume des fidèles », je m'empresse de vous réjouir de cette vision, et je crois que le Seigneur a envoyé ce signe pour soutenir visiblement par l'amour ses fidèles. Je prie pour vous tous. »

Et l'Impératrice ajoute : « Dieu veuille que ce soit un bon signe, car les croix n'annoncent pas toujours le bonheur. »

La question angoissante : l'impératrice Alexandra Feodorovna a-t-elle trahi, a-t-elle favorisé les tractations secrètes avec les Allemands? doit être résolue, d'après cette correspondance, par la négative. Mais, en général, elle était opposée à cette guerre. Plusieurs fois, elle rappelle à l'Empereur que Raspoutine a toujours été contre la guerre. Par voie détournée elle correspond avec son frère le grand-duc de Hesse, et elle ne voit rien de répréhensible dans l'acte de Mme Vassiltchikov, venue de la part de l'Autriche proposer à la Russie la paix séparée, et que le Gouvernement fit interner dans ses propriétés.

Elle désire sincèrement agir pour le bien de la Russie, mais, inconsciemment, elle suggère à l'Empereur les mesures les plus nuisibles. Elle se dresse délibérément contre la société russe et force son mari de s'y mettre à ses côtés. La Douma, l'Union des Zemst-

vos et des Villes, toutes les institutions qui ne demandent qu'à travailler pour la défense de la Patrie, sont traitées par l'impératrice Alexandra Feodorovna comme les pires ennemis, et, sur son insistance, Nicolas II envoie ses aides de camp, totalement ignorants des choses techniques, surveiller le travail des usines. En revanche, elle lui fait ordonner des processions dans toutes les villes et bourgades. N'oublions pas que tous ses conseils à l'Empereur lui sont suggérés par Raspoutine.

Dans ses lettres, toutes écrites en anglais, le plus souvent l'Impératrice ne désigne les personnes dont elle parle que par leur initiale ou par des surnoms assez facilement reconnaissables, et, en s'aidant des journaux de l'époque, on peut savoir tout de suite de qui il s'agit. Pour faciliter la lecture, nous avons partout rétabli les noms en entier et indiqué dans des notes en bas de page la situation et le rôle de ces personnages.

J. W. B.

LETTRES

DE

L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA FEODOROVNA

A L'EMPEREUR NICOLAS II

Livadia, 27 avril 1914.

MON DOUX TRÉSOR, MON UNIQUE,

Tu liras ces lignes quand tu seras au lit, dans un endroit étranger, dans une maison inconnue. Dieu fasse que ton voyage soit agréable et intéressant, pas trop fatigant et qu'il n'y ait pas trop de poussière. Je suis si heureuse d'avoir une carte et ainsi de pouvoir te suivre heure par heure. Tu me manques terriblement, mais je suis heureuse pour toi que tu sois absent deux jours, que tu reçoives de nouvelles impressions et n'entendes plus rien des histoires d'Ania (1). Mon cœur est lourd et souffre ; est-ce que la bonté et l'amour sont toujours récompensés ainsi ? La famille noire (2) et, maintenant, elle ! On dit toujours qu'on ne peut jamais aimer assez, mais nous lui avons livré nos cœurs, notre foyer, même notre vie privée — et voilà ce que nous avons gagné ! Il est difficile de ne pas ressentir d'amertume — cela paraît si cruellement injuste.

Que Dieu ait pitié et nous aide ; j'ai le cœur si lourd. Je suis désespérée qu'elle provoque ton inquiétude et des conversations désagréables, et que tu n'aies point de repos. Tâche d'oublier tout pendant ces deux jours. Je te bénis et te signe et te presse fortement dans mes bras. Je t'embrasse

(1) Il s'agit d'Anna Vyroubov, née Tanéiev, amie du couple impérial, l'une des premières adeptes de Raspoutine qu'elle introduisit à la Cour.

(2) L'Impératrice fait allusion ici aux princesses de Monténégro, femmes des grands-ducs Pierre et Nicolas Nicolaïevitch.

tout entier avec une tendresse infinie, dévotieusement. J'irai à l'église demain matin, à 9 heures, et tâcherai d'y retourner jeudi. Cela me fait du bien de prier pour toi quand nous sommes séparés. Je ne puis m'habituer à ne pas t'avoir ici, à la maison, même pour un temps très court, bien que j'aie avec moi nos cinq trésors.

Dors bien, mon Soleil, mon trésor à moi, et mille tendres baisers de ta vieille

WIFY (1).

Peterhof. 29 juin 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

C'est très triste de ne pas t'accompagner, mais j'ai pensé qu'il valait mieux rester tranquillement ici avec les enfants. Mon cœur et mon âme sont toujours près de toi avec l'amour le plus tendre et le plus passionné, et toutes mes prières t'entourent. C'est pourquoi je suis heureuse d'aller à l'office du soir, au moment de ton départ, et j'irai aussi demain matin à la messe de 9 heures. Je dînerai avec Ania, Marie et Anastasie (2) et me coucherai tôt. Marie Bariatinsky déjeunera avec nous et passera avec moi sa dernière après-midi. J'espère que tu auras une mer calme et que le voyage te sera agréable et te reposera. Tu en as besoin, tu étais pâle aujourd'hui.

Tu me manqueras cruellement, mon très cher, mon précieux aimé. Dors bien, mon trésor. Oh, comme mon lit sera vide !

Dieu te bénisse et te garde. Très tendres baisers de ta vieille

WIFY.

(1) Nom (de l'anglais *wife*, femme) que, dans l'intimité, Nicolas II donnait à l'Impératrice, qu'il appelait aussi sa « Sunny » (ensoleillée).

(2) Marie et Anastasie, les deux plus jeunes filles de l'Impératrice.

Tsarskoïe-Selo, 19 septembre 1914.

MON TRÈS, TRÈS CHER AMOUR,

Je suis si heureuse pour toi que tu puisses enfin t'arranger pour partir, car je sais combien tu as souffert tout ce temps — ton sommeil agité en était la preuve. C'était un sujet auquel, exprès, je ne touchais pas, car je connaissais et comprenais parfaitement tes sentiments et, en même temps, je me rendais compte qu'il valait mieux pour toi ne pas être maintenant à la tête de l'armée. Ce voyage sera pour toi une petite consolation, et j'espère que tu pourras voir de nombreuses troupes. Je peux m'imaginer leur joie en te voyant, et tous tes sentiments. Hélas ! que ne puis-je être avec toi et être témoin de tout cela. Plus que jamais il m'est pénible de me séparer de toi, mon Ange — le vide après ton départ est si immense ! Je sais qu'à toi aussi, malgré tout ce que tu auras à faire, ta petite famille et ton cher petit Agou (1), te manqueront. Il sera bientôt tout à fait rétabli, car notre Ami (2) l'a vu, et ce sera pour toi une consolation.

Puissent les nouvelles être bonnes pendant que tu es loin ; mon cœur saigne à la pensée qu'il te faudrait supporter seul de pénibles nouvelles. Soigner les blessés est ma consolation, c'est pourquoi je voulais aller à l'hôpital, même la dernière matinée, pendant que tu recevais, afin de me remonter et de ne pas pleurer devant toi. Soulager leurs souffrances, même très peu, réconforte un cœur meurtri. En dehors de ce qu'il me faudra éprouver avec toi et notre cher pays, et notre peuple, je souffre aussi pour ma « vieille petite maison, » pour ses soldats, pour Ernie, Irène (3) et beaucoup d'amis qui pleurent là-bas. Mais combien de personnes en sont là maintenant. Et puis, quelle honte, quelle humiliation de penser que les

(1) Un des surnoms caressants par lesquels l'Impératrice désigne le tsarevitch Alexis, qu'elle appelle ailleurs Baby et Sunbeam (rayon de soleil).

(2) Il s'agit de Raspoutine. Dans certaines lettres, l'Impératrice le nomme Grigori, ou le désigne simplement par la lettre G.

(3) Ernie et Irène de Hesse, le frère et l'une des sœurs de l'Impératrice.

Allemands peuvent se conduire comme ils le font ! Egoïstement je souffre d'une façon terrible de notre séparation. Nous n'y sommes pas habitués, et j'aime si infiniment mon cher, mon précieux Boysy (1). Il y a bientôt vingt ans que je t'appartiens et quelle félicité cela a été pour ta Wify !

Mon amour, mes télégrammes ne peuvent pas être très chaleureux, puisqu'ils passent par tant de mains militaires ; mais, entre les lignes tu liras tout mon amour et tout mon désir. Mon chéri, si tu ne te sens pas bien, appelle sans faute Feodorov (2), n'est-ce pas, et veille sur Frédéricks (3). Mes prières les plus ardentes te suivent jour et nuit. Je te confie au Seigneur, qu'il te garde, te protège, te guide et te ramène ici sain et sauf. Je te bénis et je t'aime comme rarement quelqu'un a été aimé. J'embrasse chaque place chère et te serre tendrement sur mon cœur.

Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 20 septembre 1914.

MON BIEN AIMÉ A MOI,

Je me repose au lit avant le dîner. Nos filles sont allées à l'église et Baby finit de dîner. Il a seulement un petit malaise de temps en temps. Oh, mon amour ! qu'il m'était pénible de te dire adieu et de voir ton visage pâle avec de grands yeux tristes, à la fenêtre du wagon ! Mon cœur criait : « Prends-moi avec toi ! » Si seulement N. P. S. (4) était avec toi ou Mordvinov (5), s'il y avait près de toi un jeune visage aimant, tu te sentirais moins seul ; tu aurais plus « chaud ». Je suis rentrée à la maison, et, exténuée, j'ai pleuré, j'ai prié.

(1) Petit nom affectueux (de l'anglais *boy*, garçon) que donnait, dans l'intimité, l'Impératrice à Nicolas II, qu'elle appelait aussi Nicky et le « grand Agou ».

(2) Feodorov, l'un des médecins de l'Empereur.

(3) Le Ministre de la Cour.

(4) Sabline, capitaine de frégate, aide de camp du Tsar et ami du couple impérial.

(5) Colonel, aide de camp du Tsar.

Nos filles ont travaillé au dépôt. A quatre heures et demie, Tatiana (1) et moi avons reçu Neidhardt pour les affairês de son comité. La première séance aura lieu au Palais d'Hiver, mercredi, après un *Te Deum*. De nouveau, je ne pourrai y assister. C'est réconfortant de voir comment nos filles travaillent seules, et ainsi on les connaîtra mieux et elles apprendront à être utiles. Pendant le thé, j'ai lu les rapports, puis j'ai reçu enfin une lettre de Victoria (2) datée de 1/13 septembre ; elle a été longtemps en route avec le courrier. Je te copie ce qui peut t'intéresser.

« Nous avons vécu des journées angoissantes pendant la retraite des armées alliées en France. Tout à fait entre nous, (ma chérie, ne raconte cela à personne) les Français, au début, ont laissé l'armée anglaise supporter tout le choc d'une forte attaque allemande de flanc, et si les troupes anglaises avaient été moins résistantes, non seulement elles, mais toutes les forces françaises, eussent été défaites. Maintenant on a remédié à cela, et deux généraux français, qui étaient en faute, ont été cassés par Joffre et remplacés par d'autres. L'un d'eux avait dans sa poche six lettres non décachetées du commandant en chef anglais, French. L'autre, à un appel de secours, fit répondre que ses chevaux étaient trop fatigués. Maintenant c'est déjà de l'Histoire, mais qui a coûté la vie et la liberté à beaucoup de bons officiers et soldats. Par bonheur, on a réussi à cacher cela, et très peu savent ce qui s'est passé.

« Les 500.000 soldats qu'il fallait sont presque recrutés, et, chaque jour, un très grand nombre d'hommes, appartenant aux classes aisées, s'inscrivent pour entrer dans l'armée et donnent le bon exemple. On dit qu'il faudra encore appeler cinq cent mille hommes y compris le contingent des colonies. Je ne puis pas dire que le plan de transporter les troupes hindoues pour combattre en Europe me plaise beaucoup, mais ce sont des régiments d'élite et quand ils servaient en Chine et en Egypte, ils étaient très disciplinés, de sorte que

(1) Une des filles de l'Impératrice, la deuxième.

(2) Princesse de Battenberg, née princesse de Hesse, sœur aînée de l'Impératrice.

les gens compétents sont sûrs qu'ils se conduiront très bien, qu'ils ne pilleront pas et ne commettront pas de meurtres. Tous les officiers supérieurs sont Anglais. Un ami d'Ernie, le maharadjah de Biskanir, arrive avec son propre contingent. La dernière fois que je l'ai vu il était l'hôte d'Ernie, au Wolfsgarten. Georgie (1) nous a rendu compte de sa participation dans l'affaire navale d'Heligoland. Il commandait à la tourelle-avant et tira un grand nombre de coups de canon. Son capitaine dit qu'il a agi avec sang-froid et discernement. Churchill déclare que la tentative de détruire les docks du canal de Kiel par avions est toujours envisagée par l'Amirauté. Mais c'est très difficile à exécuter, car tout est très bien défendu, et il faut attendre une occasion favorable, sans quoi la tentative ne réussirait pas. C'est un grand malheur que l'unique passage dans la mer Baltique pour les vaisseaux de guerre dont on pourrait profiter soit celui du Sund, pas assez profond pour les grands cuirassés ou les grands croiseurs. Dans la mer du Nord, les Allemands ont semé des mines à une très grande distance, causant un danger aux bateaux de commerce neutres, et maintenant, avec le grand vent d'automne qui souffle, elles vont se déplacer, parce qu'elles n'en sont pas fixées, et s'approcheront des rives hollandaises, norvégiennes et danoises (et aussi allemandes, espérons-le). »

Nos filles sont allées se coucher et moi je suis allée surprendre Ania, qui était étendue sur son divan, au Grand-Palais. Elle souffre maintenant d'un gonflement des veines, de sorte que la princesse Gedroitz est venue de nouveau la voir et lui a conseillé de rester tranquille pendant quelques jours. Elle était allée en automobile, en ville, pour voir notre Ami, et cela lui a fatigué la jambe. Je suis rentrée à 11 heures et me suis couchée.

J'ai un bandeau autour du visage, car la mâchoire me fait un peu mal ; les yeux sont encore sensibles et gonflés ; et le cœur languit après l'être le plus cher sur la terre que possède ta vieille Sunny. Notre Ami est heureux pour toi que tu sois parti. Il était si content de t'avoir vu hier. Il a

(1) Prince de Battenberg.

toujours peur que Bonheur, c'est-à-dire les Corbeaux (1) n'obtiennent le trône polonais ou galicien, qu'ils convoitent. C'est leur but. Mais j'ai dit à Ania de le rassurer et que, même par reconnaissance, tu n'admettras jamais cela. Grigori t'aime jalousement, et ne supporte par que N. (2) joue un rôle quelconque.

Xénia (3) a répondu à mon télégramme. Elle est triste de ne pas t'avoir vu avant ton départ ; son train est arrivé. Je me suis trompée : Schulenbourg ne peut pas être ici avant demain après-midi ou demain soir, de sorte que je me lèverai seulement pour aller à l'église, un peu plus tard.

Tsarskoîe-Selo, 21 septembre 1914.

MON CHÉRI, MON ADORÉ,

Quelle joie de recevoir tes deux chers télégrammes ! Je remercie Dieu pour les bonnes nouvelles, cela m'a été un tel réconfort de les recevoir aussitôt après ton arrivée. Que Dieu bénisse ta présence là-bas ! Cela fait de telles merveilles d'espérance et de foi que tu veuilles voir les troupes. Baby a eu une nuit assez agitée, mais sans vraies douleurs. Je suis montée pour l'embrasser avant d'aller à l'église, à onze heures. J'ai déjeuné avec les fillettes, sur le sopha ; Mme Becker est arrivée (4). Ensuite je me suis allongée toute une heure près du lit d'Alexis. Après, je suis allée directement au train — les blessés n'étaient pas très nombreux. Deux officiers sont morts en route ainsi qu'un soldat. Leurs poumons sont très touchés après la pluie et la traversée du Niémen, dans l'eau. Pas de connaissances parmi eux. Ensuite, nous cinq sommes parties chez Ania où nous avons pris le thé. A trois heures nous sommes allées mettre nos blouses, dans notre petit hô-

(1) Bonheur et Corbeaux, noms par lesquels l'Impératrice désigne le grand-duc Nicolas, généralissime des armées et les grandes-duchesses Militza et Anastasie.

(2) Grand-duc Nicolas Nicolaievitch.

(3) L'une des sœurs de Nicolas II.

(4) L'Impératrice désigne ainsi certaine indisposition périodique. Dans le même cas, elle emploie aussi l'expression : « l'ingénieur mécanicien ».

pital, puis nous nous sommes rendues dans le grand où nous avons beaucoup travaillé. J'ai dû partir à 5 heures et demie, avec Marie et Anastasie, parce qu'un détachement arrivait avec le frère de Marie Vassiltchikov en tête. Ensuite nous sommes retournées au petit hôpital où les enfants travaillent, et j'ai pansé trois officiers qui venaient d'arriver. Après le dîner et les prières avec Baby, je suis allée chez Ania où étaient déjà nos quatre filles. Il paraissait très heureux de nous voir, car il se sent très seul et inutile. La princesse Gedroitz est venue voir la jambe d'Ania, qu'ensuite j'ai bandée, et nous lui avons offert une tasse de thé. J'ai ramené N. P. en automobile, et l'ai déposé près de la gare.

Il fait clair de lune ; la nuit est froide. Baby dort profondément. Toute la petite famille t'embrasse tendrement. Mon ange, comme tu me manques ! La nuit, quand je m'éveille, je tâche de ne pas faire de bruit pour ne point t'éveiller... C'est si triste à l'église, sans toi... Au revoir, mon cher cœur. Mes prières et mes pensées te suivent partout. Je te bénis et embrasse sans fin chaque place que j'aime. Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 23 septembre 1914.

MON CHER AIMÉ,

J'étais désolée de ne pouvoir t'écrire hier, mais j'avais un mal de tête fou et suis restée couchée toute la soirée dans l'obscurité. Le matin nous sommes allées dans la Crypte. Nous avons entendu la moitié de l'office. C'était exquis. Avant, j'étais allée voir Baby. Ensuite nous sommes parties chercher la princesse Gedroitz chez Ania. Ania était fâchée que je ne sois pas allée chez elle ; mais elle avait une foule de visites et notre Ami est resté près d'elle trois heures. La nuit n'a pas été fameuse et toute la journée je sens ma tête et aussi la dilatation du cœur. D'ordinaire je prends des gouttes, trois ou quatre fois par jour, car vraiment je n'y puis tenir, mais, ces jours-ci, je ne peux pas.

Grâce à Dieu les nouvelles continuent d'être bonnes ; les Prussiens reculent ; ils y ont été contraints par la boue infranchissable. Mekk m'écrit qu'il y a beaucoup de cas de choléra et de dysenterie, à Lvov ; mais ils prennent des mesures sanitaires. Là-bas, il y eut des moments difficiles, si l'on en juge d'après les journaux. Mais je crois qu'il n'y aura rien de sérieux. On ne peut se fier aux Polonais. En fin de compte, nous sommes leurs ennemis, et les catholiques doivent nous haïr. Je terminerai cette lettre dans la soirée ; je ne puis pas écrire beaucoup à la fois. Mon ange chéri, d'âme et de cœur je suis toujours avec toi.

J'écris abominablement aujourd'hui, mais mon cerveau est fatigué, lourd. Oh ! mon chéri, quelle joie immense quand on m'a apporté ta lettre précieuse. Je t'en remercie de tout cœur. Comme c'est bien que tu m'aies écrit. J'ai lu des passages de ta lettre à nos filles et à Ania, qu'on a autorisée à venir dîner; elle est restée jusqu'à 10 heures et demie. Que cela devait être intéressant ! Roussky a été certainement très touché que tu l'aies promu Général aide de camp. Et le petit Agou, comme il sera heureux que tu lui aies écrit ! Grâce à Dieu, il ne souffre plus.

Il est probable que tu pars déjà plus loin, dans le train ; mais tu es resté bien peu de temps avec Olga. Quelle récompense pour la brave garnison d'Ossowietz, si tu vas là-bas ; ou peut-être iras-tu à Grodno, s'il y a là des troupes ? Schulenbourg a vu les uhlans : leurs chevaux sont exténués, ils ont le dos en sang ; les hommes restaient en selle des heures entières ; les chevaux ne peuvent plus tenir.

Ah ! le cher mari s'ennuie de sa petite Wify ! Et moi donc ! Mais j'ai une gentille famille qui me console. Vas-tu quelquefois dans mon compartiment ? (1).

Adieu, mon ange, que Dieu te protège et te rende à moi sain et sauf. Tendres baisers et caresses de ta petite femme qui t'aime et t'est si dévouée.

WIFY.

Ania te remercie pour ton salut et t'envoie ses amitiés.

(1) Compartiment de l'Impératrice dans le train impérial.

Tsarskoîe-Selo, 24 septembre 1914.

MON CHÉRI BIEN-AIMÉ,

Je te remercie de tout cœur pour ta lettre exquise. Tes paroles tendres m'ont touchée profondément et ont réchauffé mon cœur solitaire. C'est un grand désenchantement pour moi qu'on t'ait déconseillé d'aller à la forteresse. C'eût été une véritable récompense pour ces admirables héros. On dit que Ducky (1) est allée là-bas pour le *Te Deum* et qu'elle a entendu, dans le lointain, des coups de canon. A Vilna beaucoup de troupes sont au repos, parce que les chevaux sont trop fatigués. J'espère que tu pourras les voir. Olga a envoyé un télégramme si plein de bonheur après t'avoir vu. Chère enfant ! Elle travaille si courageusement et tant de cœurs reconnaissants emporteront le souvenir de son charmant visage animé en retournant au front ou en rentrant dans leurs villages, et le fait qu'elle est ta sœur fortifiera le lien entre toi et le peuple. J'ai lu un très bel article dans un journal anglais. On y fait un grand éloge de nos soldats ; on dit que leur profonde piété et leur adoration pour le monarque pacifique les aident à combattre avec tant de courage pour une cause sainte ! Quelle honte que les Allemands aient enfermé la petite duchesse de Luxembourg dans un château près de Nuremberg. Un tel outrage ! La jambe d'Ania va aujourd'hui beaucoup mieux, et je crois qu'elle compte être debout à ton retour. J'aurais préféré qu'elle fût bien portante maintenant et que son mal de jambe ne la prît que la semaine prochaine, alors nous aurions eu quelques bonne soirées tranquilles dans l'intimité.

Nous ne sommes allées à l'hôpital qu'à 11 heures et nous avons pris la princesse chez Ania. Nous avons aidé à deux opérations. Elle était assise afin qu'il me soit possible de lui passer les instruments étant assise moi-même. L'un des blessés était très drôle. Quand il est revenu à lui, dans son lit,

(1) Nom familier de la grande-duchesse Victoria Feodorovna, épouse du grand-duc Cyrille Vladimirovitch.

il s'est mis à chanter à pleins poumons et même il chantait très bien, en battant la mesure avec sa main. Après le déjeuner, je suis restée dans la chambre de Baby jusqu'à 5 heures. M. Gilliard lui faisait la lecture à haute voix, et je crois que j'ai sommeillé un peu. Alexis a lu cinq lignes en français, à haute voix, tout à fait bien. Ensuite, j'ai reçu l'oncle Mekk. Puis, je suis allée pour une demi-heure, avec Olga (1) chez Ania, puisque notre Ami passait chez elle la fin de la journée et voulait me voir. Il s'est informé de toi et espère que tu iras dans la forteresse. Ensuite nous avons eu notre cours avec la princesse Gedroitz. Après le dîner, nos filles sont allées chez Ania où était aussi N. P. Moi, je suis allée les rejoindre après les prières. Nous avons travaillé. Elle collait et lui fumait. Ces jours-ci, elle n'est pas très aimable et ne pense qu'à elle-même et à ses aises. Elle oblige tout le monde à se glisser sous la table pour arranger sa jambe sur une montagne de coussins, et il ne lui vient pas à l'esprit de se demander si les autres personnes sont bien installées. Elle est gâtée et mal élevée. Une quantité de gens viennent chez elle toute la journée, de sorte qu'elle n'a pas le temps de se sentir seule, et quand tu viendras, elle se plaindra d'avoir été malheureuse tout le temps. Elle a autour d'elle de nombreuses grandes photographies de toi, des agrandissements qu'elle a faits elle-même : il y en a dans tous les coins, sans compter une foule de petites. Nous avons déposé N. P. près de la gare, et nous étions chez nous à 11 heures.

J'aurais voulu aller chaque jour à l'église, et n'y suis allée qu'une fois. C'est dommage, car c'est un tel réconfort quand le cœur souffre. Nous faisons toujours brûler des cierges avant d'aller à l'hôpital et j'aime à prier pour que Dieu et la Sainte Vierge bénissent notre travail et nous aident à sauver les malades. Je suis très heureuse que tu te sentes mieux. De tels voyages sont utiles, car tu te sens beaucoup plus près de tout ; tu peux voir des chefs, apprendre les choses directement par eux et leur communiquer tes idées.

Comme les troupes françaises et anglaises doivent être fati-

(1) La fille ainée de l'Impératrice.

guées ! Elles se sont battues sans répit pendant vingt jours et plus. Maintenant nous avons contre nous les grands canons de Kœnigsberg. Orlov n'a envoyé aujourd'hui aucune nouvelle, je pense donc qu'il n'est rien arrivé d'extraordinaire.

Mon chéri, j'espère que maintenant tu dors mieux. Je ne puis dire cela de moi. Le cerveau paraît travailler tout le temps et ne veut jamais se reposer. Des centaines de pensées et de combinaisons me troublent. Je relis plusieurs fois tes chères lettres et je tâche de m'imaginer mon Amour causant avec moi. Nous nous voyons si peu, nous deux ; tu es tellement occupé et je ne veux pas te troubler par mes questions quand tu es déjà si fatigué après les rapports ; en outre, nous ne restons jamais en tête-à-tête. Mais maintenant, il faut que je tâche de m'endormir, pour me sentir forte demain et être plus utile.

25. Bonjour, mon trésor ! Aujourd'hui le courrier prendra ma lettre plus tard et je puis écrire encore un peu. C'est peut-être la dernière lettre si, comme le dit Frédéricks, tu reviens demain. Mais il me semble que cela ne sera pas et que tu voudras voir les hussards, les uhlans, l'artillerie et les autres troupes qui sont au repos à Vilna. Cette nuit il y a eu deux degrés de gel. Maintenant, de nouveau, un soleil brillant. Baby a dormi et se sent très bien. On continue à parler de ce domaine dans les provinces baltiques, où il y aurait un endroit marqué de blanc, et un hydroplane qui se trouverait sur l'étang. Nos officiers, vêtus en civil, l'ont vu. On ne laisse personne s'approcher de là. J'aurais voulu qu'une enquête sérieuse fût faite. Il y a tant d'espions partout, que c'est peut-être la vérité. Mais c'est très triste, car, malgré tout, il y a beaucoup de sujets loyaux dans les provinces baltiques. Cette maudite guerre, quand donc sera-t-elle terminée ! Je suis sûre que William (1) doit parfois avoir de terribles moments de désespoir, quand il comprend que c'est lui, et surtout sa clique anti-russe, qui a commencé la guerre et conduit son pays à sa perte. Tous ces petits Etats souffriront de longues

(1) L'empereur d'Allemagne.

années des conséquences de la guerre. Mon cœur saigne quand je pense aux efforts qu'ont dû accomplir papa (1) et Ernie pour amener notre petit pays à l'état florissant sous tous les rapports où il est maintenant.

Avec l'aide de Dieu ici tout ira bien et se terminera glorieusement. La guerre a élevé les esprits, purifié beaucoup d'âmes stagnantes, rapproché les cœurs. C'est une guerre « saine », au sens moral. Je voudrais une seule chose : que nos troupes se conduisent d'une façon exemplaire, sous tous les rapports, qu'elles ne pillent pas, ne commettent pas de brigandages et que seules les troupes prussiennes soient coupables de ces vilenies. Autrement elles se démoralisent, et alors on perd tout contrôle sur les hommes. Ils se battent pour les avantages personnels, et non pour la gloire de leur Patrie, quand ils se mettent au niveau des brigands de grand chemin. Il ne faut pas suivre les mauvais exemples. L'arrière, les intendances, c'est une malédiction. Tous en parlent avec désespoir. Il n'y a personne pour les tenir en main. En tout et toujours il y a des côtés monstrueux et des côtés magnifiques. La même chose ici. Une telle guerre devrait purifier l'âme et non la souiller, n'est-ce pas ? Dans plusieurs régiments on est très sévère, je le sais ; on tâche de maintenir l'ordre, mais une parole d'en haut ne serait pas inutile. C'est une idée de moi, mon chéri, parce que je voudrais que le nom des troupes russes fût mentionné plus tard, dans tous les pays, avec crainte, respect et admiration. Ici, les hommes ne sont pas toujours pénétrés de la pensée que la propriété d'autrui est sacrée et ne doit pas être touchée. La victoire ne signifie pas le pillage. Que du moins les aumôniers disent un mot de cela dans les régiments. Je t'ennuie avec des choses qui ne me regardent pas, mais je le fais par amour pour tes soldats et pour leur réputation.

Cher trésor, je dois terminer et me lever. Toutes mes prières et mes pensées les plus tendres te suivent. Que Dieu te donne courage, force et patience ! Tu as plus de foi que jamais et c'est ce qui te soutient. Oui, la prière et la foi en la miséri-

(1) Le grand-duc de Hesse, Louis IV, mort en 1892.

corde de Dieu donnent seules la force de tout supporter. Et notre Ami t'aide à porter ta lourde croix et tes grandes responsabilités. Tout ira bien, puisque le droit est de notre côté. Je te bénis. J'embrasse ton cher visage, ton beau cou et tes chères petites mains avec toute l'ardeur d'un grand cœur aimant. Quelle joie que tu reviennes bientôt ! Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 20 octobre 1914.

MON AIMÉ DES AIMÉS, MON MIEN,

De nouveau, l'heure de la séparation approche et le cœur souffre douloureusement. Mais je suis heureuse pour toi que tu partes, que tu voies d'autres choses, et te sentes plus près de tes troupes. J'espère que cette fois tu réussiras à voir davantage. Nous attendons avec impatience tes télégrammes. Quand je réponds au Quartier Général, je me sens gênée, parce que je suis sûre que beaucoup d'officiers lisent mes télégrammes. Alors on ne peut pas s'exprimer aussi chaleureusement qu'on le voudrait. Je remercie Dieu que tu puisses partir tout à fait tranquille au sujet de notre cher Baby. S'il arrivait quelque chose, j'écrirais : « Petite main », alors tu saurais qu'il s'agit de notre petit Agou. Ah ! comme tu me manqueras ! Je me sens déjà si déprimée ces jours-ci et j'ai le cœur si lourd ! C'est honteux puisque des centaines de personnes se réjouissent de te voir bientôt ; mais quand on aime comme moi, il est impossible de ne pas languir après son trésor. Demain, il y aura vingt ans que tu règnes et que moi je suis devenue orthodoxe ! Comme les années ont passé et que d'événements vécus ensemble ! Pardonne si je t'écris au crayon, mais je suis sur le divan et tu n'as pas fini de te confesser. Encore une fois pardonne à ta Sunny, si en quelque façon elle t'a peiné ou causé quelque désagrément. Crois que ce ne fut jamais volontairement. Grâce à Dieu, demain nous recevrons ensemble la Sainte Communion ; cela nous donnera la force

et le calme. Que Dieu nous donne le succès sur terre et sur mer et bénisse notre flotte.

21. Que c'était bon d'aller ensemble, aujourd'hui, à la Sainte Communion, et ce soleil brillant... qu'il t'accompagne toujours et partout. Mes prières, mes pensées et mon très, très tendre amour te suivent dans ton voyage. Mon amour chéri, Dieu veillera sur toi et te bénira. Que la Sainte Vierge te défende de tout mal ! Mes bénédictions les plus tendres. Je t'embrasse sans fin, te serre contre mon cœur avec amour et une tendresse infinie. Pour toujours, mon Nicky, ta petite

WIFY.

Je te copie, pour mémoire, le télégramme de Grigori :

« Après avoir reçu le mystère sacré au calice de la Communion, en suppliant le Christ, en prenant sa chair et son sang, j'ai eu une vision de la magnifique joie céleste. Que la puissance céleste soit avec toi dans ton chemin ; que les anges soient dans les rangs de nos soldats pour le salut de nos héros courageux, avec la joie et la victoire ! »

Je te bénis, je t'aime, je soupire après toi.

Tsarskoïe-Selo, 21 octobre 1914.

MON DOUX AMOUR,

Ce fut une joie inattendue de recevoir ton cher télégramme, et je t'en remercie de tout cœur. C'est bien, que toi et N. P. soyez allés à une de ces petites stations. Cela a dû te réconforter. Je me suis sentie si triste quand je t'ai vu tout seul debout à la portière du wagon. Cela semble si extraordinaire que tu partes ainsi seul. Tout ici est si étrange sans toi. Tu es notre centre, notre soleil. J'ai refoulé mes larmes et me suis hâtée vers l'hôpital où j'ai beaucoup travaillé, énergiquement, pendant deux heures. Des blessures très graves. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai rasé la jambe d'un soldat, autour de la blessure. J'ai travaillé seule, sans docteur ni sœur de charité. Seule la Princesse est venue examiner

chacun des blessés, et je l'ai priée de me dire si ce que j'avais fait était bien. L'ennuyeuse M^lle^ Annenkov me passait les objets que je demandais. Ensuite nous sommes retournées à notre petit hôpital et nous nous sommes arrêtées dans les différentes salles avec les officiers. De là nous sommes descendues à la petite chapelle, dans la crypte, sous l'hôpital du palais. Du temps de Catherine il y avait là une église. On a fait cette construction pour le jubilé du tricentenaire. C'est très bien. Viltchkovsky a tout choisi dans le pur style byzantin. Tu dois voir cela. La consécration aura lieu dimanche à 10 heures ; nous y conduirons ceux de nos officiers et de nos soldats qui peuvent se déplacer. Il y a là des plaques portant les noms des blessés décédés dans nos hôpitaux de Tsarskoïe-Selo, et aussi ceux des officiers qui ont reçu la croix de Saint Georges ou les armes d'or. Après le thé, nous sommes allées à l'hôpital de Marie et d'Anastasie. Maintenant Olga et Tatiana sont au Comité d'Olga. Avant cela, Tatiana a reçu seule Neidhardt, pendant une demi-heure, avec son rapport. C'est bien pour nos filles ; elles apprennent à être indépendantes, et elles se développeront beaucoup plus, si elles sont forcées de réfléchir, de parler sans mon assistance continuelle. J'attends avec impatience des nouvelles de la mer Noire. Dieu fasse que notre flotte ait un succès ! Je pense qu'ils n'envoient pas de nouvelles afin que l'ennemi ne puisse apprendre, par télégraphie sans fil, où ils se trouvent.

Oh, mon chéri, comme je me sens seule sans toi ! Quel bonheur que nous ayons reçu la Sainte Communion avant ton départ, cela m'a fortifiée et apaisée. Quelle grande chose de pouvoir communier en de pareils moments ! On a le désir d'aider les autres à se rappeler, eux aussi, que Dieu a donné cette joie pour tous, non comme une chose qu'il faut faire obligatoirement chaque année pendant le carême, mais qu'il faut faire chaque fois que l'âme a soif du Saint Sacrement et a besoin d'être fortifiée. Quand je me trouve avec des hommes qui souffrent beaucoup et que je reste en tête à tête avec eux, j'aborde toujours ce sujet et, Dieu aidant, plusieurs fois j'ai pu leur faire comprendre que c'est bien, que

cela console et apaise le cœur souffrant. Il me semble que c'est un de nos principaux devoirs à nous autres femmes, de tâcher d'amener à Dieu le plus de gens possible ; de leur faire comprendre qu'Il nous est proche et accessible, qu'Il attend notre amour et notre confiance, et que nous devons nous adresser à Lui. La timidité et le faux orgueil retiennent bien des gens ; c'est pourquoi il faut les aider à percer ce mur. Hier soir, j'ai dit à l'aumônier que le clergé devrait, il me semble, s'entretenir davantage dans ce sens avec les blessés, simplement, amicalement, pas à la manière d'un sermon. Leurs âmes sont comme celles des enfants et ont seulement besoin, de temps en temps, d'un guide. Avec des officiers c'est, en général, beaucoup plus difficile.

22. Bonjour, mon trésor. J'ai tant prié pour toi, ce matin, dans la petite église ! Je suis venue pour les dernières vingt minutes. Il m'était si triste de m'agenouiller seule, sans mon trésor ; je n'ai pu retenir mes larmes. Mais ensuite, j'ai pensé que tu devais être bien heureux d'approcher du front et avec quelle impatience les blessés auront attendu ton arrivée ce matin à Minsk. Nous avons pansé des officiers de 10 à 11 heures, puis nous sommes allées au grand hôpital pour trois opérations assez sérieuses. J'ai traversé plusieurs salles. Dans l'église du grand hôpital il y avait un office ; nous sommes restées agenouillées pendant quelques instants dans la galerie supérieure, durant la prière devant l'icone de la Vierge de Kazan. Tes fusiliers s'ennuient sans toi. Maintenant je dois aller à mon dépôt dans le train n° 4.

Au revoir, cher Nicky, je te bénis et t'embrasse encore et encore. J'ai mal dormi ; j'ai embrassé ton oreiller et j'ai beaucoup pensé à toi. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 22 octobre 1914

MON BIEN-AIMÉ,

Sept heures et pas encore de nouvelles de toi. Donc, je suis allée voir mon train-dépôt n° 4, avec Mekk, qui part ce soir

pour Radom. Je crois que, de là, il ira voir Nicolacha, à qui il doit poser quelques questions. Il m'a dit en secret qu'Ella (1) désire visiter mon dépôt, à Lvov, mais de telle façon que personne n'en sache rien. Elle viendra ici, dans les premiers jours de novembre, mais également sans qu'on le sache à Moscou. Nous les envions beaucoup, elle et Ducky. Mais, tout de même, nous espérons que tu nous enverras chercher pour te voir. Il me sera difficile de me séparer de Baby, que je n'ai jamais quitté pour longtemps, mais puisqu'il est bien portant et que Marie et Anastasie sont ici pour lui tenir compagnie, je puis partir. Sans doute je voudrais que ce soit un voyage utile. Le mieux serait que je puisse aller avec mon train, un des trains sanitaires, jusqu'au lieu de sa destination, pour voir comment on relève les blessés, et pour les ramener à l'hôpital et les soigner. Ou bien me rencontrer avec toi à Grodno, Vilna, Bielostok, où il y a des hôpitaux. Mais je laisse cela à ta décision. Tu me diras ce qu'il faut faire : te rencontrer soit à Rovno, soit à Kharkov, où ce sera plus commode pour toi. Moins on saura que je viens, mieux cela vaudra. J'ai reçu Schulenbourg, qui part demain. Mon train, organisé par Loman et Cie, part, je crois, le premier.

La Princesse nous a fait une conférence ; nous avons fini un cours complet de chirurgie, avec beaucoup plus de démonstrations qu'ordinairement, et, maintenant, ce sera l'anatomie et la pathologie interne. C'est bien que nos filles apprennent aussi tout cela.

J'ai trié des vêtements chauds pour les blessés qui rentrent chez eux et aussi pour ceux qui retournent au front. Ressin était chez moi et nous nous sommes entendus pour aller demain après-midi à Louga, à ma « Svietelka ». C'est une maison de campagne dont on a fait cadeau à Alexis, et où j'ai organisé une sorte de succursale de mon école d'art populaire. Les jeunes filles travaillent là-bas, tissent des tapis et enseignent cet art aux femmes du village. On leur donne aussi des vaches, des poules, des légumes et on leur apprend à diriger un ménage. Maintenant, elles ont installé vingt lits

(1) Elisabeth, sœur de l'Impératrice, veuve du grand-duc Serge, assassiné à Moscou.

et soignent les blessés. Il nous faudra prendre le rapide, parce que les trains ordinaires vont beaucoup trop lentement, et partent à des heures incommodes. Ania, Nastinka (1) et Ressin m'accompagneront. Personne ne sait rien de cela, M^lle^ Schneider sait seulement qu'Anastasie et Marie doivent venir, autrement elle pourrait être absente. Nous prendrons de simples fiacres et nous aurons nos uniformes d'infirmières, pour attirer l'attention le moins possible, puisque nous allons visiter un hôpital. J'en ai assez de M^me^ Becker, je me sentirais bien plus libre sans elle. Que c'était honteux de jeter des bombes d'aéroplane sur la villa habitée par le roi Albert. Grâce à Dieu, il n'y a pas eu de victimes, mais je n'ai jamais su qu'on ait essayé de tuer un Souverain, parce qu'il est l'ennemi pendant la guerre !

J'ai besoin de me reposer un quart d'heure avant le dîner, les yeux fermés. Je continuerai ma lettre ce soir.

Quelles bonnes nouvelles ! Sandomir est repris par les nôtres, et beaucoup de prisonniers, de gros canons et de mitrailleuses ! Ton voyage a amené le succès et la bénédiction de Dieu.

Comme d'ordinaire, je t'ai, en pensée, souhaité une bonne nuit, j'ai embrassé ton oreiller, et j'aurais tant voulu que tu fusses près de moi. Je me figure te voir, couché dans ton compartiment, je me penche sur toi, te bénis et embrasse tendrement ton charmant visage. Oh, mon chéri, que tu m'es précieux ! Si seulement je pouvais t'aider à porter tes lourds fardeaux, si nombreux qu'ils t'écrasent. Mais je suis sûre que maintenant, là-bas, tout se présente à toi sous un autre jour. Cela te vivifiera, et tu apprendras beaucoup de choses très intéressantes. Ania t'envoie des biscuits, une lettre et des journaux. Je n'aurai pas le temps de t'écrire demain dans la journée, parce que nous irons pour une demi-heure à l'église, ensuite à l'hôpital, et à une heure et demie, à Louga, d'où nous serons de retour à 7 heures. Dans le train je resterai couchée ; il faut deux heures pour aller et autant pour revenir. Au revoir, mon soleil, mon amour, dors bien ; que les

(1) M^lle^ Hendrikov, demoiselle d'honneur de l'Impératrice.

saints anges gardent ta couche et que la Vierge veille sur toi ! Mes tendres pensées et prières sont toujours avec toi. Je languis après toi ; je te désire ; je suis triste de ma solitude ; je te bénis ! Ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 23 octobre 1914.

MON DOUX AMOUR,

Je remercie Dieu pour la bonne nouvelle du recul de l'armée autrichienne sur tout le front du San ; et quelles bonnes nouvelles de Turquie ! Endigarov est fou de joie, ainsi que mes « Criméens ». Je te demande pardon d'avoir oublié de t'envoyer les biscuits d'Ania. Je te les enverrai demain. Notre expédition à Louga a été très réussie. La vieille demoiselle Cheremetiev (la sœur de Mme Timachev) nous attendait à la gare. Elle me déclara qu'il y avait deux hôpitaux et elle pensait que nous étions venues exprès pour les visiter, je lui répondis que nous irions après ma « Svietelka ». Nous partîmes dans trois voitures, avec le chef de police devant, dans un charmant cabriolet. Les trois hôpitaux étaient très éloignés les uns des autres, mais cette promenade sans cérémonie, dans les rues et sur les routes sablonneuses de la forêt de sapin, tout près de l'endroit où autrefois nous nous sommes promenés ensemble, près du lac, était très agréable. Mlle Schneider fut très frappée à notre vue, car elle n'avait pas reçu le télégramme d'Ania, et elle a ri nerveusement pendant les vingt minutes que nous avons passées avec elle. Vingt soldats sont logés dans la petite maison. Ils ont été blessés près de Souvalki, à la fin de septembre. Leurs blessures sont légères ; on les a évacués de Grodno. Ils sont tous arrivés par le même train ; en tout 80 hommes, la plupart appartiennent à des régiments caucasiens. Beaucoup de soldats se préparent à repartir bientôt pour le front. A la gare, depuis deux mois déjà, est installée une cantine, et cependant jamais un seul train militaire ou sanitaire ne s'y arrête. Au retour, nous avons pris le thé.

Adieu, mon soleil. Dors en paix et sens toujours près de toi la présence de ta femme qui t'aime.

24. Je dois terminer ma lettre, puis déjeuner, m'habiller et aller en ville, à mon dépôt. Ensuite, si je ne souffre pas trop de la tête, j'irai voir mon poste de la Croix Rouge.

Que Dieu te bénisse, mon cher ange. Je t'embrasse tendrement. Ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 24 octobre 1914.

MON CHÉRI, MON PRÉCIEUX,

Tout ce que nous avions à faire en ville s'est très bien passé. Tatiana a eu son Comité pendant une heure et demie. Ensuite, elle est venue nous rejoindre dans mon hôpital de la Croix Rouge où j'étais allée avec Olga, après ma visite au dépôt. Une masse de personnes travaillent au Palais d'Hiver ; beaucoup viennent chercher de l'ouvrage, d'autres rapportent les choses déjà faites. J'ai vu là la femme d'un médecin qui venait de recevoir une lettre de son mari, qui est à l'hôpital militaire de Kovel. Ils n'ont là-bas que fort peu de linge, et absolument rien pour vêtir les hommes qui sortent de l'hôpital. Aussi, j'ai dit de préparer le plus possible de linge et de sous-vêtements chauds pour expédier à Kovel, et d'y joindre une grande icone du Christ, peinte sur toile (dont on a fait cadeau à mon dépôt), puisqu'à Kovel, qui est une petite ville juive, ils n'ont pas d'icone à l'hôpital, qui est aménagé dans la caserne. J'aurais voulu savoir comment tu passes tes journées et tes soirées, et quels sont tes projets ? Notre Ami était très content que nous soyons allées à Louga en costume d'infirmière. Il désire que je voyage le plus possible et que je n'attente pas ton retour pour aller à Pskov. Donc je partirai de nouveau. Seulement je pense que, cette fois, il faudra prévenir le Gouverneur, puisque c'est une ville beaucoup plus grande ; mais dans ce cas je me sentirai bien plus gênée. J'emporterai avec moi du linge pour l'hôpital militaire, qui en a besoin, à ce que m'a dit Marie, ou je l'enverrai plus tard.

Aujourd'hui, au poste de la Croix Rouge, il y avait beaucoup de blessés. Un officier, qui est resté quatre jours à l'hôpital d'Olga, dit qu'il n'existe pas une autre sœur de charité comme elle. Quelques hommes ont des blessures très graves. La plupart ont été blessés près de Souvalki et sont restés déjà quelque temps à Dvinsk. Nous avons lu dans les journaux la description de ta visite à Minsk.

Maintenant je dois essayer de dormir. Toutes ces nuits je dors très mal.

25. Bonjour, mon Amour ! Cette nuit j'ai beaucoup mieux dormi, seulement je sens qu'il me faut prendre plus de gouttes pour le cœur, car la poitrine et la tête me font mal. Ce matin le thermomètre est à zéro. Ania, cette fois, est de très bonne humeur. Notre Ami pense aller chez lui vers le 5 novembre, et il veut venir nous voir ce soir. Paul (1) a demandé aussi à venir prendre le thé avec nous et Frédéricks désire me voir. Nous déjeunerons donc avec lui ; et après il nous faudra aller à l'inauguration de l'hôpital du « Régiment mixte », qui a déjà reçu des blessés de l'hôpital de Marie et Anastasie.

Que Dieu te bénisse et te garde, mon Trésor. Je n'ai plus le temps d'écrire. Je t'embrasse sans fin. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 25 octobre 1914.

MON CHER TRÉSOR,

Maintenant tu vas à Kholm. C'est très bien et cela te ramènera dix ans en arrière. Merci sincèrement pour ton télégramme. Il t'a sûrement été agréable de voir tes chers hussards et chevaliers-gardes à Reval. Notre Ami est venu le soir pour une heure. Il attendra ton retour, puis partira chez lui pour quelque temps. Il a vu Mme Muftizadé. Elle est dans un état effrayant. Ania aussi est allée chez elle. Evidemment

(1) Grand-duc Paul Alexandrovitch.

Lavrinovsky (1) gâche tout. Il a expulsé en Turquie des Tartares loyaux et se montre extrêmement injuste envers tous. Alors ils l'ont priée d'aller trouver le Souverain pour exposer leurs plaintes, puisqu'ils sont vraiment des sujets très dévoués. Ils auraient voulu avoir Kniazhevitch à la place de Lavrinovsky, et notre Ami désire que je parle le plus tôt possible à Maklakov (2), car il trouve qu'on ne peut pas perdre du temps jusqu'à ton retour. Donc je l'enverrai chercher. Pardonne-moi de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais c'est pour le bien de la Crimée ; et Maklakov pourrait écrire tout de suite un rapport que tu signerais. Si tu ne peux pas permettre à Kniazhevitch de quitter l'armée (bien que je pense qu'il serait plus utile en Crimée) alors il faut trouver quelqu'un d'autre. Je dirai à Maklakov que nous avons déjà parlé ensemble de Lavrinovsky. Il paraît qu'il est très cruel pour les Tartares, et maintenant que nous avons la guerre avec la Turquie, ce n'est pas le moment de se conduire ainsi. Je t'en prie, ne te fâche pas contre moi et donne-moi une réponse par télégramme ; dis : « approuve » ou « regrette », au sujet de mon intervention. Télégraphie également si tu penses que Kniazhevitch est un bon candidat. Cela me tranquillisera et je saurai comment je dois parler à Masha Muftizadé. Tu te souviens, il était mécontent qu'elle veuille me voir, à propos de l'envoi de colis au régiment, et il trouvait que les Tartares ne devaient pas se montrer devant nous dans leurs costumes, etc. Il était toujours injuste à leur égard. Peut-être sera-t-il mieux dans un autre gouvernement. Je sais qu'Apraxine a la même opinion que moi ; et il était profondément attristé du changement qu'il a trouvé.

Comme tout va bien en Turquie, grâces soient rendues à Dieu. J'aurais tant voulu que notre flotte eût un succès. J'ai reçu M^me^ Kniazhevitch (la femme du uhlan). Elle m'a offert de l'argent pour dix lits au nom des femmes de mes uhlans, et, par son mari, j'ai reçu de l'argent de tous les escadrons, et je recevrai chaque mois de quoi entretenir six lits. C'est si touchant !

(1) Gouverneur de la Tauride.
(2) Ministre de l'Intérieur.

Maintenant, je dois terminer, mon trésor. Au revoir ; que Dieu te garde ! Tu me manques tant. Je couvre de baisers ton cher visage. Ta femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 26 octobre 1914.

MON TRÈS PRÉCIEUX,

Je crains que mes lettres ne soient ennuyeuses, parce que mon cœur et ma tête sont un peu fatigués et qu'il me faut te dire tout le temps la même chose. Alors, voilà, je t'écris aujourd'hui ce que nous avons fait. Après le thé nous sommes allés à l'hôpital avec Alexis et Ania, et y sommes restés une heure et demie. Plusieurs officiers étaient allés en ville ne sachant pas que nous viendrions. Botkine revient ici par Kholm. C'est bien que tu sois allé à l'église là-bas. Je voudrais savoir si tu pourras aller à Lublin ou ailleurs voir les troupes. Baby dit ses prières du soir en bas, pour que je n'aie pas à monter. Je travaille beaucoup et je sens qu'il me faut surveiller mon cœur.

Il y a aujourd'hui une semaine que nous sommes séparés et la tristesse qui remplit mon cœur est grande. Mon Ange me manque beaucoup, mais je me réconforte en pensant à la joie de tous ceux qui te voient, et à ton propre contentement d'être là-bas.

27. Je suis bien heureuse que tu sois content de ton expédition. Nous avons eu une journée très chargée : trois opérations ce matin, et très délicates, de sorte que je n'ai pas eu le temps d'aller avec les nôtres dans la petite maison. Tu me manques toujours, mon Soleil. Je pense à toi avec amour et passion. Que Dieu te bénisse et te garde, cher Nicky, mon grand Agou ! Je t'embrasse mille fois.

A toi toujours, ta femme

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 27 octobre 1914.

MON TRÈS DOUX, MON CHER NICKY,

Je me suis couchée plus tôt, car j'étais très fatiguée. La journée a été chargée, et quand les fillettes se sont retirées à 11 heures, moi aussi j'ai pris congé d'Ania. Ce matin elle n'a pas été très aimable avec moi ; on peut même dire qu'elle s'est montrée grossière, et ce soir, elle est venue bien après l'heure qu'elle avait fixée, et s'est tenue avec moi d'une façon bizarre. Elle flirte énormément avec le jeune Ukrainien, mais tu lui manques. Elle languit après toi. Par moments, elle est excessivement gaie. Elle est allée en ville (par hasard) avec tout un convoi de nos blessés et s'est montrée très gaie dans le train. Il lui est impossible de ne pas jouer un rôle, et ensuite, sans cesse, elle parle d'elle et des remarques faites sur son compte. Au début, chaque jour elle demandait des opérations, maintenant elle en a assez puisque cela la force à quitter son jeune ami, bien qu'elle aille le voir chaque après-midi et chaque soir. Ce n'est pas bien de maugréer ainsi contre elle, mais tu sais comme elle peut être insupportable. Tu verras, quand tu seras de retour. Elle te racontera combien terriblement elle a souffert sans toi, bien qu'elle aime beaucoup à rester seule avec son ami pour lui tourner la tête, sans pour cela t'oublier un seul instant. Sois gentil et ferme et, quand tu seras de retour, ne lui permets pas de plaisanter avec toi, sinon, elle devient pire ensuite et il faut lui verser une douche froide.

Son père est venu avec le rapport ; après lui Svetchine pour parler des automobiles qu'il a reçues pour nos quatre convois. J'aurais bien voulu connaître les nouvelles d'aujourd'hui. Ania dit que notre Ami est un peu inquiet. Peut-être que demain Il verra tout sous un jour meilleur et priera davantage pour notre succès.

J'ai lu dans les journaux que Georges (1), accompagné

(1) Prince Georges de Grèce, frère du roi Constantin.

de sa femme, est parti de Copenhague pour la Grèce, par l'Allemagne, la France et l'Italie. Je m'étonne qu'on les ait laissés passer. Que fait Eberhardt? Ils ont bombardé Poti. Ah ! cette horrible guerre ! Parfois, on n'a pas la force d'en entendre parler ; ses horreurs déchirent le cœur ; seules la foi, l'espérance et la confiance en la justice infinie de Dieu soutiennent. En France, les affaires avancent très lentement. Mais quand j'apprends un succès et que les Allemands ont de grandes pertes, mon cœur frémit à la pensée d'Ernie et de ses troupes, et de beaucoup de nos connaissances. Que de pertes chez tous ! Enfin, quelque chose de bon doit sortir de tout cela ; ce n'est pas en vain que tous ont versé leur sang. Il est difficile de comprendre la vie. « Il doit en être ainsi ; patientons. » C'est tout ce qu'on peut dire. Comme je voudrais voir revenir les temps tranquilles et heureux ! Mais il faudra attendre longtemps avant que nous ayons la paix sous tous les rapports. Ce n'est pas bien de geindre, mais parfois le fardeau est bien lourd, et il pèse sur tout le pays, et toi tu dois le supporter tout entier ! Je voudrais tant alléger ta charge, t'aider à la porter, caresser ton front, le serrer contre moi. Mais, quand nous sommes ensemble, et cela arrive si rarement, nous ne nous montrons pas ce que nous ressentons. Chacun s'encourage pour ne pas attrister l'autre et souffre en silence. Je désire si souvent te serrer dans mes bras, et appuyer ta tête fatiguée sur mon vieux cœur ! Nous avons vécu tant de choses ensemble durant vingt ans, et, sans paroles, nous nous sommes toujours compris. Mon courageux Garçon, que Dieu t'aide ; qu'il te donne la force, la sagesse, le réconfort et le succès ! Dors bien. Que Dieu te bénisse ! Que les saints anges et les prières de ta femme gardent ton sommeil !

28. Bonjour, mon Chéri. J'ai très mal dormi. Je ne me suis endormie qu'après quatre heures, et sans cesse je m'éveillais. Juste avant de partir pour l'hôpital j'ai reçu ta chère lettre. Comme c'est gentil ; comme tu m'as réjoui l'âme ! Je te remercie du fond de mon cœur aimant. Sans doute nous viendrons avec le plus grand plaisir ; que Voyéikov arrange tout et dise exactement quand nous devons te rencontrer.

Peut-être pourrions-nous nous arrêter en route et visiter un hôpital à Dvinsk ou dans un autre endroit? J'ai envoyé chercher Ressin pour parler de tout cela. — Demain nous partirons donc pour Pskov. Nous passerons la nuit dans le train et nous serons rentrées le surlendemain pour le dîner. Le convoi de Baby arrivera probablement jeudi. Nous avons vu le convoi de Marie à la gare Alexandre. La plupart des hommes sont blessés aux jambes; ils sont évacués des hôpitaux de Varsovie et de Grodno. Nous allons partir à l'instant pour un autre hôpital. — Je pense m'arrêter à Dvinsk, si possible, en allant chez toi. Ressin s'occupe de la question des hôpitaux (secrètement). Nous irons là-bas comme des sœurs de charité, (cela plaît à notre Ami) et demain aussi. Mais quand nous serons avec toi, à Grodno, nous nous habillerons autrement pour que tu ne sois pas gêné de te promener avec une infirmière. Maklakov vient à 9 heures. Je lui parlerai de ton désir au sujet de Lavrinovsky. Je me sens comme une machine qui a besoin d'être graissée pour continuer à travailler. Te voir m'aidera beaucoup. Je prendrai avec moi Ania, Iza et Olga Evguenievna (1) et peut-être une femme de chambre pour mes deux filles et moi et une pour les dames. Moins il y aura de monde, mieux cela vaudra, et ton train sera moins encombré. Je pense qu'il vaut mieux prendre Ressin, puisqu'il est militaire.

Il faut que je termine. Je te bénis et t'embrasse sans fin. La joie de te revoir sera très grande, mais il m'est dur de me séparer de mon Rayon de Soleil. Peut-être qu'au lieu de Pskov, nous pourrions nous arrêter avec toi dans une autre ville? Je te bénis encore et encore. Voilà déjà toute une semaine passée. Le travail est le seul remède. Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

(1) Mlle Butsov, demoiselle d'honneur.

Tsarskoîe-Selo, 17 novembre 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

Quand tu liras ces lignes, le train t'emportera loin de nous. Encore une fois l'heure de la séparation est venue. Elle est toujours aussi pénible à supporter. Quand tu pars, la solitude devient affreuse, bien que j'aie mes chers enfants. Un peu de ma vie s'en va ; nous ne faisons qu'un toi et moi. Que Dieu te garde et bénisse ton voyage ! puisses-tu recevoir de bonnes impressions, donner la joie à tous et apporter le courage et le réconfort à ceux qui souffrent ! Tu apportes toujours « la rénovation », comme dit notre Ami. Je suis heureuse que son télégramme soit arrivé. Cela me calme de savoir que Ses prières te suivent. C'est bien, que tu puisses avoir une conversation sérieuse avec Nicolacha. Dis-lui ton opinion sur certaines gens et donne-lui quelques conseils. Puisse ta présence porter bonheur à nos courageuses armées ! Notre travail à l'hôpital est ma consolation ainsi que les visites au Grand-Palais, à ceux qui souffrent. J'ai peur seulement de l'humeur d'Ania ; la dernière fois, notre Ami était là, ensuite c'était sa jambe malade, et après son jeune ami. Espérons qu'elle saura se contenir. Maintenant j'envisage tout cela avec beaucoup plus de sang-froid, et sa grossièreté, ses caprices ne m'attristent plus comme autrefois. La rupture s'est produite à la suite de sa conduite et de ses paroles, en Crimée. Nous sommes amies ; je l'aime et l'aimerai toujours, mais quelque chose est brisé. Sa conduite envers nous deux a rompu le lien. Elle ne sera jamais aussi proche de moi qu'auparavant. Il faut tâcher de cacher sa douleur et de ne pas s'en faire gloire. En somme, c'est plus pénible pour moi que pour elle, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir ; soi-disant, toi tu es tout pour elle, tandis que moi j'ai mes enfants. Mais elle, elle m'a moi, et elle affirme qu'elle m'aime. Ça ne vaut pas la peine d'en parler, n'est-ce pas ? Cela ne peut pas t'intéresser.

Ce sera une joie d'aller te voir, bien qu'il m'en coûte de

laisser Baby et les fillettes, et je serai si gênée pendant le voyage. Je ne suis jamais allée seule dans une grande ville. J'espère que je saurai m'en tirer et que ta femme ne se rendra pas ridicule. Mon Amour chéri, depuis vingt ans tu es mon doux trésor. Porte-toi bien. Merci pour ta tendresse ! Je te bénis, t'embrasse et te serre tendrement sur mon vieux cœur aimant. Pour toujours, mon Nicky, ta

WIFY.

Je suis si heureuse que N. P. t'accompagne. Je suis plus tranquille de le savoir près de toi, et pour lui c'est une telle joie ! Je me rappelle notre dernière nuit. Comme c'est terrible d'être seule sans toi ! A cet étage il n'y a personne. — Que les saints Anges te gardent et que la Douce Vierge te couvre du voile de son amour !

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 19 novembre 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

Ta lettre a été pour moi une telle joie profonde, une telle consolation ! Dieu te bénisse pour elle, et des milliers de fois merci ! J'aime à lire toutes les choses délicieuses que tu écris ; cela me réchauffe, car il m'est impossible de ne pas ressentir cruellement ton absence ; sans toi, l'essentiel manque toujours dans ma vie intime. Maintenant, quand nous sommes seuls, je déjeune toujours sur le divan. C'est très bien qu'on ait révoqué Rennenkampf (1) avant ton arrivée. J'en suis heureuse. Seulement qu'on mette quelqu'un de bien à sa place. Peut-être pourrait-on avoir Mistchenko ? Les soldats l'aiment tant. C'est une tête intelligente, n'est-ce pas ? On dit que les cuirassiers blancs sont enchantés d'avoir Arséniev. A 9 heures, Olga, Anastasie, Baby et moi sommes partis à la rencontre de son convoi. Cette fois nous avons de très grands blessés.

(1) Après Tannenberg.

Le convoi était à Soukhatchev, à six verstes du champ de bataille et le feu de l'artillerie faisait trembler les vitres. Des aéroplanes survolaient là-bas ainsi qu'à Varsovie. Schulenbourg raconte que les 13e et 14e régiments de Sibérie ont été horriblement effrayés ; ils pensaient tous que Dieu était avec les Allemands, parce qu'ils ne savaient pas ce que c'est qu'un aéroplane ; et il n'y avait pas moyen de les faire avancer. Ce sont de nouvelles troupes, et pas de vrais Sibériens. Je n'ai pas reçu de nouvelles directes ; hier, en ville, on disait que ça allait mal. Dans les journaux beaucoup de blancs, on a coupé. Il est probable que nous avons reculé près de Soukhatchev. Quelques-uns de nos blessés ont été pris par les Allemands et repris ensuite par les nôtres, quatre jours plus tard. Mon Dieu, quelles blessures terribles ! Je crains que plusieurs n'en réchappent pas. Mais je suis heureuse qu'ils soient chez nous et qu'ainsi nous puissions faire pour eux tout ce qui est en notre pouvoir. Je devrais maintenant aller voir les autres, mais je suis trop fatiguée : chez nous il y a eu deux opérations supplémentaires et je dois aller au Grand Palais à 4 heures, car je désire que la Princesse voie cet officier du 2e régiment des fusiliers, ce pauvre garçon dont la jambe est déjà toute noire, de sorte qu'on croit qu'il sera nécessaire de l'amputer. Hier j'étais près de lui pendant qu'on le pansait. C'était affreux à voir ! Il se serrait contre moi et ne disait rien, le pauvre enfant. Nous avons quelques cas très graves au Grand Palais.

Hier, le temps était gris, pluvieux et chaud ; aujourd'hui le soleil a brillé, mais maintenant il y a beaucoup de nuages. Ania est allée se promener ; ensuite elle viendra chez moi. Elle a été d'une humeur massacrante toute la soirée ; c'est pourquoi je suis allée me coucher à 11 heures. Ce matin cela continue. C'est doublement pénible quand on se sent si triste, et elle feint d'être la plus accablée de tous. Je me remonte et je parle, elle pourrait en faire autant. Elle s'est renseignée sur le courrier ; je pense qu'elle a l'intention de t'écrire. Je ne sais si tu le lui a permis.

Tous les enfants t'embrassent tendrement. Un d'eux t'écrira chaque jour ; Marie vient de commencer. Je te serre sur

mon cœur ardent. J'embrasse toutes les places chéries que j'aime si tendrement. Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ! Pour toujours, Nicky, mon Ange, mon Trésor, mon Soleil, ma vie, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 20 novembre 1914.

MON CHER, MON ADORÉ NICKY,

Un moucheron attardé vole autour de ma tête pendant que je t'écris. — Donc, je suis allée au Grand Palais assister au pansement de ce pauvre garçon, et il me semble que les bords de la grande blessure sont plus fermes. La Princesse trouve que l'épiderme n'a pas l'air mort. Elle a examiné aussi sa jambe et a dit qu'il fallait l'amputer tout de suite avant qu'il ne soit trop tard, et qu'il faudrait couper très haut. Vladimir Nicolaievitch et Eberman pensent qu'il faut d'abord essayer une autre opération, l'asepsie des veines, et que, si cela n'aide pas, alors on amputera.

Mon cher aimé, j'embrasse ton oreiller matin et soir. Je le bénis et je soupire ardemment après son propriétaire. Je t'envoie une carte postale qui nous représente à Dvinsk ; je pense que cela t'amusera de l'avoir pour ton album. Le temps est tout à fait doux. Baby est sorti dans son auto, et Olga, qui se promène en ce moment avec Ania, le conduira ensuite au Grand-Palais pour voir les officiers qui attendent impatiemment sa visite. Je suis trop fatiguée pour l'accompagner, et, au grand hôpital, à 5 heures un quart, il y a eu une amputation (au lieu du cours). Ce matin, nous avons assisté (moi j'aide toujours, je passe les instruments et Olga enfile les aiguilles) à notre première grande opération : on a amputé un bras. Ensuite nous avons fait des pansements dans notre petit hôpital, et d'autres pansements très sérieux dans le grand. J'ai vu des malheureux qui avaient des blessures épouvantables : il ne reste presque rien de leur sexe, tout est déchiqueté. Il faudra peut-être amputer, c'est tout noir, mais

on espère sauver. C'est horrible à voir ! J'ai lavé, nettoyé, badigeonné d'iode et de vaseline. Je les ai pansés tous. Ça allait très bien et je me sens beaucoup mieux quand je travaille tranquillement, seule, sous la direction du docteur. J'en ai pansé trois dans le même état. Chez l'un il a fallu laisser un petit tube. Le cœur saigne pour eux. Je ne t'écrirai pas d'autres détails ; c'est si triste ! Moi, comme épouse et mère, je souffre particulièrement pour eux. J'ai renvoyé une jeune infirmière de la salle ; Mlle Annenkov est déjà plus âgée. Le jeune docteur est très bon. Ania regarde tout avec sang froid ; elle dit qu'elle est déjà trempée. Elle m'étonne toujours par ses manières. Elle n'a pas en elle, comme nos filles, quelque chose d'aimant, de féminin. Elle fait les pansements négligemment et, quand elle en a assez, elle s'en va ; et quand il y a peu à faire, elle grogne. Edigarov a remarqué qu'elle est déjà lasse de tout cela. Elle s'agite et bouscule tout le monde. Je suis désenchantée d'elle. Il lui faut toujours quelque chose de nouveau, comme à Olga Evguenievna... A 4 heures, elle s'en va chez sa sœur au lieu d'assister avec nous à l'amputation. Elle aurait pu passer avec sa sœur la soirée. La princesse Gedroytz m'a dit qu'elle a remarqué depuis longtemps jusqu'à quel point Ania ne veut pas et ne sait pas faire les choses à fond. Et elle avait peur que nous ne fussions comme elle. Elle est heureuse qu'il n'en soit rien et que nous travaillions sérieusement. Ce n'est pas un jeu. Elle voulait avoir la croix, elle s'agitait pour cela ; maintenant qu'elle l'a reçue, son intérêt a beaucoup baissé, tandis que nous sentons maintenant doublement la responsabilité et le sérieux de tout cela, et nous voudrions donner tout ce que nous pouvons à ces pauvres hommes, grands ou petits blessés, avec la même affection. Mon nez est plein des odeurs horribles de toutes ces blessures pourries. Au Grand Palais, un des officiers m'a montré des balles allemandes « dum-dum », très longues, pointues à l'extrémité, elles ont l'air d'être en cuivre rouge.

Tu me manques. Je désire tes baisers. Mon enfant chéri, je soupire après toi et prie pour toi sans trêve. Au revoir ; que Dieu te bénisse et te garde ! Je te serre tendrement contre

mon cœur. Je t'embrasse tendrement et reste pour toujours ta vieille petite femme qui t'aime.

SUNNY.

Tous les enfants t'embrassent.

Tsarskoîe-Selo, 21 novembre 1914.

MON PETIT OISEAU CHÉRI,

Je ne veux pas que le courrier parte demain sans une lettre de moi. Voici le télégramme que je viens de recevoir de notre Ami : « *Quand tu soignes les blessés, Dieu glorifie son nom à travers ta tendresse et ton œuvre héroïque.* » C'est si touchant ; et cela me donne la force de vaincre ma réserve. C'est triste d'abandonner les petits. Chez Iza, tout d'un coup, 38° de température et des douleurs internes, de sorte que Vladimir Nicolaievitch ne veut pas la laisser partir. Nous avons téléphoné aussitôt à Nastinka pour qu'elle se prépare et vienne. Nous prenons les paquets et les lettres de toutes les femmes des marins, pour Kovno. Nous sommes en train de manger et les enfants bavardent comme des cascades, de sorte qu'il est assez difficile d'écrire. Maintenant, Lumière de ma vie, adieu. Que Dieu te bénisse, te garde et te défende de tout mal ! Je ne sais pas où et quand cette lettre te joindra. Je te bénis sans fin et t'envoie les tendres baisers de nous tous. A toi.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 21 novembre 1914.

MON TRÉSOR CHÉRI,

C'est très agréable que nous ayons été ensemble à Smolensk, il y a deux ans (avec C. Keller) puisque maintenant je puis, en pensée, te voir où tu te trouves. Le Comité d'Alexis m'a télégraphié après ta visite. Je me rappelle qu'ils

avaient donné une icone à Baby, pendant le fameux thé que nous prîmes là-bas. Toujours pas de nouvelles du gros Orlov sur la guerre, depuis que tu es parti. On raconte tout bas que Joachim (1) a été fait prisonnier par nos soldats. Si c'est vrai, je voudrais savoir où on l'a envoyé, et alors on pourrait peut-être faire savoir à Dona, par l'intermédiaire de Vicky de Suède, qu'il est en vie et bien portant (sans dire où il se trouve). Mais tu sais bien ce qu'il faut faire. Ce n'est pas à moi de te donner des conseils. C'est seulement une mère qui a pitié d'une autre mère.

Hier après le dîner, j'ai reçu assez longtemps Schulenbourg ; il repart samedi. Chaque jour on jette des bombes sur Varsovie, partout et même la nuit. Le convoi de Baby est resté une heure et demie sur le pont, avec 600 blessés ; il ne pouvait entrer en gare (venant de Praga) à cause d'autres trains, et tout le temps il avait peur qu'on le fasse sauter. Ensuite j'ai reçu Ressin. Quel homme habile ! En une heure il a tout arrangé. Nous partons ce soir à 9 h. et serons à Vilna samedi matin : 10 h.-15 h. Puis nous irons à Kovno : 2 h. 50-6 h. et serons de retour à Tsarskoîe-Selo dimanche matin à 9 h. Ressin avertit seulement le gouverneur de Vilna à cause des automobiles et des voitures, mais celui-ci ne doit informer personne. Ensuite, il préviendra également le gouverneur de Kovno (mais peut-être est-ce le même). Ania a téléphoné en secret à Rodionov. J'espère que nous pourrons les voir quelque part, un instant. Ania est très fière de m'avoir convaincue de ne pas aller à l'hôpital, parce que fatigant. Mais ce n'est pas cela qui est fatigant, c'est le fait qu'elle participe à cette expédition. Deux nuits en wagon et les hôpitaux de deux villes à visiter ! Si nous voyons nos chers marins, ce sera la récompense. Je suis heureuse de pouvoir faire cela si vite et de ne pas être séparée longtemps des enfants. Pardonne cette page barbouillée, mais je suis tout à fait ramollie et ma tête est très faible. J'ai même demandé un peu de vin. Chaque matin des centaines de questions, des papiers, qu'apporte Viltchkovsky à l'hôpital, etc., et auxquels il faut

(1) L'un des fils de Guillaume II.

répondre, des décisions à prendre, etc. Et mon cerveau n'a plus la force ni l'activité qu'il avait avant que mon cœur, ces dernières années, soit devenu si mauvais. Je m'imagine ce que tu dois éprouver le matin quand les uns après les autres viennent t'assommer avec différentes questions.

C'est si pénible de penser aux pertes terribles que nous avons subies ! Quelques officiers blessés qui nous avaient quittés il y a un mois sont revenus blessés de nouveau. Dieu fasse que cette hideuse guerre se termine vite ! Mais on n'en voit pas la fin. On comprend que les Autrichiens soient furieux de ce que les Prussiens les mènent Dieu sait où. Qui sait s'il n'y aura pas de nouveau des histoires entre eux ! J'ai reçu des lettres de Thora, de la reine Hélène, et de tante Beatrice. Toutes t'envoient leur salut et leurs compliments. Elles écrivent les mêmes choses de leurs blessés et prisonniers. On leur a dit à tous les mêmes mensonges. Elles affirment que c'est l'Angleterre qui est la plus haïe. A en juger par les télégrammes, Georgie (1) est maintenant en France où il visite ses blessés.

Notre Ami espère que tu ne resteras pas longtemps si loin. Je t'envoie les journaux et une lettre d'Ania. Peut-être, dans ton télégramme, mentionneras-tu que tu l'en remercies et lui envoies ton salut. J'espère que ses lettres ne sont pas dans son style onctueux d'autrefois.

Adieu, mon Ange bien-aimé ! Que Dieu te bénisse et te garde ! Mille tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 23 novembre 1914.

MON CHÉRI, MON BIEN-AIMÉ,

Nous sommes bien rentrées à 9 heures un quart et avons trouvé les enfants bien portants et gais. Nos filles sont à l'église ; moi je me repose, car je suis très fatiguée ; j'ai si mal

(1) Le roi d'Angleterre.

dormi les deux nuits dans le train. La dernière nuit nous filions comme des fous pour rattraper une heure. Mais je vais tâcher de commencer par le commencement. Nous sommes parties à 9 heures ; nous avons bavardé jusqu'à 10, puis nous nous sommes couchées. A Pskov j'ai regardé et j'ai vu un convoi sanitaire qui stationnait. Plus tard j'ai appris que nous avions aussi rencontré mon convoi qui est arrivé ici aujourd'hui, à minuit et demie. Nous étions à Vilna à 10 heures un quart. Le Gouverneur, les autorités militaires et les fonctionnaires de la Croix Rouge étaient à la gare. J'ai aperçu deux trains sanitaires et, aussitôt, les ai visités. Ils sont très bien tenus, si l'on tient compte que ce sont des trains ordinaires. Quelques cas très graves, mais chez tous le moral est bon. Ils arrivent directement du front. J'ai examiné aussi les postes de ravitaillement et l'ambulance. De là, nous sommes allées, en autos fermés... (J'ai dû m'interrompre : Mitia Den est venu prendre congé), à la cathédrale où reposent les trois saints. Ensuite, une visite à l'Image de la Sainte Vierge (la montée a failli me tuer). La Vierge a un visage merveilleux ; c'est dommage qu'on ne puisse l'embrasser. De là, à l'hôpital du Palais Polonais : un immense hall avec des couchettes ; sur la scène se trouvent les plus gravement malades ; en haut, dans les galeries, les officiers ; beaucoup d'air et une propreté remarquable. Partout, dans les deux villes, on m'a portée dans les escaliers, qui sont très raides. Partout j'ai distribué des icones et nos filles aussi. Nous sommes allées ensuite à l'hôpital de la Croix Rouge, qui est dans le lycée de jeunes filles, et où tu as trouvé que les sœurs sont jolies. Une masse de blessés. Après, nous sommes allées dans le petit hôpital réservé aux officiers (où étaient autrefois Malama et Ellis). Là, un officier a dit à Ania qu'il m'avait vue, il y a vingt ans, à Simféropol, il suivait notre voiture à bicyclette et je lui ai tendu une pomme (je me souviens très bien de cet épisode). De là, nous sommes revenues à la gare ; il était impossible de visiter autre chose, car les deux trains sanitaires nous avaient pris beaucoup de temps. Valouyev voulait me montrer leur hôpital, dans la forêt, mais il était déjà trop tard. Artsimovitch est venu à la

gare, pensant que je visiterais l'hôpital où sont les sœurs de sa province. J'ai pris le déjeuner et le dîner couchée. A Kovno, le commandant de la forteresse a été charmant ; (là, le Gouverneur ne compte pas, parce que c'est la zone des armées). A Vilna, nous avons croisé Voronov dans la rue. De nouveau, en autos, nous avons filé à la Cathédrale. Nous avions prévenu de notre arrivée : un tapis sur les marches, des plantes dans des pots, toutes les lampes électriques allumées, et l'évêque nous a saluées d'un long discours. Vite un *Te Deum* ; nous avons baisé l'icone miraculeuse de la Sainte Vierge et l'évêque m'a donné l'image de Pierre et Paul, patrons de l'église. Il a parlé de nous d'une façon touchante, nous appelant « les sœurs miséricordieuses » et il a donné à ta petite femme un nom nouveau « mère de miséricorde ». Ensuite, nous sommes allées à la Croix Rouge. Des sœurs simples en robes d'indienne bleue, la supérieure, une dame qui vient d'arriver là, m'a parlé en anglais, elle a été religieuse là-bas il y dix ans et m'y a vue, c'est pourquoi ma vieille amie M^me^ Kirejev m'avait priée de la recevoir. Après nous avons visité un autre pavillon de l'hôpital, qui se trouve dans une autre rue. Dans le grand hôpital où nous nous sommes rendues ensuite, il y a environ trois cents malades. Il est installé dans une banque. C'est si étrange de voir les blessés dans cette ancienne banque ! Un de mes uhlans était parmi eux. Ensuite, nous sommes allées au grand hôpital militaire : un court office religieux et un petit discours. Une masse de blessés ; dans deux salles, des Allemands ; j'ai causé avec quelques-uns. De là, à la gare ; sur le quai se trouvaient des bataillons ; je dois avouer que j'avais demandé qu'ils y fussent. Bien difficile de les reconnaître et pas beaucoup de connaissances. Tu les as déjà vus. Qui aurait pu penser, il y a quelques mois, qu'à une gare de place forte nous serions saluées par les hourras de nos matelots en uniforme de combattants, et nous, habillées en infirmières ! A Landvarovo nous nous sommes arrêtées pour examiner le poste de ravitaillement et l'infirmerie de la gare ; et nous avons assisté au service, dans une toute petite église. Plusieurs cas très graves. C'est le Comité lithuanien, la princesse Tchetver-

tinskaya en tête, la fille comme infirmière (leur propriété est toute proche), qui travaille là. A 2 heures, nous nous sommes arrêtées à une gare ; un train sanitaire s'y trouvait ; nous sommes descendues rapidement pour monter dans un compartiment ; douze hommes étaient couchés commodément et prenaient le thé à la lumière d'une bougie. Je les ai vus tous et leur ai remis des images : quatre cents. Il y avait aussi, dans ce train, un aumônier malade. C'était un train des zemstvos : deux sœurs de charité (sans uniforme), deux frères, deux médecins et beaucoup d'infirmiers. Je me suis excusée de les avoir éveillés. Ils nous ont remerciées de notre visite ; ils étaient enchantés : des visages gais, souriants, animés. Cela nous a valu une heure de retard que nous avons rattrapée pendant la nuit, si bien que j'étais projetée de tous côtés, j'avais peur d'une catastrophe.

Je viens de voir Irène (1), après quoi j'ai dû aller à la rencontre de mon train sanitaire. Ella arrive demain soir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Pas de nouvelles de toi depuis vendredi. Très tendres baisers de la vieille petite femme

SUNNY.

Victoria t'envoie ses amitiés, elle réside à Kent-House, dans l'île de Wight. Salut à N. P.

Tsarskoîe-Selo, 25 novembre 1914.

MON ADORÉ,

En grande hâte quelques lignes ; nous avons été occupées toute la matinée. Un soldat est mort pendant l'opération. C'était affreusement triste. C'est la première fois que cela arrive avec la Princesse et elle a fait déjà un millier d'opérations semblables. Il a eu une hémorragie. Tous se sont très bien tenus ; personne n'a perdu la tête et nos fillettes ont été

(1) Grande-duchesse Irène Alexandrovna, nièce de Nicolas II, mariée au prince Youssoupov, le meurtrier de Raspoutine.

très courageuses ; elles et Ania n'avaient jamais vu la mort. Il est mort en une minute. Tu ne peux t'imaginer combien nous tous en sommes attristés. Comme la mort est toujours proche ! Nous avons continué une autre opération. Demain nous devons en faire une semblable qui peut finir fatalement aussi. Dieu fasse que cela n'arrive pas, mais il faut tâcher de sauver ce blessé.

Je te bénis et t'embrasse passionnément. Ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 26 novembre 1914.

MON CHÉRI,

Je t'envoie mes vœux pour la fête de saint Georges. Quelle quantité de chevaliers-héros nous avons maintenant ! Mais, mon Dieu, quelles pertes déchirantes, si l'on en croit ce qu'on dit en ville ! Oui, nous tous savions qu'une guerre pareille serait la plus sanglante et la plus terrible de toutes celles qui furent jamais, et c'est ainsi. Comme on plaint toutes ces victimes héroïques tombées martyres pour leur cause ! Ania est allée voir deux fois Sachka ; je lui ai dit que c'est très mal, mais elle ne prête aucune attention à ce que je dis. A 4 heures, j'irai au Grand Palais, car, chaque jour, ils attendent l'automobile, et ils seraient très déçus si nous ne venions pas, ce qui arrive rarement ; et le pauvre garçon blessé m'a priée de venir aujourd'hui plus tôt. Je sens que mes lettres sont très ennuyeuses, mais je suis si ramollie (1), fatiguée et rien ne me vient en tête. Mon cœur est plein d'amour et de tendresse infinie pour toi. J'attends impatiemment la lettre promise. Je désire savoir le plus de choses possible sur toi : comment passes-tu ton temps dans le train, après toutes ces réceptions et inspections ? J'espère que tu as beau temps et beaucoup de soleil ; ici il fait si humide et pluvieux ; depuis que tu es parti, je ne suis pas sortie autrement qu'en automobile fermée. Mon ange adoré, que Dieu te bénisse ! Que saint Georges apporte

(1) En français dans le texte.

ses bénédictions spéciales et la victoire à nos troupes. Les enfants et moi t'embrassons tendrement. Ania t'envoie un journal humoristique. Tendres baisers mon cher Nicky, de ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 28 novembre 1914.

MON PRÉCIEUX, MON CHÉRI,

Je n'ai pas pu t'écrire aujourd'hui avant le courrier, tant j'avais à faire. Nous avons passé toute la matinée à l'hôpital et, comme d'ordinaire, j'ai écouté là-bas le rapport de Viltchkovsky. Ensuite nous nous sommes changées rapidement, avons déjeuné et sommes allées en ville, au Comité Pokrovsky, à l'île Basile. Les trois Buchanan (1) quelques Anglais du Comité, et les infirmières, nous ont reçues. Une grande section pour les officiers, et, pour eux, un salon très agréable, tendu d'indienne ; trois salles pour les soldats, très simples mais très gentilles. Nous avons fait le tour du propriétaire. Puis, nous sommes allées prendre le thé au Palais Anitchkov. Ta chère mère a bonne mine. Il me semble que ces voyages que je fais seule l'étonnent ; mais je sens que, maintenant, il faut agir ainsi. Dieu m'a donné une meilleure santé et j'estime que toutes les femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, doivent faire tout pour nos courageux blessés. Par moments, je sens que je n'en puis plus, et alors j'avale quelques gouttes pour le cœur, et le travail marche de nouveau. En outre, notre Ami désire que je fasse ces visites, de sorte que je dois surmonter ma timidité. Nos filles m'aident.

Je ne désire pas de mal à Soukhomlinov (2), au contraire, mais sa femme a vraiment très « mauvais genre » ; (3) elle a mis tout le monde contre elle, surtout les militaires, et elle m'a joué un mauvais tour avec sa fête du 26. Elle avait dit que ce jour était très bien choisi, et que les artistes chante-

(1) L'ambassadeur d'Angleterre, sa femme et sa fille.
(2) Ministre de la Guerre.
(3) En français dans le texte.

raient gratuitement dans les restaurants au profit de son dépôt. J'ai donc autorisé. Mais, à mon horreur, j'ai vu dans les journaux l'annonce que dans tous les restaurants et cabarets (les plus mal famés) on vendrait des boissons au profit de son dépôt (et mon nom en grands caractères) jusqu'à 3 heures du matin (maintenant tous les restaurants ferment à minuit), et qu'on danserait le tango et d'autres danses, toujours au profit de son dépôt. Cela produit une impression épouvantable : toi tu interdis la boisson (Dieu soit loué !) et moi j'ai l'air d'encourager l'alcoolisme au profit du dépôt. C'est affreux ; et tous, avec juste raison, étaient furieux, les blessés aussi. Et les aides de camp du Ministre devaient faire la quête. Il n'y avait plus la possibilité d'empêcher cela, de sorte que nous avons prié Obolensky (1) d'ordonner que les restaurants soient fermés à minuit, à l'exception de quelques-uns, les plus convenables. Cette idiote nuit à son mari et elle finira par se casser le cou. Elle accepte de l'argent et d'autres dons en mon nom et les distribue de sa part. C'est une femme très grossière et une âme vulgaire, c'est pourquoi de pareilles choses arrivent, bien qu'elle travaille beaucoup et fasse beaucoup de bien. Mais elle nuit énormément à son mari qui est son esclave aveugle. Et tous le voient. J'aurais voulu que quelqu'un le persuadât de la tenir d'une main ferme. Quand Rostovtzev leur a dit mon mécontentement, il était désespéré et il a demandé si elle ne devait pas fermer son dépôt ? Rostovtzev, naturellement, lui a dit que non, que je savais le bien qu'elle faisait, mais que, dans le cas présent, elle avait agi avec beaucoup de légèreté.

Mais assez là-dessus. Je voulais seulement te mettre au courant de cette histoire, parce qu'elle a provoqué des commentaires très violents dans les journaux. C'est pourquoi, maintenant, une nouvelle quête pour elle aggraverait les choses. On a voulu quêter pour mon dépôt, pendant les fêtes de Noël ; j'ai refusé. On ne peut pas mendier éternellement. Ce n'est pas joli. Tendres bénédictions et baisers, mon Nicky, de ta

WIFY.

(1) Préfet de Police.

Salut à N. P. Je suis contente que vous deux, pécheurs, puissiez voir de jolis visages. Moi, je vois plutôt d'autres parties du corps, beaucoup moins idéales ! !

Tsarskoîe-Selo, 1er décembre 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

C'est ma dernière lettre avant notre réunion. Dans six jours, Dieu nous accordera de nous revoir. Il y aura demain deux semaines que tu es parti et j'ai langui de mon chéri plus que je ne saurais le dire. La joie de la rencontre sera grande, mais c'est une grande tristesse de quitter le petit pour toute une semaine ; je ne puis m'habituer à la séparation. Cher petit Agou, grâce à Dieu, il va bien ; c'est une consolation.

Oh, que je suis fatiguée ! Il a fallu faire tant de choses et voir tant de monde ces derniers jours. C'est pourquoi je n'ai pas pu t'écrire hier. Puis je suis allée samedi à l'hôpital local, hier chez les mutilés, et aujourd'hui à notre hôpital. (J'ai pris Alexis avec moi.) J'ai distribué des médailles en ton nom. Ils étaient si heureux et si reconnaissants, ces pauvres malheureux. Nos malades nous manqueront. Ils ont été très tristes de nous dire adieu.

Je voudrais savoir pourquoi Maklakov ne permet pas aux Américains de voir comment les prisonniers sont traités chez nous. On les a envoyés en Allemagne, en France, en Angleterre, et je trouve qu'on a tort de ne pas leur montrer les nôtres. Je ne peux plus écrire. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Pour toujours, cher Nicky, ta vieille femme qui t'aime

SUNYN.

Notre Ami a télégraphié : *Soyez couronnés de bonheur terrestre les couronnes célestes vous suivront.*

Moscou, 12 décembre 1914.

MON ANGE BIEN-AIMÉ,

Encore une fois nous nous séparons, mais, avec l'aide de Dieu, nous nous reverrons de nouveau dans cinq jours. Je veux te rappeler de demander à Nicolacha qu'on autorise les officiers à aller se soigner chez eux au lieu de les garder dans les villes où, par hasard, le train sanitaire les a amenés. Ils se rétabliront beaucoup plus vite s'ils peuvent être près des leurs, et certains doivent achever leur convalescence dans le Midi, pour récupérer des forces, surtout ceux qui sont atteints à la poitrine. Je vais tâcher de me reposer un peu ces jours-ci, puisque Mme Becker doit venir, et le cœur était dilaté ces jours derniers. Mon cher amour, pourquoi ne nommes-tu pas Groten à tes hussards? Ils ont besoin d'un vrai chef. Au revoir, mon trésor ; dors bien. Tu me manques affreusement. Que Dieu te bénisse et te garde ! Si tu peux, parle à Voyéikov et à Benk des arbres de Noël pour les blessés ; moi je parlerai à Viltchkovsky. Je te serre contre mon cœur et t'embrasse encore et encore avec une profonde tendresse. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 14 décembre 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

Le courrier part et je me hâte de t'envoyer quelques lignes. Le pied du petit Agou va mieux, mais lui fait encore mal quand il le pose à terre ; alors il préfère ne pas se fatiguer, et, par précaution, reste sur le divan. L'angine de Marie va mieux ; elle a bien dormi et n'a que 37° de température. Tatiana a la visite de Mme Becker, de sorte qu'elle ne se lève que pour le déjeuner. Notre Ami arrive demain ; il dit que nous aurons de meilleures nouvelles du front. Ania va en

ville à sa rencontre. Miechen (1) est en ville, malade de l'influenza. Ne parleras-tu pas à Nicolacha de Cyrille ? Et ensuite, ne pourrais-tu pas dire à ta Maman qu'il serait bien en effet, de mettre de l'ordre dans tout cela, et maintenant, pendant la guerre, c'est très facile à faire (2). Où sont rassemblés maintenant tous les marins ? Sais-tu qu'avant notre arrivée à Moscou, trois hôpitaux militaires, avec des blessés allemands et autrichiens, ont été évacués à Kazan ? J'ai lu le récit d'un jeune Russe qui les accompagnait. Beaucoup étaient mourants et sont morts en route, et, en aucun cas, il n'aurait fallu les transporter, avec leurs terribles blessures, qui dégageaient une odeur nauséabonde, les pansements n'ayant pas été renouvelés depuis plusieurs jours. Et c'est justement pour leur Noël qu'on leur a fait subir de pareilles tortures, dans de mauvais trains sanitaires. D'un des hôpitaux on les a même fait partir sans médecins : seuls des infirmiers les accompagnaient. J'ai envoyé la lettre à Ella pour qu'une enquête soit faite et qu'on lave la tête à qui le mérite. C'est ignoble et absolument incompréhensible pour moi.

On dit que le Synode a promulgué un décret interdisant les arbres de Noël ? Si c'est vrai, je ferai du bruit. Ce n'est pas leur affaire et cela ne regarde pas l'Eglise. Pourquoi priver d'un plaisir des blessés et des enfants sous prétexte que la coutume de l'arbre de Noël nous vient d'Allemagne? Cette étroitesse d'esprit est monstrueuse.

Que Dieu te bénisse et te garde, mon cher Nicky bien-aimé ! Je t'embrasse et te serre contre mon cœur et caresse ton front fatigué. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

(1) Grande-duchesse Marie Pavlovna.

(2) Il s'agit du mariage du grand-duc Cyrille, conclu sans le consentement de l'Empereur.

Tsarskoîe-Selo, 15 décembre 1914.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Frédéricks fait savoir que tu ne rentres que vendredi, parce que tu vas inspecter des troupes. J'en suis enchantée pour toi et pour elles. C'est une grande consolation pour vous tous, et cela leur donnera de nouvelles forces. Combien de victimes exigera encore cette terrible guerre ! Botkine a reçu du régiment la nouvelle que son fils a été tué, parce qu'il n'a pas voulu se rendre. Ce renseignement vient d'un officier allemand fait prisonnier. Le pauvre Botkine est accablé par la douleur. Les enfants ont recommencé aujourd'hui à travailler; elles ont des cas graves. Mon cœur est encore dilaté et j'en souffre ; la tête aussi me fait mal et me tourne. J'ai été forcée de m'installer sur le divan puisque tante Olga (1) vient à 4 heures et demie. Marie et Dmitri voulaient venir dîner, mais je ne puis les recevoir, car je ne suis vraiment bonne à rien. Il faut que je pense aux cadeaux de Noël pour les blessés ; c'est difficile quand on se sent si mal en train. Je suis heureuse que tu fasses une promenade, cela aura été bon pour toi. Ella m'écrit qu'elle est navrée, et qu'elle tâchera d'avoir le fin mot de cette histoire des trains et des hôpitaux. Elle pense que l'ordre est venu de Petrograd ; souvent de là partent des ordres très cruels envers les blessés des hôpitaux militaires. Quand elle sera renseignée, elle écrira à Alek (2).

En ville, il n'y a presque plus de place ; je ne sais où j'enverrai mes convois si je n'obtiens pas la Finlande. Aujourd'hui, le soleil brille. Notre Ami est probablement arrivé. Ania est allée à sa rencontre. Je ne l'ai vue qu'une seconde ; elle est allée avec les enfants à l'hôpital et ensuite a déjeuné avec elles. J'ai un grand désir de communier pendant ces jours de jeûne, si ma santé me le permet. Mon chéri, main-

(1) Veuve de Georges Ier de Grèce.
(2) Prince Alexandre Petrovitch d'Oldenbourg, que la famille impériale appelait, dans l'intimité, Alek.

tenant, adieu. Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ! Je te serre contre mon cœur et t'embrasse encore et encore ; tendres caresses. Pour toujours ta

WIFY.

Mon salut à N. P. La mort de Boutakov va l'attrister. Ordonne à Féodorov de visiter à l'improviste les petits hôpitaux et de fourrer son nez partout.

Tsarskoîe-Selo, 16 décembre 1914.

MON BIEN-AIMÉ,

Aujourd'hui le temps est splendide, ensoleillé. Les filles sont à l'hôpital. Baby vient de sortir. Anastasie est à sa leçon. On n'a pas encore autorisé Marie à descendre. J'ai mal dormi ; la tête me tourne et je me sens faible. Tante Olga a pris le thé avec moi ; elle a été très charmante et agréable ; elle t'embrasse. J'ai lu une masse de papiers et me sens tout à fait idiote...

Voilà, maintenant je suis sur le divan. Viltchkovsky est venu avec le rapport ; il a fallu résoudre une foule de questions, parce qu'il me raconte toutes les affaires du Comité d'évacuation de Y. C. à la tête duquel il se trouve. Il y avait aussi la question des arbres de Noël.

Mavra (1) t'envoie une lettre d'Onor à Vicky de Suède. Elle demande qu'on nous transmette son salut et qu'on nous dise qu'Ernie après trois mois, est venu pour très peu de temps, qu'il est reparti et se porte très bien. Hélas, je n'ai rien d'intéressant à te dire. J'attends fébrilement des nouvelles du front. Cela m'émeut tant ! Il semble qu'un grand nombre de trains sanitaires ont été envoyés ici au lieu de Moscou, et, à Petrograd, il n'y a plus de place. Il y a quelque chose de peu clair dans cette affaire de l'évacuation. Ella tâche de son côté d'obtenir des renseignements précis. Loman n'est pas encore de retour, puisque, grâce à Dieu, en

(1) La grande-duchesse Elisabeth Mavrikievna.

ce moment, il n'y a pas beaucoup de blessés. Les enfants t'embrassent tendrement. Ta Wify te serre sur son cœur aimant et te bénis. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

J'ai causé un instant avec Grigori par téléphone. Il m'a dit : *Fermeté d'esprit — bientôt viendrai vers vous, discuterons tout.*

Tsarskoîe-Selo, 17 décembre 1914.

MON PRÉCIEUX BIEN-AIMÉ,

Si tu reviens vendredi, cette lettre sera probablement la dernière. Maintenant tu es avec les troupes, quelle joie pour toi et pour elles, bien qu'il soit pénible de voir que tant de visages connus manquent ! Les enfants travaillent et iront déjeuner au palais Anitchkov avant de recevoir les cadeaux au Palais d'Hiver. Le frère d'Ania rentre demain et m'a fait demander de le recevoir à 4 heures, pour un instant. Anastasie et Ania sont allées se promener ; elles disent qu'aujourd'hui il fait très froid et beaucoup de vent. Baby a un peu mal au pied. Enfin, Marie commence à descendre. Mes pensées sont toujours avec toi : quelle joie de voir nos chères braves troupes ! Ce matin, notre Ami a dit à Ania au téléphone qu'Il est un peu plus tranquille pour les nouvelles. Les journaux annoncent que nous avons pris des mitrailleuses allemandes : cela semble vraiment bizarre ! Pardonne-moi cette lettre très ennuyeuse, mais je me sens tout à fait stupide et bonne à rien. Encore un peu de parfum pour te rappeler ta Wify qui attend impatiemment ton retour. Rappelle-toi que je t'ai laissé des bougies dans la vitrine au-dessus de la table à écrire.

Maintenant, mon cher Trésor, adieu. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse si tendrement et je te bénis. Pour toujours, mon Nicky, ta femme qui t'aime

SUNNY.

Ania te baise la main. Les enfants t'embrassent.

Tsarskoîe-Selo, 21 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

De nouveau je commence une lettre pour toi que tu liras quand le train t'emportera loin, demain. Tu pars pour peu de temps, et néanmoins c'est triste. Mais je ne me plaindrai pas sachant que c'est pour toi une consolation et un changement et pour d'autres une joie infinie. J'espère que la jambe de Baby sera tout à fait guérie à ton retour. Elle a l'aspect qu'elle a eu autrefois à Peterhof, et, hélas ! cela a duré longtemps. Je te donnerai toujours des nouvelles du « petit pied » et d'Ania (1), en la désignant par la lettre A ou par le mot « la malade ». Peut-être dans un télégramme à moi, te souviendras-tu de t'informer de sa santé ; elle sera touchée, d'autant que tes visites vont lui manquer terriblement. J'essaierai d'aller demain matin à l'hôpital, puisque j'ai pu me lever pour aller avec toi à l'église et t'accompagner. Mon chéri, n'oublie pas de dire un mot au sujet des officiers des différents régiments, pour qu'ils ne perdent pas leurs situations ; parle de toutes ces questions à Nicolacha. Peut-être voudras-tu, dans ton entretien avec lui, dire quelque chose du Manifeste. Que Dieu te bénisse, te garde et te rende à nous bien portant et heureux ! Je t'embrasse ardemment et reste, mon cher mari, ta vieille petite femme

ALICE.

Tsarskoîe-Selo, 22 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

On me dit à l'instant qu'un courrier part, donc, en hâte, je t'envoie quelques lignes. Baby a eu une bonne journée, sans fièvre, mais maintenant il commence à se plaindre un peu de

(1) Mme Vyroubov avait été assez sérieusement blessée dans un accident de chemin de fer entre Petrograd et Tsarskoîe-Selo.

sa jambe et il redoute la nuit. De la gare, je suis montée chez lui et y suis restée jusqu'à 11 heures. Ensuite, je suis allée à l'hôpital, jusqu'à une heure. J'ai passé un moment près d'Ania qui se remet. Elle me prie de te faire savoir qu'elle a oublié de te dire, hier, de la part de notre Ami, qu'en aucun cas le nom du généralissime ne doit être mentionné dans le Manifeste. Il doit être adressé au peuple exclusivement en ton nom. Après, je suis allée voir la blessure de notre lieutenant ; les os sont affreusement broyés ; il a souffert atrocement pendant qu'on le pansait, mais n'a pas poussé une plainte ; seulement il est devenu très pâle, et son visage et tout son corps étaient en sueur. Dans chaque salle j'ai photographié les officiers. Après le déjeuner j'ai pris congé, et me suis reposée un peu et endormie. Ensuite, je suis montée chez Alexis, nous avons lu ensemble, joué, et nous avons pris le thé près de son lit. Je reste à la maison ce soir ; pour un jour cela suffit.

Mon cher Trésor, j'écris au lit après 6 heures ; la chambre paraît grande et vide maintenant qu'on a emporté l'arbre de Noël.

Le courrier attend, je dois terminer. Je m'ennuie de toi et t'aime, mon cher Nicky. Dors bien. Que Dieu te bénisse et te garde ! Mille baisers des enfants et deta vieille

WIFY.

Baby t'embrasse bien fort. Pendant la journée il ne s'est pas plaint.

Tsarskoîe-Selo, 23 janvier 1915.

MON CHER, MON BIEN-AIMÉ NICKY,

Je suis couchée sur le divan, près du lit de Baby, dans le coin ensoleillé de la chambre. Il joue avec M. Gilliard. J'ai eu la visite de Benkendorf et j'avais eu avant celle de Mme Scalon-Khomiakova. Elle m'a dit qu'on avait grand besoin de sœurs sur le front, dans les détachements volants, car nos pauvres blessés restent souvent sans bons soins, faute de vrais méde-

cins, et car il est impossible de les évacuer. A l'Est et au Nord tout est bien organisé, mais en Galicie et dans le dixième corps d'armée il y a encore beaucoup à faire. A en juger par les télégrammes des agences, de nouvelles batailles, terribles, sont engagées. Moi, qui espérais tant que ça se calmerait un peu ! Ania a mieux dormi ; hier soir elle avait 38°2 ; ce matin 37°8. Mais cela n'a pas d'importance. Elle espère que tu donneras des nouvelles de sa santé à N. P. Je pense que vous devez tous deux être heureux de ne plus entendre bougonner.

Baby t'embrasse des milliers de fois, et ta femme encore davantage. Au revoir. Que Dieu te bénisse, mon trésor ! Mes pensées les plus tendres t'accompagnent. Je suis heureuse que tu prennes un peu l'air aux stations. Je te bénis et t'embrasse et reste ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo. 27 janvier 1915.

MON NICKY BIEN-AIMÉ,

Je viens de recevoir ton télégramme de Kiev. Je suis sûre que tu as eu une journée fatigante. C'est honteux que le *Breslau* ait tiré sur Yalta, et cela par pure méchanceté. Dieu soit loué qu'il n'y ait pas de victimes ! Je suis sûre que tu voudras y voler en auto pour te rendre compte des dommages. Sur le front, de nouveau, des batailles acharnées et des pertes terribles des deux côtés ; ces « dum-dum » sont infernales !

J'ai vu Betsy Schouvalov ; elle organise une équipe de front pour la Galicie ; elle est toujours sous l'impression de ta visite à l'hôpital et de la joie que cette visite a apportée dans tous les cœurs.

Nous avons eu ce matin une opération assez longue, mais tout s'est bien passé. Ania va bien quoiqu'elle souffre toujours de la jambe droite, mais sa température, le soir, est presque normale. Elle ne parle que de retourner chez elle ; je prévois quelle sera alors ma vie ! Hier soir, par exception, je suis allée la voir, afin aussi de passer un moment avec les officiers, comme je n'ai jamais l'occasion de le faire. Elle ne parle que

de sa maigreur, bien que je trouve son ventre et ses jambes énormes (et très peu appétissants) ; son visage est rose, mais ses joues ont diminué, ses yeux sont cernés. Elle avait une foule d'invités, mais, mon Dieu, comme elle est loin de moi depuis sa conduite honteuse, surtout l'automne, l'hiver et le printemps de 1914. Jamais nos relations ne redeviendront ce qu'elles étaient. Au cours de ces quatre dernières années, elle a, peu à peu, rompu ce lien. Je ne me sens plus à l'aise avec elle ; comme auparavant, quoiqu'elle prétende m'aimer autant, je sais qu'elle m'aime beaucoup moins qu'autrefois et que tout est concentré sur sa propre personne et sur toi. Soyons prudents quand tu reviendras. Comme j'aurais voulu que cet odieux petit *Breslau* soit coulé !

Le temps est toujours magnifique. Baby va chaque jour mieux ; il a déjeuné avec nous et il descendra pour le thé. Maintenant il prend sa leçon de français, je suis donc descendue.

Maintenant, je dois terminer, mon Trésor, mon Soleil, ma Vie, mon Amour ! Je t'embrasse et te bénis. Pour toujours ta

SUNNY

Baby désire que nous montions pour le thé. Pense à moi à Sébastopol et dans tous ces endroits que nous connaissons. Je sais que Yalta te tentera : ne t'inquiète pas pour nous si tu es d'un jour en retard.

Tsarskoîe-Selo, 28 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie chaleureusement pour ton cher télégramme. Je lis avec beaucoup d'intérêt les télégrammes de Voyéikov à Frédéricks qui relatent en détail tes déplacements. Comme tu dois te sentir fatigué après tout ce que tu as eu à faire à Kiev ! Mais quel souvenir consolant tu laisses derrière toi, chez tous ! Tu es notre Soleil et Baby notre Rayon de Soleil.

J'étais tout à l'heure au Grand Palais avec Marie et Anastasie ; deux de mes Sibériens sont arrivés là et deux à notre hôpital ; il y a aussi un autre officier du 2e Sibérien (camarade de Matznev), amputé d'une jambe, et un aumônier du 4e Sibérien blessé dans les parties charnues de la jambe. Chez Ania les poumons sont en parfait état, mais elle est faible, souvent elle a des étourdissements, de sorte qu'il faut l'alimenter toutes les deux heures. Je l'ai servie moi-même et elle a fort bien déjeuné, elle mange plus que moi. Je lui ai lu deux courtes vies des Saints. Je pense que cela lui a fait du bien et lui a laissé de quoi penser, au lieu de ne songer qu'à elle-même.

C'était là mon but. Nos aînées sont allées en ville, elles ont visité le petit hôpital de la comtesse Karlov, dans sa maison ; ensuite, au Palais d'Hiver, elles ont reçu les dons. Baby a ses leçons et se promène deux fois par jour dans son petit traîneau à âne. Il dit que votre tour de neige a un peu diminué. Nous prenons le thé dans sa chambre, d'autant plus volontiers qu'il est désagréable de le prendre en bas sans toi. Le long télégramme de Nicolacha remplit le cœur d'admiration et d'émotion profonde. Quel courage : repousser vingt-deux attaques en une seule journée ! En vérité, ils sont tous des saints et des héros. Mais quelles pertes monstrueuses chez les Allemands, et ils ont l'air de n'y pas attacher d'importance. Je suis très reconnaissante que tu aies permis de me communiquer ces télégrammes. On dit que le discours de Rodzianko (1) a été magnifique, surtout la fin ; je n'ai pas encore eu le temps de le lire. La mère d'Iza sera chez moi aujourd'hui, parce qu'elle part pour le Danemark, bien que son mari ne l'attende pas. Que penses-tu de ce que Madeleine m'a raconté ; des gens qu'elle connaît ont des amis qui viennent de rentrer d'Iéna, où ils vivaient depuis plusieurs années ; à la frontière on a deshabillé le couple, dans deux pièces séparées, et ensuite on a regardé s'ils n'avaient pas caché d'or dans leur rectum ! Quelle honte et quelle folie ! Dans les mines d'or, les nègres font cela, mais comment

(1) Président de la Douma. Il s'agit de l'ouverture de la Douma qui eut lieu le 27 janvier.

peut-on imaginer que des Européens agissent de même? Ce serait ridicule si ce n'était aussi honteux.

Chaque jour je brûle des cierges à Znaménia.

Mon cher petit mari, mon adoré, mon trésor, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse tendrement et te bénis. Ta vieille

SUNNY

Quand tu recevras cette lettre, tu seras déjà sur le chemin du retour. Salut à N. P. et à Mordvinov. Le temps reste magnifique. Adieu, mon petit ; mes bras aimants t'attendent. Je joins une lettre de Marie.

Tsarskoîe-Selo, 29 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie tendrement pour tes deux chers télégrammes. Je puis m'imaginer ton émotion en inspectant notre chère flotte et combien ta précieuse présence a dû leur donner un nouveau courage pour leur œuvre difficile. Comme je voudrais qu'ils saisissent le *Breslau* avant que de nouveau il ne fasse du mal ! Et que c'est heureux qu'il y ait si peu de blessés à l'hôpital. Encore une fois je te remercie pour ta bonne lettre de Rovno, elle a été pour moi une grande et agréable surprise. Je l'ai reçue étant encore au lit.

Petia (1) est de retour et viendra demain déjeuner. Je suis forcée de voir son fol de père : deux fois j'ai envoyé Loman chez lui pour différentes questions concernant nos convois, et il l'a reçu en même temps que d'autres visiteurs, s'est emporté, l'a insulté et a compris tout de travers, malgré le papier que j'avais lu moi-même avant de le lui faire remettre. Il est tout à fait impossible : il court à travers la pièce, ne laisse pas les autres placer un mot et crie après tout le monde.

J'ai à peine vu Ania. Notre Ami est venu là-bas, parce qu'il voulait me voir pour une seconde. Aujourd'hui il m'a été

(1) Prince Pierre Alexandrovitch d'Oldenbourg.

impossible de voir une grande partie des blessés, faute de temps. Je suis très heureuse que tu aies de bonnes conversations avec Nicolacha. Frédéricks est un peu désolé (et non sans raison) à cause de nombreux ordres qu'il donne imprudemment et qui ne font qu'aggraver les choses, il vaudrait mieux, en ce moment, laisser de côté certaines questions. D'autres ont de l'influence sur lui et il tâche de jouer ton rôle, ce qui, en dehors des affaires militaires, est très incorrect. Il faudrait mettre un terme à cela. Personne n'a le droit, devant Dieu et devant les hommes, d'usurper tes pouvoirs comme il le fait. Il causera des malheurs qu'il te sera ensuite très difficile de réparer. Cela m'attriste beaucoup. Personne n'a le droit d'abuser, comme il le fait, de prérogatives exceptionnellement grandes.

Le temps est toujours splendide, mais je ne puis pas me décider à aller au jardin.

J'ai dit à Loman que certains blessés pourraient aussi venir à l'église avec nous et communier avec nous ; ce serait pour eux un tel réconfort ! J'espère que tu n'y verras pas d'inconvénient. Loman parlera à Viltchkovsky, et toi, tu peux prévenir Voyéikov, si tu y penses. Cette nuit, le « clang-clang » de Sébastopol va te rappeler notre yacht.

Mon chéri, quelle joie que tu reviennes dans quatre jours ! Maintenant je dois faire partir ma lettre. Au revoir : que Dieu te bénisse et te protège, mon trésor précieux ! Je t'embrasse tendrement et te serre dans mes bras qui t'aiment. Pour toujours, mon chéri, ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 30 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

C'est probablement ma dernière lettre. Comme elles sont intéressantes tes nouvelles de Sébastopol ; je regrette de n'y pas être avec toi. C'est si intéressant tout ce que tu as vu ; tu auras beaucoup à raconter. Dieu soit loué qu'il y ait si peu

de blessés ! Mais cette inspection de l'escadre, sur une petite chaloupe, a dû te paraître un rêve ; cela devait tant t'émouvoir ! Que Dieu bénisse nos chers marins et leur donne le succès. Le soir ce doit être si impressionnant. Hélas ! les nouvelles de la Prusse orientale ne sont pas très bonnes, il nous a fallu reculer pour la seconde fois. Enfin nos troupes concentrées seront plus fortes. Ensuite, j'ai eu la visite de Rostovtzev et de la baronne Witte, au sujet du Comité de Xénia. Ce matin j'ai assisté à un *Te Deum* devant l'image de la Sainte Croix ; c'était très joli. Ensuite j'ai fait plusieurs pansements et suis restée avec Ania (les filles de notre Ami sont venues là nous voir). Sa gorge va beaucoup mieux, elle n'a que 37°,1 de température, mais, hier soir, je ne sais pourquoi, elle avait 38°,5. Je n'y suis pas allée, parce que j'étais très fatiguée. Elle parle d'une voix éteinte, s'ennuie beaucoup, la pauvre âme ; elle ouvre à peine la bouche, sauf pour manger ; cela, elle le fait très bien.

Maintenant, au revoir, et que Dieu te bénisse, mon Soleil ! Je t'embrasse tendrement, amoureusement, passionnément. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 31 janvier 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

C'est le papier à lettre de Marie, parce que je commence à écrire chez Baby, sur le divan, et n'ai pas monté mon buvard. Je viens de recevoir ton cher télégramme d'Ekaterinoslav ; j'avais complètement oublié que tu devais t'y arrêter. Je puis m'imaginer combien c'est intéressant pour toi de voir l'usine qui fabrique les plaques de blindage. Ta visite les encouragera et ils travailleront plus activement.

L'opération de ce matin s'est très bien passée. — L'officier Koubatov, a inventé une mitrailleuse, dont il a surveillé lui-même la fabrication, à Toula, et la flotte en a fait une commande. Dans l'après midi nous sommes allées au Grand Palais et avons passé un moment avec mes tirailleurs.

Aujourd'hui le temps est beaucoup plus doux ; le matin il a neigé très fort. Baby et Vladimir Nicolaievitch dînent ; Olga et Anastasie tirent à la cible. Ania attend ton retour avec impatience ; vraiment elle a beaucoup maigri, maintenant qu'elle peut s'asseoir on le remarque davantage. Mon chéri, je dois terminer : le courrier part de bonne heure. Au revoir. Que Dieu te bénisse, cher Nicky ! Quelle joie de penser que dans deux jours tu seras ici. Je t'embrasse encore, ta

SUNNY.

Tu comprends que je ne puis aller d'aussi bonne heure à la gare?

Tsarskoîe-Selo, 27 février 1915.

MON CHÉRI, MON ADORÉ,

Que Dieu te bénisse particulièrement dans ce voyage et te permette de voir de plus près nos vaillantes troupes ; ta présence leur donnera la force et le courage ; ce sera une grande récompense pour elles et une consolation pour toi. Il ne s'agit pas de la Stavka, toi tu es avec tes troupes où et quand c'est possible, et les bénédictions et les prières de notre Ami t'aideront. Cela a été une telle consolation pour moi que tu L'aies vu et qu'Il t'ait béni ce soir ! Je suis triste de ne pouvoir t'accompagner, mais je dois rester près des enfants. Je serai bonne et j'irai une fois en ville, avant la venue de Mme Becker ; je visiterai un hôpital, puisqu'ils m'attendent là-bas avec tant d'impatience. Mon Ange chéri, je n'aime pas les adieux ; mais je ne serai pas égoïste : ils ont besoin de toi et toi tu as besoin de changement. Mes prières et mon travail m'aideront à supporter la séparation. Les nuits sont si solitaires, mais toi tu es encore plus seul. Pauvre petit Agou !

Adieu, mon aimé ; je te bénis et t'embrasse sans fin ; je t'aime plus que je ne puis le dire. Toute mon âme te suivra

et, partout, t'entourera. Je te serre tendrement sur mon vieux cœur aimant et reste ta

WIFY.

Ah ! que c'était pénible de se dire adieu ! Je me sens si triste ce soir ; je t'aime si fortement. Que Dieu te garde !

Tsarskoîe-Selo, 28 février 1915.

MON CHÉRI,

C'était triste de te voir si seul au départ, et mon cœur souffrait. Je suis allée directement chez Ania, pour dix minutes, et ensuite nous avons travaillé à l'hôpital jusqu'à une heure. Après le déjeuner, nous avons reçu six officiers qui retournent aux armées. Le soir, nous irons chez Ania ; elle trouve que je reste trop peu avec elle, elle voudrait me voir davantage (et seule) mais nous n'avons pas grand chose à nous dire, tandis qu'avec les blessés on peut toujours causer.

Mon Ange, je dois terminer, parce que le courrier part. Je te bénis et t'embrasse encore et encore, mon cher Nicky ; une nuit solitaire nous attend. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 1er mars 1915.

MON CHER PETIT MARI,

Quelle joie inattendue m'a apportée ta précieuse lettre ! Je t'en remercie de tout mon vieux cœur aimant. Oui, mon chéri, j'ai vu que tu étais heureux de passer ces deux jours à la maison ; et, moi aussi, je regrette que nous ne puissions être ensemble davantage maintenant qu'Ania n'est plus là. Cela nous a rappelé les soirées si calmes, si douces, quand il n'y avait les caprices de personne pour nous ennuyer et nous déranger les nerfs.

Hier soir, à 7 heures, je suis allée à l'église ; les Cosaques

ont très bien chanté ; c'était apaisant de les entendre ; j'ai pensé à mon cher Nicky et prié beaucoup pour lui. Il me semble toujours que tu es là, près de moi. Baby a été fou de joie de son bain et nous a forcés tous à venir voir ses sauts dans l'eau. Les fillettes demandent qu'on leur permette ce plaisir un soir. Peut-on ? Ensuite nous sommes allées chez Ania ; j'ai travaillé ; Olga collait son album ; Tatiana travaillait aussi ; Marie et Anastasie sont retournées à la maison après 10 heures, et nous trois sommes restées jusqu'à 11. Je suis allée dans la chambre où se tient la pèlerine (aveugle) avec sa lanterne ; nous avons causé, puis elle a récité ses prières.

Nous tous t'embrassons et te bénissons encore et encore. Nos amitiés à N. P. Pour toujours, mon Trésor, ta

WIFY.

à qui son Bien-aimé manque beaucoup.

Tsarskoîe-Selo, 2 mars 1915.

MON ADORÉ,

Une belle journée de soleil ! Baby est au jardin ; il se sent bien, quoiqu'il ait de nouveau un peu d'eau dans le genou. Nos filles se sont promenées en voiture et sont venues me retrouver au Grand Palais. Nous avons visité le train sanitaire 66 ; il est très long, mais bien organisé ; il appartient au district de Tsarskoîe-Selo.

Le matin nous avons opéré un soldat d'une hernie. Hier soir nous étions chez Ania ; il y avait aussi Schwedov et Zabor. J'ai reçu une lettre de la comtesse Olsoufiev (qui est avec Ella) ; elle a été placée à la tête de seize comités de bienfaisance des vingt-deux hôpitaux militaires de Moscou. Ils ont besoin d'argent et elle demande si elle pourrait avoir le Grand Théâtre pour une représentation de Gala, le 23 mai (lendemain de Pâques) ; elle pense que cela pourrait donner environ 20.000 roubles pour ses hôpitaux (moi j'en doute). Ils donnent aux malades des choses que l'administration

militaire ne peut pas donner. Si tu consens, je le dirai à Frédéricks et il t'enverra la requête officielle ; sur les affiches ils mettront que le théâtre leur a été accordé par Ta faveur spéciale. L'idée d'aller en ville inspecter un hôpital m'effraie un peu ; mais je sais que je dois le faire ; alors demain, dans l'après-midi, nous irons. Dans la matinée, on opérera de l'appendicite Karangosov.

Comme je suis contente que tu puisses te promener chaque jour ! — Dieu t'aidera et tu pourras voir beaucoup de choses, et tu parleras là-bas aux généraux. Je dois terminer. Bénédictions et baisers sans fin. Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 2 mars 1915.

MON CHÉRI,

Je commence ma lettre ce soir, parce que je veux causer avec toi. Ta petite femme est affreusement triste ; mon pauvre ami blessé est mort ! Dieu l'a doucement rappelé à Lui. Comme toujours, j'avais passé avec lui une partie de la matinée, et plus d'une heure dans l'après-midi. Il parlait beaucoup — toujours à voix basse — de son service au Caucase. Il parlait d'une façon très spirituelle et intéressante, et ses grands yeux brillaient. Je me suis reposée avant de dîner, mais j'étais poursuivie par l'idée que peut-être, soudain, son état s'aggraverait pendant la nuit et qu'on ne m'appellerait pas. De sorte que, quand la sœur supérieure a demandé au téléphone une de nos filles, j'ai dit que je savais de quoi il s'agissait et moi-même suis accourue pour entendre la triste nouvelle. Tandis que Marie et Anastasie allaient chez Ania (pour voir sa belle-sœur Olga Voronov), Olga et moi nous nous sommes rendues au Grand Palais, pour le voir. Il reposait dans la paix, couvert des fleurs que je lui apportais chaque jour, avec son charmant et doux sourire ; son front encore chaud. Je n'ai pu vaincre mon émotion, de sorte que j'ai renvoyé Olga et suis rentrée à la maison tout en larmes. La

sœur supérieure ne peut pas comprendre comment cela est arrivé ; il était tout à fait calme, gai, disant qu'il se sentait seulement un peu mal à l'aise, et quand la sœur après une absence de dix minutes, est rentrée, elle l'a trouvé les yeux révulsés, bleui ; il a soupiré deux fois et tout a été fini. Il a été calme jusqu'au bout ; il ne se plaignait jamais, ne demandait jamais rien : la douceur même, comme elle dit. Tous l'aimaient et son sourire rayonnait. Toi, mon chéri, tu peux comprendre ce que cela signifie, quand on visite quelqu'un chaque jour et qu'on pense seulement à lui faire plaisir, d'apprendre, soudain, que tout est terminé. Et surtout après que notre Ami disait de lui, tu te souviens : « Il ne vous quittera pas si tôt ». Alors j'étais sûre qu'il guérirait, bien que très lentement. Et il aurait tant voulu retourner dans son régiment. Il avait été proposé pour les armes d'or, la croix de Saint-Georges et une promotion de grade. Pardonne-moi de parler de lui si longuement, mais les visites que je lui faisais m'étaient un réconfort en ton absence et je sentais que Dieu me permettait de lui apporter un peu de joie dans sa solitude. C'est la vie ! Encore une âme courageuse qui a quitté ce monde pour s'unir, là-haut, aux étoiles brillantes. Et que de tristesses partout ! Grâces soient rendues à Dieu que nous ayons la possibilité de soulager au moins les souffrances de quelques-uns et de leur donner, dans leur solitude, le sentiment du foyer ! On voudrait tant les réconforter, les aider, ces garçons courageux et remplacer les leurs, qui ne peuvent être près d'eux. Ce que je viens d'écrire ne doit pas t'attrister, mais pour moi c'est excessivement pénible, et j'avais besoin de m'épancher.

S'il t'arrive un jour d'être près de mes trains-dépôts (j'en ai cinq dans toutes les directions), il serait gentil à toi de les visiter si possible, ou de voir les chefs de convoi et de les remercier de leur travail ; ce sont, en effet, des travailleurs magnifiques, toujours sous le feu. Je t'écris au lit ; je suis couchée depuis une heure, mais ne puis m'endormir ni me calmer, de sorte que cela me soulage de causer avec toi. Comme toujours je bénis et embrasse ton cher oreiller.

Maintenant, je vais tâcher de m'endormir, parce que j'ai

demain une journée très fatigante ; mais je doute d'y parvenir. Toi, dors bien, mon trésor ; je t'embrasse et te bénis.

3 mars. Nous rentrons de ville. Nous sommes allées à l'hôpital de Marie et Anastasie, et dans le nouveau bâtiment de l'Institut Roucklov ; Zedler nous a fait visiter toutes les salles ; il y a là 180 soldats, et, dans un autre bâtiment, 30 officiers.

A midi et demie nous avons assisté au service funèbre, dans la petite chapelle de l'hôpital, où le cercueil du pauvre officier est déposé. C'était si triste, sans aucune personne de sa famille ; il avait l'air si seul... Il neige fort. Je dois terminer. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin, mon trésor. Pour toujours ta

WIFY.

Salut à N. P.

Tsarskoîe-Selo, 4 mars 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Avec quelle joie j'ai reçu ta chère lettre, je t'en remercie infiniment ; je l'ai lue déjà deux fois et plusieurs fois embrassée.

Comme toutes ces conversations compliquées doivent te fatiguer ! Dieu fasse que la question du charbon soit résolue bientôt et de façon satisfaisante, ainsi que celle des canons. Mais eux aussi bientôt seront à court de tout. En ce qui concerne Michel, je suis très heureuse ; écris cela à ta chère Maman, cela lui fera plaisir. Je suis sûre que cette guerre fera de lui vraiment un homme. Si seulement on pouvait l'éloigner de lui (1) ; son influence despotique est si mauvaise pour lui. Je dirai aux enfants de prendre ton papier et te l'enverrai avec cette lettre. Baby a écrit en français ; je le lui avais conseillé, parce qu'il écrit beaucoup plus facilement qu'avec Piotr Vassilievitch (2). Sa jambe est presque guérie ;

(1) Il s'agit de la comtesse Brassov, femme du grand-duc Michel, frère de l'Empereur.

(2) M. Pétrov, gouverneur russe du Tsarevitch.

il ne boîte pas ; la main droite est bandée, parce qu'un peu enflée, de sorte que, pendant quelques jours, il ne pourra pas écrire ; mais il sort chaque jour, deux fois. Les quatre fillettes vont aller en ville : Tatiana à son Comité, Marie et Anastasie regarderont pendant qu'Olga recevra l'argent ; ensuite, toutes iront chez Mary ; les petites n'ont jamais vu ses salles.

Botkine me fait garder le lit : mon cœur est assez fortement dilaté et je tousse ; ces jours-ci je ne suis encore bonne à rien, sous tous les rapports, comme Mme Becker est arrivée, je ne puis prendre mes gouttes. Je suis heureuse d'avoir pu aller en ville hier, visiter l'hôpital. Nous avons fait cette visite rapidement, cela a pris une heure un quart en tout, et et on m'a portée dans les escaliers. Nos quatre filles ont aidé à distribuer les icones aux malades et leur ont parlé. Ressine avait fait placer tous ceux qui pouvaient se tenir debout en rang dans le couloir. Dis cela à N. P., puisqu'il croit que je me fatigue trop en ville. Quelle tension cette semaine : deux fois par jour chez Ania qui trouve toujours que ce n'est pas assez. Maintenant elle écrit qu'elle voudrait me voir davantage pour causer (je n'ai rien à lui dire, je n'entends que des choses tristes ; Nini (1) lui fait beaucoup plus de plaisir par ses bavardages et ses potins). Elle désire que je lui fasse la lecture — j'ai un rhume ces jours-ci, je ne peux pas ; et elle ne peut pas comprendre que cette mort m'ait tant bouleversée. Zizi, elle, comprend et m'a écrit une lettre charmante. Je ne puis pas faire les choses à moitié, et je voyais sa joie quand j'allais lui faire visite deux fois par jour ; et il était tout seul ; il n'avait personne de sa famille ici. Elle voudrait m'enlever aux autres, je le sens, mais eux me prient toujours d'une façon si touchante de ne pas me fatiguer : « Vous êtes seule pour nous, et nous sommes nombreux. » La dernière fois que je l'ai vu il me disait encore que je me surmenais trop, et cela d'une façon si charmante, pauvre enfant ! Alors comment ne tâcherais-je pas de leur donner tout ce que je puis de réconfort et d'affection ? Ils souffrent tant et ils ne sont pas

(1) Mme Voyéikov, née Frédéricks.

gâtés, tandis qu'elle a tout, quoique, naturellement, sa jambe l'inquiète ; les tissus ne reprennent pas encore ; hier la Princesse l'a examinée. Mais on ne peut jamais satisfaire Ania, et c'est terriblement fatigant. Elle ne comprend pas du tout les allusions de Botkine à mon état.

Le soleil brille, il neige un peu. J'ai prié la sœur Lubou-cha (1) de venir près de moi une demi-heure ; elle est très gentille ; elle a causé avec moi des blessés et m'a raconté beaucoup de détails sur les uns et les autres. Demain l'enterrement. Notre Ami m'a écrit un billet touchant à propos de cette mort. Je m'imagine comment Svetchine peut te mettre en rage ; il y a quelques années, en Crimée, il a failli me rendre folle avec ses anecdotes mi-françaises. On prétend qu'il est le fils du vieux Galkine-Vrassky. Envoie-le inspecter les autos. Maintenant, j'aurais voulu savoir ce que tu comptes faire ; ne dis pas tes intentions, et pars à l'improviste ; je suis sûre qu'il sait beaucoup moins où tu peux aller quand tu es déjà à proximité, dans le train. — Demain, c'est l'anniversaire de la mort de l'oncle Willy (2) ; deux ans !

Mon chéri, qui me manque tant, je dois terminer. Que Dieu te bénisse, te protège, te garde de tout mal ! Je t'embrasse encore et encore avec une profonde tendresse, ta petite femme.

SUNNY.

Salut à ton entourage.

Tsarskoîe-Selo, 5 mars 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je t'envoie un papier, de la part d'Ella, que tu peux transmettre à Mamontov ou au gros Orlov, et aussi une lettre d'Ania. Elle est très contrariée que je ne retourne pas la voir, mais Botkine m'oblige de nouveau à rester au lit jusqu'au

(1) La sœur supérieure de l'hôpital du Grand Palais.
(2) Le roi de Grèce, qu'on appelait dans la famille impériale l'oncle Willy.

dîner comme hier. Ce matin, le cœur n'est pas dilaté, mais je ne me sens bonne à rien, faible et triste ; quand la santé manque, c'est encore plus difficile de se surmonter. Tout à l'heure on l'enterre ; je ne sais pas si on le laissera ici, parce que le régiment a l'intention de ramener tous les officiers au Caucase, après la guerre ; ils ont déjà marqué l'emplacement de toutes les tombes ; mais quelques-uns sont morts en Allemagne. J'ai reçu un télégramme de mon Vesselovsky, tous sont heureux du train-bains et du linge propre, et ils retournent dans les tranchées. J'ai reçu aussi le rapport que je lui avais demandé. Il est reparti le 15 février, mais, du grand nombre de ceux qui devaient recevoir des récompenses, un seul jusqu'à présent, le prince Gantimourov a obtenu les armes avec ruban de Saint-Georges. Lui-même n'est proposé pour rien, vue l'absence de ses chefs : le chef de la division, général von Hennigs, est révoqué ; le commandant de la brigade, général Bykov, est prisonnier. C'est très fâcheux et triste qu'ils n'aient pas de drapeau ; ils te supplient de leur en donner un nouveau. Cette demande a déjà été faite au Ministre de la Guerre, par le généralissime, le 7 février, N° 9850. Ils ont eu des pertes énormes, quatre fois le régiment a dû se reformer au cours de la bataille. Mais il vaut mieux que je t'écrive tout cela à part pour ne pas en encombrer ma lettre. Je ferai un extrait, pour toi, de tous les passages importants. Ils ont reçu mon icone aussitôt après le 30. Leur lieutenant-colonel, Sergueiev, a brûlé leur drapeau. Plus tard — alors que lui était blessé — le chef du service des approvisionnements a reçu le régiment et, pendant trois mois, l'a merveilleusement commandé. Je crains que cette lettre ne soit ennuyeuse. — Je viens de recevoir ton cher télégramme. Ania écrit que Frédéricks est infiniment heureux de ta lettre. Elle l'envie naturellement. Peut-être dans ton télégramme mentionneras-tu que tu la remercies pour sa lettre et lui envoies ton salut. Elle m'a dit de brûler sa lettre, si je crois qu'elle doive te déranger. Comment puis-je le savoir? Je lui ai répondu que je l'enverrais et j'espère ainsi qu'elle ne t'ennuiera pas trop. Elle ne peut pas comprendre que ses lettres ont peu d'intérêt pour toi, si elles en ont beaucoup pour elle.

J'ai voulu envoyer les fillettes chez elle, elle désirait les voir dans la soirée ; mais les enfants m'ont dit qu'elles préféraient rester avec moi, puisque je ne les vois pas de toute la journée. Ne dis rien à Nicolacha et va où il te plaira et où personne ne peut t'attendre. Cela se comprend qu'il tâche de te retenir, puisqu'on ne lui permet pas de se déplacer. Mais je sais que, si tu pars, Dieu te gardera et que toi et tes troupes en aurez du réconfort.

Maintenant, mon Soleil, mon Trésor chéri, je ferme cette lettre. Que Dieu te bénisse et te garde maintenant et toujours ! Je couvre de tendres baisers ton cher visage et reste toujours ta

WIFY.

Comme j'aurais voulu être près de toi ; je suis sûre que tu passes beaucoup de moments difficiles, ne sachant pas qui dit la vérité, qui est partial, etc. Les offenses personnelles et tout le reste, tout ce qui ne devrait pas exister maintenant, se montre, je le crains, justement à l'arrière. Où sont nos chers matelots ? Que font-ils ? Cyrille est-il avec eux ?

Tsarskoîe-Selo, 6 mars 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

De nouveau, une journée ensoleillée, mais 12° de gel. Ce matin, le cœur n'est pas dilaté, mais il s'est déplacé à droite de sorte que la sensation est la même ; hier soir, il était de nouveau dilaté. Je me suis mise sur le divan pour dîner, et y suis restée jusqu'à 10 heures et demie ou 11 heures ; je me sens si faible. Ania m'assiège pour que je vienne chez elle ; mais Botkine ira lui dire que cela m'est impossible et que j'ai besoin de repos encore pendant quelques jours.

J'aurais tant voulu savoir où et quand tu pourras partir ? Ce doit être insupportable de rester si longtemps au Grand-Quartier. Mon cher aimé, différentes personnes auraient voulu envoyer des évangiles à nos prisonniers ; mais les Allemands ne permettent pas d'envoyer en Allemagne des

livres de prières. Loman en a dix mille ; peut-il ou non les envoyer en disant que c'est de ma part? Sois bon, réponds par télégramme : « Evangiles oui, ou non », alors je comprendrai s'il faut les envoyer. Je viens de recevoir ta chère lettre, c'est une telle joie inattendue ! Je t'en remercie tendrement ; tes douces paroles réconfortent mon cœur fatigué. C'est bien que tu te sois nommé « chef », ainsi que Georges ; avec quel courage les braves « Plastouny » partiront maintenant. Que Dieu bénisse leur route et leur donne le succès !

Hier, on a enseveli le pauvre garçon, et la sœur Lubouchа a dit que son sourire heureux restait encore sur son visage, dont la couleur seule avait changé un peu. Mais cette expression que nous connaissions si bien n'avait pas disparu, un sourire, toujours ; et il lui disait qu'il était si heureux et n'avait besoin de rien. Ses yeux brillants frappaient tous ceux qui l'approchaient, et, après une vie agitée et tout un roman, il était, grâce à Dieu, heureux avec nous.

Combien part-il de régiments de « Plastouny » ? J'aurais voulu leur envoyer le plus vite possible des images saintes. Combien y a-t-il d'officiers dans chaque régiment ? Demande à Drenteln de m'envoyer une dépêche chiffrée par Kira. La mère d'Ania a été très malade, une forte crise de coliques hépatiques ; maintenant elle va mieux ; notre Ami dit qu'une autre crise pareille et c'est la fin. Ania réclame de nouveau que je lui téléphone et vienne le soir, bien qu'on lui explique chaque jour que je ne peux pas encore le faire. Elle assomme tellement, et, chaque jour, des tas de lettres. Ce n'est pas ma faute, je dois me rétablir complètement, et cela n'est possible qu'en restant couchée tranquillement (parce que je ne puis pas encore prendre mes remèdes). Elle ne pense qu'à elle, et elle est mécontente que je passe tant de temps avec les blessés. Avec eux je me sens bien, et leur reconnaissance me réconforte, tandis qu'elle, avec ses lamentations perpétuelles pour sa jambe, augmente ma fatigue. Chaque jour on se donne tant, physiquement et moralement, que le soir il ne reste plus presque rien.

J'ai reçu encore une lettre affectueuse de notre Ami ; il désire que je soute au soleil et affirme que cela me sera beaucoup

plus utile (moralement) que de rester couchée. Mais il fait très froid, je tousse encore et lutte contre le rhume ; ensuite j'ai de nouveau la fièvre, et suis faible et fatiguée. J'ai reçu un télégramme de mon Toutchkov du train dépôt de Lvov. Il a organisé un train volant (nous en avions 4) qui rendra de grands services ; ce sera le n° 5. « Le train volant a terminé son 2e voyage ; il a parcouru la région de Stry, Skole et Vygoda. Certaines troupes et des détachements sanitaires ont reçu le ravitaillement près des positions de Tukhli, Libokhori et Koziouvki. On a aussi distribué des cadeaux et des images saintes (de ma part). Les intentions de Votre Majesté ont provoqué partout un enthousiasme sincère et une joie immense. Au retour, dans les wagons vides où il y avait des poêles portatifs, on a chargé près de deux cents blessés, de Vygoda, dont l'évacuation a beaucoup allégé le travail des hôpitaux », etc. Donc plus ces petits trains s'approchent du front, mieux cela vaut. Mekk est un petit génie ; il invente et organise tout, et fait très bien et rapidement tout ce qu'il fait. De plus, il a eu la chance de recevoir un très bon personnel pour ces trains-dépôts. Zizi est restée avec moi une heure et a été très charmante.

Les fillettes ont fait une promenade et sont maintenant au Grand Palais.

Nos filles sont enchantées de pouvoir se baigner dans ta piscine. Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ! Mes prières et mes pensées t'accompagnent toujours. Compliments à la famille. Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 7 mars 1915.

MON ADORÉ,

Aujourd'hui une semaine que tu nous a quittés ; il me semble que c'est beaucoup plus. Tes télégrammes et tes chères lettres sont ma consolation et je les relis sans cesse. Tu vois je suis vieille et fatiguée et me soigne de nouveau ; aujourd'hui je ne me suis levée qu'à 8 heures. Ania ne veut

pas le comprendre. Le docteur, les enfants et moi avons beau le lui expliquer, c'est quand même chaque jour cinq lettres me demandant de venir. Elle sait que je suis au lit, et, malgré cela, elle feint l'étonnement. Quel égoïsme ! Elle sait que je ne laisse jamais échapper l'occasion de la voir, quand cela m'est possible, même si je suis très fatiguée, et néanmoins elle grogne parce que j'ai visité deux fois par jour un officier inconnu. Elle ne tient pas compte de l'observation de Botkine que cet officier avait besoin de moi, tandis qu'elle a des visiteurs presque toute la journée. Elle paraît croire que mes visites lui sont dues, c'est pourquoi, très souvent, elle a l'air de ne pas les apprécier, tandis que les autres remercient pour chaque seconde que je leur donne. C'est très bien qu'elle reste quelques jours sans me voir, bien qu'hier, dans sa sixième lettre de la journée, elle se plaignait de n'avoir pas reçu depuis longtemps, le baiser du soir et ma bénédiction. Si elle daignait se rappeler qui je suis, peut-être comprendrait-elle que j'ai d'autres devoirs, en dehors d'elle. Cent fois je lui ai parlé de toi aussi ; j'ai dit qui tu es, qu'un Empereur ne visite jamais un malade chaque jour, — autrement qu'en pourrait-on penser ; qu'il te faut avant tout songer à ton pays, que tu te fatigues de travail et as besoin d'air, qu'il est bon pour toi de te promener avec Baby, etc. Tout cela comme si on parlait à une pierre ; elle ne veut pas comprendre parce qu'elle estime qu'elle doit passer avant tout le monde. Elle projetait d'inviter le soir des officiers, pour les enfants, pensant que moi aussi je viendrais ; mais les enfants ont déclaré qu'elles préféraient rester avec moi, puisque c'est le seul moment où nous pouvons être ensemble tranquillement. Nous l'avons trop gâtée, mais, en mon âme et conscience, je trouve qu'étant la fille de nos amis, elle devrait mieux comprendre les choses, et la maladie devrait la corriger. Mais, ne parlons plus d'elle, c'est ennuyeux ; j'ai cessé de me tourmenter comme je le faisais autrefois ; seulement cet horrible égoïsme me fâche.

Au revoir, que Dieu te bénisse et te protège, mon cher Ange. Baisers sans fin de ta petite femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 8 mars 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

J'espère que tu reçois mes lettres régulièrement ; j'écris chaque jour, et les numérote ; je les inscris aussi dans mon petit livre violet. Pardonne-moi de t'ennuyer en t'envoyant une requête, mais je voudrais tant venir en aide à ces pauvres gens. Il paraît qu'ils écrivent pour la seconde fois. Sois bon : écris une résolution et envoie-la au Ministre de la Justice. Je te recopie un télégramme de remerciement à notre dépôt pour des dons ; je pense qu'il t'amusera de le lire ; inutile de me le renvoyer. J'envoie aussi un billet de Marie (1) à Drenteln.

C'est bien que Memel soit pris. Sûrement qu'ils ne s'attendaient pas à cela, et ce sera pour eux une bonne leçon. Et, de partout, grâce à Dieu, de bonnes nouvelles. J'ai eu le temps de tout lire, étant au lit. Maintenant je passe déjà quatre heures et demie sur le divan, et chaque jour un peu plus, bien que tous les soirs le cœur soit dilaté ; et Ania, chaque jour, me demande de venir.

Comme c'est triste que le *Bouvet*, l'*Irrésistible* et l'*Océan* aient péri ? C'est si terrible d'être noyé par des mines flottantes, et si vite, ce n'est pas comme pendant une bataille.

J'ai reçu une lettre de Victoria, de Kent-House ; il n'y a rien de nouveau. Hélas, je ne puis rien te raconter d'intéressant. Les enfants déjeunent et font un bruit épouvantable.

Quelle joie, mon chéri, de recevoir une nouvelle lettre de toi ! on vient de me l'apporter ainsi que les jolies cartes postales pour moi et les enfants. Nous tous te remercions beaucoup et sommes profondément touchés que tu trouves le temps de nous écrire.

Maintenant je comprends pourquoi tu ne peux pas aller plus avant, mais certainement tu pourras, avant de venir, aller en quelque autre endroit ; cela te serait utile et encouragerait les autres : n'importe où. Ce voyage devait être cer-

(1) La Grande Duchesse Maria Pavlovna, l'aînée.

tainement très agréable, mais je comprends l'impression pénible causée par ces maisons désertes, dont beaucoup, probablement, ne reverront jamais leurs anciens habitants. C'est la vie ; quelle tragédie !

Est-ce que Serge L. a produit sur toi une meilleure impression : moins sûr de lui, plus simple ? Je viens d'envoyer ton salut à Ania ; cela certainement lui fera plaisir. Elle pense sans doute qu'elle seule est solitaire sans toi. Ah, comme elle se trompe ! Mais je sais que tu dois être là-bas, et que le changement est bon pour toi. Je voudrais seulement que plus de gens te vissent. Je suppose qu'aujourd'hui tu as assisté au service religieux ; les enfants sont allées ce matin à l'église. Je viens d'apprendre qu'Irène a mis au monde une fille (j'étais sûre que ce serait une fille), et je suis heureuse que tout soit terminé. La pauvre Xénia était tout le temps très inquiète ; il m'aurait paru plus naturel d'apprendre que Xénia elle-même avait accouché.

Pour toujours ta petite femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 9 mars 1915.

MON PETIT MARI, MON DOUX ANGE,

Quelle joie d'apprendre qu'après-demain je te tiendrai étroitement serré dans mes bras, que j'entendrai ta chère voix et verrai tes yeux aimés. C'est pour toi que je regrette que tu n'aies rien vu. Si je pouvais être bien portante quand tu seras de retour. Cette nuit je n'ai pu m'endormir qu'après 5 heures j'avais le cœur si oppressé et assez fortement dilaté. Hier, il était normal, et je suis restée sur le divan de 5 heures à 6 et de 8 à 11.

Je joins une lettre de Masha (1) (d'Autriche), qu'on l'a priée de t'écrire dans l'intérêt de la paix ; maintenant je ne réponds jamais à ses lettres naturellement ; et une lettre

(1) Mme M.-A. Vassiltchikov, dame d'honneur, qui fut expulsée de Petrograd.

d'Ania. Je ne sais s'il te convient qu'elle t'écrive, mais je ne puis refuser si elle me le demande, et c'est mieux qu'elle l'envoie ainsi que par les domestiques. Hier, elle a envoyé chercher Kondratiev ; c'est si stupide de bavarder avec les domestiques ; étant encore à l'hôpital, elle avait déjà voulu le voir, uniquement pour faire des embarras. A dire vrai, ce n'est pas bien. Pourquoi ne se consacre-t-elle pas davantage aux pauvres blessés, dont elle ne veut rien savoir?

Je reçois à l'instant ton télégramme, il est arrivé en quinze minutes. Grâce à Dieu, Przemysl est pris ! Je te félicite de tout mon cœur aimant. C'est bien ; quelle joie pour nos chères troupes ! Cela a été si long ! A vrai dire, je suis heureuse pour la pauvre garnison et la population qui, sûrement, mouraient de faim. Maintenant nous aurons ces corps d'armée pour les jeter sur les points plus faibles. Je suis trop heureuse pour toi !

Au revoir, mon Trésor. Je te bénis et t'embrasse encore et encore. Ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 4 avril 1915.

MON CHER TRÉSOR,

Encore une fois tu nous quittes et sans doute avec joie, parce que la vie que tu étais obligé de mener ici, à l'exception du jardinage, était plus que pénible et fatigante. Nous ne nous sommes presque pas vus, puisque j'ai dû rester couchée. Je n'ai pas eu le temps de te questionner sur plusieurs choses, et quand, tard le soir, nous étions ensemble, la moitié de mes pensées s'évanouissaient. Que Dieu bénisse ton voyage, mon adoré, et que, de nouveau, il apporte à tes troupes le succès et l'encouragement ! J'espère que tu verras davantage avant d'arriver au Grand-Quartier, et si Nicolacha dit à Voyéikov quelque chose ressemblant à une plainte, mets fin à cela aussitôt et montre que c'est toi le maître. Pardonne-moi, mon chéri, mais tu sais que tu es trop bon et trop doux.

Parfois un mot dit d'une voix haute et un regard sévère font des miracles. Mon chéri, sois plus résolu et plus sûr de toi. Tu sais très bien ce qu'il faut faire et quand tu n'es pas d'accord, et que la vérité est de ton côté, dis franchement ton opinion et impose-la aux autres. Ils doivent mieux se rappeler qui tu es et qu'il leur faut, avant tout, s'adresser à toi. Ta personne charme chacun individuellement, mais je désirerais que tu les tinsses en obéissance, par ton esprit et ton expérience. Si haut que soit placé Nicolacha, tout de même tu es plus haut que lui. Notre Ami et moi sommes choqués du fait que Nicolacha rédige ses télégrammes aux gouverneurs, etc., exactement dans ton style ; il devrait être plus simple et plus modeste. Tu trouveras que je me mêle de choses qui ne me regardent pas et que je t'ennuie, mais, parfois, une femme sent et voit les choses beaucoup plus clairement que mon trop modeste chéri. La modestie est un don supérieur de Dieu, mais un Souverain doit montrer sa volonté plus souvent. Sois plus sûr de toi et agis ; ne crains rien, tu ne diras jamais rien de trop. J'espère que tout ira bien pour le cher vieux Frédéricks : je sens que s'il est parti, c'est exclusivement pour toi, parce qu'il est le seul qui ose dire quelque chose à Nicolacha. Grabbe t'amusera en jouant aux dominos, et quand N. P. est avec toi, je me sens tranquille ; il est tout à fait des nôtres, et t'est plus proche que les autres ; il est jeune et pas aussi lourd que Dmitri Chéremetiev. A propos, qu'adviendra-t-il de Dmitri (1) ; va-t-il rester toujours ici ?

Regarde, quelle longue lettre, mais il me semble que je n'ai pas causé avec toi depuis une éternité (et Ania s'imagine que nous causons à chaque instant). Peut-être auras-tu le temps de visiter un hôpital à Bielostok, puisque là-bas il passe énormément de blessés.

Au revoir, que Dieu te bénisse, mon amour ! Je te serre tendrement contre mon cœur et t'embrasse partout, et te garde étroitement contre moi, si étroitement pressé. Pour toujours ta petite femme

ALIX.

(1) Fils du grand-duc Paul Alexandrovitch.

Tsarskoîe-Selo, 4 avril 1915.

MON CHÉRI,

Aujourd'hui, un courrier part à 5 heures de l'après-midi, de sorte que je dois t'écrire, bien que n'ayant aucune nouvelle à te donner. Merci, mon amour, de m'avoir renvoyé Baby, et ainsi j'ai été obligée de refouler mes larmes pour ne pas l'attrister. Je me suis remise au lit et il est resté couché près de moi une demi-heure. Ensuite, nos filles sont rentrées.

C'est si pénible, chaque fois, le cœur se déchire et il reste une angoisse infinie. Ortipo aussi est triste : il bondit à chaque bruit et t'attend. Oui, mon chéri, quand on aime sincèrement, on aime, en effet !

Le temps aussi est gris. Je regarde une masse de cartes postales de soldats. Ania m'a fait porter de magnifiques roses rouges de la part de N. P. ; elles sont près de mon lit et embaument. Remercie-le pour cette charmante attention et dis-lui que j'étais triste de ne pouvoir lui dire adieu. Ania lui a remis une lettre pour toi, parce qu'elle l'a écrite très tard, et il est allé de chez elle directement à l'église.

Que Dieu te bénisse, te protège contre tout mal ! Toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 5 avril 1915.

MON CHER PETIT MARI,

Je viens de recevoir ton télégramme. C'est extraordinaire : tu es parti à 2 heures et arrivé à 9 ; quand tu pars à 10 heures tu n'arrives là-bas qu'à minuit ! Le temps est toujours clair et ensoleillé. J'entends les oiseaux qui gazouillent.

J'aurais voulu savoir pourquoi tu as modifié tes plans ? Nos filles viennent de partir pour l'église. Baby remue mieux les

bras, bien qu'il sente toujours, paraît-il, de l'eau dans ses coudes. Hier, il est allé, avec Vladimir Nicolaievitch, chez Ania, qui en était folle de joie. Aujourd'hui il y retourne pour voir Rodionov et Kojevnikov. Maintenant, Vladimir Nicolaievitch est chez elle, pour montrer comment faire le massage électrique de sa jambe : chaque jour un nouveau médecin. Tatiana et Anastasie étaient là-bas dans la journée, et ont trouvé près d'elle notre Ami. Il a répété la vieille histoire : qu'elle pleure et qu'elle est triste de recevoir si peu de « caresses ». Tatiana était très étonnée, et Il a répondu qu'Ania en recevait beaucoup, mais que pour elle cela semblait peu. Evidemment, son humeur n'est pas fameuse ; ses lettres sont très froides ; les miennes aussi. Mon chéri, comment tout s'arrangera-t-il ? Fais-moi télégraphier par le gros Orlov, s'il y a des nouvelles. Le soir, je suis restée au lit tranquillement tandis que les fillettes lisaient chacune un livre. J'entends que Schot aboie devant la maison. — Je t'envoie cette Image de saint Jean le Guerrier de la part de notre Ami ; j'ai oublié de te la donner hier matin. J'ai relu encore une fois ce qu'écrivait notre Ami quand il était à Constantinople ; maintenant, c'est doublement intéressant — de brèves impressions. Oh ! quelle joie quand, de nouveau, on dira la messe à Sainte-Sophie ! Seulement, donne des ordres pour qu'on ne détruise et n'abîme rien de ce qui appartient aux Mahométans ; ils pourront tout garder pour leurs services religieux. Grâce à Dieu nous sommes des chrétiens, et non des barbares ! Comme je voudrais être là-bas en un pareil moment ! La quantité d'églises partout désaffectées ou détruites par les Turcs est effrayante, parce que les Grecs n'étaient pas dignes d'officier dans des temples pareils ! Que l'Eglise orthodoxe soit maintenant plus digne et se purifie de nouveau ! Cette guerre peut avoir une importance immense pour la régénération morale de notre pays et de notre Eglise. Qu'on trouve seulement des hommes qui exécutent tous tes ordres et t'aident dans tes tâches immenses.

Mon chéri, Jouk (1) a conduit Ania, dans sa petite voiture,

(1) Infirmier de Mme Vyroubov.

jusque chez Voyéikov ; près d'elle était le Dr Karéniev, et elle n'était pas du tout fatiguée. Elle a l'intention de venir chez moi demain ! Oh, mon chéri, moi qui étais si contente à la pensée que de longtemps nous ne l'aurions pas chez nous ! Je suis devenue égoïste, après neuf ans, et j'aurais voulu, enfin, t'avoir à moi seule, tandis que cela signifie qu'elle se prépare à nous envahir souvent, quand tu seras de retour ; ou elle suppliera qu'on la promène dans le jardin, puisque le parc est fermé (pour se rencontrer avec toi) et je ne serai pas là pour gêner. Je donnerai l'ordre à Poutiatine de la laisser entrer dans le grand parc ; son fauteuil roulant n'abîmera pas les allées. Moi je n'aurais jamais osé sortir sous un tel accoutrement : elle est enveloppée d'une pelisse, et a un châle sur la tête. Il me semble qu'avec une cape de tennis et les cheveux lissés on l'aurait moins remarquée. On a besoin du domestique à l'hôpital de Féodorov, mais elle l'accapare toujours. Je lui ai dit d'aller à Znaménia avant de venir chez moi. Je prévois une foule de désagréments avec elle. Et tout cela c'est de l'hystérie ! Elle feint de se trouver mal si seulement on touche son lit, et elle supporte très bien qu'on la promène dans les rues en fauteuil roulant.

Quelle masse de prisonniers nous avons faits de nouveau ! Maintenant, il faut expédier la lettre. Au revoir, cher Nicky. Je te bénis et t'embrasse mille et mille fois, avec tout l'amour dont je suis capable. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 6 avril 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Mes tendres remerciements pour ta précieuse lettre que je viens de recevoir. C'est une joie si intense de recevoir des nouvelles de toi, mon chéri, et une telle consolation, car je m'ennuie terriblement sans toi !

Alors, voilà pourquoi tu n'es pas allé où tu projetais ! Mais l'idée de Lvov et de Przemysl, en ce moment, m'inquiète.

N'est-ce pas trop tôt, les sentiments ne sont pas tous favorables aux Russes. Dans les campagnes, peut-être, mais à Lvov même, je crains. Enfin, je demanderai à notre Ami de prier particulièrement pour toi quand tu iras là-bas. Et, pardonne-moi de te dire cela, mais Nicolacha ne doit pas t'accompagner. Tu dois être à la première place pour la première fois que tu vas là-bas. Sûrement tu me considères comme une vieille oie, mais, si les autres ne veulent pas penser à ces choses, moi je dois y penser. Il faut qu'il reste à son travail, comme à l'ordinaire. Non, vraiment, ne l'emmène pas, car la haine pour lui, là-bas, doit être grande ; tandis que te voir seul, cela réjouira les cœurs qui se porteront à ta rencontre avec amour et reconnaissance.

On vient de m'apporter une lettre interminable de la comtesse Hohenfelsen (1). Je te l'envoie pour que tu la lises en un moment où tu seras libre, après tu me la retourneras. Ne parle de cette lettre qu'à Frédéricks. Sans doute il ne faut pas le faire le jour de ma fête ou de mon anniversaire, comme elle le suggère, mais sa demande est admissible, sauf pour le titre de « princesse » ; c'est très vulgaire de demander cela. Tu verras, cela sonnera bien quand on les annoncera ensemble, presque Grande-Duchesse (2). Mais quelle raison aurons-nous plus tard pour refuser la même chose à Michel. L'une et l'autre ont eu des enfants, avant, alors qu'elles étaient mariées à un autre homme, ou plutôt non, la femme de Michel était déjà divorcée ; et elle oublie que, si le mariage n'est reconnu que de 1904, son fils aîné (3) sera pour tous un bâtard. Cela m'est égal pour eux, s'ils veulent porter ouvertement leur péché, mais l'enfant ?

Cause de cela avec le vieux ; il comprend ces choses, et dis-lui ce que t'a dit ta Maman quand tu lui en as parlé. Peut-être que maintenant on fera moins attention à cela.

Me voilà de nouveau au lit ; je suis restée étendue sur le

(1) Mme Pistolkors, née Carnovitch. Après son divorce, elle épousa le grand-duc Paul Alexandrovitch et porta le nom de comtesse Hohenfelsen. Plus tard, elle reçut le titre de princesse Paley.

(2) En russe, princesse se dit *Kniaguinia*, et grand-duchesse *Velikaïa-Kniaguinia*.

(3) Il fut massacré par les bolcheviks.

divan trois heures ; si stupidement faible et lasse. Ania est venue, et elle s'est imposée pour déjeuner un de ces jours ; elle a très bonne mine, mais il ne me semble pas qu'elle ait été particulièrement heureuse de me voir, et, grâce à Dieu, elle ne s'est pas plainte d'être restée une semaine sans m'avoir vue. Mais elle a de nouveau ses yeux méchants, ce qui lui arrive si souvent maintenant. Tous les enfants se promènent.

J'aurais voulu savoir comment s'est passé l'entretien de Frédéricks avec Nicolacha. Notre Ami est très content pour le vieux qu'il soit parti avec toi ; c'est une telle joie pour lui, et c'est peut-être la dernière fois qu'il pourra t'accompagner dans un voyage pareil. Enfin tant qu'il sera prudent...

Je viens de choisir, comme chaque année, des étoffes d'été pour mes dames, mes domestiques et mes femmes de chambre.

Au fond, notre Ami pense que se serait mieux, si tu ne visitais les pays vaincus qu'après la guerre. Je mentionne cela en passant.

Le courrier attend ma lettre.

Mon cher Nicky, mon Trésor, je te bénis et couvre ton doux visage et tes chers grands yeux de tendres baisers.

Pour toujours, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 7 avril 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Les plus tendres souhaits possibles pour demain. C'est la première fois depuis vingt-et-un ans, que nous ne passons pas ensemble cet anniversaire (1). Comme on se souvient de tout ! Oh, mon chéri, que de bonheur et d'amour tu m'as donnés pendant toutes ces années ! En vérité, Dieu a béni largement notre vie conjugale. Ta femme te remercie pour tout, pour tout, du plus profond de son grand cœur aimant. Que le Dieu tout-puissant me permette d'être ta digne aide, mon cher Trésor, mon Soleil, Père de mon Rayon de Soleil.

(1) Des fiançailles.

Tudelberg vient de m'apporter ta chère lettre ; je t'en remercie de tout cœur. C'est une telle joie quand j'en reçois et je les relis plusieurs fois. Je puis m'imaginer quel spectacle drôle c'était quand Grabbe s'est embourbé ! Je suis sûre que ces promenades te sont très utiles. Comme c'est intéressant tout ce que tu te prépares à faire. Quand Ania le Lui a dit, en secret, — parce que je voulais Ses prières particulières pour toi — Il a dit (c'est assez curieux) la même chose que moi, qu'en général cela ne lui plaît pas. « *Dieu aidera, mais c'est trop tôt d'y aller maintenant ; il n'observera rien, ne verra pas son peuple ; c'est intéressant, mais mieux vaut après la guerre.* » Il ne Lui plaît pas que Nicolacha t'accompagne. Il trouve que pour toi il est préférable d'être partout seul, et je suis tout à fait de son avis. Eh bien, maintenant, puisque tout est arrangé, j'espère que ce sera un succès et surtout que tu verras toutes les troupes que tu désires voir. Ce sera une joie pour toi, et pour elles une récompense. Que Dieu bénisse ton voyage ! Il est probable que tu verras Olga, Xénia et Sandro (1). Si tu rencontres par hasard une sœur habillée tout en noir, c'est M^me^ Hartwig (von Wiesen) (2) ; elle est à la tête de mon dépôt et se trouve souvent à la gare.

Je me sens à peu près dans le même état : 37°,2 le soir, 36°,6 le matin, et il y a encore un peu de rougeur.

Je suis très contente que tu fasses partir Frédéricks pour Lvov par chemin de fer. La matinée est grise, pluvieuse. Mes lettres sont bien ennuyeuses, mais je ne fais que lire les rapports et c'est tout. Voir des gens me fatigue trop, bien que j'aimerais à voir, ne fût-ce qu'un moment, Kojevnikov, Rodionov, Kublizky, qui seront chez Ania de 3 à 4 ; ils partent ce soir pour O...

Mes bénédictions et mes prières les plus tendres t'enveloppent. Mille baisers. Pour toujours ta vieille

WIFY.

C'est entendu, je ne serai pas étonnée si tu es en retard d'un jour ou deux. Peut-être voudras-tu aussi faire un tour à

(1) Grand-duc Alexandre Mikhailovitch.
(2) Veuve du Ministre de Russie en Serbie.

Livadia. Tous les enfants t'embrassent. Eux et moi envoyons notre salut à N. P. Je t'ai envoyé des fraises de Ropsha.

Tsarskoîe-Selo, 8 avril 1915.

MON MARI ADORÉ,

Mes prières et mes pensées les plus reconnaissantes, pleines d'amour profond, volent autour de toi en ce cher anniversaire ! Comme les années passent ! Déjà vingt-et-un ans ! Tu sais : j'ai conservé la robe princesse grise que je portais ce matin-là, et je porterai la chère broche que tu m'avais donnée. Mon chéri, qu'avons-nous vécu ensemble pendant ces années ! Partout de pénibles épreuves, mais à la maison, dans notre nid, le soleil clair !

Je t'envoie en souvenir une image de saint Siméon ; laisse-la toujours dans ton compartiment comme un ange gardien ; l'odeur du bois te plaira.

Mon cher amour, comment puis-je te remercier pour cette croix si merveilleusement belle ? Tu me gâtes. Je ne pensais pas une seconde qu'il te viendrait l'idée de me faire un cadeau. Comme c'est aimable ! Je la porterai aujourd'hui, juste ce que j'aime et quelque chose qu'on n'a pas encore vu. Et, en outre, ton petit billet et ta chère lettre ; tout est arrivé ensemble après la visite du docteur. Il me permet de sortir sur le balcon, et je vais demander à Ania de venir là.

Je comprends, maintenant, pourquoi tu emmènes avec toi Nicolacha. Merci, mon chéri, pour l'explication. Ta charmante fleur, je l'ai placée dans mon évangile ; nous cueillions toujours ces fleurs au printemps, dans les prés de Wolfsgarten, devant la grande maison. Je suis sûre que tu reviendras agréablement bruni. Ma gorge va presque bien, mais le cœur n'est pas encore tout à fait normal, quoique je prenne des gouttes et reste tranquille. J'entends sonner les cloches et voudrais aller à Znaménia prier pour toi, mais ici mon cierge brûle aussi pour toi, mon bien cher trésor.

Je suis restée trois quarts d'heure sur le balcon. C'est si

étrange d'être à l'air frais, cela m'arrive si rarement. Les petits oiseaux chantaient à plein gosier ; toute la nature se réveille et loue le Seigneur. Cela fait doublement sentir les souffrances de la guerre et du carnage, mais de même qu'après l'hiver vient l'été, puissent après les souffrances et les combats la paix et la consolation trouver place dans ce monde, la haine cesser et notre pays adoré se développer en beauté, dans tous les sens du mot. C'est une nouvelle naissance, un nouveau commencement, un « Läuterung », la purification des esprits et des cœurs ; il faut seulement les conduire dans le droit chemin et les tenir fortement. Il y a tant à faire que tous doivent se mettre à la besogne courageusement, la main dans la main, en s'aidant l'un l'autre, et cela non en vue du succès et de la gloire personnels, mais au nom d'une grande œuvre unique.

Je viens de recevoir ton cher télégramme, pour lequel je t'embrasse tendrement.

Je porte ta croix sur ma robe d'intérieur grise, et c'est très beau, et aussi la chère broche que tu m'a donnée il y a vingt-et-un ans. Mon cher trésor, je dois terminer.

Que Dieu te bénisse et te garde dans ton voyage ! Tu recevras sans doute cette lettre à Lvov. Mon salut à Xénia, Olga et Sandro. Je t'envoie une petite photographie que j'ai prise du petit Agou, sur le yacht, l'année dernière. Je te bénis tendrement et mille tendres baisers. Pour toujours, mon Nicky, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 9 avril 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

De nouveau une splendide matinée ensoleillée. J'ai mal dormi : le cœur est encore plus dilaté. J'ai porté ta jolie croix aussi le soir, au lit. Mes pensées sont toujours avec toi et je désire tant savoir ce que tu fais et comment tu vas. Quel voyage intéressant ! J'espère que quelqu'un prendra des photographies.

J'ai reçu la nouvelle que Broussilov a visité mon train-dépôt n° 5 et en a été très content. Ces trains apportent des cadeaux, des médicaments, du linge, des chaussures, et remportent des blessés ; les plus grands ont une cuisine, et un prêtre les accompagne. Et tout cela, grâce au petit Mekk. Tout à l'heure le ciel était tout noir, et une forte averse est tombée ; il pleut encore, de sorte que je ne sortirai pas sur le balcon ; de plus, il y a du vent. Ania se prépare à venir comme autrefois, bien que je lui aie fortement conseillé de ne pas le faire ; elle se mouillera et Jouk sera transi (uniquement pour venir chez moi). C'est de l'égoïsme et de la folie ; elle pourrait rester une journée sans me voir ; mais elle y tient de plus en plus et dit qu'une heure est encore trop peu ; et moi, je voudrais que ce fût chaque fois moins, parce que je suis encore très fatiguée. Merci pour ta lettre de Brody. J'ai été heureuse d'apprendre que tu avais beau temps. Notre Ami bénit ton voyage. Je continue de penser à toi tout le temps. — Ania est restée une heure ; maintenant notre Ami est chez elle, et les fillettes, après leur promenade en voiture, sont allées au Grand Palais. Baby est au jardin. Je porte ta merveilleuse croix. Que Dieu te bénisse, te garde et te guide ! Tendres baisers de ta

WIFY

Tsarskoîe-Selo, 10 avril 1915.

MON CHER TRÉSOR,

Je me demande où et quand cette lettre te parviendra. Je te remercie beaucoup de ton télégramme d'hier soir. Vraiment ton voyage doit être très intéressant et la vue de toutes ces chères tombes de nos braves héros doit t'émouvoir. Sûrement qu'au retour tu vas nous raconter une foule de choses. Je suis sûre qu'il t'est très difficile d'écrire ton journal, avec cette multitude d'impressions différentes.

Ania a fait savoir à notre Ami ce que tu as télégraphié. Il te bénit et Il est si content que tu sois heureux. Le cœur est

toujours dilaté ; la température est montée à 37°,2 ; elle est maintenant à 36°,5, mais je suis très faible, et l'on veut m'administrer du fer. Grigori est un peu dérangé par ces histoires au sujet de la viande. Les marchands ne veulent pas baisser les prix, malgré que le gouvernement le désire, et il y a une sorte de grève des bouchers. Notre Ami pense qu'un des Ministres devrait appeler plusieurs gros marchands et leur expliquer que c'est très mal, en un moment pareil, pendant la guerre, de hausser les prix, et leur faire honte.

J'ai vu Koblev, qui repart pour son régiment, et le général Grünwald qui m'a apporté le salut de ta part, mon amour. Je suis restée étendue une demi-heure sur le balcon ; il faisait tout à fait doux. Maintenant, voici Ania, alors au revoir et que Dieu te bénisse ! Je couvre ton doux visage de tendres baisers, cher Nicky, et reste pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 11 avril 1915.

MON CHÉRI,

Hier, ton cher télégramme nous a apporté à tous un tel bonheur ! Dieu soit loué que tu aies eu de si belles impressions, que tu aies pu voir les corps du Caucase, et que ton voyage soit favorisé d'un temps d'été ! J'ai lu dans les journaux un court télégramme de Frédéricks, de Lvov, dans lequel il parle de la cathédrale, des paysans, du banquet et de la nomination de Bobrinsky (1) dans ta suite. Quel grand moment historique ! Notre Ami est enthousiasmé et te bénit. Maintenant, j'ai lu dans le *Novoié Vrémia* tout ce qui t'est consacré, et j'en suis si touchée, je suis si fière de mon amour. Les quelques paroles que tu as prononcées sur le balcon étaient juste ce qu'il fallait. Que Dieu accorde ses bénédictions, et unisse au sens profond, historique et religieux du mot, ces terres slaves à leur vieille mère la Russie ! Tout vient en son

(1) Nommé peu après gouverneur général de la Galicie.

temps, et, maintenant, nous sommes assez forts pour les garder ; avant, nous ne pouvions pas le faire. Néanmoins, à l'intérieur, nous devons devenir encore plus forts et plus unis, sous tous les rapports, pour diriger plus fermement et avec une autorité plus grande. Comme l'empereur Nicolas Ier doit se réjouir ! Il voit, de là-haut, comment son arrière petit-fils reconquiert ces provinces d'un passé lointain ; et c'est la revanche pour la trahison de l'Autriche envers lui. Et, sûrement, tu as conquis personnellement des milliers de cœurs par la douceur, la bonté, la simplicité de tout ton être, par tes yeux purs, rayonnants. Chacun conquiert par ce que Dieu lui a donné ; à chacun sa voie. Que Dieu bénisse ton voyage ! Je suis sûre qu'il doublera les forces de nos troupes, si elles en ont besoin. Je suis contente que Xénia et Olga aient vu ce grand moment ! Comme c'est bien que tu aies visité l'hôpital d'Olga ; c'est la récompense de son travail infatigable.

Je viens de recevoir ton télégramme de Przemysl, avec tes projets pour aujourd'hui, et maintenant je reçois ta chère lettre du 8, pour laquelle je te remercie mille fois. C'est une telle joie pour moi de recevoir tes lettres ; je les aime tant !

Ania est venue de midi à une heure, comme toujours. Mon train N° 66 vient d'aller chercher des blessés à Brody : une masse de soldats, plus de quatre cents, et deux officiers seulement.

Au revoir, mon chéri. J'aurais tant voulu savoir où tu vas pour rencontrer les généraux Ivanov et Alexiév, et si, cette fois, tu pourras arriver jusqu'à eux ? Au revoir, que Dieu te bénisse et te garde ! Les plus tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 13 avril 1915.

MA VIE,

Quelle splendide matinée de soleil ! Hier, je suis restée étendue à l'air, deux heures ; aujourd'hui, je ferai de même à midi et, j'espère, encore après le déjeuner. Le cœur n'est pas

dilaté ; l'air et les remèdes me soulagent et, décidément, je me sens mieux et plus forte. Demain, il y aura six semaines que j'ai travaillé pour la dernière fois à l'hôpital. Hier, le commandant des Géorgiens de Baby est resté avec moi une demi-heure ; un homme très agréable. Auparavant il était dans l'Etat-Major, comme chef des gardes-frontières du Caucase. Il fait le plus grand éloge de son régiment et aussi du pauvre Grabovoy. Il paraît que Mistchenko a mentionné le jeune homme deux fois dans ses ordres du jour. (Il devait recevoir la croix de Saint-Georges et les armes, son commandant l'avait proposé pour les deux récompenses).

Imagine-toi que dans l'hôpital d'Olga Orlov, il y avait un adolescent, Schvedov, décoré de la croix de Saint-Georges, mais, malgré tout, il y avait en lui quelque chose de louche : comment un « volontaire » avait-il pu obtenir la croix d'officier ? D'autre part il m'avait dit, à moi, qu'il n'était pas volontaire ; mais il avait tout à fait l'air d'un enfant. Il est sorti de l'hôpital et on a trouvé dans sa table le chiffre allemand : on dit maintenant qu'il a été pendu ! C'est terrible ! Je me rappelle qu'il nous a demandé de lui donner nos photographies avec autographes. Comment peut-on pousser à leur perdition de pareils enfants ! Baby vient de m'apporter une de ces fléchettes allemandes qu'on jette des aéroplanes ; elles sont affreusement acérées. C'est Romanovsky qui l'a apportée (est-il aviateur ?) et il a demandé à Baby sa photographie. L'aéroplane est tombé quelque part ici : Baby a oublié d'où il venait.

Ainsi, tu vas maintenant au Sud ; n'as-tu pas pu arriver jusqu'à tes généraux ? Aujourd'hui peut-être es-tu déjà à Odessa. Comme tu vas brunir ! Je te glisse la requête de Cyrille, qu'il a formulée à N. P. et que celui-ci, en passant, a répétée à Ania (car il a pensé qu'il ne pouvait pas t'en parler) : il espère que tu le prendras à Nicolaiev et à Sébastopol. Je ne mentionne cela qu'incidemment, parce que je pense bien que tu n'auras pas de place pour lui.

Je suis très heureuse que tu voies nos chers matelots. Maintenant tu sauras combien il y a de bataillons de « Plastouny » et je pourrai donc leur envoyer des icones.

Notre Ami est content que tu ailles dans le Sud ; Il a tant prié toutes ces nuits qu'il a dormi à peine ; Il était si inquiet pour toi : le premier sale juif venu aurait pu faire un scandale.

Je viens de recevoir ton télégramme de Proskourov. C'est bien que tu voies à Kamenetz-Podolsk les Cosaques de l'Amour. Vraiment ce voyage te donne enfin la possibilité de voir davantage et de prendre contact avec les troupes. J'aimerais bien savoir que tu fais et vois des choses inattendues, non tout ce qui est préparé d'avance et exécuté à la lettre. Les choses imprévues (quand elles sont possibles), sont plus intéressantes. Combien tu auras à écrire dans ton journal pendant les arrêts !

J'espère que le reste de ton voyage se passera bien. Au revoir ; que Dieu te bénisse et te garde, Mon Ange ! Je couvre ton cher visage de baisers et reste pour toujours ta vieille femme qui t'aime

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 14 avril 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Imagine-toi qu'il neige un peu, et le vent est fort. Je te remercie tant pour ton cher télégramme. C'est une surprise que tu aies vu mes « Criméens ». J'en suis heureuse, et j'attendrai avec impatience des nouvelles d'eux et l'explication de leur présence là-bas. Quelle joie pour eux ! La pauvre Ania a de nouveau une phlébite à la jambe droite, et souffre beaucoup, il a fallu interrompre les massages et elle ne peut pas marcher ; on la roule dans un fauteuil, puisqu'il est nécessaire qu'elle prenne l'air. La pauvre fille ; maintenant, vraiment, elle se conduit bien et supporte tout avec patience ; et cela arrive juste au moment où l'on pensait ôter le plâtre. Hier matin, pour la première fois, elle s'était rendue dans la salle à manger sur ses béquilles, sans l'aide de personne. Elle n'a pas de chance !

Je me sens mieux et, pour la première fois, je remettrai un corset.

Bien, Ania est venue à 2 heures et maintenant le prince Gelovani va venir. C'est Tatiana qui a arrangé cela. Il fait beaucoup de vent, mais il y a du soleil. Mon amour et mes tendres pensées te suivent. Que Dieu te bénisse et te garde, mon Soleil ! Tendres baisers de ta vieille

SUNNY.

Salut à tous. Je t'envoie quelques muguets pour ta table à écrire ; là-bas il y a des vases, ceux qui servaient toujours pour mes fleurs. J'ai embrassé celles-ci tendrement, embrasse-les aussi.

Tsarskoîe-Selo, 15 avril 1915.

MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

Il fait froid et le vent souffle ; la nuit il a gelé ; la glace du Ladoga passe, et je ne pourrai pas rester dehors. Hier soir j'ai eu de nouveau 37,2 ; mais cela ne signifie rien, puisque je me sens beaucoup plus forte ; c'est pourquoi dans la journée j'irai chez Ania où je rencontrerai notre Ami qui désire me voir. A 11 heures et demie j'ai Viltchkovsky avec un rapport, qui durera certainement une heure ; ensuite, à midi et demie, Schulenbourg avec ses documents, et, à 2 heures, Witte que m'envoie Rauchfuss (1) avec ses affaires. Hier, Gelovani a passé avec moi une demi-heure ; il m'a raconté beaucoup de choses sur le régiment. Tu as dû certainement ressentir une grande fatigue à Odessa, puisqu'en si peu de temps tu as tant fait. Et nos chers matelots ! Et deux hôpitaux ; cela est vraiment très gentil et a dû réjouir tous les cœurs.

J'aurais voulu savoir ce que c'est que cette « légion de femmes » qui se forme à Kiev ? Si c'est seulement, ainsi qu'en Angleterre, pour transporter les blessés et les assister comme infirmières, cela peut être utile. Mais moi, personnellement,

(1) Médecin très connu.

je n'aurais pas permis aux femmes de partir là-bas en masse. L'uniforme de sœur de charité est, malgré tout, une protection, et elles se tiennent autrement ; mais que seront celles-ci ? Si elles ne sont pas tenues d'une main ferme et très surveillées, elles peuvent faire beaucoup de mal. Avec des détachements sanitaires un petit nombre de ces femmes aurait pu être utile, mais en groupe compact, non ; ce n'est pas leur place. Qu'elles soignent là-bas les blessés et forment des équipes de sœurs de charité. Il y a une dame anglaise qui fait des miracles en Belgique ; elle porte l'uniforme militaire avec la jupe courte ; elle va et ramasse les blessés, elle file partout chercher des véhicules pour les transporter à l'ambulance la plus proche ; elle panse leurs blessures, et une fois même elle a récité les prières sur la tombe d'un jeune officier anglais, décédé dans un grenier, dans une ville belge prise par les Allemands, et pour lequel on n'osait pas faire de service funèbre. Nos femmes sont moins bien éduquées et n'ont point de discipline, de sorte que je ne sais pas comment elles agiront en masse. Je ne comprends pas qui leur a donné l'autorisation de se grouper.

Je pense que tu recevras ces lignes avant ton départ de Sébastopol. La chère mer Noire !... Et les arbres fruitiers en fleurs! Ce serait charmant, je suis sûre, de faire une courte visite à Livadia et à Yalta. La jambe d'Ania ne va pas bien du tout ; de grandes taches rouges. Je crains que cette phlébite ne dure assez longtemps. Sa mère aussi est de nouveau malade ainsi qu'Alia et les enfants. Quelle surprise a été ta chère lettre avec cette jolie petite fleur ! Je t'en remercie beaucoup. Tout ton voyage est très intéressant et l'on croit voir tout ce que tu décris. J'ai reçu également une lettre d'Olga, avec ses impressions. Qu'elle est heureuse de t'avoir vu ! Il fait si froid et le vent souffle dans la cheminée. Baby est allé se promener ce matin en voiture, il ira de nouveau ; son auto a un moteur plus fort et marche très vite. M. Gilliard et Derevenko le suivent dans une grande automobile.

Mon chéri, je pense que tu es maintenant à Nicolaiev. C'est intéressant tout ce que tu verras là-bas. Insuffle l'éner-

gie aux hommes pour qu'ils construisent et terminent nos vaisseaux plus vite.

Au revoir, mon cher mari, que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse tendrement et avec une profonde dévotion. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 16 avril 1915.

MON CHÉRI,

Je viens de dévorer les journaux avec les longs télégrammes de Frédéricks sur ton voyage. Tu as fait et vu une masse de choses ; j'en suis enchantée. Tu as été aussi dans les hôpitaux. Quelques-uns de nos officiers blessés sont maintenant à Odessa, sûrement qu'ils t'ont vu là-bas. Mais tu dois être très fatigué. C'est dommage que tu ne puisses avoir une seule journée de tranquillité pour te reposer dans le midi et jouir un peu du soleil et des fleurs. La vie, quand tu rentres ici, est terriblement fatigante et toujours très agitée pour toi, mon pauvre trésor.

Notre Ami n'est pas resté longtemps chez Ania hier, mais il a été très bon. Il s'est beaucoup informé de toi. Aujourd'hui, je reçois trois officiers qui retournent au front, ainsi que ton Kobyline ; ensuite Dmitri et deux autres que j'avais envoyés à Eupatoria choisir un sanatorium. Nous avons loué pour un an ; l'argent que tu m'as donné couvre les dépenses. Là-bas il y a des bains de boue, le soleil, la mer, les bains de sable, l'électricité, l'hydrothérapie, un jardin et la plage à proximité ; 170 personnes et l'hiver 75. C'est magnifique. Je veux prier Douvan, qui a construit là-bas un théâtre, des rues, etc., d'en être le directeur. Kniazhevitch pense qu'il peut aussi aider matériellement. Xénia, dit-on, est rentrée.

Comme tu seras heureux de voir aujourd'hui tes « Plastouny » ! Mon trésor, je dois te dire adieu maintenant ; que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse tendrement encore et encore, et reste ta vieille et aimante

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 17 avril 1915.

MON AMOUR,

Beau temps ensoleillé, mais froid. Je suis restée couchée une heure sur le balcon et j'ai trouvé qu'il faisait trop frais. Hier, Paul (1) est venu pour le thé. Il m'a dit qu'il venait de recevoir une lettre de Marie (2) qui lui relate ta conversation dans le train au sujet de Dmitri (3). Il a envoyé chercher son fils hier soir, et avait l'intention d'avoir avec lui un entretien sérieux. Il est aussi extrêmement indigné de la conduite de son fils en ville, etc.

Hier soir, à 8 heures 20, a eu lieu une explosion (4). Je t'envoie le rapport d'Obolensky. Tout à l'heure j'ai téléphoné à Serge (5) pour avoir des détails. On dit qu'il y a 150 personnes grièvement blessées ; combien de tués on l'ignore, puisqu'on ne ramasse que des débris déchiquetés ; quand les ouvriers survivants seront réunis, alors on saura qui manque. Dans beaucoup d'endroits en ville et dans les rues on n'a rien entendu, mais ici, pas mal de personnes ont senti très nettement cette explosion, si bien qu'on pensait que c'était à Tsarskoîe. Grâce à Dieu ce n'était pas le dépôt de poudre, comme on l'avait dit tout d'abord.

J'ai reçu une longue et bonne lettre d'Erni ; je te la montrerai à ton retour. Il dit que « s'il existe quelqu'un qui le (toi) comprend et sait par quoi il passe, c'est moi. » Il t'embrasse tendrement, il voudrait trouver une issue à cette situation et il pense que quelqu'un devrait commencer et jeter le pont pour les pourparlers. C'est pourquoi l'idée lui est venue d'envoyer à Stockholm un homme de confiance qui rencontrerait là quelqu'un envoyé par toi (d'une façon privée) ; ils pourraient contribuer à aplanir bien des difficultés momen-

(1) Grand-duc Paul Alexandrovitch.
(2) Fille du grand-duc Paul.
(3) Frère de la grande-duchesse Marie.
(4) Explosion des usines d'Okhta.
(5) Grand-duc Serge Mikhaïlovitch, inspecteur général de l'artillerie.

tanées. Cette idée lui est venue parce qu'en Allemagne il n'y a pas de véritable haine pour la Russie. Il a envoyé une personne qui sera à Stockholm le 28 (deux jours sont déjà passés et je n'ai appris cela qu'aujourd'hui), et qui ne dispose que d'une semaine. Vu cela, j'ai écrit aussitôt (toujours par Daisy) pour faire savoir à cette personne que tu n'es pas encore rentré, de sorte qu'il vaut mieux qu'elle n'attende pas, et que, quoique tous désirent la paix ardemment, le moment n'est pas encore venu.

Je voulais arranger cela avant ton retour, puisque je sais que cela te sera désagréable. Wilhelm (1) bien entendu, ne sait absolument rien de cela. Erni dit que les troupes allemandes sont fixées en France comme une muraille solide et, d'après les dires de ses amis, au Nord et dans les Carpathes c'est la même chose. Il pense qu'ils ont 500.000 prisonniers russes. Toute la lettre est charmante et affectueuse. J'étais intensément contente de la recevoir, quoique sans doute la question de cet envoyé qui attend là-bas et toi qui es absent, soit compliquée ; Erni sera désappointé.

Mon cœur est de nouveau dilaté, ce qui fait que je ne sors pas. Xénia viendra déjeuner demain. Ania est restée une heure avec moi, ce matin. Deux des fillettes font une promenade à cheval, les deux autres en voiture ; Alexis est dehors en automobile. J'aurais voulu savoir si tu rentres le 21 ou le 22. Ressine est allé en ville pour examiner le lieu de l'explosion, et nous rapporter des détails. Comme je voudrais secourir les pauvres victimes ! Maintenant, mon cher petit oiseau, je dois terminer, parce qu'il me faut écrire pour le courrier anglais et à ta sœur Olga. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse encore et encore avec la plus tendre affection. Pour toujours, cher Nicky, ta vieille

SUNNY.

(1) Guillaume II.

Tsarskoïe-Selo, 18 avril 1915.

MON PRÉCIEUX, MON BIEN-AIMÉ,

Aujourd'hui, matinée grise, froide, humide ; sûrement le baromètre a baissé, j'ai la poitrine si oppressée. Hier soir, Hagentorn (2) a ôté à Ania le plâtre qui lui entourait le ventre, de sorte qu'elle est maintenant dans l'enthousiasme : elle peut rester assise et le dos ne lui fait plus mal. En outre, elle a pu lever la jambe gauche, pour la première fois depuis trois mois. Cela prouve que l'os commence à se souder. La phlébite de l'autre jambe est très forte, ce qui empêche les massages. C'est très dommage. Elle est couchée sur un divan et a l'air moins malade. Elle vient chez moi puisque je reste à la maison à cause de mon cœur.

Ce matin je reçois Mekk, il me parlera, entre autres, de Lvov, où il t'a vu à l'église. Mes petits trains volants font un travail difficile et utile dans les Carpathes, et nos mules transportent, dans les montagnes, les choses nécessaires.

Des combats terribles — le cœur en souffre — ont repris aussi sur le front nord. Là, voici le beau soleil qui se montre. Ta petite plante est sur le piano et j'aime à la regarder ; elle me rappelle Rosenau, il y a vingt-et-un ans !

Notre Ami dit que si la nouvelle se répandait que cette catastrophe était une tentative criminelle, la haine pour l'Allemagne en serait fortifiée. Et de plus, ces maudits aéroplanes dans les Carpathes ?

Je vais envoyer de l'argent aux familles les plus nécessiteuses et des icones aux blessés. Olga t'a écrit les détails, probablement que les autres aussi t'ont écrit officiellement, de sorte que je ne t'en dirai rien de plus.

J'ai appris qu'il y avait eu un incendie chez Ania : une bougie est tombée dans la chambre de la petite vieille aveugle et a mis le feu ; une partie du plancher de la pièce a été brûlée et deux caisses de livres. Ania a été très effrayée. Toujours la malchance.

(2) Chirurgien.

Maintenant, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Bientôt tu reviendras, quelle joie ! Mille tendres baisers. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 19 avril 1915.

MON CHER MARI,

Quelle magnifique matinée de soleil ! Enfin je puis de nouveau rester étendue sur le balcon. Hier, Mme Janov nous a envoyé des fleurs de notre cher Livadia — des glycines, des iris bleus, qui, ce matin, se sont épanouis, des anémones d'Italie mauves et rouges que je peignais autrefois et que je veux peindre de nouveau, de petites branches de l'arbre de Judée, une pivoine et des tulipes. Cela me rend tout à fait mélancolique de les voir dans nos vases. N'est-ce pas que cela paraît étrange : la haine, le carnage, toutes les horreurs de la guerre, et, là-bas, le paradis, le soleil, les fleurs, le calme. C'est une consolation, mais quel contraste ! J'espère que tu as réussi à faire une belle promenade au-delà de Baïdar.

Baby et moi sommes allés à l'église, à 11 heures et demie, juste au moment du *Credo*. C'était si bon d'être de nouveau à l'église, mais tu me manques terriblement, mon ange ; et j'étais fatiguée, et je sentais mon cœur. Anicia, l'aveugle, a communié ; c'est elle qui a renversé la lanterne chez Ania et mis le feu.

Après le déjeuner, j'ai tricoté toute une heure sur le balcon, où je m'étais allongée ; mais le soleil s'est caché et il a fait froid. Ania est restée avec moi de une heure et demie à 3 heures un quart. Je te remercie tendrement pour le merveilleux lilas ; quel parfum ! Encore et encore merci de nous tous. J'ai donné quelques fleurs à Ania. Les fillettes distribuent des médailles à l'hôpital (avec Drenteln), ensuite, avec Baby, elles iront chez Ania pour voir les deux Cosaques et un ami de Marie. C'est très gentil que tu aies nommé Baby chef d'un

de ces splendides bataillons. Vorontsov (1) m'a envoyé, hier, un télégramme enthousiaste. J'attends impatiemment ton retour. Schwibzik (2) dort à côté de moi. Au revoir, mon chéri, que Dieu te bénisse et te ramène bien portant à la maison ! Tendres baisers de ta

SUNNY.

Salut à tous.

Tsarskoîe-Selo, 20 avril 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

C'est ma dernière lettre. Je te remercie tendrement de ta chère lettre inattendue et des fleurs exquises. Je soupire après notre merveilleuse Crimée, notre paradis terrestre au printemps ! Tout ce que tu écris est əs iintérssant. Quelle foule de choses tu as faites. Sùrement tu es fatigué, mon cher petit mari !

La tante d'Ania est rentrée en hâte de Mitau ; le gouverneur est parti aussi avec toutes les archives. Une panique. Les Allemands approchent ! Nous n'avons pas de troupes ! Je pense que les avant-gardes allemandes sont déjà près de Libau. Je suis sùre qu'ils veulent faire une descente avec leur masse de marins (inoccupés) et d'autres troupes pour, de là, avancer et prendre Varsovie à revers ; ou le long de la côte pour redresser leur front. J'ai toujours eu cela dans l'idée depuis l'automne. Notre Ami trouve qu'ils sont terriblement rusés, et envisage la situation très sérieusement, mais il dit que Dieu nous aidera. Mon humble opinion, la voici : pourquoi ne pas envoyer quelques régiments de Cosaques le long de la côte, ou faire avancer notre cavalerie un peu dans la direction de Libau, pour les empêcher de tout détruire et de trouver une base où ils pourraient s'installer avec leurs diaboliques aéroplanes. Nous ne voulons pas qu'ils détruisent nos villes — sans parler du massacre de gens innocents.

(1) Vice-roi du Caucase.
(2) Surnom familier de la fille cadette de l'Impératrice, Anastasie.

Mon amour, je dois maintenant recevoir tous ces gens, je ne puis écrire davantage. Tous les enfants et moi t'embrassons tendrement, ardemment, mon adoré. Dieu permette que dans deux jours tu sois de nouveau dans mes bras! Demain, les enfants vont à une exposition et ensuite prendront le thé au palais Anitchkov.

Que Dieu te bénisse et te garde ! Pour toujours ta vieille femme qui t'aime tendrement

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 4 mai 1915.

MON AIMÉ DES AIMÉS,

Tu liras ces lignes avant de te mettre au lit. Rappelle-toi que ta petite femme priera pour toi et pensera à toi, oh, tant ! et tu me manques terriblement. C'est si triste que nous ne puissions pas passer ensemble le cher jour de ton anniversaire : ce sera la première fois ! Que Dieu te bénisse abondamment ; qu'il te donne la force et la sagesse, la consolation, la santé, le calme de l'esprit pour continuer à supporter courageusement ta lourde couronne. Ah ! ce n'est pas une croix légère ni facile à porter qu'Il a placée sur tes épaules. Comme j'aurais voulu t'aider ! Par mes pensées et mes prières je le fais toujours. J'aurais voulu alléger ton fardeau ; tu as tant souffert au cours de ces vingt années ! Et tu es né le jour de Job le résigné, mon pauvre cœur ! Dieu t'aidera, j'en suis sûre, mais combien d'angoisses, de tourments, de tâches pénibles il faudra encore supporter avec résignation et avec foi en la miséricorde et la sagesse infinies de Dieu ! C'est dur de ne pouvoir t'embrasser et te bénir tendrement, en ce jour de ta naissance. Par moments on est si las des souffrances, de l'anxiété ; on aspire tant à la paix ! Ah ! quand viendra-t-elle ? Combien encore de mois de tueries et de misères ! Le soleil vient après la pluie, ainsi pour notre cher pays, dont le sol est imbibé de sang et de larmes, viendront des jours dorés de bien-être ! Dieu n'est pas injuste et j'ai en lui une confiance inébranlable. Mais c'est un tel tourment de voir toutes ces souffrances, et de savoir

que tous ne font pas ce qu'ils devraient, que des intérêts mesquins nuisent à la grande cause pour laquelle tous devraient travailler de concert. Sois ferme, mon chéri, insiste sur ce que tu as résolu ; que les autres sentent que tu sais ce que tu veux. Rappelle-toi que tu es l'Empereur et que les autres ne se permettent pas de prendre l'initiative, même dans les petites choses, comme pour l'histoire de Nostitz (1). Il appartient à ta suite, c'est pourquoi Nicolacha n'avait absolument pas le droit de prendre une mesure contre lui sans ton autorisation. Si tu avais agi de la même façon avec un de ses aides de camp, sans le prévenir, quel esclandre il aurait fait, et comme il se serait posé en offensé ! Sans certitude absolue on ne peut briser ainsi la carrière d'un homme. — Autre chose, mon chéri, s'il faut un nouveau commandant du régiment de Nijni-Novgorod pourquoi ne proposerais-tu pas Jagmine ? Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais ce n'est qu'un avis (D'ailleurs c'est ton propre régiment tu peux donc nommer qui tu veux).

Veille à ce que les histoires juives (2) soient examinées soigneusement, sans trop de scandales, afin de ne pas provoquer de troubles dans cette région. Tâche de ne pas faire de nominations inutiles ou de donner trop de récompenses à l'occasion du 6 (3) ; il y a encore bien des mois devant nous ! Ne peux-tu pas filer à Kholm pour voir Ivanov, ou t'arrêter en route et voir les soldats qui attendent de partir pour compléter des régiments ? Je voudrais que chacun de tes voyages apportât de la joie non seulement au Grand Quartier (sans troupes) mais aussi aux soldats et aux blessés. Ce sont eux qui ont le plus besoin de tes encouragements et à toi aussi cela fait du bien. Fais ce que tu veux et non ce que désirent les généraux. Ta présence raffermit partout le courage.

(1) Le général Nostitz fut limogé par le généralissime grand-duc Nicolas Nicolaievitch, sous prétexte que sa femme était soupçonnée de sympathies pour les Allemands.

(2) Allusion au projet d'obliger les juifs à quitter les gouvernements voisins du front.

(3) 6-18 mai, anniversaire de la naissance de l'Empereur.

Tsarskoîe-Selo, 5 mai 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je t'envoie mes très tendres souhaits et mes bénédictions, à l'occasion de ton cher anniversaire. Que Dieu tout-puissant te prenne en Sa sainte garde ! J'espère que les chandeliers et la loupe te seront utiles dans le train, je n'ai rien trouvé de mieux approprié, hélas ! Ania t'envoie la photographie ci-jointe. Ce matin, je suis allée à Znaménia, ensuite chez elle pour une demi-heure. A 10 heures, opération à l'hôpital et pansements. Je n'ai pas le temps d'écrire les détails. Je suis rentrée à une heure un quart, et partie pour la ville à 2 heures. Xénia et Georges (1) étaient aussi au Comité ; la séance a duré une heure vingt. Ensuite, je suis allée à mon dépôt, et à 5 heures et demie j'étais à la maison. Maintenant je dois recevoir des paysans de Duderhof et de Kolpino qui m'apportent de l'argent. Le courrier part à 6 heures. Je suis « ramollie », c'est pourquoi je ne puis écrire longuement, et le fais à la hâte. J'ai mal dormi si seule.

Mon ange chéri, je t'embrasse et te bénis sans fin. C'est affreusement triste de ne pas passer ensemble la chère journée du 6. Au revoir, mon amour, mon adoré. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 6 mai 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Mille bons souhaits pour cette chère journée. Dieu fasse que nous puissions, l'an prochain, la passer ensemble dans la paix et la joie et que le cauchemar de la guerre soit à jamais disparu. Je te couvre de tendres baisers — hélas,

(1) Grand-duc Georges Mikhaïlovitch.

seulement en pensée ! — et je prie Dieu de te protéger et te bénir dans toutes tes entreprises.

La matinée est ensoleillée (bien que fraîche), puisse ce soleil être un bon signe ! Le télégramme exquis de notre Ami te fera plaisir. Puis-je le remercier en ton nom ? Et pour la photographie d'Ania envoie-moi un télégramme avec des remerciements, que je puisse lui transmettre. Nous étions chez elle dans la soirée, parce qu'elle était restée seule toute la journée ; par hasard seuls les Karangozov, mère et fils, sont venus la voir.

Tous me demandent quelles sont les nouvelles ! Je n'ai rien à dire, mais mon cœur est lourd ; à travers les télégrammes de Mekk on suit, plus ou moins bien, les fluctuations. Navrousov a causé avec nous par téléphone. Ce pécheur ne part que ce soir ; comme il m'a dit : il a jeûné pendant six mois et maintenant il doit jouir de la ville. Le brigand, il dit que je me porte déjà mieux puisqu'il a bu à ma santé ! La princesse Gedroitz l'aime beaucoup et l'appelle notre « enfant terrible ». Ensuite, j'ai causé par téléphone avec Amilakhvari, il viendra prendre congé aujourd'hui. Bobrinsky est parti hâtivement pour Lvov. A l'église on a chanté admirablement. Au déjeuner toutes mes dames sont venues, ainsi que Benkendorf et Ressine. Je me hâte toujours. Bénédictions et baisers sans fin. Pas de nouvelles ; je suis si inquiète. Mon amour, je languis de toi ; pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 7 mai 1915.

MON ANGE,

De nouveau j'écris à la hâte, je ne suis jamais tranquille. Hier soir, je suis allée chez Ania. Je n'ai pas très bien dormi ; mon cœur est lourd d'angoisse. Il m'est très pénible de n'être pas avec toi dans ces moments difficiles. Ce matin, après Znaménia, je suis allée pour un instant chez Ania. Avant 2 heures j'ai dit au revoir à Karangozov et à Gordinsky. Après nous nous sommes rendues au Comité de

Tatiana ; grande séance de 2 heures un quart à 4 heures. Je suis allée chez Ania jusqu'à 5 heures et j'ai vu là notre Ami ; il pense beaucoup à toi et prie : *Nous sommes restés ensemble, avons causé, et toujours Dieu aidera,* a-t-il dit. C'est affreux de ne pas être avec toi en ce moment, quand le cœur souffre et s'inquiète tant. Mon Dieu, je voudrais tant te venir en aide.

La seule consolation c'est que N. P. est avec toi, alors je suis plus tranquille ; un cœur chaud, simple et un bon regard ardent sont une aide quand l'âme est pleine d'angoisse. Ce n'est pas un gros Orlov ou un Drenteln. Comme les Cosaques nous en priaient chaque fois, j'ai dit qu'un ou deux officiers pouvaient venir avec nous. Je crains cependant que ce ne soit trop officiel ; mais notre Ami désire que je fasse de pareils voyages.

Trésor de mon âme, mon cher ange, que Dieu t'aide, te console, et fortifie et assiste nos courageux héros !

Je t'embrasse encore et encore et te bénis sans fin. Je dois terminer. Pour toujours ta

WIFY.

8 mai 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Artsimovitch te verra à Dvinsk, demain, et m'a proposé de t'apporter une lettre. Mais je pressens que si les nouvelles continuent d'être mauvaises, tu resteras au Grand-Quartier. Le temps est splendide et tout est vért, c'est une grande différence après Tsarskoîe. Jusqu'ici tout va bien et voilà trois heures que nous nous reposons, ce qui est très utile, car le dos me fait grand mal. Nous sommes allées pour cinq minutes au *Te Deum* à la Cathédrale. Je dois dire que l'évêque Cyrille m'a paru ramolli. Ensuite, nous avons visité quatre hôpitaux. Les sœurs de ma section de la Croix Rouge travaillent depuis le mois d'août dans l'un d'eux, et dans un autre les sœurs et les médecins sont de Tachkent. Partout de l'air pur, c'est propre, agréable et sans agitation. Dans le

jardin on nous a photographiées, entourées de nombreux blessés. Une masse de juifs, dans des trains, arrivent de Courlande ; c'est un spectacle lamentable de les voir avec leurs paquets et leurs tout jeunes bébés.

Je n'ai pas très bien dormi. J'aurais voulu connaître les nouvelles ; je suis si inquiète loin de toi. Maintenant, mon chéri, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Je t'embrasse de tout mon cœur aimant. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Les fillettes t'embrassent.

Je reçois ton télégramme m'apprenant que tu retardes ton voyage ; c'est plus que compréhensible. C'est mieux d'être plus près du front en ces jours pénibles. Dieu fasse que ce « rayon de lumière » se transforme en vraie lumière du soleil. Je désire tant le succès ! Et maintenant, par surcroît, la mort d'Essen (1). Celui dont les Allemands avaient peur est mort ! Ah, quelles épreuves Dieu nous envoie ! Je voudrais savoir qui tu nommeras à sa place, qui ait la même énergie que lui pour ce temps de guerre ? Il m'est pénible de n'être pas à tes côtés, sachant combien tu souffres. Mais Dieu tout-puissant nous aidera : toutes nos pertes ne seront pas vaines ; toutes nos prières seront entendues, quelque pénible que soit le présent. Mais c'est dur d'être loin, avec des nouvelles si rares, et, cependant, tu ne peux pas venir plus près. Mon chéri, je connais ta foi et ta confiance en Dieu ; demain c'est la saint Nicolas, que ce grand saint intercède pour nos troupes courageuses ! Je terminerai cette lettre demain, à Tsarskoïe.

9 mai. Nous sommes bien arrivées, par l'embranchement de Pavlovsk, car, près de Gatchina, un train chargé de munition a sauté. Quelle horreur ! On a réussi à sauver douze wagons ; on prétend que cela a été fait exprès. Détruire juste ce dont nous avons tant besoin ! C'est vraiment cruel. Les petites nous attendaient à la gare. Comme à l'ordinaire elles ont travaillé à l'hôpital, sont allées chez Ania et ont allumé des cierges à l'église.

(1) Amiral commandant l'escadre de la Baltique.

Après le déjeuner, j'ai reçu Apraxine, Hartman, commandant d'un régiment d'Erivan, et un officier blessé. J'attends maintenant la visite d'Ania. Sonia a déjeuné avec nous. On dit que les nouvelles, aujourd'hui, sont un peu meilleures? L'aide de camp des Cuirassiers bleus m'a apporté des fleurs.

Que Dieu te bénisse, mon Soleil ! Je couvre ton cher visage de baisers. Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 10 mai 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Une matinée exquise, ensoleillée, chaude — hier aussi il faisait très beau, mais trop froid pour rester sur le balcon, après la température estivale de Vitebsk. Notre église est très bien décorée de verdure. Te rappelles-tu l'an dernier, à Livadia, comme elle était charmante notre petite église ? Une autre fois, pour cette fête, nous étions sur notre yacht, en Finlande ! Mon Dieu, que d'événements depuis cette vie paisible, simple, dans les fjords !

Edigarov m'écrit qu'il y a chez eux 35°. Ta sœur Olga a écrit qu'ils ont dû évacuer en grande hâte tous les blessés, et on a transporté les plus grièvement atteints dans un autre hôpital où on devra les laisser. Dieu permettra peut-être que Lvov et Przemysl ne soient pas pris et que cette grande fête nous apporte le bonheur. Pendant ce voyage je n'ai pas reçu de télégramme, hélas ! de sorte que je dois chercher les nouvelles dans les journaux. On vit des temps si troubles, si pénibles que je suis contente que tu ne sois pas ici, où tout est reflété dans un ton tout autre, à l'exception des blessés qui comprennent tout beaucoup plus normalement.

Je suis allée en voiture avec Ania, à Pavlovsk ; c'est ma première promenade depuis l'automne. C'est charmant, seulement on se sent si triste, et, depuis trois jours, le dos me fait atrocement mal. La princesse Ojinsky a demandé à Mavra de me dire que les prisonniers blessés, catholiques, ont reçu l'autorisation de se confesser aux prêtres russes

(à Vilna), mais ne peuvent pas recevoir la sainte Communion. C'est tout à fait injuste, mais c'est l'ordre de Toumanov. S'ils ont peur des prêtres, alors pourquoi les autoriser à se confesser ? Je suppose que ce sont des Bavarois. Je ne sais pas comment l'on traite les protestants. Ania t'envoie son salut et te baise la main. Je te bénis et t'embrasse sans fin, mon adoré. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 11 mai 1915.

MON PRÉCIEUX NICKY,

Le temps est redevenu frais et gris ; cette nuit il y avait seulement 1° ; c'est extraordinaire pour le mois de mai. Hier, nous avons passé la soirée chez Ania. Quelques officiers étaient invités de 8 heures à 10 heures et demie ; ils ont joué à différents jeux. Alexis est venu à 9 heures un quart et s'est beaucoup amusé. J'ai tricoté. Elle m'a donné à lire les lettres de ce malheureux couple Nostitz. Sans doute cette hideuse intrigue a été rapportée à ses parents d'Amérique, par quelqu'un de l'Ambassade américaine, poussé par ses ennemis — l'Ambassadeur est un de leurs amis. Elle pense que tout cela a été machiné par Mme Artzimovitch (Américaine de naissance). C'est une histoire de jalousie, mais c'était pénible de lire leurs lettres désespérées d'une vie brisée. Oui, je suis sûre que tu prendras des mesures pour éclaircir cette histoire et qu'on leur fasse justice. Je n'ai aucun intérêt ni pour l'un ni pour l'autre, mais toute cette affaire est profondément honteuse et Nicolacha n'avait pas le droit d'agir comme il l'a fait avec quelqu'un de ta suite, sans demander au préalable ton avis. C'est si facile de détruire une réputation et si difficile de la rétablir. Maintenant je dois m'habiller.

Je suis allée au Grand Palais et, au retour, je suis restée allongée sur le balcon, malgré le froid, et j'ai fait la lecture à Ania. Notre Ami s'est entretenu deux heures avec Bark (1) ;

(1) Ministre des Finances.

ils ont causé amicalement. Dieu soit loué que les nouvelles soient meilleures. Si cela pouvait continuer ! Quelle joie que tu m'écrives. Aujourd'hui il y a une semaine que tu es parti. Les enfants t'embrassent et moi aussi, mon amour. Bénédictions sans fin. Pour toujours, mon chéri, ta vieille

SUNNY.

MON BIEN-AIMÉ,

En rentrant de l'hôpital j'ai trouvé ta chère lettre, et je t'en remercie du plus profond de mon cœur aimant. C'est une telle joie de recevoir de tes nouvelles, mon amour. Merci pour tous les détails. Je désirais tant avoir de toi des renseignements exacts. Quels jours pénibles tu as vécu et je n'étais pas près de toi et un si rude travail, tout à faire ! Dieu soit loué que tout maintenant aille mieux, et l'Italie, sûrement, attirera sur elle une certaine partie des troupes. (1) Est-il vrai ou non que tout le régiment d'Erivan et toute la division du Caucase sont envoyés dans les Carpathes ? ils me le demandent de nouveau. Engalytchev dit que les batailles prochaines les plus dures sont attendues près de Varsovie, mais il trouve que nos deux généraux (j'ai oublié les noms) sont des médiocres qui ne sauront pas faire face à des attaques violentes. Il a dit cela à Nicolacha et à Janouchkevitch.

J'ai été heureuse de lire ce que tu m'as envoyé concernant mes « Criméens ». Ainsi, ils sont de nouveau dans une autre division. Mes braves du régiment d'Alexandre se sont bien conduits aussi sous Chavli. J'aurais voulu savoir comment va la santé de mon Kniajevitch ; je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis son départ. — Je viens de recevoir deux officiers, ils partent pour l'Eupatoria. Ce règlement sur les huit ou neuf mois est trop sévère ; quelques blessés ont des fractures qui ne peuvent se souder avant un an ; alors seulement ils seront tout à fait aptes au service ; mais s'ils ne peuvent retourner à leur régiment, ils perdent leur solde et quelques-uns d'entre eux sont très pauvres, n'ayant point de

(1) La déclaration de guerre de l'Italie.

ressources personnelles. Cela me paraît profondément injuste. Invalides, pas toujours pour la vie mais pour un certain temps, ceux qui ont rempli courageusement leur devoir, qui ont été blessés, sont ensuite abandonnés comme des mendiants : leurs souffrances morales doivent être grandes. D'autres retournent prématurément sur le front, uniquement pour ne pas tout perdre, et risquent ainsi de ruiner pour toujours leur santé. Sans doute quelques-uns (peu nombreux) doivent être renvoyés dans leurs régiments, parce qu'ils sont déjà complètement rétablis. C'est très compliqué.

Le dos me fait toujours mal et, maintenant, un peu au-dessus des reins, quelque chose comme des « hexenschuss » (1) et certains mouvements sont très douloureux. Néanmoins, j'ai réussi à faire mon travail. Au revoir, mon amour. Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ! Tendres baisers de nous tous. A toi.

Tsarskoî e-Selo, 10 juin 1915.

MON BIEN PRÉCIEUX,

Cette fois j'avais le cœur gros en te quittant : tout est si sérieux maintenant, si particulièrement pénible, et j'aurais tant voulu être près de toi pour partager tes soucis et tes inquiétudes. Tu supportes tout cela si courageusement et seul. Permets-moi de t'aider, mon Trésor. Sûrement il y a quelque moyen pour une femme d'aider et d'être utile. Je désire tant te faciliter la tâche, et tous ces Ministres qui se querellent entre eux alors qu'en un moment pareil tous devraient travailler de concert, oublier leurs dissentiments personnels, et n'avoir pour but que le bien de leur Empereur et du Pays. Cela me met en rage. C'est tout simplement une trahison, car le peuple sait tout cela ; il sait qu'il y a des discordes au sein du Gouvernement, et les gens de l'opposition en profitent. Si seulement tu pouvais être sévère, mon chéri, c'est si nécessaire. Ils doivent entendre ta voix et voir

(1) Coups de fouet, (en allemand).

le mécontentement dans tes yeux ; ils sont trop habitués à ta bonté douce et indulgente.

Parfois un mot dit d'une voix douce porte loin ; mais dans une période comme celle que nous traversons, il est nécessaire que ta voix fasse entendre hautement la protestation et le reproche, quand ils continuent de ne pas obéir à tes ordres ou sont lents à les exécuter. Ils doivent apprendre à trembler devant toi. Rappelle-toi M. Philippe (1) ; et Grigori dit la même chose. Tu dois, tout simplement, ordonner que telle ou telle chose soit exécutée, sans demander si c'est possible (tu ne demanderas jamais rien d'absurde ou de fou) ; par exemple, ordonner, comme en France (une République), que telle usine fabrique des obus ou des cartouches (si la fabrication des canons et des fusils est trop compliquée) et que les grandes usines envoient des instructeurs. Tu sais comme notre peuple est doué, comme il est capable, mais il est paresseux et manque d'initiative. Il suffit de le pousser, et alors tout sera fait. Seulement, ne demande pas, ordonne ; sois énergique pour le bien de ton pays !

De même pour la question qui tient tellement à cœur à notre Ami, et qui est la plus importante de toutes pour la paix à l'intérieur : il ne faut pas appeler les réservistes de la 2e catégorie. Si l'ordre est déjà donné, dis à Nicolacha que tu insistes pour qu'il soit révoqué, et qu'on temporise en ton nom. Cette mesure généreuse doit émaner de toi. N'écoute aucune explication (je suis sûre que cela a été fait par ignorance de la situation dans le pays). C'est pourquoi notre Ami a peur de ta présence au Grand-Quartier, où tous viennent t'apporter leurs propres explications, et, malgré toi, tu leur cèdes, tandis que c'est ton propre sentiment qui est juste, mais gênant pour eux. Rappelle-toi que tu règnes depuis longtemps et que tu as beaucoup plus d'expérience qu'eux. N. (2) ne doit penser qu'à l'armée et au succès, tandis que toi tu portes la responsabilité entière depuis de nombreuses années.

(1) Aventurier lyonnais qui, avant Raspoutine, eut une grande influence sur la famille impériale.

(2) Le Grand-duc Nicolas.

S'il commet des fautes (après la guerre, lui ne sera plus rien), toi tu devras tout réparer. Non, écoute notre Ami ; aie confiance en Lui ; Il a dans le cœur ton intérêt et celui de la Russie, nous devons seulement faire plus attention à ce qu'Il dit. Ce n'est pas pour rien que Dieu nous l'a envoyé. Il ne parle pas à la légère ; et c'est très important d'avoir non seulement Ses prières, mais Ses conseils. Les Ministres n'ont pas pensé à te dire que cette mesure est une mesure fatale, mais Lui l'a dit. Comme c'est pénible de ne pas être avec toi pour causer tranquillement et t'aider à être ferme. Je serai tout le temps avec toi par mes pensées et mes prières. Que Dieu te bénisse et garde mon courageux, mon patient, mon doux. Je couvre ton cher visage de tendres baisers sans fin. Je t'aime plus que les mots ne le peuvent dire, mon soleil, ma joie. Je te bénis. Il est triste de ne pas prier ensemble, mais Botkine trouve qu'il est plus sage pour moi de rester tranquille, pour me rétablir plus vite. Ta

WIFY.

Le 14, notre Marie aura seize ans. Alors fais-lui cadeau, de notre part, d'un collier de diamants pareil à ceux qu'ont reçus ses deux aînées.

Tsarskoîe-Selo, 11 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Mes pensées les plus tendres t'entourent d'amour et de désir. Quelle agréable surprise quand, soudain, tu as reparu. Je priais et pleurais et me sentais si misérable. Tu ne sais pas combien il est pénible d'être sans toi, et comme je sens toujours affreusement ton absence. Ton cher télégramme a été une grande consolation, car je me sentais très déprimée, et l'humeur révoltante d'Ania avec moi (pas avec les enfants) sans doute n'a pas contribué à embellir mon après-midi, ni le soir. Nous avons dîné et pris le thé sur le balcon. Ce matin, il fait de nouveau très beau. Ecoute ce que j'ai fait la nuit dernière, au lit : j'ai déterré tes vieilles lettres et j'en ai relu

beaucoup, entre autres les quelques-unes que tu m'as écrites avant que nous ne fussions fiancés ; et toutes tes paroles d'amour profond et tendre ont réchauffé mon cœur souffrant ; il me semblait que tu me parlais. J'ai numéroté tes lettres, la dernière, du Grand-Quartier porte le n° 176, et la mienne d'hier le n° 313. J'espère que ma lettre ne t'aura pas déplu, mais je suis hantée par le désir de notre Ami, car je sais que ce sera fatal pour nous et pour le pays s'il n'est pas accompli. Il sait ce qu'Il dit quand Il parle si sérieusement. Il était très opposé à ton voyage à Lvov et Przemysl, et nous voyons maintenant que ce voyage était prématuré. Il était très opposé à la guerre, il était opposé à la convocation de la Douma, — un vilain acte de Rodzianko, et je trouve que les discours ne devraient pas être publiés.

Je t'en prie, mon Ange, oblige Nicolacha à voir par tes yeux ; ne permets pas qu'un seul homme de la 2me catégorie soit appelé ; diffère le plus longtemps possible ; ils doivent travailler dans les champs, dans les fabriques, sur les bateaux, etc. Appelle plutôt la classe prochaine. Je t'en prie, écoute Son conseil, quand il parle si sérieusement et n'en dort pas la nuit. Une faute et nous devrons tous la payer.

J'aurais voulu savoir quel état d'esprit tu as trouvé au Grand-Quartier, et si la chaleur est forte. — Félix (1) a raconté à Ania qu'à Moscou on a jeté des pierres sur la voiture d'Ella, et craché sur elle, mais elle n'a pas voulu nous en parler. Ces derniers jours, on craint de nouveaux désordres, on ne sait pas pourquoi. Les grandes filles sont à l'hôpital. Hier, toutes les quatre ont travaillé au dépôt et sont allées ensuite chez Irène. Comment te sens-tu, mon amour ? Tes chers yeux tristes me poursuivent toujours. Confie-toi franchement à ta vieille femme, — ta fiancée de jadis — partage tout avec moi, ce sera peut-être mieux, bien qu'il soit parfois plus facile de porter seul la douleur, sans se laisser abattre. Mais physiquement, pour le cœur, c'est très mauvais ; je ne le sais que trop. Mon oiseau chéri, je t'embrasse sans fin. Je te bénis et couvre de baisers ton

(1) Prince Youssoupov, père du meurtrier de Raspoutine. Il fut, pendant un certain temps, gouverneur général de Moscou.

cher visage. Je voudrais pouvoir appuyer ta chère tête sur mon vieux cœur, si plein d'amour indicible et de tendresse. Pour toujours, ta vieille

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 12 juin 1915.

MON AMOUR TRÈS PRÉCIEUX,

Avec quelle inquiétude j'attends des nouvelles et avec quelle hâte je lis les journaux du matin, pour savoir ce qui s'est passé. De nouveau un temps splendide. Hier, pendant le dîner (sur le balcon), il est tombé une averse formidable, évidemment il doit pleuvoir chaque jour ! Personnellement, cela ne me déplaît pas, puisque je crains toujours la chaleur, et, hier, il faisait très chaud. Ania est d'une humeur massacrante, ce qui n'augmente pas mon bien-être. Elle grogne contre tout et tous, et, par de subtiles allusions, nous critique toi et moi. Cet après-midi je ferai peut-être une promenade en voiture et j'espère aller demain à l'hôpital (après une absence d'une semaine) car un des officiers doit être opéré de l'appendicite.

Mon amour, je t'en prie, n'oublie pas de poser la question sur les Tartars de Tobolsk. Ce sont des hommes magnifiques, dévoués et, sûrement, ils seraient partis sur le front avec joie et orgueil.

Hier j'ai vu Mme Hartwig ; elle m'a raconté beaucoup de choses intéressantes sur l'abandon de Lvov et les tristes impressions des soldats affligés qui disaient qu'ils ne retourneraient plus se battre sans armes au poing. La fureur des officiers contre Soukhomlinov est immense ; pauvre homme, ils haïssent même son nom, et attendent impatiemment qu'on le révoque. Dans son propre intérêt, il serait mieux de le faire avant que le scandale n'éclate. C'est sa femme, cette aventurière, qui a perdu sa réputation et il pâtit parce qu'elle touchait des pots-de-vin, etc. On dit que c'est de sa faute s'il n'y a pas d'obus... Je te dis cela pour que tu saches quelles impressions elle a rapportées de là-bas.

On attend un miracle pour que le succès vienne, pour que la production des munitions et des fusils soit doublée ! Je voudrais bien savoir quel est l'état d'esprit au Grand-Quartier? Si Dieu avait voulu que Nicolacha fût autre et qu'il ne se tournât pas contre un saint homme ! Cela porte toujours malheur ; mais ces femmes ne lui permettent pas d'être autrement. Il est triste de penser qu'il a pris tant et que presque tout est déjà perdu ! Mais Dieu tout-puissant nous aidera, et des jours meilleurs viendront j'en suis sûre. Quelles épreuves il te faut supporter, mon Soleil ! Je voudrais tant être près de toi, savoir comment tu te sens moralement, — courageux et calme comme toujours, cachant tes souffrances comme toujours. Que Dieu t'aide, mon cher martyr, et te donne la force, la foi et le courage ! Ton règne a été plein de terribles épreuves, mais la récompense viendra un jour ; Dieu est juste. — Les oiseaux chantent joyeusement ; un vent doux entre par la fenêtre. Quand j'aurai terminé ma lettre, je me léverai ; ces jours de repos ont été salutaires pour mon cœur.

Je te bénis sans fin, mon amour et couvre de baisers ton cher visage. Je reste pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 12 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je commence ma lettre ce soir parce que j'espère aller à l'hôpital demain matin et aurai moins de temps pour t'écrire. Ania et moi avons fait cet après-midi une agréable promenade en voiture jusqu'à Pavlovsk ; il faisait très frais à l'ombre. Mon dépôt de Lvov (1) est provisoirement à Rovno, près de la gare. Dieu fasse que nous ne devions pas partir aussi de là ; c'est pénible que nous ayons dû abandonner cette ville, quoiqu'elle ne fût pas encore tout à fait nôtre, — néanmoins, il est triste qu'elle soit tombée en d'autres mains. Guillaume va dormir maintenant dans le lit du vieux François-Joseph,

(1) Les Autrichiens venaient de reprendre Lemberg.

où tu as passé une nuit. Cela ne me plaît pas : c'est humiliant. Cependant, c'est supportable ; mais penser qu'il faudra encore une fois livrer une pareille bataille et que les champs seront de nouveau jonchés des cadavres de nos courageux soldats, cela déchire le cœur. Je ne devrais pas t'écrire sur un ton pareil, tu as assez de chagrin sans cela ; mes lettres devraient te réconforter, mais c'est très difficile quand le cœur et l'âme sont tristes. J'espère voir notre Ami un moment, demain matin, chez Ania, pour Lui dire adieu, cela me fera du bien. Serge Tanéiev (1) devait partir ce soir pour Kiev, mais il a reçu un télégramme que les « Akhtyrtzy » sont envoyés ailleurs et il part demain. J'aurais voulu savoir quelle est cette nouvelle combinaison. C'est dommage qu'Alexeiev ne soit pas resté avec Ivanov ; les affaires auraient mieux marché. Dragomirov a tout gâté. On prie, on prie, mais cela n'est pas suffisant. La « Schadenfreude » de l'Allemagne me fait bouillir le sang ! Dieu, sûrement, entendra nos supplications et nous enverra le succès. Maintenant l'ennemi va se tourner contre Varsovie ; il y a déjà beaucoup de troupes près de Chavli. Mon Dieu ! quelle affreuse guerre !

Mon cher et courageux aimé, comme je voudrais pouvoir réjouir ton pauvre cœur souffrant par quelque lumineux espoir ! Je désirerais te tenir étroitement serré dans mes bras, poser ta chère tête sur mon épaule, couvrir ton visage et tes yeux de baisers et te murmurer de tendres paroles d'amour. La nuit j'embrasse ton oreiller, c'est tout ce qui me reste — et je le bénis.

Maintenant, je dois me coucher. Repose-toi bien, mon trésor. Je te bénis et t'embrasse tendrement et caresse doucement ton cher front.

13 juin. Comment te remercier pour ta chère lettre ! Je l'ai reçue au retour de l'hôpital. C'est une joie profonde de recevoir de tes nouvelles, mon ange ; je te remercie mille fois. Mais je suis triste que ton cher cœur n'aille pas bien. Je t'en prie, laisse-toi examiner par Botkine, quand tu rentreras. Il pourra te donner des gouttes, que tu prendras de temps en

(1) Frère de Mme Vyroubov.

temps, quand tu souffriras. Je plains tant ceux qui souffrent du cœur, car moi-même j'en souffre depuis tant d'années. Cacher sa douleur, tout réprimer, est mauvais pour le cœur ; il se fatigue physiquement. Cela se voyait parfois à tes yeux. Seulement, dis-moi toujours ce que tu ressens, car, en somme, j'ai assez d'expérience dans les maladies de cœuret je pourrais te soulager. Parle-moi de tout, épanche ton âme, pleure même, parfois cela fait du bien physiquement.

Grâce à Dieu, Nicolacha a compris au sujet de la 2me catégorie. (1) Pardonne-moi, mais le choix du nouveau Ministre de la Guerre (2) ne me plaît pas. Rappelle-toi comme tu étais contre lui, et certainement tu avais raison. N. aussi, il me semble, était contre lui. Est-il un homme en qui l'on puisse avoir confiance, à qui l'on puisse se fier ? Comme je voudrais être avec toi et entendre toutes les raisons qui te l'ont fait désigner ! J'ai peur des nominations faites par Nicolacha ; il est loin d'être intelligent, il est obstiné, et les autres le mènent. Dieu veuille que je me trompe et que ce choix soit heureux ! Mais je croasse comme un corbeau. Est-il possible que cet homme ait tant changé ? S'est-il séparé de Goutchkov ? N'est-il point un ennemi de notre Ami ? Et cela porte toujours malheur. Demande au cher vieux Goremykine de causer avec lui sérieusement et qu'il tâche de l'influencer moralement. Puissent ces deux nouveaux Ministres (3) être les hommes qu'il faut, à la place qu'il faut ! Le cœur est si plein d'anxiété ; on attend avec une telle impatience que l'union règne parmi les Ministres... et le succès. Mon cher amour, dis-leur qu'à leur retour du Grand-Quartier ils demandent à m'être présentés, l'un après l'autre. Je prierai ardemment et ferai tous mes efforts pour t'être vraiment utile. C'est terrible de ne pas t'aider, de te laisser seul accomplir tout ton dur travail. Je crois que notre Ami a dîné de nouveau avec Schakhovskoï (4), qui lui plaît. Il peut avoir une bonne influence sur lui. Pense comme c'est étrange : Schtcher-

(1) Appel des hommes de cette catégorie.
(2) Général Polivanov.
(3) Le général Polivanov et le prince Schtcherbatov.
(4) Ministre du Commerce et de l'Industrie

batov a écrit une lettre très aimable à Andronnikov (1) (alors qu'à toi il avait parlé contre lui). Il y a encore un Ministre qui ne paraît pas à sa place : Stchéglovitov (2) (très agréable causeur). Il néglige tes ordres et quand il examine une requête qu'il suppose transmise par notre Ami, il ne lui donne pas de suite ; et, il n'y a pas longtemps, il a même déchiré une requête envoyée par toi. Vériovkine, son aide (ami de Grigori), l'a raconté, et j'ai remarqué, qu'en général, Stchéglovitov fait rarement ce qu'on lui demande ; comme Timiriazev (3), il est obstiné et s'en tient à la lettre plutôt qu'à l'esprit. C'est bien d'être sévère, mais on pourrait être plus juste et plus indulgent pour les petits.

Quel beau temps ! Je suis étendue sur le balcon ; les oiseaux gazouillent au loin, joyeusement ; Ania était tout à l'heure avec moi ; elle a vu Grigori ce matin ; il a un peu dormi pour la première fois depuis cinq nuits ; il dit que sur le front ça va un peu mieux. Il te demande, *de la façon la plus pressante*, de donner *immédiatement* l'ordre que dans tout le pays des processions soient faites le même jour pour implorer la victoire. Dieu exaucera si tous s'adressent à lui. Je t'en upplie, donne l'ordre. Choisis n'importe quel jour, mais que ce soit promptement. Envoie ton ordre (je pense par télégramme ouvert, pour que tous puissent le lire) à Sabler (4), en disant que c'est ton désir. Maintenant, c'est le carême, de sorte que ce sera encore plus à propos, et cela remontera les cœurs et consolera les courageux combattants. J'ai dit la même chose à Schavelsky. Mon amour, mon cœur, je t'en prie, fais cela, et de telle façon que l'ordre vienne de toi et non du Synode. Je n'ai pas pu Le voir aujourd'hui : j'espère Le voir demain.

Que Dieu te garde et te conduise, mon amour !

Si tu as quelques questions pour notre Ami, écris de suite. Je te couvre des baisers les plus tendres.

Pour toujours ta vieille

WIFY.

(1) Aventurier de haut vol, créature de Raspoutine et du prince Mestcherski.

(2) Ministre de la Justice.

(3) Ancien Ministre du Commerce.

(4) Procureur général du Saint Synode.

Tsarskoîe-Selo, 14 juin 1915.

MON NICKY ADORÉ,

Comme je te suis reconnaissante pour ton cher télégramme. Pauvre chéri, même les dimanches tu as conseil des Ministres ! Paul est venu prendre le thé, il est resté une heure trois quarts. Il a été charmant, a parlé honnêtement et simplement, avec beaucoup de bienveillance et sans intention de se mêler de ce qui ne le regarde pas, tout en interrogeant sur différentes choses. Avec son consentement je te rapporterai notre entretien. Voici pour commencer : il y a quelques jours, Paléologue a dîné avec lui et ils ont eu une longue conversation intime, au cours de laquelle Paléologue a tâché, très habilement, de découvrir s'il savait que tu aies quelque idée de conclure une paix séparée avec l'Allemagne, car il en a entendu parler, et, soi-disant, en France, le bruit en court ; tandis que là-bas ils ont l'intention de mener la guerre jusqu'au bout. Paul lui a répondu qu'il était convaincu que ce n'était pas vrai, d'autant plus qu'au début de la guerre nous avons convenu avec nos alliés que la paix pourrait seulement être conclue par tous, ensemble, et non séparément. Alors j'ai dit à Paul que tu avais entendu la même rumeur à propos de la France ; et il s'est signé quand j'ai ajouté que, même en songe, tu ne voyais pas la paix, que tu savais que cela signifierait la révolution chez nous et que c'est pourquoi les Allemands tentent de grossir ce bruit. Il a dit qu'il avait même entendu parler des folles conditions allemandes qui nous seraient posées. Je l'ai prévenu que sûrement après cela, il entendra dire que c'est moi qui veux la paix à tout prix.

Ensuite il m'a demandé s'il est vrai que Stchéglovitov (1) va être renvoyé et qu'on nommera à sa place ce dégoûtant Manoukhine (2)? J'ai dit que je n'en savais rien, que je ne savais pas si cela était vrai et que je ne savais pas non plus

(1) Ministre de la Justice.
(2) Ministre de la Justice dans le Cabinet Witte.

pourquoi Stchéglovitov avait choisi ce moment pour aller au couvent de Solovietzk. Il m'a ensuite parlé d'une chose dont, bien que ce soit désagréable, il vaut mieux te prévenir. Voilà déjà six mois qu'on parle d'un espion qui se trouverait au Grand-Quartier. Quand j'ai demandé le nom, il m'a répondu qu'il s'agissait du général Danilov (le noir) et que de différents côtés, on lui avait dit qu'il y avait quelque chose de louche en lui, et que, maintenant on en parle dans l'armée. Mon chéri, Voyéikov est rusé et intelligent, cause de cela avec lui et qu'il tâche, habilement, de surveiller les agissements de cet homme ; pourquoi ne pas le filer? Sans doute, l'espiono-manie est maintenant, comme le dit Paul, répandue partout ; mais comme on sait tout de suite à l'étranger des choses que seuls les initiés aux affaires du Grand-Quartier connaissent, un fort soupçon s'est élevé et Paul a cru devoir me demander si tu n'avais jamais parlé de cela dans tes conversations avec moi? J'ai répondu négativement. Seulement ne parle pas de cela à Nicolacha avant d'avoir pris des renseignements, car il pourrait tout gâter par son emportement, le dire tout droit à Danilov, ou ne pas le croire du tout. Mais, bien qu'il soit sympathique et paraisse honnête, je crois qu'il serait bon de le faire surveiller. Pendant que tu es là-bas, les hommes jaunes et les autres pourraient ouvrir les yeux et les oreilles, surveiller ses télégrammes et ses fréquentations. On prétend qu'il reçoit souvent de très fortes sommes. Je te répète tout cela, mais ne sais pas du tout si ces dires reposent sur quelque fondement. Cependant, il vaut mieux te prévenir. Beaucoup détestent le Grand-Quartier et s'y sentent mal à l'aise, parce que déjà il y a eu là-bas des espions, et aussi d'honnêtes gens accusés par Nicolacha. Maintenant, tu peux examiner tout cela avec soin. Paul dit que la nomination de Schtcherbatov a été accueillie avec enthousiasme. Il ne le connaît pas. — Pardonne-moi si j'insiste tant ; mon pauvre chéri, mais je désire si ardemment t'aider et peut-être puis-je t'être utile en te transmettant ces renseignements.

Mary Vassiltchikov habite, avec sa famille, la maison verte du coin, et, de sa fenêtre, elle guette comme un chat toutes

les personnes qui entrent chez nous ou qui en sortent et fait ses remarques. Elle a mis en rage Iza en lui demandant pourquoi les enfants sortaient un jour à pied et le lendemain à bicyclette ; pourquoi un officier, une serviette sous le bras, venait le matin, dans un uniforme et le soir dans un autre uniforme ? Elle a dit à la comtesse Frédéricks qu'elle avait vu Grigori entrer chez nous (c'est odieux). Alors, pour la punir, nous sommes allées, ce soir, chez Ania, par une voie détournée, de sorte qu'elle ne nous a pas vues sortir. Notre Ami était là, il est resté avec nous de 10 heures à 11 heures et demie. Je t'envoie une canne (un poisson qui tient un oiseau) qui lui a été envoyée pour toi du mont Athos. D'abord, il s'en est servi, et maintenant il te la donne comme bénédiction ; si tu pouvais la porter de temps en temps ce serait bien, et aussi de l'avoir dans ton compartiment, près de celle qu'a touchée M. Philippe. Il a parlé beaucoup et merveilleusement de ce qu'est un Empereur russe, et a déclaré que bien que d'autres chefs suprêmes soient aussi oints et couronnés, seul l'Empereur russe est le véritable Empereur oint depuis trois cents ans. Il dit aussi que tu sauveras ton règne, si tu n'appelles pas maintenant la réserve de la 2e catégorie. On dit que Schakhovskoï a été enthousiasmé que tu aies parlé de cela, car les Ministres sont tombés d'accord ; mais si tu n'avais pas commencé le premier, ils n'auraient pas voulu en parler.

Notre Ami trouve que tu devrais, tout simplement, ordonner aux usines de fabriquer des munitions, même choisir les usines sur la liste qu'on te montrerait, au lieu de faire donner des ordres par différentes commissions qui bavardent des semaines entières et ne peuvent prendre de décision. Sois plus autoritaire, mon amour, montre-toi.

Maintenant, au revoir, mon cher trésor, mon bien-aimé. Je t'embrasse si tendrement et je prie Dieu qu'il te bénisse, te garde et te guide. Ta vieille

WIFY.

As-tu la patience de lire ces longues lettres ?

Tsarskoïe-Selo, 15 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Avant d'aller dormir je commence ma lettre. Merci pour ton télégramme, que j'ai reçu pendant le dîner — nous avons dîné à l'intérieur parce qu'il n'y avait que 9° et que je venais de me faire laver les cheveux. J'attends avidement ta lettre promise.

La ville fourmille de potins : on dit qu'on va changer tous les Ministres, que Krivochéïne (1) sera Président du Conseil, que Manoukhine remplacera Stcheglovitov, que Goutchkov sera nommé adjoint de Polivanov, etc. Notre Ami, duquel Ania est allée prendre congé, désire beaucoup savoir ce qu'il y a de vrai là-dedans. On a dit également que Samarine (2), prendrait la place de Sabler — qu'il vaudrait mieux ne pas remplacer avant d'avoir trouvé quelqu'un de très bien. Samarine sera certainement hostile à notre Ami et se fera le défenseur des évêques que nous n'aimons pas. C'est un vrai Moscovite et si étroit d'esprit. Ania lui a dit que je ne savais rien. Il a prié de te dire que tu dois faire moins attention à ce qu'on te conseille, et qu'il ne faut pas te laisser influencer, mais suivre *ton propre instinct* ; que tu dois avoir plus de confiance en toi et ne pas trop écouter les autres ni leur céder, car ils en savent beaucoup moins que toi. Les temps sont si graves que toute ta sagesse personnelle est nécessaire et ton âme doit te guider. Il regrette que tu n'aies pas causé davantage avec Lui de tout ce que tu as l'intention de faire, et de ce que tu comptes dire à tes Ministres et des changements que tu as envisagés. Il prie avec une grande ardeur pour toi et pour la Russie et peut aider davantage, si tu t'ouvres franchement à Lui.

Je souffre terriblement d'être séparée de toi. Pendant vingt ans nous avons tout partagé, et, maintenant qu'il se passe des

(1) Ministre de l'Agriculture.
(2) Maréchal de la noblesse de Moscou.

choses si sérieuses, je ne connais ni tes pensées ni tes décisions. C'est très pénible. Que Dieu t'aide et de guide dans le vrai chemin, mon doux amour ! Je suis aussi bien plus tranquille quand tu es ici ; j'ai peur qu'ils n'exploitent ton bon cœur et te fassent faire des choses que tu ne ferais peut-être pas, si tu pouvais les examiner ici, tranquillement.

Mes prières et mes pensées les plus tendres t'entourent d'un amour profond et compatissant. Oh, comme je voudrais t'aider et te donner confiance en toi ! Combien de temps restes-tu encore ? Dors en paix et que les saints anges gardent ton sommeil !

16 juin. Je viens de recevoir ta chère lettre et t'en remercie de tout cœur. Je suis heureuse que tu sois content du travail et de la séance. Oui, mon amour, à propos de Samarine, je suis plus qu'attristée ; je suis tout simplement désespérée ! Il fait partie de cette mauvaise clique bigote qui entoure Ella, c'est un ami intime de Sophie Ivanovna Tutchev (1). J'ai de sérieuses raisons de ne pas aimer l'évêque Trifon, qui de tout temps a dit du mal de notre Ami, et qui, maintenant, en dit du mal dans l'armée. Maintenant, nous aurons de nouveau des histoires contre notre Ami et tout ira mal. Je souhaite de tout mon cœur, de toute mon âme, qu'il n'accepte pas ce poste ; sinon ce sera l'influence d'Ella, et des ennuis du matin au soir. Et s'il est contre Grigori, il est contre nous. Au surplus, c'est un esprit terriblement étroit, un vrai moscovite, une tête sans âme. Mon cœur est lourd comme du plomb. Il eût été mille fois préférable de garder encore quelques mois Sabler que d'avoir Samarine.

Ordonne de faire maintenant des processions ; n'ajourne pas, mon amour ; écoute-moi ; c'est sérieux ; fais cela le plus vite possible. C'est maintenant le carême, donc le moment est propice. Choisis la fête de Pierre et de Paul, mais que ce soit fait au plus vite. Ah ! pourquoi ne sommes-nous pas ensemble pour parler de tout et veiller à ce que n'arrivent pas des choses qui, je le sais, ne doivent pas être. Ce n'est pas mon cerveau qui est habile, mais j'écoute mon âme et je

(1) Ex-gouvernante des Grandes-Duchesses.

voudrais que tu l'écoutes aussi, mon amour. Je ne veux pas récriminer, je te parle seulement en toute franchise. Au revoir mon tout. Que Dieu te bénisse et t'aide ! Je t'embrasse sans fin.

Toujours ta triste

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 16 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Quelques mots seulement avant la nuit. J'ai mis ton jasmin parfumé dans mon évangile, il m'a rappelé Peterhof. Ce n'est pas l'été quand on n'est pas là-bas. Ce soir, nous avons dîné à l'air, mais nous sommes rentrées après 9 heures, parce qu'il faisait humide. L'après-midi, je suis restée sur le balcon. J'aurais voulu aller dans la soirée à l'église, mais je me suis sentie trop fatiguée, mon cœur est si lourd, si triste. Je songe toujours à ce que dit notre Ami, et, trop souvent, nous ne prêtons pas assez d'attention à Ses paroles. Il était si opposé à ton séjour au Grand-Quartier parce que là-bas on te circonvient et te fait faire des choses qu'il vaudrait mieux ne pas faire. Dans ta maison, l'atmosphère est plus saine, et ici tu envisagerais les choses avec plus de lucidité. Si seulement tu pouvais revenir plus vite. Je parle non par égoïsme, mais parce que je suis plus tranquille pour toi quand tu es ici, tandis que là-bas j'ai toujours peur qu'on n'invente quelque chose. Vois-tu, je n'ai aucune confiance en Nicolacha ; je crois qu'il est loin d'être intelligent, et, puisqu'il est allé contre un Homme de Dieu, ses œuvres ne peuvent pas être bénies et ses avis ne peuvent être justes. Quand Grigori a entendu hier, en ville, avant Son départ, que Samarine était nommé — tout le monde le savait déjà — Il a été tout à fait désespéré, puisque le dernier soir que tu as passé ici, il y a aujourd'hui huit jours, Il t'a supplié de ne pas changer Sabler tout de suite, te disant que bientôt peut-être l'on trouverait l'homme qu'il fallait ; et maintenant c'est la bande de Moscou

qui nous enveloppera comme une toile d'araignée : les ennemis de notre Ami sont aussi les nôtres, et Schtcherbatov, j'en suis sûre, sera avec eux.

Je te demande pardon d'écrire tout cela, mais je suis si malheureuse depuis que j'ai appris cette nomination que je ne puis me calmer. Je vois maintenant pourquoi Grigori ne voulait pas que tu ailles là-bas. Ici j'aurais pu t'aider. Ils ont peur de mon influence ; — Grigori l'a dit (pas à moi) et aussi Voyéikov — parce qu'ils savent que j'ai la volonté tenace et que je les devine mieux que les autres et parce que je t'aurais aidé à être ferme. J'eusse tout essayé pour te dissuader, si tu avais été ici, et je pense que Dieu m'aurait assistée, et tu te serais rappelé les paroles de notre Ami. Quand Il dit qu'il ne faut pas faire quelque chose et qu'on ne l'écoute pas, toujours ensuite on reconnaît son erreur. Si Samarine accepte sa nomination, Nicolacha tâchera de se lier avec lui et de le tourner contre notre Ami. C'est sa tactique. Je t'en supplie, à ta première rencontre avec Samarine, parle-lui avec fermeté. Fais cela, mon chéri, pour l'amour de la Russie ; il n'y aura pas de bénédiction sur la Russie, si son Souverain permet qu'un homme envoyé par Dieu à notre secours soit persécuté. Dis-lui sévèrement, avec fermeté, d'une voix résolue, que tu interdis toute intrigue contre notre Ami, tout propos sur Lui, et la moindre persécution, qu'autrement tu ne le garderas pas. Dis-lui qu'un vrai serviteur n'ose pas aller contre un homme que respecte et vénère son Souverain. Tu sais le mauvais rôle que joue Moscou ; dis-lui tout cela. Son amie d'enfance, S. I. Tutchev répand des mensonges sur nos filles ; *répète cela* et dis que ses mensonges venimeux ont causé beaucoup de mal et que tu ne permettras pas qu'elle continue. Ne te moque pas de moi. Si tu savais quelles larmes j'ai versées aujourd'hui, tu comprendrais la grande importance de tout cela. Ce n'est pas une niaiserie de femme, mais la seule, la vraie vérité. Je t'adore trop profondément pour t'importuner d'une lettre comme celle-ci en un moment pareil, si mon âme et mon cœur ne me la soufflaient pas. Nous autres, femmes, nous avons parfois l'instinct de ce qui est juste, mon amour, et tu sais comme j'aime ton pays qui est devenu le mien. Tu sais ce

qu'est pour moi cette guerre, sous tous les rapports ; et que l'Homme de Dieu, qui prie pour toi sans cesse, puisse être à nouveau en danger de persécution, — là, Dieu ne nous pardonnerait pas notre faiblesse et notre péché, si nous ne le protégions point. Tu sais combien est grande la haine de Nicolacha pour Grigori. Parle donc à Voyéikov, mon chéri ; il comprend ces choses parce qu'il t'est loyalement dévoué.

Samarine est un homme très vaniteux, cet été j'ai eu l'occasion de m'en convaincre, en causant avec lui de la question de l'évacuation. Rostovtzev et moi avons été très mal impressionnés par son assurance, son adoration aveugle pour Moscou et son mépris pour Pétersbourg. Son ton révoltait Rostovtzev. Je l'ai vu ainsi sous un autre jour et j'ai compris combien il serait désagréable d'avoir affaire à lui. Quand, jadis, on le proposa pour Alexis (1), sans hésiter j'ai dit non, à aucun prix je ne voulais d'un homme ayant un esprit aussi étroit. Notre Eglise a précisément besoin, au contraire, d'une âme, non d'un cerveau.

Que Dieu tout-puissant nous aide et ramène tout dans la voie droite, qu'il écoute nos prières et te donne plus de confiance en ta propre sagesse afin que tu n'écoutes pas les autres et n'obéisses qu'à notre Ami et à ton cœur. Encore une fois pardonne-moi cette lettre écrite le cœur souffrant et les yeux humides. Maintenant il n'y a rien de négligeable, tout est grave. Je respecte et aime le vieux Goremykine ; si je l'avais vu, je sais comment je lui aurais parlé ; il est si franc avec notre Ami, mais il ne comprend pas que Samarine est ton ennemi, s'il agit et parle contre Grigori. Je suis sure que ton pauvre cher cœur souffre davantage, qu'il est dilaté et a besoin de gouttes. Je t'en prie, chéri, promène-toi moins ; je me suis fatigué le cœur par des marches à pied pendant les chasses et en Finlande, et, avant d'avoir recours aux médecins, j'éprouvais des douleurs folles, des étouffements et des palpitations. Soigne ta santé, mon petit Agou. Je déteste être séparée de toi ; c'est pour moi le plus grand châtiment, surtout en un moment pareil. Notre premier Ami (2) m'a donné

(1) Comme précepteur.
(2) Philippe.

cette icone avec la clochette, pour me dénoncer ceux qui ne sont pas droits et les empêcher de m'approcher. Je les sentirai et ainsi te garderai d'eux. Même la famille le sait, c'est pourquoi ils tâchent de venir à toi quand tu es seul et qu'ils désirent quelque chose d'injuste que je n'approuve pas. Ce n'est pas moi qui agit, Dieu désire que ta pauvre petite femme soit ton aide. Grigori le dit toujours et M. Philippe le disait aussi : il disait que je pourrais te prévenir à temps si je connaissais les choses. Eh bien, maintenant je ne puis que prier et souffrir. Je te serre fortement sur mon cœur ; je caresse tendrement ton front, je presse mes lèvres contre les tiennes ; je baise avec amour tes chères mains qu'on arrache toujours de moi. Je t'aime, je t'aime et je veux ton bien, ton bonheur et que tu sois béni. Dors bien et en paix ; je dois tâcher aussi de m'endormir ; il est près d'une heure.

Mon train a amené beaucoup de blessés ; le train de Baby en a amené une masse de Varsovie, car on évacue les hôpitaux. Que Dieu nous vienne en aide !

Mon chéri, rappelle-toi d'ordonner au plus tôt les processions. Maintenant, pendant le carême, c'est le moment le plus favorable ; et que l'ordre émane de toi et non du nouveau Procureur du Synode. J'espère communier pendant ce carême, si Mme Becker ne m'en empêche pas. En lisant cette lettre tu diras : on voit qu'elle est la sœur d'Ella ! Mais je ne puis pas tout dire en trois mots ; j'ai besoin d'un grand nombre de pages pour raconter tout et mon pauvre Soleil doit lire ce long grimoire. Mais mon chéri connaît sa vieille femme et l'aime.

17 juin. Bonjour, mon chéri. J'ai mal dormi ; le cœur est dilaté, de sorte que ce matin je suis restée étendue dans le lit et sur le balcon. Hélas, je n'irai pas à l'hôpital ; de nouveau la tête est brûlante. Les cloches de l'église sonnent. Je terminerai après le déjeuner. Les grandes filles sont en ville : Olga reçoit l'argent ; puis elles iront à l'hôpital et prendront le thé à Elaguine.

Il fait très chaud et lourd, mais, sur le balcon, souffle un vent très fort ; il y a probablement de l'orage dans l'air, c'est pourquoi l'on respire si difficilement. J'ai porté sur le balcon

des roses, des muguets et des pois de senteur pour jouir de leur parfum. Je brode toute la journée pour notre exposition. Ah ! mon petit, mon petit, comme je voudrais que nous fussions ensemble ! On se sent si fatigué, par moments, si déprimé par les soucis et l'inquiétude ! Il y a bientôt onze mois ! Mais alors il n'y avait que la guerre, tandis que maintenant ce sont les affaires intérieures qui absorbent et les revers de la guerre. Mais Dieu aidera. Quand tout paraît si sombre, je suis sûre que des jours ensoleillés viendront. Que les Ministres travaillent sérieusement, ensemble, et exécutent tes désirs et tes ordres, non les leurs, que l'harmonie règne sous ta direction. Pense davantage à Grigori, mon chéri, avant chaque moment difficile demande son intervention devant Dieu, pour qu'Il te dirige dans la voie juste.

Il y a quelques jours, je t'ai écrit ma conversation avec Paul. Aujourd'hui la comtesse Hohenfelsen m'envoie la réponse de Paléologue.

« Les impressions que S. A. S. le Grand-Duc a rapportées de son entretien et que vous voulez bien me communiquer de sa part me touchent vivement. Elles confirment, avec toute l'autorité possible ce dont j'étais moralement certain, ce dont je n'ai jamais douté, ce dont je me suis toujours porté garant envers mon Gouvernement. A un pessimiste qui essayait récemment d'ébranler ma foi, j'ai répondu : « Ma con-
« viction est d'autant plus forte qu'elle ne repose sur aucune
« promesse, sur aucun engagement. Dans les rares occasions
« où ces graves sujets ont été abordés devant moi, on ne m'a
« rien promis, on ne s'est engagé à rien ; parce que toute
« assurance positive eût été superflue ; parce que l'on se sen-
« tait compris, comme j'ose espérer avoir été compris moi-
« même. A certaines minutes solennelles, il y a des sincérités
« d'accent, des droitures de regard, où toute une conscience
« se révèle et qui valent tous les serments. » Je n'en attache pas moins un très haut prix au témoignage direct qui me vient de S. A. S. le Grand-Duc. Ma certitude personnelle n'en avait pas besoin. Mais si je rencontre encore des incrédules, j'aurai désormais le droit de leur dire, non plus seulement : Je crois, mais je sais. »

C'est à propos de la question des négociations en vue d'une paix séparée. As-tu parlé à Voyéikov au sujet de Danilov? Je t'en prie, fais-le, mais ne dis rien au gros Orlov, qui est le grand ami de Nicolacha — ils correspondent tout le temps quand tu es ici ; Voyéikov le sait. Cela ne promet rien de bon ; il est sûrement jaloux des visites que nous fait Grigori, c'est pourquoi il veut t'éloigner, t'amener au Grand-Quartier. S'ils pouvaient savoir comme ils nuisent au lieu d'aider, tous ces aveugles, avec leur haine pour Grigori ! Te rappelles-tu, dans « Les amis de Dieu » il est dit qu'un pays ne peut pas périr si son Souverain est guidé par un Homme de Dieu. Oh, laisse-Le te guider davantage !

Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ; qu'il te donne la force, le courage, la consolation dans tous les moments difficiles. En pensée je suis avec toi, mon amour, mon unique, mon tout ! Je te couvre de baisers et reste pour toujours ta vieille et affectionnée

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 17 juin 1915.

MON CHÉRI,

Je venais de terminer ma lettre quand on m'a apporté la tienne. Je t'en remercie tendrement ; tu ne sais pas quelle joie me donnent tes lettres, car je sais comme tu as peu de temps pour écrire et que tu es si fatigué. Ta petite femme devrait t'envoyer de bonnes lettres gaies, mais c'est difficile, car je me sens plus que déprimée et triste tous ces jours — tant de choses m'inquiètent. Voilà maintenant que la Douma se réunira au mois d'août et notre Ami t'avait prié plusieurs fois de ne la convoquer que le plus tard possible ; et non pas à présent, car maintenant chacun doit travailler là où il est, tandis qu'ici ils voudront se mêler et parler de choses qui ne les regardent point. N'oublie jamais que *tu es* et *dois rester* Empereur autocrate. Nous ne sommes pas prêts pour un régime constitutionnel. C'est la faute de Nicolacha

et de Witte si la Douma existe, et à toi elle a donné plus de soucis que de joie. Ah ! je n'aime pas que N. assiste à toutes ces grandes séances où se discutent les questions intérieures ! Il comprend si peu notre pays ; mais il en impose aux Ministres par sa voix haute et ses gesticulations. Parfois je suis en rage à cause de sa situation équivoque. Pourquoi les Ministres t'ont-ils demandé de changer cela (1) ; c'était leur premier devoir. N. n'a pas le droit de se mêler des autres affaires ; et on devrait réparer la faute et ne lui confier que les questions militaires, comme French et Geoffre [*sic*]. On ne sait plus qui est maintenant l'Empereur ; tu dois courir au Grand-Quartier, réunir là-bas les Ministres, comme si tu ne pouvais pas les recevoir seul ici, ainsi que tu l'as fait mercredi dernier. Çà a l'air d'être N. qui décide tout, choisit et remplace. Cela me tue. Il ne lui a pas plu que Krivocheine parle de Danilov et cependant il faisait son devoir. Il doit y avoir une raison, en dehors de son mauvais caractère, pour que toute l'armée et le vieil Ivanov détestent Dalinov. Tous disent qu'il tient entièrement entre ses mains Nicolacha et les autres Grands-Ducs. Pardonne-moi de t'écrire cela, mais je me sens si malheureuse ; comme si à l'envi tous te donnaient de mauvais conseils et abusaient de ta bonté. A bas le Grand-Quartier ; rien de bon n'en peut sortir ! Dieu soit loué que tu puisses passer une bonne journée à Bieloviéje au milieu de la divine nature, loin des intrigues. Si tu pouvais aussi aller passer un soir chez Ivanov, et un autre en quelque endroit où il y a des troupes, non celles de la garde mais celles qui se préparent à partir. Cette fois encore ton absence sera longue. Grigori avait demandé que cela ne fût pas — mais tout se fait contre son désir et mon cœur saigne de crainte et d'angoisse. — Ah ! si je pouvais te préserver de nouveaux tourments et de nouvelles souffrances ! Il faut souffrir plus que le cœur ne peut le supporter. Je voudrais m'endormir pour longtemps...

Daisy a eu des nouvelles de Carlsruhe ; quand les Français ont commencé à jeter des bombes sur le Palais, tous, à

(1) La révocation du rescrit retardant la convocation de la Douma.

5 heures du matin, ont couru dans les caves. Comme c'est triste que ce soit juste sur le Palais. Après ce sera le tour de Mayence, du beau vieux Musée ; chaque contrée à son tour. Ivan Orlov doit quotidiennement survoler Libau pendant toute une semaine.

Je suis heureuse que tu aies dit dans ton rescrit que tous devaient travailler avec ardeur à la fabrication des munitions, etc. Enfin, maintenant, tous devront s'y mettre. Est-ce que mes longues lettres moroses ne te fâchent pas, mon pauvre petit? Mais je ne désire que ton bien, et je te parle du fond de mon cœur douloureux et inquiet.

Je te remercie beaucoup pour ton cher télégramme ; aussitôt j'ai prié Goremykine de venir demain, jeudi, et je serai heureuse d'écouter ce cher vieillard. A lui je puis parler tout à fait franchement. Je le connais depuis mon mariage ; il t'est tout dévoué et me comprendra. Nous avons eu une forte averse à 9 heures et l'on a entendu deux coups de tonnerre dans le lointain ; maintenant voilà déjà quatre heures qu'il pleut sans arrêt ; cela rafraîchit l'air qui, toute la journée, était étouffant. Grigori a télégraphié à Ania, de Viatka ; « *Je voyage tranquillement ; je dors ; Dieu aidera ; j'embrasse tous* ».

Au revoir, mon petit ; dors en paix. Les saints anges gardent ton sommeil et aussi les prières ardentes de ta femme aimante, mon chéri aux grands yeux.

18 juin. Bonjour, mon Trésor. Pense à nous à Bieloviéje ! Que de souvenirs des années passées, quand nous étions plus jeunes et allions partout ensemble, et aussi de ces moments affreux quand notre pauvre martyr Baby restait couché sur mon lit (1) des heures entières et que mon cœur allait aussi très mal — souvenirs des douleurs et des inquiétudes —. Vous tous étiez loin — les journées interminables et pleines de souffrance. — Tu trouveras mon nom sur la fenêtre de la chambre à coucher qui donne sur le balcon, sous mes initiales en fil métallique recouvrant le volet.

J'ai vu le prince Schtcherbatov (2) ; il a produit sur moi une

(1) Le Tsarevitch y avait été très malade en 1912.
(2) Ministre de l'Intérieur.

impression agréable, autant qu'on en peut juger après une seule conversation.

Les fillettes sont à l'hôpital des Invalides et Ania à Peterhof, de sorte que je suis seule. Je suis entourée d'une masse de roses (qu'on vient de m'envoyer de Peterhof) et de pois de senteur ; l'odeur est un rêve ; je voudrais pouvoir te les envoyer.

Je viens de recevoir ton cher télégramme, dont je te remercie. Le ciel soit loué que tu te sentes mieux ; seulement ne te fatigue pas trop par de longues promenades. Elles ne sont jamais à recommander quand le cœur n'est pas très solide ; il y a trop de tension, et physique et morale.

Maintenant je dois expédier ma lettre. J'ai lu dans les journaux que nos torpilleurs ont bien travaillé.

Au revoir ; que Dieu te bénisse, mon cher Soleil ! Je te caresse et t'embrasse avec un amour et une tendresse infinis. Pour toujours, mon Nicky, ta petite femme

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 18 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Un vrai temps d'été ; très chaud dans la journée et le soir délicieux. Le cher vieux Goremykine est resté avec moi toute une heure ; nous avons, il me semble, touché à beaucoup de questions.

Que Dieu lui donne encore longue vie ! Je l'ai interrogé sur Polivanov. Il m'a dit que quand on l'avait proposé pour Varsovie, Nicolacha avait fait une terrible grimace et que, maintenant, soudain, lui-même le proposait. Quand Goremykine lui a demandé pourquoi il l'appelait maintenant, il a répondu qu'il avait changé d'avis. Il m'a raconté ce que Samarine lui a dit et qu'il ne t'a pas écrit. Alors je lui ai donné mon opinion sur Samarine et Stcheglovitov, et il m'a surprise agréablement en me disant que tu lui avais parlé de ton intention de le remplacer. Il pense que Khvostov serait un bon choix. Il voit et comprend tout si clairement, c'est un vrai plaisir de causer

avec lui. Nous avons parlé de la question des Allemands et des juifs et de la mauvaise façon dont on l'a conduite ; et des ordres donnés par les généraux et Nicolacha ; par exemple, comment ils ont traité Ekesparre (1).

Je voudrais bien que tous les autres eussent son bon sens. Je suis très fatiguée, c'est pourquoi je termine et vais tâcher de dormir. Que Dieu bénisse ton sommeil !

19. Bonjour, mon Trésor. Encore un temps exquis ; c'est un don de Dieu, après l'été tardif et pluvieux. « L'ingénieur mécanicien » est venu et j'aurais voulu le chasser. J'aimerais bien savoir quelles sont les nouvelles de la guerre ; on en parle peu. Notre retraite régulière doit, en fin de compte, allonger et compliquer leur front et j'espère que ce sera un avantage pour nous. Qu'a-t-on décidé pour Varsovie ? On évacue les hôpitaux ; dans quelques-uns il n'y a déjà plus de malades. Peut-être n'est-ce là qu'une mesure d'extrême prudence, car sûrement, pendant des mois on a eu le temps de bien fortifier la ville. Les Allemands semblent vouloir renouveler leur mouvement de l'automne ; seulement, maintenant, ils emploient leurs meilleures troupes, et ils sont encore aidés par cela qu'ils connaissent à fond le terrain. Mes chers Sibériens et leurs camarades auront à supporter des attaques en masses ; puissent-ils sauver encore une fois Varsovie ! Tout est entre les mains de Dieu ; si nous pouvons tenir jusqu'à ce que nous ayons assez d'obus, alors, nous n'aurons qu'à nous jeter sur eux avec toutes nos forces. Mais ces énormes pertes continuelles déchirent le cœur. Comme des martyrs, ils vont droit à leur demeure céleste, c'est vrai, mais, néanmoins, c'est très pénible.

Fais attention à la signature de la lettre de Baby : c'est sa propre invention. Ce matin, il a été un peu dissipé pendant sa leçon, et il n'a eu que trois. Les fillettes prennent quelques-unes de leurs leçons sur le balcon.

Au revoir, mon chéri, ma lumière, ma joie. Je te bénis et t'embrasse sans fin avec l'amour le plus profond.

Pour toujours ta

WIFY.

(1) Membre du Conseil de l'Empire.

Tsarskoîe-Selo, 20 juin 1915.

MON NICKY ADORÉ,

Toutes mes pensées sont toujours près de toi, et mon amour le plus tendre. J'entends sonner les cloches et j'aurais voulu aller prier pour toi, mais le cœur est dilaté de nouveau et je dois rester tranquille. J'aurais tant voulu savoir ce que tu as décidé au sujet de Samarine ? L'as-tu laissé s'en aller ; si oui, ne te hâte pas de chercher un remplaçant, nous parlerons de cela tranquillement, ici. J'ai tout dit à Goremykine et je pense qu'il me comprend, mais, quoique très pieux, personnellement il est peu au courant des affaires ecclésiatiques.

Ania a reçu aujourd'hui, de Tioumen, ce télégramme de notre Ami : « *Rencontré des chanteurs, nous avons chanté en l'honneur de Pâques ; le Supérieur exultait. Rappelez-vous que c'est Pâques. Soudain, je reçois un télégramme qu'on prend mon fils. J'ai dit dans mon cœur : suis-je comme Abraham des temps jadis, ce fils, mon soutien, j'espérais qu'il resterait près de moi comme avec les anciens tsars.* » Mon amour, ne peux-tu pas faire quelque chose pour lui ? Qui cela regarde-t-il ? Son fils unique ne devrait pas être pris. Est-ce que Voyéikov ne peut pas écrire au chef du district militaire ? Je pense que cela le regarde, veux-tu le dire, s'il te plaît ?

Le train avec ton courrier a huit heures de retard, de sorte que je n'aurai ta lettre qu'à 7 heures.

A l'instant, je reçois de Varnava ce télégramme, de Kourgan : « *Chère Impératrice. Le 17, jour de la Saint Tikhon le Faiseur de Miracles, pendant la procession autour de l'église, dans le village de Barabinsk, soudain, une croix est apparue dans le ciel. Nous l'avons tous vue pendant 15 minutes. Et puisque la Sainte Eglise chante : « La Croix du Tsar est le soutien du royaume des fidèles », je m'empresse de vous réjouir de cette vision, et je crois que le Seigneur a envoyé cette vision et ce signe pour soutenir visiblement par*

l'amour ses fidèles. Je prie pour vous tous. » Dieu veuille que ce soit un bon signe, car les croix n'annoncent pas toujours le bonheur.

Benkendorf était chez moi, il a bonne mine, mais se sent encore un peu faible. Il m'a dit que quelqu'un avait écrit que tu viendrais peut-être le 24. Est-ce vrai ? Quelle joie de t'avoir de nouveau ici, en sécurité ! Je te bénis et t'embrasse de toute la force de mon grand amour. Pour toujours, mon chéri, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 21 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie profondément pour ta chère lettre reçue hier, avant le dîner. Baby te remercie pour le bout de cierge. J'ai donné à ton domestique un cierge de plus pour la route ; je te renvoie la Cascara. Je suis contente que ton « drachenschuss » (1) aille mieux ; j'en souffre toujours, ordinairement à la suite d'un faux mouvement, et cela du côté gauche, ce qui aggrave l'état du cœur. Aujourd'hui il n'est pas dilaté, mais je ne bougerai pas.

Je pense que c'est la dernière lettre que je t'écris, à moins que je n'apprenne que quelqu'un va à ta rencontre. Quelle joie de t'avoir de nouveau avec moi ! Mon chéri, ta Wify est si seule. La nomination de Samarine me navre ; je ne puis m'y faire, parce qu'il est un ennemi de notre Ami, et rien ne peut être pire, maintenant surtout.

Je te bénis et t'embrasse sans fin et t'aime tant, tant ! Pour toujours, mon cher Nicky, ta vieille

SUNNY.

(1) Lumbago.

Tsarskoîe-Selo, 22 juin 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

J'aurais voulu savoir comment tu es arrivé à Bieloviéje et si le temps était là-bas aussi beau qu'ici? Ainsi, tu ajournes ton retour, bien, — il n'y a rien à faire. Si tu pouvais au moins en profiter pour voir quelques troupes. Ne pourrais-tu pas repartir, comme si tu allais de nouveau à Bieloviéje, mais par une autre route et sans rien dire à personne? Nicolacha ne doit pas savoir cela, pas plus que mon ennemi Dzjounkovsky (1). Ah, mon chéri, ce n'est pas un honnête homme ! Il a montré cet ignoble papier (contre notre Ami) à Dmitri, qui a tout raconté à Paul et celui-ci à Alia. Quel crime ! Et, soi disant, tu lui aurais dit que tu en avais assez de ces sales histoires et que tu désirais qu'on le punisse sévèrement.

Tu vois de quelle façon ils déforment tes paroles et tes ordres. Ce sont les calomniateurs qu'il faut punir, non Lui. Qu'on désire au Grand-Quartier se débarrasser de Lui, ça, je le crois. Oh, c'est ignoble ! Partout des menteurs, des ennemis. Je sais depuis longtemps que Dzjounkovsky hait Grigori et que la clique des Preobrajentzy (2) ne m'aime pas, parce que, grâce à moi et à Ania, il vient dans notre maison. L'hiver dernier, Dzjounkovsky a montré ce papier à Voyéikov, en le priant de te le remettre, mais celui-ci a refusé de commettre cette vilenie ; voilà pourquoi il déteste Voyéikov et se tient avec Drenteln. Il m'est désagréable de dire des choses pareilles, mais c'est l'amère vérité ; et maintenant, à tout cela s'ajoute encore Samarine ; il n'en sortira rien de bon.

Si nous laissons persécuter notre Ami, nous et notre pays en souffrirons. Une fois déjà, il y a un an, on a tenté de le tuer ; et on l'a assez calomnié, jusqu'à appeler la police pour le prendre en flagrant délit. Quelle horreur ! Je t'en prie, parle de cela à Voyéikov. Je désire qu'il connaisse la con-

(1) Sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

(2) Dzjounkovsky avait servi dans le régiment de la garde Preobrajentzy.

duite de Dzjounkovsky et le faux usage qu'on fait de tes paroles. Voyéikov n'est pas sot et, sans nommer personne, il peut se bien renseigner sur tout cela. Seulement il faut interdire d'en parler. Je ne sais comment agira Stcherbatov, sans doute est-il, lui aussi, hostile à notre Ami, donc à nous-mêmes. Surtout que la Douma n'ose pas aborder ce sujet, quand ils se réuniront. Loman dit qu'ils tâcheront de le faire pour se débarrasser de Grigori et d'Ania. Je suis si fatiguée ; j'ai de tels maux de tête et une telle souffrance à cause de tout cela. L'idée que, de nouveau, on répand de la boue sur celui que nous respectons si profondément est plus qu'horrible.

Ah ! mon chéri, quand enfin frapperas-tu du poing sur la table et gronderas-tu contre Dzjounkovsky et les autres quand ils agissent injustement? On ne te craint pas et ils devraient te craindre. Ils doivent avoir peur de toi, autrement ils nous monteront sur le dos. C'est assez, mon chéri, ne me laisse pas parler en vain. Si Dzjounkovsky est près de toi, appelle-le et dis-lui que tu sais (sans dire les noms) qu'il a montré en ville ce papier et que tu lui ordonnes de le détruire et que tu lui interdis de parler de Grigori comme il le fait ; qu'il agit comme un traître, car un fidèle sujet doit être avec les amis de son Empereur, comme cela se fait dans tous les autres pays. Ah, mon petit, fais-le trembler devant toi ! Ce n'est pas assez de t'aimer : il faut qu'on craigne de t'attrister ou de te causer un désagrément. Tu es toujours trop bon et tous en profitent. Cela ne peut pas durer ; crois-moi, mon chéri, au moins une fois. Je te dis la pure vérité. Tous ceux qui t'aiment réellement voudraient te voir plus résolu, plus sévère, et que tu montres plus nettement ton mécontentement. Autrement ça ne peut pas bien marcher. Si les Ministres te craignaient, tout irait mieux. Le vieux Goremykine pense aussi que te devrais être plus sûr de toi, parler plus énergiquement et montrer davantage que tu n'es pas satisfait. Que de plaintes on entend sur le Grand-Quartier et l'entourage de Nicolacha !

Maintenant, autre chose ; je ne sais comment m'expliquer, je ne veux pas donner de noms pour que personne n'ait à en souffrir. Les « Erivantzy » sont admirables ; on les envoie où il y a

du danger et on les y laisse jusqu'au bout, parce qu'on est sûr d'eux. Et bien, on se dispose à prendre des officiers de ce régiment et à les envoyer dans d'autres, pour améliorer ceux-ci. C'est tout à fait injuste et cela les frappe en plein cœur. Si tu prends ces vieux officiers, alors le régiment ne sera plus ce qu'il est. Ils ont déjà eu assez de tués, blessés et prisonniers et ne peuvent pas se passer de leurs officiers. Je t'en prie, ne permets pas que le régiment soit ainsi désorganisé et laisse-lui ses officiers. Ils aiment leur régiment et soutiennent sa gloire. On a déjà agi de la sorte avec des officiers de la 2e brigade et ils craignent que leur tour ne vienne, et cela inquiète le commandant et tous. Mais ils n'osent rien dire, ils n'en ont pas le droit. C'est pourquoi ils désirent que leur Chef en soit instruit et ne permette pas que les officiers qui les ont menés au combat soient envoyés dans d'autres régiments. « Nous saurons défendre la cause de la Patrie dans les rangs de notre propre régiment et nous n'hésiterons pas à sacrifier nos vies pour elle. La chose est urgente, il faut se hâter avant qu'on n'ait eu le temps de détruire notre nid. Je pense que le régiment a quelque droit de demander un égard de ce genre (pas comme les autres) pour ses services passés, et, quant au présent, l'ordre du jour de la division est assez éloquent. Du 31 mai au 6 juin, tout le poids des combats d'arrière-garde a porté sur nos épaules, ce qui est connu en haut lieu ». Seulement ne laisse pas Nicolacha et d'autres deviner que c'est le régiment qui le demande, car ils auraient à en souffrir. Je t'en prie, tâche de faire quelque chose et donne-moi une réponse. Ils sont très émus. Ils ont envoyé un charmant jeune officier avec une lettre. Je dois terminer, le courrier attend. Je te bénis et t'embrasse longuement. Ta

WIFY.

Ania te baise la main. Pardonne-moi cette lettre terriblement ennuyeuse.

Tsarskoîe-Selo, 22 juin 191 .

MON BIEN-AIMÉ,

Je crains que la lettre que j'ai écrite à la hâte aujourd'hui t'ait fait peu de plaisir, et je regrette de n'avoir pas eu le temps d'y ajouter quelque chose d'agréable. Ton télégramme de Bieloviéje m'a fait plaisir. Je suis sûre que tu t'es senti mieux quand tu t'es trouvé dans cette admirable forêt. Cependant tu as dû éprouver quelque tristesse à la vue de ces lieux connus et à la pensée que, maintenant, une guerre terrible se déroule non loin de ce coin paisible.

Demain, je recevrai Polivanov. Stcherbatov laisse une bien grande liberté à la presse, Maklakov était beaucoup plus sévère, et maintenant tous parlent et s'agitent trop à propos de la Douma, et ce n'est pas bon. Parfois on a un tel désir de s'endormir et de s'éveiller seulement lorsque tout sera terminé quand la paix règnera de nouveau et à l'extérieur et à l'intérieur.

Le nom de Samarine est prononcé partout. C'est si désagréable, sa nomination n'est pas encore officielle, et cela me remplit d'une profonde anxiété. Je crains de t'ennuyer par tout ce que je t'écris, mais, mon petit, je n'ai que des intentions honnêtes et bonnes ; les autres ne diront jamais rien, c'est pourquoi ta vieille femme t'écrit franchement son opinion quand elle se croit en droit de le faire. J'aurais tant voulu te préserver de tout désastre, mais souvent les paroles, hélas ! viennent trop tard, quand déjà l'on ne peut plus rien. Maintenant, je vais essayer de dormir, il est déjà tard. Que Dieu garde ton sommeil ét te donne le repos, la force, le courage, l'énergie, le calme et la sagesse !

23 juin. Je viens de recevoir le rapport de mes officiers du régiment d'Alexandre, que tu as bien voulu m'envoyer. Merci, mon amour. Il est agréable de recevoir même une simple enveloppe avec l'adresse de ta chère écriture. Ania est à Peterhof. Ci-joint une lettre de Victoria que peut-être tu auras plaisir à lire. La comtesse Hohenfelsen a écrit à Ania pour

lui demander si elle pense que nous accepterions de venir déjeuner chez eux, avec les enfants, après l'office religieux, le jour de la fête de Paul ; il y aurait les personnes qui vivent chez eux et toutes celles que nous souhaiterions inviter. J'ai prié de répondre que je ne savais pas quand tu serais de retour, que je souffre de nouveau du cœur, de sorte que je doute pouvoir assister à un grand déjeuner. Que c'est stupide et quel manque de tact de nous inviter !

Mon amour, on est si seul sans toi, mon petit Agou ! Au revoir, mon petit oiseau. Je te bénis et t'embrasse chaleureusement, avec amour. J'espère vendredi matin recevoir la Sainte Communion, si je me porte assez bien, sinon, ce sera pour l'un des derniers jours du carême. J'aurais voulu savoir ce que tu as décidé pour les processions ? J'espère que tu as dit que c'est par *ton* ordre.

Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de baisers. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 24 juin 1915.

MON CHER, MON ADORÉ NICKY,

De nouveau le temps est splendide. J'ai très peu dormi cette nuit et, à 3 heures, j'ai regardé par la fenêtre de ma chambre mauve. L'aube était magnifique ; on sentait le soleil derrière les arbres ; tout était enveloppé d'une brume légère ; — et un tel calme, les cygnes nageaient dans l'étang ; la buée montait au-dessus de l'herbe ; c'était très beau. J'aurais tant voulu être bien portante et faire une longue, longue promenade comme autrefois. Serge Mikhailovitch est venu prendre le thé. Je crois qu'il est tout à fait rétabli et Petia aussi. J'ai vu hier Polivanov. A vrai dire il ne me plaît pas du tout ; il y a en lui quelque chose qui éloigne, je ne puis définir quoi précisément. Je préférais Soukhomlinov, bien que Polivanov soit plus intelligent ; mais je doute qu'il nous soit aussi dévoué. Soukhomlinov a commis une grande faute en

montrant à droite et à gauche la lettre confidentielle que tu lui avais écrite. Certains en ont pris copie. Frédéricks devrait lui envoyer un mot de réprimande. Je comprends qu'il a fait cela pour montrer que tu es resté bon pour lui jusqu'au bout, mais les autres ne doivent pas connaître les raisons pour lesquelles il est parti ; à l'exception seulement de son mensonge à la célèbre séance de Peterhof, quand il a déclaré que nous étions prêts et avions assez d'obus pour soutenir le choc, alors que nous n'en avions pas assez. C'est sa seule très grave faute. Les pots-de-vin de sa femme ont fait le reste. Maintenant on pourra penser que l'opinion publique est suffisante pour écarter notre Ami, etc. C'est une chose très dangereuse avant la Douma. Tu ne peux t'imaginer ce que je souffre d'être séparée de toi. Je sais que je pourrais t'aider et, parfois, prévenir certaines choses, et voilà, je suis ici, et l'angoisse me ronge le cœur ; je sens mon impuissance à t'être de quelque utilité ; je ne fais que t'écrire des lettres désagréables, mon amour. Dès le début, Goremykine doit parler à Samarine et à Stcherbatov et leur dire comment ils doivent se tenir envers notre Ami, pour prévenir les calomnies et les histoires. Hélas ! je ne puis dire rien de gai ou d'intéressant. J'attends impatiemment ta lettre sur Bieloviéje. Est-ce vrai qu'on va évacuer complètement Varsovie (par prudence !) ?

J'espère recevoir la Sainte Communion, mais quel jour, cela dépendra de ma santé. Je pense que ce sera dimanche, à la messe du matin, en bas, avec Ania. Quand rentreras-tu ? Il y a aujourd'hui deux semaines que tu es parti et il me semble qu'il y a plus d'un mois. (Notre Ami t'avait bien prié, cependant, de ne partir que pour très peu de temps, sachant que rien n'ira comme il faut, si l'on te garde là-bas et abuse de ta bonté). Te prépares-tu à partir à l'improviste pour Biélostok ou pour Kholm afin de voir les troupes ? Va là-bas avant ton retour. Donne-leur cette joie qui en sera une aussi pour toi. L'armée active, grâce à Dieu, n'est pas au Grand-Quartier. Surement tu pourras inspecter certaines troupes. Voyeïkov peut tout arranger (mais pas Dzjounkovsky). Personne ne doit rien savoir, alors seulement cela réussira. Dis que tu

pars de nouveau pour te promener. Si j'étais là-bas, je t'aiderais à partir. Il faut toujours pousser mon chéri et lui rappeler *qu'il est l'Empereur* et peut faire tout ce qui lui plaît ; et tu n'en profites jamais. Tu dois montrer que tu as des idées et de la volonté, que Nicolacha et son Etat-Major ne te mènent pas, que ce ne sont pas eux qui dirigent tes mouvements et que tu n'as pas à leur demander de permission pour aller où que ce soit. Non, pars seul, sans Nicolacha, tout à fait libre. Donne aux troupes la joie de ta présence et ne dis pas que tu portes malheur. C'est arrivé à Lvov et à Przemysl, parce que notre Ami t'avait dit qu'il était trop tôt pour y aller. Mais, au lieu de l'écouter, tu as écouté le Grand-Quartier. Pardonne-moi de parler si franchement, mais je souffre trop. Je te connais et je connais Nicolacha. Va voir les troupes sans lui en dire un mot. Tu es trop délicat quand tu dis que c'est malhonnête de ne pas le prévenir. Depuis quand est-il ton mentor et en quoi le gênes-tu ? Qu'on voie enfin que tu en fais à ta tête, qui vaut toutes les leurs réunies. Va, mon chéri, encourage aussi Ivanov ; nous allons avoir de si importantes batailles. Rends les troupes heureuses par ta précieuse Présence ; c'est pour elles que je te supplie de partir ; donne-leur l'élévation spirituelle ; montre-leur pour qui elles se battent et meurent, que ce n'est pas pour Nicolacha, mais pour toi. Des milliers de soldats ne t'ont jamais vu et attendent et envient un regard de tes beaux yeux purs. On a envoyé dans le sud une telle masse d'hommes qu'on ne peut pas mentir et te dire qu'on ne peut arriver jusqu'à eux. Seulement si tu le dis à Nicolacha, alors les espions qui sont au Grand-Quartier — qui ? — le feront tout de suite savoir aux Allemands et leurs aéroplanes commenceront à travailler. Mais trois simples automobiles ne seront pas remarquées. Seulement télégraphie-moi quelque chose afin que je sois fixée et que je puisse prévenir notre Ami de prier pour toi. Télégraphie : « Demain, pars de nouveau en expédition » ; je t'en prie, mon oiseau chéri. Crois-moi, je désire ton bien : il faut toujours que l'on t'encourage, et, rappelle-toi : pas un mot à Nicolacha. Laisse-lui croire que tu vas n'importe où, à Bieloviéje ou ailleurs. Ce Grand-Quartier menteur te retient au

lieu de t'envoyer près des soldats qui ont besoin de toi, et non du Grand-Quartier. Ils désirent te voir et toi tu désires les voir.

Maintenant, au revoir, mon Soleil. Baisers et bénédictions sans fin. Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 25 juin 1915.

MON CHÉRI,

Je te remercie profondément pour ta chère longue lettre. J'étais si heureuse de la recevoir. Quel bonheur que ton expédition ait si bien réussi ! Quelle chance que tu aies vu les aurochs et que tu aies pu traverser leur forêt !

Ah, mon amour, quelle douleur tu as dû ressentir quand Nicolacha a reçu ces mauvaises nouvelles ! Ici je ne sais rien et vis dans l'inquiétude et l'attente. J'ai soif de savoir ce qui se passe là-bas. Dieu nous aidera, mais je crains que nous n'éprouvions encore bien des souffrances et des tourments. Cette question des munitions peut faire blanchir les cheveux. Mon chéri, j'ai entendu dire que cet horrible Rodzianko et les autres sont allés chez Goremykine demander que la Douma soit convoquée sans retard. Ah, je t'en supplie, ne fais pas cela ! Ce n'est pas leur affaire ; ils veulent discuter de choses qui ne les regardent pas et provoquer un mécontentement encore plus grand. Il ne faut pas les réunir. Je t'assure que d'eux ne viendra que le mal ; ils parlent trop.

La Russie, grâce à Dieu, n'est pas un Etat constitutionnel, bien que ces individus tâchent de jouer un rôle et se mêlent des affaires dans lesquelles ils ne devraient pas oser intervenir. Ne leur permets pas de t'influencer. Si on leur cède, cela passera pour de la crainte et ils dresseront la tête. Tu sais, Goutchkov est toujours l'ami de Polivanov, c'était la raison pour laquelle Soukhomlinov s'était fâché avec ce dernier. Ce choix ne me plaît pas. Il est fâcheux que toi et aussi beaucoup d'autres, soyez au Grand-Quartier, on n'y voit pas

les soldats, mais on y écoute les avis de Nicolacha. Et cela n'est pas bon et ne peut pas être bon. Il n'a pas le droit d'agir comme il le fait, de se mêler de ce qui ne regarde que toi. Tous sont révoltés du fait que les Ministres se rendent chez lui avec leurs rapports comme s'il était maintenant l'Empereur. Ah ! mon Nicky, rien ne se fait comme il le faudrait ; c'est pourquoi Nicolacha te tient près de lui, pour t'obliger à te soumettre à tous ses desseins et mauvais conseils. Est-ce que, jusqu'ici, tu ne me crois pas, mon petit? Ne peux-tu comprendre que celui qui est devenu un traître à un homme de Dieu ne peut être béni et que ses actes ne peuvent pas être bons? S'il doit rester en tête de l'armée, eh bien, soit, et tout l'insuccès retombera sur lui, mais pour les fautes à l'intérieur, c'est toi qui paieras, car qui croira qu'à l'intérieur il règne à côté de toi? C'est absolument inadmissible et mauvais.

J'ai peur de te fâcher et de te troubler par mes lettres, mais je suis seule avec ma souffrance et mon inquiétude et je ne puis cacher ce que je considère comme un devoir de loyauté de te dire.

Hier soir, j'avais invité Koussov, du régiment de Moscou à Tver et j'ai été frappée de lui entendre dire exactement ce que je pense ; et il ne me connaît pas ; c'est la deuxième fois que nous nous voyons. Alors combien d'autres pensent comme lui ! Il a passé trois jours au Grand-Quartier et n'a pas eu une impression agréable, c'est comme Voyéikov et N. P. qui nous sont dévoués plus que tous. Rappelle-toi que notre Ami t'a supplié de n'y pas rester longtemps. Il connaît Nicolacha et le voit de part en part, et il connaît aussi ton cœur trop doux et trop bon. Ici, je suis impuissante à t'aider. Rarement j'ai vécu des jours aussi pénibles en sentant et comprenant que rien ne va comme il faut, sans pouvoir être d'aucun secours. C'est trop douloureux. Et lui, c'est-à-dire Nicolacha, connaît ma volonté et a peur de mon influence — dirigée par Grigori — sur toi. Tout cela est si clair.

Je ne te fatiguerai pas davantage. Je veux seulement que ma conscience soit tranquille quoi qu'il advienne. Est-ce vrai qu'on a ôté à Youssoupov la moitié de ses prérogatives, de sorte qu'il ne joue qu'un rôle secondaire ?

Je t'en prie, réponds-moi si les processions auront lieu le 29 ! C'est une si grande fête et la fin du carême. Pardonne-moi de t'ennuyer de nouveau, mais j'ai une telle soif de savoir, et je n'apprends rien. Aujourd'hui je reçois les membres de mon Comité pour nos prisonniers en Allemagne, et un Américain (délégué de l'Association des jeunes gens chrétiens, genre de notre « Phare ») qui se charge de remettre tous nos colis, personnellement, dans les camps de prisonniers. Il a voyagé en beaucoup d'endroits et pris des photographies, surtout en Sibérie, où nous tenons des prisonniers et où tout est bien organisé. Il exposera ces photographies en Allemagne dans l'espoir que ce sera utile aux nôtres.

Quelle réponse pour le régiment d'Erivan ?

Maintenant, au revoir, mon cher bien-aimé. Je te couvre de baisers et appelle sur toi les bénédictions de Dieu. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîé-Sélo, 25 juin 1915.

MON CHÉRI,

Oh, quelle joie si, vraiment, tu rentres dimanche et si les nouvelles sont meilleures ! Justement je me sens si malheureuse — à cause du télégramme du commandant de mon régiment Sibérien, annonçant qu'ils ont eu de lourdes pertes dans la nuit du 23 au 24, de 10 h. à 3 h. du matin, et je me demandais quelle était cette grande bataille, parce que le télégramme est expédié d'un autre endroit.

Eh bien, j'ai vu cet Américain de l'Association des jeunes gens chrétiens, et j'ai été profondément intéressée par tout ce qu'il m'a dit de nos prisonniers en Allemagne et des leurs ici. Je t'envoie la lettre qu'il désire faire imprimer et montrer en Allemagne (et des photographies de nos excellents baraquements). Il se propose de ne raconter que ce qui est bien de part et d'autre et de taire les choses vilaines. Il espère ainsi pousser les uns et les autres à travailler avec humanité. Ce soir

j'ai reçu une lettre de Vicky, que je t'envoie avec celles de Max (1). (J'ai peur de t'ennuyer, mais au Grand-Quartier pendant les soirées, tu es plus libre qu'ici. Je t'en prie, lis les lettres et peut-être voudras-tu raconter quelque chose là-bas). J'ai laissé savoir à l'Américain, qui part demain pour l'Allemagne, que j'aimerais qu'il envoie les articles à Max, qu'il lui fasse visite et lui raconte tout, pour changer les impressions fausses qu'ils ont sur notre façon de traiter les prisonniers. Je n'ai jamais entendu parler de tant de maladies en Russie. Il me semble que l'Américain a dit que 4000 personnes sont mortes, à Cassel, du typhus. C'est affreux ! Fais surtout attention à l'article anglais de Max, et dans la lettre de Max à Vicky tu verras notre document qui, mon cher, est donné d'une façon stupide, sans aucune explication et en un très mauvais allemand : « *Es ist befohlen dié 10 ersten deutschen Kriegsgefangenen — als Erfolg* (tout faux) *der mörderischen Thaten, die sich einige deutsche Truppen erlauben, zu erschiessen.* » On pouvait écrire cela en un allemand plus correct en expliquant que là où l'on trouvera un homme ayant été torturé, on fusillera dix des hommes pris sur le fait. C'est mal écrit : « *Erfolg* » signifie résultat, succès ; on dit « *als Folge* » mais cela aussi sonne mal. Que ce soit exposé convenablement, en un allemand correct, et avec plus de clarté. On ne suppose tout de même pas qu'on va chaque fois fusiller des hommes ; tu n'avais jamais eu une telle pensée. Tout cela est mal rédigé et c'est pourquoi les Allemands ne comprennent pas ce que cela signifie.

Je t'en prie, ne dis pas d'où viennent les lettres, excepté à Nicolacha, puisqu'il sait que c'est Max qui s'occupe de nos prisonniers. Ils ont envoyé les lettres à Ania par un Suédois et non par la dame d'honneur, parce que personne, même leur ambassade, ne doit rien savoir de cela. Je ne sais pas pourquoi ils ont peur. Moi, je télégraphie ouvertement à Vicky que je la remercie pour ses lettres et lui demande de remercier Max, en mon nom, de tout ce qu'il fait pour nos prisonniers, et de lui dire qu'ici on fait pour leurs prisonniers

(1) Max de Bade.

tout le possible. Avec cela je ne me compromets pas ; je ne fais rien personnellement, mais j'ai l'intention de faire tout pour nos prisonniers, et cet Américain remettra là-bas nos colis et dira qui a besoin et de quoi, et aidera autant qu'il le pourra. Je t'en prie, retourne-moi les papiers ou apporte-les dimanche, si vraiment tu reviens ce jour-là. J'ai eu Paul pour le thé et nous avons beaucoup bavardé. Il m'a demandé si Serge (1) serait révoqué, puisque tous, à tort ou à raison, sont contre lui ; et M^lle^ Kchessinska (2) est de nouveau mêlée à cela. Elle s'est conduite comme M^mr^ Soukhomlinov, des pots de vin et les commandes de l'Artillerie. On entend dire cela de plusieurs côtés. Seulement, il m'a rappelé que cette mesure doit émaner de toi et non de Nicolacha, puisque toi seul peux donner un ordre pareil (ou lui faire comprendre qu'il doit donner sa démission). Le Grand-Duc n'est pas un enfant ; c'est toi son chef, et non Nicolacha. Cela déplairait beaucoup à la famille. Paul est très dévoué, et, laissant de côté sa haine personnelle pour Nicolacha, il trouve aussi que dans la société on ne comprend pas quelle est sa situation. Il est quelque chose comme un second Empereur, se mêlant de tout. Combien de personnes, (et notre Ami) disent la même chose.

26. Donc ce sera ma dernière lettre pour toi. Je crains même qu'elle ne puisse t'atteindre avant ton départ, les trains vont si lentement. Mon cœur est dilaté, de sorte que je ne puis aller à l'église. Je compte encore sur la soirée de demain, et ainsi j'irai dimanche à la messe à 8 ou 9 heures pour recevoir la Sainte Communion dans la petite église, en bas, avec Ania. Mon chéri, de tout mon cœur et de toute mon âme je te demande pardon pour chaque parole ou acte ayant pu t'attrister ou t'offenser, et crois que jamais cela n'a été intentionnellement. J'aspire à cette minute où je recevrai l'encouragement et l'aide. Je ne suis pas privée de courage, mon chéri, oh non, mais il y a tant de tristesse dans mon cœur et mon âme, à cause de toute la douleur et la souffrance qui m'entourent et que je ne puis pas soulager.

(1) Grand-Duc Serge Mikhaïlovitch.
(2) Une danseuse, maîtresse du grand-duc Serge.

Au revoir, mon adoré, mon cher Nicky. Que Dieu te bénisse et te protège, qu'il t'amène dans les bras aimants de tes enfants et de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 22 août 1915. (1)

MON BIEN-AIMÉ,

Je ne puis trouver de mots pour exprimer ce que je ressens, mon cœur est trop plein. Je voudrais seulement te tenir étroitement serré dans mes bras, te murmurer des mots d'amour ardent, d'encouragement et de bénédictions sans fin. C'est plus que dur de te laisser partir seul, si complètement seul. Mais Dieu est très près de toi, plus près que jamais. Tu as livré ce grand combat pour ton pays et ton trône — seul, et avec bravoure et décision. Jamais, auparavant, on n'avait vu en toi une telle fermeté et cela ne peut pas demeurer sans fruit. Ne crains pas ce qui reste derrière ; il faut être sévère et faire cesser immédiatement tout. Mon chéri, je suis là ; ne raille pas trop ta sotte vieille femme, elle porte sans qu'on s'en doute la « culotte » et je puis faire venir le vieux (2) et ranimer en lui l'énergie. Si je puis être utile pour quoi que ce soit, dis-moi ce qu'il faut faire, use de moi. A un moment pareil, Dieu me donnera la force de t'aider, car nos âmes combattent pour le bien contre le mal. Tout cela est beaucoup plus profond qu'il ne paraît à première vue. Nous qui sommes habitués à regarder tout d'un autre point de vue, nous voyons ce qu'est cette lutte, ce qu'elle représente et signifie. Tu as montré ton pouvoir, tu as prouvé que tu es l'*Autocrate*, sans lequel la Russie ne peut pas exister. Si tu avais cédé dans ces différentes questions, ils auraient tiré de

(1) La première lettre après la décision de l'Empereur de prendre le commandement de l'armée. Dans l'intervalle, Samarine a été nommé Procureur du Saint-Synode à la place de Sabler, et Khvostov a remplacé Stcheglovitov au Ministère de la justice. La Douma a été convoquée pour le 9 août.

(2) Goremykine.

toi encore davantage. Etre ferme, c'est l'unique salut et je sais combien cela te coûte. Et moi aussi j'ai souffert et souffre terriblement pour toi.

Pardonne-moi, je t'en supplie, mon Ange, de ne pas t'avoir laissé en paix, d'avoir tant insisté, mais je connais trop ta nature douce et bonne et, cette fois, il te fallait la vaincre, il te fallait gagner la bataille seul contre tous. Ce sera une glorieuse page dans ton règne et dans l'histoire russe, le récit de ces semaines, de ces jours. Et Dieu qui est juste et proche de toi sauvera ton pays et ton trône par l'intermédiaire de ta fermeté. Un combat aussi dur que celui que tu as livré, est chose rare et sera couronné de succès ; aie seulement confiance. Ta foi a été éprouvée et tu es resté ferme comme un roc : pour cela, tu seras béni. Dieu t'a oint pour régner, le jour du couronnement ; il t'a placé où tu es, et tu as *fais ton devoir*. Sois sûr, absolument sûr, qu'Il n'abandonnera pas celui qu'il a oint. Et, jour et nuit, les prières de notre Ami montent pour toi au Ciel, et Dieu les entendra. Ceux qui ont peur et ne comprennent pas tes actes seront amenés, par les événements, à comprendre ta grande sagesse. C'est le commencement de la gloire de ton règne ; Il l'a dit et je le crois. Ton Soleil monte et, aujourd'hui il brille d'un éclat merveilleux ; et tu éblouiras ainsi tous ces misérables égarés, poltrons, aveugles, mesquins, faux et malhonnêtes ! Et ton Rayon de Soleil paraîtra pour t'aider, ton enfant, est-ce que cela ne touchera pas leurs cœurs et ne les forcera pas à comprendre ce que tu fais et à quoi ils se livraient en voulant ébranler ton trône, t'effrayer par de sombres prédictions touchant les événements intérieurs. Un petit succès seulement sur le front et ils changeront. Ils rentreront chez eux, retrouveront une atmosphère tranquille et leur esprit sera purifié : ils portent dans leur cœur ton image et celle de ton fils.

J'espère que Goremykine approuvera ton choix de Khvostov (1) — tu as besoin d'un Ministre de l'Intérieur énergique. Si l'on voit qu'il n'est pas à sa place, on pourra plus tard le remplacer. Cela sera naturel en des temps pareils. Mais s'il est

(1) A. N. Khvostov, protégé de Raspoutine, nommé peu après Ministre de l'Intérieur.

énergique, il peut être d'un grand secours, et le vieux c'est sans importance. Si tu le prends, télégraphie-moi « Tail all right » (1) et je comprendrai.

Ne fais pas attention aux racontars. Dmitri désormais ne sera plus là-bas, j'en suis contente : si Voyéikov fait des sottises, attrape-le. Je suis sûre qu'il a peur de rencontrer là-bas des hommes qui peuvent penser qu'il était contre Nicolacha et Orlov, et, pour adoucir l'impression, il intercède en faveur de Nicolacha. Ce serait la plus grande faute et détruirait tout ce que tu as fait si courageusement ; et tout le grand combat intérieur aurait été inutile. Tu ne dois pas être trop bon, pas spécialement je veux dire, ce serait au contraire malhonnête. Il y a eu des choses au sujet desquelles tu étais en désaccord avec lui. Rappelle aux autres Michel, le frère de l'Empereur, et, aussi qu'il y a la guerre (2).

Tout cela est pour le bien comme dit notre Ami, le pire est passé. Maintenant, parle au Ministre de la Guerre ; il prendra des mesures énergiques, si cela devient nécessaire. Mais Khvostov prendra aussi soin de cela, si tu le nommes. Quand tu partiras, j'enverrai un télégramme à notre Ami, par Ania, et il pensera particulièrement à toi. Seulement finis-en au plus tôt avec la nomination de Nicolacha. Pas d'atermoiement, ce serait très mauvais pour la cause et pour Alexeiev (3) également. La solution de la question calme les esprits, même si la décision n'est pas conforme à leurs espoirs. L'attente, l'incertitude, les tentatives de t'influencer, voilà ce qui fatigue le cœur.

Je suis absolument épuisée et ne me tiens que par la volonté. Qu'ils ne pensent pas que je manque de courage ou que j'ai peur : je suis confiante et calme. Quelle joie d'avoir visité ensemble ces lieux sacrés (4) ! Sûrement ton cher père prie particulièrement pour toi.

(1) « La queue très bien. » Le nom de Khvostov vient du mot russe qui signifie queue.

(2) La Tsarine fait allusion dans ces lignes à la nécessité de tenir bon sur l'envoi du grand duc Nicolas au Caucase en qualité de Lieutenant de l'Empereur.

(3) Nommé Major Général.

(4) La crypte de la forteresse de Pierre et Paul, où sont ensevelis les Empereurs de Russie.

Donne-moi des nouvelles dès que tu le pourras. Avant que je sois sûre que personne ne surveille, j'aurai peur des télégrammes de N. P. à Ania. Raconte-moi, si tu le peux, l'impression produite. Sois ferme jusqu'au bout, donne-m'en l'assurance, autrement je tomberais malade d'inquiétude.

C'est dur de ne pas être avec toi. Je sais ce que tu ressens, et la rencontre avec Nicolacha ne sera pas agréable. Tu as eu confiance en lui et, maintenant, tu sais ce que notre Ami il y a des mois, a dit : qu'il agissait mal envers toi, envers ton pays et envers ta femme. Ce n'est pas le peuple qui aurait nui à tes proches, mais Nicolacha et toute la bande Goutchkov, Rodzianko, Samarine, etc.

Mon chéri, si tu entends dire que je ne vais pas tout à fait bien, ne t'inquiète pas : j'ai tellement souffert et me suis tellement surmenée physiquement ces deux jours, j'ai eu tant d'émotions morales (et je serai encore si anxieuse jusqu'à ce que tout soit arrangé au Grand-Quartier et que Nicolacha soit parti). C'est seulement alors que je serai tranquille, — près de toi, tout va bien, — dès que tu es loin, tous en profitent immédiatement. Tu vois, ils ont peur de moi et viennent te trouver quand tu es seul. Ils savent que moi j'ai une volonté quand je sais que j'ai raison. Et maintenant c'est toi qui as raison, nous le savons, par conséquent force-les à trembler devant ton courage et ta volonté. *Dieu est avec toi, et notre Ami est pour toi.* Alors tout est bien, et plus tard tous te remercieront d'avoir sauvé ton pays. Ne doute pas, *aie confiance et tout ira bien.* L'important, c'est l'armée ; quelques grèves, ce n'est rien en comparaison. Les gens de gauche sont hors d'eux-mêmes, parce que tout s'échappe de leurs mains et que nous voyons leurs cartes, ainsi que le jeu pour lequel ils voulaient se servir de Nicolacha. Même Shvedov le sait.

Maintenant, bonne nuit, mon chéri ; va dormir tout droit sans prendre le thé avec les autres, aux figures allongées. Dors longtemps et bien. Après cette tension tu as besoin de repos et ton cœur a besoin de calme. Que Dieu tout-puissant bénisse ton acte ! Que les saints Anges te gardent et bénissent l'œuvre de tes mains ! Je t'en prie, remets cette petite image

de saint Jean le Guerrier à Alexeiev avec mes bénédictions et mes vœux les plus ardents. Tu as l'icone avec laquelle je t'ai béni l'année dernière, je ne t'en donne pas d'autre, puisque celle-ci porte avec elle ma bénédiction ; tu as aussi celle de saint Nicolas que t'a donné Grigori pour te protéger et te guider. Je mets toujours un cierge devant l'icone de saint Nicolas, à Znaménia, pour toi, et demain, à 3 heures, j'en mettrai un devant la Vierge : tu sentiras mon âme près de toi.

Je te serre tendrement contre mon cœur ; je t'embrasse et te caresse sans fin ; je voudrais te montrer mon amour infini pour toi, te réchauffer, t'encourager, te fortifier, *te donner plus de confiance en toi.* Dors bien, mon Soleil, sauveur de la Russie. Rappelle-toi la nuit dernière, comme nous nous serrions tendrement l'un contre l'autre. Je soupire après tes caresses, je n'en ai jamais assez et cependant j'ai les enfants près de moi, tandis que tu es seul. Une autre fois, je te donnerai Baby, pour un temps court, afin qu'il t'encourage. Je t'embrasse sans fin et te bénis. Que les saints Anges gardent ton sommeil ! Je suis toujours avec toi et personne ne nous séparera.

Ta femme.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo. 23 août 1915.

Toutes mes pensées et prières t'enveloppent de l'amour le plus tendre. Quel bien-être a rempli mon cœur (malgré ma tristesse) quand je t'ai vu partir calme et tranquille ! Tu avais la même suave expression de visage que quand notre Ami est parti. Dieu réellement te bénira, ainsi que tes entreprises, après une telle victoire morale. Comment as-tu dormi ? Je me suis mise au lit tout de suite, mortellement fatiguée et si seule.

Nos chères fillettes m'ont proposé de coucher tour à tour dans la chambre voisine, puisque je suis seule à cet étage, mais je n'ai pas accepté, j'y suis tout à fait habituée, et cela m'est égal. Je te sens proche de moi, je bénis et embrasse ton oreiller. Je n'ai pas bien dormi. La matinée est tout ensoleillée. Trois des fillettes sont allées à l'église à 9 heures, parce

que Olga et Tatiana désirent travailler à l'hôpital jusqu'à midi et demie. Je voudrais connaître l'état d'esprit de ceux qui t'entourent ; ton humeur paisible doit se refléter sur eux. J'ai eu une conversation avec N. P. Je l'ai prié de ne pas faire attention aux sautes d'humeur de Voyéikov. Aujourd'hui, ces odieux trains ne cessent de se faire entendre ; le vent souffle de ce côté-là, mais il me semble que ce bruit vient de la nouvelle grande cheminée (de l'usine électrique), car on l'entend, avec des interruptions, depuis longtemps déjà. Les cloches sonnent ; j'aime à les entendre quand les fenêtres sont ouvertes. J'irai à l'église à 11 heures, puisque le cœur n'est pas dilaté, bien qu'il me fasse mal et aussi la poitrine, mais je prends beaucoup de gouttes. Je me sens toute courbaturée, tout me fait mal. J'ai obtenu de Botkine l'autorisation pour Anastasie de rester au soleil, sur le balcon, où il y a 20°. Cela ne peut que lui faire du bien. Il est maintenant 10 heures. Baby n'est pas encore descendu, probablement qu'il a bien dormi.

Un tel calme dans mon âme après ces jours d'anxiété, et puisses-tu continuer à le sentir de même ! Si tu en as l'occasion, transmets notre salut à N. P. et donne-lui de nos nouvelles, puisque, provisoirement, je ne permets pas à Ania de télégraphier, après qu'on a été si désagréable ; et elle lui donnait toujours des nouvelles de ma santé. J'espère que le vieux Frédéricks n'est pas trop « gaga » et ne demandera pas le maréchalat (1), qui ne peut être donné qu'après la guerre, si on le donne. N'oublie pas de te peigner, avant chaque conversation ou décision difficile, avec le petit peigne que t'a donné notre Ami, cela t'aidera. Ne te sens-tu pas tout à fait tranquille maintenant que tu es sûr de toi ? Ce n'est ni orgueil ni ambition, c'est la volonté de Dieu, et cela t'aidera dans l'avenir et donnera aux autres la force d'exécuter tes ordres. J'ai fait savoir à Goremykine que je désirais le voir aujourd'hui, qu'il choisisse l'heure.

Eh bien, mon chéri, je viens de voir le vieux (2) pendant une demi-heure. Il était si heureux de ton message, de savoir

(1) Pour le grand-duc Nicolas Nicolaievitch.
(2) Goremykine.

que tu es parti tranquille, calme, et aussi de la lettre de Frédéricks. (Je ne savais pas qu'il avait écrit). Mais il est révolté et horrifié de la lettre des Ministres, écrite, selon lui, par Samarine (1). Il ne trouve pas de mots pour stigmatiser leur conduite, et dit qu'il lui est terriblement difficile de présider, sachant que tous sont contre lui et ses idées, mais qu'il ne songera jamais à offrir sa démission, persuadé que tu le lui dirais, si tel était ton désir. Il doit les voir demain et leur dira ce qu'il pense de cette lettre, si fausse et si mensongère quand ils parlent « de toute la Russie », etc. Je l'ai prié d'être le plus énergique possible. Auparavant, il parlera au Ministre de la Guerre pour savoir ce que tu lui as dit. Quant à Khvostov, il dit qu'il vaut mieux ne pas le prendre. C'est lui qui a parlé à la Douma contre le Gouvernement et les Allemands. (Il est le neveu du Ministre de la Justice). Il le trouve trop léger, et probablement, sous certains rapports, pas très sûr. Il pensera à différents noms et t'enverra ou m'apportera pour toi la liste des personnes qui lui paraissent susceptibles de convenir. Il trouve certainement que Stcherbatov ne peut pas rester. Le fait seul qu'il n'a pas su tenir la presse montre qu'il n'est pas l'homme de ce poste. Goremykine dit qu'il ne serait pas étonné si Stcherbatov et Sazonov t'offraient leur démission, mais ils n'ont pas le droit de faire ; Sazonov va se plaindre partout (l'imbécile), et moi j'ai dit que j'étais convaincue que nos alliés apprécieraient immensément ton action, ce avec quoi il est d'accord.

Je lui ai dit de considérer tout cela comme des miasmes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, et que tous ont besoin d'être mis au grand air, afin qu'ils voient tout avec des yeux nouveaux et n'écoutent pas les potins du matin au soir. Il dit que la Douma ne peut pas être congédiée avant la fin de la semaine, parce qu'ils n'ont pas terminé leurs travaux. Lui et les autres craignent surtout que les gauches ne l'emportent à la Douma. Je l'ai prié de ne pas s'inquiéter de cela, car je suis sûre que ce n'est pas sérieux, que ce sont des palabres, pas autre chose, qu'ils ont voulu t'intimider, mais que main-

(1) Il s'agit d'une lettre collective de quelques Ministres qui priaient l'Empereur de ne pas prendre le commandement suprême de l'armée.

tenant que tu as montré ta forte volonté, ils se tairont. Il paraît que Sazonov les a réunis tous hier, les imbéciles. Je lui ai dit que tous les Ministres sont des poltrons ; c'est son avis ; mais il pense que Polivanov travaillera bien. Le pauvre a été très peiné de toutes les insanités qu'on a écrites contre lui, et j'en ai été attristée pour lui. Il dit avec raison que chacun doit te dire honnêtement son opinion, mais que quand tu exprimes un désir, tous doivent l'exécuter et oublier les leurs. Ils ne sont pas de cet avis, le pauvre Serge non plus !

J'ai essayé de l'encourager et il me semble que j'y ai presque réussi, parce que je lui ai montré combien tout ce bruit au fond est peu sérieux. Maintenant, les Allemands et les Autrichiens doivent être l'objet de notre attention et de nos soucis, et rien autre ; et un bon Ministre de l'Intérieur maintiendra l'ordre. Il dit qu'en ville l'état d'esprit est bon, qu'après ton discours le calme règne, il en sera toujours ainsi ; e lui ai transmis les paroles de notre Ami. Il m'a prié de voir Kroupensky (1) et d'écouter ce qu'il a à me dire sur la Douma, puisqu'il les connaît tous. Es-tu d'accord ? Si oui, je le verrai, mais sans aucun bruit. Télégraphie seulement « d'accord ». Je lui ai dit qu'Ivanov aussi a prié, par moi, que tu viennes.

Il trouve que plus tu montreras d'énergie, mieux cela vaudra ; c'est tout à fait mon avis. Il trouve aussi très bonne ton idée d'envoyer des observateurs dans les fabriques, même si les gens de ta suite n'y entendent pas grand chose, on saura qu'ils sont envoyés *par toi* et que la Douma ne surveille pas tout, cela sera bon. Je suis allée à l'église avec Baby, et j'ai prié ardemment pour toi. Le prêtre a remarquablement bien parlé. J'ai regretté seulement que les Ministres ne fussent pas là pour l'entendre, mais les soldats écoutaient avec le plus grand intérêt. Il a dit l'importance de ces trois jours de jeûne et que tous doivent s'unir et travailler avec toi, etc., et cela très bien, avec beaucoup de sincérité ; tous devraient entendre cela.

Je recopie pour toi deux télégrammes de notre Ami ; si tu

(1) Membre influent de la Douma.

en as l'occasion montre-les à N. P. Il faut l'éclairer sur notre Ami, puisqu'en ville il en entend trop contre lui et commence à faire moins attention à Ses télégrammes. Goremykine m'a demandé si tu viendrais cette semaine (pour alors congédier la Douma). J'ai répondu que je n'en savais rien. Les enfants sont allés avec moi à Znaménia, à 3 heures un quart, et j'ai allumé devant l'icone de la Vierge et de saint Nicolas un très gros cierge qui brûlera longtemps et portera mes prières pour toi jusqu'au trône de Dieu. Maintenant, mon amour, je dois terminer. Que Dieu te bénisse, te garde et t'assiste dans toutes tes entreprises ! J'embrasse sans fin toutes les chères places. Pour toujours ta sincèrement fière

WIFY.

Encore un mot en passant : le mari d'Alia est de retour, et, comme chaque fois, il parle, ainsi que Keller, contre Broussilov. Sache tout de même ce que d'autres pensent de lui. Le Grand-Quartier a donné l'ordre que tous les officiers portant des noms allemands qui sont dans les Etats-Majors, soient renvoyés à l'armée. Cette mesure touchera le mari d'Alia, bien que Pistelkors soit un nom suédois, et je ne pense pas que tu aies un serviteur plus fidèle que lui. Selon moi, cela aussi est mal. Chaque général aurait dû, aimablement, demander aux officiers de nom allemand de retourner dans leurs régiments, en disant que des changements devaient être faits et que c'était à leur tour d'aller se battre. Tout se fait si maladroitement. Je t'écrirai toujours tout ce que j'entendrai (si je trouve que c'est nécessaire) car il peut t'être utile, surtout maintenant, de savoir tout et d'empêcher une injustice. Tu peux imaginer ce qu'écrira Koussov, si tu soutiens ainsi les causes justes.

Maintenant je dois aller me coucher, car je suis très fatiguée. Je me sens mieux ; l'état d'esprit est bon ; je suis pleine de confiance, de courage, d'espoir et suis fière de mon chéri. Que Dieu te bénisse, te garde et te conduise ! J'espère que Voyéikov ne t'a pas servi les propos abracadabrants qu'à en juger par sa conversation avec Ania il avait l'intention de te tenir. Il voulait te prier de demander à Nicolacha sa parole

d'honneur qu'il ne s'arrêtera pas à Moscou. Voyéikov est un poltron et un imbécile ; comme si tu étais jaloux ou avais peur. Je t'assure que j'ai hâte de montrer à tous ces poltrons ma « culotte immortelle ». Si Paul demande à me voir, puis-je lui dire que la prochaine fois tu le prendras avec toi ? Cela le touchera et dirigera ses pensées du bon côté. Sûrement il viendra. Télégraphie si tu es d'accord ou non pour Kroupensky, Faut-il parler à Paul ou ne rien dire ?

Sens cette lettre.

Tsarskoîe-Selo, 24 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je remercie Dieu que tout soit fait et que la séance (1) se soit bien passée ; c'est un tel soulagement ! Je te bénis, mon Ange, ainsi que ta juste décision ; et qu'elle soit couronnée du succès et de la victoire à l'intérieur et à l'extérieur. C'était si émouvant de recevoir le télégramme N° 01 du Grand-Quartier impérial. J'ai conservé l'enveloppe en souvenir de cette journée mémorable. Baby a été si heureux ; il s'intéresse tant à tout. Ania s'est signée à la réception de la nouvelle ; et aussitôt j'ai appelé Nini au téléphone pour lui dire que tout s'était bien passé. Sa mère et Emma étaient chez elle, et je savais que cela les tranquilliserait. Ah ! comme je voudrais voir comment tu fais tout cela ! Et, en général, je voudrais avoir le bonnet enchanté qui me permettrait de regarder dans certaines maisons et de voir les visages !

Je vois qu'il n'y a encore rien dans les journaux, je suppose donc que tu as l'intention de donner l'ordre de faire connaître ta décision demain, après le départ de Nicolacha. Je ne comprends pas.

As-tu apprécié le succès de Volodia dans la mer Noire ? J'ai reçu une lettre charmante de Nicolaï, à propos de ta résolution d'assumer le commandement ; je te l'enverrai demain. Ce

(1) Séance au Grand-Quartier dans laquelle l'Empereur communiqua au grand-duc Nicolas Nicolaievitch sa décision de prendre, à sa place, le commandement suprême des armées.

soir je lui répondrai. Ania t'envoie son salut, elle te baise la main et pense toujours à toi.

Nous tous envoyons nos amitiés à N. P. Que Dieu te bénisse et te garde, mon Trésor. Tu me manques beaucoup ; tu sais qu'il n'en peut être autrement. Je te serre tendrement contre mon cœur et te couvre de tendres baisers. Je te bénis et implore l'aide de Dieu.

Pour toujours ta vieille

WIFY.

Les prières d'Ella sont avec toi. Elle va ces jours-ci au couvent d'Optina. Un mot à propos d'une autre injustice dont m'ont parlé Taube, la princesse Gedroitz et notre jeune docteur, récemment de retour du front. Il paraît que, désormais, les médecins ne pourront recevoir que trois récompenses militaires, ce qui est injuste, puisqu'ils sont tout le temps en danger et que, jusqu'à présent, des masses de gens reçoivent des récompenses. Taube trouve tout à fait injuste que les gens de l'intendance, qui sont installés à l'arrière, reçoivent autant que ceux qui sont sous le feu. Les médecins et les infirmiers font des merveilles, beaucoup ont été tués, et, tandis que les soldats s'aplatissent sur le sol, eux doivent marcher droit en vue de l'ennemi et transporter les blessés. J'ai hâte d'avoir des nouvelles de toi et du front. Que Dieu t'aide !

24 août 1915. Un mot encore. On dit que mercredi, à la Douma, tous les partis veulent s'adresser à toi et te demander de remplacer Goremykine. J'espère encore que, quand enfin le changement sera officiel, les affaires iront mieux, sinon j'ai peur que le vieux ne puisse continuer à travailler, puisque tous sont contre lui. Il n'osera jamais offrir sa démission, il me l'a dit, mais, hélas, je ne sais pas comment iront les affaires. Aujourd'hui il verra tous les Ministres et se propose de leur parler avec plus de fermeté. Mais cela peut briser définitivement ce pauvre vieillard, cette honnête âme. Et qui prendre en ce moment qui serait assez ferme? Le Ministre de la Guerre, pour les punir (cette idée ne me plaît pas), pour une courte période, puisqu'il n'entend rien aux affaires intérieures,

mais cela aurait l'air d'une dictature. Et comment est Kharitonov ? (1)

Je ne sais pas, mais il vaut mieux attendre encore. Sans doute ils ont en vue Rodzianko, ce qui ruinerait tout ce que tu as fait ; et il ne pourrait jamais mériter ta confiance. Mais derrière Polivanov il y a Goutchkov, et tu n'as pas encore de Ministre de l'Intérieur. Pardonne-moi de t'ennuyer ; ce n'est qu'un bruit, mais il vaut mieux que tu en sois informé.

Tsarskoîe-Selo, 25 août 1915.

MON CHÉRI,

Merci pour ton cher télégramme, mon amour. Je suis heureuse que le pays autour de Moghilev soit joli. Glebov disait toujours qu'il était très pittoresque, mais c'était naturel, puisqu'il y est né. Cependant je suppose que tu choisiras un endroit plus près afin que tu puisses aller et venir plus facilement. Quand mes lettres arrivent-elles ? Je les remets à 8 heures et elles partent de la ville à 11 heures du soir. J'attends avec inquiétude l'annonce du changement. Dans les journaux un article annonçait l'arrestation près de Varsovie de deux hommes et une femme qui, soi-disant, voulaient attenter à la vie de Nicolacha. On dit que Souvorine a inventé cette histoire pour faire sensation. (Le censeur a dit à Ania que c'est un canard). Il y a un mois, tous les rédacteurs de Saint-Pétersbourg étaient au Grand-Quartier et Janouchkevitch leur a donné ses instructions. C'est le censeur militaire sous les ordres de Frolov (2), qui a raconté cela à Ania. Samarine semble continuer de parler contre moi. Mais tant mieux, lui aussi tombera dans le fossé qu'il creuse pour moi. Ces choses ne me touchent nullement et me laissent tout à fait froide, puisque ma conscience est pure et que la Russie ne partage pas son opinion. Ce qui me fâche, c'est, qu'indirectement, cela te touche. Nous verrons à lui donner un successeur.

(1) Contrôleur d'Etat.
(1) Ad latus du Ministre de la Guerre.

Comment travailles-tu avec Alexeiev ? Agréablement et vite, j'en suis sûre. Je n'ai pas de nouvelles particulières, seulement Mekk m'a dit que mon dépôt central (Lvov Kovno) de Proskourov devra probablement, dans cinq semaines, être transféré à Pultava. Je ne puis comprendre pourquoi et j'espère que cela ne sera pas nécessaire. Les dames qui travaillent à l'hôpital de Marie, à Jitomir, demandent où sera transporté l'hôpital, si l'on se prépare à évacuer aussi cette ville ? Il me semble que tout cela est un peu prématuré. Quelle triste nouvelle la mort de Molostvov ! On me dit que tu as pris Velepolsky comme aide-de-camp. C'est sans doute Voyéikov qui t'en a prié. Il n'est pas très sympathique ; c'est un type « de salon ». Probablement, sa santé l'oblige de quitter le régiment et ce doit être pour cette raison que tu l'as pris. Mais il ne faut pas que ta suite soit le refuge des « curateurs-honoraires ». Moi aussi, hélas ! j'ai sollicité pour mon Maslov, mais celui-ci a commandé un régiment pendant plusieurs mois sur le front. — Velepolsky est l'amant d'Olga O. ; (c'est un grand secret, il y a quelques années elle a fait une fausse couche) ; et après il n'a pas été gentil avec elle ; ce n'est pas un bien beau caractère ; mais il est ami de Voyéikov, c'est donc probablement un bon officier.

La gravure ci-jointe est pour N. P.

N'est-ce pas une vilenie ? De nouveau quelqu'un veut nuire à N. P. Il vaut donc mieux dire à Frédéricks de faire publier (non officiellement et pas en ton nom) qu'il n'y aura pas de lieutenant, puisque tu as maintenant la grande chancellerie et que Drenteln et Naryschkine restent. Je suis convaincue que tout cela vient de la même source que l'histoire du télégramme, autrefois, au Grand-Quartier. Je les attache ainsi (1) pour que tu puisses les retirer facilement et les montrer à Voyéikov. Il faut seulement expliquer au censeur militaire Vissarionov ce qu'il faut écrire, puisqu'il est censeur principal de Frolov, et un brave homme. C'est Souvorine qui a fait tout cela hier soir et ce matin. Je m'inquiète qu'il n'y ait pas

(1) Des coupures de journaux.

encore de télégramme. Je ne ne puis comprendre pourquoi l'on n'a pas annoncé officiellement le changement. Cela aurait détendu et encouragé les esprits et changé le cours des idées à la Douma. Je pense qu'il ne faudra pas différer davantage, puisque Nicolacha part. — Et voilà, ton télégramme d'hier est de nouveau daté du Grand-Quartier, tandis que celui de dimanche soir portait : Grand-Quartier Impérial, ce qui sonnait si bien et promettait.

Les jours de jeûne approchent, ils commencent demain. Il aurait fallu que la déclaration fût faite avant et que les ordres soient donnés pour le *Te Deum*. C'est une faute que tout arrive à la fois ; il fallait faire cela plus tôt. Pardonne-moi de parler ainsi. Qui t'a demandé d'ajourner encore l'annonce officielle ? Ce n'est pas bien. Peu importe que Nicolacha soit là-bas, si l'on sait que tu as déjà pris en mains les affaires avec Alexeiev. C'était un mauvais conseil ; il montre qu'un certain parti est hostile à la nomination. Plus vite ce sera connu officiellement, mieux cela vaudra. Tous seront plus calmes, car ils s'énervent à attendre une nouvelle qui n'arrive pas. Une pareille situation est toujours mauvaise et fausse, et les poltrons seuls pouvaient te proposer une telle chose, des poltrons genre Voyéikov et Frédéricks. Ils pensent d'abord à Nicolacha, et, ensuite seulement, à toi. C'est *mauvais* de tenir cela secret. Personne ne pense aux troupes qui attendent la bonne nouvelle. Je vois que ma culotte noire serait nécessaire au Grand-Quartier ; c'est trop bête, des idiots ! Et c'eût été si bien ! D'abord les solennités joyeuses, ensuite le jeûne pour demander à Dieu le succès. Mais nous sommes à mardi et rien. Désolée, j'ai télégraphié ce matin, très tôt, et je n'ai pas de réponse, et il est déjà 7 heures. Marie, Ania et moi sommes allées de nouveau à la cathédrale de Catherine et de là à l'hôpital, où nous avons causé avec les blessés. Mme Lopoukhine, femme du gouverneur de Vologda, m'écrit que la maladie de cœur de son mari s'est beaucoup aggravée. Botkine et Sirotinine trouvent aussi que sa santé ne peut plus supporter le travail tendu qu'il est obligé de fournir. Si tu le nommais au Sénat ; il pourrait servir là, tout en se reposant, et, plus tard, si son cœur va mieux, il pourrait faire davan-

tage. Il a déjà vingt-cinq ans de service. Ce serait bien si tu pouvais ordonner cela.

Mon Soleil, tu me manques tant, mais je suis heureuse que tu sois là-bas. Tu peux faire venir tes Ministres à tour de rôle, avec leurs rapports, ça les réveillera eux aussi. J'espère que tu dors bien. N'oublie pas de télégraphier à Georges, etc. quand, enfin, tout sera officiel. Au revoir, mon trésor, je te bénis et j'embrasse sans fin toutes les chères places aimées.

Pour toujours, mon Nicky, ta vieille

WIFY.

Les histoires sur Varnava (1) sont inventées ; un moine est arrivé de là-bas pour me le dire. Samarine voudrait se débarrasser de lui. Le nom de celui que notre Ami aurait voulu avoir comme Gouverneur est Orlovski, président de la Chambre des Domaines, à Perm. Te rappelles-tu, il t'a donné un livre qu'il a écrit sur Tcherdyn où est enseveli un Romanov qu'on vénère comme saint.

Tsarskoïe-Selo, 26 août 1915.

MON CHER CŒUR,

Je t'écris de la pièce d'angle, en haut ; M. Gilliard fait la lecture à Alexis. Olga et Tatiana sont cet après-midi en ville. Ah, mon chéri, c'était si merveilleux de lire ce matin la nouvelle dans les journaux, et mon cœur s'est réjoui plus que je ne puis le dire. Marie et moi avons assisté à la messe ici ; Anastasie est venue pour le *Te Deum*. Le prêtre a parlé magnifiquement, et j'eusse voulu qu'il y eut beaucoup de gens de la ville pour l'entendre. Cela leur eût fait un bien infini, car il a si bien touché les courants intérieurs. De cœur et d'âme j'ai prié pour toi, mon trésor. Les bonnes nouvelles d'Ivanov étaient vraiment une bénédiction de Dieu pour commencer ta grande tâche. Dieu t'aide, mon chéri. Maintenant tout me paraît petit ; une si grande joie règne dans mon âme ! Je n'ai

(1) Un évêque ami de Raspoutine, que le Saint-Synode se proposait de déposer.

pas eu de nouvelles de Goremykine depuis dimanche. Samarine continue à dire partout du mal de moi. J'espère recevoir pour toi la liste des noms et je pense qu'on lui trouvera un bon successeur, avant qu'il puisse nuire. Que font les alliés? Demain, je verrai Buchanan, qui m'apporte encore plus de cent mille livres d'Angleterre. J'ai reçu une lettre de Mme Baharacht (1). Elle demande que son mari ne soit pas remplacé avant la fin de la guerre. Il atteint la limite d'âge, mais il fait énormément pour les Russes à Berne, et montre beaucoup de zèle. Peut-être te rappelleras-tu cela quand Sazonov mentionnera son nom. J'ai dit à Frédéricks que, pour le moment, il était inutile de préparer quelque chose pour les blessés à Livadia, puisqu'il y a encore beaucoup de places inoccupées à Yalta, et maintenant, de tous les coins de la Crimée, on m'informe que tout va être arrangé. Je t'en prie, demande à Frédéricks pourquoi cela, puisque je trouve que ce n'est pas nécessaire encore ; peut-être plus tard. — Bientôt mon sanatorium, le sanatorium militaire et l'hôpital de Livadia seront prêts. — C'est suffisant pour l'heure actuelle.

Tsarskoîe-Selo, 27 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

J'aurais voulu savoir si tu reçois mes lettres chaque jour? C'est dommage que tu sois si loin, et que tous les trains qui circulent maintenant retardent le mouvement. Ce matin, avec les deux petites, j'irai en haut, à 10 heures et demie, et les autres iront à l'église avant 9 heures. Mon jeûne consiste maintenant à ne pas fumer. Je jeûne de nouveau depuis le commencement de la guerre et j'aime d'être à l'église. Je veux recevoir la Sainte Communion et le prêtre y consent. Il ne trouve jamais qu'on recommence trop tôt et il dit que la communion donne des forces. Je verrai. Les soldats qui le désireront iront aussi. Samedi, c'est l'anniversaire de notre pierre ! — La comtesse Grabbe a dit hier à Ania qu'Orlov

(1) Femme de l'ambassadeur de Russie à Berne.

et sa femme font du tapage en ville à cause de son renvoi — certains en sont choqués. Il lui a dit aussi que N. P. doit le remplacer. (Je suis sûre que c'est lui-même qui a fait passer cela dans les journaux). C'est une vilaine sortie, après que sa femme avait prié N. P. de venir causer avec lui. Quelle engeance ! Beaucoup sont contents : ceux qui connaissent ses sales histoires d'argent et le ton sur lequel il se permet de parler de moi. — Trouveras-tu le moment de griffonner une ligne ? Nous ne recevons pas de nouvelles, puisque j'ai prié N. P. de ne pas télégraphier ni écrire après cette vilaine histoire au Grand-Quartier. Je voudrais savoir ce qui se passe. J'espère que tu permettras que, de nouveau, on m'envoie des télégrammes, n'est-ce pas, mon chéri ? Aujourd'hui, avec les deux cadettes, je suis allée à la messe de 10 heures et demie ; j'ai entendu le *Te Deum* et les magnifiques prières pour toi à la Vierge et à saint Séraphin. De là, nous sommes allées à notre hôpital. Tous étaient au *Te Deum*, dans la petite chapelle de la crypte, de sorte que nous y sommes allées de nouveau. Maintenant à 6 heures et demie nous irons au service du soir. J'espère recevoir la Sainte Communion samedi, je pense que beaucoup de soldats communieront aussi. — Donc mon chéri, pardonne à ta petite femme si elle t'a attristé ou offensé en quelque façon, et aussi de t'avoir assommé en ces semaines difficiles. J'enverrai un télégramme quand je serai sûre de communier, alors tu prieras pour moi et moi pour toi. On dirait que ce jeûne est fait pour toi, et aussi tous ces offices religieux, et ces *Te Deum* chaque jour. Ainsi la Sainte Communion sera un don particulier de Dieu, et je te sentirai uni à moi, mon ange chéri, adoré, mon petit mari.

Buchanan m'a apporté de nouveau plus de 100.000 livres. Lui aussi te souhaite le succès ! il ne peut plus supporter la vie en ville. Il dit qu'on a d'énormes difficultés pour recevoir du bois. Il avait commandé sa provision il y a déjà deux mois et maintenant on lui fait savoir qu'il ne le recevra pas. Il aurait fallu préparer d'avance d'énormes dépôts pour ces masses de réfugiés qui auront faim et froid. Oh ! quelles souffrances ils supportent ; des masses meurent sur les routes, disparaissent et l'on recueille partout des enfants errants.

Je te bénis et t'embrasse des milliers de fois, très tendrement, avec un amour ardent. Pour toujours ta vieille

ALIX.

Est-ce qu'enfin on ne fermera pas la Douma ? Pourquoi dois-tu être ici pour cela ? Ces imbéciles attaquent violemment les censeurs militaires ; cela montre combien ils sont nécessaires

Toutes nos amitiés à N. P.

Tsarskoîe-Selo, 28 août 1915.

MON ADORÉ, MON CHER NICKY,

Comment te remercier pour ta précieuse lettre qui a été pour moi la plus agréable surprise ? Je l'ai relue déjà plusieurs fois et j'ai embrassé ta chère écriture. Tu m'as écrit le 25, j'ai reçu la lettre le 27, avant le dîner. Tout est extrêmement intéressant. Les enfants et Ania ont écouté avidement les passages que j'ai lus à haute voix. De sentir que tu es tranquille remplit nos cœurs d'une reconnaissance infinie. Dieu t'a envoyé la récompense de ta grande action. Oui, c'est une nouvelle responsabilité, mais elle est particulièrement chère à ton cœur, puisque tu aimes et comprends tout ce qui touche les choses militaires. Et le fait que tu as montré une telle fermeté t'apportera les bénédictions et les succès. Ceux qui ont été si effrayés à ce changement et toute cette sottise voient maintenant comme tout cela s'est passé tranquillement, naturellement, et sont plus rassurés.

Je verrai le vieux Goremykine et entendrai ce qu'il a à me dire.

Il faut mater le Conseil Municipal de Pétersbourg (1) ; quel droit ont-ils d'imiter Moscou ? C'est Goutchkov qui est de nouveau derrière tout cela, et derrière le télégramme que tu

(1) Le Conseil Municipal de Petrograd avait, le 20 août, adressé au Tsar un télégramme pour lui exposer les réflexions que lui suggérait la situation.

as reçu. Qu'ils s'occupent de leurs propres affaires : des blessés, des réfugiés, du chauffage, du ravitaillement, etc. Il faut leur répondre nettement qu'ils n'ont qu'à s'occuper de ce qui les regarde et à soulager les victimes de la guerre ; leur opinion n'est nécessaire à personne ; qu'ils s'occupent donc de leur canalisation d'abord. Je le dirai au vieux. Je perds patience avec ces bavards qui se mêlent de tout. Oh, mon chéri, je suis si touchée que tu désires mon aide ! Je suis toujours prête à faire tout pour toi, mais je n'ai jamais aimé m'immiscer à quoi que ce soit sans en être priée ; seulement, cette fois, j'ai senti qu'il s'agissait d'une chose trop importante.....

Un soleil splendide ; 18° au soleil et un petit vent frais, quel étrange été !

Sans doute c'est très sage de t'être installé dans la maison du Gouverneur, s'il fait humide dans la forêt, et là, tu auras l'Etat-Major tout à côté ; mais cependant cela doit être pénible pour toi de vivre en ville. Ne t'installeras-tu pas plus près, comme le proposait Voyéikov ? Alors tu pourrais aller et venir, selon les nécessités, et faire venir chez toi les Ministres. Maintenant tu es encore plus éloigné qu'à Baranovitchi, n'est-ce pas ? Et de là tu aurais pu aller à Pskov et arriver plus vite jusqu'aux troupes. Nous tous allons de nouveau à l'église ; les aînées iront de bonne heure ; nous à 10 heures et demie et ensuite à l'hôpital, si le prêtre ne parle pas de nouveau. Hier soir il a prononcé un autre sermon, très beau.

Ci-joint une lettre du comte Keller, que peut-être tu voudras lire, puisqu'elle montre son point de vue sur ce qui se passe : il envisage les choses simplement et très bien, comme la plupart de ceux qui ne sont ni à Pétersbourg ni à Moscou. Il ignorait alors le changement survenu au Grand-Quartier. Aujourd'hui il retourne à l'armée ; je crains que ce ne soit trop tôt, mais, sans doute, on a besoin de lui, là-bas. On dit que le *Novik* a participé à une bataille et avec succès ; mais je ne sais pas ce qu'il y a là de vrai. J'espère que je ne t'importune pas avec mes coupures de journaux. Est-ce que les nouvelles navales sont vraies ou non ? Nous avons fait une promenade ravissante ; un temps merveilleux, et c'était

comme des chansons qui chantaient dans le cœur ; sûrement cela signifie qu'on aura de bonnes nouvelles. Dans le village, près de la ferme de Pavlovsk, nous sommes entrées dans une boutique et avons acheté deux grands pots de confiture de fraises ; ensuite nous avons rencontré un homme qui portait des champignons et les lui avons achetés pour Ania ; nous avons longé la lisière du parc de Pavlovsk. Un pareil temps est un vrai plaisir. Nous prenons le thé sur le balcon ; il ne manque que toi, mon ange chéri, pour que tout soit parfait. La femme de Grigori t'envoie ses amitiés, elle prie l'archange saint Michel de t'assister ; elle dit que Grigori ne pouvait se calmer et a été terriblement agité jusqu'à ton départ. D'après Lui il serait bien de relâcher les prisonniers et de les envoyer sur le front ; je suis sûre qu'il y a toute une catégorie de prisonniers tout à fait sans danger, pour lesquels un changement pareil serait le salut moral. Je puis toucher un mot de cela au vieux, pour qu'il y réfléchisse. Il vient à 7 heures trois quarts, c'est pourquoi je dois expédier ma lettre avant. Le Gouverneur de Grigori est tout à fait changé à son égard ; il dit qu'il fera arrêter notre Ami dès qu'il partira. Tu vois, ce sont les autres qui lui ont donné cet ordre. C'est plus que vilain et honteux.

Il y a maintenant la Confession générale, et le prêtre m'a priée de venir dans l'église en haut. Il y aura une masse de soldats, et, demain matin, nous serons aussi, avec tous, en haut. Toutes les fillettes et Baby viendront aussi. Ah ! comme je voudrais que tu y fusses également ! Mais je sais que par le cœur et la pensée tu y seras. Encore une fois, pardonne-moi, mon Soleil. Que Dieu te bénisse, qu'il te garde de tout mal et t'aide en tout. Demain c'est le jour de la pierre ! Je t'embrasse avec le plus grand amour et dévouement. Pour toujours ta

WIFY.

Baby espère écrire demain ; il a maigri et pâli ; toute la journée il est resté à l'air, et il a dormi jusqu'à 10 heures cinq ; il est gai et heureux de pouvoir aller avec nous à la Sainte Communion. Quelle est charmante cette photographie

où tu es pris en train de te baigner ! Quelques mots de la part d'Ania pour toi et de ma part pour N. P.

Tsarskoîe-Selo, 28 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je viens de voir le vieux. Il a besoin de causer avec toi, c'est pourquoi il part demain. Il a réfléchi pour le Ministre de l'Intérieur, mais ne voit personne, sauf peut-être Neidhardt (1), membre du Comité de Tatiana, et je pense qu'il ne serait pas mauvais. Papa Tanéiev l'a mentionné aussi. C'est un splendide travailleur, — il l'a montré tous ces temps — il a beaucoup d'ordre et d'énergie ; qu'il soit un snob ne nuit pas, sa belle prestance pourrait en imposer à la Douma ; en outre, tu le connais bien et pourrais lui parler franchement, sans te gêner. J'espère seulement qu'il n'est pas de la bande Dzjounkovsky-Drenteln. Il me semble qu'il tiendrait bien en main les autres Ministres et seconderait ainsi Goremykine. Celui-ci trouve presque impossible de travailler avec les Ministres, qui ne sont pas d'accord avec lui mais, comme nous, il juge qu'il ne doit pas donner maintenant une démission qu'ils désirent, car si l'on cède une fois, ils exigeront encore plus. Si tu le veux, tu pourras le remplacer un peu plus tard, de ta propre initiative. Tu es *Autocrate*, qu'ils *ne se permettent pas* de l'oublier. Goremykine est aussi d'accord pour congédier la Douma, mais dimanche c'est fête, de sorte qu'il vaut mieux remettre à mardi, et il te verra d'ici là. Les Ministres canailles sont pires que la Douma. De déplorables errements dans la censure — on laisse imprimer des pourritures ; le vieux dit aussi que les deux attentats contre Nicolacha ne sont que des « canards ». Il trouve impossible qu'on garde Stcherbatov, et le mieux serait de le remplacer au plus tôt. Je pense qu'on pourrait avoir confiance en Neidhardt et que son nom presque allemand n'aurait pas d'importance, puisqu'on le félicite partout au sujet de son activité dans le Comité de

(1) Maire d'Odessa.

Tatiana. Le Conseil d'Empire pourrait régler la question des réfugiés. Ce cher vieux Goremykine sera heureux de te voir ; il est si bon !

Je suis rentrée tout à l'heure de la Confession générale, c'est un spectacle touchant, qui émeut ; et tous ont prié pour toi avec tant d'ardeur ! Je dois expédier rapidement cette lettre. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Je prie ardemment pour toi. J'ai une telle joie dans l'âme tous ces jours, et je sens que Dieu est près de toi, mon chéri.

Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo, 29 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

On vient de m'apporter ta chère lettre du 25. Je t'en remercie de tout cœur, mon chéri ; c'est une telle tranquillité de savoir que tu es content d'Alexeiev et que tu trouves qu'il est facile de travailler avec lui. Est-ce que Dragomirov sera nommé son aide ? Alexeiev pourrait tomber malade, et c'est mieux d'avoir une autre personne au courant des affaires. Ne serait-ce pas plus commode pour toi, si tu étais moins loin, dans un endroit où il y a plus de lignes de chemin de fer ? Mohilev est si loin et là-bas il y a une telle circulation de trains chargés. — Il aurait vraiment fallu faire quelque chose pour les réfugiés, organiser plus de cantines et de dispensaires. — Une masse d'enfants restent sans soins sur les routes, d'autres meurent, — tous viennent du front. — On dit que c'est affreusement pénible à voir. Le Gouvernement étudie la question des réfugiés pour après la guerre, mais il serait nécessaire de penser à eux maintenant. Si Dieu le veut, bientôt l'ennemi n'avancera plus et alors tout ira mieux. Les nouvelles que j'ai lues dans les journaux sont beaucoup plus rassurantes et mieux rédigées ; on sent que quelqu'un d'autre les écrit. Notre Ami trouve que la plupart des fabriques — surtout celles de bonbons et de sucreries — devraient faire

des obus. Je me réjouis des nouvelles que tu me donnes. Les enfants et Ania les écoutent avec le plus vif intérêt, puisque, de loin, nous vivons avec toi et pour toi. Oui, invite des étrangers ; avec eux c'est beaucoup plus intéressant, on trouve bien plus de sujets de conversation. Je suis heureuse que Dmitri aille bien ; donne-lui mon salut, mais rappelle-toi qu'il ne devrait pas rester là-bas, que c'est mauvais pour lui. Laisse-le partir ; l'inaction ne lui sied pas quand tous sont à la guerre ; tandis que lui vit au milieu des potins et en fait aussi. Seulement ne lui dis pas que Paul et moi pensons ainsi. Paul te prie d'être plus sévère avec lui, parce qu'il est trop gâté et s'imagine qu'il peut te donner des conseils.

Comme c'est bien, mon chéri, que tu jeûnes.

Peut-être serait-il mieux de donner à Samarine l'ordre bref que tu désires que l'évêque Varnava célèbre la béatification de saint Jean Maximovitch, car Samarine a l'intention de se débarrasser de lui pour la raison que nous l'aimons et qu'il est bon pour Grigori. Il faut chasser Samarine, et le plus vite sera le mieux. Il ne se tiendra pas tranquille tant qu'il ne nous aura pas jetés dans les embarras, moi, notre Ami et Ania. C'est dégoûtant, antipatriotique, mesquin. Mais je savais qu'il en serait ainsi. C'est pourquoi ils t'ont supplié de le nommer, et moi je t'ai écrit tout cela avec un tel désespoir.

Le pauvre Markosov est rentré ; il faut que je tâche de le voir. A l'église, c'était charmant. L'office n'a duré que deux heures ; il y avait foule pour la Sainte Communion, des gens de toutes conditions, beaucoup de soldats, trois cosaques. Nous sommes allées en bas pour baiser les saintes icones, avant l'office ; en haut les enfants eussent été trop gênées. Ensuite, nous avons reçu ton télégramme qui nous a réjouis ; nous avons senti que tu es tout le temps avec nous. Tu nous manques terriblement, et néanmoins nous sentons ta présence lumineuse. Ce soir nous n'irons pas à l'église, parce que nous sommes fatiguées ; deux offices quotidiens, pendant quatre jours, c'était long, mais si beau. Aujourd'hui c'est la fête de notre pierre !

As-tu quelque idée de tes plans ? Ce soir il y a une semaine que tu es parti ; et comme les sentiments ont changé depuis :

le calme, la confiance, un recommencement frais, pur. Quelque chose me revient à l'esprit, ne faudrait-il pas juger plus vite le commandant de Kovno, Grigoriev? Cela produit une impression très mauvaise de le voir parader, quand on sait qu'il a livré et abandonné la forteresse. Schulenbourg m'a fait une allusion à ce sujet et aussi à autre chose concernant le régiment Séménovsky ; et ce n'est pas un racontar, c'est un fait. Ussov, en qui l'on peut avoir confiance, lui a dit, avec des larmes dans les yeux, que, tout simplement, ils ont pris la fuite ; c'est ce qui explique les grosses pertes des « Preobrajentzy ». Trouve-leur un chef bon et courageux. J'espère que tu n'es pas mécontent que je te dise toutes ces choses ; elles peuvent t'être utiles. Tu peux ordonner une enquête et tirer tout cela au clair. De nombreux jeunes gens, très braves et courageux, n'ont reçu aucune récompense, alors que les gens haut placés reçoivent des décorations. Comme Alexeiev ne peut faire tout, mon faible cerveau se représente la chose ainsi : on pourrait laisser à quelques spécialistes le soin d'examiner l'immense liste et de veiller à ce qu'on ne fasse aucune injustice. Au cas (puisque je ne sais absolument pas si tu approuves ce choix) où tu nommerais Neidhardt, quand il ira se présenter devant toi, tu devras avoir avec lui une conversation sérieuse, tout à fait franche. Prends des mesures pour qu'il ne marche pas dans le sillage de Dzjounkovski. Explique-lui, dès le début, la situation de notre Ami, pour qu'il n'ose pas agir comme Stcherbatov et Samarine. Fais-lui comprendre qu'il agirait directement contre nous s'il Le persécutait et permettait qu'on écrive ou parle mal de Lui. Tu peux le prendre par l'amour-propre ; et défends-lui de continuer la persécution cruelle contre les barons baltes. N'as-tu point oublié le projet de disperser dans différents régiments les groupes de Lithuaniens? Mon chéri, n'oublie pas de profiter de ta suite (ma seconde plume est déjà sèche) et envoie-les en ton nom dans différentes fabriques. Fais cela, je t'en prie. Cela produira une bonne impression et montrera que tu surveilles tout et que ce n'est pas la Douma seule qui met le nez partout. Fais un choix judicieux. Ania vient de voir Andronnikov et Khvostov. Ce dernier

a produit sur elle une très bonne impression. (Goremykine est contre lui ; je ne le connais pas, c'est pourquoi je ne sais que dire). Il t'est entièrement dévoué ; il a parlé à Ania très bien et dignement de notre Ami. Il a raconté qu'il devait y avoir, demain, une interpellation à la Douma au sujet de Grigori. Ils ont demandé la signature de Khvostov, mais il l'a refusée et a dit que si cette question est soulevée, il n'y aura pas d'amnistie ; ils ont discuté et, enfin, ont renoncé à cette interpellation. Il a raconté des choses ignobles sur Goutchkov. Aujourd'hui il est allé chez Goremykine et a parlé de toi et a dit qu'en prenant le commandement, tu t'es sauvé toi-même. Khvostov se charge de l'interpellation sur l'influence allemande et la cherté de la viande, puisque les gens de gauche n'ont pas voulu le faire. Maintenant, cette question est entre les mains de la droite, donc sans danger. Ania est tout à fait enchantée de lui ; son impression est excellente. Goremykine voulait présenter Kryjanovsky, mais je lui ai dit que tu n'y consentiras jamais. Discute cela avec lui, mais ne parle pas de Neidhardt. Je n'ai pas lu son article, c'est-à-dire son discours à la Douma, de sorte qu'il m'est difficile de donner un conseil. Est-ce que les autres aussi lui sont hostiles ou seulement le vieux, qui hait toute la Douma ? De nouveau c'est très difficile pour toi de prendre une décision, mon pauvre Trésor. Je ne puis rien dire, puisque je ne connais pas l'homme. Mais sur Ania il a produit une très bonne impression. Parle de lui à Goremykine. J'espère que tu obligeras la Douma à s'en aller, seulement qui peut le faire, si le vieux a peur d'être injurié ? Comme je voudrais étriller la plupart des Ministres et chasser sans retard Stcherbatov et Samarine, en renvoyant ce dernier à la question sérieuse de l'évacuation. Tu vois que le Métropolite est contre lui. J'espère t'envoyer demain une liste de noms pour que tu puisses choisir des gens convenables ;

Au revoir, mon chéri : que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin et te serre contre mon cœur avec une tendresse infinie.

Pour toujours, mon Nicky, ta

WIFY.

A-t-on tiré au clair cette histoire de Bezobrazov?

Tsarskoïe-Selo, 30 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

De nouveau une merveilleuse matinée, le soleil et une brise fraîche. Après les journées grises et sombres que nous avons eues, on apprécie tellement le beau temps. Chaque matin je me jette sur le *Novoïé Vrémia* et chaque jour je remercie Dieu pour les bonnes nouvelles de nos courageuses troupes. C'est une telle consolation. Dès le jour de ton arrivée, Dieu vraiment, a envoyé à nos armées, par toi, sa bénédiction ; et l'on voit avec quelle nouvelle énergie elles combattent. Si seulement on pouvait dire la même choses des affaires intérieures ? Il faudrait se débarrasser de Goutchkov, mais comment ? Voilà la question. Puisque c'est la guerre, ne pourrait-on pas invoquer quelque prétexte pour l'arrêter : il veut l'anarchie et il est hostile à notre Dynastie, que, d'après les paroles de notre Ami, Dieu protégera toujours. Mais c'est répugnant de voir son jeu et son travail souterrain, d'entendre ses discours. Jeudi ils interpellent à la Douma ; par bonheur ils sont en retard d'une semaine. Ne pourrait-on pas la fermer avant? Seulement ne change pas Goremykine maintenant, fais cela plus tard, quand cela te plaira *à toi*. Le vieux est d'accord là-dessus ; et Andronnikov et Khvostov pensent que ce serait faire leur jeu. Ils ne peuvent pas se consoler de ta fermeté, eux qui avaient juré de ne pas te laisser partir. Es-tu toujours plein d'énergie et de fermeté, dis-moi, mon chéri ?

C'est terrible pour moi de ne pas être avec toi. J'ai tant de questions à te poser ; j'aurais tant de choses à te dire, mais, hélas, nous n'avons pas choisi de chiffre. Je ne puis pas écrire par Drenteln ; je n'ose pas envoyer de télégrammes, parce qu'on les surveille. Je suis sûre que les Ministres, qui sont mal intentionnés à mon égard, garderont l'œil fixé sur moi et cela m'énerve dans ma correspondance.

Nous sommes allées à l'église, puis nous avons déjeuné sur le balcon ; Sonia aussi. Ensuite j'ai reçu cinq officiers de mes « Alexandrovtzy » : c'était le jour de leur visite ; et après eux,

Maximovitch (1), avec qui j'ai eu une longue conversation. Il a été heureux de me trouver de bonne humeur et énergique. Je l'ai prié de faire bien attention, quand il entendra quelque chose de mauvais, et d'être très attentif au cercle, où il n'est pas allé depuis cinq mois. Naturellement en sa présence personne n'ose rien dire, mais on lui a fait savoir que là-bas, parfois, il y a de mauvaises conversations, et il y veillera. La comtesse Frédéricks lui a parlé d'Orlov, qui n'ose jamais rien dire d'incorrect devant lui. Orlov raconte maintenant qu'il a été révoqué sur l'ordre de notre Ami ; d'autres disent qu'Il demeure à Tsarskoîe-Selo, comme auparavant on a dit que nous avions Ernie ici. Voici le télégramme qu'Ania vient de recevoir de notre Ami : « *Aux premières nouvelles de l'appel des réservistes, informez-vous soigneusement quand notre* (la sienne) *province doit partir. La volonté de Dieu ; ce sont les dernières miettes de tout. Grand saint Nicolas puisse-t-il faire des miracles.* » Ne peux-tu pas savoir quand seront pris les réservistes de sa province (Tobolsk) et m'en informer aussitôt ? Je suppose que dans ton Etat-Major tout est exactement prévu. Il parle évidemment de son fils, mais celui-ci n'est pas « réserviste ». C'est étrange. Quand Prascovie est partie, Il lui a dit qu'elle ne reverrait plus son fils.

Botkine m'a dit que Gardinsky (l'ami d'Ania) en revenant du Midi, où il était allé voir sa mère, a souffleté dans le train deux messieurs qui parlaient mal de moi, il leur a dit qu'ils peuvent, s'ils le veulent, déposer une plainte, mais que lui a fait son devoir et agira ainsi chaque fois qu'on se permettra de parler comme ils l'ont fait. Naturellement ils se sont tus. Il faut seulement de l'énergie et du courage et tout ira bien. Je suis inquiète, il n'y a pas de télégramme de toi. As-tu reçu mon télégramme, hier soir, sur « The Tail » ? (2) Il a produit sur Ania une si bonne impression et j'aurais voulu que tu lises ma lettre avant de décider de la question avec Goremykine. As-tu reçu mes deux lettres de samedi ? Tu es trop loin ; on ne peut arriver rapidement jusqu'à toi.

(1) Hetman des Cosaques du Don.
(2) Khvostov.

Mais ferme au plus tôt la Douma, avant que leurs interpellations soient discutées. Continue d'être ferme ; Maximovitch est enchanté. Je joins une requête de notre Ami, inscris sur la feuille ta décision ; je pense qu'on peut lui donner satisfaction. Des aéroplanes volent au-dessus de nous. Je suis au lit et me repose avant le dîner. S'il y a quelque chose d'intéressant, est-ce que ta Maman et moi ne pourrions pas en recevoir la nouvelle le soir, c'est si long d'attendre au lendemain matin ? Maintenant, je dois terminer. Au revoir, que Dieu te bénisse, mon Adoré, mon Soleil, ma vie ! Tu me manques terriblement. Je t'embrasse encore et encore. Pour toujours ta petite femme

ALIX.

Salut au vieux. On dit que dernièrement La Guiche a parlé au Cercle contre le remplacement de Nicolacha. Sandro L. (1) l'a entendu. Sois donc un peu prudent avec un homme comme lui. Tous regardent ton nouvel acte comme un grand exploit. Ania t'embrasse tendrement. Je t'en prie, donne-moi une réponse le plus vite possible.

Tsarskoîe-Selo, 31 août 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

De nouveau le soleil. Je trouve le temps idéal, mais Olga a froid ; il est vrai que « le fond de l'air » est frais. Je suis heureuse que tu aies eu une bonne conversation avec le « vieillard », comme notre Ami appelle Goremykine ; quand tu me dis que tu as remis la question à ton retour, cela se rapporte probablement au changement du Ministre de l'Intérieur. Ce serait bien si tu pouvais voir Khvostov et causer sérieusement avec lui et voir s'il produira sur toi la même bonne impression de loyauté et d'énergie que sur Ania. Mais il faut que la Douma soit fermée au plus tôt.

Paul n'est pas bien. Il souffre de la fièvre et de coliques qu'il

(1) Duc de Leuchtenberg.

n'avait pas eues depuis quelques mois déjà : il est couché et s'inquiète au sujet de Dmitri. N'aurais-je pas pu recevoir une réponse quelconque à son sujet, si tu peux l'utiliser sur le front ou au Grand-Quartier et si tu ne te proposes pas de renvoyer Dmitri dans son régiment. J'aurais pu aller chez lui et lui dire cela. Ne feras-tu pas venir Michel un peu avec toi, avant qu'il ne retourne sur le front ; ce serait très agréable pour toi, et pour lui très bien d'être séparé d'elle (1) pour un certain temps. Et ton frère est celui qui devrait être avec toi. Je suis sûre que tu te sens plus seul depuis que tu as quitté ton train, et ce doit être très triste de déjeuner et prendre le thé tout seul dans une maison. Ne te rapprocheras-tu pas d'ici, et quand penses-tu revenir pour quelques jours ? C'est certainement difficile à dire, mais je suis anxieuse de le savoir, vue la nécessité de remplacer Stcherbatov et de faire honte aux Ministres dont la conduite envers le vieux et la poltronnerie me donnent la nausée. Ce matin j'ai porté des cierges à Znaménia, j'ai pris Ania avec moi et nous sommes allées à la Croix Rouge. Elle est restée assise une heure avec son ami pendant que je visitais les deux maisons. La joie des officiers que tu aies pris le commandement est immense, et ils sont sûrs du succès. Groten a très bonne mine, quoique pâle.

Eh bien, je ne suis restée chez Ania que vingt minutes, puis je suis allée prier et faire brûler un cierge pour toi, mon Trésor, mon Soleil. On dit que tu rentres dans quatre jours, pour une séance du Conseil des Ministres ? ! Les aéroplanes volent de nouveau au-dessus de nos têtes et font beaucoup de bruit. Baby a écrit sa lettre tout seul. Il a demandé seulement à Piotr Vassilievitch quand il n'était pas sûr de son orthographe. La femme de Grigori est partie à la hâte, espérant trouver encore son fils ; elle s'inquiète tant, maintenant, pour la vie de Grigori. Au revoir, mon Ange. Que Dieu te bénisse, te garde et t'aide en tout ! Les baisers les plus tendres, cher Nicky, de ta vieille

SUNNY.

(1) La femme du Grand-Duc, la comtesse Brassova.

Tsarskoïe-Selo, 1er septembre 1915.

MON CHER, MON BIEN-AIMÉ NICKY,

Il fait gris et sombre et j'écris à la lumière de la lampe. J'ai mal dormi. J'ai parcouru les journaux : quelle lutte terrible pour nos troupes ; tant de forces sont contre elles ; mais Dieu aidera. Il est agréable de se convaincre à la lecture combien les communiqués sont plus clairs ; cela frappe tout le monde ; maintenant on comprend tout bien plus facilement. Est-ce que la Douma sera fermée ? Chaque jour des articles paraissent disant qu'on ne peut la renvoyer quand elle est si nécessaire, etc. Mais, d'ailleurs, tu vois aussi les journaux. Il y a déjà deux semaines qu'il eût fallu les congédier. Ils continuent leur chasse aux noms allemands. Stcherbatov qui m'avait dit qu'il serait équitable et ne ferait pas de mal, s'incline maintenant devant le désir de la Douma et écarte tous les noms allemands. Le pauvre Gilhen (1), en cinq sec, a été chassé de Bessarabie. Il est venu chez la vieille Mme Orlov et a pleuré. Réellement, Stcherbatov est d'une poltronnerie folle. On chasse tous ces gens honnêtes, et de vrais Russes. Pourquoi, mon chéri, as-tu donné ton consentement ? Remplace-le au plus tôt ; nous ne faisons que nous entourer d'ennemis au lieu de sujets loyaux. Les sottises qu'il fait en un seul jour exigeront plusieurs années pour être réparées. Ania a reçu un charmant télégramme de Koussov, *infiniment heureux*, ayant appris la nouvelle te concernant. Elle a rencontré, chez Nini, Bezak. Il a parlé admirablement : il est enchanté que Dzjounkovsky, Orlov et Nicolacha soient partis. Nicolaï pense de même et le répète de tous côtés, et il dit tant de bien de Goremykine. On dit que la rentrée de la Douma est fixée au 15 octobre. C'est dommage que ce soit si tôt ; mais Dieu soit loué qu'elle s'en aille maintenant ! Seulement il faut agir avec fermeté pour les empêcher de nuire quand ils reviendront. Il faut absolument tenir mieux la

(1) Gouverneur de Bessarabie.

presse en mains. Ils se préparent à commencer une campagne contre Ania — c'est-à-dire moi de nouveau ; notre Ami aussi était pour moi ; c'est pourquoi Ania a envoyé à Voyéikov la lettre qu'elle a reçue, en le priant d'insister pour que Frolov interdise n'importe quel article sur Ania et sur notre Ami. Ils ont le pouvoir militaire, donc cela leur est facile. Voyéikov doit prendre cela sur lui ; ton nom ne doit pas être prononcé. De par ses fonctions, Voyéikov doit veiller sur nos existences et nous protéger de tout ce qui peut nous nuire, et ces articles sont dirigés contre nous. Il n'y a pas à avoir peur. Seulement il faut prendre des mesures très énergiques. Tu as montré ta volonté, et, maintenant, il ne faut pas hésiter. Il suffit de commencer, c'est facile de continuer.

Demain, j'irai en ville avec les grandes filles, voir nos blessés de retour d'Allemagne ; après nous prendrons le thé à Elaguine, et j'espère faire brûler un cierge pour toi devant le Saint Sauveur. Hier soir nous avons été chez Ania pour voir Shourik et Yousik. Je n'ai rien d'intéressant à te raconter, mon chéri. Que Dieu te bénisse et te garde ! Il t'assistera dans ton lourd travail, et enverra la force et le succès à nos armées. Mille baisers, mon Nicky, de ta vieille et aimante

WIFY.

Notre Ami est désespéré que son fils parte pour la guerre ; un fils unique qui surveillait tout quand lui n'était pas à la maison.

Tsarskoîe-Selo, 2 septembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Quelle magnifique matinée ensoleillée ! les deux fenêtres ont été grand ouvertes toute la nuit et maintenant encore. J'ai une nouvelle encre, l'ancienne est finie ; ce n'était pas de l'encre russe. Je suis toujours attristée quand je vois comme tout ce qu'on fait ici est de mauvaise qualité ; tout nous vient de l'étranger, même les choses les plus simples, les clous, par exemple, la laine et les aiguilles à tricoter et toutes

sortes de choses nécessaires. Dieu fasse que soit terminée cette terrible guerre, on pourra alors obtenir que les fabriques produisent des objets de cuir, des fourrures, etc. Un pays si immense qui dépend des autres ! Sandro a écrit à Olga une lettre enchantée après t'avoir vu, à son premier rapport. Au début il me semble qu'il était trop inquiet ; il n'était pas d'avis que tu prennes le commandement, mais maintenant, il envisage la chose autrement. N. P. a écrit à Ania une charmante lettre. C'est agréable de voir comme il a tout compris, car lui aussi avait peur, quoique jusqu'ici il n'en eût soufflé mot. Il admire que tu sois allé à l'encontre de tous. Et maintenant, il en résulte que c'est toi qui as agi sagement et bien, et, de nouveau, il est plein de confiance. Sans doute que le mieux est d'être loin de Pétersbourg et de Moscou, à l'air pur, dans un autre cadre, sans les ignobles potins. On dit en ville que tu rentres samedi? Nous allons aller en ville (un aéroplane vole au-dessus de nous pour la première fois ce matin) ; je désire voir nos pauvres soldats qui sont de retour d'Allemagne, puis nous prendrons le thé à Elaguine, à 4 heures et demie.

Mon petit oiseau, de nouveau, grâce à Dieu, de bonnes nouvelles. Une grande et terrible bataille ; ils avancent, mais aussitôt, sont forcés de reculer. Maintenant les membres de la Douma veulent se réunir à Moscou pour parler de tout, quand ici leur travail a cessé. Il faudrait interdire cela sévèrement ; cela ne peut amener que des troubles. S'ils le font, il faudra dire que, dans ce cas, la Douma sera convoquée beaucoup plus tard ; il faut les menacer comme eux-mêmes tentent de menacer les Ministres et le Gouvernement. A Moscou ce serait encore pis qu'ici. Il faut être sévère. Ah ! ne pourrait-on point pendre Goutchkov?

Tu ne peux pas imaginer quelle surprise joyeuse m'a été ta chère lettre. Je comprends très bien qu'il t'est difficile de trouver le temps d'écrire, c'est pourquoi cela me touche profondément, mon chéri. Quel nom : Piltz ! (1), enfin les champignons sont agréables à manger. Je comprends maintenant pourquoi tu trouves Mohilev commode : là-bas on ne te dérange

(1) En allemand, champignon.

pas. Je viens de recevoir ton télégramme. Dieu soit loué que les nouvelles, en général, soient meilleures ! On se sent si inquiet à cause de leur tentative de couper Vilna ; mais peut-être pourrons-nous les prendre au piège.

Il est clair que là-bas tu es maintenant nécessaire et ta chère Mère le comprend. C'est très bien que tu te promènes dans l'après-midi. A deux heures et demie je suis allée en ville, à l'hôpital d'Hélène Pavlovna, pour voir nos prisonniers de retour d'Allemagne et d'Autriche, les derniers sont arrivés ce mois-ci. Ta Maman était là-bas ce matin. Nous en avons vu plusieurs centaines et quarante d'un autre hôpital, parce qu'ils se lamentaient qu'elle ne soit pas allée les voir. En général, ils n'ont pas trop mauvaise mine. Il y a parmi eux quelques pauvres aveugles, beaucoup d'amputés d'un bras ou d'une jambe et un atteint de phtisie galopante, hélas ! Mais quelle joie pour eux d'être de retour ! Je leur ai dit que je t'écrirai que je les avais vus.

Je pense sans cesse à toi, mon Ange ; de cœur et d'âme je prie pour toi et je languis de toi plus que je ne puis le dire. Mais je suis heureuse que tu sois là-bas, et qu'enfin tu saches tout.

Maintenant, au revoir, mon chéri, le courrier doit partir. Que Dieu te bénisse et te garde ! J'embrasse encore et encore chaque petite place chère, et je te serre fortement dans mes bras. Pour toujours ta petite femme

ALICE.

Dona a reçu nos 3 infirmières russes et ta chère Mère dit qu'elle ne recevra pas d'infirmières allemandes, cependant elle sent qu'elle devrait le faire, mais elle a peur d'être impolie avec elles. Miechen et Mavra aussi ont d'abord refusé, mais, maintenant, toutes deux y consentent. Et si l'on me le demande, que dois-je répondre ? Il faut montrer de l'amabilité envers les Allemands pour les forcer à être bienveillants envers les nôtres et ils ne comprendront jamais que je ne reçoive pas les infirmières, si on me le demande, mais ici on sera furieux contre moi. Il me semble que les Dames de la Croix Rouge ce n'est pas comme les autres. Qu'en penses-tu ? Dis-le moi, mon chéri. Il me semble que je pourrais les recevoir, puisque ce

sont des femmes, et je sais qu'Erni ou Onor recevront les nôtres, et la grande-duchesse de Bade aussi les recevra sûrement. Comme cette encre sent mauvais ! Je vais parfumer de nouveau ma lettre.

Tsarskoîe-Selo, 3 septembre 1915.

Mon adoré, mon cher Nicky,

Un temps gris. En parcourant les journaux, j'ai vu que Litke avait été tué ; comme c'est triste ! Il était l'un des derniers (du régiment Preobrajentzy) n'ayant pas été blessé une seule fois ; et un si bon officier. Mon Dieu, quelles pertes ! Le cœur saigne. Mais notre Ami dit qu'ils sont des « flambeaux » qui brûlent devant le trône de Dieu, et c'est magnifique ! C'est une belle mort : pour le tsar et pour la patrie ! Cependant, il ne faut pas trop y penser, cela fait trop mal. Ne feras-tu pas appeler Youssoupov pour lui donner des instructions et l'envoyer le plus vite possible à Moscou ? C'est très mal qu'il reste ici quand sa présence peut être nécessaire à chaque moment. C'est elle qui le retient. Mais il est indispensable de bien surveiller Moscou, de tout préparer à l'avance, d'être d'accord avec les autorités militaires, autrement des désordres peuvent surgir de nouveau. Comme Stcherbatov est une nullité, pour ne pas dire plus, sûrement il ne servira à rien quand commenceront les désordres. Il n'y a qu'à se débarrasser de lui au plus tôt, et tu dois voir Khvostov pour décider s'il te plaît, ou Neidhardt (qui est un tel pédant). Dieu soit loué que tu continues de te sentir énergique ; qu'on s'en aperçoive en toute chose, dans tous tes ordres, ici, dans cet arrière pourri.

Comme toujours j'ai fait brûler mes cierges, ensuite j'ai fait un saut chez Ania pour l'embrasser, puisqu'elle se prépare à partir pour Peterhof ; ensuite l'hôpital, une opération.

Ton Eristov a déjeuné avec nous ; il a vieilli et boite un peu ; il a été blessé à la jambe, et soigné à l'hôpital de Kiev.

Ensuite, j'ai reçu Ignatiev (le Ministre) et longtemps j'ai causé avec lui de différentes choses. Je lui ai dit mon opinion sur tout, pour que les autres *sachent* ce que je pense d'eux et de la Douma. J'ai parlé du vieux Goremykine, de leur conduite honteuse envers lui, et, m'adressant à lui comme à un ancien officier du régiment Preobrajentzy, je lui ai demandé ce qu'on aurait fait des officiers qui, derrière le dos de leur commandant, se seraient plaints de lui et auraient refusé de travailler avec lui? On les aurait chassés tout simplement. Il a été d'accord avec moi. Comme je le sais très brave homme, je suis allée jusqu'au bout et je pense qu'après cela il verra plus juste.

Je t'envoie la coupure sur Hermogène (1). De nouveau Nicolacha a donné des ordres à son sujet alors que cela ne regarde que le Synode et toi. Quel droit avait-il de lui permettre d'aller à Moscou ? Toi et Frédéricks auriez dû télégraphier à Samarine que tu désirais qu'il soit expédié immédiatement à Nikolo-Ougrietzk, puisqu'aussi longtemps qu'il sera avec Vostorgov, de nouveau ils comploteront contre notre Ami et moi. Je t'en prie, donne l'ordre à Frédéricks de télégraphier. J'espère qu'ils ne feront aucun désagrément à Varnava (2). Tu es le Potentat et le Maître en Russie : Autocrate, rappelle-toi cela.

En ville, il y a de grandes grèves. Dieu fasse que l'ordre de Rousski soit exécuté très énergiquement. Mekk est aussi très monté contre Goutchkov ; il dit que l'autre frère Goutchkov aussi parle trop. Mon chéri, interdis le congrès de Moscou. C'est impossible. Ce serait pis que la Douma et il y aurait des scandales sans fin. Il y a encore une autre question à laquelle il faut penser très sérieusement : il n'y aura pas de combustibles et il y aura très peu de viande, ce qui peut amener des désordres et des histoires. Le chemin de fer de Mekk apporte beaucoup de bois à Moscou, mais pas suffisamment et on ne pense pas à cela assez sérieusement. Pardonne-moi de t'assommer, mais je m'efforce de recueillir tous les renseignements qui peuvent t'être utiles. N'oublie pas les articles de Souvorine ; il faut le surveiller et le mater.

(1) L'ancien évêque de Saratoff.
(2) Evêque de Tobolsk.

Un vrai malheur : on ne peut pas faire travailler les réfugiés ; ils s'y refusent, c'est très mal ; ils comptent qu'on fera tout pour eux et ne veulent rien faire en échange.

Maintenant, je dois expédier ma lettre. L'icone est celle de l'Igoumen Séraphin (devenu saint Séraphin) ; tu la garderas dans ta main). Les bonbons fondants sont de la part d'Ania. Le temps est gris ; il n'y a que 8°. Mon chéri, je t'en prie, envoie quelques personnes de ta suite dans différentes fabriques et usines pour les inspecter. Ce sont tes yeux mêmes ; s'ils n'y comprennent pas grand chose, du moins les gens sauront que tu surveilles s'ils exécutent bien tes ordres. Je t'en prie, mon amour.

Beaucoup de tendres baisers, d'ardentes prières et bénédictions de ta vieille

SUNNY.

Dieu t'aidera ; sois ferme et énergique, encourage-les à droite et à gauche et stimule-les tous, et, s'il le faut, frappe avec fermeté. Non seulement on doit t'aimer, mais te craindre, et alors tout ira bien. Est-ce vrai que le charmant Dima va aussi à Tiflis? Presque toute ta suite s'en va ; c'est trop, et tu as besoin de lui pour les étrangers et les missions.

Tous les enfants t'embrassent.

Tsarskoîe-Selo, 4 septembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je suis restée au lit ce matin ; je me sentais mortellement fatiguée, et j'ai mal dormi. Mon cerveau a continué de travailler et réfléchir. Hier j'ai tant parlé et toujours sur le même thème que j'en étais tout à fait abrutie ; et ce matin j'ai recommencé avec Botkine ; c'est utile pour lui et l'aide à orienter ses pensées du bon côté, car il ne saisit pas toutes les choses telles qu'elles sont. Je dois être le remède contre les microbes citadins, pour les cerveaux brouillés — ouf ! Ania a eu Son télégramme hier. Peut-être le recopieras-tu et marque-

ras-tu la date, 3 septembre, sur le papier avec son télégramme recopié que je t'ai donné quand tu es parti. « *Rappelez-vous la promesse de la rencontre ; c'était Dieu qui montrait le drapeau de la victoire : les enfants ou ceux qui sont proches du cœur devront dire : plaçons-nous le long de l'échelle du drapeau, notre esprit n'a rien à craindre.* » Et ton esprit aussi est soulevé, et le mien, et je me sens entreprenante et prête à parler sur tout. Les affaires doivent s'arranger et elles s'arrangeront. Ayons la patience et la foi en Dieu. Sans doute nos pertes sont colossales ; la garde est réduite à néant, mais les esprits sont inébranlables et courageux. Tout cela est plus facile à accepter que la pourriture de l'arrière. Je ne sais rien des grèves, puisque les journaux (par bonheur) n'en soufflent mot. Ania t'envoie ses amitiés ; ne veux-tu pas me télégraphier : « merci des lettres, de l'icone et des fondants » ; elle en sera heureuse.

Hier soir, à 10 heures et demie, on m'a annoncé la visite inattendue de la tante Olga ; mon cœur s'est presque arrêté j'ai cru qu'un des garçons était tué. Grâce à Dieu, rien n'était arrivé ; elle voulait seulement me demander si je savais ce qui se passe en ville ; et alors, pour la quatrième fois dans la même journée, je me suis mise à expliquer tout, parce qu'elle ne comprenait pas certaines choses et ne savait que croire. Elle a été très charmante ; c'est une brave femme.

Les enfants ont commencé leurs cours d'hiver. Marie et Anastasie en sont mécontentes, mais Baby, lui, est prêt à travailler encore davantage, alors j'ai dit que ses leçons seraient désormais de cinquante minutes au lieu de quarante, puisque, grâce à Dieu, il est maintenant beaucoup plus robuste. Tout le long de la journée on reçoit de longues lettres et des télégrammes, mais ce sont les tiens que toute la journée j'attends impatiemment. J'ai l'intention d'aller ce soir à l'église. Ania t'envoie ses amitiés les plus tendres. Il faisait meilleur après le déjeuner et nous avons fait une promenade. Les fillettes avaient un concert. J'attends avec impatience les nouvelles. Je t'embrasse sans fin, mon bien aimé ; tu me manques. Quand reviendras-tu ? Je pense que ce ne sera que pour peu de jours? Je n'ai rien d'intéressant à te raconter, hélas ! Toutes mes

pensées sont sans cesse avec toi. Je t'envoie des fleurs ; j'ai coupé un peu les tiges, elles tiendront plus longtemps.

Que Dieu te bénisse ! Pour toujours ta vieille.

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 5 septembre 1915.

MON CHER, MON BIEN-AIMÉ,

Le temps est gris. De nouveau, Ivanov et l'armée du Sud ont remporté un succès ; mais comme c'est pénible pour l'armée du Nord ! Seulement je suis sûre que Dieu nous aidera. Est-ce que nous envoyons là-bas plus de troupes ? Quel malheur d'avoir si peu de lignes de chemin de fer ? Je n'ai rien d'intéressant à te raconter. Hier je suis allée dans notre église, en bas, de 6 heures et demie à 8 heures, et j'ai beaucoup prié pour toi, mon Trésor. Nous avons passé la soirée à tricoter, comme toujours et un peu après 11 heures nous sommes allées nous coucher. Maintenant, il faut que je me lève et qu'on me coiffe avant que n'arrive Botkine, car j'ai mandé Rostovtzev pour 10 heures. Je t'embrasse.

Nous sommes allés voir des réfugiés, et nous sommes arrivés tout à fait à l'improviste dans cinq endroits différents. D'abord près de la porte de Narva, dans un restaurant maintenant vide où on loue des chambres (puisque personne ne boit plus, les refugiés ont ainsi une place où coucher) ; là, les femmes et les enfants couchent dans deux salles. Ensuite, dans une maison où logent des hommes, beaucoup étaient absents ; ils étaient allés chercher du travail. Après, nous sommes allées voir l'endroit où on les amène tout d'abord ; il y a là des bains, on leur donne à manger, on les enregistre, et un médecin les examine. Ensuite nous avons vu une ancienne fabrique de chocolat où sont logés maintenant des femmes et des enfants. Tous m'ont baisé la main, mais beaucoup ne pouvaient pas s'expliquer, étant Lithuaniens ou Polonais. Mais ils n'avaient pas trop mauvaise mine et n'étaient pas trop sales. Le plus difficile, c'est de leur trouver du travail quand ils ont

beaucoup d'enfants. Il y a aussi un excellent baraquement tout neuf, en bois, avec une grande cuisine, un réfectoire, des bains et des dortoirs, construit en trois semaines près des magasins et où les trains peuvent arriver directement. — Les journaux se préparent à parler de notre Ami et d'Ania ; Stcherbatov a promis à Massolov (1) de tâcher de les en empêcher, mais puisque cela vient de Moscou, il ne sait pas bien comment faire. Or il est nécessaire d'interdire cela, et Samarine, sûrement, continuera. C'est honteux, et uniquement pour m'atteindre. *Sois sévère.*

C'est ce bon couple Benkendorf qui a fait entendre hier soir à Ania qu'il serait bon que j'allasse voir les réfugiés ; je l'ai fait aussitôt, puisque je sais que ce sera très utile, et peut pousser les autres à s'intéresser à ces pauvres gens.

Les fabriques ont recommencé à travailler, mais je crains qu'à Moscou pas encore.

Maintenant mon Soleil, mon Ange adoré, je t'embrasse, te bénis et te désire. Pour toujours ta vieille

WIFY.

J'ai dit à Mitia Den que tu te proposes d'envoyer des gens de ta suite visiter le plus possible d'usines et de fabriques. Il trouve l'idée lumineuse, car alors tous sentiront ton œil partout. Je t'en prie, ne tarde pas à les envoyer et donne-leur l'ordre de venir chez toi avec des rapports. Cela produira une excellente impression et les encouragera tous à travailler. Donne l'ordre de dresser la liste des personnes de ta suite inoccupées (sans noms allemands). Mais fais cela tout de suite, mon chéri. Je t'ennuie, pardonne-moi, mais je dois être ton « carnet ».

Goremykine sera chez moi demain, à 3 heures. Ce n'est pas commode, mais c'est le seul moment qu'il ait de libre. Dis à N. P. que je le remercie beaucoup pour ses lettres et transmets-lui notre salut.

Que Dieu te bénisse ; encore des milliers de baisers ardents, ardents et tendres, mon chéri.

(1) Général Massolov, Chef de Cabinet du Ministre de la Cour.

Tsarskoîe-Selo, 6 septembre 1915.

MON ADORÉ, MON CHER NICKY,

Chaque matin et chaque soir je bénis puis embrasse ton oreiller et une de tes icones. Je te bénis toujours quand tu dors et je me lève pour écarter les rideaux. Maintenant, ta petite femme dort ici, en bas, seule, et le vent cette nuit hurle tristement. Comme tu dois te sentir seul, mon petit ; tes salles au moins ne sont pas trop laides ? Est-ce que N. P. ou Drenteln ne pourrait les photographier ? Chaque jour j'attends avec impatience ton cher télégramme qui arrive pendant le dîner ou vers 11 heures.

Beaucoup de feuilles sont déjà jaunes et rouges, et hélas ! beaucoup tombent déjà ; le triste automne arrive. Les blessés se sentent si tristes, car maintenant ils ne peuvent que rarement rester à l'air et leurs membres les font souffrir quand il fait humide ; presque tous sont devenus des baromètres. Nous devons les expédier en Crimée le plus vite possible.

Oh ! mon adoré, il y a déjà deux semaines que tu es parti ; je t'aime si ardemment et j'ai hâte de te serrer dans mes bras, de couvrir ton cher visage de tendres baisers et de regarder tes grands yeux magnifiques. Maintenant tu ne peux pas m'empêcher d'écrire cela, vilain garçon.

Il paraît que tante Olga, avant de venir chez moi, était accourue comme une folle chez Paul, en disant que la révolution venait de commencer, qu'il y aurait des combats sanglants, qu'on nous tuerait tous et que Paul devait immédiatement se rendre chez Goremykine, et ainsi de suite, pauvre âme ! Quand elle est venue chez moi, elle était déjà plus calme et elle est partie tout à fait rassurée. Elle et Mavra ont terriblement peur, l'atmosphère de Pétersbourg les a gagnées. — Le vieux est venu chez moi ; il a tant de difficultés ; les Ministres sont révoltants avec lui. Ils veulent demander d'être relevés de leurs fonctions. C'est le mieux.

Sazonov est le pire de tous : il crie, excite tout le monde

(même quand il s'agit de choses qui ne sont pas de son ressort), ne vient pas au Conseil des Ministres, ce qui est tout à fait inouï. Selon moi, Frédéricks devrait lui dire, en ton nom, que tu as appris cela et que tu es très mécontent. J'appelle cela la grève des Ministres. Ensuite, quand ils se séparent, ils colportent tout ce qui a été dit au Conseil ; ce qu'ils n'ont pas le droit de faire et ce qui met Goremykine hors de lui. Tu devrais envoyer un télégramme au vieux, lui disant que tu interdis de répéter ce qui se dit au Conseil des Ministres et qui ne regarde personne. Il y a des choses qu'on peut et doit faire savoir, mais pas tout.

Si tu sens qu'il est pour toi un obstacle, alors mieux vaut le laisser partir (lui-même dit cela) ; mais si tu le gardes, alors il exécutera tous tes ordres et tâchera de faire de son mieux. Mais il te prie de réfléchir à tout cela et, quand tu reviendras, de prendre une décision ferme ainsi que de résoudre la question des successeurs de Stcherbatov et de Sazonov. Il a dit à Stcherbatov qu'il trouve absolument nécessaire qu'une personne choisie par lui Stcherbatov, assiste à toutes les réunions de Moscou et interdise de discuter les questions qui ne les regardent pas. Il a le droit de le faire comme Ministre de l'Intérieur. Stcherbatov était tout d'abord d'accord avec lui, mais après avoir vu quelques personnes à Moscou, il a changé d'avis. Il devait te rapporter tout cela ; Goremykine le lui a dit. L'a-t-il fait ? Réponds-moi. Ensuite il prie que le général Mrozovsky aille au plus vite à Moscou, puisque d'un jour à l'autre on peut avoir besoin de sa présence là-bas.

Et voilà, maintenant nous avons abandonné Vilna, quelle douleur ! Mais Dieu aidera. Ce n'est pas notre faute, après ces pertes terribles. Bientôt, le 8, la fête de la Bonne Vierge (c'est mon jour, rappelle-toi M. Philippe), elle nous viendra en aide.

Notre Ami télégraphie, probablement après avoir reçu la lettre d'Ania, avec des renseignements sur toutes les difficultés intérieures, que sa femme lui a apportée : « *Ne soyez pas effrayés par nos embarras présents la protection de la mère de Dieu est sur vous. Visitez les hôpitaux ; quoique les ennemis soient menaçants, ayez foi* ». Eh bien, sais-tu, moi je n'ai

pas peur. En Allemagne on me hait aussi, maintenant. Il le dit, et je le comprends ; ce n'est que naturel.

Comme je comprends qu'il te soit désagréable de changer ta résidence, mais il est certain que tu dois être plus loin du grand front. Mais Dieu n'abandonnera pas nos armées ; elles sont si braves !

Les sœurs allemandes ont quitté la Russie ; Marie n'a pas eu le temps de les voir, mais moi elles n'ont pas demandé à me voir, probablement qu'elles me haïssent.

Oh ! mon Trésor, comme je voudrais être avec toi ; je déteste tant être séparée de toi et ne pas pouvoir te tenir étroitement serré dans mes bras et te couvrir de baisers. Tu es seul pour supporter les souffrances des nouvelles de la guerre. Je soupire après toi. Que Dieu te bénisse, qu'il t'aide, te fortifie, te réconforte, te garde et te conduise !

Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 7 septembre 1915.

MON CHER PETIT MARI,

Il fait froid, du vent, de la pluie ; puisse ce temps gâter les routes. J'ai lu les journaux ; il n'y a rien indiquant que nous avons abandonné Vilna. De nouveau, succès et revers alternent. Il n'en peut être autrement, et on se réjouit du plus petit succès. Je ne pense pas que les Allemands s'avanturent beaucoup plus loin ; ce serait une grande folie de s'enfoncer dans le pays ; — plus tard notre tour viendra. Est-ce que les munitions, obus et fusils, arrivent bien ? Enverras-tu en inspection des gens de ta suite ? Ta pauvre chère tête doit être terriblement fatiguée de tout ce travail, et surtout à cause des questions intérieures ? Je vais donc récapituler ce que m'a dit le vieux. Il faut penser à un nouveau Ministre de l'Intérieur, (je lui ai dit que tu ne t'es pas encore arrêté sur Neidhardt, car, à ton retour, tu penseras peut-être encore à Khvostov), et à un successeur pour Sazonov, qu'il trouve

tout à fait impossible : il a perdu la tête, crie et s'agite contre Goremykine, et, enfin, il faut décider si tu gardes celui-ci ou non ? Mais certainement il ne faut pas de Ministre responsable devant la Douma, comme ils le voudraient. Nous ne sommes pas mûrs pour cela et ce serait la ruine de la Russie. Nous ne sommes *pas* un Etat constitutionnel et nous ne pouvons pas l'être, notre peuple n'a pas été éduqué pour cela, et, grâce à Dieu, notre Empereur est un Autocrate et doit s'y tenir fermement, comme tu le fais. Seulement tu dois montrer plus de force et de décision. Moi je les aurais chassés lestement, Samarine et Krivochéïne. Ce dernier déplaît énormément au vieux ; il est tantôt à droite, tantôt à gauche, et excité au delà de toute expression. Goremykine espère que tu ne recevras pas Rodzianko (si seulement on pouvait avoir quelqu'un d'autre à sa place ; un brave homme, énergique, tiendrait la Douma en ordre). Le pauvre vieux est venu chez moi chercher « le soutien » car, d'après ses paroles, je suis « l'énergie ». Il me semble qu'il vaut mieux laisser partir des Ministres saboteurs et ne pas changer le Président qui peut encore remplir sa tâche parfaitement avec des collaborateurs convenables, énergiques et bien intentionnés. Il ne vit que pour toi et ton pays. Il sait que ses jours sont comptés et n'a point peur de la mort, par l'âge, le couteau ou la balle. Mais Dieu et la Vierge le protégeront. Notre Ami a voulu lui envoyer un télégramme d'encouragement.

Markosov... non, je dois d'abord en terminer avec Goremykine. Il te prie de penser à quelqu'un pour Moscou, et, en outre, d'ordonner à Mrosovsky de s'y rendre le plus tôt possible : les réunions de Moscou pourraient devenir trop bruyantes, c'est pourquoi la voix et l'œil du Ministre de l'Intérieur doivent être là. Et c'est conforme à la loi, Moscou étant subordonné au Ministère de l'Intérieur. D'après lui, Neratov (1) ne serait pas bien pour remplacer Sazonov. (J'avais mentionné son nom en passant.) Il le connaît depuis l'enfance et dit qu'il n'a jamais servi en dehors de la Russie et ne conviendrait pas pour un pareil poste. Mais où trouver

(1) Adjoint au Ministre des Affaires Etrangères.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE

l'homme ? Isvolski ? Nous l'avons déjà eu suffisamment ; il n'est pas très sûr. Giers (1) ne vaut pas grand chose. Benkendorf (2) ? le nom seul est déjà contre lui. Où sont les hommes ? je le répète toujours. Je ne puis comprendre comment il se fait que dans un pays si vaste on ne trouve jamais les hommes qu'il faut, à de rares exceptions !

Ma conversation avec Markosov a été très intéressante. Il a un peu trop d'assurance, mais il peut dire beaucoup de choses utiles et dissiper les malentendus. Polivanov le connaît bien et déjà il a élucidé une question. Il paraît qu'on avait donné l'ordre d'ôter aux officiers prisonniers leurs épaulettes, ce qui a produit en Allemagne un accès de fureur. Je comprends cela très bien ; pourquoi humilier les prisonniers ? C'est un de ces ordres injustes lancés par le Grand-Quartier en 1914. Dieu soit loué qu'on le révoque maintenant ! Il comprend lui aussi que nous devons toujours tâcher d'avoir le bon droit de notre côté, car alors eux-mêmes, aussitôt, paient de la même monnaie. Quand donc se terminera cette affreuse guerre et quand la haine disparaîtra-t-elle ? Je voudrais tant qu'on pût dire que nous avons agi noblement. C'est déjà terrible pour un officier d'être prisonnier, cela suffit. Ils n'oublieront pas les cruautés ou les humiliations ; laissons-les emporter chez eux le souvenir d'un traitement chrétien et noble. Personne ne demande de luxe. Eux, il faut le dire, améliorent la situation de nos prisonniers. J'ai vu des photographies de nos blessés prises par Max à Saalem (propriété de la tante Maroussia) (3) dans le jardin, près d'une petite izba dans laquelle Max jouait étant enfant. Ils ont l'air bien nourris et gais. La haine des Allemands est déjà en grande partie dissipée et la nôtre est entretenue artificiellement par le hideux *Novoié Vrémia*.

Et bien, mon chéri, voici les noms des personnes — peu nombreuses, il est vrai — qui pourraient remplacer Samarine. Ania a reçu cette liste d'Andronnikov, qui a causé avec

(1) Ambassadeur à Rome.
(2) Ambassadeur à Londres.
(3) Grande-duchesse Marie Maximilianovna, princesse de Bade, femme du prince Guillaume de Bade.

le Métropolite, lequel était désolé que Samarine ait obtenu cette nomination, parce que, dit-il, il n'entend rien aux affaires ecclésiastiques. Il est probable que Samarine a vu Hermogène à Moscou. En tout cas il a fait venir Varnava et lui a parlé de notre Ami en de très mauvais termes ; il a dit que Hermogène était le seul homme honnête, puisqu'il n'avait pas peur de te dire du mal de Grigori, qu'il a été interné à cause de cela, et que lui, Samarine, désire que Varnava aille te trouver et te raconte tout ce qu'il sait contre Grigori. Varnava a répondu qu'il ne pouvait le faire que si Samarine lui en donnait l'ordre et en prenait la responsabilité. C'est pourquoi j'ai télégraphié au vieux de recevoir Varnava qui lui racontera tout, et j'espère qu'après cela le vieux parlera à Samarine et lui lavera la tête. Tu vois, il ne tient aucun compte de ce que tu lui as dit. Il ne fait rien dans le Synode et se borne à persécuter notre Ami, c'est-à-dire qu'il agit directement contre nous deux. C'est impardonnable, et, en un pareil moment, même criminel. Il *faut* qu'il s'en aille. Eh bien, voilà : Khvostov (Ministre de la Justice), très religieux, connaît bien les choses de l'Église, t'est très dévoué, a beaucoup de cœur — Gouriev (directeur de la chancellerie du Synode), très honnête, a servi longtemps dans le Synode, aime notre Ami. Il mentionne aussi Makarov, ancien Ministre de l'Intérieur, mais il ne serait pas bien ; c'est un petit homme inconnu.

Il continue de chanter les louanges de Khvostov, et il en a parlé à Grigori, puisqu'il désire leur ménager un rendez-vous pour que Grigori puisse se convaincre que Khvostov est prêt à se faire couper en morceaux pour toi. (Il défendra notre Ami et ne permettra jamais que quelqu'un parle de lui). Son manque de tact après tout n'a pas une si grande importance maintenant, quand on a besoin d'un homme énergique, qui ait des connaissances partout et dont le nom soit bien russe. Koulomzine déteste aussi le *Novoié Vrémia* et trouve que les *Moskovskia Viedomosti* et le *Rousskoié Slovo* sont beaucoup mieux. Je suis un peu inquiète de ce qu'ils font à Moscou. Les grèves de Pétersbourg, d'après Andronnikov, se sont produites à cause des gaffes insensées de Stcherbatov, qui

arrête des gens n'ayant rien à voir avec les grèves. J'espère que Voyéikov écoute moins Stcherbatov ; c'est une telle nullité, il est si faible et, à cause de cela, fait beaucoup de mal. — Quelles lettres ennuyeuses je t'écris ; mais, de toute mon âme, je voudrais t'aider, mon chéri, et tant de gens se servent de moi pour te transmettre différentes choses.

Au revoir, que le Seigneur te bénisse, mon chéri des chéris ! Je couvre ton cher visage de chauds baisers ; j'ai envie de te serrer dans mes bras et d'oublier au moins pour quelques instants tout au monde.

Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Voici aussi une lettre du cher Baby.

Tsarskoïe-Selo, 8 septembre 1915

MON BIEN-AIMÉ,

Je suis si inquiète ; quelles sont les nouvelles ? Déjà 10 heures et demie et le *Novoïé Vrémia* n'est pas arrivé, et je ne sais pas ce qui se passe, puisque je ne reçois plus jamais les télégrammes qu'on m'envoyait autrefois quand tu étais au Grand-Quartier. On dit en ville que toute la garde a été cernée, mais je ne veux rien croire de ce qui n'est pas officiel. Je dois m'habiller pour aller à l'église. Hier, le service était très bien et on a chanté admirablement.

Mon chéri, comme c'est désagréable quand il arrive des choses qu'il est nécessaire que je te raconte, de ne pas savoir si quelqu'un ne lit pas nos télégrammes. De nouveau, j'ai dû te télégraphier une chose ennuyeuse, mais il n'y avait pas de temps à perdre. J'ai prié Ania d'écrire, aussi bien que possible, un compte rendu de la comparution de Souslik (1) devant le Synode. Vraiment, ce petit homme s'est conduit avec une énergie admirable, défendant et nous et notre Ami, et donnant à toutes leurs questions des réponses fou-

(1) Nom donné dans l'intimité à Varnava.

droyantes. Bien que le Métropolite soit très mécontent de Samarine, cependant, à cet interrogatoire, il s'est montré, hélas, très faible et s'est tu. Ils veulent chasser Varnava et mettre à sa place Hermogène. As-tu jamais ouï une insolence pareille ? Ils n'ont pas le droit de le faire sans ton autorisation, puisqu'il a été puni sur ton ordre. C'est de nouveau une manigance de Nicolacha (monté par les femmes). Il l'a forcé sans aucun droit à quitter sa place et à aller à Vilna pour vivre avec Agafangel, et, naturellement, celui-ci et S. Philip et Nikone (qui a fait tant de mal à Athos) pendant trois heures ont harcelé Varnava au sujet de notre Ami. Samarine est allé à Moscou, pour trois jours je crois, certainement pour voir Hermogène. Je t'ai envoyé des coupures desquelles il résulte qu'on lui a permis de passer deux jours à Moscou, chez Vostorgov, par ordre de Nicolacha. Depuis quand a-t-il le droit de se mêler de pareilles questions, alors qu'il sait que Hermogène est puni par ton ordre ? Comment osent-ils résister à ton autorisation de la béatification ? Jusqu'où en sont-ils arrivés ! Même là-bas règne l'anarchie ; et de nouveau par la faute de Nicolacha, qui a proposé exprès Samarine, sachant que cet homme fera tout ce qui est en son pouvoir pour nuire à Grigori et à moi. Mais ici on t'a forcé la main, et *c'est criminel*, surtout en un pareil moment. *Plusieurs fois* le vieux a dit à Samarine de ne plus toucher à cette question, c'est pourquoi il est terriblement offensé et l'a dit à Varnava et a déclaré qu'à son avis Samarine doit s'en aller immédiatement, sinon tout cela deviendra public. Je trouve que ces deux évêques devraient être chassés du Synode ; que Pitirim siège là-bas, puisque notre Ami avait peur que Nicolacha ne lui cherchât noise. s'il apprenait que Pitirim vénère notre Ami. Nomme là-bas d'autres évêques plus dignes. La grève du Synode, surtout en un pareil moment, est trop antipatriotique et déloyale. — Qu'est-ce que cela peut leur faire ; qu'ils paient maintenant pour cela et sachent qui est leur chef. Voici une autre coupure. « Encore ! » diras-tu. Mais un V. J. Gourko a dit à Moscou, (non, il vaut mieux que je te recopie cela au lieu de t'envoyer le journal). Lvov lui a permis de dire : *Nous désirons une autorité forte, c'est-à-dire une autorité*

armée de pouvoirs exceptionnels, une autorité avec un fouet, (montre-le leur maintenant, le fouet ; tu es leur maître autocrate) *et non pas une autorité qui est elle-même sous le fouet* (1). C'est un jeu de mots honteux qui vise toi et notre Ami. Dieu les en punira. D'ailleurs, écrire ainsi n'est pas l'acte d'un chrétien. Je dirai plus : que Dieu leur pardonne, et, avant tout les force de se repentir.

Varnava a tout raconté à Goremykine au sujet du Gouverneur, sa bienveillance envers Grigori jusqu'au jour où, venu ici, il a reçu des ordres horribles de Stcherbatov, c'est-à-dire de Samarine. De moi il a dit à Souslik : « une femme stupide » et d'Ania des choses abominables qu'il n'ose même pas répéter. Goremykine dit qu'il faut le renvoyer. Regarde mes lettres des cinq derniers jours ; j'y ai désigné quelqu'un que notre Ami aurait voulu avoir (2), seulement, il faut que ce soit fait très vite, l'effet en sera d'autant plus fort. Samarine connaît ton opinion et tes désirs, de même que Stcherbatov, mais cela leur est *complètement* égal. C'est en cela qu'ils sont ignobles. Donne au vieux des ordres, alors il lui sera plus facile d'agir. Il a dit à Varnava combien il est dur d'avoir tout contre soi. Si seulement tu lui avais donné de nouveaux Ministres avec qui il pût travailler. Samarine a ordonné à Varnava de t'aller trouver. Ce serait bien s'il pouvait tout te raconter, seulement cela te prendrait beaucoup de temps ; et cependant il faut se hâter de prendre une décision. Tu vois que Samarine, comme la Tutcheva, (3) est incorrigible et étroit. Il devrait s'occuper des églises, du clergé, des couvents et non de ceux qui viennent chez nous. Maintenant il a des remords de conscience. C'est toujours vrai : celui qui creuse une fosse pour un autre y tombe lui-même. Comme Nicolacha. Change aussi, au plus tôt, les Ministres ; il ne peut travailler avec eux. Si tu lui donnes un ordre catégorique, alors il pourra se débarrasser d'eux. Ce sera plus facile ; mais il ne peut pas causer avec eux. Ce serait très bien d'en chasser

(1) En russe fouet se dit *Khlyst*. Allusion à Raspoutine qu'on disait appartenir à une sorte de secte des Flagellants : les *Khlysty*.

(2) Au Saint Synode, en qualité de procureur.

(3) Ex-gouvernante des grandes-duchesses.

quelques-uns, et lui, de le garder. Je t'en prie, réfléchis à cela. Quel désespoir de ne pas être près de toi et de ne pouvoir parler de tout tranquillement !

A propos des nouvelles militaires notre Ami écrit (ajoute cela aux télégrammes) : 8 septembre. « *N'ayez pas peur ; il ne sera rien de pire que ce qui a été ; la foi et le drapeau nous consoleront* ». Voici, mon chéri, le discours de Khvostov. En le lisant tu comprendras pourquoi Paul ne l'a pas approuvé : parce qu'il a parlé ouvertement contre Dzjounkovsky. Il vaut mieux que tu gardes ce discours chez toi ; au cas où quelqu'un te ferait des observations sur son compte, tu pourrais t'y référer ; il est adroit, honnête, énergique. C'est un homme qui a soif de t'être utile. Obtiendras-tu que dans les province baltes il y ait plus de justice ? Il le faudrait. Je dois dire que ces malheureux souffrent assez. Je viens de relire le discours de Khvostov ; il est très clair et intéressant, mais je dois dire que nos paresseuses natures slaves, sans initiative, sont elles-mêmes coupables. Nous aurions dù tenir les banques entre nos mains plus tôt ; mais plus tôt, personne n'y faisait attention, et maintenant on cherche partout la mainmise allemande, que nous avons imposée nous-mèmes, je t'assure, par notre paresse. Fais attention aux pages 21 et 22 sur Dzjounkovsky. Quel droit avait-il de télégraphier une chose pareille ? Ce n'était possible que dans un cas tout particulier, et cela sonne ignominieusement. Je pense que ce discours t'intéressera, puisqu'on y voit ses idées sur les banques, etc. Je joins aussi la note d'Ania sur Varnava et le Synode. Anastasie t'embrasse et te demande pardon de ne pas t'avoir écrit, mais nous sommes allées faire une petite promenade en voiture, les fillettes ont eu froid tout le temps — ensuite à la maison des Invalides où pendant une heure et demie nous avons causé avec tous.

Ma tête est tout abasourdie par toutes ces conversations, mais mon esprit est fort, mon chéri, et prêt à tout ce dont tu peux avoir besoin. Varnava sera demain chez moi. Continue d'être énergique, mon amour ; emploie souvent ton balai, montre-leur les côtés énergiques et fermes de ta nature que, jusqu'ici, ils n'ont pas vus assez. Maintenant tu dois combattre pour leur montrer qui tu es et que tu en a assez. Tu as

essayé d'agir par la douceur et la bonté, cela n'a rien donné, maintenant, tu dois montrer le contraire : la volonté du Chef.

Mon petit mari, mon ange chéri, je suis désolée de t'ennuyer chaque jour avec des choses pareilles, mais je ne puis faire autrement. Je voudrais t'embrasser et regarder tes chers yeux. Je te bénis et t'embrasse sans fin avec un profond dévouement. Que Dieu te bénisse, te guide, te protège ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 9 septembre 1915.

MON TRÈS CHER,

Enfin une matinée ensoleillée et « naturellement nous allons en ville » comme dit Olga. Mais il n'y a rien à faire, je dois visiter les hôpitaux.

Hier, nous sommes allées à l'hôpital des Invalides. Pendant une heure et demie j'ai parlé à cent vingt hommes et, le reste du temps « en gros » à tous ceux qui étaient dans la salle.

Dieu soit loué, les nouvelles me semblent un peu meilleures au Nord, c'est-à-dire Vilna-Dvinsk. Tu écris que nous avons abandonné Vilna la nuit dernière, mais eux n'y sont pas encore entrés, n'est-ce pas ? J'attends avidement la lettre promise aujourd'hui ; c'est toujours une telle joie.

Eh bien, tu as beaucoup à faire. Stcherbatov t'a fait une meilleure impression, mais j'ai peur qu'il ne soit pas bien du tout ; il est si faible et ne veut pas travailler comme il faut avec le vieux. Comment trouves-tu ce qu'ils ont dit à Moscou, sur les questions qu'ils avaient décidé de ne pas soulever et en demandant des Ministres responsables, ce qui est tout à fait impossible. Même Koulomzine le voit très bien. Est-ce que vraiment ils ont eu l'audace de t'envoyer le télégramme projeté ? Comme eux tous auraient besoin de sentir une *volonté et une main de fer*. Jusqu'ici ton règne fut le règne de la douceur, maintenant il doit être celui du pouvoir et de la fermeté.

Tu es le Seigneur et le Maître de la Russie, et Dieu tout-puissant t'a placé là ; ils doivent donc s'incliner devant ta sagesse et ta fermeté. Assez de bonté, s'ils n'en sont pas dignes et pensent qu'on peut te tourner comme l'on veut. Hier, on a publié ce qu'ils ont dit à Moscou. — Mon cher ami, j'ai vu aujourd'hui le pauvre Varnava. C'est abominable la façon dont Samarine a agi envers lui à l'hôtel, puis au Synode. Un tel interrogatoire est quelque chose d'inouï, et il a parlé lâchement de Grigori, en employant des mots ignobles. Il oblige le Gouverneur à surveiller tous leurs télégrammes et à les lui envoyer. Il a parlé avec colère de la béatification, disant que tu n'avais pas le droit de permettre une chose pareille. A cela Varnava lui a très bien répondu que tu es le protecteur principal de l'Eglise, et Samarine a retorqué audacieusement que tu n'es que son « esclave ». Quelle *insolence!* Vautré dans un fauteuil, les jambes croisées, il interrogeait l'évêque sur notre Ami. Quand Pierre le Grand, de sa propre initiative, donna, lui aussi, l'ordre d'une béatification, cela fut fait aussitôt, sur place même et ailleurs. Après la béatification, les services funèbres cessent (quand nous étions à Sarow, la béatification et la glorification furent célébrées ensemble), et eux ont ordonné des services funèbres, et ont déclaré qu'ils ne feraient pas attention à ce que tu dirais. Mon chéri, tu dois être ferme et ordonner expressément au Synode d'exécuter tes ordres. Ils doivent s'y soumettre et poursuivre la béatification. Ces prières sont maintenant plus nécessaires que jamais. Ils doivent savoir que tu es mécontent d'eux au plus haut degré. Je t'en prie, ne leur permets pas de renvoyer Varnava. Il a très bien parlé pour nous et pour Grigori et leur a démontré qu'en tout cela ils marchent sciemment contre nous. Le vieux Goremykine a été plus qu'attristé, et choqué au-delà de toute expression, quand il a appris que le Gouverneur (à l'instigation de Dzjounkovsky et excité par lui) a dit à Varnava que j'étais une folle et Ania une débauchée, etc. Comment, après cela, peut-il rester à son poste ? Tu ne peux pas tolérer de pareilles choses. Ce sont les dernières tentatives du diable de semer le mal partout, mais il ne réussira pas. Samarine dit le plus grand bien de Féofan

et d'Hermogène et désire donner à ce dernier la place de Varnava. Tu vois leur ignoble jeu. Il y a quelque temps, je t'ai prié de changer le Gouverneur; il les espionne, surveille chaque pas de Varnava à Pokrovskoié (1) et tout ce que fait notre Ami, et les télégrammes qu'ils envoient. C'est l'œuvre de Dzjounkovsky et de Samarine poussés par Nicolacha et les femmes noires. Agafangel (d'Iaroslav) a parlé très mal. Il faudrait le renvoyer et le remplacer par Serge F., qui doit donner sa démission et quitter le Synode. Il aurait fallu chasser Nikon du Conseil d'Empire, dont il est membre, ainsi que du Synode. En plus, il a sur l'âme le péché du Mont Athos. Souslik a très bien dit tout cela pour donner une bonne leçon au Synode et les réprimander sévèrement pour leur conduite. Ainsi, sans tarder, renvoie Samarine. Chaque jour de plus est un danger ; ce n'est pas caprice de femme, c'est aussi l'opinion du vieux. J'ai pleuré affreusement quand j'ai appris qu'ils t'avaient forcé de nommer Samarine quand tu étais au Grand-Quartier et je te l'ai écrit dans mon désespoir, sachant que Nicolacha l'avait proposé parce qu'il est mon ennemi et celui de Grigori, et par suite aussi le tien.

Quand, dans l'entretien, Varnava a dit que Samarine se cassera le cou s'il agit ainsi et qu'il n'est par encore Procureur Général du Synode, le Métropolite Vladimir a dit (ils l'ont aussi rendu fou) : « *L'Empereur n'est pas un enfant ; il doit savoir ce qu'il fait* », et il a ajouté que tu as longuement supplié Samarine pour qu'il accepte cette nomination. (J'ai dit alors à Goremykine que ce n'était pas vrai). Eh bien, qu'ils voient et sentent que tu n'es pas un *enfant* et que celui qui calomnie les hommes que tu respectes et les insulte t'offense personnellement, et qu'ils n'osent pas instruire contre un évêque parce qu'il est l'ami de Grigori. Je ne puis te répéter tous les noms orduriers qu'ils ont donnés à notre Ami. Pardonne-moi de t'ennuyer de nouveau avec tout cela, mais c'est pour te montrer que *tu dois* immédiatement remplacer Samarine. Je souffrirai, s'il reste, puisque tout retombera sur moi. Tu as entendu ce qu'a dit le Gouverneur, et ici, dans

(1) Village natal de Raspoutine.

certains milieux, on n'est pas bien disposé pour moi, et maintenant ce n'est pas le moment de traîner dans la boue l'Empereur ou son épouse. Seulement, sois ferme. Tu te rappelles que Samarine a demandé de ne pas demeurer longtemps à ce poste ; toutefois, ne le nomme pas au Conseil d'Empire, pour lui dorer la pilule, après qu'il a agi ainsi et a parlé ouvertement de nos fréquentations et de toi et de tes désirs sur un ton qu'on ne peut admettre. Tu n'as pas le droit de traiter cela négligemment. C'est la dernière lutte pour ta victoire intérieure ; montre-leur ton pouvoir.

Souviens-toi ; en six jours il a chassé le vieux Damansky (à cause de Grigori) et a donné à son successeur 60.000 roubles pour meubler son appartement. Quels actes ignobles !

Aujourd'hui j'ai trouvé un adjoint pour le nouveau procureur du Synode, le prince Zhivakha (1). Tu te le rappelles : il est tout jeune ; il connaît à fond les questions ecclésiastiques, est très loyal et religieux. Es-tu d'accord ? Chasse-les tous et donne à Goremykine de nouveaux Ministres avec qui il puisse travailler, et Dieu te bénira ainsi que leur travail.

Je t'en prie, mon chéri, fais cela et le plus vite possible. J'ai écrit à Goremykine pour qu'il te donne la liste, comme tu l'as demandé ; mais il te prie de penser aux successeurs de Sazonov et de Stcherbatov. Celui-ci est beaucoup trop faible, bien que cette fois il t'ait plu davantage. Je suis sûre que Voyéikov, son ami intime lui a dit comment se conduire. N'écoute pas Voyéikov ; pendant toute cette période difficile il s'est trompé et a été un mauvais conseiller. Cela passera, il a très haute opinion de soi et craint pour sa propre peau. Oh, chéri, quelles gens !

Mon Icone d'hier, de 1911, avec la clochette m'aide vraiment à « flairer » les hommes. D'abord, je ne faisais pas assez attention, je n'avais pas confiance en mon opinion. Mais maintenant, je vois que l'Icone et notre Ami m'ont aidée à connaître rapidement les hommes. Et la clochette tinterait s'ils venaient avec de mauvais desseins, mais ils n'oseraient pas s'approcher de moi. Ainsi Orlov, Dzjoun-

(1) Le prince Jevakhoff qui fut, en effet, nommé un peu plus tard.

kovsky, Drenteln, qui ont si étrangement peur de moi, sont de ceux qu'il faut surveiller particulièrement.

Et toi, mon amour, tâche de faire attention à ce que je dis. Ce n'est pas ma sagesse, c'est un certain instinct qui m'est donné par Dieu, en dehors de moi-même, pour que je sois ton aide.

Notre Ami désire que j'aille faire un voyage le plus tôt possible, mais où aller ?

As-tu recopié Son télégramme pour toi, sur une feuille à part ? Si non je te le répète de nouveau. « *7 septembre 1915 : Ne soyez pas abattus dans les épreuves, Dieu glorifiera par son apparition.* » Autre chose : on a amené là-bas un grand nombre de femmes, pour des travaux, près des lacs, mais on ne leur a pas dit pour combien de temps, de sorte qu'elles n'ont pas emporté de vêtements chauds. Elles ont reçu pour la route 30 kopeks, pour un jour, mais le voyage a duré cinq jours. Est-ce que les Gouverneurs sont devenus fous ? Il n'y a jamais d'ordre ici ; cela me désespère. Nous devrions prendre une leçon chez les Allemands.

Mon Dieu, combien il y aurait à faire ! Je voudrais être moi-même partout pour stimuler les gens, mettre un peu d'ordre et concentrer les efforts (Ella fait cela avec succès). Tout marche par saccades, si mal ; il y a si peu d'énergie. Cela fait mon désespoir, car moi j'ai assez d'énergie, même quand je suis malade ; mais grâce à Dieu, pour le moment je ne le suis pas ; je me soigne et ne travaille pas trop.

Maintenant, il me faut terminer cette lettre interminable. N'écris-je pas trop ? Le courage, l'énergie, la fermeté seront récompensés par le succès. Te rappelles-tu qu'il a dit que la gloire de ton règne vient, et nous lutterons pour elle ensemble, puisque cela signifie la gloire de la Russie, et toi et la Russie n'êtes qu'un.

Mon bien-aimé, oui, mon lit est beaucoup plus doux que ton lit de camp. Comme je voudrais que tu fusses ici pour le partager avec moi ! Seulement quand tu n'es pas là, je rêve. Déjà deux semaines et demie depuis ton départ !

Je te bénis, je te couvre de baisers, mon Ange, et te serre contre mon cœur.

SUNNY

Tsarskoïe-Selo, 10 septembre 1915.

MON CHER CŒUR,

Oui, vraiment, les nouvelles sont meilleures ; je viens de voir les journaux. Quel bonheur que les renforts du Sud arrivent bientôt à destination ! Je prie, prie sans cesse.

L'article sur Varnava, qui a paru dans les journaux, est mensonger. Il a donné des réponses exactes à toutes les questions et a montré ton télégramme sur la béatification. L'an dernier, le Synode avait tous les documents relatifs aux miracles, mais Sabler n'a pas voulu que la béatification eût lieu cet été. Ta volonté et tes ordres ont de l'importance, fais-le leur sentir. Varnava te supplie de renvoyer *sans tarder* Samarine, car lui et le Synode se proposent de commettre encore des vilenies, et le pauvre homme devra encore aller là-bas subir la torture. Goremykine trouve aussi qu'il faut se hâter (Hélas ! il n'a pas encore donné la liste des noms). On dit aussi beaucoup de bien de Proutchenko, au visage rouge ; mais son frère et sa femme ont dit des horreurs sur notre Ami. Goremykine voudrait te voir au plus tôt, et avant tous les autres, dès que tu seras de retour ; et, si tu ne reviens pas bientôt, il désire aller te trouver. Il est prêt à dire leur fait aux évêques, d'après les paroles de Varnava, et à les chasser. Envoie plutôt chercher le vieux. Puisqu'il faut un Gouvernement ferme, au lieu que Goremykine démissionne, renvoie les autres et trouve des hommes énergiques. Je t'en prie, parle-lui sérieusement de Khvostov, comme Ministre de l'Intérieur. Je suis sûre qu'il est l'homme du moment présent, puisqu'il n'a peur de personne et t'est dévoué.

Encore une vilaine histoire sur Nicolacha que je suis forcée de te raconter. Tous les barons baltes avaient député à Nicolacha, au Grand-Quartier, le baron Benkern qui, en leur nom, lui demanda de faire cesser les persécutions, car ils étaient à bout. Nicolacha répondit qu'il était tout à fait d'accord avec eux, mais qu'il ne pouvait rien faire, les ordres émanant de Tsarskoïe-Selo. N'est-ce pas une infamie ? S. Rebinder (de

l'artillerie) l'a dit à Ania, — Reutern a été étonné quand il a appris que Souvorine avait été reçu par Nicolacha. Il est nécessaire de tirer au clair tout cela. Un pareil mensonge ne doit pas retomber sur toi. Il faut leur dire que tu es juste envers ceux qui sont loyaux et que tu ne persécutes jamais les innocents. Quelqu'un qui avait écrit contre Nicolacha a été mis en prison pour huit mois. Là-bas ils savent arrêter la presse quand elle touche à Nicolacha. Quand on a dit pour toi les prières, pendant ces trois jours de jeûne, de la part du Synode, on a distribué à la foule amassée devant la cathédrale de Kazan, un millier de portraits de Nicolacha. Que signifie cela ? Ils avaient en vue un tout autre jeu. Notre Ami a vu à temps leurs cartes et il est venu te sauver en te suppliant de chasser Nicolacha et de prendre le Commandement. On découvre de plus en plus leur jeu hideux, traître. Militza et Stana répandent sur moi des horreurs, à Kiev, et racontent qu'on va m'enfermer dans un couvent. Une des filles mariées de Trepov a été si révoltée de leurs propos, qu'elle les a priées de sortir. Il l'a écrit à la comtesse Schulenbourg. Ah ! mon amour, ces bruits sont arrivés jusqu'à l'armée d'Ivanov, n'est-ce pas scandaleux? Je vois que Dzjounkovsky est parti pour un certain temps au Caucase ; et voilà : qui se ressemble s'assemble. Quel nouveau crime préparent-ils encore? Qu'ils prennent donc plutôt soin de leur propre peau.

Maintenant, je dois expédier la lettre ; je suis déjà en retard. Des bénédictions de toutes sortes, de tendres et chauds baisers et l'amour infini de ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 11 septembre 1915.

MON CHER AMOUR,

Il faisait si gris que je me sentais toute triste, maintenant le soleil tâche de se montrer à travers les nuages. Les arbres ont maintenant des tons exquis, beaucoup sont jaunes, rouges, couleur de cuivre. C'est triste de penser que l'été est fini et

que l'interminable hiver arrive. C'était étrange de voir la mer si belle, mais si sale. La tristesse a envahi mon cœur quand j'ai aperçu dans le lointain la vedette *Alexandrie*, je me souviens avec quelle joie nous la regardions toujours, sachant que c'était elle qui nous transportait jusqu'à notre cher *Standurt* et, de là, les fjords ! Maintenant, tout cela est un rêve. Que vont faire les Bulgares, et pourquoi Sazonov est-il une telle chiffe ? Il semble que le peuple est pour nous, mais les Ministres et l'immonde Ferdinand mobilisent pour se joindre aux autres pays afin d'écraser la Serbie et se jeter ensuite sur la Grèce. Si nous avions un autre Ministre à Bucarest, la Roumanie, sùrement, marcherait avec nous. Est-il vrai qu'ils ont l'intention de t'envoyer en députation Goutchkov et quelques autres de Moscou ? Un bon accident de chemin de fer, dont lui seul serait victime, serait une bonne punition du Ciel, et bien méritée. Ils vont trop loin, et cet idiot de Stcherbatov n'a rien gagné en supprimant une partie de ce qu'ils ont dit. En vérité, c'est un Gouvernement pourri qui ne veut pas travailler avec son chef, mais contre lui.

Je reste au lit jusqu'au déjeuner, le voyage en automobile et les visites aux hôpitaux, trois jours consécutifs, m'ont trop fatiguée. J'aurais tant voulu savoir quand tu pourras revenir et pour combien de jours ? Comment t'es-tu arrangé avec Alexéiev pour la période pendant laquelle tu seras absent ? Le vieux a demandé à me voir ce soir, et puisque je sais qu'il doit te voir, je t'ai déjà télégraphié. Il trouve absolument nécessaire que Sazonov s'en aille tout de suite ; il l'a dit à Andronnikov. — Encore un autre qu'ils proposent, c'est Makarov ; mais c'est impossible ; car il ne s'est pas montré bien du tout dans l'histoire de Hermogène. Il y a aussi le directeur du *Journal officiel*, le Grand Ecuyer, prince Ouroussov ; très loyal envers toi et très religieux (il a fait la connaissance de notre Ami). Je pense que ce serait le mieux, et il faut une prompte décision. Je t'écris tout cela pour que tu l'aies clairement en tête, mais je pense qu'il peut encore choisir d'autres candidats. L'histoire de Varnava va trop loin. Il n'est pas retourné au Synode parce qu'il ne veut pas voir à quel point l'on se moque de tes ordres. Le Métropolite a

dit de ton télégramme : « un télégramme stupide ». Une telle insolence est intolérable. Tu dois prendre ton balai et nettoyer toute la boue qui s'est amassée dans le Synode. Tout ce scandale à propos de Varnava n'est fait que pour jeter le nom de notre Ami dans les débats de la Douma. Quand Samarine a accepté cette nomination, il a dit à sa clique de Moscou, qu'il l'acceptait uniquement pour se débarrasser de Grigori et que, pour atteindre ce résultat, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir. A la Douma, ils avaient fait le pari de t'empêcher de partir sur le front : tu es parti. Ils ont dit que personne n'oserait fermer la Douma : tu l'as fait. Maintenant ils affirment que tu ne pourras pas révoquer Samarine : tu le révoqueras ; et les évêques aussi qui siègent là-bas et se moquent de tes ordres. Sûrement tu n'as pas encore eu le temps de lire les articles au sujet des accusations contre Varnava au Synode, à propos de la béatification. Montre que tu es le maître. Nous avons chassé la Tutcheva, et ses amis s'en iront aussi, avec leur idée déloyale, ridicule et folle de « sauver la Russie ». Une masse de grands mots. Goremykine doit lui dire que tu l'avais choisi, parce que tu le tenais pour un homme qui travaillerait pour toi et pour l'Église, mais maintenant c'est un traître, puisqu'il espionne les actes et les télégrammes de Varnava et de Grigori et se pose en accusateur, et les persécute, et discute tes désirs et tes ordres. Tu es le chef et le protecteur de l'Eglise, et il tâche de diminuer ton prestige aux yeux de l'Église. Mon adoré, chasse-le tout de suite, ainsi que Stcherbatov. Ce soir, ce dernier a envoyé à tous les journaux une circulaire les autorisant à publier tout ce qu'ils voudront contre le Gouvernement (ton Gouvernement) — comment ose-t-il faire cela ? — mais rien contre toi. Mais ils font tout sournoisement, par sous-entendus, et lui joue un double jeu, c'est un véritable fou ! Je t'en prie, prends Khvostov à sa place. As-tu parcouru son livre ? Il désire beaucoup me voir ; il me regarde comme celle qui sauve la situation quand tu n'es pas là. Il l'a dit à Andronnikov. Il veut épancher son cœur et me confier toutes ses idées. Il est très énergique, n'a peur de personne, et il t'est dévoué infiniment, et, à l'heure actuelle c'est le

principal. Quant à ses gaffes, on peut l'empêcher d'en faire. Il connaît bien les hommes de la Douma et ne leur permettra pas de nous attaquer : il sait parler. Je t'en prie, mon chéri, pense sérieusement à lui ; il n'est ni un poltron ni une chiffe comme Stcherbatov. Il faut mettre de l'ordre dans le gouvernement et le vieux a besoin d'hommes braves, dévoués, énergiques, pour aider dans son labeur un homme de son âge. Il ne peut pas continuer ainsi.

Tu dois tout lui dire ; le questionner sur tout ; il est trop réservé et attend toujours qu'on l'interroge ; alors seulement il donne ses impressions et fait part de ce qu'il sait. Soutiens-le ; laisse-lui voir que tu as besoin de lui, que tu as confiance en lui, et donne-lui de nouveaux collaborateurs ; et Dieu bénira leur œuvre. Prends une feuille de papier et note tout ce dont il faut parler : la dernière fois tu as oublié de parler de Khvostov. Et cette fois, pour l'aider à se souvenir, pose au vieux des questions sur : 1° Samarine ; 2° Stcherbatov — le Synode ; 3° Sazonov ; 4° Krivochéïne — un ennemi caché qui, tout le temps, se montre faux envers le vieux ; 5° comment faire savoir aux barons baltes que Nicolacha leur a fait un énorme mensonge en disant que l'ordre de les persécuter venait de Tsarskoïe ; il faut expliquer tout cela d'une façon adroite, délicatement. Le vieux prie toujours que tu te hâtes et sois résolu. Quand tu lui donnes des réponses et des ordres catégoriques, il lui est beaucoup plus facile d'exiger, et les autres sont obligés d'obéir. Je t'ennuie, mon pauvre petit, mais il vient me trouver et je ne puis agir autrement pour toi, pour Baby et pour la Russie. Etant là-bas, au loin, ton esprit peut tout embrasser clairement et tranquillement. Moi aussi, je suis calme et ferme ; seulement quand des changements s'imposent pour se débarrasser de la boue et de la saleté, comme par exemple au Synode dont le chef est le soi-disant « gentleman » Samarine, alors je deviens féroce et te supplie de te hâter. Il n'a pas le droit de se moquer de ce que tu dis ; aucun Ministre n'a le droit de se conduire ainsi après avoir reçu tes observations. Je t'ai dit que Samarine est un sot et un insolent. Rappelle-toi comme il a été impertinent avec moi, à Peterhof;

l'été dernier, à propos de la question de l'évacuation, et aussi son opinion sur Pétersbourg comparé à Moscou, etc. Il n'a pas le droit de parler ainsi à son Impératrice. S'il avait voulu s'entendre avec moi, il aurait fait tout ce qui est en son pouvoir pour accomplir ce que je désirais ; il m'aurait guidée et aidée et c'eût été une grande œuvre, et populaire. Mais j'ai senti son antagonisme, comme ami de la Tutcheva. Voilà pourquoi on te l'a proposé, et non pour le bien de l'Eglise. Je ne suis pas commode pour des individus pareils, parce que je suis énergique et défends mes amis où qu'ils se trouvent. Quand la Douma a été fermée, alors, dans une réunion privée, ils ont dit des ignominies sur Grigori et Ania et sur son pauvre père ; c'est dégoûtant.

Je te le demande : est-ce là du dévouement ? Montre-leur ton poing, punis-les, sois le maître et le chef, qu'ils n'osent pas oublier que tu es *l'Autocrate*, et s'ils l'oublient, comme maintenant, malheur à eux ! Encore merci pour ta chère et bonne lettre. C'est une telle joie pour moi d'en recevoir, et je l'ai dévorée. Comme je suis heureuse que tu reçoives beaucoup de bons télégrammes. C'est le témoignage et ta récompense ; Dieu te bénira ; par cet acte tu as sauvé la Russie et le Trône. J'aurais voulu que tu parlasses à Shavelsky de tout ce qu'il y a eu à propos de notre Ami. Invite-le pour le thé, à 2 heures. Ania a causé un jour avec lui, mais ses oreilles étaient pleines d'abominations, et je suis sûre que Nicolacha continue dans le même sens. Olga remercie Mordvinov de sa lettre. Je crains que Michel ne demande un titre pour sa femme ; c'est impossible ; elle est divorcée déjà deux fois, et lui est ton frère unique. Le cas de Paul n'a pas d'importance. Pourquoi Boris est-il encore auprès de toi ? Il aurait dû retourner dans son régiment, n'est-ce pas ? Grigori a envoyé des télégrammes désespérés à propos de son fils ; il supplie qu'on le mette dans la réserve. Nous lui avons dit que c'est impossible. Ania a prié Voyéikov de faire quelque chose ; il avait promis, mais, aujourd'hui, il a répondu qu'il ne pouvait rien faire. Je comprends que ce jeune garçon soit appelé, mais on pourrait le désigner pour un convoi, comme infirmier, ou quelque autre chose. Il gérait les biens ; il est fils unique ;

cela, bien entendu, est affreusement pénible. J'aurais voulu sans nuire, aider au père et au fils. Quels exquis télégrammes il a envoyés de nouveau !

Maintenant, je dois terminer, mon Soleil, mon Adoré. Je t'attends avec impatience, je t'embrasse sans fin et te serre fortement dans mes bras.

Pour toujours, mon Nicky, ta vieille petite femme

ALICE.

Tes lettres sont pour les enfants une immense joie. Dieu merci, tous vont bien.

Tsarskoîe-Selo, 12 septembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Il pleut et il fait sombre. J'ai très mal dormi, la tête me fait mal ; je suis encore fatiguée de Peterhof ; je sens mon cœur et j'attends Mme Becker. Comme je voudrais voir venir les jours paisibles, et pouvoir t'écrire de simples lettres affectueuses, au lieu de ces lettres fatigantes. Mais les affaires ne vont *pas du tout* comme elles devraient, et le vieux, qui est venu chez moi hier soir, était très triste. Il désirerait que tu vinsses le plus tôt possible, ne fût-ce que pour trois jours, afin de tout voir et faire les changements nécessaires, puisqu'il trouve plus que difficile de travailler avec des Ministres qui font de l'opposition. Il faut prendre une résolution ferme : ou il s'en va, ou il reste, et, dans ce dernier cas, les Ministres doivent partir, ce qui naturellement serait le mieux. Il se prépare à t'envoyer un rapport sur la presse qui agit conformément aux ordres donnés par Nicolacha en juillet, à savoir : qu'on peut écrire tout ce que l'on veut sur le Gouvernement, toutefois sans te toucher. Quand Goremykine se plaint à Stcherbatov, celui-ci dit que c'est la faute de Polivanov, et vice versa. Stcherbatov a menti quand il t'a assuré qu'on ne publierait pas ce qui a été dit à Moscou. Ils continuent d'écrire tout. Je suis très heureuse que tu aies refusé de rece-

voir ces individus ; ils n'osent pas employer le mot « constitution », mais continuent de tourner autour. En vérité, ce serait la ruine de la Russie, et contraire, me semble-t-il, à ton sacrement du couronnement, puisque, grâce à Dieu, tu es *un autocrate*. Les changements doivent être faits. Je ne comprends pas pourquoi le vieux est contre Khvostov ; son oncle, de même, ne l'aime pas et tous deux disent qu'il est un homme qui croit tout savoir. Mais j'ai expliqué au vieux que nous avons besoin d'un caractère résolu, de quelqu'un qui n'ait pas peur. Etant à la Douma, il a cet avantage de les connaître tous, et il saura leur parler, et veiller sur ton Gouvernement et le défendre. Au fond, Goremykine ne propose personne et nous avons besoin d'un « homme ». Il m'a prié de dire à Varnava que celui-ci ne doit pas paraître au Synode ; qu'il se dise malade, c'est le mieux, bien que les journaux soient furieux qu'il ne s'y rende pas. Mais il leur a tout dit et a répondu à toutes les questions de ces brutes, je ne puis les appeler autrement. Si seulement tu pouvais venir et voir aussitôt le Métropolite, et lui dire que tu défends de toucher à cette question, et que tu insistes pour que tes ordres soient écoutés. Le Métropolite pleurait de désespoir quand Samarine a été nommé et maintenant il est complètement entre ses mains ; mais il doit recevoir de toi un ordre sévère. Ta venue ici sera une *expédition répressive* et ne sera pas un repos, mon pauvre chéri. Mais cela est urgent. Ils ne cessent d'écrire, mais ne peuvent proposer personne. Makarov ne vaut rien ; Arseniev, de Moscou, a crié contre notre Ami, et Rogozine le déteste. Le prince Ouroussov (je ne le connais pas) connaît notre Ami ; on dit de lui beaucoup de bien. La tête me fait mal à chercher des hommes. Mais n'importe qui serait mieux que Samarine qui marche ouvertement contre toi par sa conduite au Synode.

Ne peux-tu vraiment pas revenir plus tôt, mon chéri ; les affaires ont l'air de mieux tourner, grâce à Dieu, et elles deviendront encore meilleures.

Le vieux dit que c'est pitié de voir Sazonov ; il est comme « une poule mouillée » ; que lui est-il arrivé ? Il ne dit rien à Goremykine, et celui-ci doit pourtant savoir ce qui se passe.

Les Ministres ne valent rien, et Krivochéïne continue son travail souterrain. Tout cela est vilain, peu noble. Ils ont besoin de ta volonté de fer, que tu leur montreras, n'est-ce pas ? Tu vois le résultat de ta présence là-bas et de ce que tu as pris tout sur toi. Eh bien ! fais la même chose ici, c'est-à-dire sois résolu ; réprimande-les très sévèrement de leur conduite et de n'avoir pas obéi à tes ordres, donnés au Conseil. Ces poltrons m'inspirent plus que du dégoût ! Est-ce qu'Alexéiev ne pourrait pas se passer de toi pour trois jours ? Réponds au plus tôt si tu peux. Tu ne saurais t'imaginer quel désespoir c'est pour moi de ne pouvoir télégraphier tout ce que je voudrais et qui est nécessaire, et de ne pas recevoir de réponses. Tu n'as pas le temps de répondre à mes questions, — il y en a plus de cent — mais ce sont toujours les mêmes, et elles sont urgentes. Ma tête est fatiguée de penser et de voir que tout marche si mal, ce qui commence à se répandre dans le pays. Ces individus parlent de tous côtés contre le Gouvernement, etc. et sèment la discorde. Il est nécessaire de former au plus tôt un nouveau Cabinet, très fort, pour qu'ils aient le temps de travailler et de tout préparer d'un commun accord avant que la Douma se réunisse, dans un mois. Il m'a demandé si je ne voulais pas voir Samarine, mais à quoi bon ? Cet homme ne m'écoutera jamais et, par opposition ou malveillance, fera juste le contraire. Je le connais maintenant trop bien par sa conduite qui, du reste, ne m'a pas étonnée ; car je savais qu'il en serait ainsi. Goremykine désire que tu viennes et fasses tout cela ; mais ne perds pas de temps. Tu es tranquille là-bas, mais tout de mème, mon chéri, rappelle-toi que tu es un peu hésitant dans tes décisions, et qu'il n'est jamais bon d'hésiter.

Ce Mackensen n'est pas celui que nous avons connu. A Irkoutsk il y a un prince Bentheim (apparenté à Marie Erbachs). Ernie demande, au nom de Max, si l'on ne pourrait pas l'échanger. Il paraît qu'il est le dernier de sa famille ; peut-être donnerait-on en échange quelqu'un des nôtres. A propos des gaz, Ernie aussi est révolté, mais il dit qu'au début de septembre 1914, quand il se trouvait près de Reims, les Anglais employaient les gaz, et que l'industrie chimique

allemande étant supérieure à l'anglaise, leurs gaz agissent plus énergiquement.

Ania est allée à l'église en ville et a rapporté cette petite Icone pour toi. Koussov est venu pour savoir comment vont les affaires, car les lettres ne leur sont jamais parvenues et il désirait savoir tout. La ville le dégoûte déjà et il enrage contre « l'atmosphère pourrie ». Il a été ennuyé que tu aies envoyé Mikheyev, qui est si peu représentatif et ne saura pas comment réunir tout le monde et remercier en ton nom. Il y a quelque temps il a vu passer les « Kabardintsy », il les a interrogés longuement ; et il dit que « l'esprit », dans l'armée est admirable. C'est bon et ça rafraîchit de voir un homme qui arrive droit de là-bas. Ici on se rouille. Je crois fermement et pense que tout ira bien, si seulement Dieu nous donne la sagesse et l'énergie.

Je te bénis et t'embrasse sans fin, avec la plus grande tendresse, mon chéri, mon amour. Ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 13 septembre 1915.

MON CHER TRÉSOR,

Ainsi tu ne peux pas revenir avant la fin de la semaine ; j'en avais peur ; car la situation est quand même très sérieuse près de Dvinsk ; et l'on est courageux des deux côtés. Que Dieu t'aide et soutienne nos chères armées ! Les journaux continuent à m'irriter : ils discutent et se plaignent à cause du rétablissement de la censure ; il eût fallu prendre cette mesure il y a des mois. Aujourd'hui un courrier part pour l'Angleterre, de sorte que je dois en profiter et écrire à Victoria. Je suis heureuse que tu aies écrit au vieux, cela le soutiendra dans sa tâche difficile. Il y a trois semaines aujourd'hui que tu es arrivé au Grand-Quartier. Quand Nicolacha part-il pour Tiflis ? J'espère recevoir ta lettre avant de cacheter celle-ci ; je vais donc me reposer et terminerai plus tard.

Eh bien, je dois l'expédier. Je t'embrasse et te bénis encore

et encore, mon cher Trésor, mon Soleil. Je te couvre de tendres baisers. Que Dieu te bénisse et te garde ! Un tendre baiser de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 14 septembre 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

J'ai trouvé ton cher télégramme ce matin, au réveil ; je t'en suis si reconnaissante, car j'étais inquiète, n'ayant pas eu de nouvelles de toute la journée. Etant très fatiguée, j'étais allée me coucher à 11 heures 20. Ton télégramme, expédié du Grand-Quartier à 10 heures 31, est arrivé ici à minuit 10. Dieu soit loué, les nouvelles sont meilleures. Mais que penses-tu faire pour ne pas avoir Alexéiev comme seul homme responsable pour l'armée ? Ivanov viendra-t-il ici et sera-t-il remplacé là-bas par Stcherbatov ? alors tu serais plus tranquille et Alexéiev ne serait pas seul à porter la responsabilité ? Ainsi, tu dois, finalement, t'installer à Kalouga (1). C'est désagréable, il me semble pourtant que tu seras plus près d'ici que maintenant ; mais tu seras si loin des troupes. Si Ivanov secondait Alexéiev, tu pourrais, d'ici, aller tout droit voir les troupes.

Je ne sais rien de ce qui s'est passé sur mer. Il y a quelques jours, Piotr Vassilievitch a dit aux enfants que le cuirassé *Novik* est engagé dans un combat, mais comme les journaux ne publient pas de nouvelles maritimes, je m'inquiète, ne sachant pas ce que cela veut dire. Quand tu n'es pas ici, je ne puis avoir de nouvelles que le matin, par le *Novoié Vrémia*. S'il y a quelque chose de bon, envoie un télégramme, puisqu'ici on entend souvent de fausses nouvelles que, sans doute, je demande à tout le monde de ne pas croire.

Que fait Voyéikov ? Je ne puis oublier sa folie ici, et sa conduite ignoble envers Ania. Tâche que là-bas il ne prenne

(1) A la suite des revers essuyés par les Russes il avait été question de transférer le G. Q. G. Impérial à Kalouga.

pas trop de choses en main et ne se mèle pas de ce qui ne le regarde point. Comme le pauvre Frédéricks est vieux et devient, hélas, très sot, l'autre, avec son esprit d'intrigue, son ambition et sa présomption, essaiera de remplir des tâches qui ne lui incombent pas. N'aurais-tu pas besoin de quelqu'un d'autre pour recevoir les étrangers, les députations, ou pour donner des ordres que tu n'as pas le temps de donner toi-même, un général aide-de-camp ou quelque chose dans ce genre ? T'es-tu débarrassé des gens inutiles ? Maintenant Goremykine est avec toi. C'est stupide, mais quand il me rend visite, on l'imprime, cela se sait en ville, tandis qu'ici, même mes proches n'en savent rien ; et voilà, on se fâche parce que je me mêle des affaires. Mais c'est mon devoir de t'aider, même si ces charmants Ministres et la société, qui critique tout, m'attaquent alors qu'eux-mêmes s'occupent de choses qui ne les regardent nullement. Tel est ce monde peu édifiant. Tout de même je suis sûre qu'au Grand-Quartier tu entends beaucoup moins de potins, et j'en remercie Dieu.

Paul a demandé pourquoi Nicolacha est encore ici, et s'il est vrai que tu lui as écrit qu'il aille se reposer au Caucase, à Borjom ? J'ai répondu affirmativement et j'ai dit que tu lui as permis de passer dix jours à Pershino (1). Mon amour, donne-lui l'ordre de se rendre au plus tôt dans le Sud. Les mauvais éléments, de toutes sortes, se réunissent autour de lui et tâchent de se servir de lui comme d'un drapeau. Dieu ne le permettra pas ; mais il vaudrait mieux qu'il se rendît au plus tôt au Caucase. Tu as dit dix jours, et il y aura demain trois semaines qu'il a quitté le Grand-Quartier. Sois ferme sur ce point. Je suis heureuse que Paul ait compris le jeu que voulait jouer Nicolacha ; il est furieux des propos que tiennent ses aides de camp. Je suis contente que tu aies tout expliqué à Voyéikov. Il a tant d'obstination et d'assurance ; et il est l'ami de Stcherbatov. Comme je suis heureuse que tu aies vu l'artillerie ; quelle récompense pour eux !

Les nouvelles d'aujourd'hui, de nos alliés, sont merveilleuses, si elles sont vraies. Dieu soit loué que, maintenant,

(1) Propriété du Grand-duc Nicolas Nicolaievitch.

ils commencent à travailler. Il y a eu un moment difficile. Prendre vingt-quatre batteries et des milliers de prisonniers, c'est magnifique ! Je trouve très mal que les Ministres ne gardent pas le secret sur leurs délibérations au Conseil. Une fois les questions résolues, alors on peut savoir tout, mais notre public peu instruit — bien qu'il se croit intellectuel — lit tout, n'en comprend qu'un quart et ensuite commence à raisonner sur tout, et les journaux — qu'ils aillent au diable — critiquent sans arrêt. Dans le charmant Pétrograd, on dit que tu es venu ici pour quelques jours et que, maintenant, Grigori est au Grand-Quartier ; ils deviennent vraiment tout à fait idiots, je te plains quand tu reviendras, mais nous serons follement heureux de ton retour, quelque court que soit ton séjour parmi nous. Je ne demande qu'à entendre ta chère voix, voir ton cher visage, et longtemps, longtemps te tenir dans mes bras aimants. La tête et les yeux me font mal, de sorte que je ne puis plus écrire. Au revoir, mon chéri, mon cher Nicky. Que Dieu te protège et te garde de tout mal ! Je te couvre de baisers. Pour toujours ta vieille petite femme

ALIX.

Je me sens tout à fait triste sans notre hôpital, où je ne suis pas allée depuis jeudi.

Ania s'est installée au Grand-Palais. Mon chéri, est-ce que tu envoies des personnes de ta suite dans les fabriques ? *Je t'en prie*, ne manque pas de le faire.

Mon chéri, je te désire tant, oh, tant ! mon bien aimé ; tes lettres et tes télégrammes sont maintenant toute ma vie.

Pense à Ivanov, mon chéri. Je crois que tu serais plus tranquille, s'il était avec Alexéiev au Grand-Quartier et tu serais plus libre dans tes mouvements. Et quand tu serais pour plus de temps au Grand-Quartier, il pourrait aller inspecter tout et te communiquer comment vont les affaires, et ensuite surveiller partout et sa présence partout serait utile.

Dors bien. Je te bénis et t'embrasse !

Tsarskoîe-Selo, 15 septembre 1915.

MON TRÈS PRÉCIEUX, MON CHÉRI,

Il fait gris, froid et il pleut. Je ne me sens pas encore très bien et la tête continue à me faire mal. Néanmoins j'ai une séance du Comité pour nos prisonniers en Allemagne. Une société privée, ayant des adhérents dans toute la Russie, a entrepris maintenant la même tâche, à l'instigation de Souvorine qui trouve que le prince Galitzine ne travaille pas assez énergiquement. Cette idée ne me plaît pas, on invente cela pour entraver mes efforts au lieu de demander à entrer dans notre société.

Mon amour, ne pourrait-on pas surveiller ce qui se passe à Pershino, de là viennent de mauvais bruits.

Comme je voudrais pouvoir te raconter quelque chose d'intéressant et de réconfortant au lieu de ressasser toujours le même sujet. N'oublie pas de tenir la petite Icone dans ta main et de passer plusieurs fois Son peigne dans tes cheveux avant la séance du Conseil des Ministres. Ah ! comme je penserai à toi et prierai pour toi plus que jamais, mon chéri. Ania t'envoie ses amitiés. On dit que Theo Nirod a quitté le service pour suivre Nicolacha. Je trouve que celui-ci prend avec lui une trop grande suite : des officiers, des généraux, des aides de camp et aussi Orlov. Ce n'est pas bien qu'il soit accompagné de toute cette cour et toute cette clique et je crains beaucoup qu'ils ne continuent à tramer des intrigues. Dieu veuille qu'au Caucase il n'arrive rien et que le peuple montre son dévouement pour toi et ne lui permette pas de jouer un grand rôle. Je redoute Militza (1) et sa méchanceté, mais Dieu, de nouveau, nous protégera du mal.

Comme c'est triste, vraiment, que tu doives aller si loin, et, avec cela, si près de ce Moscou pourri !

Je suis si inquiète de ce qui va se passer avec les Ministres ; maintenant tu ne peux pas les remplacer, puisqu'ils sont allés

(1) Militza de Monténégro, femme du grand-duc Pierre Nicolaievitch.

là-bas, et c'est pourtant si nécessaire ; examine en attendant tous les autres, et surtout n'oublie pas Khvostov.

Tu sais que mon Comité sera forcé de demander au Gouvernement de grosses sommes pour nos prisonniers ; nous n'aurons jamais assez d'argent, et hélas il y aura plusieurs millions de prisonniers. C'est très nécessaire, autrement les mauvais éléments en profiteront pour dire que nous ne pensons pas à eux, qu'on les oublie, et beaucoup d'autres choses mauvaises qui les empoisonneront, car, parmi nos prisonniers, il y a sûrement de sales crapules rouges. L'Union des villes forme aussi une société se proposant le même but, de sorte qu'il y a déjà trois sociétés, et nous devons être en contact avec elles. Ils prennent tout en main, pour dire ensuite que le Gouvernement ne fait rien et qu'eux font tout. De même pour les blessés et les réfugiés. Ils se faufilent et aident partout, mais il faut surveiller leurs délégués.

Maintenant, au revoir, mon amour. Je suis fatiguée, et la tête et les yeux me font mal. Au revoir, mon adoré, mon cher mari, joie de mon cœur. Je te couvre de tendres et ardents baisers.

Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 16 septembre 1915.

MON CHÉRI, MON BIEN-AIMÉ,

Je t'envoie beaucoup de tendres baisers et de remerciements pour ta chère lettre. Ah ! comme j'aime à recevoir de tes nouvelles ! Je relis encore et encore tes lettres et les embrasse. Est-ce que vraiment tu seras bientôt avec nous? Cela semble un trop grand bonheur pour y croire. Il y aura alors quatre semaines de séparation, chose rare dans notre existence. Sous ce rapport, nous avons eu tant de chance, c'est pourquoi nous ressentons encore plus fortement l'absence. Et maintenant, quand les temps sont si pénibles et qu'il y a tant d'épreuves, je désire tout particulièrement être

près de toi, avec mon amour et ma tendresse, pour t'encourager, de donner de l'énergie et te soutenir dans ta fermeté. Que Dieu t'aide, mon bien-aimé, à trouver une solution juste à toutes les questions difficiles. C'est ma constante et principale prière. Mais je crois entièrement aux paroles de notre Ami : la gloire de ton règne arrive depuis que tu te tiens, contre le désir général, à ta décision, dont nous voyons les bons résultats. Continue ainsi, plein d'énergie et de sagesse, plus sûr de toi et moins attentif aux conseils des autres. Voyéikov n'a pas grandi dans mon opinion cet été. Je le croyais plus intelligent et moins poltron. Il n'a jamais été mon faible, mais j'appréciais son sens pratique pour les questions simples et sa méthode. Mais il a trop de suffisance et cela m'a toujours déplu, ainsi qu'à sa belle-mère. Espérons que tout cela lui servira de leçon. Seulement il en tient trop pour Stcherbatov, qui est une nullité, quoique un homme de commerce agréable ; et Samarine et lui ne font qu'un je le crains. De cœur et d'âme, je prierai pour toi, pour que la séance se passe bien. La dernière fois, ils ont failli me rendre folle et, quand j'ai regardé par la fenêtre, leurs visages m'ont déplu ; et, encore une fois, je t'ai béni de loin. Que Dieu te donne la force, la sagesse, le pouvoir de les impressionner et de leur faire comprendre qu'ils ont mal exécuté tes ordres pendant ces trois semaines. Tu es le maître et non Goutchkov, Stcherbatov, Krivochéïne, Nicolas III (comme quelques-uns ont osé appeler Nicolacha), Rodzianko, Souvorine. Eux ne sont rien, *et toi tout*; l'oint de Dieu.

J'aurais tant voulu savoir ce que les Anglais ont écrit après que tu as eu pris le commandement. Je ne vois pas de journaux anglais, de sorte que je n'en ai aucune idée. Eux et les Français semblent vraiment continuer à prendre l'offensive. Dieu soit loué qu'ils aient enfin commencé, et espérons que cela détournera une partie des troupes de notre front. En fin de compte, c'est vraiment énorme ce que les Allemands doivent faire et on ne peut qu'admirer leur organisation systématique. Si notre « machine » fonctionnait aussi bien que la leur, qui a été préparée et entraînée de longue date, et si nous

avions autant de voies ferrées, sûrement la guerre serait déjà terminée. Nos généraux ne sont pas suffisamment préparés, bien que beaucoup d'entre eux aient fait la guerre du Japon, tandis que les Allemands n'ont pas eu de guerre depuis déjà bien longtemps. Combien de choses on peut apprendre d'eux et qui seraient bonnes et utiles pour notre peuple, alors que de certaines autres il faut se détourner avec horreur.

Toutes mes pensées sont avec toi, mon chéri. Oh ! ces odieux Ministres dont l'opposition me met en rage ! Que Dieu t'aide à agir sur eux par ta fermeté et ta compréhension de la situation, et par un blâme énergique de leur conduite qui, en un pareil moment, est une véritable trahison. Mais, personnellement, je pense que tu seras forcé de remplacer Stcherbatov et Samarine, et peut-être le Sazonov au long nez et Krivochéïne. Ils ne s'amenderont pas, et toi tu ne peux garder des individus pareils pour lutter contre une nouvelle Douma.

Je voudrais tant que les affaires aillent enfin mieux et que tu sentes que tu peux t'adonner tout entier aux choses de la guerre. Que penses-tu de ce que je t'ai écrit à propos d'Ivanov comme collaborateur d'Alexéiev, afin que celui-ci ne porte pas toute la responsabilité quand tu t'absenteras ou inspecteras les troupes? J'aurais aimé que tu te rendes bientôt près des troupes, mais « en passant », sans préparatifs, en automobile, dans quelque endroit important ; personne ne ferait attention à deux ou trois automobiles, et tu pourrais réjouir ton cœur et les leurs.

Je voudrais savoir si tu as demandé à Stcherbatov ce qu'il avait en vue quand il t'a dit qu'il n'y aurait rien dans les journaux, à propos des discours de Moscou, alors qu'ils ont publié tout ce qu'ils ont voulu. Quel poltron !

Mon bien aimé, je dois terminer. Dieu tout-puissant te gardera et te dirigera maintenant et toujours. Je t'embrasse avec une tendresse et un amour infinis. Pour toujours, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 17 septembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ, MON CHÉRI,

Avec un grand soulagement j'ai reçu ton cher télégramme m'apprenant que la séance (1) s'est bien passée et que tu leur as dit fermement, en face, ton opinion. Dieu te bénira pour cela, mon trésor. Tu ne peux imaginer comme c'est pénible de ne pas être avec toi, près de toi, en des temps pareils, quand on ne sait de quoi il retourne et qu'on entend ici de telles horreurs. Mon amour, Khvostov est venu de nouveau chez Ania et a supplié que je le reçoive, de sorte que je le verrai aujourd'hui. De tout ce qu'il lui a dit, on voit qu'il comprend nettement la situation, et il pense qu'avec de l'habileté et de l'intelligence on pourra encore tout arranger. Il sait que son oncle et Goremykine sont contre lui, c'est-à-dire ont peur de lui, parce qu'il est très énergique. Mais avant tout il t'est dévoué, c'est pourquoi il te propose ses services, pour que tu l'essayes et te rendes compte s'il peut être utile. Il estime beaucoup le vieux et n'irait pas contre lui. Une fois déjà il a arrêté à temps une interpellation à la Douma au sujet de notre Ami ; et maintenant ils ont l'intention de soulever cette question l'une des premières. Samarine et Stcherbatov *racontent* toutes sortes d'histoires sur Grigori, et Stcherbatov a montré tes télégrammes, ceux de notre Ami et ceux de Varnava (à propos de Jean Maximovitch), à une foule de gens. Maintenant que Grigori donne des conseils à Khvostov, *je sens que tout va bien*, et c'est pourquoi je le recevrai. Il a été très frappé quand il a lu dans les journaux du soir que Krishanovsky (écris-je bien son nom ?) est parti pour le Grand-Quartier. C'est un très vilain monsieur et il t'a toujours déplu ; je l'ai dit au vieux. Dieu nous préserve qu'il te conseille de *le* reprendre !

As-tu parcouru le livre de Khvostov ? Aussitôt que tu en auras la possibilité, viens et fais au plus tôt tous ces changements. Ils continuent de manœuvrer contre notre Ami et

(1) Séance du Conseil des Ministres.

c'est un grand mal. Khvostov n'agira pas avec la presse comme Stcherbatov, qui joue avec elle un double jeu, mais il la surveillera et ne permettra pas que des articles nuisibles paraissent. Cela me rend folle de ne pas savoir ce que tu penses et décides. C'est une véritable croix de suivre de loin tous ces troubles. Mais peut-être ne désires-tu faire aucun changement avant ton retour et je m'énerve inutilement ? Dans ce cas télégraphie un mot pour me calmer. Si tu n'as pas fait encore de changements télégraphie tout simplement : « jusqu'à présent sans changement », et si tu penses à Khvostov : « Je me rappelle *the tail* » ou, au contraire, « *The tail* inutile ». Mais je prie Dieu que tu aies bonne opinion de lui. Je le recevrai, puisqu'il le demande instamment. Je ne sais pas pourquoi il croit en ma raison et mon assistance, mais cela prouve qu'il désire servir et toi et ta dynastie, en luttant contre ces bandits et ces braillards. Ah, mon amour, comme tu m'es cher ! Comme j'ai soif de t'aider, de t'être véritablement utile ! Je prie Dieu si ardemment de me faire ton ange gardien et ton soutien en tout. Quelques-uns, maintenant, me regardent comme cela ; d'autres ne trouvent pas assez de choses à raconter sur mon compte. Quelques-uns ont peur que je ne me mêle des affaires de l'Etat (les Ministres, par exemple) ; d'autres voient en moi celle qui doit aider quand tu n'es pas là ; (Andronnikov, Varnava, Khvostov et quelques autres). Cela montre qui t'est dévoué, au vrai sens du mot ; les uns me recherchent, les autres tâchent de m'éviter, n'est-ce pas clair, mon cher cœur ?

Lis le Psaume XXXVI ; il est si beau ; il fortifie et console. Ah, que j'aime mon chéri, si fort, si passionnément !

Pourquoi a-t-on choisi Kalouga si loin, dans le Midi ? Est-ce que tu passes par Pskov, en venant ici, pour voir Rousski et peut-être quelques troupes ?

N'est-ce pas dégoûtant que Goutchkov, Riabouchinsky, Weinstein (un vrai juif), Laptev, Dzjounkovsky, aient été désignés par toutes ces brutes pour le Conseil d'Empire. Vraiment on fera du joli travail avec eux. Khvostov espère qu'en deux ou trois mois on pourrait avec de l'adresse et de la fermeté, tout remettre en ordre.

Ah ! puisse-t-il être celui qui fera cela, même si le vieux est contre lui. On peut être sûr qu'il agira prudemment, et, s'il a l'intention de prendre la défense de notre Ami, Dieu bénira son œuvre et son dévouement pour toi. Les autres, Samarine et Stcherbatov, nous vendent tout simplement. Les lâches !

Je vois aussi que le prince Toumanov sera ici à la place de Frolov. C'est certainement un bon choix. Je t'en prie, surveille toujours Polivanov.

Eh bien, mon chéri, j'ai causé avec Khvostov pendant une heure et je suis pleine d'excellentes impressions. A vrai dire, j'étais un peu inquiète parce qu'Ania est parfois capable de se tromper sur les gens. Mais nous avons parlé de toutes les questions possibles et ma conclusion est que ce serait un plaisir de travailler avec un homme pareil : il a un cerveau si clair, il comprend si bien la gravité de la situation et voit comment on pourrait y remédier. C'est beaucoup, car ici on critique mais on propose rarement le remède. Lui aussi naturellement est horrifié de l'élection de Goutchkov et de Riabouchinsky au Conseil d'Empire. En effet, c'est un scandale. On connaît toutes les menées de Goutchkov contre la dynastie. J'aurais voulu que tu appelles Khvostov au Grand-Quartier, pour un bon entretien. Il m'a dit, entre autres, que Stcherbatov montre à qui veut les voir tes télégrammes et ceux de notre Ami. Cela déplaît à beaucoup, mais d'autres en sont ravis. De quel droit se mêle-t-il des affaires privées de son Empereur et lit-il ses télégrammes ? Qui me dit qu'il ne fera pas surveiller aussi nos télégrammes ? Après cela, hélas ! on ne peut plus le qualifier de gentleman, ou même d'honnête homme. Krivochéïne aussi est en relation avec Goutchkov, car sa femme est de Moscou et appartient aussi à une famille de marchands, et là-bas tous se tiennent entre eux. J'ai tant de choses en tête que je ne sais par quoi commencer et que raconter. En tout cas, il pense que tu dois changer les Ministres au plus tôt, et, tout d'abord, Stcherbatov et Samarine, puisque le vieux ne peut, avec eux, tenir tête à la Douma. Maintenant que j'ai causé avec lui, je puis te conseiller franchement de le prendre *sans crainte*. Il parle très bien et le sait, mais c'est un avantage, car il est nécessaire

d'avoir des hommes parlant bien et capables de répondre et de riposter avec à propos. Il pourrait se mesurer avec Goutchkov et Dieu le bénirait je pense. Sans doute il a trop de tact et d'intelligence pour parler de lui ; il m'a seulement remerciée plusieurs fois de ce que je lui ai permis de dire tout ce qu'il avait sur le cœur ; car il espère beaucoup en moi et crois que j'aiderai à la bonne cause pour toi, pour Baby et pour la Russie. Il ne s'agit que de Moscou et de Petrograd, où l'esprit est mauvais ; — mais le Gouvernement doit aussi regarder plus loin et se préparer à l'après-guerre ; et il trouve que c'est une question des plus sérieuses. S'il reste à la Douma, il devra, pour le bien de son pays, dire tout cela, et alors, malgré lui, il sera amené à montrer de nouveau la faiblesse et l'imprévoyance du Gouvernement. Quand la guerre sera terminée, tous ces milliers d'hommes qui travaillent dans les usines de munitions, resteront sans ouvrage, et, sans doute, ce sera une masse de mécontents. C'est pourquoi il faut penser dès maintenant à tout cela. Toutes les usines doivent être enregistrées, avec la quantité de main-d'œuvre qu'elles emploient, etc. et il faut décider d'avance ce qu'on leur donnera à faire pour qu'ils ne restent pas sur le pavé. Cela prendra beaucoup de temps et c'est d'une importance considérable. Tout cela est *parfaitement juste*. Plus tard, il y aura tant de mécontents. Maintenant ils ont de l'argent, mais après, les soldats retourneront dans leurs villages, il y aura beaucoup de malades, de mutilés, et beaucoup de ceux qui, maintenant, sont soutenus par leur patriotisme, seront désenchantés, déprimés et auront une mauvaise influence sur les ouvriers. C'est pourquoi il faut penser à eux, et on ne voit pas qui le fera.

Il est remarquablement intelligent. Qu'importe s'il est un peut trop sûr de lui, il ne le laisse pas trop voir et il est énergique, dévoué et brûle de travailler pour toi et pour la Patrie. Ensuite, il faut se préparer d'avance pour les élections à la Douma ; les mauvais éléments se préparent toujours, les bons doivent aussi faire de la propagande. Il dit que Mme Stolypine se démène beaucoup pour Neidhardt (du Comité de Tatiana), espérant jouer elle-même un rôle. Mais Khvostov le trouve tout à fait incapable. Cela te ferait plaisir

de travailler avec un homme comme lui et tu n'aurais pas besoin de le stimuler ; on sent que même loin de toi, il travaillerait aussi honnêtement. Il a été un très bon Gouverneur pendant la révolution (il y a eu un attentat contre lui). Il dit que Goremykine a peur de lui parce qu'étant vieux il ne peut s'adapter aux idées nouvelles, comme tu me l'as dit toi-même, et ne comprend pas qu'on ne puisse pas se passer d'innovations et gouverner sans en tenir compte. La Douma existe, à cela il n'y a rien à faire ; mais avec un collaborateur aussi zélé, le vieux pourrait continuer à travailler tout à fait bien.

C'est très bien que tu n'aies pas vu Rodzianko ; leurs nez doivent s'allonger. — Tu as suspendu la Douma quand ils pensaient que tu n'oserais le faire. — Tout cela est très bien. Maintenant, Dieu soit loué, tu as refusé de recevoir la députation de Moscou. Tant mieux. Ils ont l'intention de demander de nouveau une audience, mais ne cède pas, autrement tu aurais l'air de reconnaître leur existence, nonobstant ce que tu pourrais leur dire. C'est magnifique que tu sois allé sur le front, et Khvostov est révolté que des gens soient assez aveugles, antipatriotes et poltrons pour faire des objections. Il sait comment on doit mener la presse, non comme Stcherbatov qui, tout simplement joue avec elle.

Maintenant, mon chéri, je dois terminer ; il est 7 heures ; j'ai écrit tout cela en une demi-heure, aussi excuse mon horrible écriture.

Vraiment, mon trésor, je pense qu'il est l'homme qu'il nous faut et notre Ami fait allusion à cela dans son télégramme à Ania. Je suis toujours prudente dans mon choix, mais je n'ai pas le sentiment que j'avais envers Stcherbatov, quand il est venu chez moi. Il comprend qu'il faut surveiller Polivanov maintenant que Goutchkov est entré au Conseil d'Empire ; il n'est pas très sûr de lui. Il voit et pense comme nous. Presque tout le temps c'est lui qui a parlé. *Essaye-le maintenant,* puisque Stcherbatov *doit* s'en aller. L'homme qui montre ouvertement tes télégrammes et ceux de Grigori, qu'il s'est procurés par tromperie, et Samarine aussi, sont tout

simplement des Ministres indignes, et ne valent pas mieux que Makarov qui, lui aussi, montra ma lettre à notre Ami. Mais Schtcherbatov est une chiffe et un sot. Si le vieux grogne, ça n'a pas d'importance ; essaye et tu verras comment il se comporte. Il ne peut pas être pire que Stcherbatov et je pense qu'il sera mille fois meilleur. Dieu veuille que je ne me trompe pas. J'ai prié avant de le recevoir, car j'avais un peu peur de cet entretien. Il regarde droit dans les yeux.

Je te bénis et t'embrasse sans fin. Khvostov m'a fait du bien. Mon moral était bon mais j'avais soif de voir « un homme », et enfin, je l'ai vu et entendu ; et ensemble vous vous soutiendriez l'un l'autre.

Je te bénis, mon ange. Que Dieu et la Sainte Vierge te protègent. Je te couvre d'ardents et tendres baisers. Pour toujours, mon chéri, ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 17 septembre 1915.

MON ANGE ADORÉ,

Encore un mot avant de m'endormir. J'étais si inquiète toute la soirée, n'ayant pas de télégramme de toi. Enfin, pendant qu'on me coiffait il est arrivé, à minuit moins cinq. Pense, comme il est venu lentement : il a été expédié du Grand-Quartier à 9 h. 56, et on l'a reçu ici à 11 h. 30 ; et moi, sotte, j'étais agitée, nerveuse et inquiète. Je t'ai envoyé deux télégrammes au sujet de Khvostov et j'espérais que tu répondrais au moins un mot. Il y a quelques jours, dans ma lettre, je t'ai prié de le recevoir puisqu'il le désire, et tu n'as pas répondu ; et maintenant, avant de partir pour la campagne, il l'a demandé de nouveau. C'est pourquoi je t'ai télégraphié le matin et le soir, à 8 h. 30, après l'avoir vu. Je suis si heureuse que, d'après ce que tu m'écris, les nouvelles continuent d'être bonnes. C'est d'une très grande importance et relève le moral de la population.

Maintenant je vais essayer de dormir. J'ai béni et embrassé ton oreiller vide et, comme d'ordinaire, j'y ai posé ma tête.

Mais, hélas, il ne peut qu'accepter mes baisers, non y répondre. Dors bien, mon chéri. Je désire que tu voies en rêve ta petite femme et que tu sentes ses bras caressants. Que Dieu te bénisse et que les Saints Anges te gardent. Bonne nuit, mon Trésor, mon Soleil, mon Job le résigné.

18 sept. Je continue de penser avec plaisir à ma conversation avec Khvostov, et j'aurais bien voulu que tu fusses là. C'est un homme, pas un cotillon, et un homme qui ne permettra pas qu'on nous touche ; il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour arrêter les machinations contre notre Ami, comme il l'a fait déjà. Et maintenant les autres se préparent à recommencer, et Stcherbatov et Samarine ne feront pas d'opposition, au contraire, pour garder leur popularité. Je t'ennuie ; mais je voudrais te convaincre, car j'ai la conviction absolue et très ferme que ce gros jeune homme, de beaucoup d'expérience, est précisément celui que tu approuverais, comme l'approuve la vieille femme qui t'écrit. Il connaît bien et de très près nos paysans, car il a beaucoup vécu parmi eux, et d'autres types aussi ; et il ne les craint pas. Il connaît aussi ce gros prêtre, maintenant archimandrite, je crois, ami de Grigori et de Varnava, car lorsqu'il était Gouverneur, il y a quatre ans, durant les années mauvaises, il est venu à son aide, et a si bien parlé aux paysans qu'il les a ramenés à la raison. Il trouve qu'il faut toujours profiter de l'influence d'un bon prêtre, et il a raison ; et ils ont tout arrangé ensemble pour Saint Paul Obdorsky ; maintenant il est à Tobolsk ou à Tioumen ; c'est pourquoi Samarine et C^ie^ ont dit à Varnava qu'ils ne l'approuvent pas et se débarrasseront de lui. Il a, comme dit Ania, un corps énorme, mais son âme est haute et pure.

J'ai dit à Khvostov combien j'étais triste de constater que les gens mal intentionnés ont toujours beaucoup plus de courage que les autres et donc réussissent mieux. A cela il m'a répondu que les autres ont *l'esprit* et le sentiment pour les guider et que Dieu sera près d'eux quand ils auront de bonnes intentions, et les dirigera.

L'Union des Zemstvos, selon moi, s'élargit trop et a pris trop d'affaires en main ; on veut pouvoir dire plus tard, que le Gouvernement ne s'est pas soucié suffisamment des blessés,

des réfugiés, des prisonniers en Allemagne, tandis que les Zemstvos les ont sauvés. Krivochéïne, qui a inventé cette organisation, aurait dû la maintenir dans de justes limites. C'était une bonne idée, mais il fallait la surveiller avec soin, car il y a beaucoup de vilaines gens sur le front, dans les hôpitaux, et dans les postes de ravitaillement. Il trouve que Krivochéïne est en contact trop étroit avec Goutchkov. Dans ses articles, Khvostov n'attaqua jamais les noms allemands des barons ou des serviteurs dévoués quand il parla de l'influence allemande ; mais il attira toute l'attention sur les banques, ce qui est juste, car, jusqu'ici personne ne l'avait fait, et les Ministres voient leurs fautes. Il a parlé aussi du ravitaillement et du combustible : même Goutchkov, membre du Conseil Municipal de Petrograd a oublié cela, probablement pour qu'on puisse en rejeter la faute sur le Gouvernement. C'est un véritable crime d'avoir négligé ce problème depuis des mois, on aurait dû accumuler des stocks de bois ! Cela peut provoquer des désordres, et c'est très compréhensible. Alors il faut se ressaisir et mettre les hommes au travail. Ce n'est pas ton affaire d'entrer dans tous ces détails ; c'est Stcherbatov qui devrait y veiller avec Krivochéïne et Roukhlov (1). Mais ils ne s'occupent que de politique ; ce qu'ils veulent c'est couler le vieux.

J'ai été heureuse de recevoir ta chère lettre d'hier. Je t'en remercie du fond du cœur. Je serai enchantée si tu n'as pas besoin de changer le siège du Grand-Quartier ; j'en étais tout attristée, à cause de l'effet moral que produirait ce changement. Mais puisque Dieu bénit nos armées, que tout vraiment semble aller mieux et que nous sommes solides sur nos positions, tu n'as pas besoin de changer. Et pour Alexéiev : reste-t-il seul ou prends-tu Ivanov pour partager avec lui la besogne et les responsabilités ? Dans ce cas tu serais plus libre et pourrais aller à Pskov, ou ailleurs, où tu voudrais. Eh bien, mon chéri, il n'y a rien à faire avec ces Ministres et plus vite tu les remplaceras, mieux cela vaudra : Khvostov à la place de Stcherbatov ; pour remplacer Samarine je

(1) Ministre des Travaux publics.

puis te proposer un vieil homme dévoué : Nicolas Constantinovitch Schvedov. Toutefois je ne sais pas si tu juges qu'un militaire peut occuper le poste de Procureur générale du Saint Synode ? Il a beaucoup étudié l'histoire de l'Eglise ; il possède une collection célèbre de livres religieux ; il a été directeur de l'Académie des Sciences orientales ; il est très pieux et nous est infiniment dévoué. Il appelle notre Ami : Père Grigori et a parlé de Lui très bien, à ses anciens élèves, quand il a eu l'occasion de les rencontrer dans l'armée où il était allé voir Ivanov. Il est très loyal, mais tu le connais beaucoup mieux que moi et peux juger s'il conviendrait ou non. Nous nous sommes souvenus de lui parce qu'il désire beaucoup m'être utile ; il voudrait qu'on me connût pour faire contre-poids « au parti des mauvaises gens ». Un homme pareil est très utile dans un poste élevé, mais, je te le répète, tu connais son caractère mieux que moi. Autrement, si ce n'est lui, on pourrait peut-être prendre Khvostov, le Ministre de la Justice, et mettre à la place de celui-ci quelqu'un (1) que je t'ai nommé dans ma dernière lettre, celui qui fait l'enquête à Moscou. Mais qui nommer à la place du Sazonov au long nez, s'il continue à rester dans l'opposition ?

Le gros Andronnikov a téléphoné à Ania que Khvostov a été très content de son entretien avec moi ; il a transmis d'autres amabilités que je ne veux point répéter. Notre cher Baby a demandé de nouveau si tu ne le prendras pas avec toi au Grand-Quartier, mais, en mème temps, la pensée de me quitter l'attriste. Tu serais moins seul, au moins pour un certain temps, et si tu avais l'intention de te déplacer et d'inspecter les troupes, je pourrais aller le chercher. Tu as avec toi Féodorov, de sorte que seul M. Gilliard lui serait nécessaire, et tu pourrais aussi charger un aide de camp de l'accompagner en automobile. Il pourrait avoir sa leçon de français chaque matin et se promener avec toi en voiture l'après-midi. Seulement, il ne peut pas faire de promenades à pied ; il devrait rester en arrière avec l'automobile et jouer.

(1) Krachinnikof.

N'as-tu pas une chambre libre à proximité de la tienne, ou peut-être pourrait-il partager ta chambre à coucher? Mais tu dois réfléchir à cela à tête reposée. Notre Ami télégraphie toujours au sujet de la fête de l'Intercession, et je suis persuadée que le 1er octobre apportera une grâce particulière, et la Sainte Vierge t'aidera. Demain, il y aura quatre semaines que tu es parti, aurons-nous l'immense joie de ton retour mercredi? Ania devient folle de joie ; moi, je cache mes sentiments, et, hélas, plus de choses désagréables que d'agréables t'attendent. Mais quel bonheur de te serrer de nouveau dans mes bras, de te caresser, de t'embrasser, de sentir ton ardeur et ton amour, dont je suis altérée. Tu ne sais pas comme tu me manques mon Ange chéri.

Maintenant, je dois expédier ma lettre. Que Dieu te bénisse. Pour toujours ta vieille femme qui t'aime.

ALIX.

P. S. Tous les enfants t'embrassent. Baby cuit des pommes de terre et des pommes dans le jardin ; les filles sont à l'hôpital. Pourquoi Boris est-il de nouveau ici, je ne sais.

Frolov (1) était désespéré. Tous l'ont injurié parce qu'il avait laissé passer les articles sur notre Ami, bien que ce fût la faute de Stcherbatov, et maintenant qu'il veille attentivement à ce qu'une pareille chose ne se renouvelle pas, tout d'un coup, on le remplace ! Khvostov a aussi ses idées sur la presse. Gadon (2) nuit beaucoup à notre Ami en racontant des horreurs sur lui chaque fois qu'il en a l'occasion.

Mille mercis pour les notes, si bien écrites, sur la situation générale. Les journaux de ce matin, avec les nouvelles du Grand-Quartier m'ont plu. Toute la situation est nettement expliquée pour les lecteurs.

(1) Adjoint au Ministre de la guerre.
(2) De la maison de l'Impératrice douairière.

Tsarskoîe-Selo, 19 septembre 1915.

MON CHER AIMÉ,

Il y a aujourd'hui quatre semaines que tu nous as quittés. C'était le samedi soir, 22 août. Grâce à Dieu nous pouvons espérer te revoir bientôt parmi nous ; ah, *quelle joie* ce sera ! De nouveau il fait gris et il pleut. Merci pour ta prompte réponse au sujet de Youssoupov. J'ai télégraphié aussitôt à Ella, cela la calmera.

Je suis heureuse que les adieux de Vorontzov se soient passés si bien. Comment cela ira-t-il là-bas, maintenant? De nouveau la bande s'y rassemble, et Stana a pris pour dame d'honneur la femme de Kroupensky, celui qui a fait le plus de mal dans la bande de l'ancien Grand-Quartier, et c'est un vilain monsieur. Il faut surveiller attentivement leur conduite ; se sont des ennemis dangereux et de mauvaises gens. Notre Ami termine son télégramme pour toi : « *Au Caucase, il y a peu de soleil* ». C'est triste que Nicolacha ait tant changé, mais ces femmes font tourner leurs maris comme des totons.

Grabbe (1) a écrit à sa femme que la séance du Conseil des Ministres a été *orageuse* et qu'ils ne veulent pas exécuter tes ordres, mais que tu as été très énergique, un vrai *Tsar*, et j'ai été si fière quand Ania m'a raconté cela. Ah ! mon chéri, sens-tu maintenant ta force et ta sagesse ? Maintenant que tu es maître de toi-même, il faut que tu sois énergique, résolu ; et ne t'en laisses pas imposer par d'autres. Il m'était agréable d'entendre comment Boris parlait de toi et du grand changement qui s'est opéré au Grand-Quartier, et aussi de savoir que, de tous côtés, on dit que tu es de bonne humeur. Dieu soit loué, notre Ami avait raison. J'ai reçu un télégramme de mon Vesselovsky qui est très malade et doit quitter le régiment pour se soigner.

Varnava est parti pour Tobolsk ; notre Ami a demandé qu'on l'y renvoie. Goremykine lui a dit de ne plus se montrer

(1) Aide-de-camp de l'Empereur, commandant de l'escorte.

au Synode. On me dit que Samarine est rentré du Grand-Quartier et s'est mis à travailler aussitôt au renvoi de Varnava. Je t'en prie, interdis cela si tu apprends que c'est vrai.

Bonne nuit, mon amour. Que Dieu te bénisse, te protège, te garde et te guide. Je te couvre de baisers. Pour toujours, mon Nicky, ta tendre vieille

WIFY.

Je verrai les Français (1) lundi, à 4 heures et demie, car ils déjeunent à Elaguine. Un vrai scandale : on ne peut trouver de farine ni en ville ni ici, et les gens font la queue, dans les rues, devant les boutiques. L'organisation est détestable. Obolensky est un imbécile ; il faut prévoir les événements au lieu d'attendre qu'ils arrivent.

Tsarskoîe-Selo, 20 septembre 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

J'ai lu les journaux, ce matin, avec le plus grand intérêt. L'explication promise sur la situation de notre front est faite d'une façon très claire, ainsi que l'exposé des opérations pendant tout le mois et de notre résistance opiniâtre à l'ennemi.

Je t'envoie une lettre de Boulatovitch, qu'il a transmise par Ania, et le résumé de la conversation de celle-ci avec Beletsky, (2) qui, vraiment, a l'air d'un homme capable de rendre de grands services au Ministère de l'Intérieur, puisqu'il connaît tout. Dzjounkovsky l'a forcé de partir juste quand il était nécessaire de tenir en main tous les fils. Il dit qu'on se plaint partout de Stcherbatov, de son inaction et de son incompréhension de son travail et de ses devoirs. Il a une très mauvaise opinion du gros Orlov, et il est sûr que ma lettre à Ania, envoyée du *Standart*, en Crimée, qui lui a été adressée à la campagne et qu'elle n'a jamais reçue est entre les mains d'Orlov. Il dit que Dzjounkovsky a remis tous ces

(1) La mission à la tête de laquelle était le général d'Amade.
(2) Nommé quelques jours plus tard adjoint au Ministre de l'Intérieur.

ignobles papiers sur notre Ami, au frère de Maklakov, puisqu'ils ont l'intention de soulever cette question à la Douma et d'étaler publiquement ces documents. Dieu fasse que Khvostov te convienne, il mettra fin à tout cela. Par bonheur, il est encore ici ; même il est allé chez Goremykine, pour exposer au vieux toutes ses idées. Andronnikov a donné à Ania sa parole d'honneur que personne ne saura que Khvostov vient chez elle ; elle ne le reçoit pas au Palais, mais dans sa propre maison, ainsi que Beletsky, de sorte que mon nom et le sien ne seront pas prononcés. Hélas, Gadon et Shervachidzé (1) répandent, je crois beaucoup de vilaines choses sur Grigori. On comprend cela de la part d'un ami de Dzjounkovsky.

Avec la plus grande joie j'ai reçu ta précieuse et tendre lettre. Tes chaudes paroles ont été un baume à mon cœur angoissé. Oui, mon trésor, la séparation nous a rapprochés encore davantage. On sent si fort ce qui manque ; et les lettres sont une grande consolation. Vraiment, Il a prédit de la façon la plus exacte la durée de ton séjour là-bas. Oui, je suis sûre que tu es impatient d'avoir plus de contact avec les troupes, et je serai heureuse pour toi quand tu pourras te déplacer un peu. Sans doute, ce mois a été trop important : tu as dû t'entraîner à ton travail avec Alexéiev, examiner les plans, et il y a eu tant d'inquiétudes pour le front. Mais, maintenant, grâce à Dieu, tout semble bien marcher. Le vieux a demandé de me voir demain, à 6 heures, probablement pour que je te transmette différentes choses ou me raconter le résultat de sa conversation avec Khvostov. Ce sera intéressant ce qu'il racontera de la séance à Moghilev. Quel magnifique télégramme de notre Ami et combien il donne de courage pour agir fermement. Bien entendu, aussitôt que Samarine partira, il faudra congédier les membres du Synode et en nommer d'autres. La femme de notre Ami vient d'arriver ; Ania l'a vue ; elle est très triste ; elle dit qu'Il souffre affreusement des calomnies et des abominations qu'on dit et écrit de lui. Il y a longtemps qu'il aurait fallu faire cesser cela. Khvostov et Belet-

1) Grand-maître de la maison de l'Impératrice douairière.

sky seraient hommes à cela. Seulement il faudrait forcer les deux Khvostov à bien travailler ensemble ; tous doivent s'unir. J'aurais bien voulu savoir ce que tu penses de Sazonov ? Je le crois brave, honnête, mais obstiné. Quand il verra une nouvelle collection de Ministres énergiques, il se ressaisira sans doute et redeviendra un homme. L'atmosphère ambiante l'a saisi et crétinisé. Il y a des hommes qui font des miracles dans les périodes de troubles et de grandes difficultés et d'autres qui ne montrent que les côtés misérables de leur caractère. Sazonov a besoin d'un bon stimulant et dès qu'il saura que les affaires vont bien et qu'il n'y a plus d'intrigues ni de fauteurs de troubles, il sentira son épine dorsale se redresser. Je ne puis croire qu'il soit aussi malfaisant que Stcherbatov ou Samarine, ni même que mon ami Krivochéïne. Qu'est-il arrivé à celui-ci ? Je suis tout à fait désenchantée de lui. Mon amour, si tu en as l'occasion dans le train, parle un peu à N. P. et fais-lui comprendre que tu es heureux de mon aide. Une fois il m'a écrit, non sans une certaine inquiétude, qu'on mentionne très souvent mon nom, que Goremykine me voit, etc. Il ne comprend pas que c'est mon devoir, quoique femme, de t'aider où et quand je puis, et d'autant plus quand tu es absent. Ne dis pas que je t'ai parlé de cela, mais amène la conversation sur ce sujet, en tête-à-tête. Il a un parent à la Douma, le mari de sa cousine, qui, peut-être, parfois, essaye de lui présenter mensongèrement différentes choses ou de l'influencer. Il a dit à Axel Pistolkors que je fais cadeau aux officiers de ceintures avec des prières de Grigori. Quelle bêtise ! On aime beaucoup ces ceintures, avec différentes prières, et j'en donne une à chacun des officiers qui part d'ici pour le front, et deux officiers, que je n'avais jamais vu m'ont suppliée de leur en donner une avec une prière du Père Séraphin. On m'a dit que les soldats qui en avaient porté, pendant la dernière guerre, n'ont pas été tués.

Quelle immense joie dans trois jours, si Dieu permet que tu sois de nouveau parmi nous ! C'est trop beau. Mon amour, ma joie, je t'attends avec une *telle* impatience.

Au revoir, mon cher cœur. Je te bénis et t'embrasse sans fin avec une sincère et profonde tendresse. Je t'aime chaque

jour de plus en plus. Dors bien, mon petit Agou. J'écrirai encore demain si quelqu'un va à ta rencontre, puisque j'aurai peut-être quelque chose à te dire après ma conversation avec Goremykine.

Pour toujours, mon précieux Nicky, ta femme qui t'aime tendrement

ALIX.

Tsarskoîe-Selo. 1er octobre 1915 (1).

MON BIEN-AIMÉ

Tu liras ces lignes quand déjà le train t'emportera loin de nous. Mais cette fois tu peux partir le cœur plus tranquille, puisque, grâce à Dieu, les affaires vont mieux, aussi bien à l'intérieur qu'au dehors ; et notre Ami est ici et il a béni ton voyage. La fête de l'Intercession apportera sa bénédiction à nos troupes et la victoire, et la Sainte Vierge étendra sa protection sur tout le pays. C'est toujours la même souffrance de me séparer de toi et surtout maintenant que tu emmènes Baby, qui me quitte pour la première fois de sa vie. Ce n'est pas facile, c'est même *atrocement pénible*. Mais je me réjouis pour toi ; au moins tu ne seras plus tout seul. Et notre petit Agou, comme il est heureux de partir avec toi, sans nous autres femmes auprès de lui. Tout à fait un grand garçon ! Je suis sûre que les troupes seront heureuses quand elles apprendront qu'il est avec toi. Nos officiers, à l'hôpital, ont été enthousiasmés. Si tu vas voir les troupes, après Pskov, je t'en prie, prends-le avec toi en automobile.

Mon Amour, je t'aime et j'eusse voulu ne jamais me séparer de toi et partager tout avec toi. Quelle joie ce fut de t'avoir ici, mon Soleil ! je vivrai de ce souvenir. Dors bien, mon petit mari ; ta petite femme est toujours près de toi, en toi. Quand tu te rappelles le livre d'images, pense toujours à

(1) Pendant le séjour de Nicolas à Tsarskoîe, Khvostov et Beletsky remplacèrent à l'Intérieur Samarine et Stcherbatov. Ce dernier entra au Conseil de l'Empire. L'assemblée de la noblesse de Moscou exprima à Samarine les regrets que lui causait son départ.

ta vieille femme. Que Dieu te bénisse, te protège, te garde et te guide ! Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 3 octobre 1915.

MON CHER AIMÉ,

Magnifique journée ensoleillée ; la nuit 2° au-dessous de zéro. C'est dommage qu'il n'y ait pas dans les journaux que tu as vu les troupes ; j'espère que ça paraîtra demain. Il est nécessaire de publier ces choses, sans doute sans désigner les secteurs. J'attends avidement des détails pour savoir comment tout s'est passé.

Quelle chose stupide : à Moscou, ils veulent remettre une adresse à Samarine quand il rentrera de la campagne. Il paraît que cet ignoble Vostokov (1) lui a envoyé le télégramme au nom de ses deux « bandes », de Moscou et Kolomna ; c'est pourquoi le charmant petit Macaire (2) a écrit au Consistoire en insistant pour avoir copie du télégramme de Vostokov à Samarine et savoir qui lui a donné le droit d'envoyer un pareil télégramme. Comme ce sera bien si le petit Métropolite réussit à se défaire de Vostokov ; il est grand temps. Il fait infiniment de mal et c'est lui qui inspire Samarine. A Moscou ça ne va pas bien, mais, avec l'aide de Dieu, il n'arrivera rien. Mais il faut qu'ils sentent ton mécontentement.

Mon amour, tu me manques tant, tant ; je désire tes baisers ; je voudrais entendre ta chère voix et regarder tes yeux. Je te remercie tant pour ton télégramme.

L'inauguration de l'hôpital au Palais d'Hiver ne pourra avoir lieu que le 10, parce que la Croix Rouge n'a pas encore fourni les lits, etc. Notre rôle est terminé, de sorte que je préfère rester tranquille après cette cérémonie (et sûrement Mme Becker viendra le 11 ou le 12), et, s'il en est ainsi, je serai à Moghilev le 15 au matin à 9 heures, si c'est commode pour

(1) Un prêtre.
(2) Métropolite de Moscou.

toi ? Ce sera un jeudi, juste deux semaines après ton départ. Fais-le moi savoir. Cela signifie que je serai le 13 à Tver, et, le 14, en un autre endroit, en route vers toi. La lune est claire et magnifique ; il est maintenant 5 heures dix et il fait déjà sombre. Après la promenade, à Pavlovsk, nous avons pris le thé ; il fait si froid. Les petites ont un essayage et les grandes sont allées à notre hôpital nettoyer les instruments. A 6 heures et demie nous irons à l'office du soir dans notre nouvelle petite église.

Dans la soirée nous verrons notre Ami chez Ania pour lui dire au revoir. Il te conseille beaucoup de télégraphier au roi de Serbie, parce qu'il craint énormément que la Bulgarie n'en finisse avec eux. C'est pourquoi je t'envoie son papier, tu peux t'en inspirer pour ton télégramme : le même sens, mais dans les termes que tu voudras, et naturellement plus court.

Maintenant, je dois terminer ma lettre, mon amour. Que Dieu te bénisse et te garde et que la Sainte Vierge te protège contre tout mal ! Nos bons souhaits pour la fête de notre Rayon de Soleil.

Ta petite femme

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 4 octobre 1915.

MON CHER ADORÉ,

De tout mon cœur je me réjouis avec toi à l'occasion de la fête de notre cher enfant. Il la passe tout à fait en petit militaire. J'ai lu le télégramme que lui envoie notre Ami ; il est beau. Tu seras ce soir à l'église, mais moi je me sens très fatiguée, ce qui fait que je n'irai qu'à Znaménia faire brûler un cierge pour mon chéri.

Hier, j'ai vu Grigori chez Ania ; c'était très bien. Zina y était aussi. Il a parlé si bien ! Il m'a prié de te dire que ce n'est pas du tout clair, cette nouvelle monnaie de timbres-poste ; les gens simples n'y comprennent rien. Nous avons suffisamment de monnaie et cela pourrait provoquer des désagréments.

J'aurais voulu dire cela à Khvostov pour qu'il en parle à Bark. C'est naturel qu'on n'ait pas accepté son télégramme pour Baby, de sorte que je te l'envoie afin que tu puisses le lire au petit. Peut-être me télégraphieras-tu pour le remercier.

Maintenant, au revoir, mon amour ; que Dieu te bénisse et te garde! Je te couvre de baisers, mon adoré, et reste tendrement à toi. Ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 6 octobre 1915.

MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

Une froide matinée embrumée. J'ai parcouru les journaux ; grâce à Dieu les nouvelles continuent d'être bonnes.

Mon amour, pourquoi Dzjounkovsky a-t-il reçu le commandement des régiments Préobrajentzy et Semenovtzy? C'est trop d'honneur pour lui après sa lâche conduite ; cela gâte l'effet de la punition. Il aurait dû recevoir des régiments d'infanterie. Il continue de dire des horreurs sur notre Ami et les répand maintenant parmi la noblesse. Khvostov m'en apportera demain des preuves. Ah non, on a été beaucoup trop bon de lui donner déjà une si belle nomination. Je puis m'imaginer quelle boue il va répandre dans ces deux régiments, et tous le croiront.

J'ai tant à faire, je dois voir tant de gens, etc., que je me sens extrèmement fatiguée et j'avale beaucoup de drogues. Comment va ta santé, mon adoré? N'y a-t-il pas près d'Orcha ou de Vitebsk des troupes que tu pourrais inspecter? Tu aurais pu consacrer un après-midi à cela. Tu me trouves probablement assommante, mais je voudrais tant que tu visses le plus possible de troupes. Je suis sûre que tu pourrais faire défiler devant toi, à la gare, les jeunes soldats qui passent par le Grand-Quartier pour aller rejoindre leurs régiments ; ils en seraient heureux. Tu sais, les gens qui t'entourent ont souvent cette mauvaise idée de ne pas te prévenir, comme si cela pouvait empêcher ta promenade ordinaire, et si l'on ne pouvait unir les deux. Au revoir, mon cher petit mari, cœur de mon

cœur, âme de ma vie ; je te serre fortement dans mes bras, et je t'embrasse avec tant de tendresse et d'amour et de dévotion. Que Dieu te bénisse, te garde et te protège de tout mal ! Mille baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 7 octobre 1915.

MON CHÉRI,

Mon amour chéri, je tâche de me représenter comment tu t'étais installé et remerciais pour les vœux. Moi aussi j'ai reçu des officiers des régiments de Baby (je collectionne tous ces souhaits des régiments pendant la guerre) et j'ai répondu qu'il est au Grand-Quartier, car j'étais sûre que cela réjouirait leurs cœurs de savoir que le père et le fils sont ensemble. Depuis hier soir il tombe de la neige, mais elle ne reste pas. Il semble que c'est le véritable hiver qui commence déjà.

Mon cher amour, je t'envoie deux timbres-monnaie de la part de notre Ami pour te montrer que l'un d'eux, déjà, est faux. Le public est très mécontent ; ces petits carrés de papier s'envolent, etc.; dans l'obscurité les gens trompent les cochers, et ce n'est pas bien. Il te supplie d'interdire cette monnaie immédiatement. — Cette infâme Bulgarie ! Maintenant, elle va se tourner contre nous, au Sud, ou peut-être penses-tu qu'ils n'attaqueront que la Serbie et ensuite la Grèce. C'est ignoble. As-tu envoyé un télégramme au vieux roi Pierre ? notre Ami le désire tant.

Oh, mon chéri, maintenant il est huit heures moins vingt et je suis tout à fait abrutie. J'ai une foule de choses à te dire et je ne sais par quoi commencer. De 10 heures et demie à midi et demie il y a eu des opérations, et on a mis dans le plâtre. De midi trois quarts à une heure j'ai eu Krivochéïne, et après je suis allée au Grand Palais. Alors on m'a remis ta précieuse lettre, dont je te remercie infiniment, mon chéri. J'ai été si heureuse de la recevoir, je l'ai embrassée, relue,

ainsi que celle de notre petit. Notre Ami est un peu inquiet pour Riga, et toi ?

J'ai causé avec Bark des timbres-monnaie. Lui aussi trouve que cela ne vaut rien, et il veut proposer aux Japonais de nous fabriquer de la monnaie. Ensuite on pourrait avoir du papier-monnaie au lieu de petits timbres, dans le genre des lires italiennes, qui sont bien du papier-monnaie. Bark a été très intéressant. Ensuite est venue Mme Zizi, puis la jeune lady Sybil de Grey, arrivée pour organiser un hôpital anglais, et Malcolm (que j'ai connu autrefois ; il était au mariage de Mossy et à notre couronnement ; un adolescent bouclé, très beau, en uniforme écossais). Chacun d'eux est resté une vingtaine de minutes ; et après Khvostov, jusqu'à maintenant. La tête me tourne de tout cela. Comme remplaçant de Dzjounkovsky à la gendarmerie, il propose Tatischev (gendre de Zizi) qui serait très bien ; il est discret, un vrai gentleman ; seulement il devrait porter l'uniforme ; tu as déjà donné un uniforme à Obolensky, à Kourlov et à un autre prince Obolensky, gouverneur général de la Finlande. Khvostov me prie de te dire cela auparavant afin que tu puisses réfléchir si cela te convient. Il désire te demander de le recevoir le mois prochain et m'a communiqué les questions dont il t'entretiendra.

Demain je tâcherai d'écrire davantage, quand je serai en état d'exprimer calmement mes idées en mots, ce soir je me sens tout à fait idiote. Notre Ami a été très content de ton ordre du jour à propos de la Bulgarie, il l'a trouvé très bien formulé.

Maintenant, je dois terminer. Je te remercie encore et encore pour ta charmante lettre, mon Ange chéri. Je puis me représenter toi et le petit, le matin, et je puis causer avec toi, en pensée, pendant que tu es encore endormi. Le vilain garçon, il écrit aujourd'hui : « Ce matin, papa a empesté beaucoup et longtemps ». Quel polisson !

Ah ! mes anges, comme je vous aime ; vous me manquez affreusement.

Je viens de recevoir ton télégramme. Quelles nouvelles, mon chéri ? Je suis avide d'en recevoir. Il semble que, de

nouveau les affaires vont très mal? Au revoir, mon Soleil ; je te couvre de tendres baisers. Je te bénis, mon amour. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 8 octobre 1915.

MON CHER AMOUR,

Eh bien, maintenant, parlons de Khvostov. J'ai causé avec lui de la farine, du sucre, qui sont rares, et du beurre, qui manque maintenant à Petrograd, tandis qu'en Sibérie il y en a des wagons entiers immobilisés. Il dit que tout cela regarde Roukhlov (1). C'est lui qui devrait surveiller tout cela et donner des ordres pour que les wagons arrivent. Au lieu de ces produits de première nécessité, on expédie des wagons de fleurs et de fruits, c'est une vraie honte. Ce cher homme est vieux ; il lui faudrait aller lui-même là-bas, inspecter tout et arranger tout. C'est un véritable scandale et l'on se sent humilié devant les étrangers, à la pensée qu'un pareil désordre peut exister. Ne pourrais-tu pas charger quelqu'un d'aller organiser tout cela et forcer tout le monde à travailler comme il faut dans les endroits où se trouvent les wagons et où les produits pourrissent? Khvostov a parlé de Gourko (2) comme d'un homme qu'il faudrait envoyer pour cette inspection, parce qu'il est très énergique et remuant. Mais aimes-tu un type pareil? C'est vrai que Stolypine a été injuste envers lui, mais des mesures énergiques doivent être prises. Je t'ai écrit sur Tatischev (3) pour la gendarmerie, seulement j'ai oublié de dire à Khvostov qu'il est terriblement monté contre notre Ami, de sorte qu'avant tout, Khvostov devrait, il me semble, causer avec lui sur ce sujet. Imagine-toi quelle horreur : le ministre de la guerre a son propre service de renseignements

(1) Ministre des voies et communications remplacé un peu plus tard par Trépov.

(2) Membre du Conseil d'Empire.

(3) Gouverneur de Kazan, puis commandant du corps des gendarmes.

pour rechercher les espions, et, maintenant, il surveille Khvostov, pour savoir où il va et qui il voit, et le pauvre homme en est tout troublé. Il ne peut pas faire d'esclandre, puisqu'il a découvert cela par l'entremise d'un petit fonctionnaire qui lui a tout raconté. Son oncle a aussi entendu différentes choses qui viennent de Polivanov. Ce dernier continue d'être bien avec Goutchkov ; c'est pourquoi ils peuvent faire beaucoup de mal à Khvostov. Il aurait fallu surveiller attentivement Polivanov. Bark aussi le déteste, et, ces jours-ci, il lui a fait une réponse très raide. Mais tu es peut-être satisfait du travail de Polivanov en ce qui concerne la guerre? En tout cas, quand tu jugeras qu'il faut le remplacer, il y a son aide Beliaiev qui est considéré comme un homme très intelligent, travailleur, et un vrai gentleman, qui t'est entièrement dévoué. Dzjounkovsky a pris les copies de tous les papiers contre notre Ami qui se trouvent au Ministère de l'Intérieur, (il n'avait pas le droit de faire cela), et il les a montrés à droite et à gauche, à Moscou, dans les milieux de la noblesse, après qu'il a été déplacé. La femme de Paul a de nouveau répété à Ania que Dzjounkovsky a donné sa parole d'honneur à son mari que l'hiver dernier tu lui avais ordonné de traduire Grigori devant les tribunaux. Il l'a dit à Paul et à sa femme, et l'a répété à Dmitri et à plusieurs autres personnes, en ville. C'est un acte déloyal et malhonnête au plus haut degré et je trouve que cet homme ne mérite ni récompense ni poste élevé. Un homme pareil continuera, sans se gêner, à faire le mal et créera dans les régiments un mouvement contre notre Ami. Grigori dit que jamais Dzjounkovsky ne réussira dans son travail, pas plus que Nicolacha, parce qu'ils sont allés contre lui et contre toi.

Quelle surprise agréable, on m'a apporté ta chère lettre si tôt ! Je t'en remercie encore et encore, mon chéri. C'est bien, mon amour, que tu aies donné l'ordre de remplacer d'un coup trois généraux coupables. Une pareille mesure servira de leçon aux autres et ils seront plus prudents désormais. J'aurais voulu savoir les noms de ces généraux.

Dieu veuille que Riga ne soit pas prise ! Ils en ont déjà assez.

Quelle idiote je suis d'avoir mal numéroté mes lettres ; je t'en prie, rectifie. Le petit aime à creuser et travailler, parce qu'il est si fort et oublie qu'il doit prendre des précautions ; alors veille à ce qu'il ne remue pas trop son bras malade, avec le temps humide le mal pourrait empirer. Je suis heureuse qu'il soit si peu timide ; c'est très important. Ce matin je ne vais pas à l'hôpital et ne me lèverai que pour le déjeuner, puisque le dos continue de me faire mal et que je me sens très fatiguée. Néanmoins j'irai en ville, c'est nécessaire, car le public est si hostile et blâme tant ; alors voilà, il faut se montrer, bien que ce soit fatigant.

Ça m'étonne que le petit Amiral n'ait pas répondu à ta lettre ; je pense qu'un changement d'air serait utile pour lui et pour sa femme. Ania est allée chez eux comme je l'en avais priée. D'abord il a été très raide ; il ne l'avait pas vue de toute une année, et n'a jamais demandé des nouvelles de sa santé après l'accident, mais ensuite, il s'est déridé, a parlé beaucoup du Grand Quartier et des heureux changements qu'on y remarque depuis que tu es là.

Nous avons pris le thé dans le train. A la maison j'ai trouvé ton cher télégramme pour lequel je te remercie tendrement. Comme je suis heureuse que notre offensive près de Baranovitchi ait été couronnée de succès !

Ella m'a télégraphié que mon hôpital de Grodno, avec Mme Kaygorodova, est installé près de Moscou, dans une très belle maison neuve.

Ensuite j'ai reçu Voljine avec qui j'ai causé trois quarts d'heure. Il m'a fait une excellente impression ; Dieu veuille qu'il ait la force de réaliser toutes ses bonnes intentions ! Vraiment il paraît être l'homme qui convient et il est très content de travailler avec le jeune et énergique Khvostov. En partant, il m'a priée de le bénir, ce qui m'a touchée beaucoup. On voit qu'il est plein des meilleures intentions et comprend admirablement les besoins de notre Eglise. C'était difficile de trouver l'homme qu'il fallait, et il me semble que tu l'as trouvé. Nous avons touché toutes les questions essentielles : le clergé, les réfugiés, le Synode, etc.

Maintenant, mon petit oiseau, je dois expédier ma lettre.

Que Dieu te bénisse, te garde et te protège de tout mal ! Je vous embrasse tous deux, mes trésors, encore et encore. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Je t'envoie quelques-unes des cartes postales que j'ai commandées ; elles coûtent 3 kopecks et nous les vendons 5. Massolov propose que je donne cet argent à des œuvres de bienfaisance et que ce soit imprimé sur le verso ; alors je vais réfléchir pour quelles œuvres.

Tsarskoîe-Selo, 9 octobre 1915.

MON CHÉRI,

Quelle journée j'ai eu de nouveau ! Le matin j'ai lu les papiers de Rostovtzev jusqu'à 11 heures ; puis je me suis habillée et suis allée à Znaménia, ensuite chez Ania et, à midi, j'étais à l'hôpital où je suis restée jusqu'à 1 heure. Ensuite Ania est venue et m'a fait la lecture, car je ne peux pas parler tout le temps. Ma tête est si fatiguée ; il faut penser à tant de choses : le caviar, le vin, les cartes postales pour l'hôpital ; nos prisonniers, les crèches, etc. En outre, Ania avait beaucoup à me raconter après toutes ses conversations, et son humeur aujourd'hui n'est pas fameuse, à cause de mon prochain départ. Notre Ami est avec elle, et probablement que ce soir nous irons là-bas. Il la met hors d'elle, en lui disant que, sans doute, elle ne pourra plus jamais bien marcher ; la pauvre fille, avec son caractère il vaudrait mieux ne pas le lui dire.

Demain je verrai Zhevakha, pour entendre ce qu'il dit de l'Icone ; ce sera intéressant. Il serait bon de l'attirer au Synode, c'est un laborieux. J'aurais voulu savoir comment est le bras de Baby, il le fatigue si facilement, car c'est un enfant fort qui veut faire ce que font les autres. Sais-tu, mon chéri, il me semble que je devrais amener Marie et Anastasie ; ce serait trop triste de les laisser seules à la maison. Mon chéri,

n'iras-tu pas à Vitebsk, avec Baby, avant notre arrivée, pour voir le corps d'armée qui se trouve là-bas ? Mordvinov dit qu'il serait intéressant de le voir. Ou peut-être vaut-il mieux que nous y allions tous ensemble, et de là tu irais quelque part dans le Sud, chez Ivanov ? Réfléchis à cela. Il serait *très intéressant* de voir les troupes. De Vitebsk, il n'y a que deux verstes en automobile. Notre Ami désire toujours que moi aussi je voie les troupes ; il en parle depuis l'année dernière déjà, et il affirme que cela leur porterait bonheur. Parle de cela à Voyéikov et allons tous ensemble. Nous arriverons le 15 à 9 heures du matin, je crois ; et nous resterons, comme tu le dis, un ou deux jours.

Beletsky se présente à moi demain. Evidemment, il a parlé très énergiquement à Polivanov ; il lui a dit qu'il savait que ses mouchards travaillent, espionnent, pour son service de renseignements. Polivanov s'est un peu troublé. Mordvinov a gardé de tout ce qu'il a vu une excellente impression. Ah ! comme c'est utile d'être loin de nos villes grises, mauvaises, polinières.

Pardonne-moi d'écrire si mal, mais, comme toujours, je me hâte. Ce soir, à 9 heures, je verrai notre Ami chez Ania. Mon chéri, comment vont les affaires près de Riga ? Quels sont les trois généraux que tu as destitués ? Je ne puis pas comprendre ce que fait Nicolacha. Maintenant, il a pris Istomine, qui hait Grigori, et était chef de cabinet de Samarine.

Maintenant, mon Soleil, je dois terminer. J'ai hâte de te voir et je compte impatiemment les jours qui restent encore. Que Dieu te bénisse, te garde, te protège et te guide maintenant et toujours ! Je te couvre de tendres baisers, mon trésor, et reste ta femme aimante.

Tsarskoîe-Selo, 10 octobre 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Quelle masse de prisonniers nous avons faits encore ! Mais quelles nouvelles de Riga ? Cela m'inquiète. Notre Ami, que

nous avons vu hier soir, dans l'ensemble n'a pas d'inquiétudes sur la situation militaire, mais il y a autre chose qui le trouble beaucoup et, pendant deux heures, il n'a pour ainsi dire parlé que de cela. Il dit que tu dois donner l'ordre que les wagons chargés de farine, de beurre et de sucre passent avant tous les autres. La nuit, tout cela lui est apparu comme une vision : il a vu toutes les villes, les lignes de chemin de fer, etc. Il est difficile de répéter son récit, mais il dit que c'est très sérieux, et qu'alors nous n'aurons pas de grèves. Seulement, pour organiser cela, il faut que tu envoies quelqu'un. Il désire que je te parle de cela *très sérieusement*, sévèrement même, et les fillettes doivent m'aider. C'est pourquoi je te l'écris, pour que tu aies le temps de t'habituer à cette idée ! Il propose que pendant trois jours il ne circule d'autres trains que ceux chargés de beurre, de farine, de sucre, plus nécessaires encore que la viande ou les munitions. Il compte qu'avec 40 vieux soldats on pourrait, en une heure, charger un train et faire partir ces trains l'un après l'autre, mais pas tous dans la même direction : à Petrograd, à Moscou, et arrêter les wagons en différents endroits et les amener successivement non pas au même endroit, car cela aussi serait mauvais, mais dans différentes gares et en différents bâtiments ; on ne mettrait en circulation que très peu de trains de voyageurs et, pendant ces jours-là, on diminuerait le nombre des voitures des quatre classes et attacherait à leur place des wagons de farine et de beurre de Sibérie. Là-bas, les voies ne sont pas si encombrées dans la direction de l'ouest ; et si la situation ne s'améliore pas, le mécontentement s'accroîtra. Le public criera, dira que c'est inadmissible et te créera des difficultés. Mais on peut y remédier ; bien qu' « on aboiera » comme Il dit, c'est nécessaire, et, malgré qu'il y ait un risque, c'est essentiel. En trois jours on pourrait livrer des quantités suffisantes pour plusieurs mois. Cela peut paraître étrange, dans mon exposé, mais si l'on y réfléchit, on voit, qu'au fond, l'idée est juste. Après tout, on peut tenter quelque chose, et il faut donner l'ordre assez tôt pour ces trois jours, comme pour une loterie ou une quête, de sorte que tous puissent s'arranger en conséquence. Il faut faire cela

maintenant et vite ; seulement tu devrais choisir un homme énergique, qui irait en Sibérie, sur la principale artère, et d'autres, sous ses ordres, surveilleraient les grandes gares et les embranchements, et ils veilleraient à ce que tout marche comme il faut, sans arrêts inutiles. Je pense que tu verras Khvostov avant moi, c'est pourquoi je t'écris tout cela. Il m'a dit d'en parler à Beletsky et demain au vieux, afin qu'il commence à y songer le plus tôt possible. Khvostov dit que c'est la faute de Roukhlov, qui est vieux et ne va pas lui-même voir ce qui se passe là-bas. C'est pourquoi, si tu envoyais quelqu'un d'autre pour s'occuper de cela, ce serait bien. Quand on regarde la carte, on voit que Viatka est la grande gare du triage. Il faudrait aussi avoir du sucre de Kiev, — et surtout de la farine et du beurre, qui abondent à Yaloutersk et en d'autres districts. De vieux soldats pourraient être utilisés pour ce travail ; car certainement il n'y a pas assez d'hommes pour empaqueter les produits et charger les wagons. Il faut faire comme un réseau et activer partout la circulation ; il y a assez de wagons. Donc, je t'en prie, pense sérieusement à cela. Maintenant assez sur ce sujet. — Ania est très ennuyée : Il ne veut pas qu'elle aille où que ce soit, pas même à Bielgorod, pendant que nous ne serons pas là ; et cependant, quand je lui avais conseillé de partir, elle s'y refusait, trouvant que chez elle c'est si confortable. Toujours les mêmes histoires, son humeur ne s'améliore pas et elle me gâte le plaisir, car je me réjouis tant de voir bientôt mes chéris. Il trouve nécessaire de rester ici pour surveiller les affaires, mais si elle part, Il partira aussi, puisqu'Il n'a personne d'autre pour l'aider. Oui, Il te bénit pour les wagons et les trains.

Nous voici rentrées de la ville. L'hôpital du Palais d'Hiver est vraiment magnifique. C'est merveille la rapidité avec laquelle tout a été exécuté ; et l'on ne peut même pas deviner où l'on se trouve avec ces salles aménagées dans des salons, et il y a des bains autant qu'on en veut. Tu dois, un jour, venir voir cet hôpital, il en vaut la peine. De là, nous sommes passées par le dépôt que nous n'avons fait que traverser. Beletsky m'a dit qu'aujourd'hui ou demain tu pars pour

Tchernigov, Kiev et Berditchev, mais Voyéikov n'a mentionné que ton nom, c'est pourquoi j'ai demandé télégraphiquement si tu prenais Baby, parce qu'il pourrait rester dans le train et, par moments, paraître aussi. Plus vous vous montrerez ensemble, mieux cela vaudra ; et il aime tant cela ; et notre Ami est si heureux, ainsi que ta vieille Sunny, quand le Rayon de Soleil accompagne le Soleil dans le pays. Que Dieu vous garde, mes Anges. Nous pensons partir lundi soir à 10 heures et demie. Il sera trop tard pour aller directement à Moghilev, alors nous coucherons à Orcha et, à 9 heures et demie du matin, jeudi, nous serons à Moghilev. Là, tu nous diras combien de temps nous pouvons rester. Ce sera une telle joie !

Tout à l'heure j'ai causé, pendant une heure vingt, avec un Américain, M. Hearte, sur nos prisonniers en Allemagne et en Autriche ; il m'a apporté des photographies que je te montrerai. Il fait beaucoup de bien. Maintenant il va visiter les Allemands et les Autrichiens qui sont chez nous.

Eh bien, mon Soleil, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Si tu vois Olga, embrasse-la tendrement de ma part. Mes prières t'accompagnent partout avec amour.

Beaucoup de tendres baisers, mon chéri, de celle qui t'aime profondément. Ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 27 octobre 1915.

MON CHER AMOUR,

Vous voilà de nouveau partis, mes deux trésors. Que Dieu bénisse votre voyage, et vous envoie Ses Anges pour vous garder et vous diriger ; qu'il fasse que vous n'ayez que de belles impressions et que tout aille bien !

Comment sera la mer ? Habille-toi chaudement, mon chéri, car il fera certainement très froid ; pourvu que ce ne soit pas trop rude. Prends Baby sur quelques bateaux (1) mais ne

(1) L'Empereur visite la flottille de Revel.

l'emmène pas en pleine mer, peut-être pour visiter les forts ; cela dépendra comment tu trouveras sa santé. Je me sens si rassurée pour toi, sachant ce cher enfant près de toi pour te réchauffer, te consoler, t'égayer par son vif entrain et sa tendre présence. C'est plus que triste d'être sans vous deux. Mais ne parlons pas de cela. Veille à ce qu'il soit habillé assez chaudement.

Donne-moi de vos nouvelles aussitôt que possible, car je suivrai anxieusement votre voyage. Je sais que tu ne risqueras rien et te rappelleras ce qu'Il a dit sur Riga. Cher Ange, que Dieu te bénisse et te protège ! Je suis toujours avec vous, mes chéris. C'est une telle douleur chaque fois, mais je suis heureuse qu'au moins vous partiez le soir quand on peut tout de suite se retirer dans sa chambre.

Tes tendres caresses sont ma vie et je me les rappelle toujours avec une tendresse infinie et reconnaissante. Dors bien, mon petit oiseau. Que les saints anges gardent ton sommeil ! Le petit est près de toi pour te réchauffer et te consoler.

Pour toujours, celle qui t'aime infiniment, ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 28 octobre 1915.

MON AMOUR,

Mes tendres pensées vous suivent partout, mes chéris. Je suis heureuse que tu aies vu tant de troupes ; je ne pensais pas que cela te réussirait à Revel. J'aurais bien voulu savoir si tu iras plus loin, à Riga et Dvinsk ? Il fait terriblement froid, mais le soleil est clair. Vous deux me manquez terriblement, mais je me sens plus tranquille pour toi, puisque le Rayon de Soleil est avec toi pour te consoler et te tenir compagnie. Pas besoin, maintenant, d'aller en automobile avec Frédéricks et Voyéikov. Fais que le vieux soit toujours surveillé. Notre Ami a peur qu'il ne fasse quelque sottise devant les soldats. Que quelqu'un l'accompagne et le surveille. Ania m'a donné ce papier pour toi ; elle avait oublié de me

le dire, probablement ne se rendant pas compte de *l'importance* que cela pouvait avoir pour nous, au sujet de la santé de Baby, et quel fardeau terrible enfin ôté de nos épaules, après onze années d'angoisse perpétuelle et de crainte !

Pardonne-moi si je t'ennuie déjà avec une autre requête, mais c'est Rostovtzev qui me l'a envoyée. Voyéikov peut lui répondre directement, ce serait mieux.

Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

Je voudrais savoir si cette lettre va au Grand Quartier ou à Pskov, ce qui serait le mieux. Je suis si heureuse maintenant, de savoir où et comment tu vis ; et dans tes promenades dans le pays et à l'église, on peut te suivre partout. Tout mon amour.

Tsarskoîe-Selo, 29 octobre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je viens de recevoir ton télégramme de Venden, il a pris de 10 heures à 11 lieures 5 ; je pense donc que tu es déjà à Riga. Toutes mes prières et mes pensées vous accompagnent, mes chéris. Comme c'est intéressant tout ce que tu as vu à Revel et je puis m'imaginer l'enthousiasme des équipages anglais des sous-marins que tu as inspectés. Ils savent maintenant pour qui ils combattent si courageusement, et les usines et les arsenaux, maintenant, travailleront certainement deux fois mieux et plus vite.

Pardonne-moi cette lettre si ennuyeuse, mais je suis incapable d'écrire convenablement. Je te bénis et t'embrasse encore et encore. Les nuits sont tristes et solitaires ; je ne dors pas très bien. Que Dieu te garde ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

N'oublie pas Kniajevitch.

Tsarskoîe-Selo, 30 octobre 1915.

MON CHÉRI,

Je suis heureuse que tu aies pu aller au delà de Riga. Ce sera une consolation pour les troupes et rassurera les habitants de la ville. Baby était-il excité d'entendre le canon au loin? Comme ta vie est changée, maintenant que, grâce à Dieu, personne ne peut plus t'empêcher d'aller partout et de te montrer aux soldats. Nicolacha doit maintenant comprendre combien ses idées étaient fausses et combien il a perdu personnellement en ne se montrant jamais nulle part. La vieille madame Belaiéva m'a raconté hier qu'elle a reçu une lettre de son fils, d'Angleterre (ses six fils sont dans l'artillerie). Il est attaché à Kitchener et doit veiller là-bas à l'exécution de nos commandes. Georges l'a reçu, et lui a parlé de toi, entre autres de ce que tu es à la tête des armées, tandis que Kitchener ne lui permet pas d'aller près des troupes, ce qui est pour lui un point très douloureux. Belaiev lui a répondu qu'il y a une grande différence ; que nous combattons sur notre territoire, tandis que pour lui c'est tout autre chose. Cette simple remarque a paru le consoler, et Kitchener a été très content quand Belaiev lui a rapporté cette conversation. J'étais sûre que ça tourmentait Georges ; néanmoins, de temps en temps, il visite ses armées en France.

Markosov est allé en Suède pour rencontrer Max, etc. et causer avec lui des questions touchant les prisonniers. Markosov venait de rentrer de Tachkent ; il voulait voir comment on les traite là-bas ; il a trouvé 760 officiers autrichiens et il y a seulement quinze personnes intelligentes pour s'occuper d'eux, répondre à leurs questions, etc. Je pense qu'il peut être utile, parce qu'il est très équitable, ce qui est rare chez les hommes d'aujourd'hui. Mais on l'envoie sans instructions et c'est stupide, et c'est le devoir de la Croix-Rouge qui l'envoie là-bas d'en donner. Enfin, on a rendu aux officiers leurs épaulettes. J'espère, mon chéri. qu'aussi-

tôt que tu seras de retour au Grand Quartier les journaux diront où tu étais et ce que tu as vu.

Eristov est enchanté qu'Afrossimov soit promu général et inscrit dans ta suite. C'est un honneur pour le régiment. Qu'en penses-tu : Groten ne serait-il pas bien pour tes uhlans? J'ai eu aussi la visite de Schvedov, pendant une demi-heure. Je lui ai dit que j'irai voir, un jour, comment travaillent les jeunes gens. Sazonov est un homme nuisible ; toujours la « jalousie de métier » ; mais dans mon Académie impériale des Sciences Orientales nous devons préparer de bons consuls connaissant les langues, les religions, les mœurs, etc. de l'Orient.

Ania est en ville et ne rentrera qu'à 9 heures et demie, avec Groten, parce que tous les deux dînent chez Mme Orlov.

J'aurais tant voulu savoir si vous êtes arrivés aujourd'hui au Grand Quartier ou si vous êtes allés à Dvinsk? Cher Ange, au revoir. Que Dieu te garde et te protège! Beaucoup d'ardents baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 31 octobre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je suis si heureuse que tu aies vu les magnifiques troupes, à Vitebsk. Tu as fait énormément pendant ces jours. C'est une telle joie que Baby puisse t'accompagner.

Notre Ami est heureux que tu aies vu tant de choses et il dit que tous *marchent sur les nuages.*

Hélas ! ni Olga ni moi ne pouvons aller à l'église, et je ne pourrai pas aller lundi au Conseil suprême. Ça devait arriver, je me suis surmenée ; et ils me manquent tant mes Trésors. Mon Adoré, au revoir, que Dieu te bénisse ! Je te couvre des baisers les plus tendres et reste ta vieille

SUNNY.

Que fait la Grèce? Ça n'a pas l'air fameux. Au diable tous

ces Balkans ! Maintenant, encore cette idiote Roumanie, que fait-elle donc ?

Tsarskoîe-Selo, 1er novembre 1915.

MON CHÉRI, MON PRÉCIEUX,

Je viens de recevoir la lettre de Baby et j'en ai eu un plaisir extrême ; il écrit d'une façon amusante. C'est dommage qu'il y ait eu tant de pluie et de boue, mais du moins la Dvina n'est pas gelée.

Je m'inquiète tant à cause de la Roumanie, si c'est vrai ce que Vesselkine a télégraphié (les papiers de Grigorovitch) qu'on dit à Roustchouck que la Roumanie nous a déclaré la guerre. J'espère que ce n'est pas vrai, et qu'ils n'en répandent la nouvelle que pour faire plaisir aux Bulgares. Ce serait ignoble, et dans ce cas, sans doute que les Grecs aussi se tourneraient contre nous. Ah ! que ces pays balkaniques soient maudits ! La Russie fut toujours pour eux une mère secourable et aimante et maintenant ils se tournent traîtreusement contre elle et lui déclarent la guerre. Vraiment on ne voit pas la fin des troubles et des soucis.

J'ai lu la description de ton voyage dans les journaux. Que de choses tu as faites ; et M. Gilliard explique tout si bien. Hier soir nous avons dîné en haut, dans la salle d'angle. Comme c'est triste et vide sans le Rayon de Soleil. Ensuite, j'ai prié dans sa chambre : il n'y a pas le petit lit ! Puis je me suis souvenue que là où il est maintenant il y a un autre être qui l'aime et couche à côté de lui. Quelle bénédiction que vous puissiez tout partager ! Pour lui c'est bien d'être ton petit camarade ; il se développe plus vite. J'espère qu'il n'est pas trop turbulent devant tes invités. Il écrit qu'il est si heureux d'être de nouveau au Grand Quartier.

Mon adoré, je me suis mise au lit après avoir vu Khvostov qui m'avait prié de le recevoir. Eh bien, notre bon vieux Frédéricks a fait, de nouveau, une gaffe colossale, ce qui montre qu'il ne faut rien lui dire d'important ni lui confier les

choses qui doivent rester confidentielles. Khvostov a reçu une lettre de son ex-beau-frère Drenteln ; il te l'apportera pour que tu voies en quels termes il écrit. Drenteln lui dit que Frédéricks l'a fait appeler et lui a déclaré qu'il désirait savoir pourquoi Khvostov est si injuste envers Dzjounkovsky, etc. Drenteln est furieux et voit en cela le résultat des manigances de cette force noire (allusion à notre Ami) ; et dit qu'il te plaint, et plaint la Russie, si Khvostov déforme de la même manière tous les rapports. Khvostov avait dit à Frédéricks qu'il fallait se garder de Dzjounkovsky en raison de ses différents actes — la police, l'assemblée des notables de Moscou, etc. ; qu'il se pose en martyr à cause de Grigori, etc. et, qu'à son avis il faudrait surveiller ses conversations et s'opposer à sa nomination au Caucase. Ah, quel terrible gaffeur ! Maintenant on colporte cela dans tout le régiment Preobrajentzy et parmi les Gouverneurs, anciens camarades de Khvostov, et cela lui nuit considérablement. Khvostov te prie de n'en rien dire à Frédéricks, car cela ne ferait qu'empirer les choses, ni à Drenteln qui serait furieux que j'aie vu sa lettre. Quelle histoire désagréable, et elle lie les mains de Khvostov. Le régiment déjà n'est pas fameux hélas et déteste notre Ami, de sorte que Khvostov espère que bientôt tu remplaceras Drenteln, — tu peux lui donner une brigade d'infanterie, afin qu'il ne puisse plus avoir d'influence sur le régiment. Drenteln écrit qu'Orlov a envoyé chercher Dzjounkovsky, sous prétexte que le frère de celui-ci est très malade. Nicolacha lui a proposé de le nommer hetman des Cosaques du Terek, mais Dzjounkovsky a refusé. D'après la « correspondance surveillée », Nicolacha compte faire de lui son adjoint. Au nom du ciel, ne donne pas ton consentement ; autrement toute la bande de ces mauvaises gens sera là-bas pour faire le mal. Donne-lui plutôt n'importe quelle nomination sur le front, car c'est un homme dangereux, qui se pose en martyr.

A l'avenir, Khvostov doit s'adresser à Voyéikov et non au vieux gaffeur ramolli. Non, vraiment, c'est trop, trop stupide. Raconte cela à Voyéikov s'il promet de se taire jusqu'à ce qu'il ait vu Khvostov. Celui-ci te demandera de le recevoir un de ces jours pour les affaires. Il m'enverra la copie de sa

réponse à Drenteln. Je l'ai prié de bien réfléchir pour l'écrire, car beaucoup de personnes la liront et il faut cependant lui donner des raisons dont on ne peut parler en public.

Autre chose : puisqu'il n'y a pas assez de wagons en circulation, j'ai pensé qu'il serait peut-être bien d'envoyer tout de suite, si tu le peux, un sénateur (D. Neidhardt) qui a fait souvent des inspections. Cela ne fait rien qu'il soit membre du Comité de Miechen ; ce n'est pas pour longtemps, seulement pour faire un inventaire du charbon dans les principaux charbonnages ; il y a des montagnes de charbon qu'il faut envoyer dans les grandes villes, et si tu le charges de cette mission, directement, ce ne sera pas offensant pour le nouveau ministre. Il ne connaît pas Trépov (1), et bien des gens sont contre lui, le considérant comme un homme faible, pas assez énergique. Notre Ami est attristé de sa nomination, parce qu'Il sait qu'il est contre lui. Sa fille le lui a dit, et Grigori est très peiné que tu ne Lui aies pas demandé conseil. Moi aussi, je regrette beaucoup cette nomination. Il me semble que je t'avais parlé de lui et dit qu'il n'est pas sympathique. Je le connais assez bien. Les filles étaient bizarres et, il y a quelques années, elles ont tenté de s'empoisonner. Le frère de Kiev est beaucoup mieux. Eh bien, il faudra l'obliger à travailler avec zèle.

Normalement, on devrait avoir 400 wagons de farine par jour et, en réalité, il n'en arrive que 200. Il faut remédier à cette situation au plus tôt et très énergiquement. Je trouve excellente l'idée d'une inspection des charbonnages par un sénateur : si nous faisons cela, la population sera rassurée et tous se tiendront tranquilles. Il faut l'envoyer dans les principaux centres d'où le charbon est expédié ici. Je suis navrée de t'ennuyer avec toutes ces choses.

J'espère que, quand tu recevras cette lettre, le cher petit bras ira mieux et ne l'empêchera pas de bien dormir.

Eh bien, c'en est fait de la pauvre Serbie, mais c'était sa destinée. Il n'y a rien à faire. C'est probablement le châtiment du pays pour l'assassinat du roi et de la reine: Est-ce

(1) Ministre des Travaux Publics, successeur de Roukhlov.

que le Monténégro maintenant va être dévoré, ou l'Italie viendra-t-elle à son secours ? Ah ! et la Grèce ? Quel jeu honteux se passe là-bas et en Roumanie ! Je voudrais y voir plus clair. Mon opinion personnelle est qu'il faudrait pendre nos diplomates. Savinsky a toujours été le meilleur ami de Ferdinand au long nez, on prétend qu'ils ont les mêmes goûts. C'est lui qui le disait toujours avant d'être nommé là-bas. Kozel (1) lui non plus n'a pas fait son devoir, et je considère Elim (2) comme un imbécile. Regarde comme les Allemands essayent tout pour obtenir le succès.

Notre Ami a toujours été contre cette guerre, disant que ce n'est pas la peine de se battre à cause des Balkans et que la Serbie sera aussi ingrate que la Bulgarie.

Cela me désespère que tu aies tant de soucis et de n'être pas avec toi. Je trouve que Sazonov aurait pu demander au gouvernement grec pourquoi ces ignobles et faux Grecs n'exécutent pas leur traité avec la Serbie.

Comment les étrangers se trouvent-ils sur notre front ? Je dois terminer. Tu me manques et je te désire *terriblement*. Je t'embrasse avec toute la tendresse dont je suis capable et j'ai soif de me blottir dans tes bras, de m'y reposer et d'oublier tout ce qui me tourmente.

Pour toujours, ta vieille

WIFY

Mardi, Olga aura vingt ans.

Tsarskoîe-Selo, 2 novembre 1915.

MON CHER AMOUR,

Je t'envoie mes plus tendres amitiés à l'occasion du vingtième anniversaire de la naissance de notre Olga chérie. Comme le temps passe ! Je me rappelle si bien chaque détail de ce jour mémorable, — comme si c'était hier.

(1) Poklevskyi-Kozel, ministre de Russie en Roumanie.
(2) Elim Pavlovitch Demidoff, ministre de Russie à Athènes.

Le temps est gris, il fait sombre, il pleut. Comment va le pauvre petit bras de Baby ? J'espère qu'il n'est pas pire et qu'il ne le fait pas trop souffrir, pauvre petit Agou.

Avec quelle anxiété on attend les nouvelles. A Athènes on a reçu une députation austro-allemande. Ils travaillent obstinément pour atteindre leur but, et nous, nous sommes toujours confiants et l'on nous trompe perpétuellement. Il faut les pousser énergiquement et leur montrer notre puissance et notre obstination. Je prévois de terribles complications quand la guerre sera terminée et qu'il faudra résoudre la question des pays balkaniques. J'ai peur qu'alors la politique égoïste de l'Angleterre ne se heurte brutalement à la nôtre. Il faut donc bien préparer tout d'avance pour ne pas avoir de surprises désagréables. Maintenant qu'ils ont de grandes difficultés, il faudrait les prendre en main.

Hier, Andronnikov a dit à Ania que Voljine a envoyé chercher Zhivakhov et lui a dit que toi et moi désirions le nommer. Alors il lui a donné la liste de tous les fonctionnaires du Synode en lui disant de décider lui-mème qui il désirerait voir renvoyer et remplacer : l'un a huit enfants, l'autre six, etc. Naturellement Zhivakhov a refusé, et c'est le ministre de l'Intérieur qui le prendra pour ne pas perdre un homme si admirable qui connaît à fond tout ce qui touche à l'Eglise. Tout ça c'est de la poltronnerie et rien de très beau. Pourquoi ne pas le prendre comme aide ? Voljine a dit à quelqu'un qu'il nous craint, mais qu'il craint encore davantage la Douma. Il est pire que Sabler. Que peut-on faire avec un poltron pareil ? Si tu as des papiers de lui, écris, je t'en prie, que tu désires savoir « si l'on a déjà nommé Zhivakhov ? ». Cela peut te paraître une chose minime, mais non, mon chéri, il connaît tout à fond et pourrait être extrêmement utile. C'est un homme résolu ; il aurait pu soutenir et conseiller Voljine qui est plus jeune.

Ah, mon petit oiseau, je te remercie encore et encore pour ta charmante lettre. J'ai été infiniment heureuse de la recevoir ; pour moi chaque mot de toi, mon Ange, a une telle importance. Comme c'est intéressant tout ce que tu écris. Je suis seulement un peu inquiète pour le bras de Baby, de

sorte que j'ai prié notre Ami de penser à lui. Il m'a demandé de dire à Khvostov de ne pas répondre à la lettre de Drenteln, parce que ce serait encore pire ; ce serait le prétexte à de nouvelles conversations, on montrerait partout sa réponse, etc. Il n'est pas obligé de répondre, parce que c'était une impertinence et une insulte d'écrire à ton ministre comme il l'a fait.

Maintenant, mon chéri, je dois terminer, parce qu'avant le dîner je dois lire des tas de papiers.

Au revoir, mon adoré ; que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin, avec amour et ardent désir.

Ta vieille

WIFY

Tsarskoîe-Selo, 3 novembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je commence ma lettre ce soir pour ne pas oublier ce que Khvostov a demandé à Ania de me dire :

1° Que sans doute le vieux n'a pas proposé sous une forme très aimable, à Naoumov, le portefeuille de l'Agriculture, si bien que celui-ci s'est vu forcé de le refuser. Depuis, Khvostov a causé avec Naoumov, et il est sûr qu'il accepterait la nomination, et même en serait heureux, si, simplement, tu le nommais. C'est un homme très droit ; à nous deux il plaît beaucoup, et il me semble que Beletsky a déjà travaillé avec lui. Il est très riche (sa femme est la fille d'Ushkov, propriétaire de Foros) (1) de sorte qu'il n'a que faire de pots-de-vin, tandis que celui que propose Goremykine ne vaut pas grand chose (j'ai oublié son nom).

2° Ensuite sur Rodzianko, de la Douma. Khvostov trouve qu'il devrait maintenant recevoir une décoration. Cela le flatterait et, en même temps, le diminuerait aux yeux des gauches, s'il acceptait de toi une récompense. Notre Ami dit aussi que ce serait bien de le faire. Sans doute Rodzianko est très antipathique, mais, hélas, les temps sont tels qu'on est

(1) Une magnifique propriété en Crimée.

forcé, par calcul, de faire beaucoup de choses dont on s'abstiendrait volontiers.

3° Il te prie de ne pas changer maintenant le Préfet de Police de Moscou, puisqu'il tient en mains beaucoup de fils, vu qu'il appartenait autrefois à la Sûreté. Notre Spiridovitch ne conviendrait pas là-bas, car il paraît qu'il vient d'épouser en secondes noces une chanteuse de romances tziganes très douteuse, de sorte qu'on lui propose, je crois, un poste de gouverneur quelque part au loin.

4° Il te demande que Ksiunine ne soit pas déporté en Sibérie (1) ; attendu que ce sont deux généraux qui lui ont remis les renseignements faux sur notre descente en Bulgarie. Il t'apportera leurs noms. Cet homme est un excellent journaliste et une réprimande suffirait.

5° As-tu reçu un télégramme d'une femme qui te supplie de nous envoyer, Ella et moi, dans un couvent? Il a entendu parler de cela, et, si c'est vrai, il désire qu'on établisse une surveillance pour savoir qui est cette femme.

Je crois que c'est tout. Il redoute une rencontre avec Drenteln. Il trouve qu'après une lettre pareille il ne peut lui tendre la main. Demande-lui de te montrer la lettre ; si tu exiges, il sera forcé d'obéir ; si tu ne le fais pas, le public sera mécontent et parlera. Je suis si attristée pour le pauvre homme. Il m'a apporté votre itinéraire secret, qu'il a reçu de Voyéikov. Je n'en soufflerai mot à personne, notre Ami excepté, afin qu'il puisse te protéger partout. Si seulement Cyrille pouvait avoir du succès ! Autre chose : Notre Ami a dit que si maintenant l'on propose de grosses sommes pour recevoir des décorations, il faut accepter, puisqu'on a besoin d'argent, et qu'ainsi on peut faire du bien en encourageant la vanité ; des milliers de personnes seront secourues avec cet argent. C'est vrai, mais, de nouveau, tout sentiment moral sera bafoué. Mais pendant la guerre tout change. Parle à Khvostov de Zhivakhov (est-ce que j'écris bien son nom?).

4 novembre. Pendant la nuit il a neigé en abondance ; tout est blanc ; il y a 0°. Tu recevras cette lettre quelques heures

(1) Un journaliste du *Novoié Vrémia*.

avant de te mettre en route. Que Dieu te prenne en sa sainte garde et que vos Anges gardiens, Saint Nicolas et la Sainte Vierge veillent sur toi et le cher Baby. Tout le temps, de cœur et d'âme, je serai avec vous. Comme ce sera intéressant !

J'ai lu dans le *Novoié Vrémia* une courte description de ce qui s'est passé à Riga, faite par un témoin oculaire. Je n'ai pu retenir mes larmes ; quels doivent donc être les sentiments de ces milliers de gens qui vous ont vus, toi et Baby, si simples, si près d'eux. Je puis m'imaginer combien profondément tu sens tout cela, mon amour. Ah ! quelle grande bénédiction que tu commandes et sois ton maître !

Je t'envoie quelques fleurs pour t'accompagner en route ; elles sont restées toute la journée dans la chambre et ont respiré le même air que ta Sunny ; le frésia tient longtemps dans un vase.

Si tu as des nouvelles sûres au sujet de la Roumanie et de la Grèce, sois un Ange et fais-les moi savoir. Hélène (*1*) craint pour son père, parce que si le pire arrive, il a dit qu'il mourrait avec son armée ; ou il peut se faire qu'il se tue. Igor (2) nous l'a dit pendant le déjeuner. Il dit qu'on ne peut parler de la Grèce à la pauvre tante Olga.

Cette fois, vous deux me manquez plus que jamais ; je m'ennuie infiniment de vous. Mais c'est bien que tu sois là-bas ; ici l'atmosphère est si pénible et déprime tant. Je regrette que ta maman soit retournée en ville ; on lui remplira maintenant les oreilles de méchants potins, je le crains. Ah, mon chéri, comme je suis fatiguée de cette vie, cette année, de l'angoisse et de l'anxiété constantes. Je voudrais m'endormir pour un temps et oublier tout et ce cauchemar de chaque jour. Mais, Dieu aidera.. Quand on se sent malade, tout déprime encore davantage ; mais les autres ne le remarquent pas.

Notre Ami trouve que Khvostov ne devrait pas tendre la main à Drenteln, après cette lettre blessante. Mais je pense

(1) Hélène Petrovna, femme du grand duc Jean Constantinovitch.
(2) Igor Constantinovitch.

que Drenteln lui-même évitera de le rencontrer. Je suis si triste pour le pauvre gros Khvostov.

Grigori m'a priée de le voir demain, dans la petite maison, pour parler du vieux Goremykine, que je n'ai pas encore vu.

Je dois terminer. Que Dieu bénisse ton voyage ! Dors bien ; sens partout ma présence près de toi. Je couvre de tendres baisers chaque petite place de ton corps et pose ma tête fatiguée sur ta poitrine. Ta vieille

WIFY.

Je te remercie tendrement, mon amour, pour ta chère lettre, que j'ai été plus que réjouie de recevoir. J'ai reçu de Khvostov les noms des villes et les dates, de sorte que je puis te suivre de loin, sans rien dire à personne.

Je n'ai pas voulu dire que tu dois ôter maintenant à Drenteln le régiment Preobrajentzy, mais plus tard.

Lis cette lettre avant de recevoir Khvostov ; il m'a priée de te préparer à différentes questions.

Tsarskoîe-Selo, 5 novembre 1915.

MON ANGE,

Qu'elles sont ravissantes, les photographies d'Alexis ; celle où il est debout devrait être mise en vente comme carte postale, même les deux. Je t'en prie, fais-toi photographier aussi avec Baby, pour le public, et alors on pourrait en envoyer aux soldats. Si c'est dans le Midi, alors avec les croix de guerre et les médailles, sans manteau et en casquette ; si au Grand Quartier ou en route alors que ce soit près d'une forêt, en manteau et bonnet de fourrure. Frédéricks m'a demandé si l'on peut autoriser la représentation publique d'un film où l'on voit Baby jouant avec son chien Joy. Comme je n'ai pas vu ce film, je n'en puis juger, c'est à toi de décider. Baby a dit à M. Gilliard qu'il serait stupide de le montrer « faisant des pirouettes » et que sur la photographie le chien a l'air beaucoup plus habile que lui. Ceci me plaît.

Nous avons eu à déjeûner Mme Zizi ; elle avait tout un rapport sur différentes requêtes de personnes qui désirent me voir. Rostchakovsky a été intéressant. Je lui ai dit de me faire pour toi un mémorandum sur la ligne de chemin de fer d'Arkhangelsk qui, d'après lui, pourrait travailler sept fois plus que maintenant. Ugrioumov l'avait envoyé là-bas pour des affaires concernant surtout les usines Poutilov, mais il en a profité et a demandé de m'être présenté pour me dire combien il est difficile pour Ugrioumov de faire quelque chose, puisqu'il n'a encore reçu aucun pouvoir officiel.

On dit maintenant qu'on va décréter là-bas l'état de siège, pour lui faciliter la tâche, mais ce n'est pas nécessaire, puisque tous sont tranquilles, qu'il n'y a ni histoires, ni désordres. Ensuite il m'a demandé de lui obtenir une nomination officielle pour surveiller le chemin de fer. Le ministre de la Guerre a demandé cela à Roukhlov. S'il avait une nomination spéciale, il pourrait donner des ordres sévères, puisqu'il est énergique, et les ingénieurs seraient obligés de l'écouter ; il déplacerait ceux qui ne travailleraient pas et récompenserait les autres. Il pourrait obtenir la circulation d'un grand nombre de trains de marchandises ; il pourrait accélérer la construction d'une voie large, etc. Lui-même ne demande rien, mais Rostchakovsky, pour le bien de l'œuvre commune, m'a priée de t'en dire un mot. Il faudrait le nommer Gouverneur général pendant la guerre, puisque c'est un poste si important pour le moment et duquel dépend que tout soit bien réglé, organisé et les travaux accélérés. Est-ce que je t'ennuie beaucoup avec toutes ces choses, mon pauvre chéri? Ensuite, naturellement, je joins une requête. Le général Murray n'est pas encore arrivé, mais quand il viendra, certainement je le recevrai avec plaisir. A l'instant j'ai eu le prince Galitzine avec son rapport sur nos prisonniers. Quatre fois par semaine, nous envoyons quelques wagons de différents objets. Quel pingre ce Synode ! J'ai prié Voljine d'envoyer en Allemagne et en Autriche plus de prêtres et d'églises démontables, et il voulait que ce fût nous qui les payions ; mais puisque la somme était trop forte, il s'est arrangé pour l'obtenir du fonds militaire. C'est tout simplement honteux à

un moment pareil ; leurs couvents, surtout ceux de Moscou, sont si riches, et il ne leur vient pas en tête de secourir. Il a écrit au couvent de Saint-Serge pour qu'on nous donne de petites icones et des croix, qu'on paiera s'ils ne veulent les donner gratuitement : il n'ont même pas répondu. Maintenant j'essayerai d'obtenir quelque chose par Ella. Nous en avons envoyé 10.000, mais c'est si peu.

Maintenant, mon cher adoré, mon cœur, mon soleil, joie de ma vie, je dois terminer cette lettre. Tu me manques plus que peuvent l'exprimer les paroles. Mon cher petit mari, je te couvre des baisers et des caresses d'un amour éternel. Que Dieu te bénisse, mon Agou ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 6 novembre 1915.

MON AMOUR,

Je t'envoie le rapport de Rostchakovsky, il est tout à fait confidentiel ; je l'ai prié d'écrire tout en détail, de sorte qu'il sera plus clair pour toi, et je suis sûre que tu seras d'accord avec les points principaux. C'est un homme très énergique et plein des *meilleures intentions*, et il voit que tout pourrait aller mieux avec un peu d'aide et quelques changements. Alors, je t'en prie, lis son rapport.

Tu as une idée excellente d'envoyer plus tard la garde en Bessarabie, quand les régiments seront réorganisés et reposés ils seront tout à fait bien. Que Dieu vienne en aide aux malheureux Serbes ! je crains que ce n'en soit fait d'eux et que nous ne puissions les rejoindre à temps. Ces maudits Grecs les ont si malhonnêtement abandonnés dans le malheur?

Notre Ami, que nous avons vu hier soir, quand il t'a envoyé un télégramme avait peur que si nous n'avons pas une grande armée pour traverser la Roumanie, nous ne tombions dans un piège,

Alexéiev vaut une centaine de Sazonov au long nez, que je trouve assez faible pour ne pas dire pis.

Eh bien, mon chéri, notre Ami pense qu'il vaut mieux que je voie maintenant Goremykine et lui parle doucement. En effet, si la Douma le siffle, que pourra-t-on faire ? On ne pourra pas la dissoudre pour cela. Tu as trouvé avec Tanéiev quelque chose pour lui, n'est-ce pas ? Je suis sûre qu'il le comprendra. Si tu reçois de moi le télégramme « Tout est arrangé », cela signifiera que j'ai causé avec lui, et alors tu pourras ou écrire ou, à ton retour, l'envoyer chercher. Il t'aime si sincèrement que cela ne l'offensera pas, et moi je vais lui parler avec toute la douceur possible. Notre Ami est triste, parce qu'il respecte beaucoup le vieux. Mais il peut toujours rester ton aide et ton conseiller, comme le vieux Mistchenko l'était, et il vaut mieux qu'il s'en aille sur ton désir que d'y être contraint par un scandale qui t'attristerait, et lui encore davantage. Notre Ami a bien parlé et cela m'a fait du bien de le voir. Il tousse beaucoup et s'inquiète à propos de la Grèce. Ton séjour aux armées, avec Baby, apportera à tous et à la Russie une vie nouvelle ; il le répète toujours. Il trouve que tu devrais dire à Voljine que tu désires lui donner comme aide Zhivakov. Il a beaucoup plus de quarante ans ; il est plus âgé qu'Istomine, qui était avec Samarine ; il connaît l'église beaucoup mieux que Voljine et peut être extrêmement utile.

J'ai vu ce matin le sénateur Krivtzov (1). Il m'a donné son livre ; j'ai pleuré en lisant les atrocités que les Allemands ont commises sur nos prisonniers et nos blessés. Et penser que des hommes civilisés peuvent être si cruels ! Pendant le combat, quand les hommes perdent la tête, c'est autre chose. Je sais bien qu'ils disent que nos cosaques ont fait des horreurs à Memel. C'est possible qu'il y ait eu des cas de vengeance. Mieux vaut oublier cela, puisque je crois fermement qu'ils se sont amendés maintenant. Mais quand nous commencerons l'offensive et que leurs besoins deviendront plus grands, je crains que le sort de nos pauvres prisonniers ne soit pire.

Mes pensées affectueuses ne vous quittent pas, tout le

(1) Président de la Commission d'enquête sur les atrocités allemandes.

temps de votre voyage, mon cher Ange et mon petit Agou.

Mon chéri, je t'embrasse avec ma tendresse profonde et mon amour passionné. Que Dieu tout puissant te garde et te protège, mon cher mari, mon clair soleil ! Pour toujours ta vieille petite femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 8 novembre 1915.

MON DOUX ET CHER MARI,

Je suis heureuse que tout se soit bien passé à Odessa et que tu aies vu tant de choses intéressantes et nos chers matelots. Et Frédéricks, comment va-t-il ? Il donne beaucoup de soucis à notre Ami et Il trouve qu'une autre fois il ne faudra pas le prendre avec toi, car il peut arriver n'importe quoi ; tout d'un coup, il pourrait te prendre pour un autre, pour Guillaume, par exemple, et faire un scandale. Je ne sais pas pourquoi il dit cela.

Je t'envoie le télégramme qu'il m'a dicté la dernière fois que je l'ai vu, — en marchant de long en large, priant et se signant — à propos de la Roumanie, de la Grèce et du passage de nos troupes. Puisque tu seras demain à Reni, il désire que tu le reçoives auparavant. Il marche toujours d'un coin à l'autre et ne comprend pas ce que tu as décidé au Grand Quartier. Il trouve qu'il te faut avoir en Roumanie une masse de troupes pour qu'on ne puisse nous prendre à revers. Dans les papiers qu'envoie Grigorovitch (je te suis reconnaissante d'avoir permis que je les reçoive, car la plupart sont très intéressants), on voit combien de canons et de soldats ils envoient en Bulgarie. Que le diable emporte ces sous-marins qui gênent la flotte et empêchent de faire une descente, et, pendant ce temps, ils peuvent concentrer tant de troupes.

Le jour où nos armées entreront à Constantinople, Il désire qu'un de mes régiments soit le premier, je ne sais pas pourquoi. J'ai dit que j'espère que ce seront nos chers matelots,

bien qu'ils ne soient pas « les miens », parce qu'ils sont le plus près de notre cœur à tous.

Maintenant, mon petit oiseau, je dois terminer. Les bénédictions infinies et les baisers les plus tendres, mon cher Nicky de ta vieille femme, qui t'aime passionnément.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 9 novembre 1915.

MON CHER AMOUR,

Dans un journal allemand on écrit que tandis que les Alliés perdent le temps en conversations sur la Roumanie, les Allemands et les Bulgares font leurs préparatifs. Oui, ils ne sont jamais en retard, et nos diplomates se conduisent d'une façon pitoyable. Je voudrais savoir si l'énergique Kitchener réussira à arranger quelque chose avec Tino ? Ne pourrait-on pas capturer les sous-marins allemands dans la mer Noire ; ils en envoient en nombre toujours plus grand, et ils paralysent complètement notre flotte. C'est intéressant tout ce que Vesselkine aura à te raconter ; j'espère qu'ils ont bien organisé tout; les fortifications et le reste, sur toute la frontière roumano-bulgare. Il vaut toujours mieux compter sur le pire, car les Allemands semblent avoir concentré là-bas toutes leurs forces. Cela a l'air absurde que je t'écrive tout cela que tu connais mieux que moi, mais je n'ai personne avec qui causer sur ce sujet. Quelle masse d'hommes ils envoient là-bas ! J'aurais tant voulu que nous nous hâtions un peu.

Le général Murray est enthousiasmé de tout ce qu'il a vu ; le frère d'Ania l'a promené beaucoup. Pardonne-moi cette lettre ennuyeuse, mais je suis fatiguée ; tout le corps me fait mal, et je n'ai presque pas dormi ces trois dernières nuits.

Mes tendres bénédictions et mes baisers passionnés, mon précieux bien. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 10 novembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

As-tu décidé quelque chose pour l'inspection des chemins de fer et des dépôts de charbon par un sénateur, pour mettre tout en mouvement, car, vraiment, c'est une honte. A Moscou il n'y a pas de beurre, et ici, quantité de choses manquent et les prix sont très élevés. On sait tout cela en Allemagne et ils se réjouissent de notre mauvaise organisation, qui n'est que trop vraie.

Notre Ami m'a dit d'attendre, avant de prendre une décision au sujet du vieux, qu'il ait vu l'oncle de Khvostov, jeudi et se soit rendu compte de l'impression qu'il produira sur lui. Il est très attristé pour le cher vieux ; Il dit qu'il est un homme vertueux, mais il a peur que la Douma ne le siffle, et alors tu serais dans une situation pénible. Est-ce que la réforme des Zemstvos, que Nicolacha veut réaliser au Caucase, est une bonne chose ? La population et toutes ces différentes nationalités peuvent-elles comprendre cela, et toi, penses-tu que ce soit bien ? Mon pauvre cerveau trouve que ce n'est pas encore le moment. Au revoir, mon petit oiseau, que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse tendrement et passionnément, mon mari adoré. Ta

SUNNY.

Tendresses au petit.

Tsarskoîe-Selo, 12 novembre 1915.

MON CHER ET BIEN-AIMÉ NICKY,

J'aurais voulu savoir si cette lettre sera la dernière. On dit que les *Erivantzy* se préparent pour le 17, et que tu iras

les inspecter. La Garde aussi t'attend. Tu n'arriveras que ce soir au Grand Quartier, il me paraît donc impossible que tu puisses partir le 13. En outre, Bark t'attend à Moghilev ; il a sûrement une masse de travail.

C'est pourquoi, au cas où nous ne nous verrions pas le 14, je t'envoie mes pensées et mes sentiments les plus tendres et mes remerciements infinis, pour le bonheur *intense* et l'amour que tu m'as donnés pendant ces vingt-et-une années. Ah, mon chéri, il est difficile d'être plus heureux que nous l'avons été ; cela nous a donné la force de supporter beaucoup de tristesses.

Puissent nos enfants être aussi privilégiés ! Souvent je pense avec épouvante à leur avenir : il est si inconnu !

Tout doit être remis entre les mains de Dieu avec confiance et foi. La vie est une énigme ; l'avenir est caché par un voile et quand je regarde notre grande Olga, mon cœur est plein d'émotion et je me demande quel sort se prépare pour elle, quel sera son lot?

Maintenant, mon cœur chéri, je dois terminer mon griffonnage.

Fais-moi savoir quand, approximativement, il faut t'attendre. Que Dieu te bénisse et te garde et te guide !

Je t'embrasse avec la plus profonde tendresse, avec mon amour et mon dévouement infinis. Je voudrais poser ma tête fatiguée sur ta poitrine.

Pour toujours, mon chéri, ta vieille

SUNNY.

Mon chéri, j'allais oublier de te parler de Pitirim, le métropolite de Géorgie. Tous les journaux parlent de son départ du Caucase et disent combien on l'aimait là-bas.

Je t'envoie une des coupures pour te donner une idée de l'affection et de la reconnaissance qu'il a su inspirer. Cela montre qu'il est un homme digne, et un grand « adorateur », comme dit notre Ami ; il prévoit la crainte de Voljine et que celui-ci tâchera de te dissuader, mais il te prie d'être ferme, car Pitirim est le seul qui convienne. Grigori n'a

personne à recommander à sa place, à l'exception peut-être de celui qui était à Bielovieje, et qui doit être maintenant à Grodno ? Il dit que c'est un brave homme. Seulement pas S. F., ni A. V., ni Hermogène ; ils gâteraient tout là-bas, avec leur « esprit ».

Le vieux Vladimir dit déjà avec tristesse que, sûrement, on le nommera à Kiev ; il serait donc bien que tu fisses cela dès ton retour pour prévenir les conversations et les demandes d'Ella. Ensuite Il te demande de nommer directement Zhivakhov, aide de Voljine. Il est plus âgé qu'Istomine, donc l'âge n'a pas à intervenir, et il connaît très bien les affaires de l'Eglise. C'est ta volonté et tu es le maître.

Vois quel long post-scriptum.

W.

Tsarskoîe-Selo, 13 novembre 1915.

MON MARI BIEN-AIMÉ,

Il y a vingt-et-un ans que toi et moi ne sommes qu'un. Cher Ange, je te remercie encore pour tout ce que tu m'as donné pendant ces longues années, elles ont passé comme un rêve. Nous avons partagé beaucoup de peines et de joies et notre amour grandissant toujours est devenu plus profond et plus tendre.

Il me semble que l'an dernier aussi nous n'étions pas ensemble ce jour ; tu étais allé au Grand Quartier et au Caucase ? Ou non, peut-être étais-tu avec nous au Palais Annitchkov ? Tout est si mélangé dans mon cerveau. Je me réjouis avec toi à l'occasion de l'anniversaire de naissance de ta chère maman, c'est aussi celui du baptême de notre Olga. Je choisirai un cadeau et les enfants le porteront demain.

Eh bien, j'ai vu notre Ami chez Ania hier, de 5 heures et demie à 7 heures. Il ne peut se faire à l'idée de la retraite du vieux ; Il en est tourmenté et y pense sans cesse. Il dit qu'il est *si sage*, et que, quand les autres font du bruit et bavardent,

si lui reste assis, comme un ramolli, tête baissée, c'est parce qu'il comprend qu'aujourd'hui la foule hurle et demain acclame et qu'il ne faut pas se laisser conduire par les vagues changeantes. Grigori pense qu'il vaut mieux attendre ; pour agir selon Dieu, il ne faudrait pas le mettre à la retraite. Sans doute, si tu avais pu venir à l'improviste à la Douma, et prononcer quelques mots, comme tu en avais l'intention, cela pourrait tout changer. Ce serait un acte magnifique et qui faciliterait la tâche du vieux. Autrement, il vaut mieux que quelques jours avant l'ouverture il se dise malade et ainsi ne paraisse point à la Douma où il risque d'être sifflé. Mais Il pense qu'il vaut mieux attendre ton retour, et quand je lui ai dit que j'attendrai, ce fut comme si un fardeau tombait de son âme ; — et de la tienne aussi, je pense.

Grigori a vu le vieux Khvostov ; c'est un homme très sec et dur, mais honnête ; cependant il ne soutient pas la comparaison avec Goremykine. La seule chose bonne, c'est qu'il est dévoué au vieux, mais il est obstiné.

Emma l'a vu (Grigori) et, comme une enfant, lui a ouvert toute son âme.

Grigori pense que la Grèce ne bougera pas ni la Roumanie non plus ; dans ce cas la guerre durera moins longtemps. Il espère qu'elle ne dépassera pas le printemps. Dieu veuille que ce soit vrai !

Connais-tu un comte Tatistchev (1) de Moscou (les banques) le fils ou le neveu il me semble, du vieux général aide de camp ? C'est un homme qui t'est très dévoué. Il dit que tu le connais. Il aime beaucoup Grigori, il n'approuve pas la noblesse de Moscou à laquelle il appartient. C'est un homme déjà âgé. Il a eu un entretien avec Ania ; il voit très clairement, il me semble, les fautes qu'a commises Bark au sujet de l'emprunt, et quelles conséquences funestes elles peuvent avoir. Notre Ami dit que c'est un homme à qui l'on peut faire confiance. Il est très riche et connaît admirablement le monde de la Banque. Ce serait bien si tu pouvais le voir et entendre son opinion. Ania dit qu'il est très sympathique. Je puis faire

(1) Il devint plus tard Ministre des Finances.

sa connaissance, mais je sais d'avance que mon cerveau ne comprendra pas les questions d'argent ; je les déteste tant. Mais à toi il pourrait exposer les choses et t'aider d'un conseil.

Je viens de recevoir la lettre de M. Gilliard, du 8, dans laquelle il décrit la journée à Odessa. C'est bien que tu sois allé à cheval, et Baby en voiture avec le vieux Frédéricks. Dans sa joie il a envoyé aussi un télégramme chez lui.

Maintenant je dois terminer. Au revoir. Que Dieu te bénisse, mon trésor ! Je revis ces journées en pensée, il y a vingt-et-un ans, avec un tendre et reconnaissant amour ! Je t'embrasse sans fin, avec l'affection et le dévouement les plus profonds. Je te bénis et te recommande à Dieu et à l'amour de la Sainte Vierge. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 14 novembre 1915.

MON CHER TRÉSOR,

Toutes mes pensées affectueuses et mes prières sont avec toi ; tout mon amour et toutes mes caresses. Comme c'est triste de passer cette journée séparés l'un de l'autre ! Mais que faire ? Nous ne pouvons que remercier Dieu pour le passé et pour la chance qui nous a été donnée d'être toujours ensemble ce jour-là jusqu'à cette année. Ta vieille sotte de femme a pleuré beaucoup cette nuit. Encore une fois, mon cher mari, je te remercie pour ces vingt-et-une années ! Combien tu as à faire maintenant, j'en suis sûre, après ce voyage ! J'aurais voulu savoir comment tu passes cette journée ! Baby n'est-il pas trop fatigué de la marche ? Les lettres de M. Gilliard sont si intéressantes, et il raconte tout ce que vous avez vu. Et quelle belle langue française, je l'envie !

Je suis très heureuse que tu aies nommé définitivement Naoumov (1) et je suis pleine d'espoir qu'il sera l'homme qui convient.

(1) Gouverneur de Saratoff, nommé Ministre de l'Agriculture.

Il m'a plu beaucoup, surtout l'expression franche de son regard, et il parle toujours avec enthousiasme et chaleur des provinces où il a été gouverneur, et de tout ce qu'il faut faire, et il entre dans tous les détails, de sorte que, par son travail personnel, il a acquis toutes les connaissances nécessaires.

Ma lettre est ennuyeuse et je dois la terminer. Que Dieu te bénisse et te garde, mon chéri, mon adoré, mon tout ! Je te couvre de tendres baisers et te serre fortement dans mes bras aimants. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 15 novembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Mon cœur et mon âme se sont réjouis, en recevant ta chère lettre, pour laquelle je te remercie tendrement. Tout ce que tu écris est excessivement intéressant, et j'ai constaté avec plaisir que tu es content et satisfait de l'état des troupes que tu as inspectées.

Peut-être seras-tu à la maison mercredi ? Ce serait si bon, après trois longues semaines. Je ne me suis jamais séparée pour si longtemps de mon petit Agou ; maintenant ça me paraît déjà un siècle.

Tout d'abord, et pour ne pas l'oublier, je dois te transmettre la demande suivante de notre Ami, qui lui a été inspirée par une vision qu'il a eue pendant la nuit. Il te prie *d'ordonner l'offensive* près de Riga. Il dit que c'est nécessaire sans quoi les Allemands se fortifieront pendant tout l'hiver, et plus tard pour les déloger, il faudra des combats sanglants, sans fin, tandis que maintenant, à l'improviste, nous réussirions à les faire reculer. Il dit qu'à l'heure actuelle c'est la chose essentielle et il te prie sérieusement d'ordonner une offensive. Il dit que *nous pouvons* et devons attaquer et que je te l'écrive tout de suite.

Autre chose, de la part de Khvostov. Il dit que Trépov est très monté contre l'inspection dont tu as chargé Neidhardt ;

il ne veut pas que celui-ci se mêle de ses affaires. Mais Khvostov te prie d'insister sur ton ordre et il y insiste lui-même, car tous les hommes bien pensants, même à la Douma, en sont contents, car ils comprennent que cela sauvera la situation et éclaircira beaucoup de choses. Khvostov a été enchanté de ce télégramme, cela va toucher différentes commissions, et, entre autres démolir Goutchkov. C'est donc stupide de la part de Trépov de faire des objections. J'ai vu un papier (une copie) de Schakhovskoi, qui prie Khvostov de prendre des mesures très énergiques, sans quoi il ne peut garantir le résultat. Trépov devrait être content, ces fautes ne le concernent pas, puisqu'il est tout nouveau et qu'il fait de son mieux. Khvostov pense qu'il serait bon d'ordonner une augmentation des salaires des employés de chemins de fer, comme on l'a fait pour ceux des Postes ; le résultat a été une reconnaissance immense pour toi et la cessation des grèves, parce que tu avais octroyé cette faveur spontanément, avant qu'ils l'eussent demandée. Il est venu exprès dîner, ce soir, avec Ania et Beletsky, pour que je puisse t'écrire cela et que tu le lises avant le rapport de Trépov, lundi.

Mon chéri, tu m'as écrit que la ligne de chemin de Reni est vieille et à demi démolie. Je t'en prie, ordonne expressément qu'elle soit réparée sans délai, pour éviter des accidents, puisque nos trains sanitaires, nos obus, notre ravitaillement, nos troupes, en auront besoin. Ne peux-tu pas ordonner qu'on construise rapidement de petits embranchements pour faciliter la communication, puisqu'il est nécessaire d'avoir là-bas le plus possible de lignes de chemins de fer, sans quoi il peut se produire un encombrement terrible, pendant la campagne d'hiver. Je t'écris cela de ma propre initiative, car je suis sûre qu'on peut le faire, et tu sais, hélas, comme il y a peu d'initiative chez nous. Notre peuple ne prévoit jamais, il faut que la catastrophe arrive et, alors, on est pris à l'improviste. Il faut construire quelques courts embranchements vers les frontières roumaine et autrichienne, et préparer d'avance les traverses pour une voie large. Tu te rappelles comme c'était difficile d'arriver jusqu'à Lemberg.

Je suis allée chez Paul ; il était étendu dans sa chambre ; on lui permet de se lever un peu et de rester assis dans un fauteuil. Il a terriblement maigri, mais n'a plus ces taches sombres sur les joues qui m'avaient tant déplu. Sa voix est plus forte ; il cause et s'intéresse à tout. C'est étrange : la veille du jour qu'il est tombé malade, il avait eu une discussion avec Georges au Grand Quartier à propos de notre Ami. Georges avait dit que dans la famille on l'appelait « disciple de Raspoutine ». Paul est devenu enragé, a dit beaucoup de choses très raides et, cette même nuit, il est tombé malade. Sa nièce (1) tient cela d'elle et l'a raconté à Grigori qui dit que sûrement c'est Dieu qui a puni Paul, parce qu'il n'a pas défendu l'homme que tu respectes, et que son âme devrait se rappeler que tout ce qu'il a reçu vient de toi. Sa nièce a apporté une lettre de sa femme dans laquelle elle prie Grigori de m'écrire pour intervenir pour eux. Notre Ami a été frappé de cela.

Le vieux Goremykine vient chez moi aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi.

Quel magnifique soleil ! N'oublie pas Riga ! Et maintenant au revoir. Que Dieu te garde, mon cher mari ! Je t'aime de toute mon âme. Baisers sans fin de ta femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 15 novembre 1915.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Je commence ma lettre dès aujourd'hui, car je viens de voir le vieux Goremykine et j'ai peur d'oublier, jusqu'à demain, ce qu'il me faut te transmettre. Le Conseil était fixé chez lui, pour ce soir, avec tous les ministres, mais il a fallu l'ajourner, puisque tu as appelé Trépov au Grand Quartier. Il les réunira mercredi soir et te prie de le recevoir jeudi. Il est tout tranquille pour la situation intérieure ; il dit qu'il n'y aura rien. Selon lui, les jeunes ministres : Khvostov et

(1) Mme Golovine, une des adoratrices de Raspoutine.

Schakhovskoi s'agitent trop, avant que quelque chose se soit produit. A cela j'ai répondu qu'il vaut mieux prévoir que dormir, comme on le fait ordinairement ici. Eh bien, la question dont il s'agit est de savoir s'il faut convoquer maintenant la Douma? Lui n'est pas de cet avis. Ils n'ont rien à faire ; le budget du ministère des Finances a été déposé avec cinq ou six jours de retard et ils n'ont pas encore commencé les travaux préparatoires qui sont nécessaires avant de discuter le budget à la Douma. S'ils restent sans besogne, ils commenceront à parler de Varnava et de notre Ami et interviendront dans les affaires de l'Etat auxquelles ils n'ont rien à voir. Cependant Khvostov et Beletsky ont dit à Ania que le représentant à la Douma qui devait parler contre Grigori, a retiré son interpellation, et ils affirment que cette question ne sera pas touchée. C'est aussi l'opinion du vieux après une longue conversation avec un membre de la Douma dont il a voulu taire le nom. Il te conseillerait d'écrire deux rescrits, l'un à Koulomzine (je trouve que tu pourrais le remplacer), l'autre à Rodzianko, en donnant comme prétexte que le budget n'a pas encore été discuté par les Commissions, de sorte que c'est trop tôt pour convoquer la Douma et que Rodzianko doit te faire un rapport quand ils auront terminé leur travail préparatoire.

Je veux prier Ania de parler de cela, très confidentiellement à notre Ami, qui voit, entend et sait beaucoup de choses, pour lui demander à quoi Il donne sa bénédiction, car, ces jours-ci il a exprimé une autre opinion. Goremykine désire que je t'écrive tout cela avant qu'il te voie, pour te préparer à un entretien avec lui. Comme toujours il est calme, il est seulement malheureux à cause de sa femme qui, en plus de tout le reste, souffre maintenant d'asthme et peut à peine respirer.

Il a appris de Khvostov que tous tes ordres à Polivanov, ainsi que les rapports de celui-ci pour toi, sont montrés à Goutchkov. C'est tout à fait intolérable ; cela signifie tout simplement faire le jeu de notre ennemi. Il m'a dit que tu lui as parlé d'Ivanov. Il me semble que notre Ami a dit la même chose, ainsi que Khvostov, mais surtout notre Ami. Alors

tout serait admirable dans la Douma et tout ce qu'il faut serait voté. Belaiev est un bon travailleur et le prestige du vieil Ivanov ferait le reste. Il s'est fatigué à la guerre et si tu avais quelqu'un à mettre à sa place, il serait bon de faire ce changement dès maintenant. Ensuite Goremykine a touché d'autres questions, qui ont pour toi moins d'intérêt. Notre Ami a dit, la dernière fois, que si nous avions une victoire il ne faudrait pas convoquer la Douma ; sinon il faut l'appeler ; et qu'on ne dirait rien de particulièrement mauvais ; mais le vieux doit se déclarer malade pour quelques jours afin de n'y pas paraître, et toi tu dois venir à l'improviste et dire quelques mots. Eh bien, dès que je l'aurai vu, je te communiquerai ce qu'il dit maintenant.

Mon chéri, est-ce vraiment la dernière lettre et arriveras-tu mercredi ? Ce serait merveilleux ! Ania a reçu une charmante lettre de N. P., dans laquelle il raconte le voyage et ses impressions. Il est enthousiasmé de l'état merveilleux des troupes ; elles paraissent fraîches comme si elles n'avaient jamais combattu. Tout cela doit te fortifier dans ton travail et t'inspirer des pensées claires.

16 novembre. Bonjour mon amour. Du froid et du vent.

Quelle joie si Dieu permet que tu sois à la maison dans deux jours ! Demain, il y aura trois semaines que tu es parti. Comme j'ai hâte de te voir, mon trésor ! Au revoir, mon amour. Je te bénis et t'embrasse encore et encore, avec une profonde tendresse et un profond amour.

Pour toujours, mon Nicky, ta vieille

SUNNY.

P. S. J'ouvre ma lettre. Ania a parlé à notre Ami, il est très mécontent, il trouve que ce que le vieux a dit est tout à fait déraisonnable. Il est nécessaire de convoquer la Douma, ne fût-ce que pour un temps très court ; surtout si tu y parais sans prévenir personne, comme tu avais pensé le faire. Ce sera magnifique. Il n'y aura aucun scandale ni aucune histoire à propos de Lui. Beletsky et Khvostov prennent pour cela les mesures nécessaires, et si tu ne la convoques pas, le mécontentement sera général et il y aura toutes sortes d'his-

toires. J'étais sûre qu'Il parlerait ainsi, et cela me paraît tout à fait juste. Probablement qu'on aura effrayé le vieux en lui disant qu'il sera sifflé ; c'est l'avis des gens qui s'inquiètent pour lui personnellement. Mais je comprends que si on les a congédiés quand ils ne s'y attendaient pas, il ne faut pas les offenser de nouveau sans nécessité. Evidemment ils le dégoûtent (ils me dégoûtent aussi, à cause de la Russie), mais il faut tout de suite s'occuper d'eux et les mettre rapidement au travail, à cause du budget. Je suis sûre que tu seras plutôt d'accord avec Grigori qu'avec le vieux qui, cette fois, n'a pas raison, et s'effraye à propos de Grigori et de Varnava.

Tsarskoîe-Selo, 25 novembre 1915 (1).

MON CHÉRI,

Tu seras déjà en route quand tu liras ce billet. Mes prières et mes pensées les plus tendres te suivront partout. Grâce à Dieu tu es resté avec moi sept jours qui ont passé rapidement et, de nouveau, commencent les souffrances du cœur. Surveille Baby ; ne le laisse pas courir dans le train, pour qu'il ne se fasse pas mal aux bras. J'espère que jeudi, il pourra de nouveau plier le bras droit. L'idée que bientôt il te quittera et que tu resteras seul, m'attriste. Avant de prendre une décision, parle à M. Gilliard ; c'est un homme si sensé et il comprend si bien tout ce qui touche Alexis.

Je te bénis et te confie à la garde de Dieu. Je te serre dans mes bras et j'embrasse passionnément ton doux visage, tes chers yeux et tous les endroits chers. Bonne nuit. Repose-toi bien. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

(1) Comme toujours le séjour que Nicolas fit à Tsarskoie du 15 au 25 novembre avait été marqué par d'assez nombreuses mutations dans les hautes charges de l'Etat.

Tsarskoîe-Selo, 28 novembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ, MON CHÉRI,

Je voudrais bien savoir ce qui se passe aujourd'hui au Grand-Quartier. Il doit y avoir une grande animation, j'en suis sûre. J'espère que les bras du cher Baby vont beaucoup mieux.

Ania vient de recevoir une lettre de N. P., à propos de sa nomination. Il écrit qu'il part pour Odessa. Je suis tout à fait attristée qu'il ne soit plus avec toi ; j'étais si tranquille de vous savoir ensemble ; il nous manquera *terriblement*. Sans doute c'est une très belle nomination, mais tu seras si seul ! Notre Ami est bouleversé par son départ, car N. P. est un des siens et devrait rester près de toi qui a si peu de vrais amis honnêtes — seulement Ania et N. P., comme Il dit. Il m'a demandé de te télégraphier, mais j'ai refusé et l'ai prié aussi de ne pas le faire. Je sais quelle importance cela aura pour N. P. et ses camarades, bien qu'il doive souffrir affreusement d'être séparé de nous qui sommes, d'après ses paroles, ses amis les plus proches et les plus chers !

Le premier service de désinfection et les automobiles sont également à Rovno. Notre section volante du dépôt est à 40 verstes plus au nord, sur la nouvelle ligne, près du front. Notre section bactériologique pour toute l'armée et aussi un autre train-dépôt sont à Podvolotchisk ; un autre à Tarnopol ; mais on le fera passer à Kamenetz-Podolsk où il y aura plus de travail. Je te dis tout cela au cas où tu passerais par là.

Au revoir, mon petit oiseau. Le courrier part plus tôt.

Je te bénis et t'embrasse sans fin. Je m'ennuie sans toi. Que Dieu te bénisse ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

J'ai vu notre Ami pendant trois quarts d'heure. Il m'a beaucoup interrogée sur toi. Aujourd'hui il verra le vieux. Il a parlé de N. P. et regrette vivement qu'il ne soit plus auprès

de toi, mais il dit que Dieu le protégera et qu'après la guerre — qui, d'après lui, sera finie d'ici quelques mois — il faudra qu'il revienne près de toi.

Je t'en prie, mon chéri, ne donne pas ton consentement à la nomination de Spiridovitch comme préfet de police de Petrograd (1). Je sais que lui-même et Voyéikov (que Spiridovitch, c'est triste à dire, tient entre ses mains) désirent cette nomination. Il ne conviendrait absolument pas. Il n'est pas assez gentleman ; il vient de faire un mariage stupide, et de plus, ça ne serait pas bien à cause de l'histoire de Stolypine, à Kiev.

On lui a proposé le poste de Gouverneur d'Astrakhan (oui ?), et il l'a refusé. Autre chose : je ne sais pourquoi, mais Spiridovitch excite Voyéikov contre Khvostov, avec qui tout allait si bien au début. Maintenant il faut obtenir que Trépov travaille d'accord avec Khvostov ; c'est le seul moyen d'arriver à un bon résultat.

Le cher petit métropolite Macaire est venu chez moi, après le déjeûner ; il a été charmant. Loman lui a offert un festin, ainsi qu'à tout le clergé. Ania et Mme Loman y assistaient aussi. Ensuite j'ai reçu deux sœurs de charité allemandes. La comtesse Uxkull a été à Wolfsgarten avant de venir ; elle se propose de visiter encore quelques autres camps. L'autre, est de Mecklembourg ; elle m'a demandé si l'on ne pourrait pas rapatrier en Allemagne les vieillards et les enfants que nous avons envoyés en Sibérie, quand nos troupes sont entrées en Prusse orientale ? Cela regarde-t-il Belaiev ou Khvostov ? Ce dernier, il me semble. Peux-tu me dire si je puis faire cette demande. Bien entendu il ne s'agit que des vieillards et des petits enfants ; elle les a vus en Sibérie et à Samara.

Maintenant, mon cher, mon adoré mari qui me manque tant, que je désire ardemment, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je baise sans fin et tendrement tes douces lèvres et tes chers yeux.

(1) On lui reprochait de n'avoir pu empêcher l'assassinat de Stolypine à Kiev.

Tsarskoîe-Selo, 29 novembre 1915.

MON BIEN-AIMÉ,

Je commence ma lettre dès aujourd'hui, pour te remercier tendrement de la tienne, que je viens de recevoir. Comme c'est bien que tu passes le jour de ta fête avec les troupes ; mais c'est triste que nous ne soyons pas ensemble. Je suis heureuse que tu sois aux armées pour la Saint-Nicolas, puisse ce grand saint envoyer sa bénédiction et nous protéger tous ! La réponse de George ne me plaît pas ; elle est complètement fausse, à mon avis.

Donc, notre Ami a vu le vieux, qui l'a écouté très attentivement, mais s'est montré très obstiné. Il se propose de te demander de ne pas convoquer du tout la Douma : il la hait. Grigori lui a dit que ce serait tout à fait injuste de te demander cela, puisque, maintenant, tous sont prêts à travailler, et qu'il serait mauvais de ne pas les convoquer quand les travaux préparatoires seront faits ; on doit leur témoigner un peu de confiance.

Je te bénis et t'embrasse avec un amour infini et profond. Pour toujours, mon chéri, ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 12 décembre 1915.

MON CHÉRI, MON AMOUR, MON ADORÉ,

C'est avec un serrement de cœur que je te laisse partir. Le cher Baby ne t'accompagne pas : tu es tout à fait seul. Bien que j'aie souffert sans mon enfant, c'était pour moi une grande consolation de te le donner et de sentir que sa chère présence à tes côtés remplissait ta vie de lumière. Et N. P. ne t'accompagne plus. J'étais si tranquille quand je le savais près de toi. « Il est nôtre », comme dit justement notre Ami, et son existence a été liée à la nôtre pendant toutes ces années ; il partageait nos joies et nos douleurs, il était vraiment tout à

fait nôtre et nous étions pour lui les êtres les plus proches et les plus chers qu'il eût. Il s'effraye aussi de cette longue séparation. J'espère que tu le verras avec le bataillon ; ce serait une bénédiction pour sa nouvelle tâche.

Grâce à Dieu, ton cœur peut être tranquille pour Alexis, et j'espère qu'à ton retour tu le trouveras rond et rose comme auparavant. Ce sera triste pour lui d'être à la maison ; il aimait partir avec toi comme un grand garçon. En général, la séparation est une chose terrible ; on ne peut s'y habituer. Pendant longtemps tu n'auras plus personne pour t'embrasser et te caresser. En pensée je le ferai toujours, mon ange. Ton oreiller reçoit les baisers du matin et du soir et beaucoup de larmes ; mon amour grandit toujours et mon désir de toi augmente.

Dieu fasse que tu aies un temps meilleur et plus doux là-bas, dans le midi ! C'est bien dommage qu'il faille tout faire en un jour ; on ne peut pas jouir aussi complètement de tout ce que l'on voit ; et il n'y a pas assez de temps pour parler de tout comme on le voudrait. Que ta précieuse présence appelle la faveur particulière de Dieu et le succès ! J'aurais voulu savoir si tu reviendras pour Noël ou non ? Avertis-moi dès que ce sera décidé.

Dors paisiblement, mon amour. Que Dieu t'envoie le sommeil fortifiant et le repos ! J'ai donné une icone pour les Chasseurs, l'écrin est enveloppé dans un morceau du ruban qu'ils ont offert et que notre Ami a béni le jour de leur fête, en 1906, à Péterhof. Le reste du ruban je l'ai gardé pour moi. Il disait que si ce ruban se trouvait un jour dans une guerre, ils feraient des merveilles. Maintenant, il ne peut se rappeler exactement, mais il dit qu'il faut toujours faire ce qu'il prescrit ; ses paroles ont un sens profond. Peut-être ne voudras-tu pas la leur remettre personnellement, pour ne pas froisser les autres régiments, puisque celui-ci n'appartient ni à Baby ni à moi ; dans ce cas remets-leur l'icone, avant ton départ, en mon nom.

Au revoir, mon cher mari, ma Vie, mon Soleil. Que Dieu te bénisse et te protège ; que Saint Nicolas exauce nos prières ! Je t'embrasse sans fin. A toi pour toujours.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 13 décembre 1915.

MON AMOUR,

Je commence ma lettre ce soir, car je n'aurai pas beaucoup de temps pour écrire demain matin : Ella est arrivée, j'ai reçu un prince Obolensky, le frère de Mme Prutchenko. Bien qu'elle déteste Ania, à cause de notre Ami, il a demandé une audience par Ania, pour m'apporter les photographies des fresques du couvent de Téraponte, à la restauration desquelles il collabore. Ils ont encore besoin de 38.000 roubles, mais je lui ai dit qu'il fallait attendre la fin de la guerre, car, maintenant, tout l'argent est nécessaire pour d'autres choses. Ensuite est venu le prince Galitzine avec un rapport de mon Comité des prisonniers. Ensuite j'ai pris une heure de repos. Ania dîne chez nous, puisque ces jours-ci je la verrai moins. Hélas, je ne puis pas aller à la consécration de la petite église ; c'est trop fatigant et je ne suis pas encore bien brillante. Dans dix jours c'est Noël, et il y a tant à faire d'ici là. Maintenant je dois essayer de dormir.

Tsarskoîe-Selo, 15 décembre 1915.

MON DOUX AIMÉ,

Toutes mes pensées sont avec toi, je me demande ce qui se passe là-bas ? Nous avons de nouveau vingt degrés de gel et un soleil magnifique. Depuis le matin, ici, c'est un tel brouhaha : des centaines de questions au sujet des cadeaux de Noël pour les blessés et le personnel des hôpitaux dont le nombre augmente toujours. Neuf cents évangiles, icones et cartes postales ont été envoyés à Kira (1). Je n'ai vu Ella qu'une seconde, à 9 heures, avant son départ précipité pour l'église, et maintenant il est une heure et elle est encore en

(1) Cyrille Narischkine, un des aides de camp de Nicolas.

ville. Le dentiste est resté chez moi toute une heure. Ce matin mon cœur est encore dilaté.

Que je suis heureuse que tu aies aussi vu Xénia. Je dois faire partir ma lettre maintenant. Je te bénis et t'envoie mes plus ardents, mes plus tendres baisers, mon petit oiseau. Ta petite

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 16 décembre 1915.

MON CHÉRI,

J'ai été si heureuse de recevoir ton cher télégramme de Podvolotchisk hier soir, et d'apprendre que tout s'est si bien passé. Notre Ami a prié et de nouveau, t'a béni de loin.

Nous avons prié Baby de raconter à Ella ce qu'il a vu à Volotchisk et tes revues là-bas, et tout ce qui concerne la princesse Volkonskaïa. Il a très bien raconté, avec beaucoup de détails. Ella est allée là-bas, en automobile, il y a eu un an à l'automne. Son moral et son aspect physique sont tout à fait bien, calmes et naturels. Naturellement, chaque soir il lui faut courir en ville, et, en outre, elle reçoit ici. Elle repart demain soir. Aujourd'hui, avec elle et Strukov, je verrai des porcelaines et des dessins de la fabrique.

De nouveau il y a — 26°. Le froid et mon cœur dilaté font que je reste tranquillement à la maison. Ania était hier chez le métropolite ; Notre Ami aussi. Ils ont très bien parlé. Ensuite il a donné en son honneur un déjeuner. Grigori occupait la première place, et tout le temps il s'est montré plein d'égards pour Lui, et il était profondément impressionné de tout ce qu'Il disait.

Il n'y a que cinq jours que tu es parti, et cela me semble une éternité. Ah, mon chéri, Baby et moi, nous pensons déjà à ta solitude et cela nous attriste profondément « mais il le fallait » n'est-ce pas, mon ange précieux ?

Maintenant je dois m'habiller et recevoir le dentiste. Après je terminerai cette lettre.

Maintenant, je suis en haut, et il arrange ma fausse dent. Nous avons parlé du grand sanatorium militaire qu'on achève de construire sur ta cassette, et il a entendu dire, récemment, que la société des médecins de Yalta (soutenue par l'Union des Villes) désire que tu lui remettes ce sanatorium. Il trouve ceci tout à fait injuste, bien qu'il appartienne lui-même à cette société. C'est pourquoi je te mets en garde ; et si tu reçois une requête en ce sens, n'y donne pas ton consentement. Cause de cela avec moi à ton retour, je t'en prie. Le sanatorium est nécessaire pour nos tuberculeux qu'il faut isoler. Ils n'ont pas de place à Yalta, et le sanatorium doit être à toi.

Je crains que cette lettre ne soit très ennuyeuse, mais je n'ai rien d'intéressant à te dire. Maintenant il est temps de descendre pour déjeuner.

Au revoir, mon amour. La maison vide au Grand-Quartier t'attriste, mon pauvre chéri, et notre Rayon de Soleil te manque. Que Dieu t'aide, mon aimé ! Je te couvre de tendres baisers et te bénis. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 17 décembre 1915.

MON CHÉRI,

De nouveau je n'ai pas le temps de t'écrire une lettre convenable. Je dois lire une masse de rapports, et me lever à 10 heures et demie pour recevoir le dentiste ; ensuite viendra Viltchkovsky avec son rapport, et le soir Khvostov, je ne sais pas pourquoi ; et mon cœur est encore plus dilaté et douloureux et je suis obligée de rester tranquille.

Mes pensées sont là-bas, au loin, on voudrait savoir comment tout marche. Ton retour, seul, dans une maison vide, m'attriste. Que Dieu t'aide !

Bénédictions et baisers sans fin de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 19 décembre 1915.

MON CHER AMOUR,

Tu ne peux t'imaginer quelle joie, quelle consolation m'a procurées ta chère lettre. Tu me manques affreusement, et d'autant plus quand je sais combien tu dois te sentir seul, sans un baiser tendre pour te réchauffer, sans une douce voix pour t'encourager. C'est plus que pénible de te savoir seul, sans même N. P. près de toi.

J'aurais bien voulu savoir quelles nouvelles tu as du front et si le mouvement se poursuit d'une façon satisfaisante. Les corbeaux nous assaillent de questions : pourquoi, dans quel but, en hiver, une entreprise pareille ! Mais je pense que vous deux, toi et Alexéiev, avez vos calculs et vos plans. Nous ne devons que prier de cœur et d'âme pour le succès, et il viendra à celui qui saura attendre. C'est terriblement difficile et pénible, mais sans une grande patience, sans la foi et la confiance, on ne peut rien faire. Dieu éprouve d'abord et, quand nous y comptons le moins c'est la récompense et l'aide. Et tout ira autrement dans le pays quand nos troupes remporteront la victoire. Nous avons beaucoup parlé Khvostov et moi du ravitaillement. Il dit que les ministres tâchent, vraiment, de travailler à l'unisson (sauf Polivanov et Bark), mais c'est la faute de la Douma qui leur a imposé des commissions de soixante-dix membres, ce qui fait que les droits du Ministre de l'Intérieur sont considérablement diminués et qu'il ne peut prendre aucune mesure sans l'avoir soumise à la commission. On comprend qu'avec les mains ainsi liées on ne puisse pas faire grand chose. Il l'a dit ces jours-ci à la Douma, et ils se sont tus. C'est pourquoi il m'a prié de te rappeler sa conversation avec toi, quand il t'a demandé de promulguer un ukase, au Conseil des Ministres, il me semble, pour que la population sache que tu penses à ses besoins et ne les oublies pas. Cela aidera peu, mais le lien moral est nécessaire pour leur montrer que, quoique à la guerre, tu n'oublies pas leurs besoins. J'explique mal tout cela, je le crains : la tête me fait

mal ; j'ai dû lire une telle masse de papiers. Il y a quelqu'un qui a contre lui non seulement Khvostov, mais aussi beaucoup d'autres personnes raisonnables, et qu'on ne trouve pas à la hauteur de la situation, c'est Bark. Certainement il n'aide pas Khvostov. Depuis longtemps déjà on lui a demandé des fonds pour acheter une partie des actions du *Novoié Vrémia*. Malheureusement, les ministres l'ont dit à Bark au lieu de le dire à Khvostov qui, certainement, aurait réussi, tandis que Bark a fait obstacle, pour des motifs personnels. Le résultat, c'est que Goutchkov, et des Juifs, Rubinstein et d'autres, ont acheté le journal et y publient leurs propres articles mensongers. Bark lui-même ne se sent pas très solide dans son poste depuis qu'il a signé cette lettre (1) avec d'autres ministres, qui sont partis maintenant. C'est pourquoi il tâche de s'arranger plus ou moins avec le parti de Goutchkov. Khvostov dit qu'un ministre des Finances intelligent aurait pu facilement tendre un piège à Goutchkov, et le rendre inoffensif, en l'empêchant d'obtenir de l'argent des juifs. — Maintenant, c'est le prince Tatistchev que j'ai vu. (Il est de l'Ecole de Cavalerie ; non, plutôt du Corps des Cadets je crois, dont le commandant est un de ses grands amis). C'est un homme d'une grande compétence. Il connaît et respecte profondément notre Ami, il s'arrangeait merveilleusement avec Khvostov. En outre, il y a entre eux des liens de parenté. C'est un homme très loyal, qui ne désire que ton bien et celui de la Russie.

Son nom est sur bien des lèvres, comme celui d'un homme capable de sauver la situation financière et de réparer les affes de Bark. C'est un homme qui a son opinion à lui ; il ne cherche pas à satisfaire un intérêt personnel ; il est riche, titré et ennemi de la clique Tutchev-Samarine. Il est *uns des nôtres* et ne nous trahira pas, comme dit Khvostov ; et le fait *qu'il aime notre Ami* est sans doute une grâce de Dieu et plaide en sa faveur. Pense à lui, et, quand tu verras Khvostov parle de lui, parce que, bien entendu, Khvostov n'a pas le droit de se mêler de ce qui ne le concerne pas. Mais, en-

(1) La lettre dans laquelle on se prononçait contre la prise du commandement par l'Empereur.

semble, ils travaillaient en parfaite harmonie. Il déteste Goutchkov et ces types de Moscou. Il a produit sur moi une excellente impression. Andronnikov avait dit du mal de lui, à Voyéikov, sans aucune raison, et lui-même l'a avoué. Imagine-toi que la princesse Paley sait tout cela (Ania a feint de ne rien savoir du tout) et elle lui a répété tout le bien qu'on dit du prince Tatistchev. Je joins des renseignements sur lui que j'avais prié Khvostov de noter pour moi. Dans sa propriété du district de Louga, il vient de découvrir des eaux sulfureuses et du charbon ; je ne te dis cela que comme un fait intéressant. Vraiment, vois-le quand tu viendras et cause avec lui tranquillement. Il est évident que si le cabinet était plus uni, le travail irait mieux, et, en outre, ils seraient tous pour notre Ami par affection pour toi et par respect pour Lui.

Baby t'a écrit une lettre en français ; envoie-lui un télégramme, il en sera ravi.

Maintenant je dois terminer.

Au revoir, mon cher mari, cœur de mon cœur, mon chéri qui souffre tant. Je ne puis penser à toi avec calme, mon cœur se serre de chagrin. J'ai hâte de te voir enfin libéré des soucis et des inquiétudes, de voir qu'on exécute honnêtement tes ordres et te sert pour toi-même.

Dieu, vraiment, a mis sur tes épaules un lourd fardeau, mais il ne t'abandonnera pas ; il te donnera la sagesse et la force qui te sont nécessaires et te récompensera pour ta patience et ta douceur. Je voudrais seulement pouvoir t'aider davantage, tout est si difficile maintenant, si compliqué, si pénible, et nous ne pouvons pas être ensemble ; c'est le pire.

Pouvons-nous espérer ton retour prochain ?

Que Dieu te bénisse et te garde ; qu'il te console dans ta solitude et entende tes prières !

Je te couvre de tendres et ardents baisers ; je te serre sur mon cœur. Je voudrais m'appuyer contre ta poitrine et rester ainsi, oubliant tout ce qui déchire le cœur.

Pour toujours, mon chéri, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 20 décembre 1915.

MON CHER AMOUR,

Quelle surprise a été pour moi ta chère deuxième lettre ; je t'en remercie de tout mon cœur. Je suis heureuse que tu sois reparti, tu te sentiras moins seul et puis les troupes t'attendent depuis si longtemps. Il fait aussi moins froid maintenant ; c'est mieux pour les revues.

Quelle joie que tu puisses être ici le 24 ? Prends le thé dans le train et nous allumerons l'arbre de Noël des enfants dès que tu arriveras. A ce moment, nous en aurons déjà terminé avec l'arbre des domestiques et celui des dames. Ma tête tourne de tout ce qu'il me faut faire, et je me sens très fatiguée ; néanmoins je me dispose à aller pour un moment à l'église, puisque ce matin le fils de Lili Den sera converti à l'orthodoxie, dans l'église, en bas.

C'est étrange de penser que tu es promu feld-maréchal anglais ! C'est bien. Maintenant je vais commander une belle Icone, qui représentera les saints anglais, écossais, irlandais : saint Georges, saint Michel et saint André, tu t'en serviras pour bénir l'armée anglaise, bien, qu'en réalité le protecteur de l'Irlande soit saint Patrick. Aujourd'hui j'ai vu dans les journaux ce que tu as écrit sur notre avance dans le Sud, jusqu'aux fils barbelés, etc. Que Dieu envoie le succès à nos armées !

J'aurais voulu savoir ce que Botkine a dit de ta maman ?

Mon petit oiseau, il faut que je me lève et m'habille pour aller à l'église. Au revoir, mon adoré, ma joie, ma vie, mon unique, mon tout. Je te bénis, je t'embrasse aussi tendrement que possible et me serre contre toi. Pour toujours, mon chéri, ta vieille femme

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 22 décembre 1915.

MON PETIT OISEAU,

Je me réjouis avec toi à l'occasion de la fête de notre petite Anastasie. C'était triste de lui donner ses cadeaux sans toi. Il y aura une messe dans ma chambre à midi et demie, et ensuite je ferai peut-être une petite promenade, puisqu'il y a 2° au-dessus de zéro ; de temps en temps il neige un peu. Aujourd'hui la neige est tombée des arbres qui sont maintenant tout à fait nus.

Notre Ami pense toujours à la guerre et prie. Il dit que nous devons le prévenir dès qu'il arrive quelque chose de particulier. C'est pourquoi Ania lui a parlé du brouillard, et Il l'a grondée parce qu'elle ne le lui avait pas dit plutôt ; Il dit que désormais le brouillard ne gênera plus.

La vue des troupes doit te réjouir ; tu vas probablement en automobile et à pied, il est impossible là-bas d'amener vos chevaux.

Mon chéri, maintenant je dois terminer. Je t'embrasse et te bénis sans fin ; et je t'aime plus que je ne puis le dire. A toi pour toujours.

Khvostov a dit à Ania que lui, Naoumov et Trépov ont élaboré un plan de ravitaillement pour deux mois. Dieu soit loué, qu'après 15 mois, ils aient enfin élaboré un plan !

Mme Antonova est rentrée de Livadia. Je joins une violette, une perce-neige et d'autres fleurs odorantes de là-bas.

Tsarskoïe-Selo, 30 décembre 1915.

MON CHÉRI, MON ADORÉ,

De nouveau, tu pars seul, et, le cœur gros, je te dis adieu. Pour longtemps, il n'y aura plus ni tes baisers ni tes caresses. Je voudrais me fondre en toi, te tenir dans mes bras et te faire sentir mon amour infini. Tu es ma vie, mon âme, et chaque

séparation me cause une douleur immense ; c'est être arraché à ce que j'ai de plus cher et de plus sacré. Dieu veuille que ce ne soit pas pour longtemps ! D'aucuns, sans doute, me trouveraient folle et sentimentale, mais je sens trop profondément, trop intensément, et mon amour est immense, infini, mon cher aimé. Je sais tout ce dont ton cœur est chargé ; je connais tes soucis, tes inquiétudes, tout ce qui est si important et si sérieux en ce moment et toutes les lourdes responsabilités que j'aurais tant voulu partager avec toi, et le fardeau dont j'aurais voulu charger mes épaules. On prie, on prie sans cesse avec la foi et l'espérance que des temps meilleurs viendront et que toi et ton pays serez récompensés pour toute la souffrance et tout le sang versé. Tous ceux qui sont tombés et qui, dit notre Ami, « brûlent comme des flambeaux devant le Trône de Dieu », prient pour la victoire et le succès ; et là où l'on se bat pour une cause juste, il y aura la victoire finale. Je voudrais seulement que de bonnes nouvelles arrivent au plus vite pour calmer ici les esprits inquiets et leur faire honte de leur peu de confiance.

Cette fois nous ne nous sommes pas vus tranquillement ; nous ne sommes restés en tête-à-tête que trois quarts d'heure la veille de Noël, et une demi-heure hier. Au lit, on ne peut pas causer, il est toujours si tard ; et, le matin, on n'a pas le temps ; de sorte que cette visite a passé comme un rêve; en outre les arbres de Noël, chaque jour, te prenaient du temps. Cependant, je te suis reconnaissante d'être venu, puisque sans compter notre propre joie, ta chère présence a réjoui les milliers de personnes qui t'ont vu ici. La nouvelle année ne compte pas ; néanmoins, ne pas la commencer avec toi pour la première fois depuis vingt-et-un ans, c'est triste. Cette lettre, je le crains, est un peu grognon, en réalité je ne veux pas du tout récriminer, mais mon cœur est très lourd et ta solitude est pour moi une cause de souffrance. D'autres, qui sont moins habitués à la vie de famille, sentent beaucoup moins une pareille séparation.

Adieu, mon ange, époux de mon cœur. J'envie mes fleurs qui, elles, t'accompagneront. Je te serre fortement sur ma poitrine ; j'embrasse chaque endroit cher avec un tendre amour,

moi, ta petite femme pour qui tu es tout au monde. Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal ; qu'il te dirige et te préserve du danger pendant cette nouvelle année ; qu'il nous donne la gloire et une paix solide en récompense de tout ce que cette guerre te coûte ! Je t'embrasse tendrement et tâche de tout oublier en regardant tes chers yeux. Je pose ma tête fatiguée sur ta chère poitrine. Ce matin j'ai tâché de me calmer et de trouver des forces pour la séparation. Au revoir, mon petit oiseau, mon soleil, mon mari. Pour toujours, ta femme et ton amie jusqu'à la mort.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 31 décembre 1915.

MON AMOUR,

C'est la dernière lettre que je t'écris en 1915. Du fond de mon cœur et de mon âme, je prie Dieu tout puissant de bénir particulièrement l'année 1916 pour toi et ton pays bien-aimé. Qu'il couronne de succès tous tes projets, qu'il récompense les troupes de leur courage ; qu'il nous envoie la victoire et montre à nos ennemis ce dont nous sommes capables ! Le soleil a brillé cinq minutes avant ton départ et Shah Bagov a lui aussi remarqué que c'est ainsi chaque fois que tu pars pour l'armée. Aujourd'hui le soleil brille clairement, et il y a — 18°, et comme notre Ami dit qu'il faut toujours faire attention au temps, il me semble que c'est en effet un bon présage. Que le calme règne à l'intérieur et que tous les éléments mauvais qui tâchent de ruiner le pays et te donnent des soucis sans fin soient écrasés !

Hier soir j'ai prié jusqu'au moment où il m'a semblé que mon cœur se déchirait, et j'ai pleuré toutes mes larmes. Je ne peux pas penser à tout ce qu'il te faut supporter : tu es là-bas, tout seul, si loin de nous. Ah ! mon Trésor, mon Soleil, mon Amour !

De la gare, nous sommes allés directement à Znaménia où le cher Baby a, lui aussi, allumé un cierge. Je ne sais pas

comment nous fêterons cette fois la nouvelle année ; moi, j'aime être à l'église, mais cela ennuie les enfants. — Mon cœur va plus mal, de sorte que je ne puis pas encore prendre dé décision. En tout cas, nous serons séparés c'est si triste ; et tu me manques affreusement.

Et tes chambres vides sans notre Rayon de Soleil, mon pauvre ange, une pitié infinie pour toi remplit mon cœur ! Et j'ai un désir fou de te tenir dans mes bras, de te couvrir de baisers. — Baby vient de sortir dans le jardin. — Mais je dois terminer. Je te bénis encore une fois et t'envoie mes vœux pour la nouvelle année. Que Dieu te bénisse, mon chéri, mon ange adoré ! Je t'embrasse sans fin et reste ta femme qui t'aime profondément.

ALICE.

Ania t'envoie ses bénédictions, ses bons souhaits, son affection et ses baisers, pour le nouvel an. — Je viens de recevoir ton télégramme. Je regrette que tu n'aies pu dormir, certainement il faisait trop chaud ; tu étais fatigué, harassé et triste. Mon état d'esprit aussi est très sombre.

Tsarskoîe-Selo, 1er janvier 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Le nouvel an est venu et je t'envoie les premiers mots qu'écrit ma plume. Je t'adresse mes bénédictions et mon amour infini. Nous avons eu une messe de l'autre côté de la maison, à 10 heures et demie ; ensuite j'ai répondu aux télégrammes, et j'ai prié jusqu'à midi. A genoux, j'écoutais sonner les cloches de l'église et je pleurais et je priais de cœur et d'âme.

Mon cher petit oiseau, que fais-tu ? Es-tu allé à l'église ? C'est une sensation si triste d'être seul dans tes chambres vides !

Hier soir, j'ai vu un homme heureux : Volkov. Je l'ai nommé mon troisième valet de chambre, car les autres sont trop âgés et souvent malades. Il pleurait en me remerciant.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE

Nous avons évoqué le jour où il nous a apporté un présent à Cobourg, durant nos fiançailles ; et je me le rappelle encore auparavant à Darmstadt. Je ne puis écrire davantage ce soir, les yeux me font trop mal. Dors bien, mon Trésor, mon Soleil.

Bonjour, mon petit mari ! Aujourd'hui, — 22° ; le temps est clair. J'ai mal dormi ; le cœur me fait mal ; ce matin il est très dilaté, de sorte que je dois rester au lit. Je suis désolée à cause des enfants. Si je vais mieux, je m'installerai de nouveau sur le divan, ce soir, pour qu'on aère la chambre. J'ai reçu un télégramme de Sandra, de la ville. Je suis heureuse que la pauvre petite Xénia ne soit pas seule, puisqu'elle se sent très mal.

J'ai soif de tes nouvelles, puisque je n'ai eu qu'un télégramme après ton arrivée, il y a vingt-quatre heures ; et mes pensées ne te quittent jamais. Baby ayant un petit mal de gorge, reste à la maison ; les autres sont à l'église. Cher trésor, j'espère que ce clair soleil apportera des bénédictions à nos braves troupes et à notre cher pays, et illuminera ta vie d'espoir, de force et de courage.

Eh bien, dans le lit on n'arrivera pas jusqu'à moi et peut-être sera-ce mieux et mon cœur se rétablira plus vite. Ania est restée cette nuit en ville, elle y est allée dès cinq heures, après avoir causé avec moi par téléphone, sur l'ordre de notre Ami. Elle m'a dit ce que je dois te communiquer au sujet des tramways. Je sais qu'Alek (1) a essayé une fois de faire cesser cela (2) et il y a eu tout de suite un esclandre. Quel est le général qui a donné cet ordre? C'est tout à fait stupide, car souvent ils sont forcés de parcourir de grandes distances et les tramways les amènent où ils ont besoin d'aller. Il paraît qu'un officier, pour faire observer l'ordre, a poussé hors du tramway un soldat, et que celui-ci a essayé de le frapper. Et maintenant il fait terriblement froid aussi, et vraiment tout cela provoque de fâcheuses histoires. Nos officiers ne sont pas tous des gentlemen, et vraisemblable-

(1) Prince Alexandre d'Oldenbourg.
(2) Il s'agit de la défense aux soldats de circuler gratuitement en tramway.

ment ils doivent avoir leur façon à eux d'expliquer les choses aux soldats : à l'aide des poings, souvent. Pourquoi les gens inventent-ils toujours de nouvelles raisons de mécontentement et de scandale, quand tout marche bien. Beletsky a arrêté une clique et trouvé des brochures, imprimées à l'occasion de l'anniversaire du 9 janvier (1) pour, de nouveau, couvrir de boue notre Ami ; Dieu assistera ceux qui te servent.

A l'instant on m'apporte ta lettre inattendue, mon chéri. Je te remercie tendrement pour tes douces paroles qui ont réchauffé mon cœur douloureux. C'est le meilleur cadeau pour l'année qui commence. Ah, mon amour, comme c'est bon d'entendre une parole si tendre ! Tu ne sais pas quelle importance cela a pour moi, et comme tu me manques terriblement. Je désire tes baisers et tes enlacements. Tu es un enfant timide, qui ne me les donne que dans l'obscurité, et ta femme en vit. Je n'aime pas à les demander, comme Ania, mais quand je les reçois, ils sont ma vie ; et quand tu n'es pas là, je me rappelle tes regards tendres et chacune de tes paroles et de tes caresses. Baby a reçu un charmant télégramme de tous les attachés étrangers du Grand Quartier, en souvenir de la petite chambre où ils étaient assis et bavardaient pendant les hors-d'œuvre. Ania a apporté pour toi une fleur de notre Ami, avec sa bénédiction, son amour et ses bons souhaits.

Au revoir, mon cher Ange. Je te bénis et t'embrasse encore et encore. Toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 2 janvier 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Un soleil magnifique ; — 20°.

Mon adoré, mon cher amour, mon vieux cœur languit de toi. Je comprends si bien ce sentiment de vide, malgré qu'il y

(1) Manifestation des ouvriers conduits par le pope Gapone pour remettre une requête à l'Empereur.

ait beaucoup de gens autour de toi, il n'y a personne pour te caresser. Quand Ania parle de sa solitude, cela me fâche : elle a Nini qu'elle aime tendrement ; deux fois par jour elle vient chez nous, et chaque soir elle passe avec nous quatre heures, et toi tu es sa vie. Chaque jour elle reçoit des caresses de nous et des bénédictions, et toi, maintenant, tu n'as rien, rien que nos pensées de loin. Ah ! si j'avais des ailes pour m'envoler vers toi chaque soir et te réconforter par mon amour ! J'ai le désir de te tenir dans mes bras, de te couvrir de baisers, et de sentir que tu es à moi. N'importe qui peut te dire « sien », néanmoins tu es à moi, tu es ma Vie, mon Soleil, mon Cœur ! Il y a trente-deux ans, mon cœur d'enfant déjà allait à ta rencontre avec un amour profond. — Sans doute, avant tout, tu appartiens à ton pays, et cela tu le montres par tous tes actes. — Je viens de lire tout ce que tu as écrit à l'armée et à la flotte, à l'occasion du nouvel an. As-tu fait savoir, à propos de l'anniversaire de Guillaume, que les prisonniers allemands en Russie pourront le fêter de la même façon que les nôtres, en Allemagne, ont fêté ton jour de naissance ?

Baby a commencé, hier, à écrire son journal. Marie l'a aidé ; son orthographe est très amusante. Je ne puis plus écrire aujourd'hui. Toutes mes pensées sont avec toi. Je te bénis avec ferveur et t'envoie de doux baisers. Pour toujours, mon cher mari, ta femme qui t'aime tendrement et t'est profondément dévouée.

WIFY.

Je relis ta lettre ; je l'aime.

Tsarskoîe-Selo, 3 janvier 1916.

MON CHER CŒUR,

Ce matin, il n'y a que 5° ; quel grand changement ! J'ai à peine dormi cette nuit : de 4 heures jusqu'à 5 heures et demie, et de 7 heures jusqu'à 9. Ma tête va mieux, mais le cœur est dilaté, ce qui fait que, de nouveau, je garde le lit.

Ania a été follement heureuse de recevoir ton télégramme, elle dit qu'elle a écrit une réponse qui ne vaut rien, au nom de ses parents, et qu'elle a oublié la moitié des choses officielles que le vieux Tanéiev voulait qu'elle t'écrive.

Les enfants sont dans la pièce voisine, ils prennent leur repas et tirent avec leurs pistolets de jeu. Ah ! mon chéri, j'attends tes bras pour m'entourer et me serrer fort. Pour toujours, mon mari chéri, tu es la vie de ma vie, je suis heureuse et reconnaissante pour chaque seconde d'amour que tu m'as donnée.

Ta petite femme, ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 4 janvier 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Ça a été une telle joie inattendue de recevoir hier après-midi ta chère lettre. Je t'en remercie du fond de mon cœur aimant. N. P. est venu pour le thé de 10 heures à 12 ; je ne l'avais pas vu depuis lundi dernier. Tu me manquais, mon chéri, car je n'avais jamais pris le thé avec lui sans toi ; mais il partira probablement le 8, cela dépendra du jour de la rencontre qu'il doit avoir avec Cyrille, à Kiev. Ce soir, il part pour un jour, dire adieu à ses sœurs. Il nous a raconté comme ta chère maman a été touchante avec lui ; elle l'a gardé une heure, a parlé de l'équipage de la Garde, de la politique, du vieux Goremykine, qu'elle trouve honnête mais idiot parce qu'il a nui à Bouliguine. Elle lui a dit qu'elle regrettait beaucoup qu'il ait quitté son fils, car il était un ami si sûr et si fidèle, et elle a tiré de sa poche une petite Icone et l'a béni. N. P. a été très touché de sa bonté. Il paraît que Sabline 3 a fait courir le bruit que N. P. a été chassé du Grand Quartier parce qu'il parlait contre notre Ami, et, à cause de cela, il va moins volontiers chez Grigori, parce que, maintenant, il aurait l'air d'y venir pour quémander sa faveur. Cependant il aurait dû le voir avant de partir pour le front ; la bénédic-

tion de notre Ami peut le sauver du danger. Je le verrai de nouveau et le prierai d'y aller. C'est un sujet qu'il faut toucher délicatement.

Les enfants sont à table et tirent avec leurs horribles pistolets, Xénia est encore très fatiguée après l'influenza. Félix a les oreillons.

Mon chéri, est-ce que maintenant tu penses sérieusement à Sturmer? Je crois qu'il faut risquer son nom germanique, puisqu'on sait quel homme loyal il est (il me semble que ta vieille correspondante t'a déjà parlé de lui ?) et qu'il travaillera bien avec les nouveaux ministres énergiques. Il paraît qu'ils sont tous allés de différents côtés pour tâcher de voir tout de leurs propres yeux. C'est une bonne chose. C'est aussi très bien que les communications entre Moscou et Petrograd soient bientôt interrompues.

Maintenant, mon soleil, ma joie, mon cher mari, au revoir. Que Dieu te bénisse, te garde et t'aide en tout ! Je t'embrasse tendrement et passionnément, mon petit oiseau. Pour toujours, jusqu'à la mort et au-delà, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 5 janvier 1916.

MON CŒUR CHÉRI,

Quelle joie ! J'ai reçu ce matin ta chère lettre du 3 ; sûrement une forte tempête a dû retarder les trains.

Mon chéri, mon adoré, soleil de mon âme souffrante, je voudrais être avec toi loin de tous ces soucis et de ces douleurs, seuls tous deux avec les petits, pour me reposer un peu et oublier tout. Ah ! on se sent si, si las ! Mitia Benkendorf a raconté chez Paul que Marie Vassiltchikov a apporté des lettres d'Ernie. Ania a dit qu'elle n'en savait rien. Paul a soutenu que c'était vrai. Qui le lui a dit ? Tous trouvent juste qu'on lui ait retiré l'insigne de dame d'honneur. Moi, personnellement, je trouve que la Tutchev et Lili, qui se sont conduites si vilainement, et étaient mes dames d'honneur per-

sonnelles, méritaient bien plus qu'elle cette punition (et quelques hommes aussi). Evidemment, on a publié une lettre horrible d'une princesse Galitzine qui accuse Marie Vassiltchikov d'être une espionne ; mais moi, je n'en crois rien, malgré qu'elle ait très mal agi par sottise et aussi, je le crains, par amour de l'argent. Paul est toujours offensé à propos de Rauch. Quand je le verrai, je lui expliquerai les choses, qui sont claires comme le jour.

J'ai lu dans les journaux que le charmant Tkatchenko venait de mourir à Kharkov. J'en suis navrée, tant de souvenirs du passé paisible et heureux sont liés à son nom.

Un vieil ami du *Standard*, Kilhen (je croyais que son nom s'écrivait avec un « g ») est mort. Quelle honte, on l'avait expulsé de la Bessarabie à cause de son nom allemand ; je n'avais jamais entendu ce mot auparavant ; ici, il y a des noms de consonance germanique, qui, selon moi, n'existent nulle part ailleurs.

J'ai une lettre interminable de Max à Vicky, qui désirait que je la lise. Il tâche d'être juste, mais c'est plus que pénible, car hélas ! il dit beaucoup de choses vraies surtout en ce qui concerne les prisonniers. Je ne puis que répéter qu'il faudrait à mon avis, envoyer un haut fonctionnaire avec M^me^ Orjevsky pour inspecter nos prisons surtout en Sibérie. C'est si loin et, hélas ! les gens dans notre pays remplissent rarement comme il faut leur devoir, quand on ne les surveille pas. Cette lettre m'a attristée ; elle contient beaucoup de vrai et aussi des choses qui ne sont pas justes. Il dit que les nôtres ne croiront pas aux récits sur le traitement des prisonniers chez nous, qu'on répand. (Vice-versa, on n'y croit pas non plus). J'ai compris que les Sœurs de charité leur ont parlé aussi des Cosaques. Mais tout cela est trop pénible. Seulement, je trouve qu'il a raison quand il dit qu'il n'y a pas assez d'aliments pour nourrir suffisamment les prisonniers, puisqu'on leur a coupé toutes communications du dehors (je pense que maintenant, par la Turquie, ils reçoivent beaucoup d'approvisionnements), tandis que nous, nous pourrions donner aux prisonniers plus de nourriture et plus de graisse ; les trains en Sibérie circulent régulièrement ; et aussi des

baraquements mieux chauffés et plus propres. Par humanité et aussi pour qu'on ne puisse rien dire de mal sur notre traitement des prisonniers, je voudrais voir donner des ordres sévères, avec menace de punition pour ceux qui ne les exécuteraient pas. Mais je n'ai pas le droit d'intervenir, puisque je suis une « Allemande » comme quelques canailles continuent de m'appeler, probablement pour entraver mon action. Chez nous il fait terriblement froid ; avec une nourriture plus abondante on aurait pu leur sauver la vie ; des milliers meurent, notre climat est si rude. J'espère que Georges et le général Tatistchev (1) examineront tout, avec soin, en revenant, surtout dans les petites villes, et qu'ils fourreront le nez partout, car du premier coup d'œil on ne remarque pas tout. Frédéricks aurait pu envoyer un télégramme à Georges, avec ton ordre, en mentionnant que ta maman et moi le prions de partir et d'inspecter. Il ne devrait pas prévenir, autrement tout serait préparé exprès. Tatistchev pourrait l'aider, puisqu'il parle très bien l'allemand, et il saurait se tenir avec les officiers allemands et faire la lumière sur la façon dont on les traite et savoir s'il est bien vrai qu'on les a frappés. Ce serait dégoûtant, si c'était vrai, mais là-bas, si loin, cela a pu arriver. Eux aussi agiraient avec plus d'humanité — cela vaudrait mieux pour nous — et Max, en souvenir de sa mère, désire aider, de sorte que si Georges fait cela, ce sera excellent. Envoie aussi quelqu'un d'autre d'ici et Mme Orjevsky en Sibérie pour se joindre à Georges. C'est une idée de ta petite femme. Si tu es maintenant plus libre, pourquoi ne préparerais-tu pas le remplacement du vieux ? Je suis sûre qu'il sent que, ces temps derniers, il n'a pas agi raisonnablement, car depuis longtemps il n'a pas cherché à me voir. Hélas, il comprend qu'il n'a pas raison.

Mon chéri, j'ai envoyé Baby à l'église pour la bénédiction de l'eau ; avant cela il avait ses leçons. Quel soleil !

Je suis si heureuse qu'Ania ait à s'occuper de cet asile. Plusieurs fois par jour elle y va pour surveiller, faire des commandes, et il faut tant de choses pour 50 invalides et les infir-

(1) Très dévoué à l'Empereur qu'il accompagna en Sibérie et dont il partagea le sort.

mières, et les sœurs, et les docteurs, etc. Viltchkovsky, Loman et Reshetnikov, de Moscou, l'aident. Il paraît qu'elle a 27.000 roubles, qui lui ont été donnés ; elle-même n'a pas sorti un kopek de sa poche. Comme c'est bien qu'elle ait enfin une occupation de ce genre ; elle n'aura pas le temps de s'ennuyer et Dieu la bénira pour cette œuvre. Grâce à cela, en une semaine elle a perdu une livre : Youk en est enchanté. Demain elle recevra ses premiers soldats.

Ainsi, toi aussi, mon chéri, tu n'as reçu ma lettre que ce matin. Comment cela se fait-il ? Est-ce à cause de la neige ou la faute du chemin de fer ? Quand enfin aurons-nous l'ordre dont notre pauvre pays a tant besoin sous tous les rapports et qui n'est pas dans la nature slave !

J'ai lu que Cettigné était évacué et que leurs troupes ont été cernées. Eh bien, maintenant, le roi, ses fils et ses filles noires, qui ont désiré si follement cette guerre, paient pour leurs péchés devant Dieu et devant toi, parce qu'ils sont allés contre notre Ami, sachant qui il était ! Dieu s'est réservé la vengeance, mais je me sens triste pour la population. Tous sont de tels héros et les Italiens, qui les ont abandonnés dans le malheur, sont d'ignobles et égoïstes poltrons.

Baby écrira demain ; aujourd'hui il a dormi tard. Je te bénis et t'embrasse sans fin, avec un grand amour. Ta petite

WIFY.

On me dit que le Prêtre arrive pour bénir les appartements, il faut donc que je mette une robe d'intérieur et que je me traîne hors du lit. C'est aimable à lui d'avoir songé à venir, malgré qu'il n'y ait point d'office religieux ici aujourd'hui.

Tsarskoîe-Selo, 6 janvier 1916.

MON TRÉSOR CHÉRI,

Quelle joie d'avoir hier deux lettres de toi à lire et à relire, maintes fois, et à couvrir de baisers !

Oh ! oui, je pense souvent comme ce serait doux d'être

assise près de toi, pendant tes heures de liberté, et de bavarder ensemble tranquillement, sans ces ennuyeux ministres pour nous assommer. On dirait que toutes les difficultés et les ennuis fondent en même temps sur toi. Notre Ami est très attristé pour les Monténégrins, et que les ennemis prennent tout. Il lui est pénible que le succès accompagne les seuls Allemands ; mais il dit toujours que nous aurons la victoire finale, seulement après de grandes difficultés, puisque l'ennemi est si fort. Il regrette qu'on ait commencé cette offensive sans le consulter ; il aurait dit d'attendre. Il prie toujours et réfléchit sur le moment propice pour l'offensive, afin que des hommes ne soient pas sacrifiés inutilement.

Eh bien ! je suis restée étendue un quart d'heure sur le balcon ; l'air est bon ; j'ai entendu le son des cloches, mais j'ai été contente de regagner mon lit, car je ne suis pas encore bien fameuse.

Je t'envoie une supplique de la part de notre Ami ; c'est au sujet d'une question militaire, mais il n'y joint aucun commentaire ; et voici encore une lettre d'Ania.

Maintenant, mon cher Ange, mon unique, mon tout, je te serre fortement dans mes bras ; je regarde longuement et tendrement tes chers yeux ; je les baise ainsi que tout toi. Moi seule ait ce droit absolu, n'est-ce pas ? Que Dieu te bénisse et te garde de tout mal !

Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

Mon chéri, brûle toutes les lettres d'Ania, afin qu'elles ne puissent jamais tomber en quelques mains que ce soit.

Tsarskoîe-Selo, 7 janvier 1916.

MON CHÉRI, MON ADORÉ,

Hier, j'ai reçu ta chère lettre quand la mienne était déjà expédiée. Merci de toute mon âme. C'est charmant que tu puisses m'écrire chaque jour et je dévore tes lettres avec un amour infini. N. P. a dîné avec Ania et ensuite a passé la

soirée avec nous. Il est indigné à propos de Moscou et de toutes les saletés qu'on raconte là-bas, et il a eu beaucoup de peine à répéter toutes les ignominies que ses sœurs ont entendues et à modifier les opinions injustes qu'elles ont. Ici, il évite les cercles, mais les amis lui racontent beaucoup de choses. Le train de Sébastopol était en retard, il est donc resté à la gare de Moscou de 2 heures à 4 heures du matin, et il est arrivé à Petrograd à 5 heures au lieu de 2. Il a dit, à propos de Manus, que c'est faux qu'il veuille, comme on l'a dit, changer son nom. Ce sont ses ennemis qui répandent ces histoires, par jalousie qu'il ait reçu ce grade ; et il a eu une querelle avec Milioukov qui a écrit sur lui des mensonges, et maintenant, par méchanceté, les gens veulent mettre contre lui le petit Amiral. N. P. s'est trouvé dans le train avec le vieux Doubensky, qui a causé franchement avec lui de l'ancien Grand Quartier et de toutes les histoires et autres choses « exquises », du gros Orlov et des plans que lui et d'autres faisaient ; cela concorde avec ce que disait notre Ami. Je te raconterai tout quand tu viendras.

As-tu en vue des plans de voyage quelconques, puisque maintenant tu as moins à faire, et le Grand Quartier doit être si morne ? Mon chéri, je ne sais pas, mais tout de même je penserais à Sturmer. Sa tête est tout à fait fraîche ; vois-tu, Khvostov a un petit espoir de recevoir ce poste, mais il est trop jeune. Sturmer serait bon pour un certain temps, et ensuite, si tu le désirais, tu pourrais le remplacer. Seulement, ne lui permets pas de changer son nom. « Cela lui nuirait plus que de conserver son vieux nom honorable » ; tu te rappelles que Grigori a dit ainsi. Il apprécie énormément Grigori, et c'est une grande chose. Tu sais que Voljine est un malfaiteur obstiné ; il ne veut pas aider Pitirim et ne veut pas céder à moins qu'il ne reçoive de toi un ordre spécial. Il a peur de l'opinion publique. Pitirim voudrait que Nikhone, cette brute, fût nommé en Sibérie, et Voljine désire que ce soit à Toula. Le métropolite trouve que ce ne serait pas bien s'il restait dans le centre de la Russie ; il doit être plus loin, où il peut le moins nuire. Il a encore d'autres bons projets sur les appointements du clergé, mais Voljine n'est point d'accord

sur cela, etc. Dois-je demander à Pitirim de me faire une liste des mesures qu'il croit nécessaires, alors je te l'enverrais et tu ordonnerais à Voljine d'exécuter tout. Pitirim est si intelligent et a l'esprit si large, et l'autre, c'est juste le contraire, par peur.

La température d'Anastasie, hier soir était 37° ; elle a causé avec moi par téléphone. Alexis est venu pour le dîner, dans sa petite robe de chambre, à 8 heures 20 ; et il a écrit son journal, d'une façon très amusante. Ta lettre est arrivée à point, le journal commençait à l'ennuyer un peu : il ne savait pas qu'écrire.

J'ai une telle soif de tes caresses ; je voudrais tant te tenir dans mes bras, poser ma tête sur ton épaule, me serrer contre toi, rester immobile sur ton cœur et me sentir calme et reposée. Tant de douleurs, de souffrances, de troubles et d'épreuves ! On se fatigue tant ; et il faut se dominer et rester forte pour être prête à tout. J'aurais voulu voir notre Ami, mais je ne l'invite jamais à la maison quand tu n'y es pas ; les gens sont si malveillants. Maintenant ils prétendent qu'Il a reçu une nomination à la Cathédrale qui l'oblige aussi à allumer toutes les lampes du palais, dans toutes les chambres. On comprend ce que cela veut dire, mais c'est tellement idiot que chaque personne raisonnable ne peut qu'en rire, ce que je fais.

Cela ne te fait rien que je voie maintenant N. P. si souvent ; mais comme il part dans quelques jours (ses camarades sont déjà partis), il est pris toute la journée et le soir il est tout à fait seul et déprimé. Après tous ces racontars ici et à Moscou, que soi-disant il a été renvoyé à cause de notre Ami, il lui est très difficile de te quitter ainsi que nous tous, et pour nous c'est pénible de lui dire adieu. Nous avons si peu d'amis sincères et il est l'un des plus proches. Grâce à Dieu, il ira voir notre Ami. Ania lui a beaucoup parlé ; moi, de mon côté, je lui ai tout raconté à propos du grand changement de l'été dernier. Il ne savait pas que c'était Grigori qui t'avait convaincu, ainsi que nous tous, de la nécessité absolue de ce changement (1), pour toi, pour nous, et pour la Russie. Je

(1) Prise du commandement suprême de l'armée.

n'avais pas causé avec lui, en tête-à-tête, depuis plusieurs mois et j'avais peur de parler de Grigori, sachant qu'il doute de Lui. Je crains qu'il n'en subsiste encore quelque chose, mais, s'il Le voit, il se sentira plus tranquille. Il a une belle confiance en Manus (pas moi), et il me semble que c'est celui-ci qui l'a monté contre notre Ami, qu'il appelle maintenant Raspoutine, ce qui ne me plaît pas, et je tâcherai de l'en déshabituer. Le temps est devenu beaucoup plus doux ; ce soir il y a 1° seulement : ces changements ne sont pas bons pour la santé.

Qu'est-ce que tu dis du Monténégro ? Je n'ai pas confiance en ce vieux roi et j'ai peur qu'il n'invente quelque vilenie, car c'est un homme fourbe au plus haut degré et, avant tout ingrat. Qu'est-il advenu des pauvres troupes serbes qui sont allées là-bas ? L'Italie, il me semble, a agi vilainement, lâchement ; elle aurait pu facilement sauver le Monténégro. Transmets mon salut au charmant vieux général Pau, au général Williams et au cher Belge, ami de Baby. Je suis sûre que la bénédiction des eaux a été très jolie ; c'est un endroit si pittoresque, près du fleuve, avec la rue en pente, et le temps était doux.

Anastasie va mieux : elle a 36°,5 ; elle se sent la tête plus fraîche et la toux a déjà diminué : évidemment le sommet seul des bronches était touché. Je dors très mal et me sens tout à fait abrutie ; j'irai sur le balcon, il y a 1°, Iza me tiendra compagnie.

Il m'est désagréable de toujours t'ennuyer avec des suppliques, mais Bezrodny est un bon médecin, il connaît depuis longtemps notre Ami et toi seul peux aider. Ecris un seul mot sur sa note (il n'y a pas eu de requête officielle) pour ordonner qu'on lui accorde le divorce, et envoie-la à Voljine ou à Mamantov. Voici encore une requête d'un Georgien que connaissent Grigori et Pitirim et pour lequel ils interviennent. Tu peux l'envoyer à Kotchoubeï bien que je doute que tu puisses faire quelque chose pour ce prince David Bagration-Davidov. Et peut-être le connais-tu aussi ? Ensuite une requête de Mamontov (Grigori le connaît depuis des années) ; visiblement on a commis une injustice. Ne pourrais-tu pas

examiner ce papier et faire après cela ce qui te semblera juste. Je suis désolée de t'importuner, mais ces papiers sont pour toi ; les plus simples je les envoie directement à Mamantov, sans aucun commentaire.

La gorge de Baby est un peu rouge, et il ne sortira pas, car avec ces brusques changements de température, c'est très facile de s'enrhumer. As-tu répété l'ordre au sujet de l'anniversaire de Guillaume, pour qu'on autorise de le fêter, comme on l'a autorisé là-bas pour le tien ? As-tu pensé à ce qu'on ne donne plus aux gens de la Douma, tels que Goutchkov, l'autorisation d'aller sur le front et de causer avec les soldats? Goutchkov va mieux, en conscience je dois dire : malheureusement. On a ordonné des offices pour sa santé à la Cathédrale et maintenant il devient un héros plus grand aux yeux de ceux qui l'admirent.

Ci-joint une lettre d'Alexis.

Mon amour, j'ai pensé tout particulièrement à toi pendant cette nuit d'insomnie, avec amour et compassion !

Comment es-tu ? Eh bien, au revoir, mon soleil, mon adoré. Que Dieu tout-puissant te bénisse, te garde et t'assiste dans toutes tes résolutions, et qu'il te donne une grande fermeté de caractère ! Baisers tendres et passionnés de ta femme qui t'aime tendrement.

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 8 janvier 1916.

MON AMOUR,

Je suis si heureuse que les voyages de Trépov et de Naoumov aient été utiles ; j'espère qu'ils ont stimulé fortement tout le monde ; il faut voir tout par soi-même et mettre le nez partout ; alors les gens travaillent mieux, sentant qu'on les surveille et qu'à chaque minute ils peuvent être pris. C'est très bien que tu aies un cinématographe pour les enfants, ainsi ils pourront te bien voir.

Anastasie a bien dormi : 36°,8. Alexis ne s'est éveillé que

deux fois, la nuit : 37°,6. Il est couché dans la salle de jeux, et il est très gai. J'espère monter les voir tous deux dans l'après-midi, ce matin, je suis de nouveau restée un moment sur le balcon. Il pleut, il vente, le temps est sombre et triste. Ensuite j'aurai Iza pour parler des affaires.

De nouveau je n'ai pas bien dormi, j'ai eu de mauvais rêves, la tête me fait très mal, le cœur aussi, bien que, pour le moment, il ne soit pas dilaté. Ania a très mal dormi ; ce qui lui arrive rarement ; elle a beaucoup toussé, la tête lui fait mal et elle a 38°. Olga est allée chez elle pour quelques instants, Marie ira à midi ; c'est stupide que je ne puisse pas y aller. Peut-être m'écriras-tu de lui transmettre tes compliments, cela la remontera. Tout le monde dans l'entourage a l'influenza, c'est désolant. Ne pourrais-tu pas faire que Sturmer aille en catimini au Grand-Quartier, tu reçois là tant de gens ; tu pourrais avoir avec lui un entretien tranquille avant de prendre une décision. Ah ! autre chose : quand tu vois Doubensky, amène-le habilement à parler du gros Orlov et fais-lui raconter tout ce qu'il sait de lui, si seulement il a le courage d'exposer la bassesse de cet homme, qui attire d'autres gros bonnets de l'ancien Grand Quartier. Féodorov, il me semble, sait tout cela aussi. De moi, il disait toujours « elle » et affirmait que sûrement je ne te permettrais pas de retourner de si tôt au Grand Quartier après qu'ils t'eurent imposé « leurs ministres ». Questionne-le aussi sur Drenteln qui voulait, finalement, m'interner dans un couvent. Dzjounkovsky et Orlov devraient être envoyés tout droit en Sibérie. Après la guerre tu devras les liquider tous. Pourquoi sont-ils libres, et dans de bonnes places, alors qu'ils ont tout préparé pour te renverser et m'enfermer, et qu'ils ont tant fait pour nuire à ta femme ? Maintenant ils paradent partout et les gens pensent qu'ils ont été renvoyés injustement, puisqu'ils sont restés tout à fait impunis. C'est affreux de penser à la fausseté humaine, mais je savais tout cela depuis longtemps et tu connaissais mes sentiments pour eux. Grâce à Dieu, Drenteln s'en est allé aussi. Maintenant il n'y a plus autour de toi que des hommes propres ; j'aurais voulu seulement que N. P. fût parmi eux. Nous avons parlé longuement de Dmi-

tri (1). Il dit que c'est un jeune homme sans aucune volonté que chacun peut mener. Pendant trois mois il a été sous l'influence de N. P. au Grand Quartier et se tenait très bien. Quand il est avec lui, en ville, il suit son exemple et ne fréquente pas les femmes ; mais quand il est hors de son influence, il tombe entre d'autres mains. Il trouve que le régiment le déprave, car les conversations y sont grossières et les plaisanteries dégoûtantes, surtout en présence des femmes, et avec eux il s'est gâté. Maintenant il sert comme aide-de-camp.

Maintenant, mon Chéri, mon Adoré, je te bénis, t'embrasse et te serre fortement dans mes bras avec un amour infini et reconnaissant pour ces vingt-et-une années de bonheur complet, dont je remercie Dieu soir et matin ! Ah, comme je te désire toi et tes tendres caresses ! Je t'envoie tout, tout, tout, comme tu le fais toi-même. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

N'est-ce pas que le papier sent bon ! ! !

Tsarskoîe-Selo, 9 janvier 1916.

MON AMOUR,

J'ai donc dû te télégraphier l'opinion de notre Ami concernant Sturmer : il ne faut pas qu'il change de nom et tu dois le prendre provisoirement, car il est énergique et loyal et tiendra les autres en mains. Qu'ils crient s'ils veulent ; ils le font à chaque nomination. N. P. m'a téléphoné : Cyrille l'envoie ce soir à Helsingfors pour voir Kashine et l'Etat-Major, puisque Grigorovitch a dit à Cyrille qu'ils se font tirer l'oreille pour exécuter tes ordres ; si bien que le mieux et le plus rapide était d'envoyer N. P. pour leur expliquer la situation et dire que Grigorovitch a reçu les ordres de toi. Ce n'est pas Kashine, mais les autres de l'Etat-Major, et il a peur que Timirev ne se montre désagréable, car il est offensé d'avoir dû quitter la Garde navale.

(1) Grand-duc Dmitri Pavlovitch.

Ania a dormi de 8 à 11 ; elle a 35°,8 et se sent très faible. On dit que Serge va bientôt au Grand Quartier. Selon moi, il vaut mieux ne pas le garder longtemps là-bas, car, hélas, il potine toujours, critique tout, a une langue méchante, et ses manières devant les étrangers, ne sont pas édifiantes. En outre, il y a beaucoup d'histoires pas très claires, pas très propres sur elle (1) et les pots de vin ; tout le monde en parle, et le département de l'artillerie y est mêlé. Je viens de recevoir ta lettre, à midi ; c'est si bien, et de bonne heure ; c'est une joie infinie d'avoir de tes nouvelles.

Iras-tu visiter d'autres corps, puisque maintenant tu as moins de travail ? C'est bien que tu forces tes ministres à venir chez toi. Ah ! comme j'aurais voulu que tu fusses débarrassé de Polivanov, qui signifie Goutchkov. Il faut mettre le vieil Ivanov à sa place, si l'honnête Belaiev est trop faible. Tous les cœurs, à la Douma, se porteraient à la rencontre du « grand-père » sùrement ; mais peut-être n'as-tu personne pour le remplacer, lui ? Qu'avons-nous vécu ensemble, par quels temps difficiles sommes-nous passés, et quand même Dieu ne nous a jamais abandonnés ; il nous a soutenus et nous soutiendra encore maintenant ; bien qu'il nous faille beaucoup de patience, de foi et de confiance en sa bonté. Mais ton travail, ton abnégation et ta douceur doivent être récompensés et Dieu, je le sens, n'y manquera pas, bien que nous ne puissions savoir quand. Hier soir j'ai fait des patiences, j'ai lu, j'ai causé avec Iza et joué avec Marie. J'ai pris le thé avec les petits, en haut ; l'arbre de Noël est encore là, et leurs lits sont au milieu de la chambre. Anastasie paraît verte, elle a les yeux cernés ; mais Baby n'a pas mauvaise mine.

Mon amour, je t'envoie encore une supplique, fais-en ce que tu voudras. Maintenant tu dois appeler le vieux et lui faire part calmement de ta décision. C'est beaucoup plus facile à présent, puisque tu n'es pas complètement d'accord avec lui, et qu'il n'a pas publié la circulaire, ce qui montre qu'il est un peu vieux et fatigué et ne peut, hélas, tout faire,

(1) Mme Kchessinskaia, célèbre danseuse.

le brave vieillard ! Tu as maintenant le temps de parler, et il vaut mieux que l'autre ait de la marge avant la Douma pour s'entendre avec les ministres et se préparer. Et Goremykine ne sera pas froissé, car Sturmer est un homme âgé, et ensuite tu lui donneras le même titre qu'au vieux Solsky, pas celui de comte, mais l'autre : conseiller intime actuel. Je ferais cela tranquillement, maintenant, au Grand Quartier, sans beaucoup ajourner, crois-moi, mon chéri.

Eh bien, maintenant, au revoir, cher époux de mon cœur et de mon âme, lumière de ma vie. Je te tiens fortement dans mes bras, je te serre contre moi, j'embrasse ton doux visage, tes yeux, tes lèvres, ton cou, tes mains. « Je t'aime, je t'aime ; c'est tout ce que je puis dire. » Te rappelles-tu cette chanson, à Windsor, en 1894, pendant ces soirées ? ! ! Que Dieu te bénisse, mon Trésor !

A toi jusqu'à la mort.

WIFY.

J'espère que mes fleurs sont arrivées fraîches et parfumées.

Tsarskoîe-Selo, 10 janvier 1916.

MON CHÉRI,

De nouveau il fait doux, il neige. Aujourd'hui la fête de notre Ami. Je suis heureuse que, grâce aux mesures prises, tout se soit passé tranquillement à Moscou et à Petrograd (1), et les grévistes se sont conduits convenablement. On voit, Dieu merci, la différence entre Beletsky et Dzjounkovsky ou Obolensky. J'espère que mon télégramme sur Pitirim ne t'a pas été désagréable, mais il désire tant te voir tranquillement (ici tu n'as jamais un moment) pour t'exposer toutes ses considérations et les mesures qu'il voudrait prendre. Hier il était assis près du lit d'Ania, le brave homme ! Cette nuit elle n'a dormi que 4 heures, (moi aussi), elle a toussé beaucoup : température 36°,8 et Mme Becker, elle est fatiguée, et Grigori

(1) A cause de l'anniversaire du 9 janvier 1905.

voulait qu'elle vienne aujourd'hui, mais réellement, elle ne le peut pas, et du point de vue humain ce serait folie. Anastasie a bien dormi : 36°,3 ; Alexis dort encore.

Ah ! voici le soleil revenu pour notre Ami ; c'est charmant, vraiment, cela devait arriver pour Lui.

Ania te remercie pour ton salut et envoie une lettre. Elle m'a demandé si tu serais fâché ; je lui ai répondu qu'elle doit mieux savoir que moi si tu l'as autorisée de t'écrire souvent.

Iza a déjeuné avec nous. Je passerai de nouveau l'après-midi, seule, tranquillement, ensuite je monterai chez mes chéris.

Je viens de recevoir ta chère lettre ; je t'en remercie infiniment, mon amour. Tu as raison pour Sturmer et le « coup de tonnerre ».

Je suis heureuse que tu puisses voir les troupes. Je t'embrasse et te bénis sans fin. Je te serre contre mon grand cœur souffrant. Je languis de tes baisers et de tes caresses qui manquent tant à ta petite femme, qui vit de toi, dont tu es le soleil et la lumière, toi le plus pur, le meilleur.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 11 janvier 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Enfin, une journée plus claire, 2° de gel et le cher soleil brillant. Quel dommage que tu aies eu un « sale » temps ! Est-ce que le général anglais (1) est bien ? Il est venu probablement de la part de l'armée pour te saluer comme feld-maréchal ? Mais toi tu ne peux rien donner à Georges en échange, puisqu'il ne commande pas et qu'on ne peut pas jouer avec des titres pareils.

Je ne comprends pas très bien ce qui s'est passé avec le

(1) Général Calwell.

Monténégro. On dit que le roi et son fils Pierre sont partis, par Brindisi, pour Lyon, où il doit retrouver sa femme et ses deux filles cadettes ; que Mirko est resté pour tâcher de se joindre aux troupes monténégrines, serbes et albanaises. C'est seulement maintenant que l'Italie a envoyé 70.000 hommes en Albanie. Ils jouent un vilain jeu. Mais si le roi s'est rendu, quel sera le sort de ses troupes ? Où sont Jutta et Danilo (1) ? Pourquoi ne lui permet-on pas d'aller en France ? Tout cela reste incompréhensible pour moi.

Dans la soirée, Ania est restée couchée une heure sur le divan ; elle parlait d'une voix très forte ; elle rêve déjà de venir ici. Quelle santé solide, à la fin des fins : se rétablir ainsi en une seconde après s'être crue si gravement malade !

Ne me prends pas pour une folle à cause de ma petite bouteille, mais notre Ami en a envoyé une à Ania pour sa fête, et chacune de nous a bu une gorgée, et j'ai versé cela pour toi. Il me semble que c'est du madère ; je l'ai avalé pour lui (comme un remède). Alors, je t'en prie, fais de même, bien que tu n'aimes pas cela ; verse-le dans un verre et bois d'un coup à Sa santé, comme nous l'avons fait. Le muguet et la petite croûte sont aussi de Lui, mon cher Ange. On dit qu'une foule de gens sont venus chez Lui, et qu'Il était magnifique. Je lui ai envoyé un télégramme de félicitation, *de la part de nous tous* et j'ai reçu la réponse suivante : « *Infiniment heureux ; la lumière de Dieu brille sur vous ; ne craignons rien.* Il aime quand on n'a pas peur de Lui télégraphier directement, je le sais. Il a été très mécontent qu'Ania ne soit pas allée chez lui, et elle en est tourmentée ; mais il me semble qu'Il viendra chez elle aujourd'hui.

Le petit arbre de Noël sent délicieusement fort ce matin ! Tous les enfants ont la température normale.

Je suis désolée de t'écrire des lettres aussi ennuyeuses, mais je ne sais rien, je ne vois personne. Vassilievsky a télégraphié ; il a été si heureux de recevoir une brigade qui compte l'un de mes régiments, et Serge est enchanté d'avoir reçu de lui le 21e régiment, dans lequel il a servi si longtemps.

(1) Fils du roi de Monténégro.

J'ai été forcée de prendre un autre stylo ; il n'y avait plus d'encre.

J'ai mieux dormi, le cœur n'est pas dilaté ce matin. J'irai m'étendre un peu sur le balcon ; depuis deux jours je n'ai pas respiré l'air.

Mes pensées et mes prières ne te quittent jamais, mon chéri, et je pense à toi avec infiniment d'amour, de tendresse et d'impatience. Que Dieu te bénisse ! Mille baisers de celle qui t'appartient. Ta tienne.

De tendres remerciements pour ta charmante lettre. Quelle joie si tu revenais à la fin de la semaine ! !

Tsarskoîe-Selo, 13 janvier 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Un temps gris, triste et un grand vent. Hier j'ai passé une demi-heure sur le balcon. Les petits sont si heureux de pouvoir descendre, mais ils sont très pâles.

Je suis heureuse que le nouveau général anglais soit sympathique. Quelles sont ces histoires à propos des Monténégrins ? On dit que le roi a vendu son pays aux Autrichiens et qu'à cause de cela on n'a voulu le recevoir ni à Rome ni à Paris ; est-ce la vérité ou seulement des potins ? Il est capable de tout pour l'argent et les avantages personnels ; je pensais, toutefois, qu'il aimait son pays. En tout cas, je n'y comprends rien.

J'ai envie de me promener en traîneau dans le jardin, bien qu'il fasse beaucoup de vent, et d'aller avec Marie à Znaménia, pour la première fois en 1916, pour allumer des cierges et prier pour mon chéri.

La gentille Zina, qui aime notre Ami, est restée avec moi hier toute une heure.

Maintenant, mon soleil, mon unique, mon tout, au revoir. Je te bénis et couvre ton cher visage de mes plus tendres baisers. Ta petite

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 15 janvier 1916.

MON AMOUR,

Quelques lignes seulement, car je me sens mal. J'ai bien dormi, mais je souffre encore de la tête et il m'est difficile de garder les yeux ouverts ; je me sens si faible ; j'ai des frissons ; la température 37°,1, mais sûrement elle montera ; le cœur est dilaté. Je crois que c'est l'influenza qui commence et Botkine m'ordonne de garder le lit. Déjà hier je ne me sentais pas bien, j'étais abrutie.

Quel bonheur que tu arrives dimanche ; je désire être bien portante pour ce jour. J'espère que le beau temps viendra, que tout se passera bien, que tu verras les chers Cosaques.

Comment se fait-il qu'un Zeppelin soit venu jusqu'à Rezhitza ? Les enfants vont bien, malgré qu'Olga ait eu mal au cœur, cette nuit, sans cause.

Mon adoré, je ne puis plus écrire, les yeux me font mal et sont lourds. Pauvre comtesse Vorontzov, son cher vieux mari va lui manquer, mais pour lui la mort est une délivrance. Comment va Feodorov ?

Je te bénis et t'embrasse sans fin, et j'attends impatiemment ton retour, mon chéri, mon adoré. Je te serre tendrement sur mon cœur. Pour toujours ta vieille femme

ALIX.

Sûrement tu recevras cette lettre à Orsha.

Tsarskoîe-Selo, 16 janvier 1916.

MON CHÉRI,

On m'a dit que même aujourd'hui tu n'aurais pas de repos ; un courrier part chez toi, c'est pourquoi j'écris ces quelques lignes. Le soleil est clair ; l'air est calme, il y a — 2°. Je me

suis endormie après trois heures ; aujourd'hui je me sens un peu mieux, mais j'éprouve intérieurement une sensation bizarre, et je garde une bouteille d'eau chaude sur le ventre ; le cœur, par hasard, ce matin n'est pas dilaté.

Hier je me suis levée pour le dîner et suis restée couchée sur le divan jusqu'à 11 heures. Comme à l'ordinaire j'ai fait des patiences, ça fatigue moins que de travailler.

Sandra est chez sa mère. Les filles de Vorontzov, Iza et Maïa, sont en ville. Quelle consolation de te revoir demain, mon chéri ! Ta chère lettre m'a fait tant de joie.

Comme c'est bizarre que Tchelnokov (1) soit venu chez toi ! Je puis m'imaginer comme il s'est senti petit et mal à l'aise. Il aurait dû rester tout le temps debout, cet homme perfide !

C'est étrange que Voyéikov aussi soit tombé malade ; tu devais aller de l'un à l'autre. Quelle lettre ennuyeuse ! Pardonne-moi si je ne viens pas à la gare, mais je n'ai pas la force de rester debout.

Je t'embrasse et te bénis, mon amour ; plus qu'heureuse de te serrer bientôt sur mon cœur.

Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 28 janvier 1916 (2).

MON AMOUR CHÉRI,

Encore une fois le train emporte mon Trésor ; mais j'espère que ce n'est pas pour longtemps. Je sais que je ne devrais pas dire cela, et que, de la part d'une vieille femme, cela peut paraître ridicule ; mais je ne puis le supporter. Mon amour grandit avec les années et il m'est si pénible de me passer de ta chère présence. Quand je pouvais sortir et

(1) Président du Conseil Municipal de Moscou.

(2) Pendant le séjour du tsar à Tsarskoïe, du 16 au 28 janvier, Sturmer est appelé le 20 janvier à remplacer Goremykine à la présidence du Conseil des Ministres et Sabouroff est remplacé à la direction du 1er Département du Conseil de l'Empire par Stcherbatof.

soigner les blessés, c'était plus facile. Pour toi c'est encore pire, mon chéri. Je suis heureuse que demain tu voies les troupes ; cela te rafraîchira et sera une joie pour tous.

C'était si gentil quand tu nous a fait la lecture et maintenant j'entends toujours ta chère voix. Et tes tendres caresses, oh ! combien je t'en remercie ; quand le cœur est lourd de soucis et d'inquiétude, chaque manifestation de tendresse réconforte et donne un bonheur infini ; ah ! si nos enfants pouvaient être aussi heureux dans leur vie conjugale !

L'idée de Boris est trop déplaisante (1) et je suis convaincue que notre fille ne consentirait jamais à l'épouser, et je la comprendrais parfaitement. Seulement ne laisse pas Miechen deviner que notre enfant a d'autres pensées en tête et dans le cœur. Ce sont là, pour les jeunes filles, des mystères sacrés que les autres ne doivent pas connaître ; et ce serait très pénible pour Olga qui est si susceptible. Cette conversation n'a pas du tout contribué à me mettre de joyeuse humeur, et je me sens très déprimée à cause de ton départ, et mon vieux cœur se serre de douleur. Je ne puis pas m'habituer à ces séparations. Parle sérieusement à Kédrov, n'est-ce pas, parce que le plaisir et l'honneur de ce voyage font que cela a l'air d'une récompense donnée pour effacer la réprimande qu'en toute justice il méritait. Tu l'as sauvé d'un second procès, et, bien qu'il soit un brave homme, il faut le tenir en main ; l'Amiral ne devrait pas être si familier avec lui ; il est terriblement ambitieux. Mais tu le prends avec toi pour peu de temps, je suppose. Quelle joie ce sera quand tu te débarrasseras de Bontch-Brouièvitch ! Mais avant il faudrait lui faire comprendre quel mal il a fait, mal qui retombe sur toi. Tu es trop bon, mon ange ensoleillé. Sois plus ferme, et quand tu punis, ne pardonne pas tout de suite et ne donne pas de bons postes. On ne te craint pas assez. Montre ton pouvoir. Ils profitent de ta merveilleuse bonté, de ta douceur. C'est triste que je ne puisse t'accompagner à la gare, mais je n'en ai pas la force ; le cœur est dilaté, et « l'ingénieur mécanicien » est arrivé.

(1) A cette époque, la grande-duchesse Marie Pavlovna désirait fiancer son fils Boris à la grande-duchesse Olga, la fille ainée de Nicolas.

Mon chéri, ma lumière, mon amour, dors bien, paisiblement ; sens, en pensée, mes bras aimants t'enlacer et ta chère tête se poser sur ma poitrine (pas sur le grand oreiller que tu n'aimes pas).

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 29 janvier 1916.

MON TRÉSOR CHÉRI,

Je te remercie très très fort pour ta charmante lettre que tu m'as laissée comme consolation. Je l'ai lue et relue, et la nuit, quand je ne pouvais pas dormir, mes yeux étaient remplis de larmes. Ania est venue pour une seconde, en allant en ville. Elle m'a priée de te remercier encore une fois du fond du cœur pour l'argent. Elle a téléphoné cela à notre Ami, et Il a dit que cet argent te vaudra les bénédictions et qu'elle doit le déposer dans une banque pour constituer un fonds et recueillir les sommes nécessaires à la construction d'un asile pour les mutilés. Je vais voir si nous ne pourrions pas lui donner un terrain ; ce serait bien si l'on pouvait en trouver un près de la Maison des Invalides, car alors ils pourraient profiter de nos bains et de nos dépôts.

Je voudrais savoir si tu as commencé le livre français ; tu verras comme il est intéressant. Comment mon oiseau chéri a-t-il dormi ! Comme il me manque, mon Soleil !

Pense à Ivanov ; ce serait, en effet, un excellent changement, et un bon commencement pour 1916. Polivanov ne doit pas t'inquiéter. Stcherbatchev peut remplacer Ivanov et l'on pourrait ensuite mettre quelqu'un d'énergique à sa place. C'est dommage que le vieux Rousski ne soit pas encore suffisamment rétabli.

Je suis heureuse que tu aies maintenant Sturmer sur qui tu peux te reposer. Tu sais qu'il tâchera de maintenir l'union entre les ministres.

Le plus cher des aimés, maintenant, au revoir ; que Dieu te bénisse et te protège ! Je couvre ton visage adoré de mes

plus tendres baisers et reste pour toujours ta vieille petite femme

ALIX.

Parle tranquillement à Mordvinov de l'histoire de Michel, et ensuite, à propos d'Olga, demande lui quel homme est ce N. A. (1).

Tsarskoîe-Selo, 30 janvier 1916.

MON AMOUR,

Nous avons été si heureux de recevoir ton télégramme, pendant le thé, et d'apprendre que tout s'est si bien passé. Comme c'est bien qu'il y ait eu à la gare une garde d'honneur de tes *Kabardintzy*. Il y a eu probablement de graves combats, puisque le train de Baby nous amène 15 officiers blessés et plus de 300 hommes, de Kalkouny et de Drissa ; c'est là où se trouve le régiment de Tatiana et où, me semble-t-il, tu seras.

Notre Ami est très heureux que, de nouveau, tu inspectes les troupes. Il est tranquille pour tout ; il désire seulement qu'Ivanov soit nommé, car sa présence à la Douma pourrait être très utile. De nouveau quelques officiers attendent que je les reçoive, c'est tout le temps la même chose, et je suis si fatiguée. J'aurais voulu enfin retourner à l'église, je n'y suis pas allée une seule fois de tout le mois de janvier ; et j'ai hâte de m'y rendre et d'y allumer des cierges.

Mon chéri, je ne me vante pas, mais personne ne t'aime autant que ta vieille Sunny. Tu es sa vie, son bien. Que Dieu te bénisse, mon adoré, je te couvre de tendres et ardents baisers et j'ai hâte de te serrer de nouveau dans mes bras.

Pour toujours, mon Nicky, ta

WIFY.

(1) N. A. Poutiatine, que la grande-duchesse Olga, sœur de Nicolas II, se proposait d'épouser et qu'elle épousa quelques mois plus tard.

Tsarskoîe-Selo, 1er février 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Ce matin il fait plus froid, 7°, et il neige. J'ai à peine dormi cette nuit et ce matin le cœur est pire, la tête va bien. Je t'envoie un petit perce-neige de Livadia.

Miechen a écrit de nouveau, hier, priant qu'on mette en liberté le baron Dellingshausen. On le tient à la prison Kresty, à Petrograd, dans le quartier de Viborg. Son fils, le dragon, est autorisé à le voir. Mais c'est une honte, dont on ne peut se laver qu'en donnant l'ordre immédiatement, par dépêche, de son élargissement. Schultz (1) a été charmant ; nous avons parlé de toutes sortes de questions pendant une demi-heure. C'est son frère le brun qui commande l'*Africa* et tous les scaphandriers. Aujourd'hui j'aurai Shvedov avec son rapport, et Mlle Schneider, et ce sera interminable, parce qu'il nous faudra parler de l'école des arts et de la réorganisation de mes écoles patriotiques et du Comité des « Koustari » que Krivochéïne, me semble-t-il, a tout à fait oublié.

Le jour de fête d'Ania est le 3, au cas où tu voudrais lui envoyer un télégramme.

Comme ce doit être difficile de combattre au Caucase, avec ce froid terrible. Alek dit qu'il y a moins de cas de pieds gelés parmi les hommes : un pour cent, que parmi les officiers : 8 pour cent ; ceux-ci sont trop légèrement équipés, car, allant dans le midi, ils étaient persuadés que là-bas il ferait plus chaud.

Maintenant, mon chéri, je dois clore ma lettre. Que Dieu te bénisse, te protège et te garde de tout mal ! Je te couvre de tendres baisers et te serre contre ma poitrine.

Pour toujours, ton affectionnée vieille

WIFY.

Loman boit de nouveau énormément et il est tout à fait abruti. Ania a tout simplement peur de lui ; il serait néces-

(1) Capitaine de Vaisseau.

saire de l'envoyer en Finlande, dans un sanatorium, au repos complet pour deux mois ; autrement je t'assure qu'il se tuera ou tuera les autres. Les médecins aussi trouvent qu'il a besoin de changement et de repos ; il a eu déjà une attaque.

Cette encre verte a une odeur abominable, j'espère que le parfum la chassera.

Tsarskoïe-Selo, 2 février 1916.

MON DOUX ANGE,

Pardonne-moi si je t'écris aujourd'hui une lettre très courte, mais je suis abrutie. Je n'ai pas dormi de la nuit à cause de douleurs dans la joue, qui est enflée et hideuse à voir. Vladimir Nikolaievitch pense que ça vient d'une dent et il a télégraphié à notre dentiste de venir. Toute la nuit j'ai eu une compresse, que je changeais ; je suis restée assise dans le salon, j'ai fumé, puis marché de long en large. Heureusement que tu n'étais pas là, je t'aurais dérangé.

4° de gel ; il neige très légèrement. Gorodinsky, du régiment de Xénia, a dit que tu as vu le régiment, que tu les a remerciés et qu'ils ont été très heureux. Les journaux d'aujourd'hui rendent compte de ton inspection ; je n'ai pas pu les lire, mais je garderai ce numéro. Hier, j'ai eu le rapport de Shvedov, pendant trois quarts d'heure, et Mlle Schneider pendant une heure et demie, ce qui m'a achevée.

Mon cher aimé, je pense à toi, te désire et te couvre de tendres baisers. Que Dieu te bénisse et te protège ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 4 février 1916.

MON CHÉRI,

De tout cœur je te félicite pour la prise d'Erzeroum. Le combat a du être magnifique, et comme tout s'est passé vite.

C'est une consolation, et, pour certains, une bonne leçon morale. Seulement il faut maintenant que la ville reste entre nos mains.

A présent une question confidentielle, de moi, personnellement. Puisqu'on lit tout le temps que les Allemands continuent d'envoyer de l'artillerie et des troupes en Bulgarie, alors, quand nous passerons à l'offensive, s'ils attaquent nos derrières, par la Roumanie, qui nous défendra ? Ou peut-être envoie-t-on la garde sur la droite de Keller pour nous couvrir dans la direction d'Odessa ? Ce sont des pensées qui me sont venues ; comme l'ennemi trouve toujours nos points faibles, il prépare tout et prévoit toutes les éventualités, tandis que nous autres nous préparons toujours très superficiellement tout et c'est pourquoi nous avons de telles pertes dans les Carpathes, etc., faute d'avoir fortifié suffisamment nos positions. Maintenant si l'ennemi se frayait un chemin à travers la Roumanie et tombait sur notre flanc gauche, de quelles forces disposerions-nous pour défendre notre frontière ? Pardonne-moi de te questionner, mais ces pensées me viennent malgré moi. Quels sont nos plans après la prise d'Erzeroum ? A quelle distance de nous se trouvent les troupes anglaises ? J'aurais voulu savoir si le masque d'Alek contre les gaz est bon.

Au revoir, mon petit oiseau, Dieu te bénisse, mon petit, qu'il te préserve de tout mal et te dirige vers le succès et la paix finale !

Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 5 février 1916.

MON AMOUR,

Ce matin il y a 0°, du vent, et il neige fort. Grâce à Dieu Baby a passé une bonne nuit et ne s'est pas plaint. Ses deux bras sont bandés ; hier, le bras droit le faisait assez souffrir, mais notre Ami dit que cela passera dans deux jours.

Peut-être cela t'intéresse-t-il de savoir quelles sommes ont reçues mon dépôt et ma chancellerie, du 21 juin 1914 au 31 janvier 1916 : 6.675.196 roubles 80. On a distribué 5.862.151 roubles 46. Il reste 812.925 roubles 34. La plus grande partie de cet argent est allée à mes dépôts de Moscou, Kharkov, Vinnitsa et Tiflis, à mes six trains sanitaires, à mes régiments, etc. Mais les grands dépôts recueillent des sommes et aussi des objets. Le Conseil supérieur m'a donné de fortes sommes ; il y a aussi toutes celles que tu reçois et celles qui ont été réunies en Angleterre, pendant les « journées ».

Pourquoi nos troupes ont-elles évacué de nouveau la Galicie ? Je tire cette conclusion du compte rendu de Rehbinder et parce que beaucoup d'officiers des régiments retirés de Galicie sont arrivés à Kharkov, dans mon dépôt et ont demandé du linge et des pansements individuels. Je ne puis comprendre ce qui est arrivé là-bas ; ou c'est peut-être qu'on concentre les troupes pour défendre les derrières de notre armée sur le front sud ?

Ania s'excuse pour sa mauvaise écriture d'hier, mais elle était horriblement pressée, et elle a oublié de te dire qu'elle a reçu une gentille carte de félicitation d'Olga. Hier, elle a déjeuné avec nous, puis est restée jusqu'à cinq heures.

J'espère que tu viendras et ne différeras pas ce plaisir de quelques jours heureux. Es-tu tout à fait content d'Alexeiev ; est-il assez énergique ? Comment va Rousski ? On dit ici qu'il est complètement rétabli, mais je ne sais si c'est vrai ou non ; je désire que ce soit vrai, puisque les Allemands ont peur de lui. Imagine-toi que j'ai vu hier Miss Eady, nurse de Dona et Loos. Elle a dû quitter Darmstadt au grand regret d'Ernie et Onor, en novembre dernier ; les ministres ont trouvé cela nécessaire. Tous (1) étaient désespérés. La pauvre femme n'a pas pu trouver de place en Angleterre, parce qu'elle venait de Darmstadt ; en Angleterre aussi les gens sont devenus complètement fous. C'est pourquoi elle est venue ici, puisqu'elle doit gagner sa vie et celle de sa vieille mère (quatre de ses

(1) La famille du grand-duc de Hesse, frère de l'Impératrice.

frères et plusieurs neveux sont à la guerre). Elle est ici chez les Osten-Sacken, et le changement après Darmstadt est grand. Je lui ai dit de venir souvent chez Madeleine et chez nous, pour qu'elle se sente moins seule. Elle a dit à Madeleine que bien de gens ont été attristés quand Ludwig (1) a dû partir, qu'on l'estimait énormément et qu'on faisait grand cas de ses plans. Au commencement de la guerre on ne voulait pas tenir compte de ses opinions, mais maintenant ils reconnaissent qu'ils ont eu tort et le regrettent profondément. Cela m'a été si agréable de la voir ; elle m'a rappelé la vieille maison et tout, et, en particulier, Friedberg et Livadia. Elle a parfois de leurs nouvelles. Mais en Angleterre on lui en veut, parce qu'elle n'a pas voulu mal parler des Allemands, n'ayant eu qu'à se louer de l'Allemagne.

Mon chéri des chéris, à l'instant, midi, on m'apporte ta chère lettre, et je t'en remercie de toute la tendresse de mon cœur aimant. Ah ! mon amour, quelle joie de t'avoir même pour deux jours ! Que Dieu bénisse toutes tes entreprises ! ta présence, sùrement, fera des miracles et Dieu t'inspirera les paroles nécessaires. Te voir c'est déjà beaucoup ; toi-même tu ne te rends pas compte de la moitié de la force qui émane de ta personne et touche chaque cœur, même le plus endurci. Je suis contente que tu aies exigé du Conseil supérieur de Guerre l'examen détaillé de toutes les questions. Ne pourrais-tu pas mander pour ce jour Rousski, puisqu'il a commandé presque tout le temps et qu'il est si capable. Souvent il n'était pas d'accord avec Alexeiev, mais précisément il est bon d'avoir quelqu'un qui envisage les choses autrement que celui-ci, et alors tu pourrais trouver plus facilement la meilleure voie. Dieu fasse, quand Rousski sera rétabli, que tu le reprennes. Il me semble qu'il devrait connaître tous les plans et prendre part aux discussions.

Tu recevras cette lettre en route. Je voudrais savoir à quelle heure tu arriveras, le 8 ? Cette lettre, sans doute, est l'avant-dernière. Au revoir, mon bien-aimé, je te bénis et

(1) Louis de Battenberg, qui commandait la flotte anglaise au moment de la déclaration de guerre et dut renoncer à ce poste en raison de son origine allemande.

t'embrasse avec un amour et une tendresse infinis, et je reste, mon cher Nicky ta femme à toi

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 10 février 1916.

MON CHER AMOUR,

Ta visite quoique courte a été une belle joie, mon bien-aimé ; sans doute nous nous sommes vus assez peu, mais je sentais que tu étais là, et tes tendres caresses m'ont de nouveau réchauffée. Je puis m'imaginer quelle impression profonde ta présence a produite à la Douma et au Conseil d'Empire (1). Dieu veuille que ce soit un stimulant qui les fasse tous travailler avec zèle et dans l'union, pour le bien et la grandeur de notre pays bien-aimé. Tu vois, c'est déjà beaucoup ! Tu as trouvé précisément les paroles nécessaires.

Ania et moi avons vécu des journées très pénibles à cause de cette histoire contre notre Ami, et près de nous personne pour nous conseiller. Mais elle s'est montrée courageuse et bien en tout, et même elle a soutenu une conversation atrocement violente avec Voiéikov, lundi. Moi, réellement, je suis inquiète pour elle, car elle a flairé la vilaine histoire dans laquelle on voulait entraîner Khvostov — les juifs — uniquement pour amener un scandale à la Douma. Tout cela est si tendancieux. Te voir m'a redonné du courage et de la force, car partout, surtout autour de nous, les gens sont si lâches, et l'état d'esprit de l'arrière est toujours si mauvais. Toutes mes prières et pensées seront avec toi demain. Ce que tu fais est grand et sage. Tous les chefs pourront exprimer honnêtement leurs idées et se montrer les choses sous leur vrai jour. Que Dieu bénisse leurs travaux sous ta direction !

Dors bien, mon Trésor ; tu vas me manquer de nouveau terriblement ; tu m'as apporté tant de lumière et je vivrai du

(1) Le 9 février, l'Empereur et le grand-duc Michel se rendirent à la Douma et au Conseil d'Empire, et l'Empereur adressa quelques paroles à la Commission de Législation.

souvenir de ton exquise présence. Espérons que bientôt je t'aurai de nouveau à la maison. Mille tendres baisers de ta petite

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 11 février 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Il fait clair ; le soleil brille, 12° de gel. Toutes mes pensées les plus tendres sont avec toi, mon cher amour, et j'espère que le grand Conseil de guerre se passera bien et répondra à tes vœux. Je puis m'imaginer comme tu te sentiras heureux parmi les militaires, car le séjour ici n'a pas été très agréable pour toi, et tu devais être enchanté de t'en aller. En général, tu n'as ici que des impressions pénibles. Mardi avait apporté beaucoup de bon, mais ensuite cette histoire ignoble au sujet de notre Ami. Ania fera tout ce qu'elle pourra pour le calmer; mais dans l'état d'esprit où il est actuellement, il s'emporte contre elle et se montre terriblement nerveux. Maintenant le soleil brille à nouveau et j'espère qu'Il redeviendra ce qu'Il est d'habitude. Il a peur de partir ; Il dit qu'on le tuera. Enfin on verra ce que Dieu réserve !

Tout cela t'a attristé et troublé et tu n'as pas eu la moindre joie pendant ce séjour, mon Soleil adoré ; mais tu as réconforté ta veille Sunny et elle sent encore sur ses lèvres ton dernier baiser. Ta visite était comme un rêve ; maintenant, de nouveau, le vide !

Au revoir ; que Dieu te bénisse, mon amour ! Je te couvre de baisers et reste pour toujours, ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 12 février.

MON CHÉRI,

Une claire matinée ensoleillée, 7° de gel, et 12° cette nuit. Comment les généraux ont-ils parlé? C'est bien que tu les aies réunis.

J'ai reçu de Victoria une longue et charmante lettre ; elle est maintenant à Londres. Alice écrit qu'on aime les Anglais à Salonique ; les officiers sont courtois, les hommes se conduisent bien. Avec les Français, je le regrette, elle dit qu'il en va tout autrement, et, dans une petite ville, ils se sont conduits avec les femmes d'une façon aussi ignoble que les Allemands en Belgique ; et leurs officiers, à Salonique, à commencer par le général, sont grossiers et insolents même avec André (1).

Sandro est-il au Grand-Quartier? La petite Marie (2) déjeune avec nous aujourd'hui, et, avant et après je reçois.

Mon Trésor chéri, au revoir, que Dieu de bénisse ; tendres et ardents baisers de ta vieille femme qui t'aime profo ndément.

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 13 février 1916.

MON AMOUR,

2° de gel, et un peu de neige. Par bonheur, maintenant je dors bien ; je tousse un peu, comme Baby. Hier j'ai vu Nekludov (3). Il parle bien mais, de temps en temps, redevient le diplomate guindé, ce qui est excessivement désagréable. Ensuite j'ai vu le Dr Brunner, qui m'a rendu compte de la façon satisfaisante dont sont traités les Allemands et les Autrichiens en Sibérie. Après lui, la princesse Françoise Wo-

(1) Prince André de Grèce.
(2) Grande-duchesse Marie Pavlovna, cadette.
3) Alors ministre en Suède.

roniecka, née Krassinsky, qui a organisé plusieurs hôpitaux à Varsovie, et a reçu là-bas une médaille. Son mari et ses deux fils sont restés à Varsovie et elle n'a que rarement de leurs nouvelles. Elle paraît très énergique, malgré qu'elle soit rose, grasse, perchée sur de hauts talons étroits et porte un petit bonnet très drôle pour l'uniforme de sœur de charité.

Je suis très heureuse que tu sois content du résultat du Conseil de guerre. C'est une chose admirable que tu les aies réunis tous et leur aies donné la possibilité de discuter ensemble en ta présence.

Plus je pense à Boris, plus je me rends compte en quelle abominable compagnie sera entraînée sa femme : ses amis et ceux de Miechen, de riches Français, des banquiers russes, « la bande » Olga Orlov, les Bieloselski, et autres types de ce genre ; des intrigues sans fin, ni principes ni conversations, et Ducky n'est pas du tout une belle-sœur convenable, et, en plus de tout cela, le passé de Boris. Miechen a tout à fait pris les habitudes de sa fille ; elle ne veut être en retard en rien sur elle et trouve plaisir à cette vie. Avec son caractère c'est très naturel. Enfin, pourquoi t'écris-je cela que tu sais aussi bien que moi. Comment peut-on donner à un jeune homme blasé, qui a beaucoup vécu, à moitié usé, une jeune fille pure de dix-huit ans plus jeune que lui, et l'obliger à vivre dans une maison où déjà plus d'une femme a « partagé » sa vie. Seule une « femme » connaissant le monde, capable de juger et de choisir les yeux ouverts pourrait l'épouser ; elle saurait comment le tenir et faire de lui un bon mari.

Maintenant, je dois terminer. Au revoir mon ange, mon oiseau chéri, que les saints Anges te gardent, que Dieu te bénisse ! Sans fin de tendres et impatients baisers de ta

WIFY.

A la Douma on prononce d'ignobles discours, mais sans succès ; personne n'y fait attention. Pourichkevitch a parlé d'une façon abominable ; est-il possible d'être toujours aussi fou. Mais évidemment ta visite a été d'une grande utilité, puisque leurs discours ne font plus d'effet.

Tsarskoîe-Selo, 14 février 1916.

MON CHÉRI,

Ta chère lettre m'a causé une grande joie ; je l'ai relue maintes fois, et j'ai embrassé tendrement chaque page que ta chère main a touchée. Je suis une vieille sotte, n'est-ce pas ? Mais j'aime si profondément mon chéri qui me manque tant.

Ce pauvre Plehve (1), on ne peut imaginer l'être pitoyable qu'il est devenu ; déjà avant la guerre il faisait peine à voir. Je suis heureuse que tous aient pu parler librement et même discuter ; c'est le mieux ; cela écarte tout malentendu et permet de juger les caractères.

La pauvre Iza est très déprimée, parce que les journaux ont publié de vilaines choses sur son père (2). Ils accusent aussi d'espionnage, mon ex Stern. En général, je trouve que les gens manquent d'équilibre, pour parler poliment. J'ai bien reçu le livre français ; quand tu auras terminé le livre anglais, je pourrai t'en envoyer un autre. Une lecture aussi simple est un repos pour le cerveau fatigué et change les idées. J'espère que de nouveau tu fais de bonnes promenades. T'es-tu arrangé pour que tes aides de camp fassent à tour de rôle deux semaines de service au Grand Quartier général ? Maintenant que les affaires sont plus calmes, tu pourrais faire venir même les commandants de régiments qui ont titre d'aide de camp, bien qu'il n'en doive plus rester beaucoup.

Ce serait pour toi un très grand avantage ; ils pourraient te dire beaucoup de vérités que les généraux mêmes ignorent, et je suis sûre que cela te serait utile.

Maintenant, mon chéri, je dois terminer cette lettre. Que Dieu tout-puissant te bénisse et te protège ! Je couvre mon cher mari de tendres baisers.

Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

(1) Le général.
(2) Baron Bugshoevden, ministre à Copenhague.

Tsarskoîe-Selo, 15 février 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre que j'ai reçue hier. Tu as eu, en effet, des journées bien chargées et je suis heureuse qu'enfin, hier, tu aies pu faire une bonne promenade pour te distraire un peu.

Le vieux Goremykine est venu chez moi hier. Je lui ai donné toutes les nouvelles que je tiens de toi. Il a été heureux d'entendre parler de ton Conseil de Guerre. Sa femme venait de prendre congé de son hôpital, quand, soudain, d'émotion, elle a été prise d'une crise cardiaque, et il a fallu la laisser à l'hôpital pour la nuit. Les pauvres vieux ; je suis si triste pour eux. Il a bonne mine ; mais les premiers jours, quand il s'est trouvé soudain sans emploi, il était tout le temps dans un demi-sommeil, après la grande tension de ces mois pénibles. Quand il prend congé de moi, il me semble toujours qu'il imagine me voir pour la dernière fois ; du moins ses bons vieux yeux ont cette expression.

Les Français ont une rude tâche à Verdun ; que Dieu leur envoie le succès ! Comme il serait désirable pour eux et les Anglais de passer enfin à l'offensive ! Quelle impression a eu Fillimore à Arkhangels ? Comprend-il maintenant combien notre situation est difficile là-bas, et trouve-t-il que nous travaillons avec assez de zèle ? L'œil critique de l'étranger est toujours utile. Aujourd'hui, Zouiev sera chez moi ; il part mercredi pour l'Angleterre et la France. Irène (Drina) est venue chez moi désespérée parce que D. Lamkert (1) est révoqué après tant d'années de travail. Il a rétabli la situation financière de l'Agence alors qu'il n'y avait que des dettes quand il fut nommé. Sturmer a son candidat à lui pour ce poste (Gourline, je crois ou Gourlaud) qui a déjà beaucoup de travail sans cela, de sorte qu'il ne pourra pas s'occuper personnellement de l'Agence. Si je vois Schakhovskoi (?) qui,

(1) Directeur de l'Agence télégraphique officielle.

comme je le pense, demandera à être reçu à cause du Conseil supérieur, je l'interrogerai à ce sujet.

Je suis heureuse que mes lettres parfumées te plaisent ; je veux qu'elles te rappellent ta vieille petite fille qui soupire tellement après toi.

Maintenant, au revoir, mon petit oiseau. Les bénédictions et les baisers de ta vieille

ALIX.

Tsarskoïe-Selo, 16 février 1916.

MON AMOUR,

De nouveau une claire matinée ensoleillée et 6° de gel. Je ne me décide pas encore à sortir sur le balcon à cause de ma toux. A midi et demie, j'aurai Witte avec son rapport, et d'autres personnes après le déjeuner, et à six heures, Sturmer.

J'attends avidement ta lettre annoncée par télégramme ; puisse-t-elle apporter la nouvelle de ton retour ; ce serait vraiment charmant ; je suis si triste sans mon chéri.

Pardonne mes lettres ennuyeuses, mon chéri, mais la vie est très monotone, et moi-même ne suis pas très gaie et ce que j'entends n'est pas pour me remonter.

J'aimerais connaître ton opinion sur les généraux, et savoir ce qu'ils ont dit et décidé. Je voudrais savoir tout ce qui touche les affaires militaires, et, naturellement, je ne puis être renseignée que par toi. Je viens de recevoir ta charmante lettre, un gros baiser pour t'en remercier. Alors c'est la dernière. Oh, quelle joie ! Jeudi tu seras de nouveau à la maison ; ça c'est vraiment une bonne nouvelle. Demain il y aura juste une semaine que tu es parti. Je te souhaite de tout cœur un bon voyage. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de baisers. Pour toujours, ta

WIFY.

Tsarskoîe-Sélo, 2 mars 1916.

MON AMOUR,

Je ne puis te dire quelle joie ce fut de t'avoir ici, bien que, pour toi, il y ait eu de nouveau des ennuis sans fin et de la fatigue. C'est pénible que tu ne puisses venir ici pour te reposer, c'est tout le contraire, si bien que je dois me réjouir pour toi quand tu repars. Quelle bénédiction que nous ayons pu aller ensemble à la Sainte Communion ! Ces derniers jours les atroces douleurs que j'ai ressenties m'ont complètement abrutie, de sorte que je n'étais bonne à rien, et j'aurais voulu, avant ton départ, causer avec toi d'une foule de choses, que je n'ai pu me rappeler.

Je suis si malheureuse que, par Grigori, nous t'ayons recommandé Khvostov ; cela me tourmente sans cesse ; tu étais contre cette nomination et moi j'ai cédé à leur pression, bien que, du commencement même, j'aie dit à Ania que j'aime sa grande énergie, mais que son trop d'infatuation me déplaît ; et le démon s'est emparé de lui, on ne peut appeler cela autrement. Je n'ai pas voulu t'écrire à ce sujet, ces temps derniers, pour ne pas t'inquiéter, mais nous avons vécu des moments pénibles ; c'est pourquoi nous serions tranquillisées, si maintenant, toi parti, quelque chose était décidé. Tant que Khvostov est au pouvoir et tient tout entre ses mains — l'argent et la police — en conscience je ne puis être tranquille ni pour Grigori ni pour Ania. Mon Dieu, quel fardeau ! Ta chère présence et tes tendres caresses me calment et je m'effraye de ton départ. N'oublie pas de garder près de toi l'icone que t'a donnée notre Ami, comme bénédiction pour la prochaine offensive. Ah ! je voudrais que nous fussions toujours ensemble, pour tout partager avec toi et tout voir ! Nous vivons des temps si troublés ! Et quand nous reverrons-nous, on n'en sait rien. Mes prières t'accompagneront toujours, mon cher amour. Que Dieu te bénisse, toi et ton œuvre et couronne de succès chacune de tes entreprises ! Les beaux jours viendront ; tu es patient et seras béni ; j'en suis sûre ; mais il

y a encore beaucoup d'épreuves à subir. Quand je sais ce qu'est pour ton cœur la perte de tant de vies, je puis m'imaginer ce que souffre Ernie maintenant. Ah ! cette horrible guerre sanguinaire !

Au revoir, mon chéri, amour de mon âme ; que Dieu tout puissant te bénisse, te garde, et te protège contre tout mal ; qu'il te dirige dans toutes tes voies et bénisse toutes tes entreprises ! Qu'il t'aide à trouver un bon successeur à Khvostov (1), pour que tu aies un souci de moins ! Au revoir, mon Soleil ; je te serre fortement dans mes bras et te couvre de tendres baisers. Mon bien-aimé, je reste ta petite fille

WIFY.

Je suis heureuse que Féodorov soit avec toi — je le préfère à tous ceux qui t'accompagnent, — ainsi que ce cher Mordvinov. N. P. aussi s'est lié d'amitié avec Féodorov, précisément parce qu'il t'est si dévoué. Voiékov a plus de suffisance et va du côté où souffle le vent, si c'est plus avantageux pour lui.

Tsarskoîe-Selo, 3 mars 1916.

MON AMOUR,

Oh ! comme on est seul, sans toi, et comme tu me manques ! C'est si triste de s'éveiller et de trouver près de soi une place vide. Je te remercie tendrement pour ton télégramme d'hier. C'est si pénible sans toi, à chaque instant on attend que tu rentres.

Ci-joint une requête d'un moine d'Athos qui vit à Moscou. Je te l'envoie dans l'espoir que tu la transmettras à Voljine en insistant (une fois de plus) sévèrement pour que tous soient autorisés à recevoir la Sainte Communion et que le prêtre puisse servir personnellement. Voljine est parfois poltron ; de sorte que tu dois écrire ton ordre personnellement sur la pétition même, et non pas exprimer un simple désir.

(1) Quelques jours plus tard Sturmer, tout en conservant la présidence du Conseil, fut appelé à remplacer Khvostov à l'Intérieur.

C'est honteux de les traiter comme on le fait. Tu te rappelles bien que le Métropolite Macaire le leur avait permis, et toi aussi ; et le Synode, naturellement, a protesté.

N. P. vient de téléphoner à Ania qu'il est arrivé ce matin et repart ce soir ; de sorte qu'il viendra chez nous cet après-midi. Il est désespéré que tu sois reparti ; il est venu pour des affaires du *Variag* avec six officiers. Il paraît désolé d'avoir à rendre de bons officiers et 400 hommes, et pense qu'il serait mieux de les licencier tous, puisqu'il ne peut continuer de commander le bataillon avec un nombre moindre d'officiers et de soldats. Il parlera à Cyrille. J'aurai une bonne conversation avec lui, et je pense qu'on pourra tout arranger ; quoique je comprenne qu'il soit plus que pénible de défaire ce que tu as si bien organisé. Personnellement, je trouve qu'il leur faudra parler à Grigorovitch, et ensemble venir chez toi expliquer la situation et connaître tes désirs. J'emploierai tous mes efforts pour le calmer. J'ai senti que cela arriverait quand tu me l'as raconté, il y a quelques semaines. Déjà, à cette époque, ils manquaient d'officiers, et maintenant ils vont être obligés de rendre les meilleurs. Mais puisqu'ils appartiennent à la réserve, ils auraient pu avoir le temps de trouver des hommes et de les préparer plutôt que de prendre les officiers. On dirait qu'un mauvais sort les empêche de travailler avec la garde. Je te raconterai tout demain, après l'avoir vu.

Les enfants vont bien. Sturmer a demandé à me voir samedi ; il a fait cette demande par Ania et lui a dit que, maintenant, tout est entre ses mains. Naturellement il n'y a encore rien dans les journaux.

Où en es-tu du livre, n'est-ce pas qu'il est prenant ? C'était si triste et si morne, hier, sans ta lecture. Je vois toujours devant moi tes chers yeux tristes au moment de la séparation ; c'est chaque fois un déchirement.

Aujourd'hui de nouveau il fait très doux. Mon chéri, je dois te dire au revoir. Que Dieu te bénisse ! Je te couvre de tendres baisers et reste ton aimante et profondément dévouée

SUNNY.

Ania est triste, parce qu'elle n'a pas eu l'occasion de te voir seul. Moi, personnellement, je trouve qu'elle devient plus calme et plus normale, moins agressive. Maintenant, elle prend ces choses beaucoup mieux ; tu l'as habituée et grâce à cela elle est plus calme et nous n'avons pas de scènes. Elle a été très secouée par les coups de téléphone, les visites et les histoires à cause de notre Ami ; elle jetait sa canne à travers la chambre et poussait des éclats de rire. Oh, comme tu me manques !!!

Tsarskoîe-Selo, 4 mars 1916.

MON CHÉRI,

Je puis m'imaginer comme tu le sens seul à Moghilev ; mon pauvre chéri ; tu me manques aussi terriblement. Je suis heureuse que tu aies trouvé le beau temps aussi, là-bas. N'est-ce pas que le livre est d'un intérêt palpitant ; quand tu reviendras, tu nous liras la fin à haute voix.

Donc N. P. est venu dans la soirée. Ils ont eu une longue et sérieuse conversation, et maintenant ils iront chez toi pour te demander de résoudre la question. On a pris plus de 400 hommes ; les listes ont été envoyées d'ici, et ce sont les meilleurs qui ont été pris, ceux qui étaient habitués à manier les mitrailleuses ; et pour en former de nouveaux, il faut beaucoup de temps. Avec les hommes les choses s'arrangeraient encore, si l'on ne prévoyait pas que dans un mois on en prendra de nouveau 400, pour le *Svetlana*. C'est très dur de travailler pour mettre tout en état et de voir ensuite tout s'effondrer. Tu avais donné l'ordre que six officiers fussent nommés dans le bataillon ; cet ordre n'a jamais été exécuté, et, au contraire, on leur en a pris six, de sorte que tous les jeunes aspirants commandent maintenant des compagnies. Ils ne savent rien et les vieux matelots, qui connaissent tout beaucoup mieux qu'eux, remarquent leurs fautes et critiquent leurs actes. Voronov doit remplacer Popov. Ici se trouvent Koshevnitkov, officier supérieur du *Variag*, Koublitzky,

Taube, Loukine ; j'ai oublié les noms des deux autres. Le bataillon ne peut pas rester ainsi ; il ne sera plus ce qu'il était et ce que tu pouvais attendre de lui. Ainsi il te faudra prendre une décision (seulement ne demande pas l'avis de ce ramolli d'amiral Nilov ; il donne de trop mauvais conseils).

J'ai interrogé sur Lialine. Cyrille lui aussi est désespéré que l'Amiral l'ait recommandé. Quand Miassoiedov-Ivanov a écrit à Lialine, lui demandant de passer dans le bataillon où il avait besoin de lui, celui-ci a refusé, parce qu'il reçoit une solde plus forte et préfère rester sur son vaisseau dans la mer Noire, ou vivre sans rien faire en ville. Ils en ont été révoltés. Et voilà que cet homme qui n'a pas encore été à la guerre et maintenant ne fait rien reçoit une si brillante nomination. On a dit, tu te le rappelles, que N. P. était trop jeune pour recevoir le *Standart*, bien qu'il eût fait la guerre, commandé l'*Oleg* pendant un certain temps et été ton aide-de-camp. Saltanov ou Den en étaient beaucoup plus dignes. Maintenant le *Svetlana* ne prend pas la mer. Cyrille et tous espéraient que ce serait Schirinsky-Schakmatov qui serait nommé : c'est un si brave homme ; mais l'Amiral le déteste. Hélas ! on sent plus que jamais que l'Amiral s'intéresse peu à l'équipage ; il aurait pu aider beaucoup, mais au contraire, et il te présente les choses selon son bon plaisir. Je voudrais voir quelqu'un d'autre à sa place. Il déteste Grigorovitch autant que Kedrov le déteste lui-même. Tout ce que N. P. a raconté de l'endroit où ils se trouvent était très intéressant ; ils suivent les « Preobrajentzy ». Il est parti mercredi soir et est arrivé ici jeudi matin. Je pressentais que tout cela arriverait quand tu m'as parlé du *Variag*. Ce soir il retourne à Rejhitsa et, probablement, de là ira chez toi et verra Cyrille mardi.

La comtesse Kleinmichel, qui a épousé le médecin, est venue voir Ania : elle est jeune et jolie. Je suis vraiment inquiète pour Ania : un homme capable d'essayer de soudoyer des gens pour tuer notre Ami, est capable aussi de se venger sur elle. Elle a eu une scène terrible, par téléphone, avec Grigori, parce qu'elle n'était pas allée chez lui aujourd'hui. Mais c'est moi qui l'avais suppliée de n'y pas aller ; en outre elle tousse terriblement et a M^me^ Becker. Alors la femme de Grigori est

venue et lui a fait une scène parce qu'elle n'était pas allée en ville, et Lui a l'air de prédire que quelque chose doit lui arriver, ce qui, naturellement, la rend encore plus nerveuse. Cette guerre a mis tout à l'envers et rendu fou tout le monde.

J'ai vu par les journaux que tu as donné l'ordre de juger Soukhomlinov. C'est juste. Ordonne que ses aiguillettes lui soient enlevées. On dit que de vilaines choses verront le jour, qu'il touchait des pots de vin. Mais c'est sûrement sa femme ; comme c'est triste. Mon Dieu, quelle misère ; il n'y a plus de « gentlemen », voilà le malheur, il n'y a plus de bonne éducation, d'élévation morale et de principes sur quoi s'appuyer. On est si amèrement désenchanté des Russes ; ils sont encore si en retard. Il y a beaucoup de monde chez nous, mais quand il faut choisir un Ministre, on ne trouve personne de capable pour ce poste. Souviens-toi de Polivanov.

As-tu causé avec Féodorov? ce serait intéressant pour toi ; il est si dévoué et ne recherche plus rien, puisqu'il a déjà tout reçu et ne peut espérer davantage.

Que pense le général Pau de la situation en France ? Oh mon chéri, toutes mes pensées et mes tendres prières t'accompagnent. Maintenant je n'ai plus de nouvelles à te donner. Je t'ai narré notre conversation pour que tu aies une idée en tête quand la semaine prochaine ils viendront chercher ta décision. Mieux vaut faire une chose très bien que plusieurs à moitié et mal. Ils t'exposeront leurs idées et tu sauras ce qui vaut le mieux.

Au revoir mon chéri. Que Dieu te bénisse, te protège et t'aide dans toutes tes décisions et tes entreprises !

Affectueux et tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 5 mars 1916.

MON CHÉRI,

Je te serre tendrement sur mon vieux cœur aimant qui est toujours plein d'un profond amour et soupire après toi. C'est

bien que tu aies fait une bonne promenade ; cela te distrait et le temps passe plus vite. Lis-tu maintenant le livre français : *La dame au parfum* ? On m'a apporté toute une collection de livres anglais, mais je crains qu'il n'y ait rien de bien intéressant. Depuis longtemps déjà il n'y a plus de grands écrivains, et dans les autres pays aussi il n'y a plus ni artistes, ni auteurs célèbres, c'est bizarre. On vit trop vite, les impressions se succèdent rapidement, les machines et l'argent mènent le monde et détruisent l'art ; et ceux qui se croient du talent sont tous des détraqués. Je voudrais savoir ce qui se produira quand cette grande guerre sera terminée ? Verrons-nous le réveil et la renaissance en tout ; existera-t-il encore des idéaux ; les hommes deviendront-ils plus purs, plus spiritualistes ou resteront-ils de vils matérialistes ? Comme je voudrais savoir tout cela. Mais ces terribles souffrances qu'endure toute l'humanité, doivent purifier les cœurs, les esprits, les cerveaux pétrifiés et les âmes endormies. Ah ! si l'on pouvait sagement tout diriger dans la voie droite et fertile !

Notre Ami était chez Ania hier ; il trouve très bien que le ministère de la guerre ait réquisitionné les usines Poutilov, et il doute que les désordres y puissent continuer ; ce sont les autres qui ont poussé les ouvriers à se mettre en grève. Il pense que tu reviendras encore une fois ici avant le déclenchement de l'offensive, puisque la neige est encore si épaisse. Quand N. P. est parti, au commencement de janvier, Il lui a dit qu'il serait de retour avant trois mois, et il en a été ainsi.

Mon chéri, aie l'œil sur Nilov. Nini trouve qu'il a sur son mari une mauvaise influence. Elle dit qu'ils sont inséparables et que Nilov excite Voiéikov contre Ania. Je sais que le petit Amiral est lui-même soumis à de mauvaises influences. J'ai reçu hier une ignoble lettre anonyme ; par bonheur je n'en ai lu que les quatre premières lignes et l'ai déchirée aussitôt. Imagine-toi que Khvostov et Andronnikov s'occupent parfois à écrire des lettres anonymes ; notre Ami en a reçu une il y a un mois, et il est sûr qu'elle émane d'Andronnikov. Quelle ignominie ! Ania continue à recevoir de pareilles lettres, avec une croix noire et l'indication des dates qu'elle doit redouter. Quelle lâcheté !

De nouveau le temps est doux et gris. Aujourd'hui je reçois Mekk et Apraxine, puisqu'ils vont inspecter mes trains-dépôts. Le général Gourko, de la 5e armée, a télégraphié, de Dvinsk, des remerciements pour mon train-dépôt qui se trouve là-bas et rend de grands services. C'est agréable de savoir que cette petite organisation de Mekk travaille si bien.

J'attends avec impatience ta lettre promise pour aujourd'hui, mon mari chéri, mon cher Trésor ! Il y a déjà une semaine aujourd'hui que nous étions ensemble à la Sainte Table ; comme le temps passe !

C'est désolant que je n'aie rien d'intéressant à te raconter. As-tu l'intention de confier quelque poste à Igor (1) ? Mavra espérait que tu l'emploierais, pour qu'il ne reste pas désœuvré et ne s'adonne pas à la boisson. Il est évident qu'il devait mener une existence assez honteuse quand il demeurait en ville. C'est triste qu'elle ait tant de soucis avec ses enfants ; on voit que le père ne s'est jamais occupé d'eux, et Mitia (2) n'est pas l'homme qu'il faut pour les éduquer ; quant à Mavra on ne lui a jamais permis de dire un mot ; c'est un procédé cruel envers une mère.

Mon adoré, on vient de m'apporter ta chère lettre, je t'en remercie de tout cœur. C'est une telle joie d'avoir de tes nouvelles. C'est bien que tu aies vu les manœuvres des « Lithuaniens ». Ainsi, presque tout est prêt pour l'offensive ; il faut seulement que la neige fonde un peu.

Maintenant, mon bien-aimé, je dois terminer. Des milliers de tendres baisers et de bénédictions de ton

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 6 mars 1916.

MON AMOUR,

Je relis ta chère lettre avec une telle joie et m'en sens réchauffée. Tu dis que tu t'es senti si fatigué dans

(1) Fils du grand-duc Constantin.
(2) Grand-duc Dmitri Constantinovitch.

le train ; je suis sûre que les trois heures que tu as passées debout dans l'église, la première semaine de carême, en sont cause et ce sont aussi les soucis moraux qui t'ont accablé. Maintenant, parmi les militaires, tu vas te remonter.

Donc Sturmer a passé une heure avec moi. Nous avons parlé des grèves : il trouve qu'il faudrait, pendant la guerre, militariser les fabriques ; ce projet est déposé depuis longtemps à la Douma qui ne l'examine pas, y étant hostile. Il est plutôt opposé au désir du prince Toumanov de prendre des mesures sévères, et préférerait que Kouropatkine nommât à sa place quelqu'un de plus intelligent. Naturellement ce Comité de Ravitaillement fait son désespoir et ils ont eu une conversation très vive au sujet de l'envoi d'un représentant du Comité, à Londres, pour répondre à l'invitation apportée par Roussine. A en juger par l'exemple de la conduite de ces délégués en Amérique, il est clair qu'on ne peut les autoriser à s'y rendre, puisqu'ils agissent contre le gouvernement. Polivanov, Grigorovitch et Ignatiev (le libéral !) sont pour l'envoi d'un représentant ; Grigorovitch aussi, mais uniquement parce que l'invitation a été apportée par Roussine. Polivanov fait son désespoir ; il désirerait que tu le remplaçasses ; mais il comprend que tu ne peux le faire tant qu'on n'aura pas un bon successeur. Il dit qu'un de ses adjoints est un très vilain monsieur, qui fait beaucoup de mal : j'ai oublié le nom ; il est très énergique, mais c'est un mauvais homme. Polivanov est un simple traître, puisqu'il répète tout ce qui se dit secrètement en Conseil des Ministres ; c'est ignoble. Nous avons parlé du gouvernement *responsable* que tous réclament, même de braves gens qui ne comprennent pas que nous ne sommes pas prêts pour cela ; et, comme dit notre Ami, ce serait la fin de tout.

Il trouve aussi que Volkonski (1) n'est pas à sa place, et il n'approuve pas qu'il courre sans cesse chercher l'inspiration à la Douma. Nous avons ainsi passé en revue tous les Ministres et leurs aides. Que Dieu l'assiste dans sa grande tâche

(1) Préfet de Petrograd, il était à ce moment adjoint au Ministère de l'Intérieur.

de bien servir et toi et le pays ; c'est si triste qu'un homme aussi capable que Khvostov ait commis des fautes aussi graves ! Il paraît qu'il y avait dans le *Retch* un article terrible contre Ania. Quels gens ignobles d'attaquer ainsi une jeune femme !

Je suis contente que tu trouves agréable le nouveau gouverneur ; où était-il auparavant ?

Tu es un amour de m'avoir écrit encore une fois, je t'en remercie tendrement et t'embrasse. J'ai vu ce matin, dans les journaux, les nominations et les changements. Hier, à 6 heures, Sturmer ne savait pas encore quand ton papier lui reviendrait. Oui, Khvostov a dit à Sturmer qu'il ne comprend pas pourquoi on l'a remercié ; il a demandé si c'est à cause de cette histoire. L'autre lui a répondu évasivement. En tout cas il n'a pas été ce que tu attendais qu'il fût ; il n'a pas travaillé comme il fallait ; il promettait beaucoup au commencement et ensuite tout a changé. Maintenant il ne se conduit certainement pas en gentleman. Il a montré aux membres de la Douma la lettre d'Ania dans laquelle celle-ci lui demandait de prendre des mesures pour que n'ait pas lieu la perquisition dans l'appartement de Grigori, annoncée pour une certaine nuit, « si ce n'est pas de nouveau une histoire de chantage », écrivait-elle. La lettre est sans importance, mais c'est vilain de la donner à lire aux autres ; il aurait dû la renvoyer à Sturmer, puisque les parents en avaient entendu parler. Mais Khvostov n'a pas fait cela ; maintenant un de ses amis prétend que ce n'est pas vrai, qu'il est révolté de pareils racontars, et qu'à l'instant il a retrouvé dans sa corbeille les morceaux de la lettre déchirée (il l'a reçue il y a plus d'une semaine) qu'il les recollera, et la lui enverra demain. Cette histoire de corbeille ne peut être qu'un gros mensonge ; mais laissons cette sale histoire ; je suis heureuse que tu n'aies rien à y voir. Les enfants sont allés au Grand Palais voir les blessés.

Maintenant je dois terminer. Que Dieu te bénisse, mon amour ! Mille tendres baisers, mon chéri, de ta vieille femme qui t'aime profondément.

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 7 mars 1916.

MON AIMÉ,

Aujourd'hui je verrai Grigorovitch qui m'apportera les photos du sanatorium maritime de Massandra. Je lui ai demandé de me les apporter, parce que je ne l'ai pas vu depuis plus d'un an. Ensuite je recevrai Mme Ridiger (veuve d'un officier du régiment Georgien) qui surveillera mon sanatorium des Portes de Massandra, au-dessous du sanatorium maritime. C'est un très grand bâtiment et dans une semaine nous pourrons y envoyer des blessés ; j'en suis si heureuse. Nous avons réuni les fonds pour ce sanatorium en organisant des ventes, mais comme il manquait de l'argent, tu as autorisé le Domaine impérial à terminer la construction (J'espère que plus tard nous pourrons, peu à peu, rembourser ces avances). Il était destiné aux malades ordinaires qui viennent à Yalta et ne savent où séjourner : en bas, les plus riches ; en haut les pauvres, de vieilles institutrices surmenées, des couturières qui ne peuvent pas payer beaucoup. Maintenant, bien entendu, il sera réservé aux militaires et je l'ai remis à la « Zdravnitsa ».

Tu es très occupé, et tu n'as pas pu écrire hier, mon pauvre chéri ; mais je pense que tu es content de la situation et des préparatifs que l'on fait pour la grande offensive.

Je termine en hâte.

Toutes les bénédictions et les baisers, mon Trésor, de ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 8 mars 1916.

MON CHÉRI,

Il fait très froid — 10°, mais grâce à cela le temps est clair. L'Américain Harte a passé deux heures avec moi, hier ;

maintenant il va en Allemagne. Il a parlé de plusieurs choses que certainement on pourrait organiser ici et je l'ai prié d'en causer avec G. Rüdiger. Aujourd'hui j'ai Viltchkovsky avec un long rapport, et d'autres personnes. Mon petit oiseau, il y a aujourd'hui une semaine que tu nous as quittés ! Comme tu dois te sentir seul !

Sais-tu, fais une chose habile et dis à Cyrille que tu désapprouves hautement que Borìs garde près de lui ce gredin de Plen. Il a une réputation épouvantable ; il a été chassé de la marine ; Cyrille l'a révoqué et, maintenant, il est reçu dans les « Atamantzy » de Baby. C'est un trop grand honneur de porter cet uniforme, et il sera couvert de décorations de guerre et aura un grade supérieur, non pour des actes héroïques ou des services militaires, mais pour de sales histoires privées. Parle de lui à Cyrille et à N. P. ; tous sont scandalisés et Pétersbourg en parle déjà assez (le désir ambitieux de Miechen de l'approcher du trône est également bien connu). Partout de la boue. C'est si triste cette dégradation de l'humanité. Sodome et Gomorrhe, en vérité. Beaucoup doivent encore souffrir personnellement à cause de la guerre, et c'est seulement alors qu'ils seront purifiés et s'amenderont. Tout cela est fort triste et il y a si peu de gens qu'on puisse estimer et respecter. Kouropatkine a-t-il, finalement, révoqué Bontch-Brouièvitch ? Sinon, il doit se hâter. Sois plus ferme, plus autoritaire, mon amour, montre le poing quand c'est nécessaire. Comme a dit le vieux Goremykine la dernière fois qu'il était chez moi : « l'Empereur doit être plus ferme ; on a besoin de sentir sa puissance ». Et c'est vrai. Ta bonté angélique, ta longanimité, ta patience sont connus et tous en profitent. Montre que tu es le seul maître et que tu as une volonté forte. Oh ! mon ange, mon amour, je voudrais être près de toi, entendre ta chère voix et regarder tes beaux yeux profonds ! Que les Saints Anges de Dieu te gardent et te protègent, qu'ils bénissent ta vie et ton œuvre et t'envoient le succès ! Mille tendres baisers sur tes lèvres ; je te serre fortement sur mon cœur. Pour toujours, ta femme.

A l'instant je reçois ta charmante lettre, je t'en remercie tendrement. Comme c'est bien que tu aies vu ces Anglais et

que Youdenitch ait reçu de Georges une décoration. Est-ce qu'à cette occasion Alexeiev sera nommé général aide-de-camp ? Il est probable qu'on a déjà parlé à Piltz contre notre Ami ; c'est dommage. Je suis contente que tu aies eu une conversation avec Féodorov. Ania sera heureuse de ton baiser. Que Dieu te bénisse ! Mille tendres baisers.

Tsarskoîe-Selo, 9 mars 1916.

MON AMOUR,

Cette nuit 15° au dessous de zéro, maintenant 12 ; il neige un peu et l'on voit que le soleil veut se montrer ; l'hiver recommence, mais pour peu de temps, semble-t-il. Comme c'est bizarre de constater en lisant les communiqués de l'étranger du Ministère de la Marine que tous les petits succès que nous obtenons ils se les attribuent. Vraiment il serait intéressant de publier ces communiqués côte à côte pour se rendre compte de la différence. Je regrette de ne pas avoir fait attention à l'histoire du *Moewe* (1) et d'avoir ignoré ainsi leurs exploits.

J'ai de nouveau des personnes à recevoir et des rapports. Sturmer doit aussi venir, je ne sais pas pourquoi. Il a eu une longue conversation avec Viltchkovsky. On a envoyé à Louga, de notre « formation » sanitaire de Rezhitza, deux ambulances et une autre doit encore arriver. Puisque, naturellement, la plupart des blessés nous seront envoyés, il faut préparer beaucoup de choses d'avance.

Mille tendres baisers de la vieille femme qui t'aime profondément.

SUNNY.

(1) Sous-marin allemand capturé par les Russes.

Tsarskoîe-Selo, 10 mars 1916.

Mon chéri,

Il neige et un vent glacé souffle.

J'ai eu des rapports. Sturmer est venu me parler au sujet de cette histoire (1), car il faut sérieusement tirer cela au clair ; je lui ai remis les lettres d'Illiodor où tout est raconté, et il ordonnera une enquête pour savoir si ce qu'il écrit est vrai. Hélas ! il semble que ce soit la vérité. Ensuite il m'a dit de t'informer que Nicolacha désire prendre pour aide l'oncle Krivochéïne. Du temps de Vorontzov c'était un certain Nikolsky. Il doit représenter les intérêts de Nicolacha à la Douma et au Conseil d'Empire, quand c'est nécessaire, et il serait impossible de donner à Krivochéïne un pareil poste. Ce serait un malheur pour le Caucase ; il est plus habile que quiconque, sans scrupules, ami de Nicolacha, du gros Orlov et de Janouchkevitch ; ce serait épouvantable. Puisque c'est toi qui devras confirmer cette nomination, je te mets en garde. C'est folie de la part de Nicolacha de prendre un homme que tu as révoqué et qui nous a fait tant de mal. Sturmer, cette fois, était moins gêné et s'est montré tout à fait sincère ; on voit qu'il t'aime et te respecte. Il s'inquiète au sujet du congrès de Moscou qui doit avoir lieu bientôt ; il a mandé le *Général* qui commande à Moscou pour causer de tout avec lui. Personnellement j'ai peur que ce névrosé de Shebeko ne soit là-bas comme une chiffe s'il y a des histoires. Naturellement lui aussi trouve qu'il devrait y avoir à Moscou un général gouverneur, mais il n'a personne en vue. Il voudrait que je me montre souvent en ville, que j'aille en différents endroits, à la Cathédrale de Kazan, mais mon cœur stupide et maintenant mon visage m'en empêchent quoique je sache que ce serait bien. Maman aussi ne le peut pas ; alors Miechen soigne sa popularité en ville ; elle se montre partout, assiste aux soirées musicales et joue son rôle de

(1) Khvostov était accusé d'avoir organisé un attentat contre Raspoutine.

« charmeuse ». Cela aussi met au désespoir les Benkendorf ; la comtesse l'a dit à Ania ; ils sont revenus écœurés après quelques jours passés en ville.

Tous sont horrifiés au sujet de Khvostov. Ania a pris le thé chez Paul (après un siècle) : l'état d'esprit est bon. Le garçon était tout à fait vert en repartant aujourd'hui pour le régiment. Les épouvantables beuveries des Hussards l'ont rendu malade et il a le cœur atteint. Eux et les chevaliers-gardes continuent à s'enivrer d'une façon abominable ; c'est dégoûtant et cela les rabaisse devant les soldats qui savent que tu as défendu l'alcool. Si tu en as l'occasion, dis à Bezobrasov de surveiller les régiments et de leur faire comprendre jusqu'à quel point c'est révoltant et immoral à l'heure actuelle.

La comtesse Benkendorf est révoltée de la conduite de Dmitri en ville en pleine guerre ; elle trouve qu'il faudrait obtenir qu'il rejoigne son régiment. C'est tout à fait mon avis ; la ville et les femmes sont un poison pour lui.

Je viens de lire dans les journaux la nouvelle de notre offensive. Grâce à Dieu tout va bien. Dieu veuille que cela modifie l'immonde état d'esprit de l'arrière !

Mon trésor, je te bénis et t'embrasse sans fin, et, plus que jamais, j'ai soif de tes caresses consolantes.

On m'apporte ta chère lettre, dont je te remercie tendrement. Alors, mon Ange, toi aussi tu baises mes lettres, comme moi les tiennes, chaque page, et plus d'une fois ! Aujourd'hui elle sent la cigarette.

Je vois maintenant pourquoi nous prenons l'offensive ; comme nous avons ici de nouveau l'hiver, je ne pensais pas que là-bas le dégel fût commencé. Dans les journaux d'aujourd'hui les nouvelles sur notre offensive sont bonnes : nous avons fait prisonniers 17 officiers et 1000 hommes. Que Dieu bénisse nos troupes ! Je suis sûre qu'il m'exaucera. C'est bien que nous ne perdions pas de temps et ne les laissions pas nous attaquer. Ici tous sont heureux et ne pensent qu'à cela.

Mon amour, au revoir. Que Dieu te bénisse encore et encore et toutes tes entreprises et aussi nos chères troupes !

Ah, comme le cœur déborde ; nous devons redoubler nos prières.

Je te couvre de baisers, mon cher mari et reste ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 11 mars 1916.

MON CHER AMOUR,

Enfin, un magnifique soleil clair ; comme cela change tout. J'ai commandé l'office à la maison, puisque c'est vendredi, et j'ai un tel désir d'aller à l'église. Toutes les pensées et les prières accompagnent nos troupes et chaque matin on se jette sur les nouvelles. S'il arrive quelque chose de particulièrement bon, peut-être m'enverras-tu un court télégramme ? On s'inquiète tant. Mais Dieu bénira nos troupes et nous enverra le succès, si nous prions assez. Tous nos trains sanitaires ont été appelés, et beaucoup de détachements et quinze ambulances sont partis pour Dvinsk. J'ai reçu ton télégramme m'apprenant que tu as réglé une fois pour toute la question avec Cyrille et N. P. ; j'attends impatiemment la décision à laquelle tu t'es arrêté.

Le bruit court que quelques régiments de la garde ont subi de lourdes pertes. Mais est-ce qu'on les a déjà mis en action ?

Plus que jamais je prie pour toi. Je désire te voir heureux et récompensé par le succès pour toutes tes souffrances infinies, tes peines, tes tourments, ton travail ; je souhaite que les prières de tous ceux qui sont tombés pour le tzar et la patrie soient entendues.

Mon chéri, baisers sans fin de ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 12 mars 1916.

MON PETIT OISEAU CHÉRI,

Nos deux trains sanitaires reviennent avec de grands blessés, est-il vrai que nos pertes soient très lourdes? On comprend que pendant l'offensive il n'en puisse être autrement ; mais nous avons fait beaucoup de prisonniers et pris une masse de canons. (Cependant les Allemands disent qu'ils ne nous ont pas laissé avancer d'un pas, que nos pertes sont énormes qu'ils nous ont pris 17 officiers et 800 soldats) (1).

Mon chéri, n'oublie pas que tu as un télégraphe-téléphone spécial — je ne sais comment cela s'appelle — et s'il y a quelque chose de particulier, donne l'ordre à Voiéikov de le dire à Ressine ou dis-le moi toi-même. On est si inquiet, on désire tant avoir des nouvelles sans attendre 24 heures pour lire les journaux.

N. P. est venu chez nous, hier, de 7 h. 1/2 à 9 heures. Quelle agréable surprise ! C'est une joie de recevoir des nouvelles directes. Il est triste pour toi que tu sois dans un milieu si sombre, pas un seul jeune aide-de-camp et tu parais si seul. Cela me désole. Il m'a fait connaître toutes les décisions que tu avais prises, et, à la hâte, hier au soir il est reparti pour Rezhitza. Comme cette pénurie d'officiers est ennuyeuse ! Il dit que de nouveau l'Amiral attaque énormément Grigorovitch, ce qui l'attriste toujours, car il le respecte beaucoup et voit que Nilov cherche à le faire partir. Il m'a dit qu'il avait eu une bonne conversation avec Féodorov à propos de Polivanov. Maklakov est venu chez Ania et demande instamment que je le reçoive ; il supplie aussi, ce que je fais également, qu'on se débarrasse au plus tôt de Polivanov, qui est tout simplement un révolutionnaire sous l'aile de Goutchkov. Sturmer adresse la même prière. Ils disent que dans ce détestable Comité des Industries de guerre on se prépare à dire des choses horribles. Ils se réunissent dans quelques jours et

(1) L'offensive russe avait en effet échoué.

Maklakov déclare que, vu cela, il faudrait au plus vite révoquer Polivanov ; n'importe quel honnête homme vaudra mieux que lui. Si tu ne peux pas nommer Ivanov, pourquoi ne pas nommer l'honnête et dévoué Belaiev et lui donner un bon adjoint ? Sturmer déteste l'autre adjoint de Polivanov ; il dit que c'est un très vilain monsieur. Je n'ai pas pu retenir son nom.

Mon amour, ne tarde pas ; prends une décision ; c'est trop sérieux, et si tu le remplaces brusquement, tu couperas les ailes au parti révolutionnaire. Seulement ne tarde pas ; tu sais que toi-même, depuis longtemps, tu voulais le remplacer. Hâte-toi, mon chéri ; il faut toujours que derrière toi soit ta ta petite femme, pour te pousser. Ce qu'il te faut surtout, c'est un homme honnête et dévoué, et Beliaiev est tel, si Ivanov est trop obstiné. Je t'en prie, fais ce changement tout de suite et alors la propagande et tout le reste pourront être d'un coup énergiquement arrêtés. Maklakov t'adore ; il a parlé de toi à Ania les larmes aux yeux ; je le recevrai bientôt. Promets-moi que tu remplaceras tout de suite le Ministre de la Guerre ; il le faut pour toi, pour ton fils et pour la Russie ; il le faut depuis longtemps, sans quoi je n'eusse pas écrit si vite sur cette question. Tu m'as dit que tu le ferais bientôt et qui sait si Dieu ne bénirait pas plus vite nos troupes, si cet « élu » de l'ancien Quartier Général était révoqué. Rodzianko et Goutchkov savent bien pourquoi eux et Janouchkevitch ont forcé Nicolacha à te le proposer ; et le gros Orlov est derrière tout cela. Maklakov ne peut pas souffrir Orlov ; il dit que c'est un homme à ne s'arrêter devant rien, comme Khvostov.

Hier j'ai vu Shebeko et eu avec lui une longue conversation, ainsi qu'avec mon ex-uhlan Vinberg. Notre Ami part demain ; il n'a pas pu trouver de billet pour mercredi.

Voilà, ta charmante lettre vient d'arriver. Je t'en remercie tendrement, mon chéri. Alors tu penses que Shouvaiev est l'homme qui convient (bien qu'il soit moins gentleman que Beliaiev), convient-il réellement ? Je n'ai causé avec lui qu'une fois et l'ai trouvé très obstiné, de sorte que je ne peux pas juger. Mais qui prendra sa place ? En tout cas, hâte-toi, mon

petit oiseau. Excellente ton intention d'attacher Ivanov à ta personne, là-bas tous se plaignent que ce cher homme est fatigué et « qu'il baisse ». Je ne puis comprendre pourquoi Keller et Broussilov se haïssent toujours, et, chaque fois qu'il en a l'occasion, Broussilov est injuste envers Keller, qui, en revanche, l'injurie (en cachette). Est-ce que les Ministres ne seront pas heureux quand Polivanov s'en ira ! Quelle délivrance !

Hélas ! Ignatiev lui non plus n'est pas à sa place ; il s'essaie à jouer un rôle populaire, et il se tient à gauche, hélas, ainsi que son beau-frère Vassiltchikov — élégante société.

Je puis m'imaginer comme c'est intéressant maintenant de travailler : j'aurais tant voulu être près de toi, et suivre tout sur la carte et partager avec toi les soucis et les joies. Nous le faisons de loin de cœur et d'âme. Oui, ce froid est désespérant pour nos troupes. Mais il n'y a rien à faire, — Dieu nous aidera. Que Dieu te bénisse et te protège, mon Ange, mon bien, mon amour, mon cher petit ; qu'il te garde et te guide !

Mille baisers tendres et passionnés de ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 13 mars 1916.

MON CHÉRI,

Il fait chaud : un soleil merveilleux. Dieu fasse que nos troupes aient le même temps ! Maintenant on décharge notre train, et le train de Marie viendra plus tard dans la journée avec de très grands blessés. C'est désolant que je ne puisse aller à leur rencontre et travailler à l'hôpital ; en un moment pareil tous les bras sont nécessaires.

Je pense beaucoup à Shouvaiev (1) et je me demande s'il peut occuper un poste pareil ; sait-il parler à la Douma, qui une fois l'a insulté, en même temps que l'intendance ; mais peut-être que tout cela s'est arrangé ?

(1) Il fut nommé Ministre de la Guerre le 15 mars.

J'attends anxieusement les nouvelles. Tu ne peux t'imaginer combien tu me manques, c'est terrible ; une telle solitude. Les enfants, malgré leur affection ont d'autres idées et comprennent rarement mes façons de voir les choses, même les plus insignifiantes ; ils croient toujours avoir raison et quand je leur dis comment j'ai été élevée et comment on doit l'être, ils ne peuvent comprendre et trouvent cela ennuyeux. Cependant Tatiana, quand je lui parle tranquillement, comprend. Olga est toujours très désagréable à propos de n'importe quoi, mais elle finit par faire ce que je désire. Et quand je suis sévère, elle me boude. Je suis si fatiguée, je m'ennuie sans toi. Il y a encore beaucoup d'autres choses qu'Ania, à cause de son éducation et parce qu'elle appartient à un autre milieu, ne comprend pas, et il y a beaucoup de soucis que je ne partage pas avec elle.

Je te bénis, je t'embrasse encore et encore ; je te serre contre mon cœur angoissé, mon cher ange, mon trésor, mon bien-aimé. Pour toujours ta vieille et lasse

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 14 mars 1916.

MON DOUX TRÉSOR,

Je t'envoie une pomme et une fleur de la part de notre Ami ; nous tous avons reçu des fruits comme cadeau d'adieu. Il est parti ce soir, tranquillement, en disant que des jours meilleurs vont venir et qu'il nous laisse le printemps. Il a dit à Ania qu'il trouve qu'Ivanov serait un bon ministre de la guerre, vue sa grande popularité non seulement dans l'armée, mais dans tout le pays. En cela certainement il a raison ; mais tu feras ce que tu crois le mieux. Je lui avais seulement demandé de prier pour que ton choix soit heureux et Il m'a répondu cela.

Pardonne-moi d'avoir eu l'air de geindre dans ma dernière lettre ; c'est honteux ; seulement je me sentais si mal que j'ai

oublié qu'il faut le cacher. Ces souffrances perpétuelles dépriment. Ah oui, encore une chose : Il m'a priée de te faire savoir que le Métropolite lui a dit que le Synode a l'intention de te proposer qu'il y ait en Russie sept Métropolites. Vladimir est très favorable à ce projet ; mais notre Ami te prie de n'y pas consentir, car ce n'est pas le moment, et nous aurions de la peine à trouver même trois hommes convenables pour une pareille situation. Comme c'est absurde de leur part ! Nikon est encore là ; c'est trop dommage.

On dit que l'oncle Khvostov espère innocenter son neveu, bien que tous soient contre lui, et veut y mêler Beletsky qui réellement semble tout à fait innocent dans ce complot, et il ne veut pas que celui-ci reste au Sénat. Mais, dans ce cas, tu dois être juste et rayer Khvostov de la Cour. Je regrette profondément que cette dignité lui ait été laissée, puisqu'on dit à la Douma que s'il a voulu se débarrasser de Grigori parce que celui-ci ne lui plaisait pas, il est capable de faire la même chose avec quiconque peut lui déplaire. Je n'aime pas Beletsky, mais ce serait très injuste, s'il souffrait plus que Khvostov. Il a perdu Irkoutsk par son imprudence et cela suffit (1), l'autre a tâché de perpétrer un meurtre. Mais assez de cette histoire.

Mon trésor, est-ce que tu sens comme l'amour de ta femme t'enveloppe d'une tendresse infinie ? Sens-tu mes embrassements, et avec quel amour je presse mes lèvres sur les tiennes ? Que Dieu te garde, mon unique, mon tout, mon soleil !

Pour toujours à toi.

Cela ne me regarde pas, mais, ne pouvant dormir, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit de Kédrov. Est-ce que M. P. Sabline ne serait pas mieux que Planson ? C'est un homme si sérieux, si calme, qui n'est ni ambitieux ni arriviste. Kédrov est intelligent et capable, c'est vrai, mais, à certain point de vue, il est insolent, si l'on en juge par ses lettres à l'Amiral ; l'autre est au contraire si modeste, et un homme plus âgé vaut mieux pour ce poste. C'est mon opinion personnelle, qui contraire-

(1) Beletsky avait été nommé gouverneur général d'Irkoutsk, mais, avant même de regagner son poste, il était révoqué.

ment à ce que tu pourrais penser n'est influencée par aucune conversation avec N. P. ; la dernière fois nous n'avons même pas mentionné le nom de son frère, nous n'avons pas eu le temps.

Pogouliaiev est un Amiral si jeune, et nommé dans ta suite c'est un immense honneur ; lui et sa femme sont fous de joie, et il veut courir chez le vieux Père, se présenter à lui. Lui aussi est ambitieux et insolent, il a de la chance, et ces deux hommes font de l'Amiral ce qu'ils veulent. Eberhardt a besoin d'un aide sérieux et je trouve que cette place devrait être occupée par quelqu'un de la flotte de la Mer Noire. Pardonne-moi mon ingérence, mon amour, mais pendant la longue nuit solitaire j'ai pensé à cela et j'ai senti que je devais honnêtement t'écrire tout. Dis-moi si tu n'es pas d'accord.

Paul a dit à Ania qu'il recevra un commandement en avril ; est-ce vrai? Moi, personnellement, je doute fort de son succès et je trouve véritablement qu'il a tort d'insister, puisqu'en somme depuis longtemps il n'est plus au courant des choses, et que sa santé est chancelante.

Maintenant décidément, je dois me lever. Au revoir, mon Ange. Le salut à Féodorov et au général Alexeiev.

Tsarskoïe-Selo, le 15 mars 1916.

MON CHÉRI,

Je t'envoie la lettre que j'ai reçue de Rostchakovsky. Quand tu l'auras lue, si tu es d'accord, télégraphie-moi : *bon* et je donnerai l'ordre que le télégramme lui soit remis. C'est un garçon étrange, pas comme les autres, mais certainement dévoué et énergique, et il écrit d'une façon si amusante, il faut l'utiliser. Je voudrais tant que tu puisses dissoudre cet ignoble Comité des Industries de guerre, puisque, pour leur réunion, ils préparent tout simplement des questions antidynastiques.

La nuit dernière, le train de Baby est arrivé. Il paraît qu'au 20e Sibérien, il n'est resté que cinq officiers. Les pertes sont

effroyables. Mais, en général, es-tu content? Sans doute dans l'offensive les lourdes pertes sont inévitables.

J'attends avidement ta lettre promise. Pardonne-moi ma mauvaise écriture. On dit que Dmitri, comme auparavant, fait du scandale en ville.. Que c'est triste ! Ce n'est pas ce qui fera de lui un meilleur mari. As-tu vu que le Sultan a reçu de Guillaume le bâton de maréchal ? Quelle comédie !

Je te remercie tendrement, mon chéri, pour ta charmante lettre. Je suis contente que tu aies tout arrangé concernant Polivanov. Dieu veuille que Shouvaiev soit l'homme qui convient ! en tout cas c'est une bénédiction que tu sois débarrassé de l'autre. Je lirai le télégramme de Grigori avec Ania quand elle rentrera de la ville, et alors je te l'expliquerai.

Maudits soient ces généraux bons à rien et si faibles ! Sois sévère avec eux. Tu es en effet très occupé, mon amour.

Maintenant je dois terminer. Que Dieu te bénisse et te protège ! Les baisers les plus ardents et les plus tendres, mon petit, de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 15 mars 1916.

MON PETIT OISEAU,

Je commence ma lettre pour toi ce soir. Ce fut un tel bonheur de recevoir de tes nouvelles. Je m'imagine ton soulagement quand enfin tu as eu décidé la question du ministre de la Guerre. Que Dieu bénisse ton choix par le succès ; et lui-même puisse-t-il se montrer digne de ta confiance ! Est-il vrai que les affaires vont mal pour Soukhomlinov? Igor a entendu dire qu'il sera fusillé, mais je ne sais pas où il a pris cette nouvelle. Certainement il avait de grands défauts, mais selon moi son successeur est un bien plus grand traître. Je te renvoie le télégramme de Grigori. Il concerne Beletsky, parce qu'il ne trouve pas juste que celui-ci, à qui on ne peut faire presque aucun reproche, soit puni si fortement, tandis que

l'autre qui a commis le plus grand crime s'en tire à si bon compte.

On dit que Khvostov est à Moscou et raconte partout qu'on l'a révoqué, parce qu'il voulait se débarrasser des espions allemands qui entourent notre Ami. Quelle lâcheté ! Ah ! il aurait fallu, vraiment, le traduire devant le tribunal ou bien lui enlever son uniforme brodé. Grigori dit que tu devrais punir ceux qui bavardent dans les cercles. Ania, continue à recevoir des lettres anonymes ainsi que son père et le pauvre Zhouk. On écrit à celui-ci de ne pas sortir avec Ania, s'il ne veut pas mourir de mort violente avec elle. Elle a parlé de cela à Spiridovitch, et il lui donnera une garde ; il sait qu'on la poursuit. Il lui conseille de ne se promener que dans notre jardin, de ne pas aller à pied à l'église et, dans les rues, de faire marcher sa voiture le plus vite possible. Naturellement tout cela l'énerve. Sturmer a dit à son père qu'en ville on la garde bien. Je voudrais qu'on pût empêcher les discours populaires (de gauche) d'Ignatiev à la Douma sur les universités dont la Russie a besoin avant tout, etc. Il se cassera le cou à chercher la popularité.

16 Mars. — Mon chéri, il y a deux semaines aujourd'hui que tu es parti et tu me manques terriblement. C'est bien que tu aies beaucoup à faire, ainsi tu sens moins ta solitude. Mais les soirées doivent être vraiment très tristes et vides, mon pauvre chéri.

J'ai reçu un télégramme de Yalta : mon sanatorium est tout à fait prêt ; c'est très bien, puisqu'on aura de 50 à 60 places pour les officiers et nous pourrons transformer Koutchouk-Lambat en hôpital réservé aux soldats, car les officiers s'y ennuient fort et tâchent toujours d'obtenir leur transfert à Yalta. En outre, là-bas, leurs femmes ne pouvaient se loger, car, en réalité, c'est un simple village de pêcheurs.

Je ne me représente pas comment Shouvaiev s'arrangera. Est-il énergique? Quelle bénédiction si, vraiment, il est l'homme qui convient. Oui, hélas ! nos généraux ne se sont jamais distingués ; pourquoi cela ? Chasse-les et mets à leur place des hommes jeunes, énergiques, comme par exemple Arséniev.

—

Je trouve que pendant la guerre il faut choisir des hommes capables sans se soucier de l'âge et du grade. Il s'agit du sort de toute l'armée et l'on ne peut pas admettre que la vie des soldats soit sacrifiée en vain par des généraux incapables.

Je voudrais savoir ce que va te raconter l'amiral Filimore sur le Nord ? J'ai reçu une lettre de Malcolm qui me décrit l'enthousiasme de toute l'Angleterre à cause d'Erzeroum ; dans les rues et les cercles c'était l'objet principal des conversations. Malheureusement, il n'a pas pu obtenir que la Croix Rouge anglaise envoie trois sœurs de charité en Allemagne, comme nous l'avons fait, et il en est très attristé. Ensuite Daisy lui avait arrangé une rencontre avec Max, en Suisse ; mais quand il est arrivé là-bas, Max était malade et il n'a pu le voir. Il a examiné notre organisation pour les secours aux prisonniers, à Berne, et l'a trouvée parfaite. Je terminerai cette lettre après le déjeuner, car maintenant je dois me lever. Je te couvre de baisers, chaque place aimée, et te serre fortement sur mon cœur, mon trésor, mon cher petit.

Nous avons eu Nastinka à déjeuner, et, avant, Maklakov est resté avec moi trois quarts d'heure, et a beaucoup parlé. C'est un être dévoué et fidèle. Il est content au plus haut degré que tu aies remplacé Polivanov, mais il aurait voulu que quelques autres fussent aussi révoqués. Quand nous nous verrons, je pourrai te raconter plusieurs autres choses qu'il m'a dites, et je parlerai à Sturmer quand je le verrai, car certaines de ses indications sont vraiment justes et il faut y penser. Il te supplie de ne pas consentir à toutes les exigences de Moscou. Naturellement on ne peut sanctionner l'*Union des villes*, etc., comme institution légale et durable. Ils tiennent leurs ressources du gouvernement et peuvent dépenser à leur gré des millions et le peuple ignore que c'est l'argent du trésor ; il faut faire savoir cela officiellement. S'ils maintiennent leur existence dans l'avenir, ce sera inévitablement un nid de propagande et les champions de la Douma dans le pays. Maklakov était ministre quand tu as autorisé cette Union, ils se sont adressés à toi directement, avant qu'il ait pu te faire son rapport, et il t'a prié alors de n'autoriser l'Union que pour la durée de la guerre. Je t'en prie, mon chéri, n'ou-

blie pas cela. Tu leur as envoyé maintenant un télégramme de remerciements pour leur travail, mais cela ne doit pas signifier qu'ils continueront d'exister. Si un jour on avait besoin d'une organisation de cette sorte, elle devrait être entre les mains du gouvernement. Il est révolté au plus haut degré de la conduite de Khvostov. Il a parlé en ami honnête, en serviteur loyal, raisonnable, profondément dévoué.

Eh bien, pour aujourd'hui c'est assez ; le courrier va partir. Au revoir. Que Dieu te bénisse et te protège, mon ange ! Tendres baisers de nous tous.

Pour toujours, tout à toi.

Tsarskoïe-Selo, 17 mars 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Une matinée grise, 3°. Comme c'est ennuyeux que le brouillard persiste à Moghilev et que sur tout le front il y ait une telle boue et des marécages et des inondations. En effet, c'est terriblement pénible toutes ces difficultés contre lesquelles doivent lutter nos pauvres troupes ; mais Dieu ne les abandonnera pas. Seulement, mon chéri, punis ceux qui commettent des fautes ; tu ne peux être assez sévère ; quelques bons exemples feraient peur aux autres. C'est bien que tu aies révoqué Rouzhine ; il faisait le désespoir de tous. Et le rouge Danilof ? La comtesse Carlov est furieuse que son ami Polivanov ait été remercié et elle lui a offert l'hospitalité dans sa maison. Cela peut te donner une idée de l'état d'esprit actuel d'un grand nombre de personnes de notre société. Auparavant, même en rêve on n'aurait pas imaginé qu'une chose pareille fût possible ; avec aplomb elle manifeste son opposition ; son gendre est à Tiflis. C'est Nicolacha qui avait choisi Polivanov, tout cela se tient et explique sa mauvaise humeur quand elle est venue chez moi.

On ne saurait être trop prudent en ce qui concerne les nominations au Conseil d'Empire. D'après Maklakov, maintenant tous les bons déclarent que ceux dont on est mécon-

tent ont là un asile, comme Doumitrashko (1), par exemple, que Trépov a fait nommer là pour s'en débarrasser. Mais on a besoin de braves gens et non des premiers venus ; il ne devrait y avoir là que des membres loyaux de la droite. Je n'aurais jamais pensé que ce sympathique Pokrovsky (2) fût un membre de la gauche très connu (le meilleur d'entre eux, par bonheur), ami de Kokovtzev et du « Bloc ». Je voudrais tant que tu penses à un bon successeur pour Sazonov ; il n'est pas nécessaire que ce soit un diplomate. Il faudrait qu'il pût se mettre immédiatement à l'œuvre et prenne des mesures pour que, plus tard, l'Angleterre ne nous présure point ; que nous soyons fermes quand se débattra la question de la paix finale. Le vieux Goremykine et Sturmer ont toujours été contre Sazonov, qui est un tel poltron devant l'Europe et les parlementaires, et ce serait la perte de la Russie. Pour Baby nous devons être fermes, sans quoi il recevra un héritage terrible, et avec son caractère il ne se soumettra pas aux autres et sera son propre maître, comme il le faut en Russie avec un peuple encore si arriéré. M. Philippe et Grigori ont dit la même chose.

Autre chose, mon chéri, pardonne-moi si je t'accable, mais c'est pour ton bien qu'ils s'entretiennent avec moi. Ne peux-tu pas ordonner à Sturmer de mander ce gredin de Rodzianko et de lui dire, avec beaucoup de fermeté, que tu exiges qu'on en ait fini avec le budget avant Pâques ; et, dans ce cas, tu n'aurais pas besoin de les convoquer jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, tout aille mieux en automne, après la guerre. Ils veulent traîner pour revenir en été avec tous leurs ignobles projets libéraux. Bien des gens sont de mon avis et te prient d'insister pour qu'ils terminent dès maintenant. Et tu ne dois faire aucune concession : pas de Ministres responsables, etc. et tout ce qu'ils désirent.

Ce doit être *ta* guerre et *ta* paix et ton honneur et celui de la patrie, et, en aucun cas, celui de la Douma ; ils n'ont pas un mot à dire dans ces questions. Ah ! comme je voudrais que

(1) Ex-sous secrétaire d'Etat au ministère des Travaux publics.
(2) Contrôleur d'Etat.

nous fussions ensemble ; je ne puis écrire tout ce qu'il faudrait, quoique ma plume aille sur le papier comme une folle et que les pensées se pressent dans ma tête ; c'est difficile d'exposer tout clairement sur le papier.

Je dois demander à Ania de me lire ce que Menshikov (1) dit de Polivanov, je suis si heureuse qu'il soit parti. La « société », bien entendu, sera attristée ; cela m'intéresse ce que Paul dira aujourd'hui pendant le thé.

Quel désespoir que le dégel commence sur le front et qu'on ne puisse faire une offensive ! C'est une vraie malchance ; mais peut-être cela passera-t-il bientôt. C'est bien que tu aies mandé les trois chefs principaux pour causer avec eux.

Ta sœur Olga arrive dimanche, au grand étonnement de tous. J'ai peur qu'elle ne vienne pour parler de ses projets d'avenir (2). Que dois-je lui dire sur les pensées à ce sujet ? Alors que l'état d'esprit est, en général, si antipatriotique et hostile à la famille régnante, il est très regrettable qu'elle pense à une pareille chose, et ce qu'elle fait est impardonnable. Moi, personnellement, j'ai peur que Sandro l'ait poussée ; je me trompe peut-être, mais cette histoire me donne beaucoup de soucis, et je trouve qu'elle ne devait pas soulever cette question maintenant. Je suis contente d'entendre que le peuple est satisfait de la nomination de Shouvaiev. Que Dieu lui envoie le succès !

Maintenant, mon chéri, je dois clore ma lettre. Tous les enfants t'embrassent affectueusement. Je te couvre de tendres baisers, et suis, mon cher petit, pour toujours, ta vieille

WIFY.

(1) Publiciste de talent, l'un des principaux collaborateurs du *Novoié Vrémia* fusillé par les Bolcheviks.

(2) Le divorce de la grande-duchesse Olga, mariée au prince P. A. d'Oldenbourg.

Tsarskoïe-Selo, 26 mars 1916.

MON PRÉCIEUX AMOUR,

Encore une fois le train t'emportera loin de nous quand tu liras ma lettre.

Et la semaine de la Passion et Pâques s'approchent, ces merveilleux offices ; tu seras triste seul à l'église. Que Dieu te soutienne, mon cher petit oiseau ! Tu ne viens jamais ici sans qu'il n'y ait des histoires qui t'attristent ou t'inquiètent ou te donnent des soucis. Cette fois ce sont les projets d'avenir de la pauvre Olga qui sont tombés sur nous, et je ne puis te dire l'amer chagrin que cela me cause pour toi. Ta propre sœur chérie faire une chose pareille ! Je comprends tout et ne puis lui en vouloir, parce qu'avant tout elle a soif de liberté et de bonheur ; mais elle te force à méconnaître les lois de la famille, et, ce qui est pire, dans un cas qui te touche de si près. Elle est fille et sœur d'Empereurs. Devant tout le pays, en un moment pareil, quand la dynastie traverse des épreuves si pénibles et quand il y a tant de courants contraires qui s'agitent, c'est triste. Les mœurs de la société se dissolvent et notre famille : Paul, Michel et Olga montrent l'exemple, sans parler de la conduite encore pire de Boris, d'André et de Serge. Comment empêcherons-nous les autres de contracter de pareils mariages ? C'est mal qu'elle te mette en une situation aussi fausse, et il m'est pénible que cette nouvelle épreuve te vienne d'elle. Qu'aurait dit ton père de tout cela ? Nous avons été trop faibles et trop bons avec la famille et aurions dû plusieurs fois lancer des foudres sur quelques-uns des jeunes. Si c'est possible, trouve l'occasion de causer avec Dmitri à propos de sa conduite en ville, et surtout en un moment pareil. Par mauvais sentiment, peut-être, j'espère que Petia ne consentira pas au divorce. Cela peut paraître cruel, et je ne voudrais pas être cruelle, car j'aime tendrement Olga, mais je pense avant tout à toi qu'elle force à mal agir.

Au revoir, mon soleil, mon bonheur. Dieu veuille que cette

séparation ne soit pas trop longue ! Quand tu n'es pas là, il me manque le principal, et les soirées sont tristes et nous tâchons d'aller nous coucher de bonne heure.

Pour toujours, mon Nicky, ta femme fidèle

ALIX.

Tout à toi.

Tsarskoîe-Selo, 29 mars 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je ne sais pas du tout quand et où tu recevras mes lettres. On vient de m'apporter ton télégramme de Kamenetz-Podolsk, qui est arrivé en une demi-heure.

Mon chéri, suspens ce projet de nomination de toute une série de nouveaux Métropolites ; il est discuté maintenant au Synode. Crois-moi, ce n'est pas bien ; nous n'avons pas les hommes qui conviendraient et ça ne peut que nuire à l'Eglise. D'abord, il faudrait que nos évêques fussent meilleurs avant de penser à faire d'eux des Métropolites ; c'est trop tôt ; ça ferait beaucoup de tort et susciterait des troubles encore plus grands dans l'Eglise.

J'ai été à l'hôpital d'Ania où j'ai pansé trois des blessés les plus grièvement atteints. Maintenant j'irai à mon hôpital des uhlans, mais avant je dois recevoir. Tatiana Andréiévna vient pour le thé ; hélas ! Olga dit qu'elle ne peut pas venir ; c'est triste, j'avais espéré avoir une conversation avec elle.

Au revoir, mon ange ; que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre des baisers les plus tendres, mon chéri, après qui je soupire.

Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 31 mars 1916.

MON DOUX AIMÉ,

J'espère que tu trouveras cette lettre à ton arrivée demain. Je suis si heureuse que tout se soit bien passé et que le temps soit plus chaud. Mavra et Hélène ont dîné ; tante Olga enrhumée n'a pu venir. Christophore (1) arrive aujourd'hui. Hélène nous a lu une très intéressante lettre qu'elle a reçue de Véra, toujours à propos des dernières journées terribles qu'ils ont vécues en Monténégro et de leur salut miraculeux. Elle écrit d'une façon si intelligente et si vive ; la pauvre créature, c'était un vrai cauchemar. Mavra voudrait que tu fasses appeler Igor pour l'arracher à ses mauvaises fréquentations : Ella Benkendorf, etc. ; elle parlera de nouveau à Varnava à propos de la santé du garçon.

Et toi ? Maintenant je sais que Vladimir Nikolaievitch et Danini élaborent des plans pour l'Institut de Féodorov, et ils lui seront envoyés, ainsi qu'à Voieikov, pour choisir. Mais, je t'en prie, dis à Féodorov que je désire les voir, car moi aussi je puis avoir des idées à soumettre. Je te prie aussi d'insister pour qu'on permette à Ania d'acheter ce morceau de terre qu'elle a choisi (qui vaut de 10 à 12.000 roubles). Voieikov est au courant ; mais il ne protègera pas Ania, car il n'est pas un véritable ami des siens quand il peut y avoir à cela quelque inconvénient pour lui. Donne à Féodorov et à lui ton ordre et le mien qu'on permette à Ania d'acheter ce terrain maintenant, puisqu'ils n'en ont pas besoin ; ils ont assez de place à côté. Le terrain se trouve en face des photographes, là où le baron est tombé à l'eau, ou un peu plus haut ; elle pourrait y avoir un peu de verdure. Voieikov avait arrangé avec quelqu'un l'achat et la vente de ce terrain et son obstination et sa colère tiennent à ce qu'Ania et Poutiatine en ont parlé, l'ont examiné et sont tombés d'accord avec l'homme lui disant qu'ils voulaient acheter ce terrain pour l'hôpital

(1) L'un des frères du roi Constantin de Grèce.

d'invalides. Tant qu'elle n'aura pas l'argent de la construction, elle pourra y cultiver des légumes ; ce serait un profit pour son asile. Je ne veux pas que Vladimir Nikolaievitch (Derevenko) et Féodorov marchandent. C'est pourquoi donne cet ordre — Féodorov ne l'oubliera pas. Les deux établissements sont sous ma protection, de sorte que Voieikov peut donner à Kharlamov (il me semble que c'est son nom) l'ordre de vendre le terrain qu'Ania avait choisi avant que nous ayons pensé à cet emplacement pour l'Institut médical (et il reste encore beaucoup d'espace libre) de sorte qu'elle pourrait l'acheter dès maintenant. Il pourrait lui écrire que nous deux désirons qu'elle acquière ce terrain. (Nous pourrions le lui donner comme cadeau de Pâques, qu'en penses-tu ; il s'agit de dix ou douze mille). Seulement, je t'en prie, que ce soit fait tout de suite ; et ne la laisse pas berner. Pardonne-moi de t'ennuyer avec cela, mais je sais qu'elle est très préoccupée à cause de ce terrain et pour elle ce serait une bonne chose que d'avoir à penser aux devis, aux plantations, etc.

Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse avec une tendresse infinie et reste ta vieille

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo. 1er avril 1916.

MON CHER PETIT,

Maintenant, de nouveau, tu es de retour au Grand Quartier et je crains que tu ne te sentes terriblement seul. Ce sera triste d'entendre seul cet adorable service religieux ; auras-tu au moins Georges avec toi ? Nous nous sommes rendues à la nouvelle petite église de la Skoroposlushnitsa où nous avons vu une admirable icone : un visage si idéalement doux qu'on se sent exquisement bien à prier devant. J'ai mis là un cierge pour toi, et un autre cierge devant la vierge de Kazan, où nous sommes allées. Je t'envoie une petite image que j'ai rapportée de là-bas ; tu en as déjà beaucoup, mais quand tu liras l'inscription au verso, cela t'aidera dans tes durs travaux.

Je n'ai pas très bien dormi ; cela m'arrive quand je me surmène, et tout me fait mal ; c'est pourquoi je reste au lit ce matin.

Mon amour, pourquoi n'ordonnes-tu pas que les aides de camp des différents régiments viennent à tour de rôle, pendant deux ou trois semaines, remplir leurs devoirs près de toi ? Ce serait un honneur pour eux ; les temps sont maintenant relativement calmes et ils pourraient te raconter des choses intéressantes durant tes promenades ; ce serait plus gai qu'avec Valia, Kira et même l'innocent Mordvinov ou le prétentieux Voieikov. Je t'en prie, mate de temps en temps ce dernier, ça lui fera du bien ; il est toujours si terriblement satisfait de lui ; cela m'irrite chaque fois que je lui parle. Ne le laisse pas de nouveau attaquer notre Métropolite et accorde moins d'attention à ce qu'il dit. Voilà que, de nouveau, je me mêle des affaires, mais j'ai toujours trouvé qu'il est un de ces hommes qu'il est nécessaire de tenir en main et de surveiller. Il n'est pas suffisamment aimable avec les autres et pense à sa sécurité personnelle d'abord, je veux dire à sa situation.

Au revoir, mon cher mari, mon charmant garçon, mon adoré. Sens autour de toi mon amour ardent et mes prières quand tu te mettras à genoux avec ton cierge et le rameau à la main. Je ne puis imaginer que nous ne passerons pas ensemble cette grande journée. Que ta vie et ton règne s'éloignent de la douleur et de la souffrance et s'orientent vers le soleil clair et la joie, et que la sainte Pâques t'apporte ses bénédictions inépuisables. Adieu, mon cher cœur. Nous ferons nos dévotions comme toujours, mais ce sera profondément triste sans toi.

Je te presse sur ma poitrine, je te serre dans mes bras, j'embrasse chaque endroit aimé avec la plus tendre et la plus profonde affection. Que Dieu te bénisse !

Toute tienne.

Tsarskoïe-Selo, 2 avril 1916.

MON CHER CŒUR AIMÉ,

Ah ! quelle joie inattendue quand Madeleine m'a apporté ta précieuse lettre ! Je n'avais pas pensé que tu trouverais le temps d'écrire. Comme tu devais être fatigué hier après cet interminable Conseil de Guerre ! J'espère que tu as été content de tous les plans. Puisque ce délicieux livre t'a plu, je t'en envoie un autre du même auteur, qui nous a plu aussi ; il est charmant et intéressant, mais pas autant que *The boy*. Oui, mon chéri, cela rappelle le passé, il y a 22 ans, et je donnerais beaucoup pour être seule avec toi dans un pareil jardin ; c'est si vrai, chaque femme a pour l'homme qu'elle aime un sentiment maternel ; c'est dans sa nature quand elle aime vraiment profondément. Ces jolis mots me plaisent, et quand il est assis à ses pieds sous l'arbre, et son âme est si jolie, si claire, « *mon petit garçon bleu* ». Nous tous avons lu ce récit les yeux humides.

Je penserai à toi tout particulièrement ce soir quand nous recevrons nos rameaux. Oh, mon chéri, que Dieu te bénisse et te protège ! mon amour tendre, ardent t'entoure ; je voudrais te serrer fortement dans mes bras, laisser ta tête se poser sur ma poitrine, sentir ta chère et douce présence et te couvrir de baisers. Pour toujours, mon cher mari, ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo. 3 avril 1916.

MON CŒUR CHÉRI,

Plusieurs fois j'ai relu et embrassé ta chère lettre reçue hier. Oui, c'est comme une causerie, mais toute une semaine sans une ligne de ton écriture, comme c'était triste (bien que très compréhensible) !

Combien, parfois, je voudrais revivre les moments calmes et heureux que nous avons connus ensemble avec notre bel

amour qui nous apportait chaque jour de nouvelles révélations. Ces séparations continuelles usent le cœur, parce qu'elles font tant souffrir ; mais les douces paroles de tes lettres que toi, mon cher garçon stupide, tu ne prononces sans timidité que dans l'obscurité, remplissent mon cœur de bonheur et font que je me sens plus jeune ; ces nuits peu nombreuses maintenant que nous passons ensemble sont si douces et pleines d'affectueuse tendresse. Du fait qu'on ne s'est pas séparé pendant des années, on perd l'habitude de se montrer son affection et ses sentiments, tandis que maintenant on ne peut les retenir ; ils apportent tant d'indicible joie et de consolation.

Dmitri était dans le train avec cette dégoûtante Marianne (1) ; il est désespéré de retourner à son régiment, surtout avant les fêtes ; il trouve inutile d'être au régiment où il n'y a point de travail, mais des beuveries continuelles. Il désirerait aller au Caucase ou quelque part dans le midi, inspecter quelque chose, dans un climat plus chaud, avec une mission quelconque. Il est désappointé de ne pas être resté près de toi au Grand Quartier. Oh ! ces jeunes gens de notre famille avec leur mauvaise santé et leur amour du plaisir et non du devoir !

Comment as-tu trouvé Broussilov (2) ? A-t-il dit franchement son opinion, et ses idées paraissent-elles justes ? Je ne sais pas vraiment s'il est capable d'occuper un poste aussi important. Dieu le veuille !

Comme nous devons être reconnaissants qu'on ait réussi à chasser ces aéroplanes ; tu étais dans un endroit dangereux. Ces maudits, ils t'empèchent d'aller plus avant sur le front et dans les tranchées.

Les journaux racontent que Guillaume a été blessé à Verdun d'un éclat d'obus ; est-ce vrai, je ne sais.

Tante Olga (3) a été charmante. Christo (4) est comme tou-

(1) Mme Derfelden, fille de la princesse Paley, du premier lit.

(2) Broussilov vient d'être nommé Commandant en chef des armées du front Sud-Ouest.

(3) La veuve du roi de Grèce.

(4) Christophe de Grèce.

jours un gros grand garçon. Il est venu par Londres, Paris, la Suisse, Berlin et Sassnitz. D'après lui tout ce qu'on raconte de Sophie (1) est faux ; elle s'est tenue très tranquille, n'a point crié ses sentiments et n'a pas quitté la Grèce. La blessure de Tino n'est pas encore guérie et chaque jour les docteurs doivent la nettoyer et changer le drain. Il a trouvé tante Alix bien portante comme toujours et Minny très prise par son hôpital de Harrogate. Ils ont été enchantés de nos églises ; je leur ai aussi montré la petite.

Mon cher amour, mon bien-aimé, au revoir et que Dieu te bénisse et te protège ! Iras-tu deux fois par jour à l'église ? Feras-tu tes dévotions, ou est-ce très difficile au Grand Quartier ?

Toutes mes pensées t'entourent avec un amour infini, mon trésor. Baisers ardents de ta vieille et toujours profondément affectionnée et dévouée

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo, 5 avril 1916.

MON CHER TRÉSOR,

Je ne parviens pas à te voir assis, tout seul, faisant un petit *puzzle*. Ah, mon pauvre petit, que cela montre ta solitude ! Je comprends qu'après cette masse de travail et tout ce qu'il te faut lire et tous les gens que tu dois voir, une telle occupation innocente soit un repos.

Pendant tout l'office j'ai pensé à toi ; toutes les prières et les magnifiques chants de la semaine de la Passion que tu aimes. Comme le Christ doit souffrir maintenant en voyant tant de misères et de sang partout ! Il a donné Sa vie pour nous ; on l'a torturé, calomnié ; il a tout supporté, il a versé son sang précieux pour le pardon de nos péchés ; et comment l'en avons-nous payé ; comment lui prouvons-nous notre amour et notre gratitude ? Le mal dans le monde grandit toujours. Pendant la lecture de la Bible, le soir, j'ai beaucoup pensé à

(1) Sœur de Guillaume II, femme du roi de Grèce Constantin.

notre Ami, et comment les publicains et les pharisiens persécutaient le Christ, se prétendant eux-mêmes parfaits (et combien ils en sont loin maintenant). Oui, c'est vrai, nul n'est prophète en son pays. Comme nous devons lui être reconnaissants, combien de ses prières ont été entendues. Y a-t-il quelque part un serviteur de Dieu semblable à lui ; le mal autour de lui grandit, on tâche de lui nuire, de le détacher de nous. S'ils savaient seulement quel mal ils font : il ne vit que pour son souverain, pour la Russie et il supporte toutes les calomnies à cause de nous. Comme je suis heureuse que nous tous soyons allés avec Lui à la sainte Communion, la première semaine de carême. N'as-tu pas besoin d'un livre de prières pour suivre l'office ? Je puis t'envoyer le mien, si tu le désires, parce que je me sers maintenant de celui de l'oratoire. J'ai ordonné de nouveau de mettre un tabouret à côté de ma chaise pour qu'Alexis puisse s'asseoir, mais à ma droite la place est toujours vide, si vide ! Notre Ami écrit bien tristement que puisqu'on l'a forcé de quitter Petrograd, il y aura beaucoup d'affamés pour Pâques. Il donne tant aux pauvres ; chaque sou qu'Il reçoit Il le rend, et cela apporte la bénédiction de Dieu à ceux aussi qui lui donnent de l'argent.

Pour ta chère lettre, mes plus tendres baisers et remerciements. Mon amour, tu peux t'adresser à un autre confesseur quand tu te trouves dans un autre endroit, le Père Alexandre comprendra cela très bien. Si tu te décides, télégraphie-moi directement et j'en parlerai au prêtre en me confessant et lui dirai tes scrupules ; mais je suis sûre qu'il ne fera que se réjouir avec toi, car il sait combien tu as besoin maintenant du secours et des bénédictions de Dieu, et communier avec Alexeiev et ta suite serait une bénédiction particulière pour eux et pour toi. Si Shabelsky parle de notre Ami ou du Métropolite, sois ferme et laisse-lui voir que tu les apprécies et que s'il entend des histoires contre notre Ami, il doit y mettre le holà et interdire les conversations ; ils ne doivent pas oser dire qu'il a des accointances avec les Allemands. Comme le Christ, il est magnanime et bon pour tous, quelle que soit la religion, comme doit l'être un vrai chrétien. Si tu trouves que Ses prières t'aident à supporter les épreuves, et nous en

avons eu assez d'exemples, ils ne doivent pas oser s'attaquer à lui. Sois ferme et soutiens notre Ami.

Va à la sainte Communion, nous nous sentirons alors tout à fait unis.

Je dois terminer. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Je te demande tendrement pardon pour chaque mot ou chaque acte par lesquels j'aurais pu t'attrister ou te faire du mal, et sois sûr que ce ne fut jamais volontairement. Pour toujours, mon amour, mon trésor, ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 6 avril 1916.

MON DOUX CHÉRI,

Je t'envoie un livre et une collection d'œufs qui, je le pense, plairont aux enfants et à Ania. Plusieurs fois j'ai relu la chère lettre et l'ai embrassée sans fin. Oui, ce devait être un beau spectacle cet immense fleuve inondant le pays. Comme c'est admirable : Trébizonde pris par nos merveilleuses troupes ! Je te félicite de tout mon cœur. Ce qui m'attriste, c'est que tout le succès soit là-bas ; mais, avec le temps, il viendra également ici.

Oh ! quels remerciements, mon petit oiseau, pour ta douce lettre, tes tendres paroles ! Oui, en effet, je penserai à toi, tout particulièrement, pendant la confession et la sainte Communion. Il est plus que triste que nous ne soyons pas ensemble pour ce grand moment, mais nos âmes s'uniront.

Encore une fois, chéri, pardonne-moi pour tout, pour tout. Je me sens terriblement triste et déprimée aujourd'hui et à l'église j'ai pleuré comme une enfant. Je n'en puis plus quand notre cher petit souffre et je sais ce que toi-même ressens. Mais M. Gilliard dit que la crise est arrivée brusquement et avec autant de violence qu'autrefois sur le bateau, et que, dans ce cas, elle passe plus vite. En ce moment il dort.

Comme cela devait être agréable de remonter le fleuve, c'est toujours agréable d'être sur l'eau. J'espère que Grabbe

a pris des photographies. Je ne suis pas sortie ces jours, afin de ne pas me fatiguer en vue des cérémonies religieuses. Maintenant, mon trésor chéri, au revoir et que Dieu te bénisse ! Je t'embrasse sans fin. Je sentirai ta présence. Ah ! comme je t'aime et prie pour toi, mon bien-aimé ! Pense à Cobourg et à tout ce que nous vécûmes ces jours. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 6 avril 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je commence ma lettre ce soir, après avoir relu encore une fois ta chère lettre.

J'ai passé l'après-midi dans la chambre de Baby. Il a souffert presque tout le temps. J'espère qu'il aura une bonne nuit calme. Il s'est confessé avec les deux cadettes, et le prêtre lui apportera la sainte Communion, comme l'année dernière. Ania a dîné avec nous ; elle est restée jusqu'à 10 heures ; elle a passé toute la journée en ville et est rentrée en auto. Je me suis assise près du petit après le dîner, le pauvre chéri. L'enflure n'est pas grande, moindre que dans la nuit, de sorte que j'espère que ça passera bientôt. C'est pour moi tout à fait intolérable de le voir souffrir. M. Gilliard est très bon et très gentil avec lui et sait admirablement le prendre. Nous avons eu la confession à dix heures ; c'est triste sans mon ange et tu me manques affreusement. J'aurais tant voulu que tu fasses la sainte Communion et que le prêtre soit d'accord. Je sais que tes prières seront avec nous et je te porte avec moi. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de tendres baisers et, en pensée, te serre tendrement contre mon vieux cœur aimant ; je te caresse et te murmure des paroles de profond amour.

7 avril. — Je te remercie tendrement, mon chéri, pour ta chère lettre et ton télégramme. Ce matin tu m'as beaucoup manqué à l'église. L'office était merveilleux, et c'est un tel réconfort.

Ensuite le prêtre a apporté à Baby la sainte Communion. Grâce à Dieu il a beaucoup mieux dormi ; il ne s'est éveillé qu'une ou deux fois et pour très peu de temps. Il n'a voulu rien prendre, pas même un peu d'eau, avant la communion qu'il n'a reçue que vers onze heures et demie.

Mon chéri, plus que jamais je penserai à toi demain, le vingt-deuxième anniversaire de nos fiançailles. Mon Dieu ! que le temps passe, et tout de même comme on se rappelle nettement chaque détail ! Les jours inoubliables et l'amour que tu m'as donné alors et ensuite et toujours. C'est triste de ne pas passer ensemble cette journée, de ne pas sentir tes ardents baisers et tout revivre de nouveau. Que Dieu te bénisse, mon unique, mon tout, et merci encore et encore pour ton amour tendre, infini, qui est ma vie ! Au revoir, mon chéri, mon cher mari ; la lettre doit partir. Je te couvre de baisers et reste pour toujours ta petite fiancée.

Tous les enfants t'embrassent tendrement.

Tsarskoîe-Selo, 8 avril 1916.

Christ est ressuscité !

MON CHER NICKY ADORÉ,

En ce jour anniversaire de nos fiançailles toutes mes plus tendres pensées sont avec toi ; elles remplissent mon cœur d'une reconnaissance infinie pour l'amour et le bonheur que tu m'as donnés depuis cette mémorable journée, il y a vingt-deux ans. Que Dieu m'aide à te rendre au centuple toute ta tendresse ! Oui, en vérité, je doute qu'il existe des épouses aussi heureuses que moi, tant tu m'as montré d'amour, de confiance, de dévouement pendant ces longues années, qui eurent leurs joies et leurs peines. Toutes les inquiétudes, les souffrances, les incertitudes n'étaient pas trop pour ce que j'ai reçu de toi, mon cher fiancé et mari. De nos jours on voit rarement de pareils mariages. Ta patience et ta longanimité sont sans limites ; je ne puis que demander à genoux à Dieu

tout-puissant qu'il te bénisse et te récompense pour tout. Lui seul le peut. Je te remercie, mon amour. J'aurais voulu t'embrasser fortement et revivre nos merveilleuses journées des fiançailles qui m'apportaient chaque jour des preuves nouvelles de ton amour et de ta bonté. Je porterai aujourd'hui la chère broche que tu me donnas alors. Je sens encore ton costume gris, le parfum qui s'en dégageait, près de la fenêtre du château de Cobourg. Comme je me souviens nettement de tout, ces tendres baisers auxquels j'avais rêvé, que j'attendais depuis tant d'années et que je pensais ne recevoir jamais ! Vois-tu, à cette époque déjà, la foi et la religion jouaient un grand rôle dans ma vie. Je ne puis pas prendre cela à la légère, et quand quelque chose est bien dans mon esprit, c'est à peu près pour toujours. Je suis de même en amour et en affection. J'ai le cœur trop grand, il me consume. Et mon amour pour le Christ aussi, il a été toujours si fortement lié à notre vie pendant ces vingt-deux ans. D'abord mon baptême dans la religion orthodoxe, ensuite nos deux amis (1), que Dieu nous a envoyés. La nuit dernière, les évangiles m'ont fait penser si intensément à Grigori, aux persécutions qu'il endure pour le Christ et pour nous ; tout cela a une double signification et j'étais si triste que tu ne fusses pas près de moi.

L'an passé, j'étais l'après-midi près du lit d'Ania, dans sa maison (notre Ami aussi) et j'écoutais une partie de la lecture des douze évangiles. Aujourd'hui, à deux heures, la procession du saint Suaire et à 6 heures les Ténèbres. Et toi tout seul au Grand Quartier, ah ! mon chéri, je pleure sur ta solitude !

Baby a bien dormi ; il ne s'est éveillé que trois fois et j'espère qu'aujourd'hui il se lèvera, car il désire beaucoup assister à la messe de minuit ; mais sans toi je ne puis m'imaginer cette grande et sainte fête. Pense à ta Wify t'embrassant trois fois à l'église, et moi aussi je sentirai tes baisers et tes bénédictions,

Je t'envoie une requête d'un des blessés de tante Olga.

(1) Philippe et Raspoutine.

C'est un Juif, qui vivait depuis dix ans en Amérique. Il a été blessé et a perdu le bras gauche dans les Carpathes. La blessure a bien guéri, mais moralement il souffre terriblement parce qu'au mois d'août il sortira de l'hôpital et perdra le droit de vivre dans les capitales et autres grandes villes. Il ne demeure en ville qu'en vertu d'une autorisation spéciale, qu'un des précédents ministres de l'Intérieur lui a accordée pour un an. Il pourrait trouver du travail dans une grande ville ; il connaît admirablement l'anglais, j'ai lu une lettre qu'il a écrite à la gouvernante anglaise de la petite Vera, et tante Olga dit qu'il a reçu une très bonne éducation. Il y a dix ans il est allé aux Etats-Unis pour avoir la possibilité de devenir un membre utile de la société et de se servir de toutes ses capacités, car ici c'est difficile pour un Juif, qui est toujours gêné par les lois restrictives. Bien que vivant en Amérique, il n'a jamais oublié la Russie et a souffert énormément du mal du pays. Dès que la guerre a été déclarée, il est accouru ici pour s'enrôler comme soldat et défendre son pays. Maintenant qu'il a perdu un bras au service de la patrie et reçu la médaille de Saint-Georges, il voudrait rester ici et obtenir le droit de vivre où bon lui semble en Russie, droit que les Juifs ne possèdent pas. Aussitôt qu'il sera démobilisé, comme invalide, il se trouvera dans la même situation qu'auparavant, et ni son retour dans la patrie pour aller à la guerre, ni la perte de son bras ne compteront. On comprend combien c'est dur ; moi je le comprends. Il est certain qu'un homme pareil devrait être dans la même situation que n'importe quel soldat ayant été blessé comme lui. Il n'était pas obligé d'accourir ici. Bien que Juif, on voudrait qu'il fût traité avec justice et pas autrement que les autres blessés qui ont perdu un membre. Avec sa connaissance de l'anglais et son instruction, sans doute pourrait-il gagner sa vie plus facilement dans une grande ville et il ne faudrait pas provoquer en lui des sentiments d'amertume, lui faire sentir la cruauté de son ancienne patrie. Il me semble qu'il faudrait toujours faire une différence entre les bons juifs et les mauvais et ne pas être également sévère envers tous ; cela me paraît si cruel. Les mauvais on peut les punir sévèrement. Peux-tu

me dire quelle solution tu donneras à cette question, car tante Olga désire être fixée ?

Notre Ami m'a télégraphié ! *Christ est ressuscité, c'est fête et jour de joie ; dans les épreuves la joie est plus claire ; je suis convaincu que l'Eglise est invincible ; et nous, ses enfants, sommes joyeux de la résurrection du Christ.*

Mille mercis, mon petit oiseau, pour ta charmante lettre. Je transmettrai tout de suite à tante Olga ta décision à propos du Juif. Sturmer viendra chez moi ce soir. Oui, mon Petit Garçon Bleu, il y a déjà trente-et-un ans que je t'aime et vingt-deux que je t'appartiens.

Maintenant je dois terminer. Trois baisers de Pâques, mes bénédictions sans fin, mon ange à moi que j'aime si infiniment. Ah ! quelle triste nuit de Pâques ! Tu me manques plus que je ne puis le dire. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 9 avril 1916.

Christ est ressuscité !

MON DOUX CHÉRI,

Trois bien tendres baisers pour Pâques, et les bénédictions. Je me demande comment tu passeras ces fêtes, tout seul dans cette foule de gens. Mes pensées sont avec toi sans cesse, et j'aurais tant désiré que nous fussions ensemble pour cette grande fête. Mais la joie que me font tes deux lettres doit être une consolation pour moi. Je t'envoie un porte-allumettes de la part de M^me^ Khitrovo. Le grand œuf est envoyé par l'école Stroganov (1) et moi aussi j'en ai reçu un merveilleux.

La tête me tourne quand je songe à tout ce que je dois encore faire, tant de choses à préparer. Les offices, très beaux, m'ont fatiguée, quoique je sois restée assise ou à genoux ; et je suis légèrement enrhumée.

(1) Académie des Beaux Arts de Moscou.

Baby va faire une promenade et il désire, au retour, peindre des œufs ; il est de très bonne humeur. J'espère que le petit dessin t'a plu. Pour le 6 je vais commander un autre portrait et tu choisiras parmi les photographies celle qui te plaira le mieux. Tu indiqueras seulement le numéro. Sans doute il ne faut pas poser tout à fait de face, parce qu'il n'existe pas de visages absolument réguliers ; un œil est toujours plus grand que l'autre.

Ania a communié ce matin. Sturmer est aussi en ville. Maintenant je dois terminer, car je dois me lever pour aller à l'église. J'irai une demi-heure plus tard, car l'office est très long aujourd'hui. Excuse cette lettre ennuyeuse, mais je suis abrutie. Je te bénis et t'embrasse sans fin, mon cher soleil, ma joie, ma vie, le plus cher des maris. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Le Général-Major Fok qui vient de mourir de ses blessures n'était-il pas le héros de Port-Arthur, sur la locomotive ?

Quand a-t-il été blessé ?

Le soulagement et la joie ont été grands hier quand j'ai lu que nos chères troupes sont bien arrivées à Marseille et juste pour Pâques. Que Dieu les bénisse ; qu'elles accomplissent de grands exploits et obtiennent un immense succès sur la terre française !

Envoie un télégramme à notre Ami pour Pàques. Son adresse : Novy (1). Pokrovskoié, gouvernement de Tobolsk.

Je te remercie tendrement et des milliers de fois pour tes douces paroles sur la carte photographique. Je la porterai sous mes vêtements, sur mon cœur, cette nuit à l'église, pour sentir ton amour, tes bénédictions et tes baisers.

(1) Raspoutine avait reçu l'autorisation de s'appeler Novy.

Tsarskoîe-Selo, 10 avril 1916.

Christ est ressuscité !

MON CHER PETIT,

Je te souhaite d'heureuses Pâques, la paix du cœur et de l'âme, les forces pour tout ton travail, le succès et des grâces abondantes. J'ai embrassé ta photographie — ton grand portrait — trois fois, hier, dans la nuit, et ce matin. Ta carte était sur ma poitrine pendant tout l'office. Je ne puis te dire combien j'ai été triste toute la nuit ; c'est un tel serrement de cœur, et, avec peine, je retenais mes larmes : ta solitude est trop pénible. Que Dieu te bénisse et te récompense au centuple pour tous tes sacrifices ! Je viens de recevoir ta chère lettre et tes jolies fleurs.

Mon cher petit étourneau, tu as oublié ce que je t'ai écrit sur un petit papier à part : qu'Ella te demande si Baby peut être Protecteur de l'école pour les petits héros de la guerre? Comment trouves-tu le portrait d'Alexis par Strédlov ? Comme c'est bien que vous ayez porté à quatre le saint Suaire.

Hier, pendant la messe de minuit, les cinq enfants ont fait le tour de l'église, mais moi je suis restée assise sur une chaise, en haut des marches. C'était un beau spectacle, mais je n'aime pas le feu d'artifice pendant que le prêtre chante et prie à l'entrée de l'église. Baby avait de jolies petites joues roses, car il avait dormi auparavant. Il est rentré à la maison après la messe de minuit et a réveillonné avec Derevenko et Nagorny. Nous avons réveillonné avec Ania après la messe, à 2 h. 10. Il a fallu l'éveiller aujourd'hui à 10 h. 1/2 ; il a dormi profondément tout le matin. Les salutations de Pâques ont duré de 11 h. à midi. Maintenant Marie et Anastasie vont à leur hôpital ; ensuite j'irai à l'autre hôpital avec nos quatre filles. Olga est tout le temps de mauvaise humeur, apathique, mécontente, elle grogne parce qu'au lieu de garder l'uniforme d'infirmière, elle doit s'habiller convenablement pour l'hôpital et y faire une visite officielle. Elle complique tout avec

son mauvais caractère. Tatiana m'a aidée à peindre des œufs, les domestiques aussi. Tout cela paraît si étrange sans toi. Veux-tu avoir l'amabilité de renvoyer les œufs que je t'ai adressés. Ania a reçu ton œuf et en a été enchantée et aussi de ta carte. Je dois terminer. Au revoir. Que Dieu te bénisse ! Mille tendres baisers de ta vieille femme fatiguée.

WIFY

Tsarskoîe-Selo, 11 avril 1916.

MON CHÉRI,

Est-ce vrai, mon cher amour, que tu arrives mercredi à trois heures? Rostovtzev, l'officier de Voieikov, a dit confidentiellement à Nini que son mari rentrerait ces jours-ci. Nini m'a dit qu'on avait prévenu la garde que tu l'inspecterais prochainement ; c'est pourquoi le fils de Sophie F. a été rappelé à son régiment hier au soir. Ce sont des bruits qui circulent, mais du personnage principal, de toi, mon oiseau chéri, je ne sais encore rien, de sorte que j'attends patiemment et t'envoie cette lettre.

Je suis fatiguée et la tête me fait très mal, de sorte que je ne suis pas allée à l'église. Aujourd'hui, par deux fois, au Grand Palais, il faudra donner le salut de Pâques à plus de cinq cents personnes et les embrasser, et ensuite en bas, à l'hôpital. Hier, dans notre hôpital, tout s'est bien passé ; nous y sommes restées une heure. Demain je dois aller à la Croix Rouge et à l'hôpital Saint-Mathieu. C'est si fatigant quand je suis indisposée et que je ne puis me remonter le cœur par des drogues.

Mon cher ange, quelle joie ce sera si vraiment tu viens maintenant. C'est le meilleur cadeau, mon cœur, mon soleil, mon amour radieux !

Dans la nuit de Pâques, Baby a échangé le baiser avec tout le clergé de l'église et j'espère qu'il pourra recommencer aujourd'hui avec les cent un officiers. Je pense avec terreur qu'aujourd'hui il va falloir saluer et féliciter les soldats, pro-

bablement dans une salle plus petite ; je l'ai ordonné ainsi. Les fleurs bleues sont adorables dans le grand vase plat. Te rappelles-tu les primevères que nous cueillions à cette époque-ci à Rosenau ? Je revois le passé et toute sa poésie, et j'aurais voulu que le héros de ces journées fût de retour pour le serrer fortement contre ma poitrine et le couvrir de baisers.

Je ne puis supporter l'idée de ta solitude ; c'est une telle souffrance. Il y a une adorable chanson française que m'a donnée Emma Frédericks : « Partir c'est mourir un peu ; c'est mourir à tout ce qu'on aime, etc. » Comme c'est vrai ! On sent la mort intérieure quand on se dit adieu !

Maintenant le plus cher des maris, mon trésor, mon petit oiseau, mon fiancé de jadis, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Pour toujours ta femme

ALIX.

Mille ardents baisers. Ta carte et ton télégramme ont follement réjoui Ania, et l'œuf lui plaît beaucoup. Je te transmets ses remerciements. Je te remercie infiniment pour ta chère lettre et pour l'heureuse nouvelle de ton arrivée.

Ah ! quel bonheur, quelle joie infinie ! Pardonne-moi d'écrire si mal. J'espère que tu pourras, sans te fatiguer, inspecter la garde en différents endroits. C'est plus intéressant et moins officiel. Au revoir, mon mari chéri, mon ange. Je t'embrasse sans fin — chaque petit endroit aimé et tes beaux grands yeux. Je puis écrire cela ; tu ne peux m'en empêcher.

Tsarskoîe-Selo, 24 avril 1916.

MON ADORÉ,

Je ne puis te dire, mon chéri, ce qu'a été pour moi ta chère présence, quelle lumière, quel calme tu as apportés en mon cœur. Sans toi tout est difficile à supporter et je soupire toujours après toi plus que je ne puis le dire. Tes tendres caresses, tes baisers sont pour moi un tel baume, une telle joie que je les désire toujours. Nous autres femmes attendons

la tendresse (bien que je ne la demande pas et ne la montre pas souvent) mais depuis que nous sommes si souvent séparés, il m'est impossible de ne pas la montrer.

Dieu veuille que bientôt nous soyons de nouveau réunis !

Mais, auparavant, je t'en prie, vois la garde ; ils attendent avec tant d'impatience de t'être présentés ; et ensuite ce serait merveilleux si nous pouvions aller ensemble dans le Midi. Maintenant, tu vas avoir un peu de repos, car les journées que tu as passées ici ont été pour toi une vraie souffrance ; des gens du matin au soir, le brouhaha, les ennuis. Je suis si heureuse que notre Ami ait été là pour te bénir avant le départ. Je pense qu'il retournera chez lui dès qu'Ania partira. Quel temps ! Oh mon amour, mon chéri, mon âme, ma vie, mon unique, mon tout, au revoir. Je te serre fortement sur mon cœur et te couvre de baisers. Que Dieu te garde et te protège de tout mal !

Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 25 avril 1916.

MON CHER GARÇON BLEU,

Ce nom te plaît-il, mon chéri ? Oui, j'aime ce livre. Je le prendrai avec moi et en lirai les passages touchants quand je serai triste et aurai le cœur angoissé. Je m'ennuie tant sans toi, mon chéri. Ton voyage tout seul est encore bien pire.

Ania est venue pour une heure. Elle est d'humeur assez agressive, parce qu'elle est mécontente de m'avoir peu vue ces jours-ci, qu'elle a trop à faire, qu'elle doit voir différentes personnes et qu'elle t'a à peine vu. De sorte que, sous beaucoup de rapports, ce sera bien mieux quand elle s'en ira. J'ai été si heureuse de recevoir ton cher télégramme de Smolensk. Notre Ami a dit à Ania, à propos de l'arrestation de Soukhomlinov, que « ce n'est pas très bien (1) ».

(1) Soukhomlinov mis en accusation avait été incarcéré le 20 avril à la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Je dois terminer, mon soleil, ma joie. Nous tous t'embrassons et te bénissons. Je te couvre de baisers et m'ennuie terriblement sans toi, mon ange. Tu as pris la forteresse, mon cher petit garçon bleu, et elle était comme ta

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 26 avril 1916.

MON CHÉRI.

Nous avons eu à dîner N. P. et N. N. Tout en causant, N. P. m'a parlé de l'idée (qui vient probablement d'un banquier, mais que je trouve excellente) d'émettre un peu plus tard un emprunt intérieur de un milliard pour la construction des chemins de fer dont nous avons le plus besoin. Il serait couvert presque immédiatement, car les marchands, qui sont maintenant excessivement riches, souscriraient tout de suite de grosses sommes, ils comprendraient comme c'est avantageux. On pourrait ainsi trouver du travail pour nos soldats quand ils reviendront de la guerre, de sorte qu'ils ne retourneraient pas tout de suite à la campagne où le mécontentement ne tarderait pas à se montrer. Or chacun doit essayer d'éviter ces histoires et les troubles en trouvant à temps des occupations pour eux ; et pour de l'argent ils seront heureux de travailler. Les prisonniers auraient pu commencer les travaux. Ce serait aussi le moyen de trouver des places pour les officiers blessés, sur les lignes de chemin de fer, dans les gares, etc. Approuves-tu cette idée, toi et moi l'avions déjà eue, te souviens-tu ? Puis-je parler de cela à Sturmer, la prochaine fois que je le verrai, pour qu'on élabore un plan et qu'il s'en entretienne avec Bark ? Puisque tu as terminé *Le Rosaire*, je t'enverrai la suite. Tu retrouveras les mêmes personnages dans ce livre. Quand vas-tu inspecter la garde ? As-tu bien combiné ton voyage ? N'est-ce pas une ignominie que le *Breslau* ait tiré sur l'*Eupatoria ?* Nos blessés ont eu sûrement très peur.

Mon chéri, maintenant je dois terminer. Je m'ennuie sans toi plus que je ne puis le dire ; et j'ai soif de tes baisers. Que Dieu te bénisse ! Pour toujours à toi.

Tsarskoîe-Selo, 28 avril 1916.

Mon cher amour,

Eh bien, voici de nouveau l'hiver ; tout est devenu blanc ; il neige fort.

Je viens de recevoir ta charmante lettre, mon trésor et t'en remercie de tout cœur. Oui, mon chéri, certainement nous prendrons l'itinéraire d'après lequel nous serons à Moghilev à deux heures, autrement nous n'aurions pas le temps de nous reposer avant d'aller à l'église. Quelle joie de se retrouver dans une semaine !

Ah, mon cher garçon bleu, bientôt je te serrerai sur ma poitrine et couvrirai ton cher visage, tes yeux, tes lèvres, de tendres baisers ! ! ! Comment se fait-il que tu n'aies pas encore inspecté la garde ? Est-ce que nous nous arrêterons à Vinnitza, en allant dans le midi, pour que je puisse là-bas visiter mon dépôt ? Si je sais la date d'avance, je pourrai donner des ordres pour qu'Apraxine et Mekk se trouvent là. Si tu as un plan approximatif, je t'en prie, fais-le moi connaître, puisqu'il nous faut savoir quelle quantité de linge et de vêtements prendre, et alors nous pourrions nous rendre à Eupatoria par le train, sans prendre tous les wagons de Simféropol. Ce serait moins fatigant et nous pourrions déjeuner dans le train, visiter le sanatorium et voir Ania. As-tu pensé à donner l'ordre pour que l'icone de la Sainte Mère de Vladimir de la Cathédrale d'Ouspensky soit amenée au Grand Quartier ? Maintenant je dois me lever et m'habiller. Au revoir. Que Dieu te bénisse, mon chéri ! Tu manques terriblement à ta femme. Je te couvre de baisers ardents et presse ta tête sur ma poitrine. Pour toujours, ta vieille

Sunny.

Tsarskoîe-Selo, 29 avril 1916.

MON CHER GARÇON BLEU !

Je te remercie chaleureusement, mon trésor, pour ta charmante lettre que je viens de recevoir et pour la lettre de la pauvre petite Olga. Je la comprends très bien et la plains beaucoup ; mais j'ai dû tout lui dire, à cause de toi. Sans doute on ne peut, à la fin des fins, que lui souhaiter le bonheur, mais le trouvera-t-elle par ce moyen? Puis-je demander moi personnellement à notre Ami s'il pense que ce serait mieux que ce fût maintenant ou après la guerre (1). Je le verrai une seconde dans la maison d'Ania, pour lui dire adieu, puisqu'il veut me bénir avant le voyage, et alors, après cela tu pourrais répondre à Olga. Je regrette ta décision au sujet de la garde ; sans doute tu as des raisons sérieuses. Excuse-moi d'écrire si peu, mais je dois recevoir.

Mon précieux garçon bleu, mon amour, je t'aime infiniment. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de tendres baisers. Pour toujours à toi.

Ta chère Maman a bonne mine, mais elle a maigri et désire beaucoup partir, car ces réceptions perpétuelles la fatiguent et elle en a assez. Elle partira dimanche, de sorte que nous tous serons en voyage.

Tsarskoîe-Selo, 30 avril 1916.

MON BIEN PRÉCIEUX,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre et pour le programme de notre voyage. Il me semble très réussi, seulement aurais-je le temps de visiter les hôpitaux et le dépôt d'Odessa ? Quel charmant voyage ce sera, mais Mme Becker veut m'accompagner, qu'elle soit maudite !

(1) Il s'agit du remariage de la grande-duchesse Olga Alexandrovna.

Tu ferais bien de te renseigner si ce vilain Pleu n'est pas pour quelque chose dans la conduite de Boris ; je t'en prie, débarrasse-toi de cet homme. Nicolas (1) a demandé l'autorisation de me voir en tête-à-tête, je me demande pourquoi. Je le verrai demain, ainsi que Sturmer. Nous allons au Grand Palais (c'est si ennuyeux). Mon cher trésor adoré, je soupire tant après toi et tes tendres caresses. Je suis terriblement occupée, quoique mon cœur soit fatigué. Quelles sont les vraies nouvelles du front ?

Au revoir, mon trésor. Je m'excuse de cette lettre ennuyeuse. Le Métropolite a été hier tout à fait charmant. Je te raconterai notre conversation : rien de particulier. J'embrasse tendrement mon petit mari.

Pour toujours, ta vieille femme

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 1er mai 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Avec toute la tendresse de mon cœur, je t'envoie encore ces lignes. Hier, non, aujourd'hui, il y a une semaine que tu nous a quittés. Il me semble qu'il y a beaucoup plus longtemps et je compte les jours qui restent jusqu'à notre rencontre ; quatre encore. Hier soir nous sommes allés à l'église ; sans toi c'est si vide ; mais je sens que nos prières se confondent ainsi que toutes nos pensées.

Pardonne-moi si je t'ennuie avec des requêtes, mais c'est notre Ami qui me les a envoyées. Ania est arrivée à destination hier soir. Je n'ai rien d'intéressant à te raconter, peut-être y aura-t-il quelque chose après la visite de Nicolas Mikhaïlovitch. Il a demandé l'autorisation de me voir en tête-à-tête, mais j'ignore pourquoi. « Aimes-tu sa bouche, ses yeux, ses cheveux ? » (2). Oui, mon petit enfant bleu, et j'ai hâte de

(1) Grand duc Nicolas Mikhaïlovitch.
(2) Probablement une citation du roman qu'ils lisaient en ce moment.

les embrasser tendrement, passionnément, avec un profond et sincère amour. Je te remercie tendrement, mon chéri, pour ta charmante lettre. Comme c'est ennuyeux que tu aies tant à faire, mon trésor. Moi aussi je suis dépitée et pour toi, et pour la garde, et pour N. P. Ils désiraient tant ta visite. Je trouve qu'on a agi honteusement avec Soukhomlinov, comme s'il pouvait lui venir en tête de s'enfuir. Merci pour tes jolis myosotis... Eh bien ! Nicolas est resté une heure avec moi ; il a raconté des choses très intéressantes au sujet des lettres qu'il t'a écrites, etc., et il désire que je te parle de tout cela. J'étais très fatiguée après cette conversation ; mais il est venu avec de bonnes intentions et a parlé bien (quoique je ne l'aime pas). Au revoir mon chéri, mon garçon bleu. Ah ! si je pourrais t'aider davantage, être vraiment pour toi une conseillère utile ! Je te bénis et t'embrasse sans fin, mon unique, mon tout. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Sélo, 2 mai 1916.

MON CHER TRÉSOR,

Il fait un temps gris épouvantable.

Sturmer trouve que l'idée d'un emprunt pour les chemins de fer est heureuse et vient au bon moment, car maintenant tout le monde grogne à cause des chemins de fer, on donnera de l'argent plus volontiers. Il m'enverra Bark à cinq heures. Je lui ai parlé ensuite de Soukhomlinov. Il m'a dit que Frédéricks a reçu une lettre (probablement la même que moi) de sa femme ; il a répondu que ce n'était pas son affaire de t'entretenir de cela. Il a remis la lettre à Sturmer qui l'a montrée au Ministre de la Justice. Celui-ci a écrit une longue réponse, en expliquant pourquoi il fallait agir comme on l'a fait. Sturmer voulait t'apporter cette lettre maintenant, mais je lui ai dit que tu n'auras pas le temps de le recevoir ces jours-ci, et il te demandera une audience après ton retour. Il n'a pas encore été une seule fois au Grand Quartier. Il n'a pas voulu

t'attrister à propos de Soukhomlinov, sachant que tu l'aimais. C'est pourquoi je l'ai prié de parler encore une fois à Khvostov, et de lui demander si l'on ne pourrait pas au moins garder Soukhomlinov ailleurs et non pas ici. Khvostov sera chez moi à quatre heures et demie. Me vois-tu tout d'un coup avec tous les ministres ! Sturmer n'a rien de particulier ; seulement, si tu reçois Rodzianko (on sait qu'il se rend près de toi) dis-lui que tu désires que la Douma termine son travail en un mois ; insiste et dis-lui que sa vraie place, à lui comme aux autres, est dans les campagnes, pour surveiller leurs domaines. Sturmer n'approuve pas l'introduction des zemstvos au Caucase, parce qu'il est sûr que les différentes nationalités seront toujours en lutte entre elles. Je crois qu'à toi non plus cela ne plaît pas, mais, à en juger par ton télégramme à Nicolacha, tu lui souhaites de réussir.

Mille mercis pour la chère carte et tes douces paroles. Alors chez toi aussi il fait froid ; c'est désolant. J'emmènerai Vladimir Nicolaievitch jusqu'au 7 (sans compter bien entendu M. Gilliard) pour plus de sécurité, puisque notre voyage doit durer vingt-sept heures. Ce sera plus sûr, bien que son bras droit soit remis et que la jambe gauche aille beaucoup mieux. Mes bénédictions affectueuses et tendres baisers, mon petit oiseau. Pour toujours tout à toi.

Bientôt, bientôt, nous serons ensemble.

Dans le train, 17 mai 1916.

MON ADORÉ,

Dans quelques heures nous nous séparerons. Notre merveilleux voyage ensemble est terminé. Ah, comme je déteste prendre congé de vous, mes trésors, de mon Soleil et de mon Rayon de Soleil. Déjà mon cœur souffre et est angoissé. Mais ce sera une consolation pour moi de savoir que vous êtes ensemble, et tu sentiras moins ta solitude ; Baby apportera de l'animation dans ta vie monotone. Le délicieux Midi lui a fait du bien. Force-le à jouer dans le sable, mais qu'il ne fasse

pas de mouvements trop brusques. Quand nous reverrons-nous ? Mon chéri, ces dix jours ont passé comme un rêve. C'était si charmant d'être côte à côte. J'ai conservé un souvenir délicieux de ton amour, de tes tendres caresses qui me manquent si cruellement à Tsarskoîe. Notre hôpital sera ma consolation ; pourvu que le temps soit beau.

Au revoir, mon ange, mon petit garçon bleu au grand cœur. Que Dieu te bénisse et te protège, ainsi que Baby ! Je t'embrasse tendrement. Pense à moi quand, ensemble, vous ferez vos prières. Je te serre fortement dans mes bras et te couvre de baisers. Pour toujours ta petite

SUNNY.

Un baiser.

Dans le train. 18 mai 1916.

MON CHER AMOUR,

Toutes mes pensées sont avec vous, mes trésors ; vous me manquez tant. J'ai déjeuné seule. Tout était calme et triste sans le bavardage animé de notre Rayon de Soleil. — N'est-ce pas que ce livre est délicieux ? Je suis contente que tu en connaisses déjà plusieurs. En effet, il font du bien, si sains, si simples ; ils réchauffent le cœur solitaire. Quand je me suis levée, on m'a remis ton charmant télégramme. C'était terrible de se dire adieu.

Mon chéri, dis à Sturmer de venir maintenant chez toi. Cause avec lui de l'emprunt des chemins de fer et fais-lui dire qu'il t'apporte le journal et les lettres de Soukhomlinov à sa femme ; puisqu'elles sont compromettantes pour lui, il vaut beaucoup mieux que tu les voies toi-même et te fasses une idée juste au lieu d'agir seulement d'après leurs indications. Il se peut qu'ils lisent et interprètent cela autrement que toi. Ensuite n'oublie pas, je t'en prie, les Métropolites et Voljine à ton retour ici. L'anniversaire de naissance de Tatiana : 29 mai ; d'Anastasie : 5 juin ; de Marie : 14.

Maintenant, mon cœur, mon chéri, mon soleil dont j'attends les caresses, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Mille tendres baisers sans fin. Pour toujours à toi.

Nos quatre filles t'embrassent bien fort.

Tsarskoîe-Selo, 20 mai 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta charmante carte postale reçue après mon retour de l'hôpital. Je voudrais tant, vraiment, qu'au Grand Quartier il fît plus chaud. Aujourd'hui le temps est meilleur. J'ai un long rapport de Rostovstzev ; ensuite Shvedov, de sorte que je crains de n'avoir pas, de nouveau, le temps de sortir. Mon chéri, j'ai mis pour toi un cierge à Znaménia.

Botkine est resté avec moi toute une heure, et il n'a pas encore tout dit sur les hôpitaux de Livadia et de Yalta. Demain matin il continuera son rapport. Irène a déjeuné avec nous. Comment passes-tu tes soirées? Toujours à lire, mon pauvre petit? Mais je suis sûre que Baby doit être pour toi une consolation et qu'il apporte de l'animation dans ta solitude. Par bonheur je me sens bien, de sorte que je puis sortir davantage. Ce temps frais m'est propice. Mon chéri, mon adoré, je te couvre de tendres et ardents baisers. Que Dieu te bénisse, te protège et t'aide dans toutes tes entreprises !

Pour toujours à toi.

Tsarskoîe-Selo, 21 mai 1916.

MON AMOUR CHÉRI,

Je te couvre de baisers et te remercie infiniment pour ta chère lettre. Oui, mon chéri, tu dis vrai : on comprend doublement dans la séparation qu'on ne savait pas apprécier

suffisamment toutes les marques d'amour qui semblaient naturelles et banales. Maintenant chaque caresse est une double joie et manque terriblement quand on en est privé. Je t'envoie deux pensées : l'une pour toi, l'autre pour Baby. Mon ami, ne peux-tu pas remettre à Frédéricks le papier ci-joint? La pauvre M^elle^ Petersen (1) ne possède vraiment aucun moyen de subsistance. Sa vieille tante ne lui a laissé que 50.000 roubles, ce qui représente 2.000 roubles par an, pour se loger, se nourrir et se vêtir. Si elle pouvait recevoir de toi aussi 2.000 roubles, par an, Katia Ozerov (2) dit que ce serait un bienfait de Dieu. Ne pourrais-tu pas, exceptionnellement, faire cela ? Ils (3) ont agi si mal envers elle, en la renvoyant sans un sou ; elle ne sait où vivre ; la vie est si chère maintenant.

Je te bénis et t'embrasse tendrement, mon cher ange. Tout à toi.

Tsarskoîe-Selo, 24 mai 1916.

MON CHER PETIT MARI,

Je te remercie tendrement pour ta charmante lettre. Je pense que Frédéricks se trompe sur M^lle^ Petersen. C'est sa sœur qui a épousé un Bavarois (il me semble qu'il s'appelle Mongelas) et c'est son fils qui a été fait prisonnier par nous ; la mère lui envoie des colis, ce qui est très naturel, mais il n'y a pas de frère. Ils ont agi très mal envers elle. Merci, mon chéri, de l'avoir sauvée.

C'est bien, mon chéri, que tu aies dit à Shavelsky de faire apporter maintenant l'Icone. Grâce à Dieu les nouvelles sont bonnes ; c'est une telle consolation. J'aurais voulu savoir si mes « Criméens » ont donné? Naturellement, maintenant tu ne peux bouger. J'étais sûre qu'il en serait ainsi. Mais nous

(1) Demoiselle d'honneur de la grande-duchesse Anastasie Nicolaïevna.
(2) Demoiselle d'honneur de l'Impératrice douairière, parente de M^lle^ Petersen.
(3) Le grand-duc Nicolas et sa femme.

avons eu nos bonnes journées ensemble et l'anniversaire de naissance d'une vieille femme n'a pas d'importance. C'est bien aujourd'hui.

J'en suis très attristée, mais il est probable que tu ne verras pas la garde. Pourquoi ne t'ont-ils pas laissé la voir avant de la faire partir ? Quoi de nouveau pour Paul ? Il va venir pour le thé. Mon adoré, je n'ai pas besoin de cadeaux. Ton amour est plus précieux pour moi que tous les cadeaux que tu pourrais me faire. Tes lettres sont pour moi une telle joie. Mon cœur et mon âme sont avec toi, et mon amour infini, et mes prières. Que Dieu te garde et te protège ; qu'il te donne la force et le succès ! Pour toujours, mon unique, mon tout, ta

WIFY.

Je te couvre de baisers ardents.

Tsarskoîe-Selo, 25 mai 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta charmante lettre, mon chéri. Toutes tes paroles affectueuses me réchauffent ; tu me manques cruellement ; les nuits sont si solitaires !

Quelle chose affreuse la mort de Kitchener ! C'est un vrai cauchemar ; et une telle perte pour l'Angleterre. Paul a pris le thé avec nous hier. Il est plein d'espoir de recevoir sa nomination.

Pardonne-moi cette lettre triste ; je suis abrutie. Mary te félicite mille fois. Les enfants font leur promenade. Je dois répondre aux télégrammes. A 7 heures je verrai notre Ami dans la petite maison. Ania t'a envoyé des photographies ; fais-moi savoir si tu les as reçues, parce qu'elle s'en inquiète. Maintenant je dois terminer. Je te bénis sans fin. Je suis si heureuse que les nouvelles soient bonnes ; Dieu veuille que cela continue ! Je t'embrasse ardemment, avec un amour toujours plus grand, mon petit garçon bleu. A toi.

Tsarskoîe-Selo, 26 mai 1916.

MON CHER AMOUR,

Je t'adresse mes remerciements les plus tendres pour ta chère lettre. J'ai vu notre Ami hier soir; il était si heureux des bonnes nouvelles. Il était enchanté qu'hier nous ayons eu du beau temps et plusieurs ondées. Il dit que c'est une grâce particulière de Dieu un jour d'anniversaire. Il a répété cela plusieurs fois. Il vient de rentrer de Moscou où il a vu Shébéko qui a produit sur lui une bonne impression. Il pense qu'il convient pour ce poste. Il te prie beaucoup, si tu reçois Voljine et Vladimir, de faire appeler en même temps Pitirim. Il dit que les paysans ne peuvent pas choisir eux-mêmes leur prêtre, qu'on ne peut pas permettre cela. Il dit que c'eût été bien pour Ania de rester un peu plus longtemps à Eupatoria, mais que si elle continue à geindre, ça lui fera plus de mal que de bien. J'ai peur qu'elle ne revienne dans une semaine. Ce n'est pas bien de dire cela, mais quand elle est absente, c'est un repos, je peux faire ce que je veux sans avoir besoin de calculer, et d'arranger les choses et les heures pour lui plaire. Elle n'aime pas notre hôpital et n'approuve pas les visites fréquentes que j'y fais. Que ferai-je quand elle rentrera et voudra de nouveau passer avec moi ses journées et surtout ses soirées, je ne sais pas. Les enfants font déjà la grimace.

Bénédictions et baisers sans fin de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 27 mai 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Les bonnes nouvelles réjouissent mon cœur, particulièrement pour toi (1). C'est une telle consolation, une telle ré-

(1) L'offensive de Broussilov contre l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand et la prise de Luck.

compense pour ton travail pénible et ta patience. Pour moi c'est comme une deuxième guerre que nous commençons. Que Dieu la bénisse et que, maintenant, tous agissent avec sagesse et prévoyance ! On dit qu'à l'hôpital, après avoir lu les journaux, ils ont poussé des hourrahs de joie. Tous n'aspirent qu'à retourner au plus vite sur le front, pour aider les camarades.

Comme c'est gentil que tu aies nommé Baby sous-officier du 25me ; c'est délicieux.

Je suis heureuse que Baby vive avec toi ces jours-là. Ce sont de si grands moments pour toute sa vie. Oh ! que je suis heureuse pour toi, mon cher ange, mon amour infini et ma tendresse t'entourent ; en pensée je te couvre de baisers et te serre contre mon cœur qui brûle d'amour pour toi.

Chaque matin je me jette avidement sur les journaux et le cœur me bat. C'est trop à la fois pour les forces humaines, cette joie et cette inquiétude ensemble. Est-ce vrai qu'on forme de nouveaux régiments pour les envoyer en France?

Tes ennemis les corbeaux font un bruit épouvantable en face de mes fenêtres. Le temps est devenu tout à fait adorable. Tatiana va faire une promenade à cheval. Marie et Anastasie se disposent à arracher les mauvaises herbes qui étouffent le muguet dans le petit jardin. Olga viendra avec moi à l'hôpital ; ensuite nous ferons une promenade ensemble.

Je t'embrasse tendrement et te bénis avec ferveur, mon chéri. Ta vieille

SUNNY.

Sturmer doit venir à 6 heures.

Tsarskoîe-Sclo, 28 mai 1916.

MON ADORÉ,

Je ne sais comment il se fait que j'aie seulement découvert ta lettre après déjeuner, quand j'ai décacheté toutes les grandes enveloppes contenant les rapports ; et je me suis d'autant plus réjouie quand j'ai lu tes mots charmants.

Aujourd'hui j'ai peu de temps. Je dois me lever et aller à l'hôpital, j'ai des pansements très sérieux.

Hier, dans l'après-midi j'ai fait une promenade en voiture avec Olga ; nous avons cueilli des marguerites, et la princesse Paley nous a trouvées à cette occupation. Elle a reçu en cadeau, pour son anniversaire de naissance, une robe de chez Worth le couturier de Paris et elle veut me l'apporter pour me la montrer. Quoi encore ! j'aurais voulu qu'elle me laissât tranquille.

Maintenant, mon adoré, je me réjouis avec toi à l'occasion de l'anniversaire de Tatiana qui aura demain dix-neuf ans ! Comme le temps passe ! Je t'embrasse et te serre sur mon cœur aimant et te murmure des paroles de profond et tendre amour, mon cher trésor. Que Dieu te bénisse dans tes entreprises ! Ta vieille

WIFY.

Je te remercie de tout cœur pour ta tendre lettre.

Tsarskoîe-Selo, 31 mai 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

De tout cœur je te remercie pour ta charmante lettre et tes tendres paroles. Moi aussi je désire tant des caresses et ton amour ! En effet, les nouvelles sont magnifiques. Le stupide Petrograd est loin de savoir les apprécier comme il convient. Que Dieu te bénisse toi et nos héros ! Je suis si heureuse qu'on ait envoyé l'icone, qui leur apportera à tous des bénédictions. La messe, devant ta demeure, devait être très touchante. La Sainte Vierge leur portera son affection et tes prières et ils sentiront combien tu es proche d'eux. Est-ce que le train de Pourichkevitch était bien tenu ? Je t'en prie, dis-moi quel est son numéro : 1 ou 2 ?, parce que mon « Criméen » Stredov a une sœur dans le train n° 2 et il s'intéresse vivement de savoir lequel de ces trains tu as visité. Je n'ai rien d'intéressant à te dire. Quand, approximativement, commen-

cera l'offensive de la garde ? Mon cher trésor, mes prières et mes pensées t'entourent toujours. Ah, comme tu me manques ! Aujourd'hui il y a deux semaines que nous nous sommes quittés, à Koursk ! Comme ce fut pénible ! Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de tendres baisers, mon cher mari, mon amour et reste

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 1er juin 1916.

MON CHER TRÉSOR,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre ; c'est agréable d'apprendre que nos pertes n'ont pas été très grandes, eu égard à ce que nous avons gagné sous tous les rapports. Que nous ayons un point faible au centre, c'est compréhensible. Mais avec l'attention et des réserves suffisantes et Dieu nous venant en aide, tout sera réparé. Tous pensent à toi. Dans la joie de la victoire la première pensée de tous les blessés est que, sûrement, tu es heureux. C'est une telle récompense pour tout ce que tu as souffert et pour ton endurance, ta patience, ton dur labeur.

Ania sera là pour le thé, elle est bien arrivée en ville.

La princesse Paley est venue hier chez moi ; elle m'a apporté de très jolis « chiffons ». Elle dit que Paul est tout à fait content, qu'il se porte parfaitement bien et que les médecins sont complètement rassurés sur sa santé.

Moi aussi j'ai peu de temps pour la lecture, car je travaille beaucoup à l'hôpital ; puis je reçois, me promène et écris. Il y a deux semaines que nous sommes rentrées et cinq depuis le départ d'Ania. Le temps file. Demain je dois aller en ville pour le bout de l'an de Kostia (1).

Je pense à mon petit mari avec grande tristesse et grand amour. Je te couvre de baisers et te serre sur mon cœur. Dieu te bénisse, mon cher ange ! Pour toujours ta vieille

SUNNY.

(1) Grand-duc Constantin Constantinovitch.

Tsarskoîe-Selo, 2 juin 1916.

MON TRÉSOR,

Je t'embrasse tendrement et te remercie de ta charmante lettre. J'aime tant à recevoir de tes nouvelles ; tes paroles affectueuses me réchauffent et je tâche de m'imaginer que je t'entends dire tous ces chers mots à ta petite femme. Aujourd'hui il y a peu de soleil, mais pour aller en ville c'est mieux. Ce matin nous sommes allées pour une demi-heure à l'hôpital, dire bonjour à tous. Ils sont comme de petits enfants, ils nous ont regardées avec de grands yeux, parce que nous étions en costumes de ville et en chapeaux. Ils regardaient nos bagues, nos bracelets, et nous nous sentions gênées, nous étions là comme des « invitées ». Ensuite, avec Olga et Tatiana, nous sommes allées à la forteresse pour la messe. Ah ! qu'il est froid ce caveau de famille ; il est difficile d'y prier ; on ne s'y sent pas comme à l'église. Maintenant nous nous disposons à faire une promenade en voiture avec Ania.

Les bonnes nouvelles sont une joie et aident à vivre. Je dois voir Witte aujourd'hui pour parler de tout, à propos de Miechen, car elle est vraiment très exigeante. On ne voudrait pas l'offenser sans nécessité, car elle a de bonnes intentions, malheureusement elle gâte tout par sa vanité envieuse. Ne la laisse pas t'importuner et, surtout, ne lui promets rien.

Mon cher ange, je te serre contre ma poitrine longuement, en murmurant de tendres paroles d'un amour profond. Que Dieu te bénisse et te protège, que les saints anges te gardent et te dirigent ! Pour toujours, mon Nicky, ta vieille petite fille

ALIX.

Ania a été très heureuse des télégrammes.

BIBLIOTHÈQUE DE STRASBG

Tsarskoîe-Selo, 3 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je t'en prie, corrige le numéro de ma lettre d'hier, j'ai fait une faute ; ce devait être le numéro 507. Le temps est beau, ensoleillé, mais parfois nuageux. Nous avons passé une soirée tranquille. Ania était aussi avec moi ; elle m'a montré des photographies et a lu. Je t'envoie, pour toi et Baby, les photographies que j'ai prises. L'eau provient de la Mer Noire ; Ania en a fait remplir une bouteille pour toi et pour Baby et elle te l'envoie avec sa grande affection. Les bonbons sont aussi pour toi de sa part. Je t'en prie, si tu décides quelque chose à propos de Miechen, donne l'ordre écrit au sénateur Witte ou à Sturmer, car cela regarde le Conseil supérieur, et je sens qu'elle veut embrouiller les choses en s'adressant à toi derrière mon dos. C'est une vilaine vengeance.

Je viens d'avoir la visite du professeur Rein (1). J'ai eu avec lui une longue conversation. Je lui ai dit de demander une audience à Sturmer et de lui exposer tout, car, vraiment, il est temps que l'affaire commence, comme tu l'as ordonné, tandis qu'Alek prétend que tu as donné l'ordre que tout soit différé. Ne lui permettras-tu pas de venir un jour chez toi, puisqu'ici tu as encore moins de temps ?

Au revoir, mon ange chéri. Que Dieu te bénisse ! Je t'aime et t'embrasse sans fin.

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 4 juin 1916.

MON PETIT OISEAU,

Je te remercie de tout cœur pour ta chère lettre. Ania a oublié de te dire que notre Ami *envoie sa bénédiction à*

(1) Célèbre gynécologue qui travaillait à la création d'un Ministère de l'Hygiène et finit par être nommé Ministre.

toute l'armée orthodoxe. Il demande que nous ne fassions pas de grande offensive au Nord, pour le moment, parce que, dit-il, si nous continuons à remporter des succès au Sud, d'eux-mêmes ils reculeront au Nord ou entreprendront de ce côté une offensive qui leur coûtera de grosses pertes. Si au contraire c'est nous qui prenons l'offensive, nos pertes seront très lourdes. Il dit que c'est un conseil.

C'est bien que la musique passe dans les rues ; ça remonte les esprits. Je suis très heureuse de ce que tu écris sur les trains militaires, qu'enfin ils commencent à marcher plus vite ; je t'assure que là où il y a la volonté il y a le moyen ; mais il ne faut pas trop de cuisiniers : ils gâteraient la sauce. Je viens de recevoir un long télégramme d'Apraxine ; mes petits trains travaillent très bien, à Loutz, Kovno, Rezhitsa, Tarnopol, Trembol ; il y a une succursale du dépôt de Vinnitza à Tschertkov, et tous sont très reconnaissants. Oui, mon ange, nous pouvons accourir chez toi, un de ces jours pour t'encourager et te réjouir. Il pleut, Emma, son père et Ania déjeunent. J'ai passé la soirée à l'hôpital, aujourd'hui je reste à la maison.

Je t'embrasse sans fin ; ardentes tendresses. Que Dieu te bénisse.

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 5 juin 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Je me réjouis avec toi à l'occasion de l'anniversaire de notre petite. Penser qu'elle a déjà quinze ans ; c'est triste. Nous n'avons plus de jeunes bébés.

Je te remercie de tout cœur pour ta charmante lettre. Je t'assure qu'on ne peut pas permettre à Miechen de se mêler de choses qui ne la regardent pas. Elle est devenue tellement ambitieuse. Les questions militaires ne sont pas son affaire. Je plains Rein ; il a raison, et Alek a tout à fait tort ; je le vois clairement. Ania vient de partir pour Terioki, voir

sa famille ; elle rentrera mardi dans la journée. Elle a oublié de te transmettre les paroles de notre Ami, il a dit que c'est bien pour nous que Kitchener ait péri, car plus tard il aurait fait beaucoup de mal à la Russie, et aussi qu'il ne faut pas regretter qu'avec lui aient disparu des documents. Vois-tu, Il a toujours peur du rôle de l'Angleterre une fois la guerre terminée, quand commenceront les pourparlers de paix. Il dit que Tumanov (1) est tout à fait à sa place, qu'il est admirable, et n'a aucun désir de s'en aller, et qu'il est mieux qu'Engalitchev. Je ne savais pas qu'on avait l'intention de le remplacer. J'ai prié notre prêtre de dire les prières d'action de grâce et il a prononcé une jolie allocution à propos de nos succès, et du retour entre nos mains du monastère de Potchaiev ; il a dit que Dieu avait entendu nos prières, etc. Maintenant je dois expédier cette lettre. Toutes mes pensées d'amour tendre, mes baisers, mes bénédictions sont avec toi mon chéri. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 6 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je te félicite de tout cœur pour tous nos succès et la prise de Czernovitz. Grâces soient rendues à Dieu tout puissant ! Seulement il ne faut pas avancer trop vite. Est-ce que nous construisons de petites lignes de chemin de fer pour amener sur le front le ravitaillement et les munitions ? J'ai prié Tatiana de téléphoner aussitôt la nouvelle à l'hôpital : ils se sont réjouis infiniment. Nous avons passé là-bas la soirée.

Après le déjeûner nous irons visiter le train d'Olga. Je donnerai des médailles aux grands blessés et nous parcourerons tout le train. C'est la princesse Tseretelli qui en a la direction.

Je te remercie tendrement, mon petit oiseau, de ta charmante lettre et du ravissant acacia blanc. Je suis heureuse que mes tirailleurs t'aient télégraphié aussi ; les braves gar-

(1) Chef du district militaire de Petrograd.

çons ! Pardonne-moi cette lettre brève, mais je dois recevoir. Toutes mes pensées sont avec toi et mon amour le plus profond. Mon chéri, que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de tendres baisers. Pour toujours, mon Nicky, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 8 juin 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je t'embrasse tendrement et te remercie de ta bonne lettre. Je comprends très bien que pour le moment il te soit impossible de venir ici ; ta présence là-bas est trop nécessaire. Merci pour les renseignements concernant nos plans. Bien entendu je n'en dirai rien à personne. Le temps est très changeant, ce qui fait que ma joue est enflée. Quand je porte l'uniforme d'infirmière, ça ne se voit pas, parce que je puis mettre un châle noir par-dessus le voile, mais demain, au Conseil supérieur, je ne serai pas très belle. Les roses que je t'ai envoyées viennent de notre cher Peterhof ; les pois de senteur sont d'ici ; leur parfum est si exquis que j'ai voulu t'en envoyer. Je pense tellement à toi, ma joie, mon bonheur. Je te couvre des baisers les plus tendres. Maintenant, mon cher petit mari, mon bien, au revoir ; que Dieu te bénisse. Pardonne-moi cette lettre ennuyeuse, mais, hélas ! je n'ai rien d'intéressant à te raconter. Je t'envoie toute ma tendresse et mon amour. En pensée je te serre contre ma poitrine et y pose ta chère tête. Pour toujours,

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 9 juin 1916

MON PETIT OISEAU,

Nous sommes allées à l'hôpital hier soir, mais, avant de partir, je suis restée une heure avec Ania, qui paraissait offen-

sée parce que j'allais là-bas — elle comprend pourtant. Elle passera la soirée avec nous. Je vois, par les journaux que ta chère maman voyage. Elle est allée chez la vieille Branitzkaia, probablement à Biélaié-Tserkov (1). Demain nos prières se rencontreront à Tobolsk. Mon chéri, j'ai demandé à Zaiontchkovsky de dire à Voljine qu'il aille là-bas. Ils n'ont pas reçu de réponse de toi (il t'a écrit aussi) et j'ai dit que j'étais sûre que tu serais d'accord, puisqu'il est de règle que le Procureur général assiste en personne et non son adjoint (2). J'espère que j'ai eu raison d'agir ainsi. Il aurait dû savoir cela, mais comme c'est loin, il craignait que tu n'aies besoin de lui, etc.

Ah, mon chéri, comme je t'aime profondément ; plus que je ne puis le dire. Tu es ma vie, ma lumière, mon unique, mon tout. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de tendres baisers, mon chéri. Pour toujours, mon petit mari, ta vieille petite fille

ALIX.

Tsarskoîe-Sélo, 9 juin 1916.

MON CHER ANGE ADORÉ,

1. Avant d'aller me coucher je commence ma lettre. J'ai dit à Ania de t'écrire, car on lui a demandé de te poser cinq questions, et il sera plus facile pour elle de le faire, puisque c'est elle qui en est chargée. Veux-tu que je fasse appeler Sturmer afin de causer avec lui de tous ces sujets et de préparer le terrain ? Si oui, télégraphie-moi aussitôt : « D'accord avec ta question ». Alors je le verrai dimanche, lui parlerai de tout et lui dirai de te demander quand tu pourras le recevoir. Notre Ami espérait que tu pourrais venir maintenant, ne fût-ce que pour deux jours, afin d'élucider toutes ces questions qu'il serait très important, selon lui, de discuter le plus tôt possible, surtout la première — sur la Douma. Je me rappelle

(1) Propriété des Branitzky, dans le gouvernement de Kiev.
(2) Béatification d'Ivan Maximovitch.

t'en avoir parlé. Il te demande de leur dire d'achever leur tâche rapidement et de s'en aller chez eux à la campagne pour surveiller les travaux des champs. Seulement, mande au plus tôt Sturmer, les choses traînent toujours tant. Tu peux lui montrer le papier de Miechen pour qu'il y jette un coup d'œil.

2. Sur le remplacement d'Obolensky. Pourquoi ne pas le nommer gouverneur quelque part ? Mais avons-nous un successeur convenable ? Il n'a jamais été contre Grigori et celui-ci est donc navré de demander à ce qu'il soit remplacé, mais Il dit qu'Obolensky ne fait rien et qu'il faut se hâter sérieusement d'améliorer le ravitaillement. Dans les rues, de nouveau, la foule fait des queues interminables devant les boutiques.

3. Ne vaudrait-il pas mieux remettre toute cette affaire du ravitaillement et du combustible au ministère de l'Intérieur que cela concerne plus que le ministère de l'Agriculture ? Le Ministre de l'Intérieur a partout ses hommes ; il peut donner des ordres et des instructions directes aux gouverneurs. Après tout, tous lui sont soumis, et Bobrinski, par avidité, a pris tout entre ses mains ; mais je ne veux pas faire d'insinuations méchantes. Je me rappelle que le jeune Khvostov pensait aussi qu'il serait mieux de remettre tout cela au Ministère de l'Intérieur. C'est une des questions les plus sérieuses ; autrement le combustible sera terriblement cher.

4. En ce qui concerne l'Union des Villes, tu ne dois plus les remercier personnellement. Il faut trouver le moyen de publier dès maintenant tout ce qu'ils font en soulignant que l'argent vient de toi et de l'Etat et qu'ils dépensent largement ton argent et non le leur. Le public doit savoir cela. J'ai causé plusieurs fois avec Sturmer de la façon de renseigner les gens sur ce sujet : par un ordre de toi à Sturmer ou par une note de lui Sturmer à toi ? Je lui en reparlerai. Ils essaient de jouer un trop grand rôle, ça devient un danger politique dont il faut tenir compte ; autrement on aura tout d'un coup beaucoup de soucis.

5. Elle ne peut se rappeler ce qu'Il lui a dit encore.

Le Conseil suprême a duré de 3 heures à 4 heures et demie.

Rodziánko et Tchelnokov ont parlé longuement et le Neidhardt, de Miechen, m'a tapé sur les nerfs. Stichinsky a très bien parlé, mais Boris Vassiltchikov beaucoup moins bien. Trepov m'a transmis ton salut. Merci, mon petit oiseau.

Notre cher vieux Goremykine était aussi à la séance du Conseil suprême, tout petit, tout maigre avec de grands yeux. Il m'a dit que la chaleur, à Gagry, l'incommode ; sa femme, au contraire, se rétablit bien et ses yeux vont mieux. Maintenant je dois éteindre ma lampe ; je terminerai ma lettre demain. Nous aurons un office à l'église, à 9 heures (Saint Jean Maximovitch), ensuite nous irons à l'hôpital pour une opération. Samedi je verrai notre Ami dans la maison d'Ania, pour lui dire adieu ; il s'en va la semaine prochaine chez lui. Dors bien, mon trésor. Toujours, matin et soir, je bénis et embrasse ton oreiller. C'est tout ce qui m'est resté ! Je ne puis comprendre ce que signifie cet ultimatum à la Grèce. Sûrement les Anglais et les Français sont derrière. Cela paraît, à mon simple esprit, injuste et criminel. Je ne puis me représenter comment Tino sortira de cette situation, et cela peut nuire à sa popularité. J'ai encore une chose à te dire, c'est que le général Selivanov sera l'un des juges du procès Soukhomlinov et l'on déclare qu'il ne peut pas être juge impartial, puisque jadis quand il était en Sibérie, Soukhomlinov l'a révoqué, de sorte qu'il vaudrait mieux désigner Choumilov, membre du Conseil d'Empire. Je te dis cela seulement parce qu'Il le désire, mais j'ai dit à Ania que je doute que tu interviennes dans cette affaire.

Je te remercie vivement pour ta charmante lettre. J'ai été si heureuse de la recevoir, mon ange. Je t'embrasse sans fin et te bénis.

Ta vieille

WIFY.

Que saint Jean Maximovitch vous bénisse, toi et notre pays !

Tsarskoîe-Selo, 12 juin 1916.

MON CHER ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta charmante lettre. Comme tu dois en avoir assez de tous ces gens qui t'assomment moi la première avec ma lettre ennuyeuse de l'autre jour? Hier, j'ai eu la joie de voir notre Ami dans la petite maison, avant d'aller à l'hôpital. Il était d'excellente humeur et si tendre, si bon, heureux des bonnes nouvelles, et il m'a posé beaucoup de questions à ton sujet. Cela m'a réconfortée beaucoup de le voir et j'étais heureuse, en le quittant, d'aller près de nos blessés. Ania est allée en Finlande pour la nuit. Notre exposition au Grand Palais s'ouvre aujourd'hui, comme l'an dernier ; il y a les travaux de tous nos blessés et les nôtres. Nous avons été à l'église. J'aurai la visite de Sturmer, puis Rostovtzev, avec un long rapport, car il part en congé, pour six semaines, en Finlande. Le temps est devenu meilleur, plus chaud, mais il y a peu de soleil. Cher ange, je voudrais te serrer sur mon cœur, te chuchoter des mots d'amour infini et de tendresse. Je couvre d'ardents baisers ton cher visage, tes yeux, tes lèvres. Que Dieu te bénisse et te protège ! Pour toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 13 juin 1916.

MON CHER ANGE,

La journée est merveilleuse, les oiseaux chantent gaiement et s'éjouissent du soleil. Mais la lumière est étrange, comme s'il y avait de la fumée dans le ciel ; cela peut-il provenir de la canonnade ? Mon chéri, je te remercie tendrement de ta charmante lettre. Grâce à Dieu les nouvelles sont bonnes, et Keller s'est admirablement conduit. On amène encore des blessés.

Mon amour, pardonne-moi si je t'ennuie, mais ne peux-tu demander à Alexeiev s'il est absolument nécessaire de fermer mon magnifique hôpital de Baby (ex-hôpital Soukhomlinov) de l'Académie Militaire ? Il était si bien. Te rappelles-tu comme il était merveilleusement installé ; c'est un des meilleurs de la ville. Alexeiev dit qu'il désire reprendre les locaux, parce qu'il a besoin de nouveaux officiers pour l'Etat Major. Sont-ils donc si nécessaires maintenant ? Est-ce que les officiers de ligne ne sont pas plus utiles, et ne comprennent-ils pas tout mieux qu'eux pendant la guerre ? Il demande même de garder cinquante lits pour les officiers qui seront instruits là. C'est bien dommage, car je doute que nous puissions jamais trouver un bâtiment aussi convenable. Sois un ange et parle encore à Alexeiev, afin que nous sachions, avec certitude, si nous devons partir ou s'il peut nous laisser là-bas ? Je t'en prie, écris-le moi, car tous s'en inquiètent beaucoup. Je remercie Gilliard de sa lettre. Il trouve que Baby est un peu fatigué et qu'en conséquence les leçons marchent moins bien. J'attribue cela au temps humide et changeant.

Maintenant je dois terminer et partir. J'ai vu Sturmer ; je lui ai tout dit ; il a pris note des questions et va tout préparer pour le jour où tu l'appelleras. Il espère que les séances de la Douma seront terminées pour le 20. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Pour toujours, mon chéri, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 14 juin 1916.

MON CHER ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère carte. Le temps est magnifique, une vraie joie. Tous nos blessés sont sur le balcon et jouissent de l'air merveilleux.

Notre Ami espère une grande victoire (peut-être la prise de Kovel) et s'il en est ainsi, Il te demande, à cette occasion, de donner l'ordre de mettre Soukhomlinov en liberté, sous caution. Donne l'ordre confidentiellement, sans bruit, à Khvos-

tov ou au Sénateur qui instruit l'affaire, de l'autoriser à rester dans sa maison, sous la garantie de deux cautions. Il est vieux ; sans doute il doit être jugé, mais cela allègerait un peu le pénible fardeau qu'il supporte. Il te demande de faire cela si nous remportons une grande victoire.

Aujourd'hui il y a quatre semaines que nous sommes séparés. Ah ! mon amour, je t'aime si ardemment ; mon chéri, mon garçon bleu. Je te couvre de baisers. Que Dieu te bénisse maintenant et toujours !

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 16 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie vivement et t'embrasse pour ta douce lettre. Pardonne ma mauvaise écriture, mais j'ai une compresse sur l'index. Quand nous avons opéré le pauvre colonel, je me suis piqué le doigt et maintenant il est enflé. Le temps est merveilleux, mais il me semble qu'il y a de l'orage dans l'air. Mon cœur me faisait souffrir à l'hôpital.

Aujourd'hui je reçois nos sœurs de charité qui s'en vont demain en Allemagne et en Autriche. Je crois que Mme Orgevsky n'est pas parmi elles. Ensuite viendra la sœur Kartzeva (sœur de Mme Hartwig) que j'envoie à Eupatoria, comme inspectrice et dame supérieure pour mettre là-bas tout en ordre et mieux surveiller tout.

J'ai oublié de te dire que notre Ami m'a priée de te demander de donner l'ordre de ne pas augmenter les prix des tramways en ville. Au lieu de 5 kopecks il faut maintenant en payer 10, et ce n'est pas juste envers les miséreux. Qu'on impose les riches, mais pas les autres qui ont besoin chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, de prendre le tramway. Ecris cela sur un de tes papiers à Sturmer pour qu'il le dise à Obolensky, de qui vient probablement cet ordre stupide. Ce sera si agréable d'aller te voir. Grigori m'a dit d'emmener Ania avec nous si nous partons. J'ai objecté que ce n'est

pas commode, puisque là-bas il y a des invités et des étrangers, mais il m'a dit que, dans ce cas, elle pourrait ne pas venir à table et rester dans le train, et que ce serait gentil de lui donner cette joie. Cette fois j'emmènerais Nastienka et nos quatre filles.

Mon cher ange, maintenant je dois terminer. Mon cœur est plein d'un profond et grand amour pour mon ange. Je te couvre de baisers. Que Dieu te bénisse et te protège, mon Nicky ! Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 17 juin 1916.

MON ADORÉ,

L'écriture est encore mauvaise, parce que mon doigt me gêne. De tout cœur je te félicite pour les nouvelles : plus de 10.000 prisonniers ! Ce matin j'ai reçu un télégramme de Keller, de Kimpolung : « J'ai atteint le but qui m'était assigné : j'ai chassé l'ennemi de la Bukovine du sud. Aujourd'hui j'ai été blessé d'une balle dans l'autre jambe ; l'os n'est pas broyé, mais fendu. Avec l'aide de Dieu j'espère retourner bientôt dans les rangs, pour servir Votre Majesté Impériale ». Le frère d'Ania lui a beaucoup parlé de lui. Les soldats l'adorent et quand il visite les blessés, chacun essaye de se soulever pour le mieux voir. Il sort à cheval accompagné d'une immense bannière du Saint Sauveur et suivi de 40 Cosaques dont chacun a quatre croix de Saint-Georges. On dit que c'est un spectacle imposant et qui émeut. Je suis si heureuse pour lui. Il attendait toujours cette grande occasion de te prouver son amour profond, son dévouement et sa reconnaissance. Il a dit si joliment à Serge Taneiev qu'Ania et lui Keller nous servent également ; chacun à sa place. C'est pourquoi il l'aime tant, et moi j'ai chargé Ania de demander à notre Ami de prier pour lui. Je le lui ai dit hier soir pour qu'elle le lui répète aujourd'hui (Il part pour Tobolsk, chez lui) et ce matin j'avais déjà le télégramme de Keller disant

qu'il est blessé ; mais, grâce à Dieu, cela ne semble pas grave.

Oui, on te demande de ne pas permettre la formation des districts (de Métropolites) que Voljine et Vladimir veulent maintenant. Ce n'est pas le moment et Grigori dit que cela pourrait avoir des conséquences funestes. Ania ira chez lui ce matin. Pardonne-moi de t'importuner par la lettre ci-jointe, mais Il désire que tu sois au courant.

Pends Miechen à 60 pommiers ! — C'est si incommode d'écrire le doigt enveloppé : je me suis coupée avec un couteau d'opération. Ah ! mon grand petit, je t'embrasse infiniment. Le balcon est si vide sans toi et le petit. Que Dieu te bénisse et te guide mon chéri, mon soleil, joie de ma vie ! Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 18 juin 1916.

MON ADORÉ,

Mon doigt va un peu mieux et je continue à travailler, mais mon écriture est vilaine. De nouveau de bonnes nouvelles. On dit que nous avons occupé un nœud important de chemin de fer. Je t'ai télégraphié au sujet de Schakhovskoï, parce que Grigori te prie de le recevoir. Quand tu verras les ministres, il te demande d'être très ferme. Sturmer est honnête et excellent. Trepov, semble-t-il, est plutôt contre lui. Petrovsky est très heureux que tu l'aies fait appeler ; je l'ai vu aujourd'hui. Appelle aussi une fois encore Sacha.

J'ai dit à Witte (du conseil suprême) de demander à Iline de voir le papier de Miechen. Mon chéri, j'ai soif de toi et de tes caresses. Je t'embrasse avec un tendre amour infini. Que les saints anges te gardent et que Dieu te bénisse ! Pour toujours,

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 19 juin 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre que j'ai trouvée au retour de l'église. Je penserai à toi quand Frédericks me remettra ton baiser, ce qui le rendra supportable. Ah ! mon chéri, quelle est longue cette séparation ! Comme vous êtes loin tous deux ! Mais ce que nous faisons, c'est pour notre patrie et quand les nouvelles sont bonnes, on peut le supporter plus facilement. Mes prières les plus ardentes accompagneront nos chères troupes mardi. Que Dieu tout-puissant les aide et leur envoie la force, le courage et la sagesse pour le succès ! J'ai télégraphié à Konvzarovsky au sujet des camions nécessaires à Mekk. Vois-tu, mes petits convois-dépôts prennent les blessés sur le front et les emmènent à Novoseltzy et autres lieux où de vrais trains sanitaires les attendent, nous n'avons pas assez d'autos et nous organiserons des baraques où se feront les pansements. La première année nous secourions la Garde, maintenant c'est Stcherbatchov qui a besoin de nous. C'est un tel réconfort de savoir que, grâce à Mekk, je puis ainsi venir en aide à nos troupes. Quelle averse ! Maintenant, mon cher petit mari, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Je te couvre de tendres baisers. Je t'aime infiniment. Pour toujours ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 20 juin 1916.

MON CHER ET DOUX ANGE,

Je te remercie vivement pour ta chère lettre.

J'ai vu Sturmer. Il demande l'autorisation de venir un peu plus tard, puisqu'aujourd'hui c'est la séance de clôture de la Douma. Le Conseil d'Empire prendra fin le 22, c'est pourquoi il lui faut voir une foule de gens. Mais il désirait te voir avant

tous les autres ministres, parce qu'il y a des questions et des affaires dont il voudrait auparavant t'entretenir. Il dit que désormais il sera énergique, que c'était difficile avant d'être au courant de tout et que la Douma n'avait fait que le gêner en toute occasion. Il a répondu aux questions que je lui ai posées et que je t'avais écrites. Il y a une chose que j'ai oublié cette fois de lui rappeler : Nicolas en avait parlé ; c'est très important : Il faudrait choisir dès maintenant des hommes qui étudieraient et élaboreraient des propositions pour le futur congrès, après la cessation des hostilités ; ils devraient tout préparer dès maintenant, consciencieusement, et réfléchir à tout. Je t'en prie, parle-lui de cela ; c'est si urgent.

Mon chéri, maintenant je dois terminer. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de baisers brûlants. Pour toujours

A toi.

Parle à Vladimir Nicolaievitch ; il désire tant que Baby prenne des bains de boue. Ne pourrait-on arranger cela au Grand Quartier, car il me semble cruel de te l'enlever maintenant.

Tsarskoïe-Selo, 21 juin 1916.

MON CHÉRI,

Les nouvelles de Baranovitchi, hier, étaient bonnes. S'il y a quelque chose de particulier, je t'en prie, donne l'ordre qu'on me le transmette par fil direct et téléphone ; de cette façon on a les nouvelles en cinq minutes. Est-ce que la Garde est engagée, ou pas encore ? Pardonne ces questions, mais elles m'intéressent à cause de mes uhlans et de l'équipage.

Le ciel est étrange ; on dirait qu'il va y avoir de nouveau de l'orage. Ania a eu hier une petite crise cardiaque qui l'a effrayée, et, naturellement, elle pense déjà que la fin est venue. J'ai passé la soirée près de son lit. Elle va maintenant rester allongée dans le jardin et nous prendrons le thé avec

elle. Baby écrit d'une façon charmante : « Je n'ai plus d'argent et vous prie de m'envoyer ma solde. Je vous en supplie (c'est à moi) ». Ses billets sont charmants. Quel délicieux enfant ! Gillik (1) trouve qu'il se développe très bien et que cette vie au milieu de nombreuses personnes lui fait grand bien. C'est aussi mon avis, mais vous me manquez tous deux. Sans doute vaut-il mieux que nous venions un peu plus tard, puisque tu ne verras pas les Ministres de si tôt. La princesse Gedroitz n'est pas encore rentrée. Je te bénis et t'embrasse tendrement, mon cher ange. Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 22 juin 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre. Je suis heureuse que Petrovsky soit près de toi ; c'est un jeune homme gai et charmant et il animera tes promenades. Donne l'ordre qu'Eristov et d'autres changent aussi.

Mes petits convois et transports travaillent dur à Vinnitza, malheureusement les distances sont trop grandes. En 6 jours ils ont amené 839 blessés à 90 verstes, sur une très mauvaise route, de sorte que les chevaux avaient triste aspect, et, à cause des chargements trop lourds quatre chevaux sont tombés malades et un est mort. Voilà pourquoi j'ai demandé qu'on me donne des voitures légères et le général Konzarovsky les a promises. Shouvaiev viendra aujourd'hui chez moi pour parler de l'Académie. Je veux qu'il essaie de trouver une grande maison appropriée pour notre hôpital. Les photographies de Baby, prises par Derevenko, me plaisent beaucoup ; demande-lui de m'en envoyer encore douze de chacune d'elles : avec le fusil, en courant, au travail sous la tente, et aussi une photographie de toi en canot, puisque je dois préparer un album pour notre exposition et n'ai que d'anciennes photographies. Il pourrait aussi m'envoyer

(1) Gilliard.

quelques bons portraits qu'il a pris autrefois, d'Alexis et de toi. J'ai remis ta lettre à Ania, elle est folle de joie.

C'est terriblement incommode de tenir la plume avec un doigt enflé.

On a un tel désir d'avoir des nouvelles.

Au revoir, mon soleil, ma joie, ma vie. Que Dieu te bénisse et te protège ! Mille tendres baisers de ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 23 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta précieuse lettre. Je comprends que nos généraux te mettent hors de toi par leur sottise et leurs fautes.

A cinq heures et demie j'ai Sturmer et ensuite le dentiste pour une heure et demie. On dit que Serge Mikhaïlovitch (1) doit être placé en tête du ravitaillement pour tout le pays. Quelle sottise ! Sturmer voit tout cela très bien, si tu rattaches ce service à son ministère auquel il appartenait depuis des centaines d'années avant que le rusé Krivochéïne l'ait pris dans le sien. Au Ministère de l'Intérieur tout est beaucoup plus facile, puisqu'il y a les hommes et les moyens nécessaires ; et il pourrait placer un homme honnête et énergique à la tête d'une commission spéciale. Maintenant on me dit que Naoumov reste ; ce serait désolant, car il n'est pas suffisamment énergique et se soucie trop de l'opinion de la Douma et de l'Union des Zemstvos. Sturmer pense à un certain prince Obolensky (gouverneur de Kharkov) pour être à la tête de la Commission ; il pourrait tout visiter, tout voir et étudier sérieusement tous les détails. Je ne sais pas pourquoi Sturmer vient aujourd'hui. Il m'a priée de te demander de le faire appeler avant les autres Ministres pour qu'il puisse te parler de toutes les questions que tu m'as autorisée à lui transmettre.

(1) Grand-Duc.

De nouveau, il fait très chaud. Maintenant, mon chéri, je dois terminer. Je te désire et te couvre de baisers ardents. Que Dieu te bénisse et te garde ! Pour toujours. A toi.

Je couvre tes lettres de baisers et tâche de m'imaginer que j'entends ta voix. Ah, comme tu me manques !

Tsarskoîe-Selo, 23 juin 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Il est minuit et demie, je viens de me mettre au lit, mais je veux commencer ma lettre pendant que je me rappelle bien ma conversation avec Sturmer. Le pauvre homme a été très troublé par des racontars que lui ont transmis des personnes qui sont allées à Moghilev, et quand Rodzianko l'a pris à partie, il a été tout à fait désemparé. On a fait courir le bruit que va être instituée une dictature militaire, — Serge Mikhaïlovitch en tête, qui remplacera les Ministres, etc. ; alors Rodzianko, l'imbécile, s'est empressé de lui demander son avis sur cette question. Il a répondu qu'ignorant tout de cette affaire il ne pouvait avoir aucune opinion. Je l'ai consolé en lui disant que tu ne m'as rien écrit sur ce sujet, que je suis sûre que jamais tu ne donnerais ce poste à un Grand-Duc, surtout à Serge Mikhaïlovitch, qui a déjà assez de ses affaires à mettre en ordre. Nous avons envisagé ensemble que peut-être les généraux trouveraient utile qu'un militaire fût à la tête d'une commission de ravitaillement, afin de tout unifier pour l'armée et de pouvoir prendre des mesures militaires au cas où il serait nécessaire d'appliquer des sanctions ; mais certainement cela mettrait les ministres dans une situation impossible. Ensuite, nous avons parlé de Naoumov, qui de nouveau, a déclaré à Sturmer qu'il est fatigué, qu'il ne se porte pas bien et qu'il partirait volontiers. (Il n'est pas d'accord avec le gouvernement et envisage les choses d'un tout autre point de vue. C'est un homme loyal et aimable, mais il est obstiné et il tient à ses idées sur la Douma, les Zemstvos, etc., dont il prise davantage le travail que celui du gou-

vernement. Ce n'est pas bien pour un Ministre et il est très difficile de collaborer avec lui. Il voulait que Sturmer te dise qu'il désire demander sa démission. Sturmer lui a répondu de te demander cela lui-même, bien qu'il considère qu'on ne doit pas offrir sa démission pendant la guerre ; pourtant il lui serait beaucoup plus facile de travailler sans lui. Hier, le Conseil d'Empire a eu sa dernière séance. C'est Goloubiev qui présidait. Presque tous les membres de la droite étaient absents ; il y a déjà un certain temps qu'ils sont partis, parce qu'ils en avaient assez. Kokovtzev dirige l'autre parti et, en général, représente un élément abominable. Ce parti a proposé, pour la « bonne bouche », de demander des comptes à Trépov, Schakhovskoï et Naoumov, pour différentes choses qui ne se font pas comme il faudrait et a insisté pour qu'ils répondent à toutes les interrogations. Mais Sturmer a insisté pour que Goloubiev ne permette pas que ces questions soient touchées, de sorte que la séance s'est terminée convenablement. Maintenant, autre chose : Serge Mikhaïlovitch a demandé deux fois à Sturmer que toutes les usines soient militarisées, — Sturmer lui a dit que tant que la Douma siégeait c'était impossible — et maintenant il a trouvé une bien meilleure solution. Dans une usine (naturellement j'ai oublié le nom de la ville) la grève ayant éclaté, aussitôt on donne l'ordre d'appeler tous les ouvriers et employés et, au lieu de les envoyer sur le front, on les a forcés de reprendre leur travail ; mais comme mobilisés, comme soldats ; s'ils se permettent la moindre chose, ils seront jugés par le Conseil de Guerre. Tout se passera ainsi plus convenablement, avec moins de bruit que si l'on appliquait cette mesure à toutes les usines à la fois. C'est un bon exemple et tous trembleront maintenant que vienne leur tour. Sturmer devient beaucoup plus énergique, il a l'impression, maintenant que la Douma est fermée, qu'un gros poids est tombé de ses épaules. — De quoi a parlé cet ignoble Rodzianko ? Il y a bien des chances qu'il ne soit pas réélu, car son parti est furieux qu'il ait agi si maladroitement et demandé que la Douma soit clôturée parce qu'ils étaient fatigués. Sturmer a refusé disant que c'était à eux de prononcer la clôture. Pardonne-moi de t'en-

nuyer avec toutes ces histoires, mais je voulais te prévenir au sujet de Naoumov et de ce qui trouble le bon vieillard.

Il est maintenant une heure ; je dois éteindre la lumière et dormir, reposer ma vieille tête fatiguée. Je voudrais avoir près de moi mon cher et tendrement aimé et sentir les caresses de mon Soleil.

24 Juin. — Je suis heureuse que le Comité des Artisans ait compris ce qu'il doit faire. Naoumov vient de causer longuement avec moi. Witte l'aide beaucoup. Cet homme est une vraie perle ; il est mon bras droit en tout et V. P. Schneider donne des conseils utiles. Ils veulent rattacher ce Comité au Conseil Suprême. Pardonne-moi si je termine cette lettre au crayon, il n'y a plus d'encre dans mon stylo et je dois finir vite. (J'écris sur le balcon). Nous intéresserons les gouverneurs et répandrons ces organisations dans tout le pays ; nous apprendrons cet art aux blessés et leur en donnerons le goût, comme nous le faisons dans mon école d'Art populaire.

Ah ! mon chéri, quelle masse de choses on peut faire et nous autres, femmes, pouvons beaucoup aider. Tous sont enfin prêts à aider et travailler. Ainsi, nous aurons la possibilité de connaître de mieux en mieux le pays, les paysans la province et d'établir des liens entre tous. Que Dieu m'aide à t'être utile de cette façon, mon chéri ! Ils sont heureux de travailler avec moi. Tu nous as aidés et mis tous au travail en me donnant le Conseil Suprême et les Œuvres de l'Enfance et de la Maternité. Tout marche ensemble. Tout pour le peuple. En lui est notre force, et là il y a des cœurs dévoués à la Russie.

Maintenant je dois terminer. Je te couvre de baisers et te bénis sans fin. Pour toujours, mon Nicky, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 25 juin 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre. Je t'envoie le télégramme que j'ai reçu hier du comte Keller.

Grâce à Dieu les nouvelles sont bonnes et tu es satisfait. Tous ceux qui sont en traitement ici aspirent à retourner sur le front.

Je t'envoie un papier concernant la fête autorisée par le comité de Miechen. Pourquoi tout ce cérémonial officiel et devant qui défileront nos soldats : devant les trophées allemands ou devant Miechen ? Je t'en prie, dis-moi si j'y dois assister ou non ; peut-être le faut-il, autrement Miechen jouera un trop grand rôle ; il est vrai qu'elle a une décoration. Dis-moi ce que tu désires et le plus tôt possible, je t'en prie. Télégraphie, parce qu'ils attendent la réponse et que je ne sais que dire. Je ne sais pas comment tu envisages cette question. On dit que tous les décorés de Saint-Georges seront invités. Ensuite je viendrai dans les bras aimants de mon cher ange. Je te bénis et t'embrasse sans fin, mon cher Nicky.

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 25 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je veux commencer ma lettre ce soir. Ça ne m'est pas encore commode de tenir la plume : toute la peau du doigt s'en va à cause des compresses d'alcool que j'ai mises et il y a des cloques, de sorte que je ne puis plier le doigt tout à fait. Mon amour, j'ai oublié de te dire qu'hier j'ai vu le Métropolite ; nous avons parlé de Hermogène qui est en ville depuis quelques jours et reçoit les journalistes. Il n'a pas le droit d'être ici ; tu ne lui en as jamais donné la permission. Il l'a reçue de Voljine et du Métropolite Vladimir, dans le couvent duquel il demeure à Kiev. Dans quelques journaux on parle de lui. Le *Novoié Vrémia* écrit que l'évêque en disgrâce sera nommé, probablement bientôt, à Astrakhan ; et l'on dit, dans le même journal, que le Synode l'a autorisé à venir. Sturmer aussi a entendu parler de cela et il en est mécontent. Alors j'ai prié le Métropolite d'aller de ma part

chez Sturmer et de lui demander de dire en son nom, à Voljine, que lui, Sturmer ne peut te déranger pour cette question, mais qu'il ne trouve ni régulier ni opportun que Hermogène soit ici pour le moment, car on ne peut avoir oublié pourquoi tu l'as renvoyé et en outre il peut se produire de nouvelles histoires. Il faut éviter cela, surtout maintenant. Ils ont juste choisi le moment où Grigori est absent. Il est ici depuis quelques jours et sa présence a été tenue secrète même de Sturmer, alors que la police devait tout de suite lui en faire le rapport ; c'est bizarre. Je t'écris cela pour le cas où la nouvelle en arriverait jusqu'à toi. Il faut le renvoyer à sa place. J'espère que Sturmer a dit cela à Voljine. Demande-le à Sturmer. Tant que Voljine sera là, les affaires n'iront jamais bien. Il n'est pas du tout l'homme qui convient. C'est un beau monsieur, mondain, qui travaille exclusivement avec Vladimir.

26. — Non, quelle chaleur ! Je te remercie encore et encore, mon ange, pour ta charmante lettre. Je suis si heureuse que ma longue lettre ne t'ait pas ennuyé, que tu sois d'accord sur tout. Les pauvres Olga et Tatiana sont allées en ville. Ania est à Terioki, probablement avec Mme Becker en route. Nos petites sont à l'hôpital ; j'irai les prendre et ferai une promenade avec elles.

Maintenant je dois terminer. Quelle joie de se revoir bientôt ! Dis-moi si je puis amener Ania, notre Ami le désire tant. Elle aussi apporterait la bénédiction aux troupes, comme, d'après ses paroles, la leur apporte ta petite femme. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin. Ta vieille femme toute rôtie par le soleil

SUNNY.

Merci, mon ange, pour ta délicieuse fleur.

Tsarskoïe-Selo, 27 juin 1916.

MON CHER ANGE,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre ; c'est une telle immense joie de recevoir de tes nouvelles : c'est ma

récompense après le travail à l'hôpital. La princesse Gedroitz est rentrée avec ses blessés ; elle a travaillé trois jours sur les lignes avancées où il n'y avait pas de chirurgiens (ils venaient de partir) ; elle a fait trente opérations, beaucoup de trépanations ; elle a vu mes pauvres chers « Sibériens ». Apraxine a déjeuné avec nous ; il a raconté beaucoup de choses très intéressantes ; il est allé avec mes trains-dépôts à Loutsk, Czernovitz etc, et y retournera bientôt. Ensuite, j'ai vu le sénateur Krivtsov ; oh, il est faux jusqu'au dégoût avec ses phrases mielleuses ; chaque fois c'est à vomir. Raiev m'a fait une très bonne impression. Ensuite le colonel Domashevsky, mon ancien page ; il a été heureux de te voir. Je te renouvelle ma question sur cette ennuyeuse cérémonie de l'exposition des trophées ; pourquoi est-elle si officielle, demande à Fredericks et au Ministre de la Guerre leur opinion. Si nous n'y allons pas, cela aura-t-il de l'importance que Miechen soit tout? Télégraphie seulement « N'y va pas » ou « Mieux vaut y aller » afin que je sois tout à fait fixée. Je t'en prie, réponds de suite. Je penserai beaucoup à toi demain (1). Sois énergique, mon chéri. Je ne puis plus écrire. Je t'embrasse sans fin. Pour toujours mon soleil, ta vieille

GIRLY.

Tsarskoîe-Selo, 29 juin 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie vivement pour ta charmante lettre. Je suis heureuse que la séance avec les Ministres — à en juger par ton télégramme — se soit très bien passée. C'est gentil de ta part de m'avoir encore écrit. Nous avons été à l'église de l'hôpital pour le service et ensuite nous avons travaillé. Iza a déjeuné, un colonel va maintenant venir chez elle pour parler de cette odieuse fête. Nous prendrons le thé chez

(1) A l'occasion de la séance des Ministres au Grand Quartier.

Miechen et, sûrement, elle nous parlera de cela. Je ne dirai rien avant d'avoir la réponse télégraphique. J'ai prié Iza de demander des détails, parce que si Miechen a l'intention de jouer un rôle, alors mieux vaut que nous cinq y allions, à cause des chevaliers de Saint-Georges qui seront tous là-bas. Penses-y et parle encore une fois de cela à Frédéricks, n'est-ce pas ? Tout cela à cause de Miechen !

Becker est arrivée chez Tatiana et aujourd'hui chez moi, en avance, c'est parfait, ce sera bien pour le voyage. Ania restera souvent dans le train et ne paraîtra pas à table, de sorte que nous aurons plus de temps à passer entre nous. Elle ne voudrait pas nous gêner elle n'a pas demandé à venir, c'est notre Ami qui l'a voulu. Le temps est merveilleux. Je dois terminer. Je te serre fortement dans mes bras et te couvre de baisers. Que Dieu te bénisse et te garde !

Ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 30 juin 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Nous avons eu Georges à déjeuner ; il sera chez toi samedi. Tante Olga va pour dix jours à Kiev ; ta chère maman l'a invitée ; bientôt arriveront Nicky et André (1). Pardonne-moi de toujours t'assommer à propos de cette maudite fête de dimanche, mais j'ai peur qu'on puisse penser que je ne veux pas y assister à cause des trophées allemands. Miechen sera là et plus de mille chevaliers de Saint-Georges seront réunis. Si Dieu le permet, la semaine prochaine nous serons réunis. Quelle joie ! Nous ne partirons pas d'ici avant le 5. Combien de jours pourrons-nous rester ? Je te couvre de tendres baisers et t'aime infiniment. Excuse ces taches, le vent a tourné la page. Que Dieu te bénisse et te protège ! Ta vieille

WIFY.

(1) Les fils de la reine douairière de Grèce, Olga.

Tsarskoîe-Selo, 1er juillet 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie infiniment de ta charmante lettre. Gilik (1) dînera avec nous et me donnera des nouvelles de vous tous. Je puis m'imaginer combien ta pauvre tête est fatiguée de tout ce dur travail. C'est si difficile de toujours se souvenir de tout. Je suis heureuse de ne pas être obligée d'être présente dimanche et que tu aies supprimé toute la partie militaire de la fête.

Aujourd'hui le temps est incertain. Ania vous envoie de nouveau des radis. Je suis sûre que Baby est triste sans Gilik, cet homme est une perle. Moi aussi j'ai eu un télégramme de Grigori. J'ai reçu des lettres de Victoria et de Louise. La Croix Rouge interdit aux sœurs allemandes et autrichiennes de visiter les camps de prisonniers à cause du torpillage d'un deuxième bateau de la Croix Rouge. Je trouve que c'est stupide et n'aidera à rien. Au revoir, mon chéri. Je t'embrasse sans fin. Que Dieu te bénisse et te protège ! Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 3 juillet 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Si Dieu le permet, jeudi, après déjeuner, nous serons déjà réunis. Que ce sera délicieux de se retrouver après sept longues semaines ! Nous amenons avec nous P. V. Pétrov.

Ainsi, la garde entre en action ! N. P. écrit qu'ils iront probablement tout de suite à Loutsk. Donc nous serons près de vous pendant ces grandes journées ! Que Dieu tout-puissant assiste nos troupes ! Grigori dit que si je suis près de toi, Dieu

(1) Gilliard.

enverra de nouveau sa bénédiction aux troupes ; puisse-t-il en être ainsi !

Le temps est merveilleux. Ania est allée passer la nuit en Finlande. Miechen, en ville, festoie avec sa médaille. J'ai passé la soirée d'hier chez Ania avec le « Hakham » !! Un homme très intelligent, très agréable. Elle a été tout à fait touchée. Maintenant, je dois aller au Grand Palais (quelle corvée !) S. N. Féodorov sera au Grand Quartier vers le 15 juillet. Je te bénis et t'envoie mille baisers. Ta vieille

WIFY.

Je viendrai te voir et laisserai Becker à la maison !

Tsarskoïe-Sélo, 5 juillet 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta dernière chère lettre. Il y a sept semaines aujourd'hui que nous sommes séparés ; c'était un mardi. La chaleur est épouvantable, je suis en sueur et tout à fait cuite. Sturmer viendra chez moi aujourd'hui, et je serai forcée de recevoir encore d'autres visiteurs. Quelle joie de penser que bientôt je te tiendrai dans mes vieux bras aimants ! Pardonne cette lettre stupide, mais je suis ramollie et me hâte. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de baisers. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Grand Quartier Impérial, 12 juillet 1916 (1).

MON ADORÉ,

De nouveau la séparation, mais, grâce à Dieu, pas pour longtemps. Cependant je déteste vous quitter toi et mon

(1) Pendant le séjour de l'Impératrice au Grand Quartier, remplacement de Sazonov aux Affaires Etrangères par Sturmer ; Khovstov devient Ministre de l'Intérieur et Makarov de la Justice.

Rayon de Soleil ; je me sens si seule sans toi ; et suis triste sachant quel travail pénible tu as et quelle vie ennuyeuse tu mènes. Merci, mon ange, de nous avoir permis de rester près de toi, de nous avoir fait appeler. Ce fut une joie, qui nous donnera des forces pour l'avenir. Nous avons joui de cette fête et maintenant nous retournons à notre labeur. Jeudi matin j'irai tout droit faire des pansements, ensuite je recevrai les sœurs de charité allemandes et autrichiennes. Ania a télégraphié à notre Ami pour avoir son avis sur le temps, et j'espère que Dieu bénira le front de ses rayons de soleil. Je t'en prie, télégraphie ce soir et demain matin la température de Baby. Nous arriverons à Tsarskoîe-Selo demain soir, à 8 heures.

Au revoir, mon soleil, mon amour. Je me rappelle avec tendresse chacune de tes caresses. Que Dieu te bénisse, te protège, te donne la force, le courage et le succès ! Je te couvre de brûlants baisers sans fin. Pour toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 14 juillet 1916.

MON ADORÉ, MON CHÉRI,

J'ai été infiniment heureuse de recevoir ta chère lettre ; je t'en remercie du fond de mon vieux cœur aimant. Mon chéri, chacune de tes tendres paroles est pour moi la plus grande et la plus profonde joie, je la porte tout au fond de mon cœur et j'en vis. Notre voyage me semble un rêve. A l'instant je viens de recevoir six sœurs allemandes et cinq autrichiennes, de vraies dames, qui ressemblent bien peu à celles que nous avons envoyées. Elles m'ont apporté des lettres de la maison. Irène et tous t'envoient leur salut. Pardonne cette lettre stupide, je suis un peu abrutie. Je me suis couchée de bonne heure et j'ai pris un bain. Mon chéri, je t'en prie, dis qu'on autorise Soukhomlinov à vivre chez lui ; les médecins ont peur qu'il ne devienne fou, si on le tient plus longtemps enfermé. Fais cette bonne action, n'écoute que ton cœur.

Mon cher ange, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de tendres baisers et vis du passé. Tout à toi.

Tsarskoîe-Selo, 16 juillet 1916.

MON CHER TRÉSOR,

Je te remercie vivement de ta chère lettre. Laisse-moi te féliciter de tout cœur pour les bonnes nouvelles. Quelle surprise quand Rita nous les a apportées à l'hôpital ce matin ! Je n'avais pas encore eu le temps de lire les journaux. Brody est pris, quelle chance ! C'est la ligne directe pour Lemberg et la rupture du front est commencée. « Le bon approche », comme dit notre Ami. Je suis si heureuse pour toi. C'est une grande consolation et une récompense pour toutes tes épreuves ! Et quelles sont nos pertes ? De cœur et d'âme je suis avec toi. C'est bien que tu aies autorisé Nicky (1) à parler jusqu'au bout, cela l'aura soulagé. Je pense en effet que certaines puissances n'ont pas agi loyalement envers la Grèce, bien que ce soit un pays pourri.

J'ai un rapport de Witte à cinq heures et demie, et demain Sturmer avec qui je dois causer sérieusement des nouveaux ministres — quel dommage qu'on ait choisi Makarov (encore un ennemi de ta pauvre vieille femme ; cela ne portera pas bonheur). Je dois protéger d'eux notre Ami et Pitirim ; Voljine aussi agit bien mal. Pitirim a choisi celui qui doit être en tête de son église et Voljine s'oppose à ce choix ; il n'en a pas le droit.

Au revoir mon unique, mon tout, mon cher mari, mon cher soleil. Je t'embrasse et te bénis. Avec un profond et tendre dévouement

A toi.

(1) Le prince royal de Grèce.

Tsarskoîe-Selo, 17 juillet 1916.

MON CHER PETIT OISEAU,

Je t'embrasse pour ta chère carte que j'ai reçue aujourd'hui. Ainsi, la garde est en ligne. Taube s'intéresse vivement à cela et voudrait tout savoir. C'est vraiment splendide qu'on ait fait tant de prisonniers. Mon chéri, ne pourrais-tu me faire savoir où sont mes « Sibériens » ; un de mes officiers doit les rejoindre dans quelques jours et ne sait pas où il doit aller ; on perd toujours beaucoup de temps à chercher ainsi un régiment. Je pense que tu le sais peut-être et pourrais nous le dire. Quel temps fait-il sur le front? Le baromètre a beaucoup baissé. J'ai reçu une longue lettre d'Olga. Elle dit que ta chère maman est bien portante et satisfaite, que Kiev lui plaît et qu'elle ne parle pas du départ.

Comme les journaux attaquent Sazonov ! Cela doit lui être désagréable lui qui s'imaginait être si apprécié, pauvre longnez !

Maintenant, mon Soleil, au revoir. Que Dieu te bénisse et te protège de tout mal ! Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 18 juillet 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Je te remercie de ta tendre lettre. Demain déjà deux ans de guerre ; c'est affreux à penser. Grâce à Dieu les pertes ne sont pas grandes. En général, tiens-moi au courant quand tu recevras des listes de tués et de blessés, car toutes les familles me télégraphient et me demandent des renseignements. Là-bas se trouvent plusieurs de nos trains ; beaucoup d'officiers du 4e régiment sont blessés. On attend avec une telle angoisse !

Aujourd'hui il a plu beaucoup. Malheureusement je ne puis écrire davantage.

Hier nous étions chez tante Olga ; elle a été charmante et s'est informée de toi. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je t'embrasse tendrement, mon Soleil.

Tout à toi.

Tsarskoïe-Selo, 19 juillet 1916.

MON CHÉRI,

Toutes mes pensées et mes prières les plus tendres étaient avec toi ce matin, dans la Crypte. Nous avons commandé pour nous un service ; ensuite il y en a eu un dans la grande église, puis la procession du Saint-Sacrement et le déjeuner à l'hôpital des enfants. Sturmer m'a parlé de la question polonaise (1). En effet il faut être très prudent. Tu sais que j'aime Zamoiski, mais je sais qu'il est intrigant de sorte qu'il faut bien peser cette question sérieuse.

Je regrette profondément qu'on t'ait forcé de nommer à nouveau Vladimir métropolite pour la session d'été du Synode. Il aurait fallu nommer Pitirim. Vladimir appartient à Kiev, et il n'y a passé qu'une semaine pendant tous ces mois. Il nuit aux nôtres en tout. Pitirim ne peut rien faire dans sa propre ville ; il faut, à propos de tout, s'adresser à Vladimir, de sorte que le clergé ignore quel est son maître, et c'est très injuste envers lui. Un autre métropolite aurait le tact de rester davantage à Kiev ; il aurait fallu faire quelque chose pour ce pauvre Pitirim. Maintenant je dois terminer. De cœur et d'âme je suis avec toi. Deux années de cette horrible guerre ! Que Dieu te bénisse et t'aide ! Mille tendres baisers de ta vieille

WIFY.

(1) Erection par les Empires Centraux d'un royaume de Pologne. Le grand duc Nicolas, s'inspirant des Conseils de Zamoiski voulait donner l'autonomie à la Pologne.

Tsarskoîe-Selo, 20 juillet 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Nicky a demandé l'autorisation de me voir ; probablement je le recevrai demain, s'il n'est pas avec Sturmer. Hier, j'ai vu Voiéikov qui empestait le cigare. Il est plein de ses millions et de ses constructions et, comme toujours, très suffisant. Il est tout à fait convaincu que la guerre sera terminée vers novembre, et qu'en août, ce sera le commencement de la fin. Il m'agace. Je lui ai dit que Dieu seul sait quand viendra la fin, que beaucoup disent que ce sera en novembre, mais que moi j'en doute. En tout cas c'est stupide d'être toujours si léger et sûr de soi comme lui. Pardonne cette lettre ennuyeuse, mais je souffre de la tête. N'oublie pas d'envoyer un télégramme à Miechen, le 22. Au revoir, mon cher ange, mon soleil, ma joie. Que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de tendres baisers. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 21 juillet 1916.

MON CHER TRÉSOR,

De nouveau le temps est gris et froid, et le baromètre baisse. Vraiment, où s'est enfui l'été? nous l'avons vu si peu. Hier soir, à 10 heures, est arrivé le train d'Anastasie et je l'ai visité avec elle ; il y a beaucoup de grands blessés ; ils sont restés en route un temps infini. J'ai distribué des médailles aux plus grièvement atteints. Un grand nombre d'entre eux seront envoyés à Pavlovsk, dans l'hôpital de tante Olga, mais nous voulons agrandir notre petit hôpital pour avoir la possibilité d'y recevoir toujours trente-cinq officiers. Actuellement six sont dans la salle qui était destinée aux soldats (où couchait Ania). Nous voulons construire un pavillon

avec une salle pour vingt lits, ajouter une salle de bains et une chambre pour les infirmiers. Ils pensent faire cela bientôt ; l'automne dernier nous avons ajouté une grande salle.

Je te remercie tendrement pour ta douce lettre. Le télégramme de notre Ami est réconfortant. C'est triste d'avoir en juillet une pluie perpétuelle et du froid, ça ne donne pas la possibilité d'avancer. Malgré le temps je ferai une promenade en voiture, car j'ai la tête lourde. Je crois que tu devrais dire à Olga (1) en réponse à sa première question qu'elle doit écrire une lettre aimable à la princesse, puisqu'elle l'aime tant, que celle-ci sera moins attristée, si cela vient directement d'elle. Il faut qu'elle la remercie pour toutes ses années de service et lui dise que désormais, elle n'aura pas besoin de dame d'honneur, et que c'est pourquoi elle est forcée de se séparer d'elle. Cependant elle reste Grande Duchesse et, de temps en temps, elle pourra avoir besoin d'une dame de cour ; elle ne voudra pas paraître dans les cérémonies officielles, mais, après la guerre, il pourra y avoir certaines occasions, par exemple quand nos enfants se marieront, et alors ta chère maman pourra lui prêter quelqu'un. Je pense qu'elle lui a sûrement parlé de cela, avant tout naturellement elle doit lui demander conseil.

Maintenant je dois terminer. Que Dieu te bénisse, mille baisers brûlants de ta femme !

Tsarskoîe-Selo, 22 juillet 1916.

MON CHÉRI,

De nouveau il pleut à verse. Je te remercie tendrement, mon amour, de ta lettre que j'ai été si heureuse de recevoir. J'attends la visite de Velepolsky (2) ; je la redoute un peu, parce que je suis sûre que je ne serai pas d'accord avec lui. Je pense qu'il serait plus raisonnable d'attendre et, en tout cas, il ne faut pas donner de trop grandes libertés, autrement

(1) Il s'agit là du second mariage, morganatique, d'Olga Alexandrovna.
(2) Homme politique influent polonais.

quand viendra le tour de Baby, il aura des jours très durs à traverser. Pardonne-moi cette courte lettre ; je me hâte beaucoup et suis tiraillée de tous côtés (ce que je n'aime pas). Que Dieu te bénisse et te protège, et te défende de tout mal ! Je soupire toujours après toi. Pour toujours

A toi.

Je tâcherai d'agir pour le mieux envers le vieux.

Tsarskoîe-Selo, 23 juillet 1916.

MON CHER PETIT OISEAU,

Je te remercie de tout cœur pour ta tendre lettre. Oui, moi aussi, j'attends avec impatience le moment où nous nous reverrons, mercredi. Quel charmant télégramme de Tino ; moi aussi je lui ai écrit ; Nicky me l'a demandé. Il a été très content de sa conversation avec Sturmer. La journée d'hier a été fatigante : l'église, Velepolsky, l'hôpital des enfants, Miechen, Nicky, Sturmer, jusqu'à sept heures et demie. Ania a dîné avec nous et est restée jusqu'à 10 heures ; ensuite j'ai voulu aller à notre hôpital. Il fait froid, gris, et du vent. Nous devons aller au concert au Grand Palais, et avant je veux faire une petite promenade en voiture.

Maintenant, mon ange, mon petit oiseau, je te couvre de baisers et reste ta vieille

SUNNY

Les bonbons d'Ania ne seront prêts que demain ; elle te prie de l'excuser.

Tsarskoîe-Selo, 24 juillet 1916.

MON CHÉRI,

De tout mon cœur aimant je te remercie pour ta douce lettre.

Enfin le temps merveilleux. C'est notre Ami qui l'a apporté.

Il est arrivé en ville ce matin, et, avec impatience, j'attends de Le voir avant notre départ.

Il me semble qu'Ania est plus qu'attristée que je ne l'emmène pas cette fois, bien qu'elle n'en souffle mot. Mais Il est arrivé, puis Alia est malade chez elle, et il n'est pas nécessaire qu'elle vienne cette fois. Je pense qu'elle est fâchée de mes visites fréquentes à l'hôpital le soir ; mais vraiment sa sœur est malade et son devoir est de rester près d'elle. Moi, à l'hôpital j'oublie ma solitude et mes souffrances ; eux tous me réconfortent.

Mon cher ange, au revoir. Que Dieu te bénisse et te protège ! Pour toujours, ta vieille et affectionnée

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 25 juillet 1916.

MON CHER PETIT MARI,

Un temps changeant : par moments un soleil merveilleux, par moments des nuages sombres. Aujourd'hui je garde le lit, car j'ai le cœur très dilaté ; je le sentais tous ces jours ; je me suis surmenée. C'est pourquoi je ne bougerai pas, et seulement le soir j'irai chez Ania pour voir notre Ami. Il trouve qu'il vaudrait mieux ne pas s'acharner à l'offensive, les pertes étant énormes. Il faut être patient et ne rien forcer, puisqu'à la fin nous obtiendrons tout. On pourrait en menant l'offensive sans répit terminer la guerre en deux mois, mais alors des milliers de vies seraient sacrifiées, tandis qu'avec de la patience on arrivera aussi au but, et il y aura moins de sang versé.

Ania se promène dans la pièce avec une figure longue et devient agressive. L'hôpital l'irrite, parce que j'y passe souvent mes soirées. Là-bas je me repose des conversations et j'ai besoin de voir d'autres visages quand j'ai le cœur gros de soucis et de solitude. C'est si triste sans vous deux ; et elle ne sait pas me remonter. Moi je préfère ne pas parler des

absents, ne pas me rappeler le passé et ne pas me lamenter sur ce qui ne peut être. Nos intérêts sont en général différents. Quand sa passion, ce Karaïm était ici et lui faisait la cour, elle était parfaite. Cependant nous nous entendons ; mais maintenant parce que je ne l'emmène pas, elle est très offensée et oublie que sa sœur est malade chez elle et que Grigori est ici. Maintenant il pleut. Avec l'aide de Dieu, dans deux jours nous serons réunis ! Mille baisers et bénédictions de ta vieille et aimante

WIFY.

Est-ce que nous déjeûnerons dans le train ? Et si mon cœur va mal ; je pourrai dîner aussi à la maison, n'est-ce pas ?

Grand Quartier Impérial (1).

Dans le train, 3 août 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Hélas, de nouveau le jour de la séparation est arrivé. Mais je remercie Dieu de cette semaine heureuse et calme. Maintenant je reprendrai mon travail avec de nouvelles forces et vivrai du doux souvenir de ton tendre amour. C'est très pénible de te laisser seul avec ta lourde responsabilité et ton travail accablant. Je voudrais tant t'être plus utile ; t'éviter autant que possible les tracas, les soucis, mais souvent moi-même je te remets des papiers ennuyeux ; il n'y a rien à faire. Mon adoré, que Dieu tout-puissant te donne la sagesse et le succès et à d'autres la patience pour qu'ils ne se lancent pas trop en avant et ne compromettent pas les choses par des pertes inutiles. Il faut avancer pas à pas, obstinément mais à bon escient, afin de ne pas être obligé de reculer ensuite, ce

(1) Pendant le séjour de l'Impératrice au Quartier Impérial le général Rousski est appelé à reprendre le commandement de l'armée du Nord dont l'ancien chef le général Kouropatkine devient gouverneur général du Turkestan. L'amiral Koltchack remplace l'amiral Eberhardt à la flotte de la mer Noire. Le comte Bobrinski devient Ministre de l'Agriculture.

qui est bien pis. Si seulement Alexeiev a reçu dans l'esprit qui convient l'icone envoyée par notre Ami, alors Dieu, sûrement, bénira son travail avec toi. N'aie pas peur de prononcer le nom de Grigori en causant avec lui ; c'est grâce à Lui que tu es resté ferme et as pris le commandement il y a un an, quand tous étaient contre toi. Dis-le lui et il se rendra compte alors de ta sagesse. Raconte-lui comment des gens qui le connaissaient et pour qui il priait, pendant la guerre ont été sauvés miraculeusement, sans parler déjà de Baby et d'Ania.

Mon chéri, de cœur et d'âme je suis avec toi et t'aime passionnément. Que Dieu te bénisse ainsi que notre cher Baby ; vous deux me manquez affreusement, et hélas ! vous sentez aussi votre solitude. Je te couvre de tendres et ardents baisers, soleil de ma vie, et reste ta vieille

WIFY.

Dormez bien ; je vous serre tous deux fortement dans mes bras.

Tsarskoîe-Selo, 4 août 1916.

MON CHER ANGE,

Il est déjà 10 heures, néanmoins je vais commencer ma lettre pour toi, car demain je serai très prise. Nous sommes bien arrivées et mon cœur s'est convenablement conduit. Maintenant je suis seule dans ma grande chambre vide ; il ne reste que ton oreiller que je bénis et embrasse. Ania a passé la soirée avec nous. Pendant cette semaine elle a maigri et a l'air fatiguée ; on voit qu'elle a pleuré beaucoup. Lundi elle part avec notre Ami et l'exquise Lili, pour Tobolsk, afin de prier devant les reliques du nouveau Saint. Elle est navrée d'aller si loin sans ta bénédiction et juste quand je rentre ; mais Il désire qu'elle y aille maintenant ; Il trouve que c'est le meilleur moment. Il demande s'il est vrai, comme on l'écrit dans les journaux, qu'on libérera les Slaves prisonniers de guerre ? Il espère que ce n'est pas vrai, car ce serait une grande

faute. Je t'en prie, réponds à cette question. Il est contrarié que Goutchkov et Rodzianko aient décidé, dit-on, de donner l'ordre de recueillir le cuivre. Est-ce vrai ! Il dit qu'il faudrait leur enlever toute initiative, parce que ce n'est pas leur affaire. Il te demande d'être très sévère envers les généraux qui commettent des fautes.

Ania a reçu une lettre très intéressante, mais triste de N. P. Il raconte aussi ce qu'ils ont fait et parle avec désespoir des généraux — de Bezobrazov en particulier — qui ne savent rien et donnent l'ordre à la Garde d'avancer en pleins marais infranchissables, tandis qu'il en est à travers lesquels on aurait très bien pu passer. Il dit que l'impression est des plus mauvaises ; il est attristé, dit-il, de me faire de la peine, mais il lui demande de me raconter tout cela. Ici, tous espèrent que tu vas remplacer Bezobrazov ; je le désirais, moi, dès le commencement. Il ne sera certainement pas difficile de lui trouver un successeur qui du moins ne sera pas têtu comme une mule. La Garde ne lui pardonnera jamais et ne sera pas contente, si tu le protèges et s'il bénéficie de ce qu'il est ton vieux camarade. Pardonne-moi, mais j'y ai réfléchi tranquillement dans le train et me suis rappelé tout ce qu'écrivait Paul et disaient Dmitri et d'autres et je trouve, sincèrement, qu'il devrait être révoqué ; ce serait un bel exemple de ta sagesse. Il a sacrifié criminellement la Garde ; et il sera de nouveau en désaccord avec Leshe et Broussilov. Ta bonté l'a sauvé après l'histoire de l'an dernier et tu lui as donné la possibilité de réparer ses erreurs honteuses. On ne peut pas agir avec une telle impunité ; qu'il pâtisse et les autres seront sauvés par cet exemple. Je regrette de n'avoir pas parlé plus énergiquement au Grand Quartier et de n'en avoir rien dit à Alexeiev. Ton prestige sera sauvé — ou bien l'on dira que tu es faible et que tu n'as pas défendu la Garde que tu as toujours aimée. On ne peut pas courir le risque d'une nouvelle catastrophe. Les généraux savent qu'en Russie il y a encore assez d'hommes et ils ne sont pas ménagers de leur vie. Mais ceux-là étaient si admirablement préparés et tout ceci en vain. Je sais combien tu as souffert, mais sois raisonnable, mon chéri, écoute ta vieille petite femme, elle ne pense qu'à

ton bonheur, et elle sait qu'il s'agit d'une mesure juste. Alexeiev peut penser autrement, mais il vaut mieux révoquer Bezobrazov, puisque tu dis qu'une réprimande sévère le rendrait trop nerveux. Fais cela pour l'amour de ta vaillante Garde et tous te remercieront. Ils sont trop profondément attristés par son erreur qui a causé la perte de tous leurs hommes.

Ania a raconté à notre Ami ce que je lui ai dit du désespoir de Sandro, et il en a été très attristé. Il a eu une longue conversation avec Sekretev (1) à ce propos, et Il dit que celui-ci a énormément de choses dont on pourrait parfaitement bien se servir pour la construction des aéroplanes. Ne voudrais-tu pas demander à Sekretev de venir te parler de cela ou l'envoyer chez Sandro pour qu'il examine avec lui la question. Vraiment, ce serait très bien si l'on pouvait trouver le moyen de fabriquer ici les pièces d'avions. Pardonne-moi si ma première lettre est toute consacrée aux affaires, mais tout ce qui touche l'armée est si important pour nous tous et nous vivons pour cela.

Dans mes veilles je vis avec tout ce que tu fais dans la journée, mon cher petit oiseau. Hier encore nous étions ensemble et maintenant il me semble qu'il y a si longtemps. N'as-tu pas oublié de donner l'ordre d'ajourner l'appel de la jeune classe jusqu'au 15 septembre si possible, pour qu'ils puissent partout terminer les travaux des champs.

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre. Oui, la joie d'être ensemble est immense et je vis maintenant de souvenirs. Pour toi c'est encore plus triste, pauvre cher ange. Mon chéri, pendant ces jours de jeûne je désire communier, probablement lundi matin, car ce soir il y aura un service et également demain matin, demain soir et dimanche matin ; ensuite je commanderai encore deux services ; ce sera une grande consolation. Ania part lundi ; elle ne sait pas combien durera le voyage. Ne pourrais-tu pas lui envoyer une carte avec tes souhaits et bénédictions pour la route ; mais dans ce cas écris à temps.

(1) Directeur du service des automobiles.

Au revoir, mon soleil, ma joie ; je te serre tendrement sur mon cœur et te couvre d'ardents baisers. Que Dieu te bénisse, te protège et t'aide dans toutes tes entreprises ! Pense à Bezobrazov.

Pour toujours, mon ange, ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 6 août 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement, mon ange, pour ta chère lettre. Oui, grande est la joie d'être réunis, et se séparer est si pénible. Ah ! tes tendres caresses et tes grands yeux tristes au départ me poursuivent toujours. Heureusement que nous avons l'espoir d'un prochain bonheur semblable. La pauvre Ania compte être de retour pour ce moment ou peut-être nous rejoindre au Grand Quartier, cela la distrairait. En outre il y aura là N. P., et de nouveau nous serions tous ensemble. J'espère recevoir lundi la sainte Communion. De cœur et d'âme je te prie de me pardonner, mon unique, mon tout, pour chaque mot ou acte par lesquels, involontairement, j'aurais pu t'attrister. Je suis si heureuse de communier. J'ai hâte d'avoir ce réconfort moral. On vit tant et on dépense tant de forces. Confession dimanche soir à 10 heures. Peut-être Ania viendra-t-elle, sinon je serai seule, nos filles ne veulent pas communier maintenant. Au revoir, mon cher ange. Aujourd'hui je verrai notre Ami chez elle. Parle de lui à M. Gibbs. Je te couvre de tendres baisers. Je te bénis encore et encore. Pour toujours ta profondément affectionnée vieille

WIFY.

J'ai prié Ania de recopier pour toi tout ce qu'il y avait d'intéressant dans la lettre de son frère.

Tsarskoïe-Selo, 7 août 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Je te remercie de tout cœur pour ta chère lettre. Je comprends qu'il t'est difficile d'écrire quand tu as tant à faire. Journée grise, il a plu un peu. Hier soir j'ai vu notre Ami dans la petite maison ; il t'envoie ces fleurs et son amour. Ils partent mardi soir. Ania et moi irons nous confesser à 10 heures, et demain le service du matin à 9 heures, dans notre crypte. Je prierai ardemment pour toi, mon unique, mon tout, et je te porterai dans mon âme. Je te couvre de tendres baisers et t'envoie mon amour infini.

Quelles nouvelles de la guerre ? Calmes, n'est-ce pas ? Excuse cette courte et ennuyeuse lettre, mais je n'ai pas plus de temps. Je t'envoie les suppositoires. Comme c'est désagréable que tu souffres de nouveau ! Au revoir, mon cher Soleil, que Dieu te bénisse et te protège ! Pour toujours, ta vieille et tendrement aimante

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo, 8 août 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie bien vivement, mon ange, de ta chère lettre. Comme c'est ennuyeux qu'il te faille voir tant de monde ! Çà a été une si grande consolation, un tel apaisement d'aller à la Sainte Table. Je vous ai portés tous les deux en mon âme. Il m'est beaucoup plus facile de prier dans notre toute petite église d'en bas. De là, nous sommes allées directement à l'hôpital où l'on m'a donné un verre de thé, et ensuite j'ai fait des pansements. J'aurais voulu savoir ce que tu as décidé à propos de la garde. Seront-ils mis au repos, maintenant, pendant un certain temps ? Notre Ami espère que nous ne commencerons pas à franchir les Carpathes, parce

que, dit-il, les pertes seraient de nouveau trop grandes.

Maintenant je dois terminer. Au revoir, mon cher trésor, mon unique, mon soleil, mon tout. Je te couvre d'ardents baisers. Que Dieu te bénisse ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 9 août 1916.

MON ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta douce lettre. Je demanderai à notre Ami de prier particulièrement les 14 et 15 pour bénir notre entreprise. Ils quittent la ville à 7 heures. Ania s'excuse d'avoir répondu si officiellement à ton télégramme, mais sa mère était présente. J'attends Kaufmann, puisque je désire envoyer une équipe avec nos troupes, en France, et Alexeiev est d'accord là-dessus. Notre Ami a eu une longue et bonne conversation avec Sturmer. Il l'a prié de me voir chaque semaine.

Maintenant, je dois terminer, car Zikov attend pour me voir. Toujours quelqu'un vient et il faut écrire à la hâte. Au revoir, mon cher trésor. Je te couvre de tendres baisers passionnés et reste pour toujours, ta vieille femme aimante

WIFY.

Que Dieu te bénisse !

Tsarskoîe-Selo, 10 août 1916.

MON CHER ANGE,

Mes remerciements les plus sincères pour ta chère carte. Le temps est gris et assez frais. J'ai reçu un télégramme de Vologda. Ils font un bon voyage. Avant le départ, Ania m'a

demandé de t'envoyer ses bénédictions et ses baisers. Tu penseras à faire appeler Raiev, n'est-ce pas, pour avoir une bonne conversation avec lui. J'aurai la visite de Shvedov, puis celle de Bobrinski ; chaque jour il faut recevoir quelqu'un.

Ne penses-tu pas que ce serait bien si je m'arrêtais, pour quelques heures, à Smolensk afin de visiter quelques hôpitaux, et ensuite il est probable que je serais chez toi le 23, pour le dîner. Est-ce bien, mon chéri ? Maintenant je dois partir, que Dieu te bénisse, mon ange ! Je languis de toi et de tes caresses. Je te couvre de tendres baisers. Pour toujours, ta vieille

GIRLY.

Tsarskoïe-Selo, 11 août 1916.

MON CHÉRI,

Merci de tout cœur pour ta chère lettre. Je te suis très reconnaissante d'avoir remplacé Bezobrazov ; la garde eût été péniblement attristée s'il était resté, puisque tous savent que c'est par sa faute que les pertes ont été aussi grandes et, hélas ! aussi inutiles. On dit beaucoup de bien du frère de Dragomirov. Dieu veuille qu'il convienne pour ce poste et travaille en parfait accord avec les autres généraux ! Mais ils doivent avoir un bureau de renseignements meilleur que celui qu'ils ont, et qui ignore presque tout.

Le temps est frais. Aujourd'hui, toute la journée les fillettes ont posé chez Funch, parce qu'elles ont besoin de nouvelles photographies pour offrir aux comités, etc. Mes plus tendres bénédictions et mille baisers de ta vieille

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 12 août 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Je suis heureuse qu'au Caucase les affaires aillent bien. Oui, ce sera parfait, si tu as deux aides-de-camp qui prendront le service pendant quinze jours et qu'ensuite tu changeras, mais garde N. P. un peu plus longtemps pour avoir près de toi un marin. Certainement il n'a pas où aller et je suis beaucoup plus tranquille quand il est près de toi : il est des nôtres et son influence sur Dmitri est excellente pour celui-ci. J'ai reçu des nouvelles d'Ania ; elle t'envoie un baiser. Ils arriveront demain à Tobolsk. Aujourd'hui ils seront sur le fleuve. Le temps est meilleur. C'est dommage que je n'aie rien d'intéressant à te raconter.

Ce sera une joie de se revoir de nouveau, bien qu'on ait particulièrement besoin de nous maintenant à l'hôpital. Au revoir, mon Soleil. Que Dieu te bénisse, te protège et t'aide dans toutes les difficultés ! J'ai eu une conversation intéressante avec Bobrinski. Je te couvre de tendres baisers. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 13 août 1916.

MON CHER ANGE,

Comme je te remercie de ta chère lettre ! J'ai parlé de l'histoire d'Olga (1) à Benkendorf qui veut la raconter à Nirod et celui-ci réunira toutes les pièces nécessaires et dira tout au vieux. Grâce à Dieu enfin les Roumains vont bouger ; et nous que ferons-nous le 15 ? Benkendorf trouve que je dois offrir un déjeuner au prince Kanine (2), en septembre. Pendant la

(1) Son divorce.
(2) Prince japonais.

guerre, c'est ennuyeux, mais nécessaire, je crois. Que dirais-tu de Belaiev comme Ministre de la Guerre ? Je pense, moi, qu'en fin de compte ce serait un choix très sage. Bobrinski estime que les choses ne pourront pas bien aller tant que Sturmer aura tant de besogne : il ne peut s'adonner tout entier à une tâche comme il le faudrait. Notre Ami était de même avis. Maintenant, mon chéri, mon adoré, je dois terminer. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin, avec dévouement et amour. Je t'aime plus que jamais.

Tout à toi.

Tsarskoîe-Selo, 14 août 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie vivement de ta tendre lettre. On entend dire beaucoup de bien de Gourko (1). Que Dieu lui envoie le succès et bénisse son commandement ! Plus que jamais mes pensées seront avec toi tous ces jours et j'ai demandé à notre Ami de te soutenir et de prier beaucoup. Je te renvoie mon icone. J'ai commandé pour elle un petit cadre et un anneau très solide. De nouveau le brouillard, le froid ; il fait gris ; une journée de septembre. Mon chéri, j'ai soif de tes caresses, soif de te témoigner tout mon amour infini et mon dévouement. C'est pénible d'être toujours séparés ! Au revoir. Que Dieu te bénisse, mon cher Soleil. Je te couvre de baisers et reste ta vieille et aimante

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 14 août 1916.

MON ADORÉ,

Je suis restée à la maison ce soir parce que je suis très fatiguée et veux me coucher à 10 heures, boire quelque chose de chaud, car je lutte contre un refroidissement. J'ai eu la

(1) Il venait d'être appelé à remplacer Alexeiev.

visite de Sturmer (c'est la raison de cette grande feuille de papier, si toutefois je puis écrire d'une façon claire et précise avec ma tête si fatiguée). Tout d'abord ça été pour lui un grand coup que Belaiev soit congédié, car il lui avait remis la question des prisonniers, dont on a besoin dans tout le pays pour les mines de charbon, etc., et il voulait qu'il en parlât aux commandants d'armées pour déterminer avec eux le nombre d'hommes qu'ils peuvent donner, etc. Il lui avait confié cette tâche nécessaire et urgente liée à la question du ravitaillement. Maintenant il n'est plus au Ministère, et Chouvaiev ne l'aime pas, il ne pourra donc plus l'aider, et, en réalité, Belaiev est un homme capable qui travaille beaucoup plus que Chouvaiev, lequel ne paraît jamais au Conseil des Ministres et s'y fait représenter. J'espérais tant que tu le nommerais Ministre de la Guerre. C'est un véritable gentleman, il connaît toutes les questions ; c'est un homme très capable, bien que Chouvaiev n'ait pas su l'apprécier. Nous avons beaucoup parlé du ravitaillement et nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux choisir un militaire (par exemple Chouvaiev lui-même ; il pourrait très bien diriger ce service, qui est analogue à tout ce qu'il a fait si bien pour l'intendance, au lieu d'être Ministre). Alexeiev n'aime pas Sturmer ; il l'a laissé entendre clairement à d'autres Ministres. Peut-être ne l'aime-t-il pas parce que c'est un civil et qu'il eût préféré à sa place un militaire. Il aurait pu avoir les pouvoirs d'un Ministre en restant ce que tu l'avais nommé, en tête de tout. Il aurait veillé à ce que tous travaillent en commun accord, il aurait secondé les Ministres et tu n'aurais rien eu à changer. Sa tâche ne le fatigue pas, ne l'effraie pas, mais nous pensons que peut-être tu préfères qu'un militaire s'en charge. C'est pourquoi j'ai dit que j'éluciderais ce point, et au cas où tu voudrais en parler à Sturmer, envoie-le chercher, je t'en prie. Il ne voudrait pas t'importuner et désirerait que l'invitation vînt de toi.

Ensuite Voljine. Il lui donnera maintenant le papier, mais ne peux-tu pas voir Raiev pour causer sérieusement avec lui et voir s'il te convient. Je pense qu'avec Zhevakov comme adjoint il serait un envoyé de Dieu pour l'Eglise. Si tu veux

le voir, télégraphie-moi la date sans indiquer le nom, et Sturmer le lui fera savoir. Les autres candidats, selon moi, ne valent rien et ignorent presque tout de l'Eglise.

Quand j'ai parlé à Bobrinski lui aussi a été d'avis qu'à la tête du ravitaillement devait être placé un chef spécial, qui n'aurait pas autre chose en tête et ne penserait qu'à cela. Le vieux Khvostov viendra me voir demain. Excuse-moi de t'ennuyer par une pareille lettre, mais le vieux se sent toujours soulagé quand il peut m'ouvrir son âme, et il est heureux quand je vais au Grand Quartier. Chaque jour je prie Dieu pour qu'il m'aide à t'être utile et à te donner de bons conseils. Notre Ami conseille toujours à Sturmer de causer avec moi, puisque tu n'es pas là pour examiner les choses avec lui. Je suis touchée que le vieux ait confiance en ta vieille femme.

Pourquoi a-t-on révoqué Belaiev ? Serait-ce maintenant plus facile de le nommer Ministre ? J'ai reçu deux télégrammes d'Ania : Tobolsk lui plaît beaucoup, elle a beaucoup prié pour nous tous. Cette nuit ils quittent déjà cette ville ; demain ils seront sur le fleuve et le 16 à Pokrovskoié. Je terminerai cette lettre demain. Dors bien, mon chéri, mon ange, mon unique, mon tout, mon martyr patient. Mes prières et mes pensées vont vers le front. Ils commenceront certainement à quatre heures du matin, comme d'habitude. Que Dieu et la Sainte Vierge les assistent; en ce jour de sa grande fête, qu'elle bénisse nos troupes !

16. — Bonjour, mon Trésor. Je te remercie bien sincèrement de ta chère lettre que j'ai trouvée à mon retour de l'hôpital. Je regrette que tu n'aies pas une très haute opinion de Belaiev. Il semble avoir toujours montré beaucoup de bonne volonté et avoir fait tout ce qu'il pouvait. Mais je pense que pour lui il était plus que pénible de travailler sous ces deux derniers Ministres de la Guerre, et il allait si bien seconder Sturmer. Celui-ci regrette beaucoup de n'avoir plus son aide. Peut-être dans un poste indépendant aurait-il été tout à fait bien ?

Maintenant, mon cher ange, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Tendres baisers sans fin de ta vieille et aimante

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 17 août 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie vivement de ta chère lettre. Je puis m'imaginer comme ta pauvre tête est fatiguée et tourmentée. Ta Sunny viendra et réconfortera son Trésor par ses caresses. Si Dieu le permet, nous serons ensemble lundi à 5 heures et demie, pour le thé, dans le train, n'est-ce pas ? Je m'ennuie tant sans mes deux adorés. J'attends maintenant le général de la Guiche.

Je comprends que tu sois peiné au sujet de Bezobrazov, mais tu l'as sauvé déjà une fois, tu lui as donné cette chance merveilleuse et il s'est montré incapable. Que faire ; on ne peut pas pour garder un homme en laisser perdre des milliers à cause de son entêtement. Oui, fais appeler Sturmer et parle lui de Raiev. Vraiment je crois que Belaiev conviendrait et Chouvaiev est plutôt capable de s'occuper des questions du ravitaillement, puisqu'il a si bien dirigé l'intendance ; Sturmer resterait quand même à la tête, de sorte qu'il aurait la haute main sur tout et veillerait à ce que les Ministres fassent ce qu'on leur demande. Maintenant je dois terminer. Je couvre de baisers ton visage adoré et reste ta vieille et profondément aimante

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 18 août 1916.

MON CHER PETIT OISEAU,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Le temps est gris, mais chaud. Est-ce que tu peux déjeuner dehors? Aujourd'hui j'ai reçu ce télégramme de Tioumen : *L'arbre mauvais tombera quelle que soit la hache qui le coupe. Saint Nicolas est avec vous et par son apparition merveilleuse fait toujours des miracles.* Je suis si heureuse que tu sois content de Gourko.

Est-ce celui qui était chez nous à l'hôpital et que la princesse Gedroitz a sauvé pendant la guerre japonaise ?

Maintenant, je dois terminer. Dans quatre jours, Dieu le veuille ! Sans doute Becker m'attrapera au Grand Quartier ; je suis furieuse.

Au revoir, mon Soleil ! Que Dieu te bénisse et te garde ! Tendres baisers sans fin.

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 19 août 1916.

MON TRÉSOR,

En hâte comme toujours. Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Je suis heureuse que déjà tu aies causé avec Bezobrazov. Je viens d'avoir une longue conversation avec Gilik à propos des leçons de Baby et de différentes idées qui me sont venues, et il va écrire de tout cela à M. Gibbs. Nous amènerons avec nous Ania. Ensuite j'ai reçu Sekretev : une longue et interminable conversation. Il t'est si reconnaissant de l'avoir sauvé du temps de Polivanov. C'est un jeune général : 38 ans ; très énergique. Nous avons parlé de l'aviation. Je te raconterai tout de vive voix. Bien des gens sont peinés de la retraite de Belaiev. Pour moi et Viltchkovsky, il faisait tout si vite, et en outre Rostovstzev n'avait jamais de difficultés avec lui. Sturmer a demandé l'autorisation de me voir demain. J'avais pensé que tu le ferais appeler. Je dois terminer. Pardonne cette lettre décousue et écrite en hâte. Que Dieu te bénisse ! Baisers de ta vieille

SUNNY.

Dans trois jours ! ! !

Tsarskoîe-Selo, 20 août 1916.

MON ADORÉ,

C'est ma dernière lettre et, de nouveau, je l'écris en hâte ; c'est le brouhaha de la dernière journée. Je te remercie tendrement de ta chère lettre. C'est une telle joie de penser que peut-être nous jouirons de nouveau du soleil et de la chaleur. J'ai eu la visite de Bezobrazov. Il a beaucoup parlé ; je te répèterai tout. Maintenant j'attends Sturmer. Ensuite il me faudra rassembler tout ce que j'emporte, classer différents papiers, dire adieu à Alia, chez qui je vais tous les deux jours et qui, elle aussi, me regarde comme sa seconde mère. Le nombre de mes « enfants » augmente ; et toutes veulent épancher leur cœur en moi, la vieille femme. Je remercie Dieu pour les bonnes nouvelles. Ah ! comme c'est bien, et maintenant le 23 arrive ! Aujourd'hui je me sens assez mal et j'attends avec plaisir le repos près de toi, mon chéri. Je t'embrasse et te bénis sans fin. Pour toujours

A toi.

Grand Quartier du Tsar, 4 septembre 1916.

MON CHÉRI,

C'est affreusement pénible de vous quitter de nouveau tous les deux, mes trésors. Malgré que nous soyons restés ensemble deux semaines, pour les cœurs qui s'aiment, c'est toujours peu. Et principalement quand sur tes chères épaules repose un si lourd fardeau. Si je pouvàis t'aider davantage. Je demande à Dieu avec tant d'ardeur de me donner la sagesse et la raison, afin que je puisse être une aide véritable pour toi, sous tous les rapports et te donner toujours des bons conseils. Maintenant tu vas voir les ministres ; parle-leur énergiquement. Ils travaillent, mais ils sont si lents et si difficiles à remuer.

Seulement, mon Soleil, je t'en supplie, pas de hâte en ce qui concerne la question polonaise. Ne te laisse pas pousser à prendre une décision avant que nous n'ayons passé la frontière. J'ai une confiance absolue en la sagesse de notre Ami qui possède le don divin de donner des conseils utiles à toi et à notre pays. Il sait voir l'avenir, c'est pourquoi l'on peut se fier à ce qu'il dit. Ta solitude sera grande et si triste, pas un seul ami véritable près de toi. Je serai plus tranquille quand N. P. reviendra : il est des nôtres et notre Ami l'a béni pour qu'il te soit utile ; et maintenant il a appris bien des choses pendant ces mois.

Que ferai-je sans tes caresses et sans ton bel amour ? Je te remercie encore une fois pour tout et pour ces journées de joie : je vivrai de doux souvenirs. Porte-toi bien. Que Dieu te bénisse ! Je te couvre de baisers ardents, sans fin, et te serre fortement dans mes bras. Pour toujours, mon chéri, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 6 septembre 1916.

MON CHER ANGE ADORÉ,

J'ai été infiniment heureuse de recevoir ta bonne et longue lettre. Je t'embrasse et te remercie encore et encore. Ah ! mon amour comme tu me manques ! Ici c'est si vide. Ania est venue. Elle m'a montré le télégramme de notre Ami pour toi. Il dit qu'à partir d'aujourd'hui les nouvelles seront meilleures. Il dit que l'icone du couvent devant laquelle je suis allée plusieurs fois (il la connaît depuis de longues années, il a prié là-bas au temps qu'il cheminait à travers la Russie) possède une force miraculeuse extraordinaire et qu'elle sauvera la Russie. Va la voir au moins une fois ; elle est si près de toi, et la Vierge a un si joli visage. Il a causé plus d'une heure avec Raiev (1) ; il dit que c'est un véritable envoyé de

(1) Il venait d'être nommé procureur du Saint-Synode.

Dieu et qu'il parle si bien de toutes les questions ecclésiastiques, dans un sens si spirituel. C'est triste que tant de gens écrivent de vilaines choses contre lui, Grigori, à Alexeiev.

Nous avons fait un bon voyage ; c'était si agréable d'avoir avec nous N. P. ; ça nous rappelait beaucoup le Grand Quartier. J'ai eu avec lui de bonnes conversations, très longues, sur toutes les questions sérieuses. Il t'est si reconnaissant de ta grande bonté pour lui. Mon chéri, je t'en prie, ne leur permets pas de te présenter Mme Soldatenko. Te rappelles-tu, je t'ai dit que je soupçonnais Grabbe de vouloir le faire. Or imagine que ce vilain homme a eu la bêtise de dire à Nini, son amie, qu'il espère que maintenant je n'irai plus au Grand Quartier, puisque tu feras sa connaissance et que peut-être elle deviendra ta maîtresse. Quelle ignominie ! Nini a été furieuse et le lui a bien montré (C'est certainement pour cela qu'il te donne à lire tous ces livres excitants). Ne répète pas cela, mais tiens-la à distance. Elle a tâché d'obtenir qu'Iza vienne chez elle, mais celle-ci a remercié et refusé. Elle a une très mauvaise réputation. N. P. sait avec qui elle a vécu auparavant, — c'est son second mari, — et il dit qu'il ne mettra jamais le pied dans sa maison. Elle tâche de séduire des Grands Ducs ou quelqu'un de la suite pour jouer un rôle. J'ai vu comment elle regardait en haut, dans leur loge, et j'ai trouvé bizarre de la trouver en bas sur notre passage. Je t'ai dit alors que j'étais sûre qu'ils voulaient te la présenter. C'est un acte vil et bas de la part de Grabbe envers nous qui sommes si bons. Moi je ne lui aurais pas permis de séjourner là-bas. C'est de mauvais ton pour le Grand Quartier et un prétexte à potins. Aujourd'hui, au cinéma, sûrement qu'elle paraîtra de nouveau. Pardonne-moi d'écrire tout cela, mais je désire que tu prennes garde à Grabbe. N. P. a dit encore autre chose à Ressine (je tiens tout cela d'Ania) : que Voiéikov s'en va et que sa place sera proposée à Grabbe qui refusera, puis à Ressine ; et il le supplie de l'accepter. Mais celui-ci a répondu que certainement il n'obtiendrait pas ce poste, qu'il est sûr qu'on ne le lui proposera jamais, ce qui a étonné extrêmement Grabbe. Tu dois le tenir en main ; il fait le sot

et amuse les enfants, mais sans être intelligent il est rusé et peu loyal. Grâce à Dieu les nouvelles sont meilleures. Notre Ami aurait préféré que nous tenions entre nos mains les troupes roumaines, alors nous serions plus sûrs. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Je voudrais sentir tes tendres bras m'enlacer et baiser tes chères lèvres. Que Dieu te garde, mon cher Nicky ! Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 7 septembre 1916.

MON CHER ANGE,

Je te remercie du fond du cœur pour ta tendre lettre, et, pour elle, je te couvre de baisers, mon amour. Au déjeuner nous avons eu Silaiev et Raftopoulo. Le docteur est absolument opposé à son retour sur le front, car sa santé en serait tout à fait compromise. Lui-même reconnaît que ça ne serait pas raisonnable, mais il voudrait tâcher de ramener son régiment à l'ordre et d'en écarter les mauvais éléments. Si tu lui donnais la possibilité de faire cela avec la promesse de le garder ensuite dans ton Etat-Major sans doute, ce serait le mieux. Son cœur est en mauvais état et il est très faible et peu valide. Demain il se rend au Grand Quartier. Pour moi il ne supportera que quelques jours de front. Il peut toujours t'être utile. C'est un homme d'une si grande honnêteté, comme on en trouve rarement ; mais hélas ! sa santé est perdue et tant de soucis !

Ania vient de venir ; elle t'envoie ses tendresses. Sturmer sera ici à 5 heures et demie, et le soir je verrai notre Ami. Tatiana a travaillé pour moi, tandis que j'étais assise et regardais, car je dois prendre des précautions à cause de mon cœur. N.P. a été chez notre Ami ; Il a été content de lui et de ce que les souffrances l'aient complètement ramené vers Lui et vers Dieu. Baby a écrit une charmante lettre en français, tout seul ; c'est exquis. Je lui envoie son argent.

Demain, 8 septembre, rappelle-toi ta petite femme ; c'est ma

fête. Si je ne suis pas trop fatiguée, je tâcherai d'aller à l'église ce soir. Je t'embrasse et t'aime infiniment, mon chéri. Ta petite

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 7 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Bien que fatiguée, je dois commencer ma lettre ce soir même pour ne pas oublier ce que m'a dit notre Ami. Je lui ai transmis ce que tu m'avais priée de lui dire et Il t'envoie l'expression de son affection ; Il dit que tu ne dois pas t'inquiéter, que tout ira bien. Je Lui ai raconté ma conversation avec Sturmer, qui déclare qu'à tout prix il faut révoquer Klimovitch (1) (on le nommera sénateur) et alors le vieux Khvostov s'en ira aussi (2) car il ne saurait remplir ses fonctions sans lui. Khvostov est très nerveux et malade. (Je crois qu'il déteste Sturmer autant que Klimovitch. Ce dernier est un mauvais homme. Il hait notre Ami et cependant il continue de venir chez lui et le flagorne hypocritement). Maintenant Sturmer voudrait proposer comme Ministre de l'Intérieur ce prince Obolensky, de Koursk-Kharkov (qui autrefois était attaché à l'ancien Quartier Général avec Nicolacha !) ; il s'occupe actuellement des questions de ravitaillement, mais Grigori te prie instamment de désigner pour ce poste Protopopov. Tu le connais et il a produit sur toi une si bonne impression. Il est de plus membre de la Douma (pas de gauche) de sorte qu'il saurait comment les traiter. Ces êtres ignobles ont eu une réunion et ils veulent que Rodzïanko se rende chez toi et te demande de renvoyer tous les Ministres et de les remplacer par leurs candidats. Impertinentes brutes !

Je pense que le mieux serait de nommer Protopopov. Le pauvre Orlov était son grand ami. Il me semble que Maximovitch le connaît bien. Il est l'ami de notre Ami depuis quatre

(1) Directeur de la police; il fut relevé de ses fonctions fin septembre.
(2) Ce qui arriva en effet quelques jours plus tard.

ans au moins et cela dit beaucoup en sa faveur: tandis·que cet Obolensky sera certainement dans l'autre clan. Je ne le connais pas, mais j'ai confiance en la sagesse de notre Ami et en ses conseils. Notre Ami est désolé qne tu ne viennes jamais ici. Ta présence serait nécessaire, ne fût-ce que pour deux jours, à l'improviste ; tous sentiraient que tu es le maître et que tu es venu pour tout voir. Ce serait si bien et pour une courte visite ce n'est pas difficile, tout le monde serait heureux. Je lui ai dit que Sturmer m'a parlé de la nécessité de faire connaître officiellement l'accord à propos de Constantinople. Tu sais ce que tu as dit à Georges. Il pense aussi que ce serait bien, et que cela engagerait la France et l'Angleterre vis-à-vis de toute la Russie, de sorte que, dans l'avenir, il leur faudrait tenir parole. Quant à la Pologne, il te demande d'attendre. Sturmer aussi dit qu'il ne faut rien faire avant que nous n'ayons franchi la frontière. Je t'en prie, écoute-le ; Il ne désire que ton bonheur et Dieu lui a donné plus de perspicacité, de raison et de sagesse qu'à tous les militaires réunis. Son amour pour toi et la Russie est immense et Dieu te l'a envoyé pour être ton aide et ton guide ; et il prie pour toi avec tant d'ardeur.

J'ai dit de nouveau à Sturmer qu'il donne l'ordre de publier les documents concernant l'argent qui a été remis à l'Union des Zemstvos et des villes. Il y a longtemps que tu le lui avais ordonné. Il dit que les ministres les examinent. Rappelle-le lui encore une fois. Pour ne pas l'oublier, inscris-le, ou plutôt je te le rappellerai, pour que tu t'en souviennes quand il viendra te voir samedi. Notre Ami trouve qu'il serait bien d'envoyer de différents couvents des détachements de moines et de prêtres pour servir dans les hôpitaux de 1re ligne et ensevelir nos pauvres morts là où les prêtres des régiments n'y suffisent pas. Demain je parlerai de cela à Raiev. Maintenant je dois aller dormir ; il est déjà minuit passé et je suis très fatiguée. Je me suis reposée de 6 à 7 ; ensuite je suis allée à l'église. Au revoir. Dors bien, mon adoré. Je pense toujours à toi. Ici c'est si vide et calme. Il y a déjà quatre mois, plus même, que nous n'avons pas passé de nuit ensemble. Je te bénis mon petit oiseau. Que Dieu me donne la force de

t'aider et de trouver les mots qu'il faut pour t'expliquer tout convenablement et te convaincre d'agir selon le désir de notre Ami et de Dieu.

28. — C'est ma fête. Merci, mon cher petit mari de ta bonne lettre. C'est une telle joie d'avoir de tes nouvelles. Ce nouvel amiral, n'est-ce pas celui que Fillimore appréciait tant? Que Dieu lui donne le succès ! Les hommes énergiques sont nécessaires et le pauvre Kanine n'était plus très capable les derniers temps, sans doute à cause de son état de santé. Je viens de voir Benkendorf à propos des Japonais. Les fillettes sont allées se promener avec Irène ; moi je prendrai les autres et Ania. Maintenant je dois terminer. Que Dieu te bénisse, ma vie, ma joie ! Je te couvre de baisers et reste ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo, 9 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie bien vivement de ta chère lettre. Je suis désolée que la Garde ait eu de nouveau de si lourdes pertes ; mais au moins ont-ils avancé? Paul n'a pas une très bonne impression de Kalédine. Il dit qu'il n'a jamais foi dans le succès et c'est fâcheux, car il est ainsi moins raisonnable et moins énergique. J'aurais tant voulu qu'on épargnât le plus possible la garde.

En ville, près de la gare, on construit un arc de triomphe pour les Japonais. Ça paraît étrange, en pleine guerre. Ania a commencé à me lire un roman anglais très intéressant. Je passe mes soirées à la maison, étant trop fatiguée pour aller à l'hôpital. Nicky de Grèce est toujours à Pavlovsk.

Maintenant, le plus doux des aimés qui me manque tant et que j'ai un tel désir de serrer contre mon vieux cœur, au revoir ! Que Dieu te bénisse, te garde et t'assiste en tout ! Un tendre baiser de ta vieille

SUNNY.

Je t'en prie, prends Protopopov pour Ministre de l'Intérieur. Puisqu'il est membre de la Douma, cela fera sur eux un grand effet, et leur fermera la bouche.

Tsárskoîe-Selo. 10 septembre 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie bien vivement de ta chère lettre. Je suis désolée de t'importuner avec toutes ces questions, mais je voulais te préparer. Schakovskoï ne doit pas être remplacé, il est trop bien, et puisque Khvostov désire s'en aller et que Protopopov est l'homme qui, d'après Grigori, convient, il me fallait te dire quelques mots sur lui, et aussi t'avertir que le prince Obolensky serait dans le clan adverse ; il ne serait pas un ami. La journée est si remplie et je me sens si fatiguée. Baby m'écrit aujourd'hui sa première lettre en anglais. La journée est merveilleuse, ensoleillée, les feuilles orangées et jaunes resplendissent. Il y a 15° au soleil, mais je crois que la nuit il a gelé.

Mon cher ange, je suis toujours avec toi en pensée, et avec quelle tendresse ? Je ne puis pas comprendre pourquoi la garde subit de telles pertes ; elle n'a pas de chance. Et ce sont toujours des soucis pour toi ? Ania est allée pour la nuit à Terioki. Maintenant j'ai beaucoup de gens à recevoir. Au revoir ; que Dieu te bénisse mon cher trésor, soleil de ma vie, mon amour ! Je te couvre de tendres baisers. Toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 11 septembre 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Il pleut, il fait gris. Je te remercie tendrement de ta chère lettre, mon petit oiseau, et de ton télégramme. C'est bien, je

prendrai des mesures pour que mon septième train-dépôt soit envoyé au Caucase dès qu'il sera prêt. Le train sanitaire de ta sœur Olga a été fortement bombardé ; le wagon des officiers est complètement démoli et la pharmacie est toute détériorée ; mais, grâce à Dieu, il n'y a pas eu de victimes. Je ne suis pas allée à l'église, parce que j'étais trop fatiguée. Ensuite Loman m'a priée de dire à notre pauvre prêtre que son fils aîné (le préféré) a été tué et qu'on a été forcé d'abandonner son corps. Je n'avais encore jamais rempli une pareille mission. Il a accepté cette nouvelle en chrétien courageux : de grosses larmes coulaient sur son visage. Je suis allée ensuite à l'hôpital où j'ai fait quatre pansements, puis j'ai tricoté et causé longtemps avec Taube.

Maintenant au revoir, moi tout, mon unique, mon trésor. Je te bénis. Que Dieu soit avec toi ! Mille tendres baisers de ta vieille

GIRLY.

Tsarskoïe-Selo, 12 septembre 1916.

MON AMOUR,

Je te remercie bien vivement de ta carte. Enfin un beau temps ensoleillé. Nous irons nous promener en voiture. Tatiana et Anastasie font une promenade à cheval.

Benkendorf m'a dit que Fredericks lui a fait savoir que Miechen arrivera à Livadia, le 15, pour trois jours (quelle insolence incroyable) et que nous devons envoyer du linge, deux domestiques et de l'argenterie. J'ai protesté énergiquement et demandé qu'on s'informe d'abord si elle a sollicité ton autorisation. Ce n'est pas une hôtellerie que nous avons là-bas. C'est d'une audace effrontée ; il faut le lui faire comprendre ; elle peut vivre à Yalta.

Je m'ennuie loin de toi, mon soleil. Je te couvre de tendres baisers. Que Dieu te protège ! Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 13 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Une délicieuse matinée ensoleillée. Je n'irai à l'hôpital qu'à 11 heures, car je suis trop fatiguée. Tatiana fera les pansements à ma place. Alors c'est toi, évidemment, qui as donné l'autorisation à Miechen. J'espère qu'elle te l'a demandée personnellement. Toutefois c'est très incorrect qu'elle ne m'ait pas aussi télégraphié, c'est de l'audace. Sturmer m'a priée de le recevoir aujourd'hui ; Schulenburg aussi, et ensuite j'ai mes blessés. J'ai vu Benkendorf et lui ai dit qu'il valait mieux inviter pour le dîner avec les princes japonais les personnes de la famille qui sont ici, car elles seraient offensées si je ne le faisais pas.

Je te remercie tendrement de ta chère lettre, mon chéri. Je suis heureuse que tout se soit si bien passé avec les Japonais. Sais-tu que la femme de Michel est allée à Moghilev ? Georges a dit à Paul qu'il était près d'elle au cinéma. Sache où elle a habité (peut-être dans le train) et combien de temps, et défends sérieusement que cela se renouvelle. Paul est très attristé des pertes de la Garde ; on les envoie dans des endroits impossibles.

Mon chéri, je dois terminer et expédier cette lettre. Que Dieu te bénisse ! Tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 14 septembre 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Une matinée splendide, fraîche, ensoleillée. Alia déjeune, et ensuite, comme d'ordinaire, je reçois les officiers, et le soir je verrai notre Ami dans la petite maison. Hier, j'ai vu Sturmer et lui ai dit ce qu'il fallait. Je l'ai prié de remplacer au plus vite Obolensky, sans quoi nous pourrions avoir de graves

désordres dans les rues (à cause du ravitaillement) ; il perdra la tête, et tous sont contre lui. Que Dieu bénisse ton nouveau choix, Protopopov. Notre Ami dit que tu as agi très sagement en le nommant.

Mon ange adoré, mes tendres remerciements pour ta chère lettre. C'est très heureux que Miechen t'ait tout de même demandé l'autorisation ; j'estime cependant que c'est une grande impolitesse de n'avoir pas demandé également celle de la maîtresse de maison. Hélas ! le ciel se couvre de nuages, de sorte que nous avançons notre petite promenade. Mon trésor, au revoir. Que Dieu te bénisse ! Les plus tendres baisers de ta vieille

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo, 15 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Matinée froide, mais ensoleillée. Je resterai au lit jusqu'à la réception des Japonais, car j'ai le cœur un peu dilaté et ressens une très grande fatigue. J'ai choisi une magnifique paire de vases en porcelaine de Chine : la forêt d'hiver et la forêt d'été, et aussi deux grands vases de cristal avec des aigles. Chacun en aura une paire. J'ai vu hier soir notre cher Ami dans la petite maison. Il est très heureux que tu aies nommé Pokrovsky (1). Il pense que c'est un choix très sage. Sans doute, il y aura des mécontents, mais pour la prochaine Douma (pas celle-ci) il peut avoir de l'influence sur les élections. Il m'a priée de parler à Raiev des pauvres moines d'Athos qui n'ont pas encore reçu le droit d'officier et meurent sans recevoir la Sainte Communion. J'ai lu les coupures que Mavra a envoyées. Quelle lâcheté ! On dit que nous faisons travailler jusqu'à la mort les prisonniers allemands et autrichiens, qu'ils vivent dans un enfer. C'est écrit pour faire sensation et je sens que c'est plein de mensonges. Je dirai aujourd'hui à Igor que tu remercies Mavra de sa lettre, ainsi tu n'auras

(1) Il venait d'être nommé ministre des Affaires Etrangères.

pas besoin de te déranger pour répondre. Il t'envoie son affection. Il te prie de remplacer au plus vite Obolensky, et, dès qu'un nouveau préfet sera nommé, celui-ci devra donner l'ordre aux boulangers de tout peser d'avance de sorte que les acheteurs n'aient pas à attendre ; ainsi la besogne ira beaucoup plus vite et les gens auront à faire queue dans les rues beaucoup moins longtemps. Il faut faire confiance à l'honnêteté des marchands qu'ils ne voudront pas tromper les pauvres gens, et établir une surveillance policière dans ces boutiques. C'est le préfet de police le premier qui doit tout examiner pour être sûr que tout se fait rapidement et honnêtement.

Je me repose après les Japonais ; la tête me fait mal ; je suis très fatiguée ; je crois que Mme Becker paraîtra bientôt. Le prince japonais a été très simple et très aimable, de sorte que ça n'a pas été difficile. Il a été enchanté de voir les deux amis de Baby et de causer avec eux. Il m'a fait cadeau, de la part de l'empereur du Japon, de deux merveilleux gobelins, d'un travail et d'un coloris extraordinaires. Il a été touché de ta réception et de ton amabilité, et de celle de ta mère et aussi de la foule qui bordait les rues jusqu'au Palais d'Hiver. La comtesse Benkendorf était horrible, mal fardée, trop de rouge aux lèvres, un vrai cauchemar. Ducky avait une robe de velours trop courte et était mal coiffée ; quel dommage !

Je te remercie tendrement de ta douce lettre. Je te renverrai demain la lettre de Drenteln. Il faut absolument ménager la Garde. Nous avons causé du bataillon avec Cyrille qui, à table, était mon voisin. Il trouve aussi que ce que tu écris est une bonne idée. Je lui ai dit d'être plus énergique avec les amiraux et les ministres pour obtenir les officiers dont il a besoin, car ton ordre doit être exécuté. Grigorovitch m'a dit que tu as donné l'ordre, par Cyrille, que N. P. soit nommé commandant de notre cher *Standart* et l'amiral Zeleny commandant du port (ce qui, d'après lui, va très bien). Est-ce que le petit amiral ne sera point fâché ? Mais je suis heureuse que ce soit fait. Et comme le cher Johnny serait heureux que son fils, comme il appelait toujours N. P., ait reçu le Yacht. La tête me fait mal ; je ne puis plus écrire aujourd'hui. Au

revoir Que Dieu te bénisse ! Tendres baisers de ta vieille et affectionnée

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 16 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Matinée grise, du vent, de la pluie. N. P. a dîné avec nous ; ensuite nous avons lu ensemble la lettre de Drenteln et une autre, qu'il a reçue de Rodionov, toute désespérée : trois fois dans la mème journée, ils ont dû attaquer (c'était je crois le 4 septembre) et la position était imprenable. Les Allemands étaient complètement abrités et leurs gros canons tiraient sans répit. Un prisonnier leur a dit que les Allemands ont creusé des tranchées à une profondeur de dix mètres et qu'ils peuvent, par un certain procédé, soulever et abaisser leurs canons suivant les besoins ; de sorte que notre artillerie ne ne les a pas gênés. Ils savent, les Allemands, que notre Garde donne et ils sentent qu'on la sacrifie inutilement. J'ai demandé à notre Ami de prier particulièrement pour le succès de tes nouveaux plans. Il le fait et espère que Dieu les bénira. Tous disent que le commandant des *Pavlovtzy* (Sihevitch) est une vraie chiffe, et que ce régiment n'a pas de succès et avance rarement. Je crois que nos généraux sont terriblement faibles. Ah ! oui, Grigori m'a dit aussi de t'écrire que tu ne dois pas te troubler, quand tu révoques un général, par la pensée que peut-être il est innocent. Tu pourras toujours, dans la suite, lui pardonner et le reprendre, et le fait qu'il aura souffert ne nuira jamais, car cela lui inspirera une crainte de Dieu salutaire. Ania va passer deux jours en Finlande, pour la fête de sa mère. J'espère tant que nous aurons de belles journées ensoleillées quand, de nouveau, nous serons réunis.

Je viens de recevoir ta douce lettre pour laquelle je te remercie tendrement. Dis à Nilov de répondre à Dolly (1) qu'elle

(1) Fille du prince Eugène de Lichtenberg.

ne peut pas recevoir le nom (sans donner de raisons). Elle semble vouloir dire que son mariage avec Grevenitz ne compte pas ; je crois qu'elle est devenue folle. Moins on aura affaire à elle, mieux cela vaudra, et Nilov doit répondre puisqu'elle était parente de sa femme et que Fredericks n'est pas là. Moi aussi j'attends avec plaisir notre rencontre et avec grande impatience. J'espère qu'alors je me sentirai mieux, car vraiment, actuellement, je ne suis pas bien. Imagine-toi que Nicky de Grèce est jusqu'à présent à Pavlovsk et il a les nerfs dans un état épouvantable. Je ne puis comprendre pourquoi on ne le laisse pas, enfin, s'en aller chez lui. Ici il ne peut être d'aucune utilité. Maintenant je dois terminer. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Pour toujours, ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 17 septembre 1916.

MON AMOUR,

Imagine-toi qu'il n'y a qu'un degré au-dessus de zéro et, hier soir, il y avait 2° au-dessous ; et pas de soleil. Ci-joint un billet de notre Ami pour toi, car je lui ai demandé de penser particulièrement à toi et de bénir tes nouveaux plans. Mon chéri, je t'en prie, fais envoyer quelqu'un inspecter quatre batteries lourdes qui depuis un certain temps déjà sont tout à fait prêtes à Tsarskoîe-Selo (à ce qu'on m'a dit) et que personne ne pense à expédier. Ces canons nous sont si nécessaires sur le front. Mais ne dis rien à Serge ; que tout soit fait à l'improviste, et alors il comprendra qu'il doit avoir l'œil à tout. Il devrait se déplacer davantage. Et pourquoi André (1) reste-t-il ici ? N'y a-t-il point de place pour lui quelque part sur le front, dans le service actif. Oblige ta famille à se remuer un peu. Merci, mon adoré, de ta chère lettre que je viens de recevoir. Mon chéri, c'est Grigorovitch, et non Cyrille, qui m'a parlé de Zeleny et de N. P. Que je voudrais qu'on pût

(1) Le grand-duc André Vladimirovitch.

pendre Rodzianko ! C'est un affreux personnage et un insolent ! Au revoir, mon trésor ; que Dieu te bénisse ! Un gros et tendre baiser de ta vieille

WIFY.

As-tu fait savoir à Pétia qu'il est libre? Que dit Sandro des intentions d'Olga ?

Tsarskoïe-Selo, 18 septembre 1916.

MON CHER TRÉSOR,

Je te remercie tendrement de ta douce lettre.

Je place toute ma confiance dans la bonté de Dieu. Dis-moi seulement quand commencera l'offensive pour qu'Il puisse alors prier tout particulièrement. C'est d'une énorme importance ; et Il comprend tes souffrances.

Mon chéri, j'ai entendu dire qu'on a privé Pahlen de son titre à la Cour, parce qu'on a lu la lettre qu'il écrivait à sa femme, dans laquelle il traitait les ambassadeurs de crapules ; et je comprends qu'il se soit exprimé ainsi. Mais c'est certainement une faute. Au fond, on lui fait cela à cause de son nom allemand, — mais vraiment il t'est si dévoué. Il eût été plus juste d'enlever, cet hiver, l'uniforme à Khvostov qui a agi si ignominieusement, ce que tous savent. Seuls Voiéikov et Andronnikov (contre lequel j'ai mis en garde Sturmer) ont intercédé pour Khvostov. — Maintenant une correspondance s'est établie entre Alexeiev et cet ignoble Goutchkov, qui lui raconte toutes sortes de vilenies. Préviens-le. Goutchkov est une *canaille* intelligente et Alexeiev, hélas ! prêtera l'oreille aux infâmies contre notre Ami, et cela ne lui portera pas bonheur. Maintenant, mon soleil, ma joie, au revoir. Que Dieu te garde et te bénisse ! Tendres baisers de ta femme. Je dois me lever plus tôt et m'habiller pour déjeûner. Je pense à toi toujours avec un tendre amour et prie constamment pour toi. D'âme et de cœur je suis avec toi, mon petit oiseau.

Tsarskoïe-Selo, 19 septembre 1916.

Mon adoré,

Matinée froide ; il y a de la neige sur quelques branches et par endroits sur l'herbe. Cette année la neige est apparue très tôt. N. P. a dîné avec nous hier ; il part aujourd'hui ; il a un gros rhume et tousse. Je suis heureuse de te dire qu'il est allé deux fois chez notre Ami. Peut-être pourras-tu lui trouver un poste quelconque près de toi ? Un soldat vient d'arriver du bataillon ; il dit qu'on les envoie très souvent au feu. Le matin on les met au repos, et le soir, de nouveau, on les envoie. Il m'est très pénible de penser qu'ils vont maintenant prendre part à de grandes batailles. J'ai aujourd'hui deux rapports : Silaiev et Sturmer, puis Trina et Iza pour différentes affaires. Demain, Raiev, etc. Il y a maintenant ici un jeune médecin américain très intéressant. Il a été envoyé, avec trois infirmières, par le milliardaire Gould. Nous voulons profiter d'eux et les installer au Grand-Palais. Il fera là des opérations et aussi dans d'autres hôpitaux.

Demain il fera une opération dans notre salle des soldats. Il scie et rajuste les os avec une machine électrique, comme le puzzle le plus fin ; jamais on n'atteindrait pareille précision à la main. J'ai lu cela dans un livre très intéressant avec dessins et explications. Un médecin pourvu d'un tel appareil s'est rendu en Angleterre et deux sont en France (l'inventeur lui-même) et un ici. La Croix-Rouge n'a pas eu besoin de lui, mais nous autres nous l'avons accepté avec enthousiasme. C'est toujours utile de voir et d'étudier de nouvelles méthodes. J'ai oublié son nom. Il a travaillé un an en Serbie pendant la guerre, de sorte qu'il parle un peu la langue serbe. La princesse Shakovskoï sûrement tombera amoureuse de lui. Par hasard nous avons au Grand Palais, comme malade, un médecin français, mais comme il n'est pas très atteint il aide aussi Vladimir Nicolaievitch.

Je te remercie tendrement, mon chéri, pour ta très douce lettre. Oui, ordonne une enquête, je t'en prie à propos de ces

canons. Maintenant, au revoir, mon unique, mon tout. Je l'embrasse tendrement, ardemment et te bénis sans fin.

A toi.

Tsarskoïe-Selo, 20 septembre 1916.

MON CHER ANGE,

Le temps est gris, froid, il commence à neiger. Hier, de 5 à 7, j'ai eu des rapports. Sturmer n'a pas encore trouvé un préfet de police pour la ville ; ceux qu'il a proposés ne vaudraient rien, cependant je lui avais dit de réfléchir et de se hâter. Goutchkov essaye encore de circonvenir Alexeiev. C'est Polivanov qui le pousse. Il se plaint à lui de tous les ministres, Sturmer, Trépov, Schakhovskoï, ce qui explique pourquoi Alexeiev est si monté contre eux, tandis qu'en réalité ils travaillent mieux et sont plus unis ; du reste tout marche mieux et nous sentons qu'il n'y aura pas de vraie crise, s'ils continuent ainsi. Je t'en prie, mon chéri, ne laisse pas le bon Alexeiev faire le jeu de Goutchkov, comme cela se passait dans l'ancien Quartier Général. Rodzianko et Goutchkov, maintenant ne font qu'un et tâchent de circonvenir Alexeiev en lui faisant croire qu'eux seuls peuvent travailler. Il doit s'occuper exclusivement de la guerre ; les autres sont responsables de ce qui se passe à l'arrière. Protopopov viendra chez moi demain ; j'ai une foule de questions pour lui, et je veux lui soumettre quelques idées qui ont germé dans ma vieille tête, au sujet de la propagande à opposer à celle de l'Union des Villes sur le front, et pour qu'on les surveille et qu'on chasse immédiatement ceux qui seront pris. Le Ministre de l'Intérieur doit trouver de braves gens, honnêtes qui seront là-bas ses « yeux » et qui, avec l'aide des militaires, verront ce qu'on peut faire.

Nous n'avons pas le droit de leur permettre de continuer à remplir les oreilles des soldats de leurs propos subversifs. Leurs médecins (juifs) et leurs infirmières sont horribles.

Schavelsky peut se renseigner sur leur compte. J'ai dit à Sturmer de parler de tout cela à Protopopov. Il y réfléchira jusqu'à demain et verra si l'on peut faire quelque chose de pratique. Je ne vois pas pourquoi les méchants peuvent toujours lutter pour leur cause, alors que les bons ne font que se plaindre et restent assis tranquillement les bras croisés attendant les événements. Tu n'es pas opposé à cela, dis, mon chéri, que j'intervienne et que je fasse part de mes idées? Mais je t'assure que, quoique malade et avec mon cœur en mauvais état, j'ai plus d'énergie qu'eux tous réunis et je ne puis rester tranquille à regarder ce qui se passe. Bobrinski a été heureux de me voir. Il dit qu'on me hait, parce qu'ils sentent (la clique de gauche) que je travaille pour ton œuvre, pour Baby et pour la Russie. Oui, je suis plus Russe que beaucoup d'autres et ne resterai pas tranquille. Je l'ai prié d'ordonner (comme l'a demandé Grigori) que chez les marchands de farine, de beurre, de pain, de sucre, tout soit pesé et préparé d'avance, et ainsi chaque acheteur recevra son paquet beaucoup plus vite et il n'y aura plus ces queues interminables. Tout le monde dit que c'est une idée excellente ; alors pourquoi n'y a-t-on pas pensé plus tôt? Schakhovskoï viendra, car je désire être renseignée et je l'interrogerai au sujet des communications fluviales. Je pense qu'il est tout à fait tranquille pour le bois ; il y en aura assez, mais je veux lui demander si l'on ne pourrait pas, avant que les rivières ne gèlent, amener par eau d'autres marchandises, qui ne sont pas de son ressort. Ils doivent s'aider entre eux, — et lui t'adore. Hier, il était chez Ania. Ensuite je recevrai l'évêque Antoine Gourisky, du Caucase. Tu vois, chaque jour j'ai du monde, mais au moins le matin j'ai le temps d'écrire au lit. Mais j'ai hâte de retourner à l'hôpital ; j'aime tant y travailler. A l'instant on m'a apporté ta chère lettre, je t'en remercie tendrement. Je suis contente que tu aies eu l'occasion de parler de l'artillerie qui est ici toute prête. Je t'écrirai demain au sujet de Goutchkov et d'Alexeiev. Sturmer m'a parlé des lettres dont Schakhovskoï lui-même a vu les copies. Demain je te raconterai cela après en avoir parlé personnellement à Schakhovskoï. Certainement, si l'on surveille les lettres privées entre

mari et femme, il y a bien plus de raisons encore de surveiller les autres. Excuse-moi, mais Fredericks a très mal agi. On ne peut pas juger si sévèrement un homme pour ses lettres privées (ouvertes) à sa femme. Selon moi c'est une lâcheté. Moi j'aurais fait comprendre à Fredericks qu'il a agi d'une façon tout à fait irrégulière. Khvostov aurait dû être privé de l'uniforme immédiatement ; on avait suffisamment de preuves, et c'est une affaire scandaleuse et sale. Il s'agit là d'une affaire privée. J'aurais tant voulu qu'on pût réparer cela à l'occasion de la fête de Baby. La manie d'espionner va parfois trop loin, et je suis absolument convaincue qu'il y a une foule de gens qui écrivent et parlent ainsi ouvertement. Pour Kokovtzev, Krivochéïne et plusieurs autres, il n'y a eu aucune sanction. Ils ont agi ouvertement contre leur empereur et leur pays, tandis que pour les Pahlen, c'est une affaire tout à fait privée. C'est une terrible gaffe de la part de Fredericks, — et tout cela sûrement parce qu'il porte un nom allemand. Tu ne peux t'occuper de choses de ce genre, tu as trop à faire, et les autres sont responsables, ils te trompent et cela me fâche, car ainsi ils t'obligent à être injuste.

Comme j'aurais voulu que nous pussions partir ensemble pour quelques jours à Sébastopol en octobre ; c'eut été si charmant ! C'est terrible de rester au Grand Quartier, en ville, tant de mois, et maintenant le long hiver approche.

Maintenant mon soleil, vie de ma vie, le plus cher des aimés, au revoir, que Dieu te bénisse ! Je te serre fortement dans mes bras et te couvre de baisers brûlants. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Tsarskoïe-Selo, 21 septembre 1916.

MON CHÉRI,

Bonjour mon trésor ! Enfin, de nouveau le soleil, quelle joie !

Hier, de nouveau, j'ai reçu pendant deux heures, et, avant

la réception Apraxine et l'oncle Mekk sont venus chez moi et sont restés trois quarts d'heure. Nous avons parlé du Caucase. J'ai eu une bonne conversation avec Raiev et une longue conversation avec Schakhovskoï. Il paraît que Polivanov et Goutchkov travaillent de nouveau ensemble. J'ai lu la copie des deux lettres de Goutchkov à Alexeiev (1) et j'ai prié qu'on me recopie l'une d'elles pour te l'envoyer ; tu verras quelle brute il est. Maintenant, je comprends pourquoi Alexeiev est si monté contre tous les Ministres après chaque lettre (on voit qu'il y en a eu beaucoup). Il trouble le pauvre Alexeiev, et les faits qu'il cite sont très souvent déformés exprès pour Alexeiev. Tous les Ministres sentent son opposition au Grand Quartier et maintenant ils comprennent d'où cela vient. Quand je t'aurai envoyé la lettre, il faudra que tu aies une conversation sérieuse avec Alexeiev, puisque cette canaille compromet tout le gouvernement à ses yeux. C'est vraiment une lâcheté, des millions de fois plus grave que tout ce qu'a pu écrire Pahlen à sa femme. Il faut arracher Alexeiev à la mauvaise influence de Goutchkov. Ensuite j'ai eu l'évêque Antoine Gourisky. Impression charmante. Dans sa voix on retrouve les agréables intonations géorgiennes. Il connaît notre Ami depuis plus longtemps que nous. Il a été jadis recteur à Kazan. Il a enseveli Bagration. Je lui ai demandé de me venir en aide pour recueillir du linge, des vêtements, etc.. au Caucase, et d'aider Apraxine quand je l'enverrai là-bas, le mois prochain. Dans une conversation avec Ania il a attaqué très violemment Nicolacha et tout son entourage. N. est trop sévère et grossier envers les Georgiens. Imagine-toi que le Synode veut me remettre une adresse et une icone (à cause de mon travail pour les blessés, je suppose). Vois-tu ta pauvre femme les recevant tous ? Depuis Catherine aucune impératrice ne les a reçus personnellement et seule. Grigori est enchanté. (Moi moins). Mais c'est bizarre, ne suis-je pas la seule dont ils ont toujours peur et

(1) Reproduites dans le volume intitulé *Raspoutine*, paru chez Albin Michel. Dans ces lettres, dont les copies furent répandues en Russie et eurent un grand retentissement, Goutchkov dénonçait l'incurie et les abus du Ministère de la Guerre.

qu'ils n'approuvent jamais ? Mais ne parlons plus des affaires.

Notre Ami désire me voir ce soir dans la petite maison (sa femme y viendra aussi). Il dit que cela ne me nuira pas. Il dit qu'il ne faut pas avoir trop d'inquiétude, que Dieu nous aidera dans la guerre. Aujourd'hui je reçois Protopopov et Iline. Chaque jour quelqu'un, et ma tête doit tant travailler ; il me faut tant interroger et expliquer pour toi. Moi aussi je regrette qu'Olga veuille se marier maintenant ; qu'adviendra-t-il alors de son hôpital et, en général, je ne puis m'empêcher de regretter profondément ce mariage, malgré tout mon désir qu'elle soit enfin heureuse.

Madeleine vient de m'apporter ta chère lettre. Je t'en remercie tendrement, mon trésor. Je comprends que tu sois soucieux. Aujourd'hui je parlerai à Protopopov et à notre Ami. Schakhovskoï m'a dit qu'on a amené, par eau, suffisamment de combustible, bois et charbon, pour tout l'hiver ; mais hélas, les prix seront très élevés. Il a déjà reçu d'avance beaucoup d'argent pour préparer les stocks de combustible pour l'hiver 1917-1918. Je me suis renseignée au sujet du blé. Il dit que les paysans, en temps de paix, vendaient très vite leur blé, craignant la baisse, tandis que maintenant ils ne se hâtent pas, attendant la hausse des prix ; d'autant plus qu'ils ont assez d'argent. Je lui ai dit qu'à mon avis il aurait fallu envoyer des fonctionnaires des différents Ministères intéressés, dans les centres les plus importants, pour s'assurer de la farine et du blé, parler aux paysans et leur expliquer tout clairement. Quand les méchants veulent réussir, ils parlent toujours et on les écoute, et si de braves gens se donnent la même peine, certainement les paysans les écouteront. Les gouverneurs, les vice-gouverneurs et tous les fonctionnaires doivent s'en mêler. Je parlerai à Protopopov et verrai ce qu'il me dira. Tu sais pourquoi nous manquons de sucre. Maintenant on envoie aux armées une quantité si énorme de beurre (on a besoin de plus de corps gras parce qu'on a moins de viande) qu'ici il n'y en a plus assez. Mais ni le poisson ni la viande ne manquent. Cela m'intéresse de parler à un homme nouveau ; nous verrons quelles idées il a. Oh ! ce Krivochéïne, il a tout cela sur son ignoble cons-

cience ! Mais rien n'est désespéré, nous devons trouver et trouverons une issue ; et ces brutes de Rodzianko, Goutchkov, Polivanov et Cie intriguent bien plus qu'on le voit (je le sens) pour arracher différents services des mains des Ministres. Mais bientôt tu verras tout et parleras de tout, et je demanderai conseil à notre Ami. Il a souvent de si bonnes idées auxquelles les autres ne pensent pas. C'est Dieu qui l'inspire, et demain je t'écrirai ce qu'il m'aura dit. Je suis plus tranquille quand il est ici. Il dit que tout ira mieux. On l'attaque moins. Aussitôt que les attaques contre lui redoublent, tout empire.

J'espère que cette lettre sans fin ne te rendra pas fou, Soleil de mon cœur ! Comme je voudrais être avec toi tout le temps et t'aider à supporter tout ! J'ai parlé toute une une heure à Protopopov. Vraiment l'impression est très bonne. Je lui ai demandé de te transmettre le télégramme que lui et Bobrinski ont envoyé à tous les gouverneurs. Je dois terminer. Mille baisers et tendres bénédictions de ta vieille

WIFY.

En vérité, je pense que Dieu t'a envoyé en Protopopov l'homme qu'il fallait ; je crois qu'il travaillera ; il a déjà commencé. Il me semble que maintenant on peut laisser le ravitaillement entre les mains des gouverneurs ; on n'a pas besoin de militaires.

Tsarskoïe-Selo, 22 septembre 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

J'ai à te parler de beaucoup de choses ; mais comme je n'ai presque pas dormi de la nuit, je ne sais si je trouverai bien mes mots. Ce n'est pas facile de rendre compte d'une conversation. On a toujours peur de ne pas employer les termes exacts et de changer le sens. Pour commencer je t'envoie la copie d'une lettre de Goutchkov à Alexeiev. Lis-la,

je t'en prie et tu comprendras pourquoi le pauvre général est hors de lui. Et on ne peut ajouter foi aux dires de Goutchkov poussé par Polivanov, dont il est inséparable. Mets sérieusement le vieux en garde contre cette correspondance, dont le but est de l'énerver, et tout cela ne le regarde pas puisque on fera tout pour l'armée et que rien ne lui manquera. Notre Ami te prie de ne pas trop t'inquiéter du ravitaillement ; c'est pourquoi hier soir j'ai de nouveau télégraphié. Il dit que tout s'arrangera et que le nouveau ministre s'est déjà mis au travail. Bobrinski t'a sûrement parlé de leur circulaire en commun aux gouverneurs, qui a été quelque chose de très adroit. Il faut qu'ils prennent conscience de leur autorité et en fassent le plus grand emploi. J'ai dit à Protopopov de t'écrire cela. Il m'a répondu que ce serait contraire à l'étiquette, puisqu'il ne s'est pas encore présenté et ne veut pas t'importuner. J'ai dit que cela ne faisait rien, que toi et moi tenons à l'étiquette dans les circonstances officielles, mais qu'en dehors de cela nous préférons tout savoir. Une autre erreur, dont a parlé Protopopov, et je suis sur ce point complètement d'accord avec lui, c'est qu'on ne permet pas d'exporter les produits d'une province à l'autre, c'est absurde. L'une n'a presque pas de bétail, l'autre en a plus qu'il ne lui en faut, il est clair qu'il faudrait leur donner la possibilité de faire des échanges, etc., etc. On veut confisquer toutes les forêts privées ; c'est injuste, car certains propriétaires n'ont d'autres ressources que leurs forêts ; et pour eux la vie est devenue très difficile. Il est donc nécessaire d'agir intelligemment, de peu confisquer chez certains propriétaires et plus chez ceux qui ont d'autres ressources dans leurs domaines que le commerce du bois. Il a dit cela à Schakhovskoï. Nous avons causé pendant une heure et demie. Je ne lui avais jamais parlé auparavant ; je ne me rappelais même pas son visage. Il a la figure rusée de Broussilov quand il cligne un œil. Il est très intelligent, insinuant ; il a d'excellentes manières et parle très bien le français et l'anglais. On voit qu'il a l'habitude de la parole. Il ne s'endormira pas, il me l'a promis (mais d'après ce que dit notre Ami, il est nécessaire de le tenir en main pour qu'il ne

s'enorgueillisse pas, ce qui gâterait tout). Je lui ai dit très franchement que tes ordres ne sont jamais exécutés, sans compter à quel point il est difficile d'ajouter foi à ce qu'on vous dit et que les gens promettent et ne tiennent pas leurs promesses. Je ne suis plus le moins du monde gênée ou effrayée en présence des Ministres, et je parle russe comme une cascade ; du reste, par amabilité, on ne se moque pas des fautes que je fais. Ils voient que je suis énergique et que je te rapporte tout ce que j'entends et vois, que je suis pour toi, à l'arrière, une vraie muraille et une muraille solide. Et j'espère qu'avec l'aide de Dieu je te serai un peu utile. Schakhovskoï a demandé l'autorisation de venir me voir quand il aura des questions graves à résoudre, Bobrinski aussi, Protopopov aussi, et Sturmer vient chaque semaine, de sorte que j'arriverai peut-être à les faire travaillier à l'unisson. Je suis obstinée et répète toujours la même chose, et notre Ami m'aide de ses conseils, (Que seulement ils continuent à L'écouter) Les affaires doivent marcher et marcheront, mon chéri.

Protopopov cherche un successeur à Obolensky. C'est plus que nécessaire. Il avait pensé à Spiridovitch, mais j'ai dit non, que nous avons déjà parlé de lui et estimons qu'il sera mieux pour Yalta que pour la capitale. Il a dit à Obolensky de venir chez lui chaque matin ; il lui a donné l'ordre, à cause des queues en ville, d'exiger que les produits soient pesés d'avance et d'organiser des abris dans les cours pour que les gens ne soient pas obligés d'attendre dehors, dans les rues ; mais jusqu'à présent il n'en a rien fait. Il ne vaut rien pour ce poste et il a trop haute opinion de lui pour accepter une charge de gouverneur.

Eh bien, je ne veux plus te le répéter, je t'importune, mais Protopopov est un homme qui travaillera ; il a promis d'être juste ; qu'il le prouve. (Je me suis sali les doigts avec ma plume). Mais ne remets pas le ravitaillement entre les mains des militaires ; je suis convaincue que Protopopov s'en tirera très bien et qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour te servir. Bobrinski est très dévoué, mais trop âgé, ensemble ils en viendront à bout. Schakhovskoï (l'imbécile, pensait

devenir Ministre de l'Intérieur ; notre Ami me l'a dit ; c'est pourquoi il est un peu contre Protopopov, bien qu'ils soient de vieux amis) je le forcerai à travailler avec les autres ; notre Ami m'en a priée (Je l'ai déjà fait mardi). Mon amour, je ferai tout ce qui est mon pouvoir pour t'aider. Parfois une femme peut être utile, si les hommes l'écoutent un peu. Ceux-ci savent qu'il leur faut compter avec moi comme avec ta garde ; que je suis tes yeux et tes oreilles à l'arrière. Il vaut mieux que le ravitaillement reste entre les mains des autorités civiles et que les autorités militaires se consacrent uniquement à l'armée. Tout est enlevé maintenant des mains du Ministre de l'Intérieur et transmis à Bobrinski. Ils travailleront donc ensemble à commencer par ce télégramme. Leurs adjoints étaient très mécontents, mais l'ordre d'expédier le télégramme a été donné. Il faut éviter toute provocation et les mesures militaires pourraient être involontairement trop sévères en certains cas. Il ne faut pas que les militaires donnent des ordres aux gouverneurs, vice-gouverneurs, etc. Je pense que maintenant, de ce côté, tu peux être tout à fait tranquille, et notre cher Ami dit la même chose.

Hier j'ai passé une soirée exquise et nous étions très, très attristés, que tu ne sois pas avec nous ; tu te serais reposé et cela fait tant de bien ! En dehors de nous, il y avait là un évêque, un homme âgé et son ami, très haut placé. Il a été persécuté à Viatka et accusé d'avoir embrassé des femmes, alors que, comme notre Ami, et comme tous le faisaient autrefois, il embrasse également tout le monde. Lis les Apôtres ; tous s'embrassent en manière de salut. Maintenant, Pitirim l'a envoyé chercher et l'a lavé complètement de toutes ces accusations. Il est beaucoup plus haut placé que le Métropolite ; quand il cause avec Grigori, l'un poursuit ce que l'autre a commencé et cependant l'évêque regarde Grigori de bas en haut. L'atmosphère était si douce, si paisible ; j'aurais tant voulu que tu fusses là. Ce serait un tel repos après tout ton travail et tes soucis sans fin, ces conversations sublimes. Ils ont parlé de la Sainte Vierge, de ce qu'elle n'a jamais rien écrit bien qu'elle soit si intelligente, son existence et son être étaient en eux-mêmes un miracle suffisant ; elle n'avait pas

besoin d'autre chose, elle n'a jamais voulu qu'on parlât d'elle *(et sa vie est connue de notre esprit)*.

Je viens de recevoir ta chère lettre. Ah ! que je suis heureuse que tu te sentes moins triste. Je déteste être séparée de toi. Tu es toujours seul pour porter tout ; il n'y a pas une âme pour partager tes soucis. Parle à N. P., qu'il te soit utile. Il connaît notre Ami et cela lui donne la possibilité de comprendre tout facilement et il s'est beaucoup développé ces derniers mois, avec cette lourde responsabilité sur les épaules. Eh bien, je vois que tu as raison d'arrêter l'offensive et de reprendre le travail dans le sud. Nous devons avancer à travers les Carpathes avant l'hiver. Maintenant, là-bas, il fait déjà très froid.

Nous avons causé avec Protopopov de l'appel des Méthodistes ; ils sont en tout, je crois, 40.000. Nous avons trouvé, tous les deux, que ce ne serait pas sage de les appeler, puisque c'est contraire à leurs convictions religieuses (et leur nombre n'est pas grand). Alors je lui ai proposé de demander au Ministre de la Guerre de les prendre comme infirmiers et d'envoyer au front les infirmiers actuels. Ce serait bien et ils pourraient servir. Ou encore, comme dit notre Ami, on pourrait employer les Méthodistes à creuser les tranchées et à ramasser les blessés et les tués, comme le font les ambulanciers sur le front. Notre Ami trouve que tu devrais maintenant appeler les Tatars ; ils sont en si grand nombre partout en Sibérie. Mais il faut leur bien expliquer les choses et que la faute commise en Turkestan ne se renouvelle pas. Notre Ami dit encore *qu'il faut libérer le général Soukhomlinov, afin qu'il ne meure pas en prison, sinon les choses iront mal. Il ne faut jamais avoir peur de libérer un prisonnier, de remettre un pécheur dans la bonne voie. Par leurs souffrances les prisonniers deviennent supérieurs à nous devant Dieu*. Ce sont à peu près Ses paroles. Chacun, même le plus grand pécheur, connaît des moments où son âme s'élève et se purifie par de terribles souffrances. Alors il faut leur tendre la main et les sauver avant que, de nouveau, ils ne périssent de douleur et de désespoir. J'ai une requête de M^me^ Soukhomlinov qui t'est destinée, veux-tu que je te l'envoie ? Il est en

prison depuis six mois déjà, et, puisqu'il n'est pas un traître, c'est une punition suffisante pour tout le mal qu'il a fait. Il est âgé, brisé et ne vivra pas longtemps ; ce serait terrible, s'il venait à mourir en prison. Donne l'ordre qu'on l'élargisse sans bruit, et qu'on le garde dans sa maison où il sera soigné ; je t'en prie, mon amour (1). *Un jour est maintenant un siècle; on a besoin de sages administrateurs; il faut révoquer au plus tôt le Préfet de Police, car il fait beaucoup de mal.* On lui cherche un successeur. Ils ont parlé de Dieu d'une façon admirable, ça me rappelait un livre persan que j'aime, Bogoutshita. *Il faut voir Dieu partout, en toutes choses, en tout ce qui nous entoure, alors nous serons sauvés. Soyez saint comme moi-même. Soyez vertueux comme Dieu.* Il est difficile de répéter tout ce qu'Il a dit ; les paroles sont impuissantes ; il faut l'état d'âme qui les accompagne pour les éclairer.

Que Dieu te protège maintenant et toujours ! Pour toujours, mon Nicky, ta vieille et affectionnée

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 23 septembre 1916.

MON ANGE AIMÉ,

Une superbe matinée ensoleillée. Je resterai couchée un peu au soleil. Hier, pendant une demi-heure je suis restée assise à l'air, car j'étouffais malgré le ventilateur ouvert. A propos des nouveaux ordres que tu as donnés à Broussilov, etc., notre Ami a dit: *Je suis très content des ordres de Père; tout ira bien.* Il n'en parlera à personne, mais je lui ai demandé Sa bénédiction pour ta décision. Mes tendres remerciements pour ta bonne lettre que je viens de recevoir ; j'espère qu'on peut faire confiance à Broussilov, qu'il ne commettra pas de sottises et ne sacrifiera pas de nouveau la garde pour s'emparer de positions inexpugnables. Je

(1) Ce désir de l'Impératrice fut exaucé.

suis heureuse qu'il t'ait été agréable de parler à Bobrinski.

Baby m'a écrit une si gentille lettre, le cher enfant. Excuse cette lettre courte. Je te remercie tendrement et t'embrasse. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoïe-Selo. 24 septembre 1916.

MON DOUX AIMÉ,

Matinée grise, brouillard et pluie. Mon chéri, notre Ami est très mécontent que Broussilov n'ait pas obéi à ton ordre d'arrêter l'offensive. Il dit que tu étais inspiré d'En Haut pour cet ordre ainsi que celui concernant la traversée des Carpathes avant l'hiver et que Dieu bénirait cette entreprise. Il dit que, maintenant, il y aura de nouveau des pertes inutiles. Il espère que tu insisteras encore, car maintenant rien ne réussira. Un de nos blessés m'écrit — de façon que moi seule puisse comprendre — que maintenant tout est inutile ; les chefs eux-mêmes ne sont pas très sûrs, et les pertes ne serviront à rien. Ainsi, tu vois qu'il y a quelque chose qui ne se fait pas comme il faut. Bien des gens disent la même chose. Cela coïncide avec ce que Paul disait de Kalédine, qu'il n'a pas du tout foi dans le succès. Alors pourquoi, obstinément, aller contre un mur ; on ne fera que se casser la tête pour rien et sacrifier des hommes comme des mouches. Voilà ta lettre ! Comme c'est bien si tôt, il n'est que dix heures et demie. Je te remercie mille et mille fois, mon petit oiseau. Je suis si touchée de ce que tu écris et cela me permettra d'être une aide pour toi. J'avais essayé auparavant, mais je sentais que les Ministres ne m'aimaient pas.

J'ai vu hier Nicky de Grèce. Il part demain ; il espère que tu as reçu sa dernière lettre ; tu n'as pas télégraphié ; il écrira de nouveau aujourd'hui. Je dois dire que nos diplomates agissent d'une manière honteuse, et si l'on jette Tino dehors, ce sera de notre faute. C'est honteux et injuste. Comment osons-nous nous mêler de la politique intérieure du pays et

chasser le gouvernement et intriguer pour mettre à sa place un révolutionnaire. Il me semble que si tu pouvais obliger le gouvernement français à révoquer Sarrail, tout se calmerait là-bas d'un coup. (C'est mon opinion personnelle.) C'est une abominable intrigue de la franc-maçonnerie — à laquelle appartiennent le général français, Venizelos et de nombreux Grecs riches d'Egypte, etc. — qui a réuni les fonds et même payé le *Novoïé Vrémia* et d'autres journaux pour imprimer de mauvais articles et ne pas publier les bons concernant Tino et la Grèce. Quelle honte ! Aujourd'hui je ne puis écrire davantage. Que Dieu te bénisse ! Très tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Ci-joint la lettre strictement confidentielle des Pahlen à Tanéiev et, bien que telle, je dois cependant te l'envoyer : on t'a fait commettre une injustice. En conscience, je lui aurais rendu son titre de la Cour qu'il a perdu d'une façon tout à fait imméritée. Goutchkov fait des choses bien plus graves, on ne le touche pas et on ne lui fait aucune réprimande, tandis que Pahlen est innocent et souffre. Rends-lui sa qualité avant que je ne vienne, pour montrer que cela vient de toi seul ; ou si tu cherches un prétexte, prends le 5 octobre (1). Mais, je t'en prie, fais cela. Dis à Maximovitch d'écrire tout à Fredericks pour que ce soit fait rapidement. C'est si agréable de réparer une injustice ; autrement Tanéiev ne m'aurait pas remis cette lettre confidentielle. Il ignore même que je te l'envoie.

Tsarskoïe-Selo, 25 septembre 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Le temps est triste, brumeux, beaucoup de feuilles sont tombées ; il fait si sombre. Mon chéri, hier j'ai vu Koutaïssov et nous avons eu une longue conversation. Ensuite Paul m'a

(1) Fête du Tsarevitch

parlé des lettres intéressantes de Rauch et de Rilsky ; et j'ai entendu la même chose d'ailleurs ; tous disent que c'est un second Verdun, on sacrifie des milliers de vie pour rien, par pure obstination. Oh ! donne de nouveau l'ordre à Broussilov d'arrêter cette boucherie inutile. Les inférieurs sentent que même leurs chefs ne croient pas au succès là-bas. Alors pourquoi répéter la folie des Allemands sous Verdun. Tes plans étaient si sages, notre Ami les avait approuvés : Galitsch-les Carpathes-les Roumains. Tiens-toi à cela. Tu es le grand chef et tous te remercieront à genoux ainsi que notre glorieuse Garde ! Ces marais sont inaccessibles ; sur ces espaces découverts impossible de s'abriter ; il y a peu d'arbres, bientôt ils seront dépouillés de leurs feuilles et pour l'offensive il n'y aura plus de ligne de salut. Il a fallu faire faire de grands détours aux hommes pour éviter les marais, l'odeur est si terrible ; et leurs camarades n'ont pas été enterrés ! ! Nos généraux ne comptent plus « les vies ». Ils sont endurcis et accoutumés aux pertes ; mais c'est un péché. Quand on est sûr du succès, alors c'est une autre affaire. Dieu a béni ton idée, qu'elle soit exécutée. Epargne ces vies. Mon chéri, je ne sais rien, mais Kaledine est-il bien l'homme qui convient en des circonstances aussi difficiles ?

Maintenant, autre chose. Je cherche quelqu'un de bien pour remplacer Obolensky. (A propos il m'a demandé une audience. C'est très désagréable. Ce n'est pas mon affaire de causer avec lui). Est-ce qu'Adrianov (1) conviendrait ? Est-il toujours de ta suite ? Il a été acquitté ; est-ce que cela a de l'importance qu'il ait été jugé ? Il en est sorti absolument net. Si tu n'as pas d'objection contre lui, télégraphie aussitôt que tu es d'accord avec le N° 1, alors je le proposerai à Sturmer qui pourrait parler au Ministre de l'Intérieur, non comme si cela venait de toi, mais seulement comme un choix auquel tu ne ferais pas d'objection. Il a été très bien à Moscou. Dzjounkovsky a essayé de lui casser le cou et aussi à Youssoupov. De tous, c'est Adrianov le moins coupable. Mais tu peux mieux juger toi-même. Ensuite, pour en terminer avec Obo-

(1) Ancien Préfet de police de Moscou révoqué après les pillages des maisons allemandes à Moscou.

lensky, est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner la place de Komarov (1) ? Je doute que celui-ci vive longtemps, et si même on lui sauve la vie, il restera invalide. C'est une très belle situation ; lui est du régiment Préobrajentzy et je pense qu'il conviendrait très bien pour un poste semblable. Si tu consens à cela, télégraphie : N° 2 Oui. Tu vois, j'ai noté cela sur un papier. Je le verrai probablement mardi et alors, s'il fait des histoires je pourrai lui dire que tu penses à lui, dans l'avenir, pour le Palais d'Hiver. Il est de ta suite, tandis que Zeime n'en est pas, et il convient mieux.

Qu'as-tu fait de la lettre de Goutchkov? Enfin notre Botkine a compris quel homme il est. Ils sont parents, mais ce n'est que maintenant qu'il a compris le génie du mal qui est en lui. Lui et Polivanov ont tâché de nuire à son frère, le marin. Tu l'as sauvé maintenant, en envoyant le télégramme à Rousski qui auparavant ne tenait pas à exécuter tes ordres au sujet de Botkine. Mais on l'a reçu là-bas comme un chien. Eh bien, je suis contente que Broussilov ait envoyé Kalédine dans le midi et remis tout à Gourko. C'est ce qu'il pouvait faire de plus intelligent. Qu'il soit raisonnable et ne s'obstine pas ! Explique-le lui nettement.

Sois sévère avec Baby pour qu'il ne joue pas à table, qu'il ne mette pas ses mains et ses coudes sur la table et ne lui permets pas de lancer des boulettes de pain. Je t'embrasse tendrement. Que Dieu te bénisse et te protège ! Ta vieille

WIFY.

Je t'en prie, fais attention à ce qu'Ania a écrit à propos de l'augmentation des appointements des pauvres fonctionnaires dans tout le pays. Cela doit venir directement de toi. On peut toujours trouver l'argent. Cela porterait un coup aux idées révolutionnaires. Notre Ami dit que si tu choisis Adrianov, il faudra le nommer Préfet temporaire, et alors personne ne pourra rien dire contre lui.

1) Gouverneur du Palais d'Hiver.

Tsarskoïe-Selo, 26 septembre 1916.

MON CHER AMOUR,

Voilà — vas-tu dire — une grande feuille, ça signifie que de nouveau elle bavardera beaucoup ! Eh bien, Protopopov a dîné avec Ania — elle le connaît depuis un an ou deux — et il a proposé mon ami K. N. Khagandokov pour remplacer Obolensky. J'ai tous les renseignements sur lui — bien que nous le connaissions, et vraiment cela semble très bien. Il est actuellement gouverneur militaire et Ataman des Cosaques de l'Amour. Il a fait la campagne de Chine, la guerre russo-japonaise et celle-ci ; il a participé à la répression de l'insurrection de Mandchourie en 1900. Il doit avoir mon âge, ou peut-être un peu moins ; il est officier depuis août 1890 ; il a toutes les décorations que comporte son grade. Notre Ami dit que s'il nous aime, pourquoi ne pas le prendre. Moi j'ai été prise tout à fait à l'improviste, n'ayant jamais pensé à lui. Il a le grade de général-major. Peut-être vaut-il mieux qu'Adrianov qui, évidemment, a des ennemis. Il me semble que Khagandokov m'a dit qu'il a quitté le service à cause de ses reins, mais ce poste n'est pas fatigant ; il faut seulement un homme énergique, et rien que sa croix blanche produirait déjà un certain effet. Hier, à Moscou, il y a eu des désordres, de sorte que Protopopov a envoyé là-bas aussitôt Wolkonski et a dit à Bobrinski d'envoyer aussi son adjoint pour voir ce qui se passe là-bas. Il ne perd par son temps, je suis heureuse de pouvoir le dire. J'espère que lui et l'autorité militaire rétabliront bientôt le calme. Mais sûrement cela commencera ici et Obolensky ne sera pas à la hauteur de sa tâche. Nous avons vu ce qu'il a fait dans le régiment où il aurait pu arrêter toute cette histoire (1). Je t'envoie la supplique d'un infirmier qui a tué un homme. Parcours-la seulement. Il demande qu'on l'envoie comme infirmier sur le front. Toi seul peux changer l'arrêt en donnant cette autori-

(1) Allusion à la mutinerie du régiment Préobrajentzy, en 1905.

sation. C'est notre Ami qui m'a remis cette supplique, et Rostovtzev dit que toi seul tu peux quelque chose. Les notes en rouge sont de ma chancellerie.

Protopopov a demandé l'autorisation de te voir. Ne lui diras-tu pas de faire relâcher Soukhomlinov? Il dit que, bien entendu, on peut faire cela tout de suite. Il dira au Ministre de la Justice de le noter pour te le rappeler quand il te verra. Et aussi à propos de Rubinstein pour qu'on l'envoie sans retard en Sibérie et ne le laisse pas ici où sa présence irrite les Juifs. Protopopov partage entièrement la façon de voir de notre Ami sur cette question. Protopopov pense que c'est Goutchkov qui a incité les autorités militaires à l'arrêter dans l'espoir de trouver des preuves contre notre Ami. Sans doute il a eu des histoires d'argent très malpropres, mais il n'est pas le seul. Permets-lui de te parler de tout cela très franchement. J'ai dit que tu désirais autant que moi la sincérité.

Je te remercie très, très tendrement de ta chère lettre que je viens de recevoir. Je suis si heureuse que tu aies donné cet ordre à propos de Pahlen.

Maintenant, mon ange, au revoir. Que Dieu te bénisse et te protège ! J'embrasse sans fin chaque petite place aimée.

A toi.

Le Synode m'a donné une charmante icone ancienne, et Pitirim a lu une aimable adresse. J'ai marmotté une réponse (1). J'ai été enchantée de voir ce cher Shavelsky. Notre Ami est agité parce qu'on ne t'a pas obéi (Broussilov), car ta première idée était la bonne, et c'est dommage que tu aies cédé. Ton « esprit » avait raison quand tu désirais le changement. Il a levé l'icone de la Sainte Vierge et t'a béni de loin en disant : *Que le soleil brille là-bas* !

Ania rapporte de la ville ce message. Elle t'embrasse. La femme d'Obolensky, tout en larmes, assomme sans cesse notre Ami à propos de la démission de son mari et demande pour lui un bon poste.

(1) Le 25 septembre 1916, les membres du Saint-Synode furent reçus par l'Impératrice et lui remirent une adresse et une icone pour son travail dans les hôpitaux pendant la guerre.

Tsarskoïe-Selo, 27 septembre 1916.

MON ANGE,

Quand je me suis mise au lit, il y avait déjà 5° au-dessous de zéro ; ce matin il y a 1° et il fait gris. Mon cœur étant encore dilaté, je m'arrangerai pour ne voir personne demain et resterai au lit toute la journée ; peut-être cela me fera-t-il du bien. Mon chéri, demain tu recevras le nouveau Ministre de l'Intérieur. Il est émotionné. Montre-lui ta force de volonté et de décision, cela l'aidera et lui donnera du courage. Force-le à parler à Alexeiev pour que celui-ci sente qu'il a à faire à un homme intelligent, qui ne perd pas de temps. Cela sera un antidote aux lettres de Goutchkov. Parle-lui de Soukhomlinov ; il trouvera un moyen d'agir, autrement le vieux mourra en prison et nous ne nous le pardonnerons jamais. En réalité, il est là-bas surtout pour sauver la Kchesinskaia et Serge Mikhailovitch et c'est à cause de ces derniers qu'on n'ose pas porter l'affaire devant les tribunaux. Même André Vladimirovitch a parlé dans ce sens à Rudiger-Belaiev, quoique lui-même soit l'amant de la Kchesinskaia. Parle-lui ensuite de Rubinstein ; il saura ce qu'il faut faire. Je suis si heureuse pour le comte Pahlen. Je pense que tu as raison pour Adrianov : je viens justement de recevoir une lettre de Protopopov qui me prouve qu'il ne conviendrait pas. Je te l'avais désigné comme ça, entre autres, parce que son nom m'était venu en tête. Si Khagandokov peut aller, ce sera sans doute bien, au moins toutes ses décorations militaires permettent de l'espérer, mais cependant peut-être trouveras-tu quelqu'un d'autre. Sturmer a proposé un certain Mayer, qui a été pendant quelques années à Varsovie, mais son nom est trop allemand et provocant pour les sottes oreilles d'à présent.

10 heures et demie. On vient de me remettre ta chère lettre ; je te remercie infiniment et t'embrasse, mon cher trésor. J'amènerai avec moi Ania : notre Ami l'a demandé, car c'est une brave fille qui aide honnêtement quand et où elle peut, et si plusieurs de « nous » sont réunis, cela apportera plus de

paix et de force. Elle pourra déjeuner dans le train, car elle serait gênée dans la salle avec tant de monde. Le repos lui sera agréable ainsi que le grand air, la promenade, le thé, etc. et tout de même nous serons entre nous. Maintenant elle ne s'agite plus. Je te bénis et t'embrasse sans fin, avec tout mon amour ardent. Pour toujours, mon petit mari, ta vieille femme

ALIX.

Je te renvoie la lettre de Nicky ; il m'a dit exactement la même chose. Je t'en prie, parle sévèrement de cela à Sturmer. Nous poussons les gens à la république, nous, des orthodoxes, c'est vraiment honteux. Ne peux-tu pas prier le président Poincaré de rappeler Sarrail et demander à la France et à l'Angleterre (c'est mon idée) de défendre Tino, le Roi, au lieu de prendre parti pour Venizelos révolutionnaire et franc-maçon ? Fais venir Sturmer, puisqu'il est difficile d'écrire cela. Donne-lui de sévères instructions. Nous agissons très mal et je comprends que le pauvre Tino ait failli devenir fou.

Tiens devant toi ma petite liste. Notre Ami a demandé que tu parles de tout cela à Protopopov, et ce sera très bien si tu lui parles de notre Ami, ainsi il l'écoutera et aura confiance en ses conseils. Fais-lui sentir que tu ne crains pas de Le nommer. J'ai parlé de Lui très tranquillement. Grigori était allé chez lui, il y a quelques années, alors qu'il était très malade. C'est Badméiev qui l'avait appelé. Dis-lui de se méfier d'Andronnikov et de ses visites et que Protopopov le tienne à distance.

Pardonne-moi de t'ennuyer, mon chéri, mais je suis toujours inquiète, car tu es terriblement occupé et peux oublier quelque chose, c'est pourquoi je suis comme ton carnet vivant.

SUNNY.

Parle à Protopopov de :

1° Soukhomlinov — qu'il trouve un moyen de le faire sortir de prison.

2° Rubinstein — le déporter.

3° Préfet de Police.

4° Augmentation des appointements des fonctionnaires comme faveur de la part et non des Ministres.

5° Ravitaillement — dire sévèrement que tout doit être fait pour obtenir une bonne organisation ; que tu l'ordonnes.

6° Lui dire d'écouter les conseils de notre Ami, que cela lui vaudra la bénédiction de Dieu et facilitera son travail et le tien. Je t'en prie, dis-le-lui. Laisse-lui voir ta confiance en Lui. Il le connaît depuis quelques années déjà. Tiens ce papier devant toi.

Tsarskoïe-Selo, 28 septembre 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Eh bien, j'avais décidé de rester au lit toute la journée et Apraxine, à qui ma mine a tout à fait déplu, m'en avait priée aussi. Cependant Sturmer vient de me téléphoner et me demande instamment de le recevoir, de sorte que je serai sans doute obligée de me lever à 6 heures. Ensuite Schwedov et Obolensky sollicitent une nouvelle audience. Eux, je puis les remettre à quelques jours. Et c'est toujours ainsi. Il est probable qu'ils ont eu vent de notre départ et, comme chaque fois, tous arrivent. Aujourd'hui il fait plus doux, il pleut ; le soleil s'est montré un moment. Mon chéri, imagine-toi qu'Obolensky a demandé à voir notre Ami et il l'a envoyé chercher dans une magnifique limousine (Grigori connaît depuis quelques années Mia, la femme d'Obolensky). D'abord Obolensky s'est montré très nerveux, puis il s'est mis à parler et à parler et, au bout d'une heure, il a commencé à pleurer. Alors Grigori est parti, car il a vu que son âme venait d'être tout à fait touchée. Il a parlé de tout ouvertement ; il a raconté avec quel zèle il a travaillé, bien que cela ne lui ait pas réussi. Il a dit avoir entendu parler qu'on voulait lui faire *peindre les toits des palais* (quelqu'un, probablement a eu la même idée que nous) (1) mais qu'il ne voudrait pas d'une

(1) Un poste dans l'administration des Palais de la Cour

place pareille. Il veut le travail auquel il est habitué : son rêve, c'est d'être gouverneur général de Finlande, et toujours et en tout il prendra conseil de notre Ami. Il a parlé contre Ania et a été très étonné quand notre Ami lui a dit « qu'elle est de Dieu » et qu'elle a tant souffert. Ensuite il a montré les vingt lettres que notre Ami a envoyées durant ces dernières années, avec des requêtes, et a dit qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu. Quand Grigori l'a questionné sur les pots-de-vin, il a répondu que lui-même n'en touchait pas, mais que ses adjoints en ont touché beaucoup. Je ne peux me faire à l'idée que cet homme si fier se soit ainsi humilié ; mais dans son malheur il a senti qu'en Lui seul il trouverait la force. C'est certainement sa femme qui l'y a poussé. Penser qu'il a pleuré ! — Ensuite notre Ami dit que les affaires ne marcheront pas tant que ton plan ne sera pas suivi.

Je viens de recevoir ta chère lettre. Je t'embrasse et te remercie encore une fois. Ania était ici tout à l'heure, elle te remercie et t'embrasse tendrement.

Merci, mon chéri, pour l'explication au sujet de Broussilov, auparavant je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. En tout cas, notre Ami dit qu'il faut agir d'après tes idées, ta première idée est toujours la meilleure. Il y a ici un jeune évêque extraordinaire qui vient d'être sacré : Melchissedec, que Pitirim a amené du Caucase. Maintenant il est évêque de Cronstadt. L'église est toujours pleine quand c'est lui qui officie. Il est très grand — (c'est un futur Métropolite) — imagine-toi que pendant quelques années il a été supérieur du couvent Bratsky, à Moghilev, et admire et respecte profondément l'icone miraculeuse de la Vierge devant laquelle nous allons toujours. Je t'en prie, mon chéri, viens-y avec moi et avec Baby. J'apporterai aussi une veilleuse pour l'allumer devant l'icone ; je l'ai promise au supérieur il y a quelque temps. Je ferai la connaissance de Melchissedec vendredi, chez Ania, dans sa maison, avec notre Ami. On dit que sa conversation est extraordinaire. Nous comptons partir dimanche à trois heures et arriver lundi à Moghilev pour le thé, à 5 heures. Est-ce bien ? Après ta promenade, et alors je pourrai rester couchée plus longtemps. — Quelle joie de se revoir bientôt,

dans cinq jours ! ! Cela semble incroyable. Je te couvre de tendres baisers. Que Dieu te bénisse, te protège et te garde de tout mal ! Pour toujours, ta petite

WIFY.

Notre Ami dit que cela signifie beaucoup, au sens spirituel, qu'un homme comme Obolensky soit passé complètement de son côté.

Tsarskoïe-Selo, 29 septembre 1916.

MON ADORÉ,

Temps gris, tempête ; ces deux derniers jours le baromètre est très bas et nous qui souffrons du cœur le sentons particulièrement. Sturmer a passé trois quarts d'heure ici ; il n'avait rien de particulier à me dire. Nous avons parlé de plusieurs questions ; je lui ai exprimé très nettement mon opinion au sujet de la Grèce, et puis Soukhomlinov, les Ministres, la cherté de la vie, les prisonniers, Goutchkov. Tout le monde et en particulier les gens de la Douma savent que Goutchkov correspond avec Alexeiev, ce qui nuit beaucoup à ce dernier auprès des braves gens. On voit que Goutchkov et Polivanov comme des araignées entourent Alexeiev de leur toile et l'on voudrait lui ouvrir les yeux et le délivrer. Tu peux le sauver. J'espère fermement que tu as causé avec lui au sujet des lettres.

Oui, Alexeiev m'a dit la même chose à propos des Roumains. En quelle qualité y va Belaiev ? Avec une lettre ou comme conseiller ? Que le diable les emporte, quels poltrons ! Et maintenant, naturellement, notre front est beaucoup plus étendu. Je trouve que c'est tout à fait désespérant. As-tu pensé à la mobilisation des Tatars en Russie et en Sibérie ? Comme tu devais être fatigué après deux heures de rapport ! En effet, Protopopov parle comme une cascade. Je suis heureuse qu'il t'ait fait une bonne impression. J'espère qu'il a causé avec Alexeiev, je l'en avais prié. Je t'envoie mes doux et tendres

baisers, mon petit oiseau. Que Dieu te bénisse et te protège ! Mille caresses de ta vieille

ALIX.

Tsarskoîe-Selo, 30 septembre 1916.

MON PETIT OISEAU CHÉRI,

Je te remercie bien vivement de ta chère lettre, que je viens de recevoir. Qu'as-tu décidé à propos d'Obolensky et de la Finlande? Je suis si heureuse que tu sois content de ta conversation avec Protopopov ; puisse-t-il être digne du poste que tu lui as confié et travailler comme il faut pour notre pauvre et malheureux pays ! Tu peux quand même écrire samedi, puisque nous ne partirons que dimanche à 3 heures. Quelle joie de vous revoir, mes deux trésors précieux ! Je fais le possible pour aller mieux ; le cœur n'est pas dilaté, — j'ai pris tant de gouttes — mais il me fait très mal. Néanmoins, je sortirai ce soir pour voir notre cher Ami et recevoir ses bénédictions pour le voyage. Quelle tempête ! les dernières feuilles sont arrachées ; pendant cinq minutes le soleil a brillé ; mais il ne nous a pas gâtés cette année, et j'espère le trouver à Moghilev, dans tous les sens du mot. J'ai prié Varavka d'examiner Ania ; il est très mécontent de son cœur (de même que notre Ami). Il est très heureux qu'elle parte avec nous et espère que ce sera pour elle un repos. Ici, elle court du matin au soir ; elle a les yeux très cernés, respire mal et a des vertiges. Maintenant, mon trésor, mon chéri, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Baisers sans fin de ta vieille et aimante

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 1er octobre 1916.

Tes lettres ont beaucoup de retard. Il souffle une telle tempête. Merci d'avoir consenti à recevoir le Métropolite et

Raiev. Ils ont demandé que ce soit au plus tôt, avant que ne reparte le Métropolite Vladimir, seulement pour apporter la Sainte Icone de la part du Synode et rien de plus. Tu dois être fatigué. Je vois d'après les journaux que les Ministres l'un après l'autre sont allés au Grand Quartier. J'ai eu la visite d'Obolensky qui est resté une heure un quart, si bien que j'étais mortellement fatiguée. Il parle comme une machine remontée ; il n'a été question que du ravitaillement de Petrograd ; il n'a parlé de rien d'autre, le temps manquait, car Viltchkovsky attendait avec le rapport. J'ai passé une soirée tranquille, calme, de 8 heures et demie à 10 un quart avec notre Ami, l'évêque Isidore, l'évêque Melchissedec. C'était si agréable ; on a causé si tranquillement ; il y avait une telle atmosphère de paix, d'harmonie.

Je t'ai envoyé le télégramme concernant Pitirim et Raiev. J'aurais voulu que tu sentisses qu'on pensait à toi.

Je te remercie tendrement et t'embrasse pour ta chère lettre. Je suis heureuse qu'au moins là-bas Belaiev soit utile. C'est ma dernière lettre. Au revoir. Que Dieu te bénisse, mon ange ! Je me réjouis infiniment de te revoir et de sentir tes ardentes caresses. Pour toujours

A toi.

Moghilev, 12 octobre 1916.

MON CHER CHÉRI,

Le cœur gros je te quitte de nouveau. Comme je déteste ces adieux ; ils me déchirent ! Dieu soit loué que le nez de Baby aille bien ; c'est du moins une consolation. Mon amour, je t'aime plus que je ne puis le dire. Durant ces vingt-deux années ce sentiment a grandi sans trêve, et c'est pour moi une souffrance de te quitter. Tu es si seul dans cette foule, il y a si peu de chaleur autour de toi. J'aurais tant voulu que tu pusses venir, ne fût-ce que pour deux jours, afin de recevoir la bénédiction de notre Ami. Cela t'aurait donné de nouvelles forces. Je sais que tu es courageux et patient,

mais tu es un homme et Son attouchement sur ta poitrine calmerait ta douleur et te donnerait la sagesse et l'énergie d'En Haut. Ce ne sont pas là des mots. C'est ma conviction la plus ferme. Alexeiev pourrait se passer de toi pendant quelques jours. Ah ! mon cher mari, arrête cette effusion de sang inutile. Pourquoi marcher contre un mur ; il faut attendre un moment favorable et ne pas aller en avant aveuglément. Pardonne-moi de te parler ainsi, mais tous le sentent. Tu devrais ne recevoir personne sauf Protopopov ; ce serait bien. Fais-le appeler de nouveau, qu'il s'entretienne plus souvent avec toi, te demande conseil et te dise ses intentions ; cela l'aiderait beaucoup. Je te dis tout cela pour ton bien, pour le bonheur de notre chère patrie, et non à cause de mon vif désir d'être avec toi (tu sais que ce désir existe toujours), mais parce que je connais cet apaisement que notre Ami peut, je le sais, te donner, et que tu es fatigué moralement ; — tu ne peux pas tromper ta vieille petite femme !

Au revoir, mon Soleil, ma joie et ma bénédiction. Que Dieu tout-puissant te garde, te protège, te dirige et te bénisse ! Je te couvre de tendres et ardents baisers et te serre fortement dans mes bras. Je sais qu'il y a des personnes auxquelles ma présence à Moghilev ne plaît pas et qui ont peur de mon influence, alors que d'autres ne sont tranquilles que quand je suis près de toi. Tel est le monde. Au revoir, mon petit, père de mes enfants. Pour toujours tienne.

Tsarskoîe-Selo, 14 octobre 1916.

MON ANGE ADORÉ,

Merci, merci pour ta tendre lettre et les bonnes nouvelles. Je ne puis te dire quelle joie elle m'a donnée et combien de vie et de soleil elle a apporté à mon triste cœur.

Pardonne-moi cette lettre si courte. J'ai eu Protopopov une heure et demie. Protopopov a vu Soukhomlinov ; il est si heureux. Une conversation très intéressante ce matin à la

Douma, pendant 48 minutes. Le cœur va bien, surtout depuis ta lettre. Bénédictions et baisers sans fin de nous tous. Pour toujours

A toi.

Dis à Protopopov que tu es heureux quand il va chez Grigori et s'entretient avec lui, et que tu espères qu'il en sera toujours ainsi.

Tsarskoîe-Selo, 15 octobre 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement pour ta bien chère lettre. J'espère que Baby va maintenant tout à fait bien. Ne lui permets pas de manger des huîtres qui ne sont pas fraîches. Je me sens maintenant tout autre depuis que je sais que tu viendras pour quelques jours ; c'est une perspective si agréable de t'avoir de nouveau ici, après six mois. Et de nouveau, tous nous pourrons aller à la Sainte Communion, si tu le veux, et recevoir ensemble la force et les bénédictions. Tu n'as pas besoin de longues préparations. Ensuite je pense que tu iras, en novembre, à Reni, etc. Il te sera utile de voyager de nouveau ; il est bon que les troupes te voient.

Je suis heureuse que tu aies dit à Protopopov de causer avec G. et B. Ce soir j'irai voir notre Ami. Il dit que « Maria » n'était pas une « punition », mais une « erreur ».

Mon adoré, je te bénis et te couvre sans fin des baisers les plus tendres. Pour toujours je reste ta vieille et affectionnée

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 16 octobre 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Mille tendres remerciements pour ta chère lettre. Je t'attendrai avec impatience mercredi après-midi. J'espère qu'alors

Baby sera complètement rétabli. Hier, j'ai passé une agréable soirée chez Ania avec notre Ami, son fils et l'évêque Isidore. Puisque maintenant Obolensky se conduit bien et L'écoute, Il pense que ce serait bien si Protopopov le prenait pour adjoint ; avec lui il travaillerait très bien et on ne serait pas obligé de le chasser du service. Notre Ami ne tient pas du tout à Kourlov, mais il est très lié avec Badmaiev, et Protopopov a été guéri par Badmaiev et lui doit donc de la reconnaissance.

Grigori pense qu'il serait préférable d'appeler des hommes jeunes plutôt que ceux qui ont plus de quarante ans et sont nécessaires chez eux pour les travaux et la surveillance de leurs propriétés.

Je t'embrasse sans fin et te bénis. Grigori est si heureux que tu viennes. Pour toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 17 octobre 1916.

MON BIEN-AIMÉ,

Je te remercie de tout cœur, mon ange, pour ta chère lettre. Hier, j'ai passé à l'hôpital une soirée tranquille, intime. Aujourd'hui je reçois les deux Motono qui retournent au Japon. Encore à propos d'Obolensky : visiblement notre Ami est très content ; cet homme est très changé, en mieux ; il pense donc qu'il serait bon que Protopopov le prît pour adjoint.

Comme ce sera merveilleux d'aller tous ensemble à la Sainte Communion ! Je ne puis dire avec quelle impatience j'attends cette bénédiction et cette joie et aussi de t'avoir de nouveau à la maison ! Je t'en prie, dis que personne de la famille n'assiste ce jour-là au service. Je suis très heureuse que tu aies télégraphié à Tino, cela l'aidera et lui donnera courage. Maintenant, mon Soleil, au revoir ; que Dieu te bénisse ! Bientôt, bientôt je te serrerai fortement sur ma poitrine ; quel bonheur ! Je te couvre de tendres baisers et reste pour toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 25 octobre 1916..

MON ANGE A MOI,

Encore une fois nous nous séparons ! Je ne puis te dire quelle consolation et quelle joie ce fut de t'avoir de nouveau à la maison après six longs mois. Chaque caresse a été un cadeau et longtemps je m'en réjouirai.

Et maintenant cette histoire avec la Pologne (1). Mais Dieu arrange les choses pour le mieux, de sorte que je veux croire que tout sera pour le mieux quoi qu'il advienne. Leurs troupes combattront contre nous ; il y aura des troubles, une révolution, tout ce que tu voudras, voilà mon opinion. Je tâcherai de savoir ce qu'en pense notre Ami.

Mon chéri, au revoir ; que Dieu te vienne en aide ! Il ne me plaît pas que Nicolacha vienne au Grand Quartier. Dieu veuille qu'il ne fasse pas quelque manigance avec ses gens. Ne lui permets pas maintenant d'aller n'importe où, qu'il retourne directement au Caucase (2), sans quoi le parti révolutionnaire l'acclamera de nouveau, et déjà on commence à l'oublier. C'est à lui et à Sazonov que nous sommes redevables de la question polonaise. Interdis-lui d'en parler ; envoie quelque part Zamoïsky quand il sera là. Que Dieu bénisse ton voyage ! J'ai un grand poids sur le cœur. Je te couvre de baisers passionnés, sans fin. Il m'est insupportable de savoir que tu as sans cesse des ennuis et des soucis et que tu es si loin. Mais de cœur et d'âme je suis toujours près de toi, brûlante d'amour. Pour toujours, mon chéri, mon Soleil, ta vieille

WIFY.

(1) Allusion à la déclaration de Guillaume II.

(2) Le Grand-Duc quitta le Grand Quartier le 19 novembre pour se rendre au Caucase en passant par Kiev.

Tsarskoîe-Selo, 26 octobre 1916.

MON CHÉRI,

Mes pensées les plus tendres t'entourent. Tout est désert, triste et accablant sans mon Soleil et mon Rayon de Soleil. La nuit est longue, solitaire. Ça m'a été une joie de recevoir tes deux télégrammes. Hier soir j'ai vu notre Ami, avec ses deux filles, dans la petite maison. Il a si bien parlé. Il était si heureux de t'avoir vu. Il te prie de répondre à tous ceux qui te parlent de la Pologne et t'ennuient avec cette question : *Je fais tout pour mon fils ; je serai pur devant mon fils.* Et cela les fera taire immédiatement. Ne permets à personne de t'ennuyer avec cela et coupe court à ces conversations ; tu es le maître.

Embrasse tout le monde à Kiev. Que Dieu bénisse ton voyage ! Mille tendres baisers de ta vieille et affectionnée

SUNNY.

Dis à Paul d'être de retour quand Nicolacha viendra ; ce sera mieux. As-tu parlé d'Obolensky ?

Tsarskoîe-Selo, 29 octobre 1916.

MON TRÉSOR ADORÉ,

Toutes mes tendres pensées sont avec toi. J'ai lu ce que disent les journaux allemands sur la question polonaise, et comme ils sont mécontents que Guillaume ait fait ce qu'il a fait sans demander l'opinion du pays ; ils sentent que ce sera toujours une source d'hostilités entre nos deux Etats. D'autres regardent cela comme une chose peu sérieuse et très vague. Moi je pense que Guillaume a fait une gaffe énorme et qu'il aura beaucoup à en souffrir. Les Polonais ne se soumettront pas au régime allemand, au régime de fer sous le masque de

la liberté. Combien de Russes raisonnables, Schakhovskoï entre autres, te bénissent de n'avoir pas écouté ceux qui te demandaient de donner la liberté à la Pologne quand, en réalité, elle ne nous appartenait plus ; de sorte que c'eût été tout simplement ridicule ; et ils ont tout à fait raison.

Tu sais, Bontch-Brouievitch a produit sur moi, dans l'ensemble, une bonne impression. Je n'étais pas bien disposée pour lui après tout ce qu'on m'avait raconté et je le lui ai dit franchement. Nous avons eu une conversation intéressante qui a duré plus d'une heure. Maintenant je te parlerai de certaines choses dont tu feras ton profit et tu tâcheras de réparer les choses et de provoquer un changement ; seulement ne dis pas à Alexeiev que tu sais cela par moi. Il a déjà fait beaucoup de mal en disant à Ivanov ce mensonge, et je sens qu'il ne m'aime pas. Nous avons parlé de Danilov le noir. Il dit que c'est un homme capable, mais seulement pour un travail de bureau, non pour une œuvre vivante : toujours les paperasseries, et il est un élément nuisible, car le vieux Rousski est d'une santé assez faible (il a la mauvaise habitude de se mettre de la cocaïne dans le nez) et paresseux, et a besoin d'une main forte, énergique, loyale pour faire marcher les choses. On a remercié de braves gens et les autres se sont retirés d'eux-mêmes pour ne pas continuer à travailler avec Danilov. Il m'a dit pourquoi Rousski avait insisté pour avoir Danilov auprès de lui — protections, parenté avec sa femme ou quelque chose de ce genre (j'ai déjà oublié ce qu'il m'a dit) — en tout cas il ne l'a pas choisi pour ses capacités intellectuelles. Sous Kouropatkine, le contre-espionnage était à peu près inexistant, très faible ; autrefois on savait tout ce qui se passait en Finlande, en Suède, dans les provinces Baltiques, maintenant on ne sait presque rien ; *il n'y a presque plus de contre-espionnage : il est remplacé par la correspondance,* des paperasseries sans fin ; pour chaque cas on cherche des lois ; il n'y a aucune vie. Les trois hommes du contre-espionnage à Pétersbourg étaient auparavant sous les ordres de Bontch-Brouievitch ainsi que plusieurs autres, et ils étaient très utiles, quand on les guidait et les surveillait. Mais quand on l'eut déplacé, tout changea. Ces trois sont nommés aujour-

d'hui par Alexeiev, ils appartiennent à son état-major personnel de contre-espionnage et, conformément à ses ordres, arrêtent les gens, les mettent en prison et ensuite font leurs rapports à Moghilev. Ce n'est pas bien, et je comprends maintenant pourquoi il y a tant d'abus.

Imagine-toi : Rousski et son état-major n'ont pas de plans d'opérations actives. J'ai demandé pourquoi on ne fait pas d'offensive comme tu en avais donné l'ordre à Kouropatkine et à Rousski. Il m'a dit qu'elle est tout à fait possible, que nous avons beaucoup plus de troupes que les Allemands. Ils exercent leurs jeunes recrues à proximité des tranchées pour que les nôtres croient qu'ils ont des masses de troupes. Rousski est très satisfait de son poste et sa femme, qui est ambitieuse, ne désire pour rien au monde qu'il le perde, c'est pourquoi il préfère rester tranquille ; il ne travaille que deux heures par jour. C'est un brave et honnête homme, mais il aurait besoin d'un homme fort, qui l'obligerait à travailler. *Il néglige complètement la question du ravitaillement*, disant que le Ministre civil doit le lui fournir. C'est tout à fait faux. La question de l'administration civile, dans la zone des armées, est totalement négligée. Peux-tu arriver à comprendre tout ce que je t'écris ? C'est si difficile de rapporter une conversation. Ces points il les a notés pour moi, car j'avais peur de les oublier. Je puis dire seulement que je suis contente d'avoir fait sa connaissance, et je désire de tout cœur que tu le voies ; il te dirait beaucoup de choses que je ne puis te répéter ; c'est trop long et compliqué. Il ne demande rien, n'a besoin de rien, c'est seulement pour toi, pour le bien, qu'il a demandé l'autorisation de me voir pour parler à cœur ouvert. Il est très intelligent et il est très facile de causer avec lui. Mais il m'a dit beaucoup de choses tristes, qu'on entend aussi par ailleurs. — De la malhonnêteté partout. Mais il dit que dans cette armée tout est plus faible et plus désorganisé qu'ailleurs et il pense que si l'on aidait fortement le vieux, bien des choses pourraient être améliorées. Mais laisser les troupes inactives pendant des mois quand elles pourraient prendre l'offensive et remporter des succès, c'est démoralisant, dit-il.

J'ai dormi à peine une demi-heure cette nuit ; c'est insupportable, et sans motif, rien ne m'avait troublée, mais plus de chère « chaleur animale » pour me réconforter.

Maintenant au revoir. Que Dieu te bénisse, mon chéri ! Je te couvre de tendres baisers ; je t'aime. Pour toujours ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 30 octobre 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Pardonne-moi ce que j'ai fait, mais il le fallait. Notre Ami a dit que c'était absolument nécessaire. Protopopov est désespéré de t'avoir remis ce papier l'autre jour ; il pensait avoir bien agi jusqu'à ce que Grigori lui eût dit que c'était tout à fait mal. Alors, hier, j'ai parlé à Sturmer et tous deux croient en la sagesse extraordinaire de notre Ami, envoyé par Dieu. Par ce courrier, Sturmer te fait parvenir, pour que tu le signes, un nouveau papier qui remet d'un coup tout le ravitaillement au Ministère de l'Intérieur. Sturmer te prie de le signer et de le renvoyer par le train de quatre heures et demie ; alors il arrivera à temps, avant la réunion de la Douma, mardi. J'ai été forcée de prendre cela sur moi, puisque Grigori dit que tout sera entre les mains de Protopopov, et qu'il en finira avec toutes ces « Unions » et sauvera ainsi la Russie. Voilà pourquoi ce doit être entre ses mains. *Bien que ce soit très difficile, il faut faire cela.* Entre les mains de Bobrinski l'affaire ne marcherait pas. Si l'on fait confiance à notre Ami, Il aidera Protopopov, et Sturmer est d'accord sur tout.

Pardonne-moi, mais j'ai été forcée d'assumer cette responsabilité à cause de toi, mon chéri. La Douma aurait insisté pour que l'affaire fût en une seule main et non en trois ; alors mieux valait la remettre d'avance à Protopopov. Dieu bénira ce choix. La Douma préoccupe beaucoup Sturmer. Leur papier (1) est ignoble ; franchement révolutionnaire — les

(1) Il s'agit de la Déclaration du bloc progressiste.

Ministres espèrent par leur influence obtenir des changements et aussi que quelques desiderata qu'ils se proposent de formuler soient modifiés — par exemple qu'ils ne peuvent pas travailler avec de pareils Ministres. Quelle colossale insolence ! Ce sera une Douma pourrie ; mais il ne faut pas s'effrayer, si elle est trop ignoble, on la congédiera. Nous sommes en guerre avec eux et devons être fermes. Dis-moi si tu n'es pas fâché ? Mais ces hommes m'écoutent et quand c'est notre Ami qui les dirige, ce doit être bien. Protopopov et Sturmer s'inclinent devant Sa sagesse. La tête me fait mal et je me sens complètement abrutie, de sorte qu'il me semble que je n'écris pas très clairement. Je viens de recevoir ta précieuse lettre de Kiev. Un million de tendres remerciements ; je serais si heureuse si tout allait bien. Je t'embrasse sans fin avec un amour tendre, infini. Que Dieu te bénisse et t'aide ! Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 31 octobre 1916.

MON CHER BIEN-AIMÉ,

Il fait gris, il pleut, le temps est déprimant ; on sent un besoin de soleil. Toutes mes pensées t'entourent. Hier il y avait un très joli concert : Kouznetzov a une voix exquise et elle a dansé admirablement les danses espagnoles.

Protopopov me prie de le recevoir pour *Affaires très importantes*, je terminerai ma lettre après sa visite. Ensuite il me faudra recevoir quelques dames et plus tard Schakhovskoï et V. P. Schneider. De nouveau chaque minute est prise.

Mon cher amour, notre Ami te prie instamment de mettre fin à l'histoire Soukhomlinov, autrement Goutchkov et les autres ont l'intention de dire de vilaines choses. Donc télégraphie de suite à Sturmer, je pense que c'est lui que cela regarde avant tout. Télégraphie ceci : *Ayant pris connaissance du dossier de l'enquête concernant l'ancien Ministre de la Guerre, général Soukhomlinov, je trouve que l'accusation*

manque absolument de bases et que, en conséquence, l'affaire doit être rayée. Il faut que cela soit fait avant l'ouverture de la Douma, demain. Je sens que je suis cruelle en insistant ainsi auprès de toi, mon doux ange patient, mais toute ma foi est en notre Ami qui ne pense qu'à toi, à Baby, à la Russie ; et sous son égide nous traverserons ces temps pénibles. Ce sera un combat difficile, mais l'homme de Dieu est près de toi pour te garder et conduire avec sécurité ta barque entre les récifs. Et ta petite Sunny est derrière toi, comme un roc ferme et inébranlable, avec la décision, l'amour et la foi, pour lutter pour ses chéris et pour notre patrie. Je vais faire une rapide promenade d'une demi-heure en automobile, afin d'avoir la tête fraîche pour Protopopov. Dieu m'aidera pour toi.

Je t'envoie un papier concernant le service secret d'Alexeiev. Puisque ces gens se mêlent de choses qui ne les regardent pas, il faut changer tout cela. J'ai oublié de te l'envoyer plus tôt. Ensuite, Rubinstein : il est mourant. Télégraphie ou donne l'ordre à Alexeiev de télégraphier immédiatement à Rousski de remettre Rubinstein, de Pskov, au Ministère de l'Intérieur (mieux vaut télégraphier toi-même), alors il agira tout de suite. Je n'ai pas le temps de t'écrire notre conversation ; il me faut expédier ma lettre. Ils ont réussi à empêcher la Douma de proclamer leur ignoble déclaration (1).

Baisers sans fin et remerciements pour ta tendre lettre inattendue. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 1er novembre 1916.

MON TRÉSOR ADORÉ,

Je te remercie tendrement pour ta chère longue lettre avec les détails sur ton séjour à Kiev. Je suis heureuse que tu aies

(1) Cette déclaration fut lue à la Douma le 1er novembre.

passé des soirées intimes avec ta chère maman et que tu aies réussi à faire tant de choses.

Je suis si peinée d'avoir été forcée de t'envoyer ce télégramme, chiffré par Protopopov, mais tous les Ministres sont très nerveux à cause de la Douma et ils ont eu peur d'un esclandre des députés et d'un refus de ratification, si sa nomination était annoncée aujourd'hui, et alors Sturmer aurait été forcé de dissoudre la Douma. Si l'on pouvait attendre un peu, il deviendrait moins difficile alors d'ajourner la Douma. Je n'étais pas d'accord avec le papier et je savais que notre Ami aussi ne le serait pas. C'est pourquoi j'ai envoyé Protopopov directement chez lui pour qu'ils parlent de cela ensemble. Notre Ami dit que c'est la faute des Ministres, qui tous ces jours-ci, n'ont point travaillé. Imagine-toi que Bobrinski n'a même pas pensé à remplacer son adjoint ; cependant, dans le papier que t'a montré Protopopov, il était écrit qu'il devait le faire. Maintenant j'ai demandé à Sturmer qu'en son nom il lui ordonne de le faire. Ceux qui servent chez Bobrinski sont très mauvais et inclinent vers les partis de gauche.

Quelles nouvelles as-tu de l'affaire du port de la Baltique ? Schakhovskoï m'a dit qu'au Conseil des Ministres Trépov a été grossier envers Grigorovitch à propos de la catastrophe d'Arkhangelks (1) et a employé des mots très raides, pas du tout convenables. Vraiment ils ont besoin d'être secoués et remis au pas.

Jeudi, notre Olga aura vingt-et-un ans ! C'est un âge respectable ! Je me demande toujours qui épouseront nos filles et je ne puis me représenter quel sera leur sort. Si seulement elles pouvaient trouver ce grand amour et ce bonheur que toi, mon ange, tu m'as donnés pendant ces vingt-deux années. Aujourd'hui c'est chose si rare, hélas !

Comme il fait sombre ; jamais de soleil ; j'espérais qu'avec le froid le temps deviendrait plus clair. Tu me manques tant, mon chéri ; je soupire après tes tendres caresses. Notre Ami est très fâché contre Protopopov qui, par poltronnerie, à cause de la Douma, ne veut pas qu'on fasse savoir qu'il a

(1) Explosion qui fit beaucoup de victimes.

pris en mains le ravitaillement. Notre Ami lui a dit qu'il aurait pu expliquer qu'il s'est chargé du ravitaillement et espère que d'ici une semaine environ il aura tout arrangé de façon satisfaisante. Protopopov demande qu'on ne l'en charge que dans deux semaines, ce qui est stupide. Grigori ne s'inquiète pas beaucoup de la Douma car, dit-il, ils crient toujours quoi qu'on fasse. C'est aussi mon avis. Ania t'envoie de tendres baisers ; elle a été très heureuse d'aller à la campagne et de visiter à Moscou toutes les reliques surtout Skopin Shouiski. Elle est allée chez le Métropolite qui prie qu'on ne lui donne pas comme aide un évêque. Notre Ami pense de même.

Nous t'embrassons tendrement. Que Dieu te bénisse, te protège et t'aide !

Pour toujours, ta

WIFY.

J'espère que tu as télégraphié à propos de Rubinstein qui est mourant.

Tsarskoîe-Selo, 2 novembre 1916.

MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

Je te remercie de tout cœur pour ta douce lettre. Ce matin j'ai reçu ton télégramme d'hier soir. Je me sentais troublée et triste, car je savais t'avoir dérangé avec mon télégramme russe. Je déteste t'importuner et te demander de modifier ce que tu as décidé, surtout quand je ne suis pas d'accord avec ce que disent les Ministres.

Enfin un soleil magnifique. C'est si agréable après de longues semaines grises. C'est dommage que vous deux ne soyez pas là pour le vingt-et-unième anniversaire d'Olga. Il y aura un service religieux, dans ma chambre, à 1 heure et demie. Je suis heureuse que les affaires de Roumanie aillent mieux. Vesselkine t'a probablement raconté des choses intéressantes ; c'est si bien qu'il y ait là-bas un homme énergique.

Maintenant, mon petit oiseau, joie de mon cœur, au revoir. Que Dieu te bénisse et te protège ! Toujours de tendres baisers de ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 3 novembre 1916.

MON AMOUR BIEN-AIMÉ,

Je me réjouis tendrement avec toi à l'occasion de la fête de notre grande fille. Nous avons eu un *Te Deum* à l'hôpital, et maintenant dans ma grande chambre. J'ai passé une soirée exquise avec notre Ami et Isidore : *Calme papa, écris que tout ira bien* (que Protopopov aura le ravitaillement entièrement entre ses mains) *que tout est dans l'avenir*. Ils ont trop tardé, c'est pourquoi on n'a pas pu le nommer. Tout cela c'est de leur faute, ça aurait pu marcher tout à fait bien. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter, ta décision est juste et sera exécutée un peu plus tard. Il est désolé que Nicolacha vienne au Grand Quartier. Il a parlé admirablement, avec calme et une grande élévation. Cela t'aurait plu.

Mon chéri, n'enverras-tu pas quelqu'un à Oranienbaum, à l'école des officiers que dirige le vieux général Filatov. Là-bas, près de trois cents officiers apprennent le maniement des mitrailleuses, et c'est très mal organisé : un grand désordre.

Mon chéri, as-tu donné l'ordre que Rubinstein soit remis au Ministre de l'Intérieur ? Autrement il mourra à Pskov ; je t'en prie, mon chéri.

En rentrant de la promenade, je trouve ta précieuse lettre ; je t'en remercie bien vivement. Je suis contente que N. P. ne soit resté qu'un jour.

Maintenant, mon petit oiseau, je dois terminer ; le courrier va partir. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Tout à toi.

Ania est ici et t'embrasse.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE

Tsarskoîe-Selo, 4 novembre 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Je te remercie bien vivement pour ta chère lettre que je viens de recevoir. J'ai lu la lettre de Nicolas (1) avec un profond dégoût. Il fallait l'arrêter au beau milieu de son discours et lui dire que s'il se permet de toucher encore une fois à ce sujet et de parler de moi, tu l'enverras en Sibérie, car c'est une véritable trahison (2). Il m'a toujours détestée et il me calomnie depuis vingt-deux ans, et son cercle aussi (j'ai eu la même conversation avec lui cette année). Mais pendant la guerre, en un pareil moment, ramper derrière ta mère et tes sœurs et ne pas s'élever courageusement pour défendre la femme de son Empereur (qu'il soit ou non d'accord avec moi) c'est une vilenie et une trahison. Il sent qu'on compte avec moi, qu'on commence à me comprendre, à écouter mon opinion, et c'est cela qu'il ne peut supporter. Il est l'incarnation de tout ce qu'il y a de mauvais. Tous les gens dévoués le méprisent ; même ceux qui ne nous aiment pas beaucoup sont dégoûtés de lui et de ses propos. Et Fredericks, ce vieux, n'ose pas le faire taire et lui laver la tête, et toi, mon amour, tu es trop bon et trop doux. Un homme pareil il faut le faire trembler devant soi. Lui et Nicolacha sont mes plus grands ennemis dans la famille, sans compter les femmes noires et Serge. Il ne peut absolument pas nous souffrir Ania et moi — il ne s'agit pas des chambres froides, je t'assure. Je suis indifférente aux vilenies personnelles qu'on peut me faire, mais puisque je suis la femme de ton choix, ils ne doivent pas avoir cette audace. Mon ami, tu dois me soutenir, pour toi et pour l'avenir de Baby. Si nous ne l'avions pas, Lui (3), tout serait fini depuis longtemps, j'en suis absolument convain-

(1) Grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch.

(2) Il s'agit d'une lettre, publiée après la révolution, dans laquelle le Grand-Duc faisait pressentir les événements qui se préparaient et dont il tenait pour responsables l'Impératrice et Raspoutine.

(3) Raspoutine.

cue. Je Le verrai un instant, avant Sturmer. Ce pauvre vieux peut mourir après les ignobles propos qu'on a tenus sur lui à la Douma. Hier, quand dans son discours Milioukov a cité les paroles de Buchanan : que Sturmer est un traître, celui-ci s'est tourné vers Buchanan, qui était dans sa loge diplomatique, mais Buchanan s'est tu. C'est ignoble. Nous vivons des temps pénibles, mais Dieu nous aidera ; je n'ai aucune crainte. Qu'ils crient ; nous devons montrer que nous n'avons pas peur et que nous sommes résolus. Ta petite femme te défendra ; elle est derrière toi comme un roc. Je demanderai à notre Ami s'il croit utile que je parte dans une semaine, ou, s'il ne trouve pas mieux, puisque tu ne peux pas venir, que je reste ici pour aider le « faible » ministre? Ils ont élu de nouveau Rodzianko, et ses discours sont très mauvais ainsi que tout ce qu'il dit aux ministres.

J'espère que la jambe de mon chéri sera bientôt guérie. Et voilà encore Alexeiev qui est malade ; tous les soucis en même temps. Mais Dieu ne t'abandonnera pas, ni notre chère patrie, avec les prières et l'aide de notre Ami. Je suis heureuse que tu aies trouvé un poste pour Obolensky.

De nouveau le temps est vilain, 4°5 ; le soleil ne s'est montré que pendant deux jours. Je suis triste et fatiguée.

Tsarskoîe-Selo, 5 novembre 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Comme c'est désagréable que Baby doive rester couché, mais c'est évidemment le mieux, pourvu qu'il ne souffre pas ! Alexeiev devrait prendre un congé de deux mois et partir, et tu pourrais prendre quelqu'un comme aide, par exemple Golovine, que tout le monde apprécie beaucoup ; mais pas parmi les chefs d'armées, laisse-les tranquillement à leur place où ils sont bien. C'est beaucoup trop de travail pour Poustov et toi seul, tu ne peux plus te déplacer, et peut-être qu'une personne nouvelle, avec de nouvelles idées, serait utile. Le travail d'un

homme aussi monté contre notre Ami que l'est ce pauvre Alexeiev ne peut pas être béni. On dit que ses nerfs sont tout à fait dérangés et cela se comprend : la tension perpétuelle pour un homme habitué à la paperasserie, et hélas, il n'a pas assez d'âme pour se soutenir.

La pose de la première pierre de l'église d'Ania s'est très bien passée ; notre Ami était là, et aussi le charmant évêque Isidore, l'évêque Melchissedec, notre prêtre, etc. Aujourd'hui je verrai Grigori un moment. Sturmer est très triste et malheureux qu'on t'inquiète tant à cause de lui. Je l'ai consolé et il s'est calmé ; il est plein de bonnes intentions. Il trouve qu'il faudrait enlever à Rodzianko son uniforme de la Cour, puisqu'il n'a pas arrêté ces vilaines gens qui ont dit à la Douma des choses si violentes et fait de malveillantes insinuations. Il a dit à Fredericks de le réprimander, mais le vieux n'a pas compris et a écrit à Rodzianko qu'à l'avenir il ne doit pas permettre de pareilles choses. Ne diras-tu pas qu'on le prive de son grade à la Cour, ou au moins qu'on l'en menace, s'il se permet encore une fois de parler de ce qui te touche. Quel être ignoble ! Que voulait dire « Micha l'imbécile » par cette phrase que lui et Georgie ont reçu des décorations de Georges « pour mon intervention, ce qui m'a beaucoup réjoui ? »

Notre Ami est très mécontent du mariage d'Olga, elle a mal agi envers toi, et cela ne lui portera pas bonheur. Mon chéri, tâche d'être prudent et ne laisse pas Nicolacha t'arracher une promesse ou quelque autre chose. Rappelle-toi que Grigori t'a sauvé de lui et de ses méchantes gens. Ne lui permets pas d'aller à la campagne et renvoie-le directement au Caucase où il doit être. Pardonne-moi de te l'écrire, mais je sens que cela doit être ainsi. Reste de sang-froid, mais ne sois pas trop bon avec lui, ni avec Orlov et Janouchkevitch ; rappelle-toi, au nom de la Russie, ce qu'ils ont voulu faire : te chasser ; ce ne sont pas des suppositions, chez Orlov tous les papiers étaient déjà prêts, et moi m'interner dans un couvent. Ne touche pas à ces questions, puisque tout cela c'est le passé, mais qu'ils sentent que tu n'as pas oublié et qu'ils doivent avoir peur de toi. Il faut qu'ils tremblent devant leur

Empereur ; sois plus sûr de toi. Dieu t'a placé où tu es, ce n'est pas de l'orgueil, et tu es l'oint de Dieu. Qu'ils ne se permettent pas de l'oublier ! Il faut qu'ils sentent ton pouvoir ; il en est temps pour le salut de notre pays et le trône de ton fils. Mon adoré, au revoir, que Dieu te bénisse ! Je te couvre de tendres baisers sans fin. Pour toujours ta vieille

SUNNY.

Je suis ramollie. Je viens de voir notre Ami : « Envoie-lui avec bonté, un salut (1). » Il était très gai après le dîner, mais pas ivre. Je n'ai pas le temps d'écrire. Il dit que tout ira bien. Baisers et bénédictions sans fin.

Tsarskoïe-Selo, 6 novembre 1916.

MON CHÉRI,

Je te remercie tendrement pour ta chère lettre. Dieu soit loué que la petite jambe aille mieux. Mekk doit venir et ensuite Protopopov. Je lui dirai qu'il faut prendre des mesures sévères contre la propagande que tu as mentionnée. Je les obligerai à travailler, mon chéri, et je dirai à Kalinine (2) de ne pas s'agiter et d'être plus sévère.

Ma tête stupide me fait mal, sûrement Mme Becker n'est pas loin.

Je suis contente que Nicolas Mikhaïlovitch n'ait pas parlé comme il écrit, bien que cela t'eût fourni l'occasion de lui laver la tête et de lui dire de ne pas se mêler des affaires des autres. Je serai inquiète tant que Nicolacha sera au Grand Quartier. J'espère que tout ira bien et que tu montreras que tu es le maître. Je ne puis m'empêcher de regretter profondément qu'il soit avec toi ; souviens-toi d'être froid avec cette vilaine bande. J'espère que Nicolacha aura le tact de ne pas

(1) Paroles de Raspoutine qui devaient être transmises à l'Empereur.

(2) Surnom par lequel, dans leur correspondance, l'Impératrice et Nicolas II désignent Protopopov.

amener avec lui le gros Orlov. Maintenant je dois terminer. Mes pensées et mes prières ferventes sont toujours avec toi. Baisers et bénédictions sans fin, mon chéri.

Pour toujours, ta vieille

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 7 novembre 1916.

MON ADORÉ ET CHER NICKY,

Je te remercie de tout cœur pour ta chère lettre. Sans doute il t'est difficile d'écrire quand tu as tant de travail. Encore les affaires : J'ai vu longuement Protopopov dans la soirée et quelques instants notre Ami. Tous deux trouvent que, pour calmer la Douma, Sturmer devrait se déclarer malade et aller se reposer trois semaines. C'est vrai (je viens de salir ma manche avec l'encre) qu'il n'est pas très bien portant et qu'il est tout brisé par ces méchantes attaques ; et, puisque, pour cette maison de fous il est comme un drapeau rouge, il vaudrait mieux qu'il disparût pour un temps, et en décembre, une fois la Douma en congé, il pourrait revenir. Trépov (pour lequel je n'arrive pas à avoir de la sympathie) le remplacerait pendant ce temps, conformément à la loi, au Conseil des ministres et administrerait les affaires. Ce ne serait que provisoire. La Douma se réunit de nouveau vendredi. Si tu télégraphies que tu es d'accord, je puis faire cela à ta place et le ferai délicatement, pour ne pas froisser le vieux.

Je suis si heureuse que Baby aille mieux. Te serait-il plus commode que nous arrivions le 13, et à quelle heure ? Cinq heures, quatre ou quatre heures et demie ? J'espère que je trouverai là-bas ce sommeil que je n'ai pas ici.

Toutes mes pensées sont avec toi. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 8 novembre 1916.

MON CHER ANGE,

Je te remercie bien vivement de la précieuse lettre. Dieu soit loué que Nicolacha n'ait amené avec lui que des gens comme il faut. C'est très bien qu'on envoie Alexeiev prendre un bon repos en Crimée ; le calme, l'air, le vrai repos lui sont absolument nécessaires. J'espère que Gourko (1) sera l'homme qui convient. Personnellement je ne suis pas juge, puisque je ne me rappelle pas lui avoir jamais parlé. Il a le cerveau, que Dieu lui donne l'âme. Je serai contente de le voir quand nous arriverons. Ressine est en quarantaine, Adroxine se trouve à la campagne, Benkendorf est malade, alors qui dois-je emmener ? Je prends Ania et Nastinka, mais pas Botkine ; si c'est nécessaire, j'amènerai Wladimir Nicolaievitch. Grâce à Dieu la petite jambe, semble-t-il, va beaucoup mieux. Sturmer m'a fait savoir qu'il se rend au Grand Quartier et désire me voir auparavant ; alors je lui dirai, avec ménagement, ce que je t'ai écrit (notre Ami me prie de le faire) et, si possible, je tâcherai qu'on sache avant vendredi qu'il prend un congé pour raison de santé, puisque la Douma se réunit ce jour-là et lui prépare un esclandre. Le fait qu'il prend un congé calmera leurs cerveaux.

Je trouve que Grigorovitch et Schouvaiev n'ont pas trouvé dans leur discours la note juste, mais Schouvaiev a fait pire que tout : il a serré la main de Milioukov qui venait de parler contre nous. Comme j'aurais voulu avoir à sa place Bélaiev (un vrai gentleman). Goutchkov a quitté sa place, puisqu'il désire marcher avec Polivanov. Je t'en prie, ne signe pas ce papier qui te viendra du Conseil d'Empire. Polivanov aspire à redevenir Ministre de la Guerre, promet la liberté aux juifs, etc. Il est dangereux et ne devrait être d'aucun Comité. Quant à Goutchkov, il faudrait l'accrocher à un grand arbre. Andronnikov sera lui aussi, un de ces jours, expédié en Sibérie.

(1) Remplaçant d'Alexeiev.

Maintenant je dois terminer. Aurons-nous cet odieux Svetchine, si au moins c'était le charmant Koutaïssov. Ah ! mon chéri, comme je vis avec vous tout ce temps ; mon âme brûle, ma tête est fatiguée, mais le moral est fort et je lutte pour toi et Baby.

Tsarskoîe-Selo, 9 novembre 1916.

MON PETIT OISEAU CHÉRI,

Je te remercie bien sincèrement de ta chère lettre. Notre Ami dit que Sturmer peut encore, pendant un certain temps, rester président du Conseil des Ministres. Ce n'est pas ce qu'on lui reproche le plus, tout le bruit a commencé quand il est devenu Ministre des Affaires Etrangères ; Grigori l'avait compris dès cet été et lui avait dit alors : « Ce sera ta fin ». Voilà pourquoi Il supplie que Sturmer parte en congé pour un mois et qu'on le remplace tout de suite aux Affaires Etrangères, par exemple par Stcheglovitov qui est très intelligent (quoique désagréable) et a un nom russe, ou par Giers (de Constantinople). Dans ce Ministère, Sturmer est comme un drapeau rouge, et dès qu'il sera remplacé, tout s'apaisera. Mais laissons-le Président du Conseil des Ministres (s'il part en congé, alors Trépov, conformément à la loi, le remplacera). Tous désirent ce poste sans être capables de le remplacer. Grigorovitch est tout à fait bien où il est ; les autres et Ignatiev le poussent à briguer le Ministère des Affaires Etrangères pour lequel il ne conviendrait pas. Ignatiev a convaincu Grigorovitch et Schouvaiev de prendre cette fausse note dans leur discours qui avait été très bien préparé par les Ministres.

Maintenant on veut faire comparaître Mme Soukhomlinov devant le tribunal, vendredi. C'est pourquoi je t'ai télégraphié en te priant de faire interrompre immédiatement par le sénateur Kouzminski l'instruction de l'affaire Soukhomlinov. C'est une vengeance, parce qu'on a fait sortir de prison le pauvre vieux. C'est horriblement déloyal !

Je suis si heureuse qu'il n'y ait pas eu de conversation avec Nicolacha. La lettre de Baby est très amusante.

Maintenant, mon cher petit mari, je dois terminer. Grigori espère que tu viendras ici bientôt ; ta présence serait très nécessaire pour les tenir tous en respect.

Sandro Leuchtenberg a raconté que Nicolas Mikhaïlovitch colporte des choses abominables. Tous sont furieux de ce qu'il raconte au cercle, et il voit à chaque instant Rodzianko et Cie. Excuse-moi de ne t'écrire que des lettres désagréables, mais j'ai la tête fatiguée des affaires.

Mille tendres baisers et bénédictions de celle qui est à toi pour toujours.

Tsarskoïe-Selo, 10 novembre 1916.

MON CHER ANGE,

Le petit chat saute partout sur ma table à écrire ; par bonheur, il n'y a presque rien dessus ; il grimpe le long du palmier, partout où il peut. J'ai fait une promenade en voiture ; la neige tombait, tout était mouillé. J'ai reçu le vieux Sturmer et il m'a parlé de tes décisions. Dieu veuille que tout soit pour le mieux, mais pour moi le coup a été pénible que tu l'éloignes aussi du Conseil des Ministres. J'ai un gros poids sur le cœur : un homme si dévoué, honnête et fidèle. Ta bonté et ta confiance l'ont tant touché ainsi que la belle nomination. Je le regrette, car il aime notre Ami et, à cet égard, a toujours agi correctement. Personnellement, je n'aime pas Trépov et ne puis avoir pour lui les sentiments que j'avais pour Goremykine et Sturmer. Ceux-ci appartenaient à la bonne catégorie des gens d'autrefois. Trépov, je crois, sera ferme (j'ai peur qu'il manque de cœur et soit cruel) mais il me sera beaucoup plus difficile de causer avec lui. Les deux autres m'aimaient et venaient m'entretenir de tout ce qui les tourmentait, afin de ne pas t'inquiéter, mais celui-ci, hélas ! je doute qu'il m'aime, et s'il n'a pas confiance en moi ou en notre Ami, je crois que ce sera difficile. J'ai demandé à Sturmer de lui

dire comment il doit se comporter envers Grigori, et de toujours le protéger. Ah ! Dieu veuille que ce soit pour le mieux et que tu aies en lui un homme honnête pour t'aider. Mon chéri, tu lui diras qu'il vienne aussi parfois chez moi ; je le connais si peu et voudrais le comprendre.

Merci, mon chéri, de m'envoyer Voiéikov. Hier j'ai vu Grigori, ensuite il t'a télégraphié après que je lui eus appris la mort du vieil Empereur (François-Joseph). Il pense que c'est un bonheur pour nous sous tous les rapports (je le pense aussi) et il espère que maintenant la guerre se terminera plus vite, puisque des discordes peuvent naître entre les Allemands et les Autrichiens. Merci pour Soukhomlinov. Ci-joint une lettre de Soukhomlinov pour toi. Quelle joie de nous revoir bientôt ; nous avons tant à nous dire. Je t'en prie, ordonne à Nicolas Mikhaïlovitch de partir, c'est un élément dangereux en ville.

Je dois terminer ; un million de baisers et de bénédictions.

Tsarskoîe-Selo, 10 novembre 1916.

MON CHER ADORÉ,

Une heure du matin, malgré cela je commence ma lettre, car demain j'aurai du monde toute la journée ; même à l'hôpital je recevrai un médecin français qui désire me parler des tables remarquables que lui et d'autres médecins français envoient en Roumanie. Sous la table est placée une batterie électrique et un appareil Roentgen de sorte que pendant toute la durée de l'opération on peut voir où se trouve le projectile, et cela, naturellement, facilite beaucoup l'extraction de la balle ou des éclats. Ensuite un consul anglais, de Riga, m'apportera, je crois, 10.000 livres. Ensuite je recevrai quelqu'un dans la maison d'Ania ; ensuite les Fredericks pour le premier thé, puis N. P. pour le vrai thé. Après ceux-là (dans cette plume il n'y a plus d'encre) Maliukine, l'aide de Nicolacha ; puis Protopopov, Trépov, et le soir, notre Ami, pendant une heure, pour dire adieu. Il est très attristé que Sturmer

n'ait pas compris qu'il lui fallait prendre un congé. Comme il ne connaît pas Trépov, naturellement il s'inquiète pour toi ; mais il pense qu'il te faudrait un autre Ministre des Travaux Publics. D'après lui il n'est pas bon qu'un homme ait deux choses à faire à la fois, car alors il ne peut bien faire ni l'une ni l'autre. En outre, en ce moment il doit voyager et inspecter personnellement tout. Volouiev ne conviendrait-il pas ? C'est un brave homme, absolument dévoué (notre Ami a cette opinion depuis déjà longtemps). Nous choisirons ensemble le Ministre des Affaires Etrangères.

Maintenant enfin (grâce à notre Ami) voilà trois nuits que je dors presque tout à fait bien.

11 novembre. — Je te remercie si profondément de ta lettre, mon chéri. Le vieux a eu tort de ne pas me parler de tes autres intentions ; elles m'ont absolument bouleversée. Pardonne-moi, mon chéri, mais crois-moi, je t'en supplie, ne renvoie pas Protopopov maintenant ; il conviendra tout à fait bien. Donne-lui seulement la possibilité de prendre en mains le ravitaillement, et je t'assure que tout marchera. Sturmer le trouve trop agité, parce que lui Sturmer lambinait et ne répondait pas assez vite et ne les tenait pas assez en main tous. Je trouve qu'il importe peu que tu renvoies Bobrinski, mais pas Protopopov ; à présent ce ne serait pas bien. Il est clair que maintenant j'ai plus que du regret qu'Ignatiev soit là-bas (il est très à gauche) et que Trépov soit à la tête du Ministère ; mais choisis un nouveau Ministre des Travaux Publics ; il ne peut pas faire deux choses à la fois, maintenant que tout cela est si sérieux, — quoique naturellement il prétendra en être capable. Makarov pourrait être avantageusement remplacé ; il n'est pas pour nous, mais Protopopov est loyalement pour nous.

Ah ! mon chéri, tu peux me croire. Il est possible que je ne sois pas suffisamment intelligente, mais je sens très fortement et souvent cela aide davantage que le cerveau. Ne fais aucun changement avant que nous ne nous soyons vus ; nous parlerons de cela tranquillement ensemble. Que Trépov vienne un jour plus tard ou retienne les pièces concernant les nomi-

nations. Fais cela, mon chéri, pour ta petite femme. Tu ne sais pas combien c'est pénible maintenant: des temps si durs et une telle haine de la part de la haute société pourrie. Le ravitaillement doit être entre les mains de Protopopov. Les autres intriguent contre lui ; il l'a appris au Grand Quartier, il y a quelques jours. Les temps sont graves. Ne brise pas tout à la fois ; la démission de Sturmer a été un gros coup. Maintenant choisis quelqu'un pour remplacer Trépov comme ministre, et quelqu'un de plus jeune à la place de Bobrinski ; mais garde Protopopov. Ne sois pas fâché contre moi. Je dis tout cela pour toi ; je sais que cela ne serait pas bien. De cœur et d'àme je suis brisée de souffrance, mais je dois te dire la vérité.

Au revoir, mon ange, et rappelle-toi une fois de plus que pour ton règne, pour Baby et pour nous tu as besoin de la force, des prières et des conseils de notre Ami. Rappelle-toi que l'an passé tous étaient contre toi et pour Nicolacha et que c'est notre Ami qui t'a donné le secours et la force. Tu as pris tout sur toi et tu as sauvé la Russie : maintenant nous ne reculons plus. Il a dit à Sturmer de ne pas accepter le poste de Ministre des Affaires Etrangères, que cela le perdrait, qu'il a un nom allemand et qu'on dirait que c'est moi qui ai fait tout cela. Protopopov vénère notre Ami et sera béni. Sturmer avait peur et pendant des mois il n'a pas osé Le voir ; c'était mal et il a perdu son point d'appui. Ah ! mon chéri, je demande à Dieu avec une telle ferveur qu'il te fasse sentir et comprendre qu'en Lui est notre protection. S'il n'était pas là, je ne sais pas ce qui serait arrivé. Il nous sauve par Ses prières et Ses sages conseils. Il est pour nous le roc de la foi et du salut. M^me^ Tanéiev a dit à haute voix qu'Ignatiev, Krivocheïne, Sazonov et d'autres se préparaient à casser le cou à Protopopov et qu'ils feront tout pour réussir. Tu dois les en empêcher. Il n'est pas fou ; sa femme va parfois chez Bekteriev simplement pour ses nerfs. Pour *moi* ne fais aucun changement avant mon arrivée. Dis à Trépov que tu désires réfléchir pendant deux ou trois jours ; dis-lui que tu n'as pas l'intention de renvoyer maintenant Protopopov, et, je t'en supplie, donne le ravitaillement à ce dernier, comme c'était

décidé. Crois-moi il s'en tirera bien. On s'en aperçoit déjà à la campagne (Seuls Pétrograd et Moscou toujours vils sont contre lui). Rassure-moi, promets, pardonne, mais c'est pour toi et pour Baby que je lutte.

Baisers de ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 12 novembre 1916.

MON CHER ADORÉ,

Je t'écris de l'une des salles de notre hôpital. J'étais trop fatiguée la nuit dernière pour penser à quoi que ce soit, et il m'a fallu mettre en ordre mes affaires et tes lettres. La tête me tourne, de sorte que pardonne-moi, si je n'écris pas très clairement, et aussi il fait sombre, mon chéri. Tu as reçu, probablement, les papiers concernant la promotion de Viltchkovsky au grade de général ; je t'en prie, mon chéri, fais cela ; ses rapports avec les autres généraux et envoyés, auxquels il est si désagréable d'avoir affaire, en seront facilités. Mon cher ange, maintenant la chose principale : ne renvoie pas Protopopov. J'ai eu avec lui, hier, une longue conversation ; il est tout à fait bien portant. Naturellement Trépov (j'en étais sûre) m'a dit la même chose qu'à toi, mais c'est tout à fait faux. Il est calme, pondéré et absolument dévoué, ce que, hélas ! on ne peut dire de beaucoup de gens, et il réussira. Déjà les affaires vont mieux, et ce serait folie de le renvoyer en un moment aussi grave. Je te parlerai des détails et des intrigues quand je serai avec toi, alors tu comprendras tout clairement. C'est pourquoi je t'ai prié d'ajourner le voyage de Trépov jusqu'après notre rencontre. C'est la même histoire que l'année dernière — de nouveau contre ta petite femme. Ils savent qu'il m'est tout dévoué et vient chez moi ainsi que Schakhovskoï (celui-là aussi on veut le faire partir). Ne renvoie personne, autrement la Douma s'imaginera que c'est sous sa pression et qu'elle a réussi à les chasser tous. Et c'est mauvais de commencer à chasser tout le monde ; les

autres n'auront pas le temps de se mettre au travail, dans leurs nouveaux postes, pendant que la Douma siège. Tu sais que je n'ai pas une très bonne opinion de Trépov, et je vois son jeu, son désir de se défaire des hommes qui me sont dévoués. Alors tous les ministres seront comme ceux qu'avait choisis l'ancien Quartier Général : tous contre moi. Ils sentent que je suis ton appui et cela les irrite. Ah ! mon chéri, ne les laisse pas faire ; c'est plus sérieux que tu ne penses. L'année dernière il t'a fallu beaucoup de temps pour le comprendre, et maintenant c'est le mauvais parti qui est derrière Trépov. Voieikov joue aussi un vilain rôle dans cette affaire, avec Andronnikov. Il s'accroche à ce mauvais homme. Il est difficile d'écrire et de demander pour soi-même, mais je t'assure que je le fais pour toi et pour Baby : crois-m'en. Peu m'importe qu'on dise du mal de moi, mais quand on essaie de nous enlever des hommes honnêtes, dévoués, et qui m'aiment, c'est terriblement injuste. Je ne suis qu'une femme qui lutte pour son mari et son fils, les deux êtres les plus chers au monde ; et Dieu m'aidera à être ton ange gardien. Seulement ne retire pas le bâton sur lequel je suis parvenue à m'appuyer. Trépov te le recommandera pour remplacer Schakhovskoï, mais alors pourquoi dit-il qu'il est anormal ? Sois ferme, et tout de suite envoie chercher Protopopov et cause avec lui, comme il faut. Si tu le veux, je serai avec toi. Mais quand tu diras à Trépov que tu ne veux pas remplacer Protopopov ou Schakhovskoï, je t'en supplie, au nom de Dieu, ne mentionne pas mon nom. Cela doit être ton sage désir. S'il dit qu'il ne peut pas travailler avec eux, dis-lui que tu les gardes provisoirement et que, plus tard, tu prendras quelqu'un d'autre. Sois le maître. Trépov a un caractère désagréable. Je n'aime pas les hommes qui emploient des torrents de mots pour exprimer leur dévouement. J'aime le voir d'après les actes. Protopopov le prouve tout le temps (Un blessé idiot est debout et me fixe sans arrêt ; il m'agace fortement ; les autres font un bruit infernal dans le couloir, ce qui ne m'aide pas à écrire).

Je voudrais que tu lises cette lettre avant que nous nous voyions ; tu aurais le temps de réfléchir si par hasard Trépov

arrivait avant moi. Je suis très offensée que Sturmer ne m'ait pas prévenue plus tôt. Mon chéri, ce n'est pas une plaisanterie, c'est très sérieux, car c'est une attaque contre ta femme. Réponds catégoriquement que tu as mûrement réfléchi et ne désires pas, en ce moment, renvoyer l'un ou l'autre de tes Ministres. Garde même le vieux Bobrinski. Je t'en supplie, fais attention à tout ce que j'écris (Maintenant encore trois autres blessés qui viennent m'agacer). C'est un mensonge quand Trépov prétend que Protopopov n'entend rien à son ministère. Il est très bien renseigné ; dans les campagnes on sent sa poigne : les denrées arrivent et tout s'améliore, lentement mais sûrement. Ses papiers, pendant dix jours, n'ont pas été lus par les Ministres, quelle honte ! Quelle joie de se reposer demain dans tes bras, de t'embrasser, de te bénir.

WIFY.

Mon chéri, rappelle-toi qu'il ne s'agit pas de l'homme, Protopopov ou X. Y. Z., mais de la monarchie et de ton prestige qui ne doit pas être entamé par l'existence de la Douma. Ne pense pas qu'ils s'arrêteront là. Ils forceront à s'en aller tous ceux qui te sont dévoués, l'un après l'autre, et ensuite nous-mêmes. Rappelle-toi, l'an passé ton départ pour le front quand tu étais seul aussi avec nous deux contre tous ces gens qui prédisaient la révolution, si tu partais. Tu t'es dressé contre tous et Dieu a béni ta décision. Je te le répète de nouveau, il s'agit moins de Protopopov que de rester ferme, de ne pas céder. C'est le Tsar qui gouverne, non la Douma. Pardonne-moi de t'écrire cela de nouveau, mais j'ai peur pour ton règne et pour l'avenir de Baby. Dieu t'aidera ; sois ferme ; n'écoute pas ceux qui ne sont point des serviteurs de Dieu, mais des lâches.

Ta petite femme pour qui tu es tout en tout.

Fidèle jusqu'à la mort.

Tsarskoïe-Selo, 4 décembre 1916.

MON BIEN PRÉCIEUX,

Au revoir, mon doux amour !

C'est très pénible de te laisser partir. C'est pire que jamais après les durs moments que nous avons vécus, après notre lutte. Mais Dieu qui est tout amour et miséricorde a voulu que les choses changent pour le mieux. Seulement un peu plus de patience, et la confiance la plus absolue dans les prières et l'assistance de notre Ami et tout ira bien. Je suis absolument sûre que des jours heureux viendront pour ton règne et pour la Russie. Soutiens ton moral : ne laisse ni une lettre ni une conversation l'affaiblir, chasse-les de ton esprit comme on oublie rapidement quelque chose de malpropre. Montre à tous que tu es le maître et on sera forcé d'obéir à ta volonté. Le temps de la grande indulgence, de la douceur est passé ; maintenant vient ton règne de la volonté, du pouvoir, et nous les forcerons à s'incliner devant toi, à obéir à tes ordres, à travailler avec qui tu veux et comme tu veux. Il faut leur apprendre à obéir. Ils ne connaissent pas la signification de ce mot. Tu les as gâtés par ta bonté et ta mansuétude. Pourquoi me hait-on ? Parce qu'on sait que j'ai une forte volonté et quand je suis sûre qu'une chose est juste et bonne (et quand elle a reçu la bénédiction de Grigori), je m'y tiens, et c'est ce qu'ils ne peuvent pas supporter. Mais ce sont de vilaines gens. Rappelle-toi les paroles de M. Philippe, quand il m'a donné l'image avec la clochette. Puisque tu es si bon, si confiant, si doux, je dois être ta clochette. Ceux qui venaient avec de mauvais desseins ne pouvaient t'approcher, je t'aurais mis en garde. Ceux qui ont peur de moi ne me regardent jamais dans les yeux, ceux qui ont quelque mauvaise intention ne m'aiment jamais. Regarde les femmes noires ; puis : Orlov, Drenteln, Witte, Kokovtzev, Trépov (je le sens) Makarov, Kauffmann (1), Sophie Ivanovna (2), Mary, Sandra Obo-

(1) Ancien Ministre de l'Instruction publique.
(2) Mlle Tutcheva.

lensky, etc... Mais ceux qui sont bons, qui te sont dévoués, qui sont sincères et ont le cœur pur, ceux-là m'aiment : par exemple le peuple et les militaires. Il y a le bon et le mauvais clergé ; tout cela est si clair. C'est pourquoi cela ne me chagrine plus comme quand j'étais plus jeune. Seulement quand on se permet de t'écrire ou de m'écrire des lettres impertinentes, ignominieuses, tu devrais sévir. Ania m'a parlé de Balachov (1) (un homme que je n'ai jamais pu supporter) ; j'ai compris pourquoi tu es venu te coucher si tard et pourquoi j'attendais avec une telle angoisse. Je t'en prie, mon chéri, dis à Fredericks de lui envoyer une lettre de sévère réprimande (Lui, Nicolas Mikhaïlovitch et Vassiltchikov sont de la même bande). Il a un grade si élevé à la Cour et il se permet d'écrire sans y être autorisé. Et ce n'est pas la première fois. Jadis, je me le rappelle, il faisait la même chose. Déchire la lettre mais donne l'ordre qu'il soit fortement réprimandé. Dis à Voieikov de rappeler au vieux qu'il est utile de donner un soufflet à ce membre orgueilleux du Conseil d'Empire. Nous ne pouvons pas maintenant être foulés aux pieds : la fermeté avant tout. Maintenant que tu as nommé le fils de Trépov aide-de-camp, tu peux insister encore plus pour qu'il travaille avec Protopopov ; il doit prouver sa reconnaissance. N'oublie pas d'interdire à Gourko de parler ou se mêler de politique. Cela a perdu Nicolacha et Alexeiev. C'est Dieu qui a envoyé à ce dernier la maladie, évidemment pour te sauver de l'homme qui perdait son chemin et qui devenait nuisible, en prêtant attention aux lettres et aux gens perfides au lieu d'écouter tes ordres sur les questions militaires et de ne pas s'entêter. Et on l'a excité contre moi ; la preuve, ce qu'il a dit au vieil Ivanov. Bientôt tout cela se dissipera, s'éclaircira, comme le temps. Et n'oublie pas que c'est un bon signe.

Notre cher Ami prie avec ardeur pour toi ; un homme de Dieu près de vous donne la force, la foi et l'espoir dont on a tant besoin. Et les autres ne peuvent comprendre ton grand calme et pensent que tu ne te rends pas compte des choses. Ils tâchent de t'énerver, de t'effrayer, de t'exciter, mais bien-

(1) Membre du Conseil d'Empire.

tôt ils se lasseront. Au cas où ta chère maman écrirait, n'oublie pas que Michel et les siens sont derrière elle. Ne prends pas ce qu'elle pourrait te dire trop à cœur. Grâce à Dieu elle n'est pas ici, mais les bonnes âmes trouvent le moyen d'écrire et de nuire. Tout va s'améliorer, notre Ami l'a vu en songe.

Mon chéri, va près de la Vierge de Moghilev et puise là la paix et la force ; pour un moment, après le thé, avant la réception ; prends avec toi Baby, tranquillement ; — c'est si calme — et tu pourras y mettre tes cierges. Que le peuple voie que tu es un Empereur chrétien ; et ne crains rien, un tel exemple aidera même les autres.

Tu m'es si cher, époux de mon cœur. Que Dieu vous bénisse, toi et mon trésor Baby ! Je te couvre de baisers. Quand tu es triste, va dans la chambre de Baby, reste là un moment tranquille avec ces aimables gens ; embrasse le cher enfant et tu te sentiras réchauffé et rasséréné. Je te verse tout mon amour, Soleil de ma vie. Dors bien. De cœur et d'âme je suis avec toi ; mes prières t'entourent. Dieu et la Sainte Vierge ne t'abandonneront jamais. Pour toujours

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 5 décembre 1916.

MON CHER CHÉRI,

Du fond de mon cœur aimant je t'envoie les souhaits les plus chaleureux et mes plus tendres bénédictions à l'occasion de ton cher jour de fête. Que ton Saint Patron soit tout particulièrement près de toi et te prenne sous sa sainte garde. Tout ce qu'un cœur qui t'est dévoué et t'aime infiniment peut désirer, tout cela ta Sunny te le souhaite : la force, la fermeté, la décision inébranlable, la paix, le calme, le succès, le soleil clair, et le repos et le bonheur infinis après tes rudes, rudes combats. En pensée je te serre fortement sur mon cœur. Je voudrais appuyer ta chère tête fatiguée sur ma poitrine. Mes prières s'élèvent pour toi avec la flamme des cierges, vives, ardentes. Ce soir j'irai à l'église et demain viendront tous les

gens ennuyeux, toute la Cour sera là pour les vœux après le service religieux.

Comment te remercierai-je pour la joie inattendue, immense que m'a faite ta chère lettre ? Elle a été pour mon cœur solitaire un chaud rayon de soleil. Après le dîner je suis allée à l'hôpital pour m'oublier moi-même. Je remercie Dieu d'avoir pu t'aider un peu. Toi aussi, mon chéri, sois ferme et inébranlable ; montre ta main toute-puissante et ton esprit. Ne ploie pas devant un homme tel que Trépov (pour qui tu ne peux avoir ni confiance ni estime). Tu as dit ce que tu devais dire, tu as soutenu la lutte pour Protopopov et ce n'est pas en vain que nous avons souffert. Tiens-toi à lui ; sois ferme ; ne cède pas, autrement tu n'auras jamais plus de paix ; à l'avenir, ils recommenceraient à t'importuner plus encore s'ils voyaient qu'en s'obstinant sans arrêt ils parviennent à te faire céder. Sois aussi ferme qu'eux. Je veux dire aussi ferme que Trépov et Rodzianko (avec le mal) Je serai debout contre eux (avec le saint homme de Dieu). Ne t'appuie pas sur eux, mais sur nous qui ne vivons que pour toi, pour Baby, pour la Russie. En suivant les conseils de notre Ami, je t'assure, mon Amour, tout ira bien. Il prie avec une telle ardeur pour toi, jour et nuit, et c'est Lui qui t'a maintenu où tu es. Sois seulement aussi convaincu que moi, comme je l'ai prouvé à Ella et je tâcherai de le prouver toujours — alors tout ira bien. Dans « Les Amis de Dieu » un des vieillards de Dieu dit que le pays dans lequel un homme de Dieu secourt l'Empereur ne périt jamais. Et c'est vrai. Il faut seulement lui obéir, avoir confiance en lui et lui demander conseil ; il ne faut jamais penser qu'Il ne sait pas. Dieu Lui a tout dévoilé. Voilà pourquoi les gens qui ne peuvent pas comprendre Son âme admirable, admirent tant son esprit merveilleux qui saisit tout. Et quand Il bénit une entreprise, elle réussit ; et quand il recommande des gens, on peut être sûr que ce sont de braves gens, et, s'ils changent ensuite. ce n'est pas sa faute ; mais Il se trompe moins sur les hommes que nous : Il a l'expérience de la vie bénie par Dieu. Il demande instamment que Makarov soit remplacé au plus tôt et je suis d'accord là-dessus. J'ai dit à Sturmer que c'était mal de le recommander, que ce n'est

pas un homme qui nous est dévoué. Or, maintenant, ce qu'il importe surtout, c'est de trouver des hommes vraiment dévoués, en réalité et non en paroles, et de nous attacher étroitement à eux. Ne laisse pas Trépov te tromper sur les uns ou les autres. Seuls Protopopov et Schakhovskoï sont pour nous ; je veux dire qu'avant tout ils nous sont dévoués et nous aiment, honnêtement, ouvertement. Dobrovolsky (1) aussi. Si Nicolas Mikhaïlovitch revient (Dieu nous en garde), sois sévère, réprimande-le pour sa lettre et pour sa conduite en ville. Je t'envoie les papiers de Grigorovitch qu'on m'a transmis.

Paul viendra pour le thé, puis Pogoulaiev ; après l'église, et le soir je verrai notre Ami, qui me donnera des forces. Mon esprit est ferme et vit pour toi, pour toi, pour toi ; pour toi aussi mon cœur et mon âme. J'aurais voulu savoir si tu passeras en revue le régiment de Saint-Georges ?

Maintenant je dois terminer. Dors bien et tranquillement, mon cher Ange. La Sainte Vierge te garde et Grigori prie pour toi — nous aussi — avec ardeur. Je te couvre des baisers et des caresses les plus tendres et les plus passionnés. Je voudrais t'être utile, t'aider à porter ta lourde croix. Que Dieu te bénisse et te garde, mon Nicky !

Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 6 décembre 1916.

MON CHER ANGE,

Je te félicite pour ta fête et t'envoie les souhaits les plus tendres, les plus affectueux et l'expression de l'amour le plus profond. C'est si triste de ne pas être ensemble ce jour-là ; c'est la première fois depuis vingt-deux ans ! Mais pour notre bien il t'a fallu partir, de sorte qu'évidemment je ne dois pas maugréer.

(1) Nommé Ministre de la Justice à la place de Makarov.

Tout est couvert d'une belle neige et il y a 5° de gel. Hier nous avons fait une promenade en traîneaux, mais on était encore très secoué. Mme Becker est arrivée, la maudite ! Hier, nous avons passé une soirée intime et exquise dans la petite maison. La grande et charmante Lili est venue aussi un peu plus tard ainsi que Munia Golovine (1). Il était de bonne humeur. On voit qu'Il ne vit que pour toi et sans cesse pense à toi et au bien général. Cela le préoccupe que Trépov aille te voir. Il a peur qu'il te trouble de nouveau, qu'il t'apporte de fausses nouvelles et tâche de te présenter ses candidats. Prends quelqu'un à sa place pour les chemins de fer. C'est dommage que tu ne veuilles pas de Volouiev pour ce poste ; c'est un homme sûr et si loyal. Ensuite débarrasse-toi de Makarov, ne tarde pas. (Pardonne-moi). J'aurais voulu que tu prisses Dobrovolsky. L'histoire que Trépov t'a racontée sur lui n'est évidemment pas vraie. (Il y a un autre Dobrovolsky, également sénateur). Je t'envoie un papier qu'elle a recopié concernant l'histoire qu'a eue Trépov avec le bon Dobrovolsky. Il pense qu'il doit s'agir d'une vengeance. Mais Kalinine tient à lui, mon chéri. Je sais que je t'assomme ; pardonne-moi. Je ne ferais jamais cela, si je ne craignais, de nouveau, ton indécision. Tiens-t'en à ce que tu as arrêté et, en aucun cas, ne cède. Comment peut-on hésiter entre cet homme simple et honnête, qui nous aime si profondément, et Trépov, en qui nous ne pouvons avoir confiance et que nous ne pouvons ni estimer ni aimer, au contraire. Dis-lui que cette question n'existe plus et que tu lui défends d'y revenir et de faire le jeu de Rodzianko. Dis-lui que tu désires qu'il te serve toi et non Rodzianko et qu'une fois que tu as déclaré que tu gardes Protopopov, tu n'as pas l'intention de le renvoyer, et qu'il doit donc travailler avec lui. Comment ose-t-il se dresser contre toi ! Frappe du poing sur la table et ne cède pas. (Tu dis toi-même qu'à la fin tu cèdes). Sois le maître ; écoute ta petite femme, qui a de la volonté, et notre Ami. Aie confiance en nous. Regarde le visage de Kalinine et celui de Trépov ; on voit nettement la différence. C'est le

(1) Une des plus fanatiques admiratrices de Raspoutine.

jour et la nuit ; et que ton âme comprenne clairement.

Il neige, néanmoins nous voulons faire une promenade en traîneau pour respirer un peu l'air frais.

Tsarskoïe-Selo, 6 décembre 1916.

Toutes mes pensées sont avec toi.

Dans la soirée nous irons à l'hôpital. Notre Ami est si content de nos filles ; il dit qu'elles ont eu de dures leçons pour leur âge et que leurs âmes ont grandi. C'est vrai qu'elles sont très gentilles et tout à fait aimables maintenant avec Ania. Elles partagent toutes nos émotions et ainsi elles apprennent à ouvrir les yeux et à voir, ce qui leur sera très utile plus tard dans la vie ; le petit sent tout avec sa petite âme sensible ; et jamais je ne pourrai assez remercier Dieu qui m'a accordé cette faveur insigne de vous avoir toi et eux. Nous sommes unis, et c'est si rare hélas ! de nos jours ; nous tous sommes étroitement liés.

J'ai reçu d'Arkhangel deux très aimables télégrammes du monastère Patmi. J'y ai répondu avec notre Ami, et il te prie instamment d'ordonner que les télégrammes soient publiés. Dis à Fredericks qu'il donne cette autorisation, ainsi que celle de publier le premier télégramme et le mien dans le *Novoié Vrémia*. Cela ouvrira les yeux des gens et fera contrepoids à la lettre de la princesse Wassiltchikov (1) (qui a terriblement révolté Mme Zizi), ce sera aussi un soufflet pour le vilain vieux Balachov.

Le mieux arrive ; il faut montrer à la société et la Douma que la Russie aime ta petite femme et la défend contre eux tous. Zizi a beaucoup admiré leur touchant télégramme. J'ai répondu moi-même, intentionnellement. Tout est couvert de neige ; c'est si beau : saint Nicolas bénit mon trésor.

Au revoir, mon Soleil, mon mari adoré. Je t'aime et languis de toi. Je t'embrasse et te caresse tendrement ; je te serre

(1) Cette dame, très connue, avait écrit à l'Impératrice une lettre où elle la suppliait de s'éloigner de Raspoutine ; elle fut, à cause de cette lettre, exilée dans ses terres.

contre mon cœur brûlant. Pour toujours à toi. Jusqu'à la mort et au delà.

Tsarskoîe-Selo, 7 décembre 1916.

MON ADORÉ,

Tu ne peux imaginer la joie d'Olga quand elle a reçu ton télégramme. Elle est devenue toute rouge et elle ne parvenait pas à le lire à haute voix. As-tu envoyé une réprimande à Balachov ? Il faut l'envoyer, je t'en prie, c'est le moins que tu puisses faire. Je te couvre de baisers pour ta douce lettre, que j'ai reçue.

Aujourd'hui je ne puis écrire davantage, mon ange bien aimé. Ah ! seulement une chose : je t'en prie, ajourne l'audience de Trépov, j'ai si peur qu'il te cause des soucis et te force à prendre des décisions que, à tête reposée, tu ne prendrais pas. Sois ferme au sujet de Kalinine, pour notre sauvegarde. As-tu donné l'ordre de publier ce bon télégramme ? il est très touchant et sera utile, comme disent Tanéiev et d'autres.

Bénédictions et baisers sans fin de ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 8 décembre 1916.

MON CHER SOLEIL,

Comme je te l'ai dit, nous nous préparons à aller à Novgorod. Nous prendrons le train samedi soir et arriverons dimanche matin ; nous passerons quelques heures à visiter les églises et, je pense, quelques hôpitaux, et nous rentrerons chez nous, après avoir passé la nuit dans le train. Lundi matin, de notre wagon nous irons à l'hôpital, de sorte que nous n'interromprons pas notre travail. J'enverrai chercher Ressine et lui dirai tout. Je ne me rappelle pas qui est là-bas le

gouverneur, mais cette fois je ne tiendrai pas mon voyage secret, afin de voir le plus de gens possible.

Mais toujours je suis si intimidée sans toi, mon cher amour. Mon bon vieux prince Galitzine (Comité de nos prisonniers) a trouvé le télégramme d'Astrakan exquis, et prie qu'il soit publié partout. L'autre prince Galitzine (de Kharkov) a très mal parlé au Conseil d'Empire, et, celui-ci, on le félicite pour ses discours. Mon vieux prince Galitzine enrage et trouve aussi que des hommes comme lui devraient être privés de l'uniforme de la Cour.

Quel dommage que tu nommes pas maintenant Stcheglovitov (1). Je te remercie tendrement de ta chère lettre, mon petit oiseau. Ce m'est une grande joie d'avoir de tes nouvelles. Nous aussi nous avons pensé plusieurs fois que la « main mystérieuse » pouvait être le fiancé (2). Tu t'imagines comme tout le monde a été excité.

Quelle joie ce sera de t'avoir de nouveau ici, mon chéri. Mais il faut d'une façon adroite obtenir la clôture de la Douma. Sois ferme comme un roc avec Trépov, et appuie-toi sur Kalinine, notre ami le plus fidèle.

Maintenant, au revoir, mon ange, mon amour, mon cher trésor. Je te bénis et t'embrasse encore et encore. Ta

WIFY.

Sois ferme ; sois le maître.

Tsarskoîe-Selo, 9 décembre 1916.

MON ANGE A MOI,

Je te remercie bien vivement de ta chère lettre. Je suis heureuse que ce bon livre anglais t'ait plu ; cela distrait tant des douleurs et des soucis de ce monde. Ce soir nous voyons notre Ami ; je suis très heureuse. La pauvre Ania a eu, hier,

(1) Stcheglovitov fut nommé Président du Conseil d'Empire en janvier 1917.

(2) Allusion aux séances de spiritisme de Mohilev.

très grand mal à la jambe, quelque chose comme la sciatique ; elle criait tellement elle souffrait, et maintenant elle a Mme Becker. C'est pourquoi elle est au lit toute la journée et je ne sais pas si demain elle sera en état de partir. Nous emmenons Nastinka, Ressine et Apraxine. Les fillettes se réjouissent, car elles adorent dormir dans le train, mais seule je serai triste ; je dors si peu quand tu n'es pas là.

Pauvre général Williams ; je suis désolée pour lui. Je t'en prie, salue de ma part le Belge. Comment vont les affaires en Roumanie ? Et, en général, sur le front ? Mon cher ange, au revoir. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de tendres baisers. Ta

WIFY

Ania a vu hier Kalinine ; il a dit que Trépov a combiné quelque chose avec Rodzianko pour que la Douma soit clôturée du 17 décembre au 8 janvier, de sorte que les députés n'auront pas le temps de quitter Pétrograd pour les fêtes et qu'ils resteront ici sous la main. Notre Ami et Kalinine te supplient de fermer la Douma au moins jusqu'au 14 février ; le 1er ou le 15 même, autrement il n'y aura pas de tranquillité pour toi et aucune besogne n'avancera. A la Douma on ne craint que cela : une longue interruption, et Trépov a l'intention de te leurrer en disant que ce sera pire s'ils retournent chez eux et font de la propagande. Mais notre Ami dit que personne n'écoute les députés quand ils sont chez eux isolés. Ils ne sont forts que réunis. Mon chéri, sois ferme et crois aux conseils de notre Ami. Ce n'est que pour ton bien, et tous ceux qui t'aiment pensent ainsi. N'écoute ni Gourko ni Grigorovitch, s'ils demandent que les séances soient seulement interrompues pour peu de temps. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font. Je ne t'écrirais pas ainsi, si je n'étais pas tellement inquiète, à cause de ta douce bonté, toujours prête à céder si ta pauvre femme, Ania et notre Ami ne te soutenaient pas. C'est pourquoi les hypocrites et les méchants détestent notre influence (qui n'est que pour ton bien). Trépov est allé chez les cousins de Kalinine (les Lamsdorff). Il ignorait cette parenté, il a raconté qu'il irait te voir, le 11,

et insisterait (quelle brute) pour le renvoi de Protopopov. Mon chéri, regarde le visage de Trépov et celui de Protopopov ; est-ce qu'on ne voit pas clairement que ce dernier a un visage plus pur, plus honnête, plus franc ? Tu sais que tu as raison, dresse la tête ; ordonne à Trépov de travailler avec lui ; qu'il n'ose pas contrevenir à tes ordres ; frappe sur la table.

Mon chéri, ne voudrais-tu pas que je vinsse pour une journée, afin de te donner du courage et de la fermeté? Sois le maître. On attaque Kalinine parce qu'il a interdit les assemblées des « Unions ». Il a très bien agi. Notre Ami dit que *la confusion qui devait survenir en Russie pendant ou après la guerre est survenue et que s'il* (toi) *n'avait pas pris la place de Nicolas Nicolaievitch, il ne serait plus maintenant sur le trône.* Ne crains rien, ceux qui crient se tairont, mais ferme la Douma le plus vite possible et pour le plus longtemps possible. Crois-moi. Tu sais que Trépov flirte avec Rodzianko. Tous le savent, et il te ment en te disant que ce n'est là que de la politique. Va saluer la chère icone et puiser auprès d'elle la force et l'autorité. Souviens-toi toujours du rêve de notre Ami, il a pour toi et pour nous tous une si grande signification.

Tsarskoîe-Selo, 10 décembre 1916.

MON ADORÉ,

J'écris toujours en toute hâte. Il m'a fallu voir une foule de papiers de Rostovtzev, ensuite Ania souffrait tellement de la jambe que j'ai dû aller chez elle trois fois dans la journée ; en outre, je recevais, de sorte que j'ai eu à peine un moment de libre. Cependant elle espère partir avec nous ce soir. Je joins à ma lettre une pièce de monnaie envoyée pour toi, une icone peinte sur soie et quelques papiers à lire, de la part de Kalinine, au cas où Voiéikov ne t'aurait pas donné les duplicata. Sur le papier concernant Manouilov (1) je te prie d'é-

(1) Il s'agit de l'agent de l'Okhrana très connu à Paris, Manoussievitch-Manouilov, secrétaire de Sturmer, accusé de vol. Plus tard il fut fusillé par les Bolcheviks.

crire : « Classer l'affaire », puis tu l'enverras au Ministre de la Justice. Batiuchine, qui a été mêlé à toute cette affaire, est maintenant venu lui-même chez Ania, pour prier qu'elle soit classée, car il a fini par comprendre que toute l'histoire était montée par d'autres, pour nuire à notre Ami, à Pitirim, etc. Tout cela par la faute du gros Khvostov. Le général Alexeiev a aussi appris cela plus tard par Batiuchine. Sinon, dans quelques jours commencera l'enquête et il pourrait y avoir des bavardages très désagréables, et de nouveau, on soulèverait le terrible scandale de l'an dernier. Khvostov a dit ces jours-ci, en public, qu'il regrette que « Tchik » n'ait pas pu en finir avec notre Ami d'un coup de couteau. Et, hélas, à lui aussi on a laissé l'uniforme de la Cour !

Donc, je t'en prie, par retour du courrier renvoie le papier de Manouilov à Makarov, sinon ce sera trop tard. Mon chéri, ne changeras-tu pas au plus vite Makarov et ne prendras-tu pas Dobrovolski? Makarov, en effet, est un ennemi (mon ennemi c'est certain, donc le tien). Ne fais pas attention aux protestations de Trépov. Naturellement il parlera contre Dobrovolski, puisqu'il a ses propres candidats ; mais celui-ci est un homme dévoué et, par le temps qui court, c'est beaucoup. Pourquoi ne veux-tu pas prendre comme Ministre des Voies et Communications l'honnête Valouiev, que nous connaissons bien, un homme probe et dévoué ?

Ci-joint une lettre de Soukhomlinov à notre Ami. Je t'en prie, lis-la. Il donne les explications complètes sur son affaire. Tu dois exiger qu'on t'envoie ce dossier, pour qu'il n'aille pas tout entier au Conseil d'Empire, car, dans ce cas, il serait impossible de sauver le pauvre Soukhomlinov. Il donne des explications si claires sur tout. Je t'en prie, lis-la et donne des ordres en conséquence. Pourquoi est-ce lui qui doit souffrir et non Kokovtzev (qui n'a pas voulu donner l'argent), ou Serge qui, à cause de la Kchezinskaia, est aussi coupable ?

J'ai reçu ta lettre et t'en remercie très tendrement de tout cœur. Maintenant Trépov est chez toi et je suis si inquiète. Je viens de voir Kalinine. Il est très content que tu aies reçu les papiers par Voieikov, de sorte que je ne te les enverrai pas de nouveau pour t'assommer. Il insiste beaucoup pour

que la Douma soit fermée au plus vite et pour une période assez longue. Depuis dix ans, il n'y a jamais eu de vacances aussi courtes, de sorte qu'on n'a pas le temps de faire quoi que ce soit. Le Conseil d'Empire est fou de s'être mis d'accord avec la Douma pour la suppression de la censure. La tête me tourne et il me semble que j'écris des sottises. Mais sois ferme, ferme. Grâce à Dieu les réunions à Moscou sont arrêtées. Six fois Kalinine a téléphoné (jusqu'à 4 heures du matin). Mais Lvov, cependant, a réussi à lire son papier avant que la police ait découvert où ils se tenaient. Tu vois, Kalinine travaille bien, avec fermeté ; il ne flirte pas avec la Douma ; il ne pense qu'à nous. Maintenant cette lettre doit partir. Jevakov arrive. Demain je ferai ta commission à Islavine (1).

Tu recevras cette lettre lundi. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je te couvre de baisers et de tendres caresses. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Sélo, 12 décembre 1916.

MON CHER CHÉRI,

Je te remercie tendrement pour ta précieuse lettre et ta carte. Je suis si heureuse que tu sois allé voir la chère icone ; on a là un tel calme ; on sent s'éloigner tous les soucis quand, dans la prière, on épanche tout son cœur et son âme devant elle, elle vers qui tant de gens viennent avec leurs douleurs.

Eh bien, mon chéri, Novgorod a été un succès, quoique terriblement fatigant ; mais nous nous sentions l'âme soulevée et cela nous donnait des forces. Moi, avec mon cœur, et Ania, avec ses jambes malades, nous avons été partout. J'ai prié Anastasie et Olga de t'écrire, et Anastasie d'écrire à Baby, car chacune raconte à sa façon, et à moi ces descriptions ne réussissent point. Le gouverneur a été très bien ;

(1) Gouverneur de Novgorod.

tout le temps il nous a tenues en haleine, de sorte que nous étions partout à temps, et on a permis au peuple de s'approcher de nous. Quelle merveilleuse vieille ville ! mais la nuit est venue trop vite, nous y retournerons au printemps, au moment de la crue du fleuve, on dit qu'alors c'est beaucoup plus joli et l'on peut aller aux monastères en canot automobile. J'envoie à Baby une icone devant laquelle nous nous sommes arrêtées. A notre arrivée l'évèque Arsène a prononcé un discours très touchant. Après la messe, de dix heures à midi, nous avons visité l'hôpital qui se trouve à côté, l'archevêché et le musée des antiquités religieuses, organisé il y a trois ans. De délicieuses vieilles icones qui se trouvaient dans des églises et des couvents, cachées et couvertes de poussière, ont été nettoyées et l'on voit maintenant leurs merveilleuses et vives couleurs. C'est très intéressant. Nous sommes remontées dans le train. J'ai déjeuné sur mon lit et Ania dans son coupé. Le petit Jean, André et Islavine étaient avec les enfants. Nous avons été saluées à l'arrivée par la femme et la fille d'Islavine, avec des fleurs, et le pain et le sel de la part de la ville. A deux heures nous sommes retournées au petit hôpital des Zemstvos. Partout nous avons distribué des images. De là, au couvent Dessiatini où sont conservées les reliques de sainte Barbe. Je suis restée un moment dans la chambre de la supérieure, puis j'ai demandé à voir la vieille Marie Mikhaïlovna (Jevakov m'avait parlé d'elle) et nous sommes allées chez elle, à pied, à travers la neige mouillée. Elle était couchée sur son lit, dans une petite chambre sombre ; il a fallu apporter une bougie pour que nous puissions nous voir. Elle a 107 ans ; elle porte des chaînes (qui étaient à ce moment là près d'elle sur le lit). Ordinairement elle travaille et va partout ; elle coud pour les prisonniers et les soldats, sans lunettes ; elle ne se lave jamais et, bien entendu, aucune odeur ou impression de saleté. Une toison de cheveux gris bouclés, un charmant et fin visage ovale, de jolis yeux jeunes, brillants et un sourire exquis. Elle m'a bénie et embrassée. Elle t'envoie une pomme (je t'en prie, mange-là). Elle dit que la guerre sera bientôt terminée : *Dis-lui que nous sommes satisfaits.* A moi elle a dit : *Et toi, ma belle, ne crains pas la lourde*

croix (elle a répété cela plusieurs fois), *et parce que tu es venue chez nous, on construira en Russie deux églises* (elle a répété cela deux fois). *Ne nous oublie pas. Reviens.* A Baby elle a envoyé l'hostie (Nous avions fort peu de temps et il y avait trop d'agitation autour de nous, sans quoi j'eusse bien voulu causer encore avec elle). Elle nous a donné à tous des icones. Elle a dit de ne pas nous préoccuper au sujet des enfants ; qu'elles se marieront. Je n'ai pas pu entendre autre chose. J'ai oublié ce qu'elle a dit aux fillettes. J'ai prié le petit Jean et André de s'approcher aussi d'elle, et Ania aussi ; elle t'écrira sûrement tout cela. Je remercie Dieu de nous avoir permis de la voir. C'est elle qui a demandé, il y a quelques années, qu'on fasse une copie de la grande icone de la Sainte Vierge de *la Vieille Russie* et qu'on te l'envoie. On n'a pas voulu, on a dit qu'elle était trop grande ; mais quand la guerre a commencé, alors elle a insisté et on l'a faite. Et elle avait dit que nous tous serions dans la procession et nous y étions en effet, quand on l'a amenée devant la Cathédrale de Feodorov, l'an dernier, le 5 juillet. Tu te rappelles? J'ai une petite brochure sur sa vie, que m'a donnée hier un vieux domestique du Palais Marie (son filleul). Elle a produit sur moi une impression beaucoup plus agréable que la vieille Pascha de Dénéiev. De là, nous allâmes au couvent de Juriev (à cinq verstes de la ville). Ton vieux Nicodème est là. Il t'adore, prie pour toi et t'envoie son affection. Je crois qu'Olga t'écrit tous ces détails. Tant d'amour et de chaleur partout !

A Novgorod tout est si vieux et parle du passé. On croit revivre les temps anciens. La vieille femme accueille chacun par les mots : *Réjouis-toi, fiancée sans couronne*. Nous sommes allées dans le petit asile de garçons du Comité de Tatiana, où l'on avait amené des petites filles d'un autre asile. Ensuite, à la réunion de la Noblesse où le comité des dames m'a remis 5000 roubles, et nous avons visité leur hôpital. Il y avait peu de dames et toutes très laides. Ensuite nous sommes allées à l'église *Znamenskaia*. Je t'envoie une icone que j'ai achetée là, elle est exquise. Je t'en prie, suspens-la au-dessus de ton lit ; elle a un si joli visage. Nous n'avons pas eu le temps de voir *Le Jugement dernier* sur lequel Pierre le Grand avait

ordonné que soient peints son portrait et celui de Menstchikov. Notre auto ne pouvant avancer, la foule l'a poussée. De là nous sommes allées dans la petite chapelle du jardin, où sur le poêle où l'on préparait les hosties est apparue (il y a fort longtemps) la Mère de Dieu. On n'a pas touché au poêle, il est seulement sous une châsse de verre ornée de pierres précieuses. Un « parfum » extraordinairement fort : les fillettes et moi l'avons remarqué. Dans l'âme et le cœur partout nous vous avons portés et avons partagé tout avec vous deux !!

Ecris un petit mot à Ania pour la remercier, cela lui sera agréable, elle partage tout avec tant d'ardeur (Le gouverneur a été très aimable avec elle et Nicodème aussi). De là nous sommes allées encore à l'hôpital des Zemstvos, où l'on a amené des blessés du voisinage ; puis à l'hôpital de la ville. A la gare j'ai reçu une icone et des pommes de la part des marchands. Les trompettes des régiments de la réserve ont joué la Marche des Uhlans. Nous sommes reparties avant 6 heures et étions rentrées ici à 10 heures 20. Nous avons passé la nuit dans un wagon et le matin nous sommes allées à l'hôpital. Maintenant je me repose. Ce soir je verrai notre Ami. Bénédictions et baisers sans fin de ta

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 13 décembre 1916.

MON ANGE CHÉRI,

Mes remerciements les plus tendres pour ta chère carte. J'ai hâte de savoir (tu n'as pas le temps d'écrire) ce qu'a été ta conversation avec cet horrible Trépov. J'ai lu dans un journal qu'il a déclaré à Rodzianko que les séances de la Douma seraient interrompues à partir du 17 jusqu'à la mi-janvier. Avait-il le droit de dire cela avant que l'annonce officielle ait été faite par le Sénat ? Je ne le crois pas, absolument pas ! Il aurait fallu le lui dire et réprimander Rodzianko qui a autorisé les journaux à reproduire cela. Et moi qui ai tant insisté pour que la clôture ait lieu plus tôt et soit de plus longue durée.

Dieu soit loué qu'au moins tu n'aies fixé aucune date en janvier, tu pourras donc les réunir en février seulement ou même pas du tout. Ils ne travaillent pas et Trépov flirte avec Rodzianko. Tout le monde le sait ; ils se voient deux fois par jour. C'est un manque de dignité. Pourquoi feint-il et tâche-t-il de travailler avec cet homme (qui est faux) et ne travaille-t-il pas avec Protopopov (qui est sûr). Cela te peint un homme. Le vieux Bobrinski ne peut pas souffrir les Trépov, il connaît leurs défauts ; lui t'est dévoué infiniment ; c'est pour cela que Trépov l'a attaqué.

Mon ange, hier nous avons dîné chez Ania avec notre Ami. C'était si agréable. Nous lui avons raconté tout notre voyage et Il dit que nous aurions dû nous rendre tout droit chez toi, que cela t'aurait apporté une joie intense et une bénédiction, mais je ne voulais pas te déranger. Il te supplie d'être ferme, d'être le maître, et de ne pas céder toujours à Trépov. Tu connais tout bien mieux que lui et cependant tu te laisses guider par lui. Pourquoi ne pas écouter notre Ami qui mène tout par Dieu ? Rappelle-toi pour quels motifs on me déteste. Cela prouve qu'il est bien d'être ferme et d'inspirer la crainte. Sois de même ; tu es un homme. Seulement aie plus de confiance en notre Ami qu'en Trépov. Lui vit pour toi et pour la Russie. Et nous devons remettre à Baby un Etat puissant. A cause de lui nous n'avons pas le droit d'être faibles, sinon son règne sera encore plus difficile, car il lui faudra réparer nos fautes, et tenir plus serrées les rênes que tu auras lâchées. Il te faut souffrir à cause des fautes des règnes de tes prédécesseurs, et Dieu sait que tes charges sont lourdes ! Que notre héritage soit plus léger pour Alexis ! Il a une forte volonté et un esprit indépendant. Ne laisse pas tout s'échapper de tes mains pour qu'il ne soit pas obligé plus tard de tout reconstruire. Sois ferme. Je suis ta muraille ; je suis derrière toi et ne céderai pas. Je sais qu'Il nous conduit par la voie droite, tandis que toi tu écoutes docilement un homme aussi fourbe que Trépov. Au moins pour l'amour de moi et de Baby ne prends pas de décisions importantes sans m'en prévenir, sans t'être entretenu avec moi de tout, tranquillement. Est-ce que j'écrirais ainsi, si je ne connaissais pas ton indécision, tes hésitations

et à quel point il est difficile de te forcer à t'en tenir à Ton opinion. Je sais que je puis te blesser en écrivant ainsi, car cela me fait mal à moi-même et me désole, mais toi, Baby et la Russie m'êtes trop chers.

Quoi de nouveau au sujet de Soukhomlinov et de Manouilov? J'ai tout préparé pour toi. Dobrovolsky est un homme sûr. Débarrasse-toi au plus tôt de Makarov ; c'est un mauvais homme, crois-moi enfin. Que Dieu me donne la force de te convaincre ! Il est plus difficile pour moi de maintenir ta fermeté que de supporter la haine des autres qui me laisse indifférente. L'obstination de Trépov me révolte. A la Douma bien des gens avaient parié que Pitirim serait révoqué, maintenant qu'il a reçu la croix, ils sont écrasés et ont baissé le ton (tu vois, voici ce qui se passe quand tu montres que tu es le maître). De plus en plus on trouve juste que la princesse Vassiltchikov ait été expulsée.

Tu ne m'as rien répondu au sujet de Balachov ; je crains que tu n'aies rien fait, et Fredericks est vieux, il ne vaut rien, si je ne lui parle pas énergiquement. C'est une telle faute de n'avoir pas fermé la Douma le 14, ce qui aurait permis à Kalinine de retourner à son travail et tu aurais pu le voir et t'entretenir avec lui. Mais, pas de ministère responsable à aucun prix, ils sont tous fous là-dessus. Tout se calme, tout s'améliore, mais on veut sentir ta poigne. Depuis longtemps, depuis des années, on me dit toujours la même chose : « La Russie aime à sentir le fouet ». C'est leur nature : de l'affection tendre et ensuite une main de fer pour punir et diriger. Comme je voudrais faire passer dans tes veines ma volonté ! La Vierge est pour toi et avec toi, elle veille sur toi. Rappelle-toi le miracle, la vision de notre Ami.

Il fait doux, une neige épaisse tombe. Pardonne-moi cette lettre, mais je n'ai pas pu dormir cette nuit, j'étais inquiète pour toi. Ne me cache rien ; je suis forte ; mais écoute-moi, c'est-à-dire notre Ami ; crois-nous en tout et prends garde à Trépov. Tu ne peux ni l'aimer ni l'estimer. Je souffre pour toi comme pour un enfant tendre, au cœur doux, qui a besoin d'un guide et qui écoute de mauvais conseillers, tandis que l'homme envoyé par Dieu lui dit ce qu'il faut faire.

Mon cher ange, reviens le plus vite possible à la maison.

Ah ! mon Dieu, il faut que je me lève. Toute la matinée, j'ai écrit des cartes de Noël. Mon cœur et mon âme brûlent d'un amour infini pour toi ; c'est pourquoi tout ce que j'écris me paraît cruel. Aussi pardonne-moi, crois-moi, et comprends que je t'aime trop, trop profondément, et je pleure sur tes fautes et me réjouis chaque fois que tu fais quelque chose de bien. Que Dieu te bénisse, te garde, te protège et te dirige ! Baisers sans fin de ta fidèle

WIFY.

Je t'en prie, lis ces papiers ainsi que ceux d'Ania. Si c'est un mensonge, ordonne que l'uniforme de Cour de Rodzianko lui soit enlevé.

Tsarskoîe-Selo, 14 décembre 1916.

MON CHER ADORÉ,

Je te remercie tendrement de ta chère lettre. Trépov a très mal agi en renvoyant maintenant la Douma avec l'intention de la rappeler de nouveau au commencement de janvier. Il en résulte (c'est ce qu'escomptaient Rodzianko et tous les autres) que personne ne part ; tous resteront à Petrograd pour conspirer. Il est venu chez toi, l'air très doux, sûr que, de cette façon, il réussirait avec toi. Si, comme à son ordinaire, il s'était mis à crier, tu te serais fâché et il n'aurait pas obtenu ton accord.

Mon chéri, notre Ami t'a prié de fixer la clôture au 14 ; Ania et moi t'avons écrit à ce sujet, et tu vois que, maintenant, ils ont le temps de faire du gâchis à propos de l'interdiction du Congrès des Unions. Tu as reçu les papiers de Kalinine hier, par Voieikov. Il a écrit aussi à Trépov, en demandant qu'il y ait une séance secrète. Trépov n'a pas daigné lui répondre. Alors il a écrit à Rodzianko ; qui a accédé au désir de Kalinine. Ce poltron de Trépov n'avait pas voulu prendre cela sur lui. Je ne sais ce que tu en penses, mais

Trépov agit maintenant en traître ; il est fourbe comme un chat ; tu ne dois pas avoir confiance en lui ; il intrigue tout le temps avec Rodzianko ; on ne le sent que trop.

Ce papier, que je t'ai envoyé hier, c'est Rodzianko lui-même qui l'a écrit. Il n'avait aucun droit de publier — et de répandre — sa conversation avec toi, et je doute que ce soit un compte-rendu littéral, car il ment toujours. Si ce n'est pas exact, sois l'Empereur, et ordonne toi-même qu'on lui enlève l'uniforme de la Cour, sans demander conseil à Fredericks ou à Trépov. Tous deux ont peur ; jadis le vieux aurait compris cette nécessité ; maintenant il est trop vieux. On avait fait courir le bruit, en ville (la Douma) que les autorités de Novgorod ne m'avaient pas reçue, et quand on a appris qu'elles m'avaient même offert le thé, ils ont été anéantis. A propos de Kauffmann tout le monde est très content. Tu vois, les honnêtes gens apprécient sa fermeté. Il n'est pas difficile de continuer quand on a commencé. Pardonne-moi de te tourmenter par mes lettres, mais lis donc les deux télégrammes que je t'ai envoyés et tu verras de nouveau ce que disent les honnêtes gens, ils s'adressent à moi pour que je sois leur interprète près de toi. Si tu reçois de nouveau Kalinine et s'il te prie de fermer la Douma, fais-le ; n'insiste pas sur le 17. Le temps est de l'argent. Chaque minute vaut de l'or. Je veux espérer qu'il est faux que Nicolacha vienne pour le 17. Ne l'autorise pas à venir, c'est un mauvais génie. Et il interviendra dans les affaires ; il parlera de Vassiltchikov. Sois Pierre-le-Grand, Ivan le Terrible, l'Empereur Paul. Ecrase-les tous. Non, ne ris pas, vilain enfant. Je voudrais tant te voir agir ainsi avec tous ceux qui tâchent de te gouverner, alors que ce devrait être le contraire.

La comtesse Benkendorf a été si révoltée de la lettre de la princesse W. qu'elle a fait une tournée de visites à toutes les vieilles dames, en ville : princesse Lolo Dolgorouki, comtesse Worontzov, etc., pour leur dire son opinion. Elle trouve que c'est une honte pour la société de tomber si bas, d'oublier tous les principes. Elle leur a demandé de parler sévèrement à leurs filles qui bavardent et agissent d'une façon révoltante. Cela semble avoir porté car, maintenant, on parle d'elle et

l'on comprend que la lettre est vraiment inouïe et beaucoup moins charmante que certains voudraient le prétendre. Et quel contraste : j'ai reçu un télégramme de « l'Union du peuple russe » me demandant de te mettre au courant de différentes choses. D'un côté, la société faible, dépravée, pourrie ; de l'autre, les sujets dévoués, sains, sensés. Et c'est leur voix qu'il faut écouter et non celle de la société ou de la Douma. C'est leur voix qui est la voix de la Russie. On voit si clairement où est la vérité. Ils savent qu'il aurait fallu dissoudre la Douma, mais Trépov ne veut pas les écouter. Si on ne les écoute pas, ils prendront l'affaire en main pour te sauver mais, involontairement, ils risquent de faire plus de mal que si tu avais dit un simple mot pour que la Douma soit congédiée jusqu'en février. Si les séances reprennent plus tôt, tous resteront ici. Je voudrais pouvoir pendre Trépov pour ses mauvais conseils ; et maintenant, après les papiers que Kalinine a envoyés à Voieikov, avec ces misérables « représentations » — absolument révolutionnaires — de la noblesse de Moscou et des « Unions » qui ont été discutées à la Douma, comment peut-on les laisser siéger, même pour un seul jour ? Je hais le perfide Trépov, qui fait tout pour te nuire et qui est soutenu par Makarov. Si seulement j'avais pu t'avoir ici, tout se serait calmé, et si tu étais revenu, comme le demandait Grigori, en cinq jours tu aurais rétabli l'ordre et reposé ta tête fatiguée sur le sein de ta femme, et ta Sunny t'aurait donné des forces. Tu m'aurais écoutée, moi, et non Trépov. Dieu nous viendra en aide, je le sais, mais tu dois être ferme. Disperse la Douma de suite. Quand tu as indiqué à Trépov la date du 17, tu ne savais pas ce qu'ils pensaient. Moi, simplement, la conscience tranquille devant toute la Russie, j'aurais expédié Lvov en Sibérie (cela s'est fait souvent pour des actes beaucoup moins graves). J'aurais privé de son grade Samarine (c'est lui qui a signé ce papier à Moscou) et j'aurais également envoyé en Sibérie Milioukov, Goutchkov et Polivanov. Nous avons la guerre, et des luttes intestines en un moment pareil, c'est de la haute trahison. Pourquoi ne l'envisages-tu pas ainsi, vraiment je ne le comprends pas. Je ne suis qu'une femme, mais mon âme et mon

esprit me disent que ce serait le salut de la Russie. Leur faute est bien plus grave que tout ce qu'ont pu faire les Soukhomlinov. Interdis à Broussilov et autres de s'occuper de n'importe quelle question politique, fou est celui qui désire un ministère responsable, comme l'écrit Grigori. Rappelle-toi que M. Philippe lui-même disait qu'on ne peut accorder la constitution, car ce serait et ta perte et celle de la Russie. Et tous les vrais Russes disent la même chose. Il y a déjà des mois, j'avais dit à Sturmer que Schvedov devrait être nommé membre du Conseil d'Empire avec le bon Maklakov. Ils soutiendraient notre cause et nous défendraient courageusement. Je sais que je te fatigue ; est-ce que je n'écrirais pas beaucoup, beaucoup plus volontiers des lettres d'amour, de tendresse, de caresses dont mon cœur est si plein. Mais mon devoir d'épouse, de mère et de mère de la Russie, m'oblige à te dire tout cela. Notre Ami m'a bénie pour cela. Mon chéri, soleil de ma vie, si dans un combat tu avais dû rencontrer l'ennemi, jamais tu n'aurais hésité, tu te serais élancé en avant, comme un lion. Sois ainsi maintenant dans le combat contre la poignée de brutes et de républicains. Sois le Maître et tous s'inclineront devant toi. Crois-tu que j'aurais peur. Ah, non ! Aujourd'hui j'ai donné l'ordre de chasser un officier de l'hôpital de Marie et Anastasie, parce qu'il s'est permis de se moquer de notre voyage, disant que Protopopov avait acheté le peuple pour qu'il nous fasse un aussi bon accueil. Tu vois, ta Sunny, dans les petites choses, est énergique, elle le sera aussi dans les grandes, tant que tu voudras. C'est Dieu qui nous a placés sur le trône, nous devons le garder fermement et le transmettre intact à notre fils. Si tu as cela à l'esprit, tu te souviendras d'être le souverain ; et c'est beaucoup plus facile pour l'Empereur autocrate que pour l'Empereur qui a prêté serment à la Constitution.

Mon adoré, écoute-moi. Tu connais ta vieille et fidèle Girly. « N'aie pas peur » a dit la vieille femme ; donc j'écris sans peur à mon petit Agou.

Les fillettes réclament leur thé maintenant ; elles sont revenues toutes gelées de leur promenade. Je t'embrasse. Je te serre fortement sur ma poitrine. Je te caresse ; je t'aime, je

soupire après toi, je ne puis dormir sans toi. Je te bénis. Pour toujours ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 15 décembre 1916.

MON ADORÉ,

Je t'en prie, pardonne-moi mes lettres impertinentes ; ta petite fille n'a point voulu attrister son ange, elle a écrit poussée par l'amour le plus profond. Parfois j'enrage sachant qu'on te trompe et qu'on veut te pousser à faire des choses mauvaises. Comment puis-je être tranquille quand Trépov vient chez toi ? Et malgré tout il réussit à te convaincre. Oh, que seulement on puisse lui trouver un successeur ! Mais bien des gens disent que si Makarov est déplacé, lui s'améliorera. Tu vois comme il flagorne Makarov (qui je le répète n'est pas loyal envers nous), et il désire le voir à la tête du Conseil d'Empire. C'est inouï. Mets à ce poste un homme résolu, dur ; Stcheglovitov conviendrait très bien et ne permettrait pas que le désordre et toutes les vilaines choses continuent. Demain je te retournerai les papiers, après les avoir examinés.

Notre Ami est venu chez Ania ; moi je ne suis pas sortie de la maison. Depuis longtemps déjà il ne va nulle part ; il ne vient qu'ici, mais hier Il est sorti avec Mounia (1), et est allé à la cathédrale de Kazan et à la cathédrale de Saint-Isaac, personne ne lui a lancé un regard désagréable ; tous étaient parfaitement tranquilles. Il dit que dans trois ou quatre jours les affaires roumaines s'amélioreront et que tout ira bien. Comme ton ordre du jour est beau ! Je viens de le lire avec l'émotion la plus profonde. Que Dieu t'aide et te bénisse, mon chéri. *Il ne faut pas dire* : « ton pauvre vieux mari n'a point de volonté » ; cela me tue. Pardonne-moi. Tu me comprends et tu connais mon amour absolu, n'est-ce pas, mon chéri ? Je t'aime terriblement, terriblement.

(1) Mme Golovine.

Le petit Kazhevnikov (de Mourman) vient déjeuner, et N. P. pour le thé ; nous aurons donc double plaisir. Fais, je t'en prie, que N. P. reçoive le yacht pour Noël. Je t'en prie, mon chéri.

Notre Ami dit que Kalinine doit être maintenant rétabli, pourquoi ne le nommes-tu pas Ministre de l'Intérieur, au lieu de « faisant fonctions », tandis que le jeune Rittich, qui ne fait que débuter a déjà obtenu sa nomination (à son propre étonnement).

Le soleil tâche de se montrer ; la neige est épaisse ; — 6°. Ania et moi voulons aller dimanche à la Sainte Communion — car c'est maintenant le jeûne de Noël — pour obtenir des forces et du réconfort. Je suis heureuse que l'icone te plaise. N'est-ce pas que le visage est charmant quoique triste ? J'envoie trois veilleuses, au nom des enfants et au mien : au nouveau Znamenia et à la vieille femme, avec une icone. As-tu mangé sa pomme ? Je suis si heureuse que tu aies dit à Fredericks de répondre de notre part à tous deux à ce télégramme. Je ne comprends pas pourquoi les généraux ne permettent pas que le *Rousskoié Znamia* (1) (un petit journal patriotique) soit envoyé aux armées. Doubrovine trouve que c'est une honte (et je suis de cet avis) : et ils peuvent lire toutes les proclamations. Nos chefs sont de vrais idiots. Le nouveau club, que Trépov a organisé (pour les officiers etc.) n'est pas fameux. Je me propose de me renseigner à ce sujet. Les officiers de notre « Régiment réuni » viennent là et y rencontrent Rodzianko, avec ses manifestes et ses discours. C'est vraiment un manque de tact. Mon chéri, Doubrovine demande l'autorisation de me voir, puis-je la lui accorder ou non ? Je t'en prie, dis à Trépov que les séances de la Douma sont interrompues jusqu'au commencement de février, afin qu'ils aient le temps d'aller chez eux (s'ils restent ici, ils feront plus de mal ; Rodzianko et Trépov ont tout arrangé ensemble). Crois-en les conseils de notre Ami. Même les enfants remarquent que tout va mal quand nous ne l'écoutons pas et,

(1) *Le Drapeau russe*, organe des Cent noirs, qui, dans chacun de ses articles, appelait le peuple au massacre des Juifs et des intellectuels. Le Directeur était le fameux Doubrovine.

au contraire, que tout réussit quand nous l'écoutons. Tout ira bien, si nous l'écoutons. *C'est un chemin étroit, mais il faut le suivre tout droit, selon Dieu et non selon les hommes.* Il faut seulement regarder tout avec courage et avec plus de foi.

Maintenant un miracle (tous le disent) : le *Variag* est arrivé avant tous les autres. Une tempête, 40 nœuds de Gibraltar à Glasgow. Les vagues non seulement ont passé par-dessus, mais hélas ! ont tout envahi. Les machines ne sont pas fameuses ; il faudra bientôt les réparer, en Angleterre. Notre Ami était inquiet quand ils ont quitté Vladivostock, mais ils ils ont eu la bénédiction de Dieu et ont été sauvés, parce que Lili Den (1) est allée à Verkotourié et à Tobolsk, cet été, avec Grigori et Ania.

Je te bénis, t'embrasse, te chéris et t'aime infiniment, mon cher petit mari bien-aimé.

A toi.

Tsarskoîe-Selo, 16 décembre 1916.

MON TRÉSOR BIEN-AIMÉ,

Ce matin, 10° au-dessous de zéro et de petits nuages roses ; tout est couvert d'une épaisse couche de neige. Je n'ai aujourd'hui que Schvedov ; le reste du temps je reste allongée sur le divan. Cependant je désire recevoir la Sainte Communion dimanche, si toutefois c'est possible. C'est pourquoi, maintenant, je te demande pardon, mon adoré, pour chaque mot qui a pu t'attrister. Je crains d'avoir été très dure, parfois, mais ce n'était que par désespoir, par amour infini et par désir de t'aider. Pardonne-moi, mon chéri. J'ai un besoin absolu d'y aller ; je suis lasse, mais le moral est bon. Les affaires, en effet, vont mieux et Kalinine a admirablement agi. Je lui ai dit de tout t'écrire franchement, il n'osait pas le faire. Je lui ai dit que c'est son devoir, puisque tu lui as donné ta confiance. Ce n'est que grâce à lui qu'il n'y a pas eu de

(1) Femme du commandant du *Variag*.

scandale à la Douma. Trépov a été un lâche, Schouvaiev pis encore. (J'aurais voulu que Bélaiev fût à sa place ; c'est un gentleman et ce n'est pas lui qui s'inclinerait devant la Douma et chercherait la popularité). Rodzianko a écouté les conseils de Kalinine et s'est effacé — Que Dieu donne à Kalinine la santé ; qu'il continue d'être aussi ferme et courageux qu'il l'a été jusqu'à ce jour. Envoie-lui un mot de remerciement ou d'encouragement, n'est-ce pas ? et confirme-le dans les fonctions de Ministre de l'Intérieur (C'est une idée de ta petite femme, et je la crois juste). Les gens disaient que tu n'interviendrais jamais pour lui ni pour Pitirim contre tous, et tu l'as fait. Bravo, mon petit mari ! Une seule chose me tourmente ainsi que Grigori et Protopopov : il ne faut pas que les séances de la Douma reprennent avant février, afin qu'ils aient le temps de se disperser. C'est plus que nécessaire. Groupés en ville, ils sont un élément empoisonné, tandis que dispersés dans le pays, personne ne fait attention à eux, personne ne les respecte.

Hier soir Olga avait son comité. Volodia Volkonsky, qui a toujours pour elle un ou deux sourires, évitait son regard et n'a pas souri une seule fois. Tu vois, nos fillettes ont appris à observer les hommes et leurs visages. Elles se sont beaucoup développées intérieurement au milieu de toutes ces souffrances ; elles savent tout ce que nous endurons, c'est nécessaire ; cela les mûrit. Par bonheur, elles sont à certains moments, de grands bébés, mais leur âme a une intensité de pensée et de sentiment que n'ont pas bien des êtres plus graves. Comme dit notre Ami, elles ont passé par une dure « école ». N. P. a pris le thé, raconté une foule de choses sur Odessa, sur son bataillon, sur Olga Evguenievna, etc. Il est plein des vilenies de Petrograd et furieux que personne ne prenne ma défense, que tous puissent écrire, dire, insinuer de vilaines choses sur leur Impératrice ; et personne ne se lève pour la défendre, ne réprimande, ne déporte ces individus. Seule la princesse Wassiltchikov a été châtiée, tous les autres, Milioukov, etc., continuent librement. Oui, ces gens-là ne sont pas à admirer ; les lâches. Mais beaucoup d'entre eux seront rayés dans l'avenir des listes de la Cour ; ils appren-

dront quand viendra la paix, ce qu'il en coûte de ne pas s'être dressés pendant la guerre, pour le Souverain. Pourquoi avons-nous pour Ministre de la Cour un ramolli ? Il aurait dû prendre tous les noms et demander que ces gens soient punis pour avoir calomnié ta femme. Même un simple particulier n'aurait pas supporté une heure de pareils assauts contre sa femme. Personnellement, je ne m'en soucie pas du tout. Quand j'étais jeune, je souffrais terriblement des attaques injustes dont j'étais l'objet (et combien souvent). Maintenant ces choses ne me touchent pas profondément — je veux dire ces vilenies. Les choses changeront un jour ou l'autre, mais mon petit mari aurait dû, vraiment, intervenir un peu pour moi, car bien des gens pensent que cela te laisse indifférent et que tu te caches derrière moi. Tu ne veux pas me répondre au sujet de Balashov. Pourquoi n'as-tu pas donné l'ordre à Fredericks de lui écrire une lettre sévère ? Je n'ai pas l'intention de lui serrer la main quand je le rencontrerai ; je t'en préviens ; et j'aurais bien voulu lui jeter à la face mon indignation. Le petit serpent ! Il m'a déplu dès que je l'ai aperçu pour la première fois, je te l'avais dit. Il pense que sa haute situation à la Cour lui donne le droit d'écrire des vilenies. Au contraire ; et il est absolument indigne. As-tu dit qu'on prive de son titre à la Cour le prince Golitzine ? Ne lambine pas, mon chéri ; fais cela au plus vite, autrement c'est un véritable *Bummelzug* danois. Agis au plus vite ; raye tous ces gens des listes de la Cour et n'écoute pas les protestations de Fredericks. Il est craintif et ne sait pas comment il convient d'agir à l'heure présente.

Maintenant pardonne-moi si j'ai eu tort de demander l'opinion de Kalinine sur la liste des membres du Conseil d'Empire que tu m'as envoyée. Comme nous avons confiance en lui (il est venu pour une demi-heure, hier, chez Ania), j'ai demandé à celle-ci de chercher à apprendre ce qu'il savait de ces hommes. Il a promis de ne dire à personne qu'il a vu les noms des candidats. Mais avant tout il voudrait que Makarov s'en aille rapidement et ne soit pas nommé au Conseil d'Empire ; beaucoup d'autres n'y sont pas nommés, et l'on n'a pas besoin de la lettre de Trépov, fie-toi aux conseils de notre

Ami et de Kalinine. Il est dangereux et tient entièrement Trépov entre ses mains. D'autres, Jevakov, par exemple, le savent aussi. Il y a quelque temps il a parlé à Stcheglovitov, qui trouve que Dobrovolski, qu'il connaît bien, serait excellent pour ce poste. Il me semble que tu ferais vraiment bien de le nommer. Je sais que Dobrovolski est très opposé au projet de réorganisation du Sénat (Il me semble que cette réforme est acceptée par le Conseil d'Empire, et maintenant elle est présentée à la Douma). Il dit que le Sénat sera aussi mauvais et à gauche que la Douma et qu'on ne pourra se fier à lui. Il me l'a dit quand je l'ai vu. Je n'ai parlé alors que du Sénat et du Comité de Saint-Georges.

Fais appeler Kalinine dès que tu arriveras ici, et ensuite Dobrovolski, pour causer avec lui et nommer au plus tôt Stcheglovitov. Il est l'homme qui convient absolument pour ce poste ; il nous défendra et ne permettra aucun scandale. Ton ordre du jour a produit sur tous un effet magnifique. Il est venu à un moment si propice et tes pensées sur la continuation de la guerre y sont exprimées si clairement. Imagine-toi que la pauvre Zizi a été affolée : Milioukov, dans son discours, a parlé de Lila Naryschkine (Lichtenstein), des espions, etc... et il a dit que cette dame occupe une haute situation à la Cour, la confondant avec Mme Zizi (1). Alors elle a envoyé chercher Sazonov, (ami intime de Milioukov), et lui a demandé d'expliquer l'affaire à celui-ci et d'insister pour qu'il publie dans les journaux qu'il a été induit en erreur. Cela paraîtra dans le *Retch* et maintenant elle est tout à fait calmée. Ils attaquent tous ceux qui me sont proches. Je viens d'avoir la visite du vieux Schvedov. Imagine-toi, quand il a dit à Trépov que sur ton désir et le mien il allait être nommé membre du Conseil d'Empire, Trépov a répondu qu'il n'avait cure des ordres donnés par Sturmer, et que toi tu ne lui avais rien dit.

Il m'a apporté la liste des membres et nous avons pu la parcourir ensemble, biffer et ajouter des noms. Il déteste

(1) En effet, dans son discours, Milioukov avait confondu une dame Naryschkine, née baronne Toll, qui n'avait jamais été reçue à la Cour, avec la dame d'honneur Naryschkine.

Kauffmann qui, dit-il, a raconté de très vilaines choses. Biffe-le. Maintenant il faut prendre le balai et enlever toute la saleté et la boue, puis avec de nouveaux balais propres, se mettre au travail.

Je te remercie bien vivement de ta précieuse lettre. Pauvre petit, demain tu seras fatigué ! Que Dieu t'aide ; rien que des questions militaires et pas de questions politiques. Tous sont fort agités à cause de ton ordre du jour. Surtout, bien entendu, les Polonais.

Le petit chat vient de grimper sur la cheminée, et il éternue tout le temps.

Je suis heureuse que tu aies vu Bagration ; c'est si intéressant tout ce qu'il raconte de ses « Sauvages ». Il ne faut pas dire « avec une très petite volonté ». Tout simplement tu es un peu faible, tu manques de confiance en toi et tu es un peu enclin à écouter les mauvais conseils.

Maintenant je te bénis et t'embrasse, mon unique, mon tout. Que Dieu te bénisse et te garde !

Pour toujours ton assommante

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 17 décembre 1916.

MON AMOUR CHÉRI,

De nouveau il fait très froid ; il neige un peu. J'ai dormi cinq heures cette nuit ; pour moi c'est tout à fait bien. Le cœur n'est pas fameux et je ne me sens pas bien. Vois-tu, mon cœur, depuis quelque temps, va mal de nouveau, mais je n'ai pas pu rester tranquille comme il l'eût fallu. Je ne le pouvais pas ; il me fallait aller à l'hôpital pour changer le cours de mes idées ; il me fallait voir beaucoup de monde ; la tension morale de ces derniers mois, si pénibles, devait se faire sentir sur un cœur malade ; le charmant voyage à Novgorod, physiquement, m'a aussi beaucoup fatiguée ; et voilà, la vieille machine est détraquée. J'espère qu'au moins pour Noël et cette fin d'année, je serai d'aplomb. Depuis la guerre je ne suis allée à aucun arbre de Noël, ni à l'hôpital ni au ma-

nège. Je penserai à toi plus que jamais, cet après-midi ; que Dieu bénisse toutes tes pensées et tous tes plans ! J'espère que tu pourras saluer l'Icone auparavant. J'ai commandé une messe de nuit à la maison (bien que ce soit stupide), et pour demain matin, à 9 heures, une messe dans la crypte. Ania viendra aussi et nous nous confesserons à 10 heures. Encore une fois pardonne-moi pour le mal et les chagrins que je t'ai causés, mon chéri. Demain je te porterai dans mon cœur et dans mon âme.

Je t'envoie un papier avec quelques idées de Soukhomlinov sur la Douma, lis-le dans le train.

Je ne puis comprendre pourquoi l'affaire de Voieikov n'a pas été arrangée il y a deux semaines, comme on le pensait.

Quelques potins : la mère d'Ania lui a dit que Krivochéïne et Ignatiev me bénissent de t'avoir télégraphié de laisser tout le ravitaillement entre les mains de Rittich. Or, en tout cela il n'y a pas un mot de vrai. Comment les gens peuvent-ils, de sang-froid, mentir pareillement et ne pas voir que c'est un péché ?

Termineras-tu dans le train ce joli roman anglais ? Ah ! quelle joie, quelle consolation de t'avoir de nouveau ici. En des jours pareils être séparés c'est parfois, je t'assure, absolument exaspérant, atroce. Comme ce serait plus facile, si l'on pouvait tout partager et parler de tout au lieu des lettres qui ont moins de force, hélas, et probablement t'irritent souvent, mon pauvre ange patient. Mais je dois essayer d'être l'antidote du poison des autres.

Est-ce que Baby s'est enfin débarrassé du ver solitaire ? Alors il pourrait engraisser et serait moins diaphane, le cher enfant !.....

Nous sommes tous rassemblés — peux-tu imaginer nos sentiments, nos pensées — notre Ami a disparu. Hier, Ania l'a vu ; il a dit que Félix lui avait demandé de venir dans la soirée, qu'une automobile irait le chercher, pour voir Irène. En effet une auto (militaire) est venue le prendre avec deux civils, et il est parti.

Cette nuit il y a eu un grand scandale chez Youssoupov — une grande réunion : Dmitri, Pourichkevitch etc ; tous ivres. La police a entendu des coups de feu. Pourichkevitch est

sorti en criant aux agents que notre Ami avait été tué. La police et les magistrats sont maintenant chez Youssoupov ; ils n'ont pas osé s'y rendre plutôt parce que Dmitri était là.

Le préfet de police a envoyé chercher Dmitri. Félix voulait partir ce soir pour la Crimée, j'ai prié Kalinine de le retenir.

Notre Ami était de bonne humeur, mais très nerveux ces jours-ci, à cause d'Ania : Batuschine désirant trouver quelque chose contre elle. Félix affirme qu'Il n'est pas venu chez lui et que lui ne l'a jamais invité. Cela ressemble tout à fait à un piège. J'espère encore en la miséricorde de Dieu ; peut-être n'a-t-on fait que L'emmener quelque part. Kalinine fait tout ce qu'il peut. Cependant, je te prie d'envoyer Voieikov, car nous ne sommes que des femmes, avec nos faibles têtes. Je garderai Ania ici, car maintenant ils s'attaqueront à elle. Je ne crois pas, je ne veux pas croire qu'Il ait été tué. Que Dieu ait pitié de nous ! Quelle angoisse intolérable (je suis calme, je ne puis pas croire cela) !

Je te remercie de ta chère lettre. Viens vite. Personne n'osera la toucher ou faire quelque chose quand tu seras là.

Félix allait souvent chez lui, ces temps derniers.

Baisers.

SUNNY.

Tsarskoîe-Selo, 22 février 1917 (1).

MON CHÉRI,

Avec beaucoup de tristesse et d'inquiétude je t'ai laissé partir seul, sans notre charmant et tendre Baby. Quels temps horribles nous vivons ! C'est encore plus pénible à supporter dans la séparation. On ne peut pas te caresser quand tu as l'air si fatigué, si tourmenté. En vérité, Dieu t'a imposé une lourde croix. Si ardemment j'eusse voulu t'aider à supporter ce fardeau ! Tu es courageux et patient ; de toute mon âme je sens et souffre avec toi beaucoup plus que je ne puis l'ex-

(1) La correspondance est interrompue pendant deux mois, le Tsar, à l'annonce de l'assassinat de Raspoutine, étant aussitôt rentré à Tsarskoïe-Selo. Il ne retourne au Grand Quartier que le 22 février.

primer en paroles. Que puis-je faire ? Prier et prier. Notre cher Ami est dans l'autre monde, il prie aussi pour toi, et ainsi Il est encore plus près de nous. Néanmoins comme on voudrait entendre sa voie consolante, réconfortante ! Dieu aidera, je le crois, et enverra une grande récompense pour tout ce que tu souffres. Mais c'est encore long à attendre ! Il me semble que les affaires vont mieux (1) ; seulement, mon chéri, sois ferme, montre une main puissante, c'est ce qu'il faut aux Russes. Jamais encore tu n'as laissé échapper l'occasion de montrer l'affection et la bonté, maintenant laisse-leur parfois sentir ton poing. Eux-mêmes le demandent. Combien de personnes m'ont dit, récemment : « Nous avons besoin du knout ». C'est étrange, mais la nature slave est ainsi : la plus grande fermeté, la cruauté même et l'affection passionnée. Depuis qu'ils ont commencé à « te sentir », ainsi que Kalinine, ils se calment. Ils doivent apprendre à te craindre, l'amour seul ne suffit pas. L'enfant qui adore son père doit cependant avoir peur de l'irriter, de l'attrister ou de lui désobéir. Il faut jouer des rênes : les relâcher, les serrer, mais qu'ils sentent toujours la main puissante. Alors ta bonté sera appréciée davantage. Ils ne comprennent pas la douceur seule. Le cœur humain est étonnant, et c'est étrange à dire, chez les hommes de la haute société il n'est ni doux ni compatissant. Dans les rapports avec eux il faut de la fermeté, surtout maintenant. J'ai été triste de n'être pas seule avec toi pour notre dernier déjeuner, mais les tiens voulaient aussi te voir. La pauvre petite Xénia, avec les garçons qu'elle a et une fille mariée avec le rejeton de cette famille vicieuse (2), un mari aussi menteur, je la plains profondément. Dans le monde il y a tant de tristesse et de souffrances. On voudrait tant le repos et la paix pour rassembler un peu de forces pour continuer la lutte et se frayer un chemin sur ces voies épineuses vers le but qui brille au loin !

(1) Dès le mois de janvier 1917, la fameuse *Okhrana* avait présenté à l'Empereur un rapport où il était dit que le mouvement politique présent rappelait la veille de 1905, mais le couple impérial n'avait aucune compréhension des événements.

(2) La fille de Xénia, Irène, est la femme du prince Youssoupov, meurtrier de Raspoutine.

J'espère qu'entre toi et Alexiev il n'y a ni désaccord ni difficultés et que bientôt tu pourras revenir ici. Ce n'est pas le désir égoïste seul qui parle en moi. Je sais trop bien comment se conduisent les foules hurlantes quand tu es près. Ils ont encore peur de toi et doivent avoir peur encore davantage, de sorte que la même crainte les saisisse où que tu sois. Et pour les Ministres tu es aussi une telle force, un tel guide ! Reviens au plus tôt. Tu vois, je ne te prie ni pour moi-même ni pour Baby, tu te rappelleras cela. Je comprends où le devoir t'appelle ; mais, maintenant, précisément, tu es plus nécessaire ici que là-bas. Ainsi donc, dès que tu auras arrangé les affaires, je t'en prie, reviens à la maison, dans une dizaine de jours, jusqu'à ce que tout s'arrange ici comme il faut. Ta femme est, à l'arrière, ta garde inébranlable. Il est vrai qu'elle ne peut faire beaucoup, mais tous les braves gens savent qu'elle est toujours ton soutien fidèle. Les yeux me font mal à cause des larmes.

De la gare j'irai droit à Znaménia, précisément parce que je suis allée là avec toi. Cela me calmera, me fortifiera et je prierai pour toi, mon ange. Mon Dieu, comme je t'aime, toujours de plus en plus profondément, avec une tendresse infinie !

Dors tranquillement ; ne tousse pas ; que le changement d'air te guérisse tout à fait ! Que les Anges te gardent ! Que le Christ soit avec toi et que la Vierge ne t'abandonne pas ! Notre Ami nous a confié sa bannière. Je te bénis, t'embrasse fortement et presse ta tête fatiguée contre ma poitrine. Ah ! la solitude des nuits qui vont venir ! Il n'y a avec toi ni ton Soleil ni ton rayon de Soleil. Notre amour brûlant, passionné t'entoure, mon petit mari, mon unique, mon tout, lumière de ma vie, trésor qui m'a été envoyé par Dieu tout-puissant. Sens mes bras qui t'enlacent, mes lèvres pressées tendrement sur les tiennes. Au revoir, mon amour, reviens au plus tôt chez ta vieille

SUNNY.

Je t'en prie, va saluer l'icone de la Vierge aussitôt que tu le pourras. J'ai tant prié pour toi, là-bas.

Tsarskoîe-Selo, 23 février 1917.

Mon ange, mon amour. Eh bien, Olga et Alexis ont la rougeole. Chez Olga tout le visage est couvert de boutons ; chez Baby c'est dans la bouche, il tousse fortement et les yeux lui font mal. Ils sont couchés dans l'obscurité. Nous avons déjeuné ensemble, dans la salle de jeux. Pétrov (1) lui fait la lecture ; j'entends sa voix ; moi-même suis couchée sur le divan d'Olga. Nous toutes sommes en robes de chambre blanches : s'il faut recevoir quelqu'un, (qui n'a pas peur de la contagion) alors nous nous habillons. Nous prenons nos repas dans la chambre rouge. Si les autres ne peuvent l'éviter, je préférerais qu'elles tombassent malades au plus tôt, ce serait plus gai pour eux et ne durerait pas si longtemps. Ania peut l'attraper. Elle est au lit et tousse. Hier elle avait 38°, mais après les remèdes sa température a baissé. Je viens de recevoir ton télégramme, grâce à Dieu, tu es bien arrivé. Je m'imagine ton affreuse solitude sans le charmant Baby. Il m'a demandé de te télégraphier. Lui et Olga sont tristes de ne pouvoir t'écrire : ils ne doivent pas se fatiguer les yeux. Tous t'embrassent fortement. Ah ! mon amour, comme c'est triste sans toi ; comme on est seul ; comme j'ai soif de ton amour, de tes baisers, mon trésor chéri ! Je pense à toi sans fin. Mets parfois la petite croix s'il te faut prendre quelques graves décisions ; elle t'aidera. Je suis sortie avec les trois fillettes en auto fermée ; nous avons rencontré beaucoup de matelots et Koublitzky à qui j'ai parlé. Il m'a raconté que Khvolchinsky t'a vu quand tu es passé. Une journée claire, ensoleillée ; pas trop froid. S'ils ne vont pas bien, je te télégraphierai plus souvent.

Au revoir, mon unique ; que Dieu te bénisse et te protège ! Je te couvre de baisers. Pour toujours

A toi.

(1) Professeur russe du Tsarevitch.

Tsarskoîe-Selo, 24 février 1917.

MON ADORÉ,

Le temps est plus doux, 4°5. Hier, il y a eu des troubles à l'île Basile et sur la Newsky, parce que de pauvres gens ont pris d'assaut les boulangeries. Ils ont mis à sac la boulangerie Philippov et l'on a fait venir contre eux les Cosaques. J'ai appris tout cela de façon non officielle.

Hier soir Baby a été très gai, je lui ai lu à haute voix *Les enfants d'Hélène*, ensuite Pètrov, à son tour, lui a fait la lecture. A 9 heures il avait 38°1, à 6 heures du soir 38°3. Olga, les deux fois avait 37°7 ; mais elle a l'air plus fatiguée. Lui a bien dormi, et, maintenant, il a 37°7. A 10 heures je suis allée causer un peu avec Ania (elle a probablement la rougeole : 37°7, tousse beaucoup, souffre de la gorge. Peut-être est-ce une angine). Comme tu as dû te sentir seul la première nuit ! Je ne puis t'imaginer seul sans Baby, mon pauvre cher ange. J'espère que Kerensky, de la Douma, sera pendu pour son épouvantable discours. C'est nécessaire (en temps de guerre) et cela servira d'exemple. Tous sont avides de fermeté et te supplient d'en montrer. N'oublie pas la demande à Georges (1), à propos de Buchanan ; ne tarde pas.

Eh bien, Ania a la rougeole ; à trois heures elle avait 38°3 ; Tatiana aussi et également 38°3. Alexis et Olga : 37°7 et 37°9. Je passe d'une chambre à l'autre, d'un malade à l'autre. J'ai expédié Marie et Anastasie dans leur chambre. M. Gibbs est dans la chambre d'Alexis et lui fait la lecture ; les rideaux sont tirés. Chez Olga et Tatiana il fait tout à fait noir, de sorte que j'écris près de la lampe, sur le divan. J'ai reçu, pendant une heure et demie, un Belge, un Anglais, des Danois, un Persan, un Espagnol, des Japonais, et Korf, Benkendorf, mes deux pages, Nastinka, qui part demain pour le Caucase où sa sœur est très malade, Iza et Groten qui est venu de la part de Kalinine. Les désordres ont été vifs à

(1) Le roi d'Angleterre.

10 heures ; à une heure à peu moins. Maintenant tout est entre les mains de Khabalov. J'ai vu ton Mufti à six heures, et une dame. Je suis sortie un moment pour allumer un cierge pour vous tous, mes trésors. L'air m'a paru divin. Je n'ai pas pu emmener avec moi Marie et Anastasie, car elles ont dans la gorge quelques indices très suspects ; quatre médecins l'ont dit ; de sorte qu'elles sont restées avec Ania. Je vais les voir le matin, pendant une heure, et le soir aussi. C'est tout un voyage à l'autre bout du palais, mais on me roule dans le fauteuil. Elles toussent énormément.

Je dois terminer, mon chéri. Que Dieu te bénisse et te garde ! Je t'embrasse sans fin.

Ta vieille femme qui t'aime.

Tsarskoîe-Selo, 25 février 1917.

MON TRÉSOR INFINIMENT ADORÉ,

8° au-dessous de zéro ; une petite neige. En attendant je dors bien, mais je languis de toi, mon amour.

Les grèves et les désordres en ville sont plus que provocants. Je t'envoie la lettre que m'adresse Kalinine. C'est vrai qu'elle ne vaut pas grand'chose, puisque tu recevras le rapport détaillé du Préfet de Police. C'est un mouvement houligan : des garnements, des filles de bas étage courent et crient qu'ils n'ont pas de pain, simplement pour créer de l'agitation ; de même des ouvriers qui empêchent les autres de travailler. Si le temps était plus froid, sûrement tous ces gens resteraient chez eux. Mais tout cela passera et se calmera, si seulement la Douma se conduit bien. On ne publie pas de discours pires, mais je pense que pour les discours anti-dynastiques il est nécessaire de sévir immédiatement et très sévèrement, d'autant plus que nous sommes en guerre. J'avais le pressentiment, quand tu es parti, que les affaires iraient mal. Révoque Batiuchine (1). Rappelle-toi qu'Alexéiev le soutient

(1) Général nommé président de la Commission chargée d'enquêter sur les affaires de spéculation et d'espionnage.

fortement. Batiuchine s'est choisi un aide-de-camp maintenant colonel, qui, autrefois, était malade ; sa femme ne lui a apporté en dot que 15.000 et, actuellement, il est très riche. N'est-ce pas étrange ? Batiuchine aussi fait peur à des gens et leur fait payer de grosses sommes pour n'être point expulsés, bien qu'ils n'aient rien fait pour l'être. Débarrasse-toi de lui au plus tôt. Comment trouves-tu Alexéiev ? Ne prendras-tu pas le bon Golovine à la place d'un homme nouveau, qui ne te plaît pas beaucoup ? Avant tout fais ta volonté, mon chéri. C'est pénible de ne pas être ensemble.

Ania m'a envoyé chercher, parce qu'elle se sentait très mal et ne pouvait pas respirer facilement. Cela a duré de dix heures et demie à midi. Enfin je l'ai calmée et elle s'est sentie mieux. Elle demande tes « prières pures » ; tout le temps elle a peur. A une heure Baby avait 38°5, Olga 38°1, Tatiana 37°4. Je viens de mettre un cierge à Znaménia ; je suis très fatiguée après mes audiences. J'ai causé avec Apraxine et Boïsman. Celui-ci dit qu'il est nécessaire d'avoir ici un vrai régiment de cavalerie, qui rétablirait l'ordre d'un coup, au lieu du régiment de réserve composé d'habitants de Petrograd. Gourko ne veut pas tenir ici ses uhlans et Groten dit qu'ils pourraient très bien loger tous ici. Boïsman propose que Khabalov prenne les boulangeries militaires et fasse du pain immédiatement, puisque, d'après Boïsman, il y a assez de farine. Quelques boulangers ont fermé. Il faut immédiatement rétablir l'ordre, car la situation empire d'un jour à l'autre. J'ai ordonné à Boïsman de s'adresser à Kalinine et de lui dire de causer avec Khabalov au sujet des boulangeries militaires. Demain dimanche ce sera encore pire. Je ne puis comprendre pourquoi l'on n'introduit pas le système des cartes et pourquoi l'on ne militarise pas toutes les fabriques ; alors il n'y aurait pas de désordres. Il faut dire aux grévistes que s'ils cessent le travail, on les enverra sur le front et les punira sévèrement. Il ne faut pas tirer sur la foule ; il faut maintenir l'ordre et ne pas laisser franchir seulement les ponts, comme on le fait. Cette question du ravitaillement peut rendre fou.

Pardonne cette triste lettre, mais autour de moi il y a

tant d'ennuis ! Je t'embrasse et te bénis. Pour toujours, ta vieille

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 27 février 1917.

MON BIEN-AIMÉ,

Quelle joie, à 9 heures j'ai reçu ta lettre du 23-24 ; pense comme elle a mis longtemps ! Encore et encore je te remercie ; je l'ai couverte de baisers et la baiserai encore souvent. Je suis si seule sans toi. Il n'y a personne à qui parler le cœur ouvert, puisque Ania souffre affreusement ; elle tousse et a une très forte fièvre. Je pense qu'elle a eu jusqu'à 40° ; elle ne dort presque pas. Maintenant, le matin, elle a déjà 39°,8. Près d'elle il y a beaucoup de gardes : Akoulina, Fédotia Stépanovna, la sœur Tatiana (de mon train) ; elles se relaient, deux par deux. En outre, Marie, Jouk, quatre médecins spécialistes des maladies d'enfants, le matin, puis Eugène Sergueievitch et Vladimir Nikolaievitch deux ou trois fois par jour ; et son médecin à elle, qui l'aime et qu'elle aime, l'a veillée cette nuit. Les enfants vont chez elle trois fois par jour ; moi, deux fois. Le soir vient Lili, cette charmante créature. Tu sais quelle malade inquiète et capricieuse elle est, mais elle souffre réellement ; par bonheur, maintenant les taches commencent à couvrir tout le visage et la poitrine, ce qui vaut mieux.

Je suis allée à Znaménia hier et y veux retourner aujourd'hui. Je pense qu'il ne faut pas que j'aille seule à la messe quand je me sens si fatiguée et leur suis si nécessaire. Dieu entend mes prières même ici. Les enfants sont gais. Anastasie et Marie s'appellent entre elles les garde-malades ; elles bavardent sans cesse et téléphonent à droite et à gauche. Elles m'aident beaucoup, mais je crains qu'elles aussi ne tombent malades. Jilik est encore très faible et ne rend visite qu'à Baby. M. Gibbs est avec lui. Toutes ces chambres obscures sont impressionnantes, mais la grande chambre de

Baby, malgré les rideaux tirés, est tout de même plus claire. Aujourd'hui je ne recevrai pas ; je ne puis continuer mes audiences ; mais il me faudra les reprendre. Boïsman a très bien parlé, seulement il a peur qu'on élise Kniazévitch Maréchal de la Noblesse, ce qui compliquerait l'affaire. Il m'a parlé des désordres en ville ; plus de 200.000 personnes y auraient pris part. Il trouve que, tout simplement, on ne sait pas maintenir l'ordre. Mais je t'ai déjà écrit cela hier ; pardonne-moi, stupide que je suis. Il est nécessaire d'introduire le système des cartes de pain, comme on le fait maintenant dans chaque pays. On l'a déjà fait pour le sucre et tous en reçoivent en quantité suffisante. Mais chez nous, tous sont idiots. Obolensky ne voulait pas de cartes, bien que Médème les préconisât après leur succès à Pskov. Un pauvre officier de gendarmerie a été tué par la foule, et encore quelques personnes. Tout le mal provient de ce public braillard, de gens bien vêtus, de soldats blessés, de pauvres étudiants, etc., qui excitent la foule ; Lili cause avec les cochers pour savoir les nouvelles. Ils lui ont dit que des étudiants étaient venus chez eux les prévenir que, s'ils travaillaient demain, ils seraient tués. Quels êtres vils ! Naturellement les cochers et les watmen font grève ; mais ils disent que cela ne ressemble pas à 1905 (1), parce que tous t'adorent et ne désirent que du pain. Lili a causé avec Groten à ma place, puisque je ne pouvais quitter Ania. Maintenant, enfin, je puis prendre mes gouttes. Quel temps doux ! Dommage que les enfants ne puissent se promener, même dans l'auto fermée. Le pauvre Rodionov a envoyé pour Olga, Tatiana et Ania à chacune un pot de muguet, de la part de l'équipage de la flotte. Le déjeuner des officiers de tirailleurs n'a pas eu lieu, puisque le régiment doit être prêt en cas d'alerte. Ta solitude doit être épouvantable. Ce silence tout autour de lui oppresse mon cher mari.

3 heures et demie. — Je viens de recevoir ta chère lettre d'hier et t'en remercie chaleureusement, mon chéri. Oui, sans doute, le changement d'air sera très profitable après la

(1) Mouvement révolutionnaire qui échoua.

maladie ; mais maintenant, à Livadia, ce sera trop pénible et donnera trop de tracas. Eh bien ! nous réfléchirons à tout cela après. Les petites sont tout le temps avec les autres et Ania ; elles finiront par être atteintes. Tatiana tousse beaucoup, elle a 37°, 8 ; Olga 39°, 1, Alexis 39°, 6, Ania 40° 1. Tout à l'heure j'ai pris Marie avec moi à Znaménia, pour mettre les veilleuses.

Nous sommes allées sur la tombe de notre Ami. Maintenant la chapelle est si haute que je puis me mettre à genoux et prier tranquillement là-bas pour vous tous, sans que les soldats de garde me voient. Nous nous sommes arrêtées et avons causé avec Ivanov, Khvochenski et le docteur. Le temps est doux, un beau soleil. Je t'ai rapporté ce petit morceau de bois de sa tombe (1) où j'ai prié à deux genoux.

En ville hier, ça allait mal. On a arrêté 120 ou 130 personnes. Les chefs principaux et Lélianov (2) sont poursuivis pour les discours au Conseil municipal. Les ministres et quelques membres de la droite, de la Douma, se sont concertés hier sur la nécessité de prendre des mesures sérieuses, et tous espèrent que demain tout sera tranquille. On a voulu faire des barricades, etc. Lundi j'ai lu une ignoble proclamation ; mais il me semble que tout s'arrangera. Le soleil brille si clairement et j'ai ressenti un tel calme sur sa chère tombe. Il est mort pour nous sauver. Bourdakov insiste pour me voir aujourd'hui, moi qui espérais tant ne voir personne. Nastinka part ce soir pour Kislovotzk. Là règne, à ce qu'on dit, Miechen. Baby n'est qu'une éruption ; il est taché comme un léopard. Chez Olga les taches sont larges et plates. Ania aussi en est toute couverte. Tous souffrent des yeux et de la gorge. Chez Ania il y avait six médecins, deux infirmiers et moi. C'est de la folie, mais cela lui fait plaisir et calme ses nerfs. On ne s'aperçoit pas du tout que c'est dimanche. Il me faut encore aller chez eux dans l'obscurité. Je te bénis et t'embrasse sans fin. Dieu fasse que le gel cesse dans le midi ; mon train a déraillé près de Kiev, à cause du

(1) Par les soins de l'Impératrice, Raspoutine avait été enseveli dans le parc impérial de Tsarskoïe-Selo.

(2) Président du Conseil municipal de Petrograd.

verglas. Dieu viendra en aide, il me semble que le pire est déjà atteint. Croire, espérer. Je suis si tranquille sachant que tu es allé devant cette chère icone.

Pour toujours, mon cher Nicky. Ta vieille

SUNNY.

2 mars 1917 (1).

MON ANGE ADORÉ, LUMIÈRE DE MA VIE,

Mon cœur se déchire à la pensée que tu es en pleine solitude, que tu endures toutes ces émotions et ces souffrances et que nous ne savons rien de toi et toi rien de nous. Je t'envoie maintenant Soloviev et Gramotine ; je remets à chacun une lettre et j'espère qu'une au moins arrivera jusqu'à toi. J'avais voulu faire partir un avion, mais tous les hommes ont disparu. Ces jeunes gens te raconteront tout, de sorte que je n'ai rien à te dire concernant la marche des affaires. Tout est épouvantable et les événements se déroulent avec une rapidité foudroyante. Mais je crois fermement, et rien n'ébranlera ma foi : tout finira bien ; surtout depuis que j'ai reçu ce matin ton télégramme, le premier rayon de soleil dans cette fange. Ne sachant où tu es, j'ai agi enfin par le Grand-Quartier, car Rodzianko feignait d'ignorer pourquoi on t'a retenu. Il est clair qu'on ne veut pas te permettre de me voir avant que tu ne signes un papier quelconque : une constitution ou quelque autre horreur du même genre. Et tu es seul, n'ayant pas avec toi l'armée, pris comme une souris dans un piège ; que peux-tu faire ? C'est la plus grande des infamies, une lâcheté inouïe dans l'histoire, de retenir son Empereur ! Maintenant Protopopov ne peut arriver jusqu'à toi, puisque Louga est aux mains des révolutionnaires. Ils ont arrêté, désarmé et fait prisonnier le régiment Bouterski, et saboté la

(1) Le 27 février, Nicolas II recevait du Président de la Douma, Rodzianko un télégramme dans lequel celui-ci lui disait que le moment était venu où allait se résoudre le sort de la patrie et de la dynastie. Pendant quelques jours les souverains furent dans l'impossibilité d'échanger des lettres. L'Empereur qui avait voulu se rendre à Tsarskoïe-Selo fut arrêté en route.

ligne. Peut-être te montreras-tu aux troupes à Pskov ou ailleurs et les réuniras-tu autour de toi? Si l'on te force à faire des concessions, en aucun cas tu ne devras les exécuter, puisqu'elles auront été obtenues d'une façon indigne. Paul, qui a reçu de moi une dure réprimande parce qu'il n'a rien fait avec la garde, tâche maintenant, de toutes ses forces, de faire quelque chose pour nous sauver tous, par un moyen noble et fou. Il a écrit un manifeste stupide relatif à la constitution après la guerre, etc. Boris est parti pour le Grand-Quartier, je l'avais vu le matin, et le soir du même jour il est parti, invoquant un ordre urgent du Grand-Quartier. C'est une panique générale. Georgie, qui est à Gatchina, ne donne pas de nouvelles et ne vient pas. Cyrille, Xénia et Michel ne peuvent pas quitter la ville. Quant à ta petite famille, elle est digne de son père. Peu à peu j'ai mis les aînées et la Vache (1) au courant de la situation. Avant, elles étaient trop malades: une rougeole très forte et une toux épouvantable. C'était très pénible de feindre devant elles. A Baby je n'ai dit que la moitié. Il a 36°,1, et il est très gai. Tous sont seulement désespérés que tu ne viennes pas. Toute la journée je reçois. Groten est la perfection même. Ressine est calme. Le vieux couple Benkendorf couche chez nous. Apraxine vient ici en cachette, en civil. J'ai peur que Liniévitch soit maintenant retenu en ville. Personne des nôtres ne peut venir jusqu'à nous. Des infirmières, des femmes, des civils, des blessés ont seuls accès. Je ne puis téléphoner qu'au Palais d'Hiver. Balaïev s'est conduit admirablement. Tous nous sommes courageux, non déprimés par les événements, seulement nous nous tourmentons pour toi, et ressentons une humiliation profonde pour toi, mon saint martyr. Que Dieu tout-puissant te vienne en aide!

Hier, dans la nuit, de une heure à deux heures et demie j'ai vu Ivanov, qui est maintenant ici dans son train. J'avais pensé qu'il pourrait, par Dno, se frayer un chemin jusqu'à toi. Il espérait conduire ton train après le sien. On a incendié la maison de Fredericks; sa famille est à l'hôpital de la garde

1) Il s'agit de M^me^ Vyroubov.

à cheval. On a arrêté Grunwald et Stackelberg ; je devais leur donner, pour te le transmettre, le papier que N. P. nous a fait remettre par un homme de confiance que nous avons envoyé en ville. Lui aussi ne peut s'échapper. Il y a deux courants : la Douma et les révolutionnaires ; deux serpents qui, je l'espère, s'arracheront l'un l'autre la tête, ce qui sauverait la situation. Je sens que Dieu fera quelque chose. Quel soleil clair aujourd'hui ! Si seulement tu étais ici. Quelque chose de fâcheux : même l'équipage de la flotte nous a abandonnés ce soir. Ils ne comprennent rien ; il y a un microbe quelconque en eux. Le papier est pour Voiéikov, il t'offensera comme il m'a offensée : Rodzianko ne fait même pas mention de toi. Mais quand on apprendra qu'on ne t'a pas laissé partir, les troupes seront furieuses et se révolteront contre tous. Ils pensent que la Douma désire être avec toi et pour toi. Eh bien ! soit, qu'ils rétablissent l'ordre et montrent qu'ils sont bons à quelque chose. Mais ils ont allumé un trop grand incendie et comment maintenant l'éteindre ?

Les enfants restent tranquilles dans l'obscurité. Baby va avec elles quelques heures après le déjeuner et dort. J'ai passé tout le temps en haut, et c'est là que j'ai reçu. L'ascenseur ne fonctionne plus, voilà déjà quatre jours qu'un tuyau est crevé. Olga a 37°,7, Tatiana 37°,9 et elle commence à souffrir des oreilles ; Anastasie 37°,2 après le cachet ; on lui a donné du pyramidon contre le mal de tête. Baby dort encore. Ania a 36°,6. Leur maladie a été très pénible, Dieu l'a sans doute envoyée pour le bien : tout le temps ils ont été courageux. Tout à l'heure j'irai saluer les soldats qui sont maintenant devant la maison.

Je ne sais qu'écrire : trop d'impressions, il faudrait trop raconter. Le cœur a très mal, mais je n'y fais pas attention ; mon état d'esprit est tout à fait bon et combatif : seulement je souffre affreusement pour toi.

Je dois terminer et écrire l'autre lettre, au cas où tu ne recevrais pas celle-ci, et une lettre courte pour qu'ils puissent la cacher dans leurs chaussures et, si c'est nécessaire, la brûler. Que Dieu te bénisse et te garde ; qu'il t'envoie ses anges pour te protéger et te garder !

Lili et Ania t'envoient leur salut. Nous tous t'embrassons sans fin. Dieu aidera, aidera et ta gloire reparaîtra. Nous touchons le sommet du malheur. Quelle horreur pour les Alliés et quelle joie pour les ennemis ! Je ne puis rien conseiller. Ne sois, mon chéri, que toi-même. S'il faut se soumettre aux circonstances, Dieu aidera à s'en délivrer. Oh ! mon saint martyr ! Toujours ton inséparable,

WIFY.

Que cette petite image, que j'ai embrassée t'apporte de chaudes bénédictions, des forces et du secours. Porte sa Croix (1), même si ce n'est pas commode, pour me tranquilliser. Non ; je n'envoie pas la petite image ; la lettre sera plus facile à plier.

2 mars 1917.

MON CHÉRI, LUMIÈRE DE MA VIE,

Gramotine et Soloviev partent chacun avec une lettre, et j'espère qu'au moins l'un d'eux arrivera jusqu'à toi pour te la remettre et recevoir de tes nouvelles. Le pire de tout, c'est de ne pas être ensemble. Mais, en revanche, d'âme et de cœur nous sommes ensemble plus que jamais et rien ne peut nous séparer, bien qu'ils désirent cela, précisément, et ne veulent pas te permettre de me voir avant que tu n'aies signé leur papier concernant les ministres responsables ou la Constitution. Le cauchemar, c'est que, n'ayant pas derrière toi l'armée; tu seras peut-être forcé de signer. Mais une telle promesse n'aura aucune force quand le pouvoir sera de nouveau entre tes mains. Ils t'ont pris lâchement comme une souris dans un piège, chose inouïe dans l'histoire. La lâcheté et l'humiliation de cela me tuent. Les envoyés te peindront clairement toute la situation ; elle est trop compliquée pour l'écrire. Je remets de courtes lettres, faciles à brûler ou à

(1) Croix donnée à Nicolas II par Raspoutine.

dissimuler. Mais Dieu tout-puissant est au-dessus de tout ; il aime son Oint et il te sauvera et te rétablira dans ton droit. Ma foi en cela est infinie et inébranlable, et c'est ce qui me soutient. Ta petite famille est digne de toi, elle se tient courageusement, calmement. Les aînées et la Vache savent maintenant tout. J'ai dû le leur cacher tant qu'elles ont été trop malades ; toux violente et état général mauvais. Ce matin Olga a 37°,7, Tatiana 38°,9, Anastasie est tombée malade hier, dans la nuit : 38°,9 ; elle a maintenant 37°,2, après le cachet qu'on lui a fait prendre pour le mal de tête. Baby dort ; hier il avait 36°,1 ; Ania 36°,4 ; elle se rétablit aussi. Tous sont très faibles et sont couchés dans l'obscurité. Le pire, c'est de ne rien savoir de toi. Ce matin ton télégramme m'a éveillée et ce fut un baume sur mon âme. Le charmant vieil Ivanov est resté chez moi de 1 heure à 2 heures et demie de la nuit, et ce n'est que peu à peu qu'il a compris la situation. Groten se conduit admirablement ; Ressine très bien ; il vient toujours chez moi à propos de tout. Nous ne pouvons obtenir un seul aide-de-camp ; tous sont consignés. J'ai envoyé Liniévitch en ville pour qu'il rapporte l'ordre du nouveau gouvernement, il n'est pas rentré. Cyrille est devenu fou, je pense : il est allé à la Douma avec l'équipage et il est pour eux. Les nôtres aussi nous ont abandonnés, mais les officiers sont de retour et je les envoie chercher tout de suite.

Pardonne cette lettre incohérente : Apraxine et Ressine m'interrompent à chaque instant et la tête me tourne. Lili est tout le temps avec nous, elle est si charmante ; elle couche en haut. Marie est avec moi. Alexis et elle t'envoient leurs prières et leurs saluts ; ils ne pensent qu'à toi. Lili ne veut pas retourner près de Titi (1) afin de ne pas nous quitter. Je t'embrasse et te bénis sans fin. Dieu est au-dessus de tous et n'abandonnera jamais les siens. Ta

WIFY.

Tu liras tout et comprendras entre les lignes.

(1) Son fils.

3 mars 1917.

MON CHÉRI, AME DE MON AME, MON PETIT,

Ah ! que mon cœur saigne pour toi ! Je deviens folle, ne sachant absolument rien sauf les racontars les plus ignobles qui peuvent amener à la folie une créature humaine. J'aurais voulu savoir si aujourd'hui t'ont joint les deux jeunes gens que je t'ai envoyés avec des lettres ? Celle-ci te sera remise par la femme d'un officier. Au nom de Dieu, au moins une ligne. Je ne sais rien de toi, sauf les on-dit qui déchirent le cœur. Toi, sans doute, entends la même chose. On ne peut tout dire dans une lettre. Est-ce que le mari de Nini (1) est vivant? Nos quatre malades souffrent encore, seule Marie est sur pied, tranquille, calme, mais mon aide maigrit sans montrer tout ce qu'elle sent. Nous tous nous tenons comme si de rien n'était : chacun cache son trouble. Le cœur se déchire pour toi à cause de la complète solitude. Je crains d'écrire beaucoup, puisque je ne sais pas si ma lettre arrivera, si l'on ne fouillera pas en route, jusqu'à quel point tous sont devenus fous. Le soir, avec Marie, je fais le tour des sous-sols du Palais pour voir nos gens ; cela les encourage beaucoup. Tante Olga et Hélène sont venues aux nouvelles ; c'est très gentil de leur part. En ville le mari de Daka (2) se conduit d'une façon ignoble, bien qu'il feigne de travailler pour la monarchie et la patrie. Ah ! mon ange, Dieu est au-dessus de nous tous ; je ne vis que par ma foi infinie en lui. Il est notre unique espoir. « Dieu lui-même fait grâce et sauvera », comme il est écrit sur la grande Icone.

Nous avons eu un merveilleux service et des prières devant l'icone de la Vierge, qu'on a apportée dans la chambre verte où tous étaient couchés. Cela réconforte beaucoup. Je les ai confiés, ainsi que toi, à sa sainte garde. Ensuite on l'a portée, à travers toutes les pièces, dans la chambre de la Vache, où

(1) Général Voiéikov, chef de la Chancellerie de l'Empereur.
(2) Grand-duc Cyrille.

j'étais alors. Mon amour, mon amour, tout sera, tout doit être bien. Je ne suis pas ébranlée dans ma foi. Ah ! mon cher ange, je t'aime tant ; je suis toujours avec toi, la nuit et le jour. Je comprends ce que ton pauvre cœur souffre maintenant. Que Dieu aie pitié et t'envoie la force et le courage ! Il ne t'abandonnera pas ; il t'aidera ; il te récompensera pour toutes ces souffrances insensées et pour la séparation quand il serait si nécessaire d'être ensemble. Hier est arrivé pour toi, du Grand-Quartier, un paquet avec des cartes ; je les conserve chez moi ainsi que la liste des récompenses et des promotions, dressée par Bélaiev. Ah ! quand serons-nous de nouveau ensemble ? Maintenant nous sommes complètement coupés et arrachés l'un de l'autre. Peut-être leur maladie est-elle le salut : on ne peut pas le transporter. Ne t'inquiète pas pour lui ; nous tous lutterons pour notre Rayon de Soleil. Nous sommes tous à nos postes. Pauline se sent bien et tranquille, quoique souffrant terriblement. Jilik est de nouveau bien portant et fidèle ami. Ils ont arrêté *Bloonny* et ses deux aides, ainsi que le Chaperon rouge et son aide, celui qui salue toujours jusqu'à terre (1). La petite Lise se conduit très bien. Tu comprends que je ne puis écrire comme il faut ; il y a un poids trop lourd sur le cœur et sur l'âme. La famille Benoiston (2) embrasse sans fin et souffre pour son cher père. Lili et la Vache t'envoient leur salut, le Rayon de Soleil bénit prie et se soutient par la foi en la cause de ton martyre.

Elle (3) ne se mêle de rien, n'a vu personne « d'eux » et n'a jamais demandé à les voir ; de sorte que si l'on te dit quelque chose, ne le crois pas (4). Maintenant elle n'est qu'une mère auprès de ses enfants malades. Elle ne peut rien faire de crainte de nuire, puisqu'elle n'a aucune nouvelle de son chéri. Le temps est si ensoleillé ; pas un nuage ; cela signifie : crois et espère. Autour tout est sombre comme la nuit, mais Dieu est au-dessus de tout. Nous ne connaissons

(1) Il s'agit probablement de gens de service, dont plusieurs furent arrêtés à Tsarskoïe-Selo par le gouvernement révolutionnaire.

(2) Alexandra Féodorovna souvent désignait ainsi plaisamment sa famille.

(3) Ici l'Impératrice parle d'elle à la troisième personne.

(4) L'Impératrice craignait qu'on n'extorquât à Nicolas II l'acte d'abdication en lui disant que c'était le conseil de sa femme.

pas ses voies, ni comment il viendra en aide, mais il entendra toutes nos prières. Je ne sais rien de la guerre, je vis coupée du monde entier. Toujours des nouvelles qui peuvent rendre fou. La dernière dit que le père (1) a renoncé à occuper la place qu'il occupait depuis 23 ans ! On peut perdre la raison ; mais on ne la perd pas. Ta femme croit en un avenir clair ici, sur la terre ; souviens-toi de cela.

Paul est venu à l'instant et m'a tout raconté. Je comprends tout à fait ton acte (2), ô mon héros ! Je sais que tu n'as signé rien de contraire à ce que tu avais juré lors de ton couronnement. Nous nous connaissons admirablement l'un l'autre, nous n'avons pas besoin de mots et, je le jure sur ma vie, nous te verrons de nouveau sur ton trône, porté par le peuple et les troupes, pour la gloire de ton règne ! Tu as sauvé le royaume de ton fils et le pays et ta sainte pureté, et tu seras couronné par Dieu lui-même, sur cette terre, dans ton pays. Quel Judas ce Rousski !

Je t'embrasse fortement et ne leur permettrai jamais de toucher à ton âme claire. Je t'embrasse, t'embrasse, te bénis et te comprendrai toujours. Ta

WIFY.

Tsarskoîe-Selo, 4 mars 1917.

MON CHÉRI, MON TRÉSOR ADORÉ,

Cette dame n'est pas partie hier ; elle ne partira qu'aujourd'hui, ainsi je puis encore écrire. Quel soulagement ce fut d'entendre ta chère voix, seulement on entendait très mal, et maintenant on écoute toutes les conversations. Et ton cher télégramme, ce matin. Je t'ai télégraphié hier soir, vers 9 heures et demie, et ce matin avant une heure. Baby s'est penché au-dessus de son lit et m'a prié de te transmettre son baiser. Tous les quatre sont couchés dans la chambre verte, dans l'obscurité. Moi et Marie écrivons ; on ne voit presque

(1) Nicolas II.
(2) L'abdication de l'Empereur.

pas à cause des rideaux tirés. C'est ce matin seulement que j'ai lu ton manifeste, ainsi que l'autre, celui de Michel. Les hommes sont désespérés ; ils adorent mon Ange. Parmi les troupes commence un mouvement. Ne crains pas pour ton Soleil : il ne bouge pas, n'existe pas. Je suis terriblement révoltée contre le mari de Daka. On arrête des gens à droite et à gauche — des officiers. Dieu sait ce qui se passe. Ici, les tirailleurs se sont choisi des commandants et se tiennent avec eux d'une façon révoltante : ils ne leur rendent pas les honneurs, leur lancent au visage des bouffées de fumée. Je ne peux pas écrire tout ce qui se passe, tant c'est écœurant. N. P. est arrêté en ville. Les marins viennent pour arrêter les autres. Les malades, en haut et en bas, ne savent rien de ta décision ; j'ai peur de la leur dire, d'autant que maintenant ce n'est pas nécessaire. Lili a été un ange gardien, elle nous aide à conserver le courage. Pas une fois nous n'avons perdu notre présence d'esprit.

Mon adoré, mon cher ange, j'ai peur de penser à ce que tu souffres ; cela me rend folle. Oh mon Dieu ! Sans doute Il rendra au centuple pour toutes tes souffrances. Il ne faut plus écrire sur cela, c'est impossible... Comme ils t'ont humilié en t'envoyant ces deux crapules (1) ! Je sais que l'armée se révoltera. La révolution est en Allemagne. Guillaume est tué et son fils blessé. En tout cela on voit le mouvement maçonnique.

Maintenant Anastasie a 38°,6 et l'éruption sort de plus en plus. Olga a une pleurésie ; la Vache aussi. Les oreilles de Tatiana vont mieux. Le Rayon de Soleil se sent mieux ; il est gai. Comme j'aurais voulu qu'ils fussent près de toi ! Mais maintenant ils ne peuvent pas bouger et je doute qu'on nous laisse partir quelque part. M. Gibbs a vu Emma, Nini et leur mère (2), dans la chambre d'un hôpital anglais d'officiers. Leur habitation a été complètement détruite par le feu. Le vieux est très malade ; le Chaperon rouge est encore en prison.

Je suis avec toi, mon amour ; je t'adore. Je t'embrasse ten-

(1) Shoulguine et Goutchkov envoyés par le gouvernement provisoire pour faire signer à Nicolas II l'acte d'abdication.

(2) Fille et femme du général baron Fredericks, Ministre de la Cour.

drement, passionnément. Que Dieu te bénisse et te protège, aujourd'hui et toujours !

Trouve quelqu'un pour envoyer au moins une ligne. As-tu maintenant des plans quelconques ?

Dieu, du ciel, enverra l'aide. Je t'embrasse fort, fort. Ta

WIFY.

C'est ce matin seulement que nous avons appris que le pouvoir est remis à Michel. Baby est maintenant en sécurité. Quel soulagement !

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères et Cie.

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE

PAYOT, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

EXTRAIT DU CATALOGUE :

PHILIPP SCHEIDEMANN, Ancien président du Conseil des Ministres d'Allemagne.

L'Effondrement

Un vol. in-8 . . . . . 12 fr.

L. L. KLOTZ, Ancien Ministre des Finances.

De la Guerre à la Paix

(Souvenirs et Documents)

Un vol. in-8. . . . . 12 fr.

Général von HŒPPNER, Ancien Commandant en chef des forces aériennes allemandes.

L'Allemagne et la Guerre de l'Air

Un vol. in-8. . . . . 12 fr.

ERICH LUDENDORFF, Premier Quartier-Maître général des armées allemandes.

Documents du G.Q.G. allemand

Sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918

Deux vol. in 8, chaque volume . . . . . 15 fr.

Mémoires du Kronprinz

Un vol. in-8. . . . . 10 fr.

RÉGINALD KANN

Le Plan de Campagne allemand de 1914 et son exécution

Un vol. in-8 avec 16 cartes. . . . . 10 fr.

Major VICTOR LEFEBURE

L'Enigme du Rhin

La stratégie chimique en temps de paix et en temps de guerre

Préfaces de M. le Maréchal FOCH et du Maréchal SIR HENRY WILSON, chef d'état-Major impérial britannique

Un vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

BERNHARD HULDERMANN, Ancien Directeur de la Hamburg-Amerika-Linie.

La Vie d'Albert Ballin

D'après ses notes et sa correspondance

Préface de M. FÉLIX ROUSSEL, Président des Messageries Maritimes

Un vol. in-8 . . . . . 15 fr.

Mémoires du Prince Louis Windischgrætz

Un vol. in-8 . . . . . 12 fr.

NICOLAS SOKOLOFF, Juge d'instruction près le Tribunal d'Omsk.

Enquête sur l'Assassinat de la Famille Impériale Russe

Avec les preuves, les interrogatoires et les dépositions des témoins et des accusés

(5 plans et 83 photographies documentaires inédites)

Un vol. in-8. . . . . 18 fr.

IMP. GROU-RADENEZ, 12, RUE DE SÈVRES, PARIS.